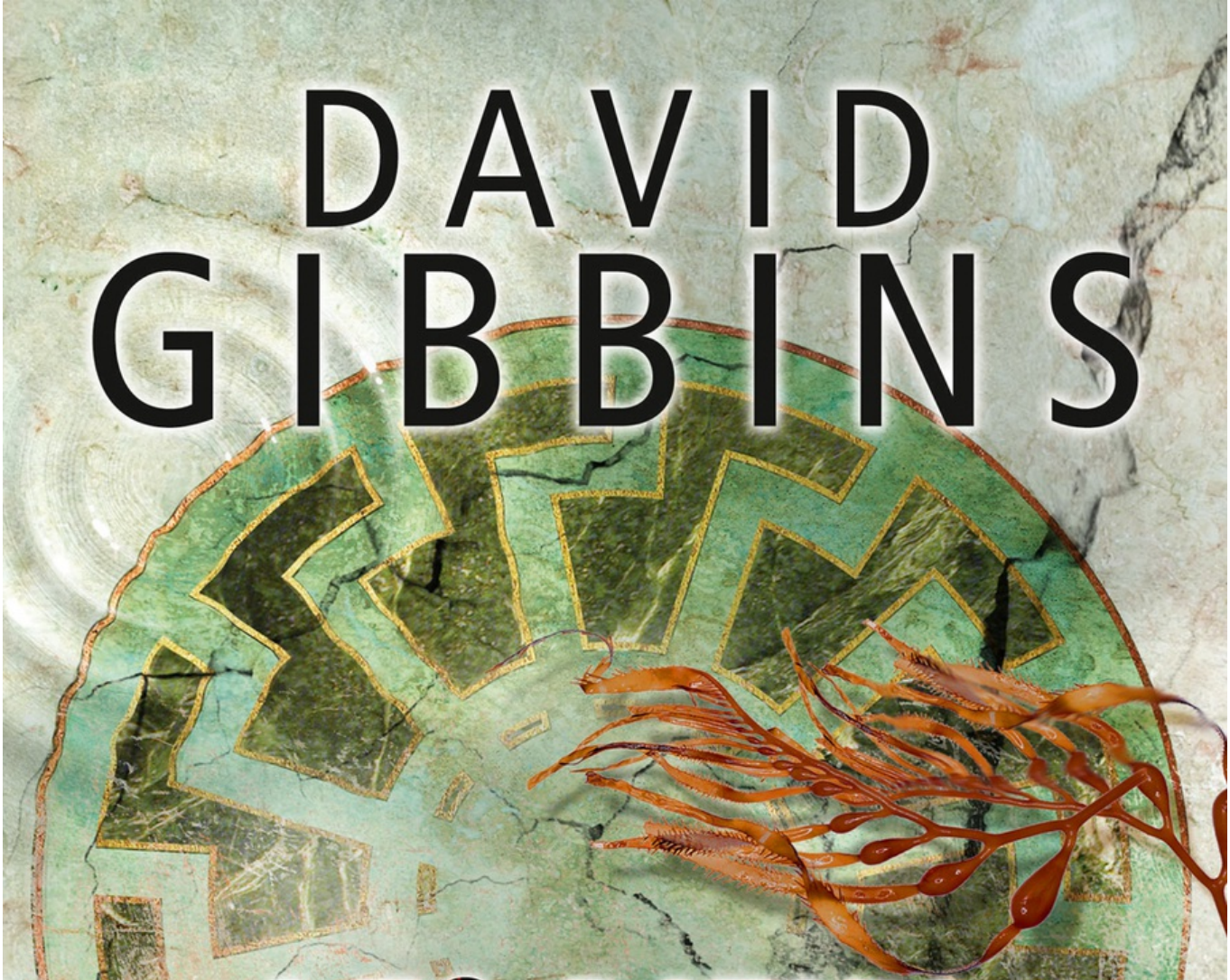
DAVID GIBBINS



LES DIEUX D'ATLANTIS

LA SUITE DU BEST-SELLER ATLANTIS

LES ESCALES NOIRES

Du même auteur

Atlantis, Éditions First, 2005 ; Pocket, 2007
Le Chandelier d'or, Éditions First, 2006 ; Pocket, 2008
Le Dernier Évangile, Éditions First, 2008 ; Pocket, 2009
Tigres de guerre, Éditions First, 2009 ; Pocket, 2011
Le Masque de Troie, Éditions First, 2011 ; Pocket, 2012

David Gibbins

LES DIEUX D'ATLANTIS

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Anne-Carole Grillot

LES ESCALES

Titre original : *The Gods of Atlantis*
Publié par Headline Publishing Group en 2011
© 2011 David Gibbins

Édition française publiée par :
© Éditions Les Escales

60, rue Mazarine
75006 Paris – France
Courriel : contact@lesescales.fr
Internet : www.lesescales.fr

ISBN : 978-2-36569-003-4

Dépôt légal : juin 2012

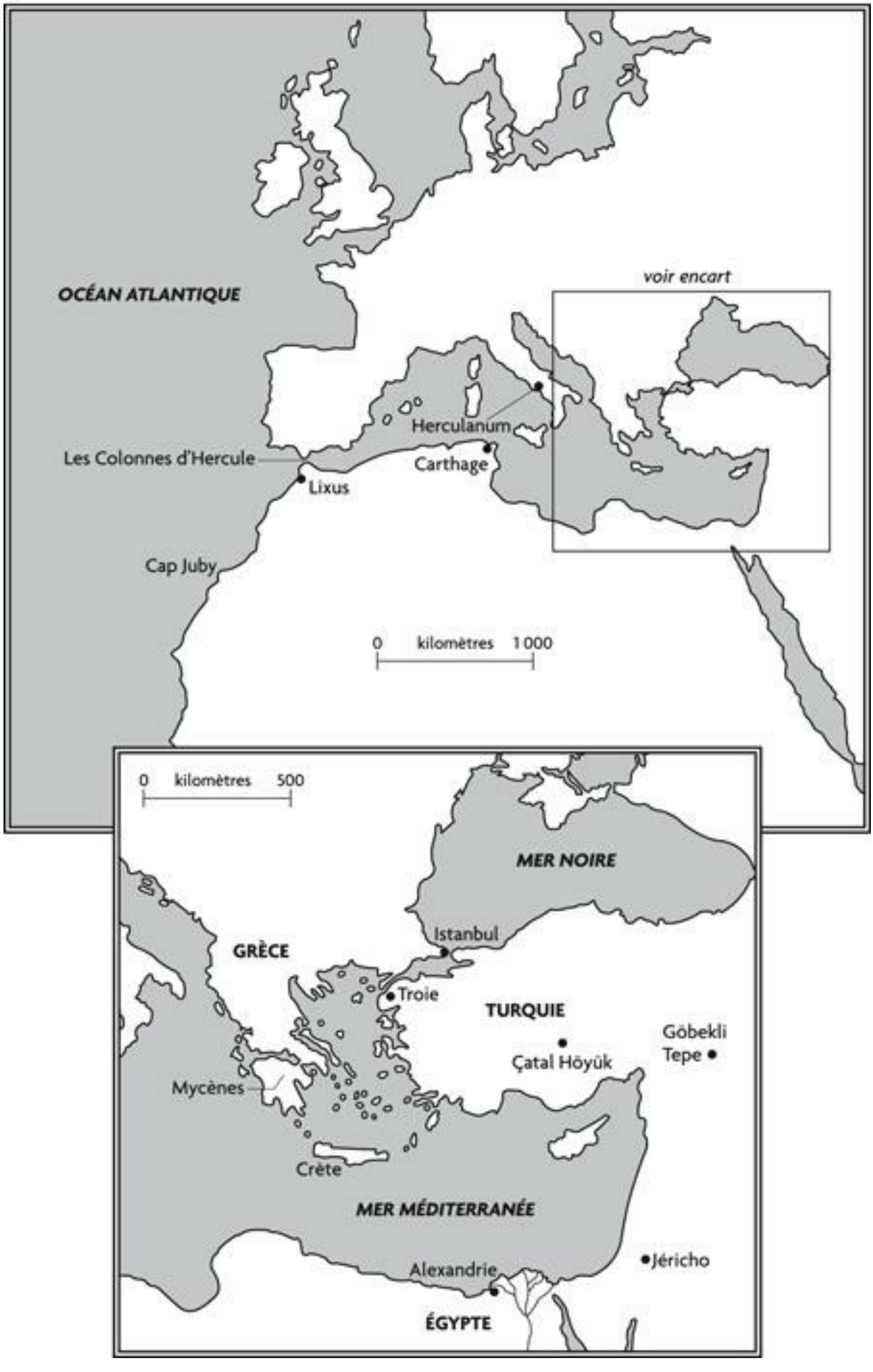
ISBN numérique : 978-2-36569-027-0

Édition : Véronique Cardi
Correction : Jacqueline Rouzet
Mise en page : Nord Compo
Couverture : Hokus Pokus créations
Traduction : Anne-Carole Grillot

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Carte du Bassin méditerranéen



En 1934, Heinrich Himmler – le numéro deux de l'Allemagne nazie – achète le château de Wewelsburg, une forteresse médiévale surplombant la vallée de l'Oder, en Westphalie. Il considère la région comme le berceau mythique de la nation allemande et voit dans la forme triangulaire du château une représentation de la Sainte Lance, orientée vers le nord. Le Wewelsburg a une histoire macabre : la légende dit que des milliers de femmes accusées de sorcellerie y ont été torturées et exécutées ; une salle de torture se trouve encore au sous-sol. Mais, quel que soit son passé, rien ne pourra égaler les projets que Himmler a pour lui.

Sous l'impulsion de Himmler, il devient le « château de l'Ordre des SS », le centre idéologique du culte nazi. Des travailleurs forcés sont envoyés dans un camp de concentration, créé à proximité, et ils sont plus d'un millier à y travailler pour extraire et transporter de la pierre jusqu'à ce que mort s'ensuive. Himmler fait construire une pièce circulaire, la « salle des généraux SS ». En son centre, le sol est orné d'une roue solaire à douze rayons, qui mènent à douze piliers et à douze niches se terminant par une fenêtre. Juste au-dessous, se trouve une autre pièce, une salle voûtée avec un dôme, inspirée des tombes des Mycéniens de l'âge du bronze, notamment de celle d'un souverain semi-mythique que Himmler admire : Agamemnon, le conquérant mycénien de Troie. Au sommet du dôme, domine un symbole ancien, découvert sur des poteries à Troie et sur des ornements en or à Mycènes, un symbole que les nazis détournent à des fins lugubres – la « croix gammée », le svastika.

Personne ne saura jamais ce qui se passe dans ces pièces. Le Wewelsburg est le siège de la recherche archéologique nazie, dont l'objectif correspond à la volonté d'Adolf Hitler de « retourner à la source du sang, de nous enraciner de nouveau dans la terre, de puiser des forces dans des sources enterrées depuis deux mille ans ». Cependant, Hitler ne s'y rendra jamais en personne. Le château demeurera le domaine de Himmler, le centre de son obsession pour la préhistoire et les sciences occultes. C'est de là que l'Ahnenerbe – la Société de l'Héritage des ancêtres – organise des expéditions au Tibet, au Pérou, en Islande et dans des pays encore non identifiés aujourd'hui, afin de retrouver les origines des Aryens et le trésor le plus convoité de tous : la civilisation perdue de l'Atlantide. Pour effectuer ses recherches, Himmler s'appuie sur des théories raciales. C'est ainsi que le Wewelsburg devient le tremplin d'un des plus grands crimes contre l'humanité jamais perpétré. C'est entre ses murs que Himmler élabore la Solution finale, l'extermination des Juifs. Et c'est là qu'il rassemble ses grands généraux SS en vue de la consolidation idéologique qui précède, en 1941, l'invasion de la Russie. Dictée par une légende prédisant une ultime bataille entre l'Ouest et l'Est, et alimentée par la doctrine de la supériorité de la race aryenne sur les peuples slaves de Russie, cette campagne militaire sera la plus destructrice de toute l'Histoire.

Pendant que se déroule ce conflit effroyable, Himmler continue à exploiter de façon obsessionnelle les symboles et les artefacts du passé. Il envisage de placer le château de Wewelsburg à l'intérieur d'un immense complexe semi-circulaire, le « Centre du monde nouveau », dont la forme rappellerait les monuments préhistoriques circulaires, qu'il associe aux ancêtres mythiques des Aryens. Il veut faire de ce château l'écrin d'une immense collection archéologique qui ferait partie intégrante de l'endoctrinement des SS. La présence de la roue solaire et du svastika dans la salle des généraux, puis de la salle voûtée, montre le pouvoir qu'il attribue aux symboles anciens et sa volonté de les intégrer au cœur de l'idéologie nazie. De même qu'il considère les monuments préhistoriques comme les emblèmes d'un ordre nouveau, de l'émergence d'une race nouvelle, il voit son monde naissant comme le berceau de dieux exclusifs

de tout autre, ceux des nazis, ceux qu'ils sont eux-mêmes devenus.

Aujourd'hui, personne n'est en mesure de dire jusqu'à quel point Himmler est parvenu à réaliser son rêve ni quels artefacts ont été transférés au Wewelsburg. Tout au fond, le château abrite une autre pièce : le bureau privé de Himmler. Mais lorsque les soldats américains se sont emparés des lieux, en 1945, il était vide. Tout ce qui s'y trouvait demeure inconnu et sera probablement à jamais perdu pour l'Histoire.

Cependant, le Wewelsburg a peut-être abrité un artefact, un objet d'une importance cruciale, propre à raviver la plus grande obsession de tous les temps : la quête de la civilisation perdue de l'Atlantide, et de la nouvelle Atlantide…

Quand parurent les premières lueurs de l'aube, voici qu'une sombre nuée monte à l'horizon. À l'intérieur, Adad, dieu de l'Orage, ne cesse de gronder [...], Nergal, dieu des Fléaux et de la Guerre, arrache les vannes, Ninurta, dieu de la Terre, fait déborder les barrages ; les Annunaki, redoutables dieux infernaux, brandissent les torches, et de leur éclat divin ils embrasent la terre. Le lourd silence du dieu Adad advient dans le ciel et change en ténèbres tout ce qui était clair. Les assises de la terre se brisent comme un vase. Un jour entier, l'ouragan se déchaîne, impétueux, il se déchaîne et le Déluge déferle. Sa violence survient sur les gens comme un cataclysme. Impossible à chacun de voir quelqu'un d'autre ; aperçus du ciel, les gens ne sont plus reconnaissables [...] Pendant six jours et sept nuits, le vent persista, l'ouragan diluvien écrasa la terre. Quand arriva le septième jour, l'ouragan diluvien sévissait comme une lutte à mort qu'on se livre entre combattants. Alors la mer se calma et se tut, le mauvais vent diluvien cessa. J'observai la mer : le calme régnait, mais tous les mortels étaient devenus de l'argile. Comme un toit plat, les eaux s'étendaient. J'ouvris une lucarne, un chaud rayon me tomba sur la joue ; je m'agenouillai, je m'accroupis, je pleurai ; le long de mes joues, les larmes coulaient. J'observai des quatre côtés les bords de la mer : à quatorze fois soixante mètres émergeait une côte. C'est au mont Nisir que le bateau accosta : le mont Nisir retint le bateau et ne le laissa plus bouger [...] Alors j'allai sacrifier ; je répandis une offrande au sommet de la montagne [...] Ainsi les dieux m'enlevèrent-ils pour m'installer ici, aux confins de la terre.

Uta-Napishtim à Gilgamesh, dans la tablette XI de la version babylonienne de *L'Épopée de Gilgamesh*

(texte akkadien de la fin du II^e^ millénaire avant notre ère, tiré d'un récit initialement écrit en sumérien au cours du III^e^ millénaire avant notre ère, qui trouve sans doute son origine des millénaires auparavant.)

Prologue

Le voyage d'Uta-Napishtim

L'homme se cramponna au rebord du bateau et observa l'horizon occidental, les yeux plissés, dans l'espoir de voir au-delà de l'éclat aveuglant du soleil. Il avait perçu un mouvement dans le ciel, senti une étrange odeur dans l'air, mais il se demandait désormais s'il n'avait pas rêvé, après avoir été ballotté pendant des semaines dans cette mer infestée d'algues. Il prit appui sur ses mains et se pencha par-dessus bord pour scruter les profondeurs. Les articulations de ses doigts étaient en sang, écorchées par le soleil et le sel, mais il ne ressentait plus la douleur. Depuis qu'ils étaient immobilisés au beau milieu de cette mer sans vent, il observait sans cesse le fond en tirant par-dessus sa tête sa peau de léopard en loques, rigidifiée par le sel, pour ombrager la surface.

La mer était bleu marine et devenait noire à une certaine distance. Il aperçut des taches argentées, des étincelles de lumière. Il savait qu'il y avait quelque chose là-dessous qui les suivait comme leur ombre, une forme tapie à la porte des enfers. Si seulement il parvenait à plonger son regard en elle, alors il pourrait puiser dans le pouvoir de son esprit. Il avait passé des heures à chercher, des jours. Même son frère Enlil ne l'appelait plus par le surnom qu'il lui donnait lorsqu'ils étaient enfants, Noé, mais s'adressait à lui en employant avec une certaine raillerie son nom de chaman, Uta-Napishtim, « Celui qui voit le fond de toutes choses ». Les hommes qui se trouvaient encore avec lui dans son bateau étaient déjà partis trop loin pour l'aider à regarder. Ils n'étaient plus que quatre, paralysés par la soif, la faim et la peur. Mais il était leur voyageur spirituel, leur chaman. S'ils pouvaient voir la forme terrestre du monstre, seul lui était capable d'entrer en contact avec son esprit.

Il prit son couteau en obsidienne et passa son pouce sur la lame, qui lui ouvrit la peau. Il se revit s'enfoncer dans les entrailles du volcan avec Enlil et leur père Ra Shamash pour aller extraire la pierre noire sacrée, et se rappela la façon dont le vieillard avait lissé le plat de la lame en retirant les aspérités à l'aide d'un morceau de bois de cerf. Il avait une cache de lames sur le bateau, dans un panier sous les bancs de nage, mais ce couteau était le plus sacré. Son père le lui avait fabriqué le jour où il les avait emmenés pour la première fois, son frère et lui, dans la grotte aux esprits. Là, il leur avait donné leur nom de chaman et appris à le graver dans la roche, à côté des peintures de taureaux, de léopards et de vautours, en employant les symboles anciens. Mais cela faisait des années qu'il avait gagné le monde des esprits. Aussi, Noé était désormais le seul à pouvoir donner aux hommes de son bateau la force de manier les rames et de chercher le rivage qui, il le savait, devait se trouver quelque part à l'horizon. Trois lunes auparavant, comme les eaux montaient le long des remparts de leur cité, avant qu'il ne sacrifie le dernier taureau et qu'ils n'embarquent à bord des bateaux, sa mère Nisir avait fermé les yeux et eu une vision. Elle avait vu un oiseau-tonnerre voler vers elle, puis deux sommets jumeaux au bord de la mer occidentale, aussi hauts que ceux de la montagne sacrée d'Atlantis, qui disparaissait sous les eaux autour d'eux. Et maintenant, il était sûr de les avoir aperçus lui aussi, la veille, à travers une fissure dans l'horizon, entre de lointains brisants, comme ceux qui encadraient la dernière terre qu'ils avaient contemplée, des semaines auparavant, ce grand cap jaillissant du littoral désertique. S'ils survivaient à cet esprit maléfique qui voulait les entraîner par le fond, s'il réussissait à dompter la bête et à la chevaucher dans le monde des esprits,

alors peut-être atteindraient-ils ce lointain rivage. *Peut-être Atlantis pourrait-elle renaître.*

Une voix retentit, portée par l'eau.

— Noé Uta-Napishtim, mon frère !

Noé posa le couteau et se retourna, la main en visière. Il vit le radeau d'algues qu'ils avaient extrait de la mer, les tentacules verts et jaunes hérissés de petits crabes et de poissons dont ils s'étaient nourris jusqu'au dernier. Ses yeux se mirent à pleurer dans l'éclat du soleil. Il essuya ses paupières d'un doigt, qu'il lécha avant de porter à ses lèvres le sang frais qu'il avait fait jaillir de son pouce à l'aide de son couteau. Il y avait des jours qu'ils avaient bu leur dernière goutte d'eau. Ce matin, son cousin Lamesh s'était désaltéré avec de l'eau de mer et le mal s'était emparé de lui. Ils l'avaient attaché sur les traverses à l'avant du bateau. Il avait absorbé le venin des enfers, mais Noé savait qu'avant d'apaiser les esprits avec son couteau il allait devoir regarder le mal en face, fixer le monstre, ce requin qui rôdait au-dessous d'eux, de ses propres yeux.

Il discerna les contours chatoyants de l'embarcation de son frère, les deux léopards sculptés en bois qui se faisaient face sur la proue redressée en pointe. Leurs bateaux étaient les deux derniers de la flottille qui avait quitté la cité inondée. Après avoir franchi la cataracte qui se déversait dans leur mer et gagné le rivage épargné de Troie, leur avant-poste au bord de la mer du milieu, ils avaient poursuivi leur route. Ils avaient ramé pendant une lune, longé des îles rocheuses et de grandes étendues désertiques, puis ils étaient arrivés là où la mer se rétrécissait de nouveau, entre deux rochers immenses que les hommes de la région appelaient les Colonnes d'Herakleos. Et ils avaient pénétré dans la mer occidentale. Ils avaient déployé leurs voiles en peau de daim et le vent, ainsi que le courant, les avait poussés vers le sud au large d'un grand désert. Avant d'atteindre le grand cap où ils avaient vu la terre pour la dernière fois, ils s'étaient arrêtés à Lixus, au jardin des Hespérides, où des prêtresses désignées sous le nom de « nymphes du Couchant » leur avaient offert des pommes d'or et des amandes douces. Le frère de Noé était tombé sous leur charme ; il avait même été tenté de rester pour fonder la nouvelle citadelle de leur peuple.

Cependant, comme ils l'avaient fait à Troie, ils s'étaient contentés de graver leur nom en symboles anciens sur une colonne, puis ils avaient repris la mer et navigué vers l'ouest, sans la moindre terre en vue. Par temps couvert, Adad le navigateur avait tendu la pierre de soleil à bout de bras, à l'avant du bateau d'Enlil. Elle aussi venait du volcan. Elle avait été extraite de la grotte aux esprits des générations auparavant. Adad et ses ancêtres l'avaient utilisée à de nombreuses reprises pour suivre les esprits de la navigation sur leur mer. Elle produisait une lumière éblouissante, comme si elle attirait les rayons de l'aube pour guider les hommes sur l'eau. Et la nuit, Noé avait prolongé du regard la ligne de la Grande Ourse jusqu'à l'étoile Polaire, qui devait toujours rester sur leur droite, comme lorsque son père avait aligné sur le levant et le couchant la pyramide d'Atlantis. C'était dans cette pyramide que Ra Shamash, « Celui qui donne la lumière », le chaman du soleil, reposait désormais, entouré de lames d'obsidienne sacrées et de pierres de fer tombées du ciel, que leurs ancêtres avaient apportées avec eux après les avoir ramassées sur la glace. Mais Noé n'avait presque pas eu besoin de consulter les étoiles. Ils avaient été emportés inexorablement vers l'ouest, comme s'ils naviguaient sur une rivière au milieu de l'océan, une rivière semblable à celles de ses songes dans la grotte et qui était devenue le flux de son propre voyage spirituel.

Les planches de leurs embarcations, calfatées avec de la graisse d'animal bouillie, avaient tenu bon. Les mets exquis des nymphes du Couchant, puis les poissons volants qui avaient sauté dans leurs bateaux les avaient sustentés. Mais ils avaient essuyé de terribles tempêtes dans une mer démontée et perdu deux de leurs six bateaux, avant de trouver le calme plat dans un endroit où pas un souffle de vent ne gonflait les voiles. Ils avaient ramé jusqu'à l'épuisement. Affamés, les hommes avaient léché

la graisse d'animal entre les planches et les bateaux avaient pris l'eau. Ils avaient fait du feu avec des silex et fait bouillir leurs voiles en peau de daim pour obtenir un bouillon ; seul Enlil avait tenu à garder sa voile. Ils avaient rongé les dents de sanglier qu'ils portaient autour du cou et sucé la moelle des cornes de taureau qui ornaient la proue du bateau de Noé. Ainsi, ils avaient gardé suffisamment de forces pour pouvoir pêcher à l'aide de filets fabriqués à partir d'algues tressées. Mais ils avaient fini par tomber malades. Les gencives enflées et ensanglantées, ils avaient perdu leurs dents et toute leur énergie. Ils avaient commencé à mourir.

Noé voyait clairement son frère maintenant. Enlil tirait sur la corde qui reliait les deux bateaux et toutes les algues s'agglutinaient devant lui. Il s'arrêta, pantelant et secoué par une toux horriblement sèche, puis se redressa à grand-peine, un gourdin dans une main et une lance dans l'autre. Il n'avait plus rien du géant musculeux qui gardait jadis le saint des saints, l'écrin des trésors les plus sacrés d'Atlantis. Nu sous ce qu'il restait de sa vieille peau de lion, il ressemblait désormais aux épouvantails qu'ils avaient faits ensemble dans les champs de leur père. Comme Noé, il avait la peau qui se boursouflait et se desquamait, le visage gonflé de plaies au milieu d'une chevelure et d'une barbe hirsutes. Il essaya de se lécher les lèvres et secoua sa lance.

— Noé Uta-Napishtim ! répéta-t-il d'une voix rauque.

— Enlil, mon frère, répondit Noé, si tu m'appelles par ce nom, je t'appellerai par ton nom de chaman, Gilgamesh, « Celui qui veut surpasser les hommes ».

Enlil abaissa son gourdin et le lâcha en chancelant. Il s'appuya sur sa lance pour ne pas tomber. Son bateau gîta et laissa apparaître le rafistolage effectué après la dernière tempête : d'épaisses peaux de taureau tendues sur la charpente en bois, maintenues par des cordes de chanvre passées autour des planches et fixées à la coque. Enlil avait pris soin de son embarcation. Noé vit les corps entassés de ses compagnons, des hommes à la peau grise sous les coups de soleil, aux yeux enfoncés dans leurs orbites. Il n'aurait su dire s'ils étaient morts ou encore en vie. Enlil s'agenouilla contre un banc de nage, sa lance à la main.

— Mon frère, tu n'as plus d'animaux, constata-t-il.

Noé se retourna pour regarder à l'intérieur de son bateau. Enlil avait raison. Ils étaient partis avec des couples d'animaux d'élevage : chèvres, moutons, porcs et aurochs, ces grands bovins qui vivaient dans les zones marécageuses de la côte où son frère et lui avaient grandi et qu'ils parquaient lorsqu'ils étaient enfants, afin de les engraisser pour le sacrifice. Mais les animaux étaient tous morts et ils en avaient dévoré la chair. Le taureau avait été le dernier à survivre. Puis Noé l'avait tué tandis que, couché sur les bancs de nage, il beuglait de soif et de faim. Il avait plongé son couteau dans le poitrail et retiré le cœur, comme il l'avait fait avec tant d'autres taureaux sur l'autel de ses ancêtres, à l'entrée de la grotte aux esprits. Les sabots étaient encore arrimés aux traverses ; le crâne était fiché dans les dalots, les cornes tournées vers la proue, dépouillé de la moindre parcelle de chair, recouvert de plâtre et badigeonné d'ocre rouge. Ils avaient mangé la chair et bu avidement le sang après avoir survécu aux tempêtes, se livrant à un véritable festin. Mais une demi-lune s'était écoulée et les hommes n'avaient rien mangé depuis. Seuls quelques-uns parmi ceux qui avaient festoyé ce jour-là étaient encore en vie aujourd'hui.

— Mon frère, reprit Enlil, tu puises ta force dans le monde des esprits de nos ancêtres. (Il secoua la tête et agita sa lance.) Voilà ma force : le métal solide dont est faite cette lance, celle qui nous a nourris.

Noé regarda la tête de lance en cuivre, qui étincelait dans le soleil. Il se rappela le jour où, enfants, son frère et lui étaient allés chercher de l'obsidienne dans le volcan. Enlil s'était aventuré plus loin qu'aucun chaman avant lui, jusqu'à la salle la plus profonde, où la roche en fusion

rougeoyante de chaleur jaillissait des enfers. Il avait vu un filet doré flotter au milieu de cette mer rouge et se mélanger à la roche argentée pour former un métal dur. Il avait fait promettre à Noé de garder le secret et n'en avait même pas parlé à leur père ; il était le seul à savoir où trouver ce métal. Et des années plus tard, devenu homme, il était sorti du volcan en brandissant devant le peuple des armes en métal qui avaient transformé son nom de chaman en véritable prophétie : Gilgamesh, « Celui qui veut surpasser les hommes », « Celui qui veut être un dieu ». Au cours du voyage, la lance avait abattu un grand oiseau, dont l'envergure mesurait trois bras d'homme, et même tué une tortue. Puis une baleine avait tourné autour d'eux. Ils n'en avaient jamais vu d'aussi grosse. Elle avait projeté haut dans le ciel un jet d'eau répandant une odeur de poisson qui avait cruellement attisé leur faim. Le vieux Naher, du bateau de Haran, s'était muni d'une lance attachée à une vessie de porc et laissé glisser dans l'eau pour la planter de toutes ses forces dans la tête de la baleine. Haran avait arrimé la carcasse à son bateau et Noé, en tant que chaman, avait reçu la première bande de peau huileuse. Mais ensuite, le sang entachant l'eau avait attiré les requins, aussi nombreux que redoutables. Les voraces avaient mis la baleine en pièces, puis le grand monstre avait surgi des profondeurs et sauté hors de l'eau toutes dents dehors. Il avait démoli le bateau de Haran et dévoré tous les hommes, Haran, le vieillard et les autres, en les entraînant dans les enfers, dans les ténèbres que Noé avait vues au fond de l'eau. C'était là ce que les lances de métal avaient fait pour eux…

Enlil oscillait d'un côté à l'autre, appuyé sur sa lance.

— Et nous n'avons pas de femmes, ajouta-t-il.

Noé sentit sa poitrine se serrer. Pas de femmes. Cela faisait une semaine que la douce Ishtar avait succombé aux affres d'une mort atroce au fond du bateau. Elle avait été emportée par le mal qui les guettait tous. La mer, qui s'était mise à bouillonner, avait englouti son bateau dans un grand tumulte d'écume. Puis Ishtar était remontée à la surface, inconsciente, prisonnière des tentacules diaphanes d'une des méduses bleues dont regorgeaient ces eaux, de ces longs filaments qui envoyaient de douloureuses décharges à travers tout le corps dès qu'on les touchait. Ils l'avaient hissée, encore en vie, sur le bateau de Noé. Puis lorsqu'elle était morte, celui-ci l'avait recouverte d'ocre rouge et déposée sur un radeau d'algues. Elle portait son collier de défenses de sanglier et tenait son gourdin surmonté d'un crâne de vautour, dans lequel brillaient deux yeux taillés dans la roche sacrée bleue que les chasseurs avaient ramenée des montagnes du levant. Ishtar aurait dû succéder à la mère de Noé et Enlil. Elle avait reçu l'enseignement des chamans, mais elle avait été éloignée de la tradition par Enlil et ses disciples, qui avaient érigé des idoles de forme humaine, des dieux à leur effigie. Lorsqu'il avait vu son corps inerte, Noé avait compris qu'il était désormais le dernier chaman d'Atlantis, le dernier à connaître l'extase des voyages spirituels et le rituel du sang versé sur l'autel sacrificiel.

Les oiseaux s'étaient abattus sur elle pour lui arracher des morceaux de chair, comme les vautours à Atlantis, où les morts étaient allongés dans le cercle de pierre, au-dessus de la cité. Au bout de deux jours, Noé lui avait tranché la tête, avant de plonger les mains dans le plâtre qu'il conservait dans un pot à l'avant du bateau, afin de remplir ses orbites et de couvrir les muscles de son visage. Puis il avait enfoncé des cauris à la place de ses yeux crevés à coups de bec. Désormais, le crâne d'Ishtar, enchâssé dans le plâtre sous la proue, était entre le monde des hommes et le monde des esprits. Noé avait dit à son frère que les oiseaux étaient les esprits de leurs ancêtres, qui étaient venus emporter la défunte avec eux. Enlil lui avait rétorqué que les oiseaux avaient faim. À force d'avoir passé le plus clair de son temps à l'intérieur de la citadelle d'Atlantis, il avait perdu tout contact avec le monde des esprits. Noé, lui, n'avait jamais cessé de parcourir les champs que leur père avait appris à cultiver, ni de vivre dans la forêt où leur grand-père chassait, en parfaite

harmonie avec les esprits des animaux. Il n'entrait dans la citadelle que pour gravir les marches qui menaient au volcan et accomplir son devoir de chaman sacrificateur, un devoir qu'Enlil et ses disciples avaient fini par mépriser.

Noé songea au monstre des profondeurs, tapi au-dessous d'eux, à ce qu'il avait fait du bateau de Haran et à la façon dont il les avait asservis par la peur. Ici, c'étaient encore les esprits des bêtes qui régnaient et non les dieux qu'Enlil et ses disciples pensaient être devenus en brandissant leurs lances de métal.

Enlil frappa le banc.

— Il n'y a pas de terre dans cette direction.

— Mais mon frère, je l'ai vue, affirma Noé, le bras tendu vers l'ouest. Entre les nuages de la tempête, avant le grand calme. Des sommets jumeaux à l'horizon, comme notre mère Nisir l'a prophétisé, la montagne qu'elle a appelée Dû-Re. J'ai vu des brisants au loin et j'ai senti un changement dans le rythme des vagues. Nous y parviendrons si nous rassemblons toutes nos forces et ramons vers l'ouest. Nous trouverons d'autres animaux, d'autres pâturages. Nous trouverons des femmes.

— Tes visions sont de simples rêves. La mer calme est comme le désert. Le soleil s'y reflète et t'aveugle. Il t'empêche de voir la réalité et crée des mirages à l'horizon. Depuis une demi-lune, depuis que la tempête s'est arrêtée, nous n'avons rien vu.

Pourtant, Noé savait bien ce qu'il avait vu. Et deux nuits auparavant, il y avait eu un autre signe. Succombant à la faim, il avait dévoré la bande de peau de baleine qui lui avait été donnée lorsque la bête avait été dépecée. Il avait été terriblement malade, comme si l'esprit de la baleine avait voulu le punir. Mais quand il s'était réveillé, le mal avait disparu et il était sorti de sa torpeur. Sa bouche ne saignait plus et ses gencives étaient moins enflées. C'était un signe de ce qu'il allait devoir faire.

— Je dois offrir du sang aux esprits, annonça-t-il.

Enlil fit un geste de dédain.

— Si tu verses du sang dans la mer, le grand requin te poursuivra. Il a faim, comme les mouettes.

— Alors tu le tueras avec ta lance de métal.

— Je ne prendrai pas le risque de la perdre. Cette lance et toutes les autres feront de nous des dieux parmi les hommes. Lorsqu'ils ont fui le déluge, nos cousins Adad, Nergal, Ninurta et Annunaki ont traversé la terre en direction du sud, des grandes rivières situées au-delà des montagnes. Ishmael, Séthi et Minos ont navigué à travers les îles, au sud de Troie, vers le lointain rivage où le grand fleuve remonte le désert et irrigue les oasis qui jalonnent ses rives. Là-bas, ils fonderont de nouvelles citadelles, mais je suis le seul à connaître le secret du nouveau métal, l'alliage qui crée le cuivre dur.

— Tu as juré de ne jamais le révéler. Je t'ai prévenu de ses dangers. Les hommes l'utiliseront pour s'entretuer.

— Tant que je serai le seul à maîtriser le métal, les autres se soumettront à moi. Je me servirai de mon pouvoir pour maintenir la paix parmi les hommes.

Noé observa son frère. Il le revit, droit et fort dans sa peau de lion, dont la tête et la crinière déchirées pendaient sur son épaule. Les nymphes du Couchant l'avaient appelé Herakleos, nom tiré de celui du grand rocher qui marquait la fin de la mer du milieu. Elles lui avaient voué une telle adulation que Noé avait craint qu'il n'en perde la raison. Malgré ses airs bravaches, il avait peur de ce qui les attendait, car il avait rejeté les coutumes des chamans, qui, eux, voyaient l'océan au cours de leurs voyages spirituels. L'horizon sans fin ne plongeait pas Noé dans la terreur qui semblait habiter Enlil et ses disciples, mais dans l'extase, comme lorsqu'il flottait de la grotte aux esprits

jusqu'au monde de ses ancêtres.

— Nous ne sommes plus loin, déclara Noé. Fie-toi à tes propres signes. Le cristal éclaire notre chemin vers l'ouest. Le Palladion pèse plus lourd, comme notre mère l'a prophétisé. Lorsque l'oiseau-esprit surgira de Dû-Re pour voler vers nous, lorsque le Palladion deviendra aussi lourd qu'il l'était dans la grotte aux esprits du volcan, alors nous trouverons notre nouvelle Atlantis.

Enlil posa sa lance et prit dans son bateau un objet enveloppé dans une peau d'ours. Il le souleva à grand-peine et, le pied sur un banc, le déposa sur son genou. Puis il sortit un morceau de quartz d'une petite bourse qu'il portait à la ceinture et le tint devant lui, avant de détourner les yeux, ébloui.

— Le cristal brille parce qu'il attire les rayons du soleil à travers les nuages, expliqua-t-il. Quand le soleil se couche à l'ouest, c'est ce côté qu'il éclaire. (Il remit la pierre à sa place et hocha la tête en direction du paquet.) Le Palladion est tombé du ciel ; nos ancêtres l'ont rapporté des terres enneigées du nord. Il devient plus lourd parce que nous approchons du bout du monde, où la terre rencontre le ciel. Bientôt, il sera si lourd qu'il fera couler mon bateau.

Noé se rappela le jour où sa mère lui avait parlé des temps ancestraux où les glaciers touchaient presque le rivage de leur mer. Le Palladion était la plus sacrée des pierres de fer que leurs ancêtres avaient trouvées sur la glace. Et sans prévenir, Enlil l'avait emporté subrepticement dans l'endroit secret du volcan où il s'était entraîné à travailler le métal. Quelques jours plus tard, il l'avait rapporté sous une forme semblant reproduire le cercle de piliers de pierre reliés par des linteaux que ses disciples et lui avaient contraint les anciens chamans d'ériger à l'entrée de la grotte aux esprits. Enlil avait pris l'artefact le plus sacré de leurs ancêtres et se l'était approprié.

Il retira la peau d'ours et tendit devant lui la croix gammée à la surface lisse et polie.

— Je vais mélanger la pierre de fer avec de l'or en signe de puissance, annonça-t-il. Puis les hommes comprendront que je suis destiné à détenir son pouvoir. (Il regarda la tête tranchée d'Ishtar à l'avant du bateau de Noé.) Tu as tes propres idoles. Et tu crois que ta destination se trouve juste au-delà de l'horizon. Puisque tu connais le chemin, tu n'as plus besoin du cristal ni du Palladion pour te guider.

— Jette le Palladion dans la mer, mon frère. Sa place est parmi les fantômes de nos ancêtres, pas dans ton nouveau monde. Apaise leurs esprits et la prophétie de notre mère pourra peut-être encore s'accomplir.

— J'irai raconter ton histoire, Noé Uta-Napishtim, poursuivit Enlil sans écouter son frère, l'histoire de celui qui n'avait plus d'animaux parce qu'il les avait tous sacrifiés, et plus de femmes. (Il enveloppa de nouveau le Palladion dans la peau d'ours, le reposa dans son bateau, et se redressa à l'aide de sa lance.) Je raconterai qu'une étoile est tombée du ciel, mais qu'elle était trop lourde pour toi, et que j'étais le seul à pouvoir la soulever et à utiliser son pouvoir ; que j'ai erré dans le désert vêtu d'une peau de lion et traversé les eaux de la mort, que grâce à ma force j'ai poussé la voûte céleste au-dessus de l'abîme. Je raconterai que le ciel a rugi, que la terre a rugi et que la lumière du jour s'est éteinte pour s'effacer derrière les ténèbres, que des éclairs ont étincelé et que des nuages bas ont répandu une pluie funeste. J'appellerai le grand poisson Humbaba, le « monstre aux dents de dragon », mais j'en ferai un homme-taureau des montagnes. Son rugissement sera pareil aux tempêtes que nous avons essuyées, son souffle sera comme le feu du volcan et ses mâchoires seront la mort elle-même. Je raconterai comment moi, Enlil Gilgamesh, j'ai tué la bête et débarrassé le monde des démons que les hommes comme toi ont entretenus pendant si longtemps. (Il donna un coup de lance.) Et en ce qui te concerne, mon frère, je raconterai que je t'ai conduit jusqu'au bout de la terre, toi, le dernier des chamans, que je t'ai abandonné aux ténèbres, là d'où personne n'est

jamais revenu, sur le chemin où il n'y a pas de retour possible. Je n'appellerai pas ta montagne Dû-Re mais Nisir, comme notre mère, car c'est en sa mémoire que je t'ai laissé la vie sauve et que je t'ai emmené aussi loin, et parce qu'elle a créé ce mont mythique.

Noé comprit avec un brusque sentiment de vide que son frère avait eu l'intention de l'abandonner depuis le début. Enlil l'avait sauvé d'Atlantis, de l'horreur et de la mort, et emmené hors d'atteinte de ses disciples vengeurs, qui voulaient anéantir les tenants de la tradition.

— Au cours de notre voyage, continua Enlil, je t'ai laissé graver l'ancien symbole d'Atlantis sur mes colonnes, érigées là où nous avons accosté ; mais quand je retournerai là-bas je les renverserai. La terre les ensevelira et je les remplacerai par des statues de dieux à forme humaine. (Il souleva la peau d'ours recouvrant le Palladion.) L'ancien symbole disparaîtra, mais celui que j'ai façonné dans le Palladion traversera les âges pour incarner l'avènement des dieux.

— Ce sont de belles paroles, mon frère, répliqua Noé, mais peut-être que, dans ton histoire, tu reviendras vers moi ; alors, je te révélerai depuis ma nouvelle grotte aux esprits, dans la montagne, ce que tu es vraiment, et tu sauras que ta conviction d'être devenu un dieu ne t'épargnera ni une mort certaine ni le voyage spirituel qui nous attend tous.

Soudain, une lueur blanche illumina le ciel. Noé observa l'eau entre les touffes d'algues : quelque chose avait changé. Il ne parvenait plus à voir dans les profondeurs. C'était comme si le faîte des enfers s'était élevé, comme s'ils flottaient désormais juste au-dessus. Il regarda le ciel. Il faisait sombre tout à coup. Un étrange voile les avait plongés dans l'ombre. Peut-être Enlil avait-il raison ; peut-être avaient-ils atteint la fin du monde. Il scruta l'horizon, à l'ouest, et vit un immense banc de nuages, noirs et grossissants. La mer, parfaitement calme depuis si longtemps, se mit à frémir. Il sentit quelque chose qu'ils n'avaient pas senti depuis des jours, qui venait de l'ouest et ridait la surface de l'eau : le vent.

Une nouvelle lueur embrasa le ciel et un cercle blanc jaillit d'un point central, telle une couronne en expansion. Stupéfait, Noé constata que le Palladion accrochait la lumière et semblait brûler sur son pourtour. Une aura bleue vacillante vibrait autour de la pierre de fer. Enlil recula, puis saisit le Palladion des deux mains dès que le phénomène cessa.

— C'est sûrement un signe ! s'écria-t-il. J'y vais !

Il rangea le Palladion en lieu sûr et se débarrassa de la corde qui reliait son bateau à celui de Noé. Il enjamba maladroitement le mât bipode couché sur les bancs de nage et commença à le hisser. Un de ses hommes s'approcha à quatre pattes pour l'aider. Le mât se redressa et la voile en peau de daim se gonfla aussitôt. Le vent s'était déjà intensifié ; le bateau s'éloigna, ballotté par les flots, laissant le tapis d'algues derrière lui. La voile bien tendue se mit à crépiter.

— Le vent va nous ramener à Lixus, cria Enlil, et à la colonne située au bord de la mer du milieu. Je renverserai la pierre que nous avons laissée à Lixus pour que tout le monde sache que tu as quitté le monde des hommes. Tu n'as plus de voile et tu ne peux pas me suivre. Tu resteras à jamais ici, à la lisière de l'existence, Noé Uta-Napishtim. Adieu, mon frère !

Noé regarda le bateau s'en aller. De bas nuages noirs avançaient vers lui en comprimant la ligne d'horizon. Les embruns tournoyaient au-dessus des vagues, et des bourrasques soulevaient son épaisse tignasse et sa barbe rigidifiées. Le vent n'avait rien à voir avec celui qui soufflait depuis le désert. Il n'était pas sec, mais humide. Il allait pleuvoir ! Noé tituba jusqu'à un panier, posé au milieu du bateau, et déposa au fond une peau d'animal décolorée pour récupérer l'eau de pluie. Il remarqua que cette peau portait encore les pigments défraîchis d'une peinture qu'il avait faite : une série de bâtiments, reliés par des échelles posées sur les toits ; derrière, la silhouette triangulaire de la pyramide que son père avait bâtie ; au-dessus, le long plumage de l'oiseau-esprit ; et en arrière-plan,

les sommets du volcan en forme de cornes de taureau, où Enlil et ses disciples avaient muré la grotte aux esprits de leurs ancêtres. Il se rappela les sommets jumeaux qu'il avait vus à l'horizon. Il toucha ses lèvres craquelées avec la pointe de sa langue et s'enfonça de nouveau la lame d'obsidienne dans le pouce, avant de porter le sang humide à sa bouche. Puis il regarda le corps émacié de Lamesh, attaché à l'avant du bateau. Le sang allait bientôt couler de nouveau.

Une violente rafale fit gîter le bateau, qui se mit à grincer et à mugir en écrasant la crête des vagues et en striant la mer d'écume. Un éclair lacéra le ciel et le grondement sourd du tonnerre retentit. Le bateau d'Enlil était déjà loin. Ce n'était plus qu'une toute petite tache sur une crête d'écume, au-dessus de laquelle les nuages filaient à toute allure vers un autre front noir. Noé se retourna. Les ténèbres l'entouraient de tous côtés. Le rythme de son cœur s'accéléra. Des traînées sombres tournaient autour de lui dans la même direction à une vitesse effrayante. Il comprit pourquoi il n'y avait pas de houle auparavant : il se trouvait dans l'œil d'un terrible cyclone. Les eaux qui se déchaînaient à l'horizon ne tarderaient pas à arriver jusqu'à lui. En faisant sortir le mal des profondeurs, ils avaient provoqué une tempête qui allait les encercler et les engloutir, comme l'anneau de feu qu'il allumait autour de l'autel sacrificiel pour transformer les corps décharnés en braises rougeoyantes attisées par le souffle des enfers.

La coque roula, puis tangua brusquement dans un fracas assourdissant. Une crête gigantesque s'éleva dans le ciel. Une forme menaçante surgit et entraîna le bateau dans son sillage. Noé vit une immense nageoire fendre les eaux. Le requin tourna sur lui-même, dévoilant ainsi son ventre blanc et ses mâchoires ouvertes. Il se précipita toutes dents dehors vers Noé, qui fixa le monstre dans les yeux. Et il partit, en balayant la poupe du bateau de sa longue queue. Noé avait réussi ! Il était entré dans l'esprit de la bête. Maintenant, il allait pouvoir agir. Il prit un récipient posé à côté du crâne d'Ishtar et en sortit des poignées de poudre ocre rouge, qu'il s'étala sur le visage et le corps. Puis il s'arma d'une massue en pierre polie et se dirigea d'un pas chancelant vers Lamesh. Celui-ci était attaché sur le dos au-dessus d'un petit bassin en pierre, les pieds et les mains arrimés au bastingage. Noé l'avait drogué avec de la résine de pavot. Il aperçut de nouveau la nageoire de la bête. Il souleva la massue, mais son bras était trop faible et il la lâcha. Alors il prit le couteau en obsidienne et le serra fermement des deux mains en tremblant.

La dernière fois qu'il avait tenu le couteau ainsi, c'était dans la grotte aux esprits, où les corps des morts avaient été rassemblés pour que les oiseaux-esprits en arrachent la chair de leurs serres crochues et l'emmènent dans l'au-delà. Il avait attaché les taureaux, dont il avait extirpé le cœur, donné la viande au peuple et laissé couler le sang dans les bassins de pierre, afin que les anciens chamans puissent voir le monde de l'au-delà. Mais les nouveaux prêtres avaient menacé les chamans de leurs lances de cuivre. Ils les avaient obligés à construire un mur devant la grotte sacrée, pour en condamner l'accès principal et ne laisser qu'une petite entrée dans la montagne. Puis ils leur avaient fait tailler de hauts piliers dans la carrière et les avaient forcés à les transporter tout au long du versant et à les disposer debout en cercle. Ensuite, ils avaient gravé leurs nouveaux symboles par-dessus les anciens. Et Enlil avait lui-même arraché du sol le crâne recouvert de plâtre de leur ancêtre Anu pour le placer, après avoir retiré les cauris des orbites, au sommet du premier pilier. Pendant ce temps, les autres membres du nouveau clergé, ceux qui portaient la barbe et les cheveux tressés, avaient effacé les peintures sacrées des parois de la grotte et détruit au burin les symboles anciens de leurs ancêtres en épargnant uniquement ceux qu'Enlil et Noé avaient gravés le jour où leur père leur avait donné leur nom de chaman.

Puis l'eau avait commencé à inonder la cité. Enlil et le nouveau clergé avaient rassemblé le peuple. Ils avaient accusé publiquement les chamans et leur avaient ordonné de se rendre dans la

grotte pour apaiser les esprits. Mais une fois entrés, les chamans, y compris Noé, avaient été bloqués à l'intérieur, prisonniers d'un monde vacillant d'ombres et de braises rouges issues du feu régulièrement entretenu au fond de la grotte. Ils avaient jeté des feuilles sacrées dans les flammes et bu le lait du pavot pour glisser dans le monde des esprits, mais la peur avait souillé leurs visions. Ceux qui jadis flottaient sur l'eau lors des voyages de l'esprit avaient eu peur de se noyer. Ils avaient vu l'horreur, les ténèbres et le feu jaillir de l'intérieur de la montagne. Un vieillard terrifié avait gravé sur un pilier un visage tordu qui semblait figé dans un cri. Noé, qui avait vu des hommes et des femmes s'arracher les cheveux et s'agiter en tous sens, était devenu à moitié fou. Puis on lui avait demandé d'apporter le couteau et de faire ce que lui seul pouvait faire. Une fois de plus, les bassins s'étaient remplis de sang…

Une vieille femme étendue au-dessus du bassin, les yeux blanchis par la cécité, lui avait pris la main en pressant le couteau contre son cœur. « La soif de sang demeurera en toi, Noé, avait-elle murmuré. Tu ne t'en délivreras jamais et elle causera la perte de tous ceux qui t'entourent. Au temps de nos ancêtres, lorsque nous étions amenés à chercher les esprits dans une rivière de sang humain, celui qui la faisait couler était obligé de se tuer pour sauver les autres de sa soif de sang. Tu devras te tuer aussi ou tu seras exclu à jamais du monde des hommes. Ton frère Enlil le sait, lui aussi, car je lui ai enseigné la tradition. » Lorsqu'elle avait enfoncé le couteau dans sa chair, Noé avait senti le goût du sang qui avait jailli de sa bouche et éprouvé une grande exultation. Elle avait raison. Il en voulait encore ! Les hommes, les femmes et leurs enfants, le garçon à la flûte, ils étaient tous venus de leur plein gré. Le couteau s'était planté encore et encore, et les bassins de pierre avaient débordé de sang humain, qui était allé maculer les crânes des ancêtres, enchâssés dans le sol tout autour.

Incapable de laisser son frère dans cet antre de la mort, Enlil avait cassé le mur pour venir le chercher. Il avait poussé les autres, ceux qui étaient encore en vie, dans un recoin de la grotte, avant de faire rouler un rocher devant eux, bien qu'ils aient supplié leur chaman de les tuer aussi. Cramponné à un bassin, Noé fixait la mare de sang. Dans l'espoir de rompre l'envoûtement, Enlil avait sorti le Palladion de son étui et l'avait jeté dans le bassin. Aspergé de sang mais toujours en proie à ses visions, Noé n'avait vu que le reflet du pilier surmonté d'un crâne avancer vers lui en tournoyant. Il était tombé en arrière, les yeux grands ouverts, le souffle court, et l'eau de la mer avait surgi dans la grotte. Enlil avait récupéré le Palladion et aidé Noé à se relever pour lui murmurer à l'oreille : « Atlantis n'existe plus. Nous, les nouveaux prêtres, nous irons aux quatre coins du monde pour fonder de nouvelles cités. Toi, mon frère, le dernier des chamans, je vais t'emmener au-delà de la mer du milieu, là où la terre et le ciel se rejoignent, là où toi et tes esprits n'aurez plus accès au monde des hommes. » Et il avait traîné son frère jusqu'aux bateaux. Des jours plus tard, alors qu'ils étaient déjà loin, Noé entendait encore les cris des chamans. Il n'avait pas pu retirer tout le sang qu'il avait sur les mains et sous les ongles.

Désormais cerné par des nuages tourbillonnants, il s'efforça de tenir son couteau fermement ; il tremblait, non de peur, mais de jouissance anticipée. Il avait franchi la limite dans la grotte aux esprits et ferait de nouveau couler une rivière de sang.

Les esprits allaient enfin être apaisés…

Il enfonça son couteau dans le corps de Lamesh, le plus profondément possible, et le remua avec sauvagerie pour sentir la tiédeur du sang qui jaillissait. Il empoigna le cœur encore battant et l'arracha. Puis il égorgea Lamesh, scia l'os et trancha la tête en tenant d'une main les cheveux ébouriffés. Lâchant le couteau, il brandit la tête au-dessus de la sienne et sentit le sang dégouliner le long de ses bras et de son visage. Ponctuée de coups de tonnerre assourdissants, la tempête faisait rage sous un ciel strié d'éclairs. Noé approcha la tête tranchée de sa bouche et s'abreuva de sang

avec avidité dans la tentative désespérée d'étancher sa soif. Il regarda le sang qui s'était déversé dans le petit bassin en pierre et le remplissait à ras bord. Il fixa la surface en quête d'un signe, mais ne vit que des cercles concentriques formés par les gouttes de sang dégoulinant de son menton. Soudain, un éclair fit apparaître des sommets jumeaux incandescents : le mont Dû-Re. Noé leva les yeux et laissa la pluie ruisseler sur son visage. L'esprit de la bête l'avait entendu ! La rivière de sang avait coulé jusqu'au royaume des ancêtres !

Tout à coup, une vague immense surgit. Le rugissement du vent étouffa celui du tonnerre et la mer souleva le bateau, comme hissé sur la crête d'une montagne, pour l'emmener loin de la nageoire menaçante du requin. Noé s'agrippa aux bancs de nage. Balayé par des rideaux de pluie venant de l'est, il comprit brusquement que le vent avait tourné. Le bateau était de nouveau poussé vers l'ouest ! Le soleil apparut à travers un trou au milieu du front noir. Noé cligna des yeux pour se débarrasser de la pluie et du sang qui lui brouillaient la vue. Puis il suivit les rayons du soleil jusqu'à une petite bande de mer qu'ils éclairaient en direction de l'ouest. Alors il discerna un oiseau au plumage incroyablement long, aussi coloré qu'un arc-en-ciel. Un oiseau-tonnerre ! Un oiseau terrestre, et non marin…

À l'horizon, une rangée de vagues déferlait dans un nuage d'écume. Plus loin, des monts jumeaux se découpaient sur le ciel noir.

La prophétie s'était accomplie.

Atlantis allait renaître.

Première partie

1
Sud-est de la mer Noire, de nos jours

— Jack, tu ne devineras jamais ce que je viens de trouver ! De l'or, de l'or massif !

Jack Howard se retourna et regarda la lueur orangée provenant de la lampe frontale de son partenaire de plongée, dont la silhouette était presque entièrement masquée par le nuage de sédiments noirs qui tourbillonnait dans le tunnel. Il purgea son gilet stabilisateur, descendit les genoux pliés pour éviter de racler la paroi de lave avec ses palmes, puis se pencha sur le côté afin de ne pas s'empêtrer dans le câble qui remontait jusqu'au submersible, posé sur le lit marin, au-dessus d'eux. Il injecta un peu d'air dans son gilet pour atteindre une flottabilité neutre et croisa à travers sa visière le regard de Costas, qui s'écartait pour lui laisser sa place. Costas se retourna vers la paroi du tunnel et orienta sa lampe frontale vers un point précis. Jack suivit le faisceau lumineux des yeux. Il s'avança en respirant à un rythme rapide pour maintenir sa profondeur dans l'eau. Au bout d'un moment, les particules de sédiments se déposèrent et il commença à discerner la paroi. Il vit les motifs torturés de la lave noire issue de l'éruption qui avait eu lieu cinq ans auparavant, la surface friable exposée par la perforatrice qui avait creusé un tunnel dans la coulée solidifiée. Puis il discerna autre chose, une surface rocheuse lisse, cette fois, prisonnière de la lave. Il observa attentivement la matière fissurée et marbrée par la chaleur intense de l'éruption. Son cœur s'emballa sous l'effet de l'excitation. Cela ne faisait aucun doute, c'était une colonne, sur une sorte de plinthe. Une colonne sculptée par les mains de l'homme…

— Génial ! s'exclama Jack. Je commençais à me demander si cet endroit existait vraiment ou si ce n'était qu'un pur produit de mon imagination.

Il contempla la plinthe, taillée dans le tuf calcaire, et se rappela le jour où Costas et lui avaient vu pour la première fois les vestiges archéologiques de ce site. C'était cinq ans auparavant. À bord de leurs submersibles Aquapod, ils avaient découvert émerveillés, sous un voile de sédiments, les murs et les toits de cette cité ancienne. Pour Jack, cela avait été le moment le plus exaltant de toute sa carrière d'archéologue sous-marin. Revoir le théâtre d'une gloire passée était parfois une expérience étrange, qui faisait ressurgir des émotions enfouies depuis longtemps, mais ici c'était comme entrer dans un monde totalement nouveau. L'éruption volcanique qui avait englouti le site et les avait obligés à partir, lors de leur première expédition, avait engendré un environnement insolite, un paysage marin aussi stérile et désert que la surface de la Lune.

— Nous avons enfin la preuve que tout était bien réel, soupira Jack. Tu as raison : d'un point de vue archéologique, c'est de l'or !

Costas lui tapa sur l'épaule et fit remonter le faisceau de sa lampe le long de la paroi jusqu'au milieu de la colonne.

— Jack, je te parle d'or authentique… Regarde mieux que ça !

Jack prit une profonde inspiration et retint son souffle un instant pour monter de cinquante centimètres dans l'eau. Il balaya d'un revers de la main les particules volcaniques qui tournoyaient devant lui et resta figé.

— Ça alors… murmura-t-il.

— Tu vois ce que je veux dire ?

Jack se demanda si son imagination n'était pas en train de lui jouer des tours : l'objet qui se trouvait en face de lui était remarquablement similaire à celui qu'ils avaient trouvé cinq ans

auparavant, celui qui les avait conduits jusqu'à ce site. Ébloui par le reflet étincelant de l'or sur sa visière, il ferma les yeux une seconde, s'attendant presque à ce que l'artefact ait disparu lorsqu'il les rouvrirait. Mais celui-ci était toujours là. C'était un disque d'or de la largeur d'une main, enchâssé dans la colonne. Dans la lumière, son éclat était presque aveuglant. Jack le toucha délicatement à travers son gant : il était bien réel. En proie à une prodigieuse poussée d'adrénaline, il se tourna vers Costas, au comble de l'exaltation.

— Maintenant, j'y crois vraiment ! s'exclama-t-il.

— C'est le symbole d'Atlantis, non ?

Atlantis… C'était la première fois qu'ils prononçaient ce nom depuis qu'ils avaient quitté le *Seaquest II* à bord du submersible, deux heures plus tôt, comme si le simple fait de le dire risquait de provoquer à nouveau l'effondrement du site. Jack chercha le symbole des yeux mais ne vit que le reflet de l'or.

— Où ça ?

Costas tourna la tête pour écarter le faisceau de sa lampe.

— Allume ta lampe, réduis le faisceau et oriente-le vers le bas. Tu devrais avoir plus d'ombre.

Jack alluma les deux ampoules halogènes situées de part et d'autre de son casque et régla l'éclairage. Il discerna aussitôt un symbole gravé profondément dans l'or du disque. Cette découverte le ramena aux événements extraordinaires qu'ils avaient vécus la première fois : tout avait commencé en mer Égée par une épave datant de l'âge du bronze, dans laquelle ils avaient trouvé un disque d'or couvert de symboles, qui figuraient également sur un disque en terre cuite mis au jour un siècle auparavant sur le site minoen de Phaistos, en Crète. Pendant des générations, les archéologues avaient échoué à décrypter les symboles de Phaistos. Or, le disque de l'épave contenait en parallèle des symboles en linéaire de l'époque minoenne, une forme primitive de grec, qui avaient permis de les traduire.

Le texte ainsi déchiffré avait abouti à la plus grande révélation de toute l'histoire de l'archéologie. Un mot s'était immédiatement détaché, celui qui hantait les archéologues depuis des temps immémoriaux, écrit dans l'écriture syllabique des Minoens et représenté par le symbole que Jack avait en face de lui en ce moment même : Atlantis. Mais ce n'était pas tout ! Maurice Hiebermeyer, le collègue de Jack, avait fait une autre découverte au fin fond du désert égyptien : un fragment de papyrus prouvant que l'histoire de l'Atlantide racontée par le philosophe grec Platon n'était pas un mythe mais une histoire vraie, basée sur le récit qu'un prêtre égyptien, héritier d'un savoir occulte remontant à des milliers d'années avant l'époque des premiers pharaons, avait fait à un voyageur grec. En confrontant le papyrus et le disque, Jack et son équipe avaient obtenu des indices qui les avaient conduits sur la rive sud-est de la mer Noire. Ils s'étaient mis en quête d'un ancien littoral, submergé au moment où la Méditerranée était passée par-dessus un isthme, à l'emplacement actuel du Bosphore, pour se déverser dans la mer Noire, en raison d'une élévation du niveau de la mer causée par la fonte des glaciers à la fin de la période glaciaire, dix mille ans avant notre ère. Pour Jack, cette aventure avait été l'expédition archéologique parfaite : textes anciens, méthodes scientifiques et intuition. Tous les domaines d'expertise de son équipe avaient été réunis. Bâtie autour des sommets jumeaux d'un volcan partiellement immergé, l'Atlantide avait été la découverte archéologique la plus spectaculaire de tous les temps. Avec des monuments dignes de ceux des Égyptiens, des Sumériens et des Mésoaméricains, érigés des milliers d'années plus tard, elle avait témoigné de l'ingéniosité et des accomplissements de l'humanité dès l'aube du Néolithique.

Jack passa le doigt sur le symbole du disque, le long de l'axe central, d'où partaient deux motifs symétriques composés de lignes parallèles, semblables à des râteaux. Le disque de Phaistos disait de

suivre l'aigle aux ailes déployées et il avait compris que ce symbole était aussi une carte, un plan des salles et des tunnels immergés sous la pointe du volcan. Il y avait une immense salle remplie de peintures rupestres datant de la période glaciaire, une galerie dans laquelle étaient gravés des motifs représentant les derniers prêtres de l'Atlantide, avec leurs coiffes coniques, et enfin le saint des saints, où menait peut-être le tunnel dans lequel Costas et Jack se trouvaient en ce moment. Orné d'une immense statue de déesse mère, le saint des saints avait été taillé dans la grotte peu avant l'inondation et Jack était persuadé que le labyrinthe de la cité renfermait d'autres secrets, qui permettraient de faire le lien entre les prêtres et l'iconographie ancestrale remontant à la période glaciaire. Peut-être y avait-il quelque part un sanctuaire qui expliquerait comment le système de croyances des chasseurs-cueilleurs s'était transformé en une religion fondée sur un clergé, des dieux et un culte. L'emplacement le plus probable d'un tel sanctuaire était l'endroit que Jack et son équipe avaient tout juste commencé à explorer, cinq ans auparavant, lorsque la faille nord-anatolienne avait bougé et provoqué une éruption volcanique qui les avait contraints à quitter le site précipitamment.

Jack posa la main à plat sur le disque. Il aurait aimé pouvoir retirer son gant pour le sentir contre sa peau. Il avait déjà trouvé de l'or au cours de ses précédentes expéditions : des pièces à l'effigie d'empereurs romains, de magnifiques coupes et des bijoux de l'âge du bronze ayant probablement appartenu à un roi. Mais ce disque était extraordinairement ancien, puisqu'il remontait au moins à l'époque où l'Atlantide avait été engloutie, cinq mille ans avant notre ère, c'est-à-dire bien avant la réalisation à Varna, en Bulgarie, des premiers artefacts en or connus. L'or dont il était fait avait peut-être été apporté par les premiers chasseurs-cueilleurs ayant trouvé refuge dans les grottes du volcan pendant la période glaciaire, ceux-là mêmes qui avaient peint des mammouths, des lions et des léopards sur les murs : des êtres humains à l'intelligence précoce, qui s'étaient déplacés vers le sud avec leurs biens les plus précieux dès le début du recul des glaciers. Leur aptitude à travailler les métaux avait été largement démontrée lors de la première expédition. Ils avaient su extraire le cuivre et faire un alliage pour obtenir du bronze des milliers d'années avant que la technologie du bronze ne réapparaisse pour se généraliser dans tout le monde antique. Peut-être avaient-ils trouvé de l'or en chemin, dans les ruisseaux chargés de pépites des montagnes du Caucase, à l'est. Tels Jason et les Argonautes dans le mythe grec de la Toison d'or, ils auraient étendu des peaux de mammouths laineux dans l'eau et recueilli ainsi le fameux métal. Puis ils l'auraient fondu pour en faire un disque, sur lequel ils auraient gravé leur symbole sacré, peut-être à une époque où leur monde était en train de se transformer – à l'étroit dans les grottes naturelles du volcan, ils avaient creusé des galeries et des salles dans la pierre, fabriqué des maisons à base de pisé, de chaux et de cendre volcanique, et créé la première civilisation du monde.

Pour Jack, le disque d'or était le symbole d'un peuple à l'orée de la plus grande révolution de toute l'histoire de l'humanité, confronté à un monde nouveau mais encore ancré dans celui de ses ancêtres. Jack voulait ressentir ce que ces hommes avaient ressenti, voir le monde tel qu'ils l'avaient vu : d'abord, remonter à l'époque préhistorique où la mémoire du passé n'était pas encore brouillée par les mythes fondateurs créés après l'émergence des premières cités et des premières dynasties ; et de là, observer le destin de ces hommes, comprendre ce qui les avait incités à mettre toute leur énergie au service de la construction de cette cité que le déluge les avait obligés à fuir. S'il parvenait à appréhender tout cela, alors il aurait trouvé le plus grand trésor de l'Atlantide. Une question l'intriguait en particulier : quelles étaient les croyances de ce peuple ? Comment celui-ci considérait-il son existence à l'aube de la religion moderne ? Quels étaient les dieux de l'Atlantide ?

Costas tapota sur le casque de Jack.

— Alors, heureux ?

Jack s'arracha à la contemplation du symbole et se tourna vers Costas, dont la silhouette était visible depuis que les sédiments s'étaient déposés. Sous son vieux bleu de travail rempli d'outils, Costas portait une tenue de protection blanche dans laquelle il semblait engoncé comme un astronaute. Sur son casque, l'ancre du logo de l'UMI, l'Université maritime internationale, était en partie dissimulée par un dispositif de télémétrie laser qu'il avait conçu au département d'ingénierie, un des nombreux gadgets dont il se parait à chaque plongée. Les deux hommes étaient vêtus d'une combinaison environnementale renforcée en Kevlar, avec système de flottabilité intégré, recycleur d'oxygène dorsal, ordinateur de plongée et affichage des données à l'intérieur du casque. Néanmoins, son excellente résistance ne permettait pas de plonger à l'intérieur d'un volcan en activité dans une eau approchant la température d'ébullition. Ils portaient donc par-dessus le tout une tenue de protection thermique réalisée par l'UMI et inspirée des dernières combinaisons spatiales de la NASA et de ses homologues russes. Jack se croyait parfois dans un simulateur lunaire. Et pourtant, ils se trouvaient sous la mer Noire, au large de la Turquie, plus de trente mètres au-dessous d'une coulée de lave solidifiée, et se dirigeaient vers des lieux qui, en comparaison, rendaient l'endroit tout à fait hospitalier.

— Je suis d'autant plus heureux que je sais que nous sommes sur la bonne piste, répondit-il en appuyant sur le commutateur de transmission de son casque. Une chance que cette colonne n'ait pas été broyée par la perforatrice !

— Je te signale que c'est moi qui étais aux commandes. Règle numéro un : ne jamais saccager les vestiges archéologiques.

— Tu as eu du bol, tu veux dire !

— Nous avons repris la carte en 3D du site qu'on avait réalisée il y a cinq ans et j'ai placé la perforatrice juste au niveau de l'entrée de la salle qui mène au saint des saints.

— Je n'ai plus le moindre sens de l'orientation. Ma boussole a perdu le nord.

— Lanowski t'a-t-il parlé de l'anomalie magnétique ? On en a repéré une hier quand on a passé le magnétomètre au-dessus du site. L'écran affichait des pics spectaculaires au-dessus de l'emplacement présumé de la chambre magmatique. Le type du Service géologique turc qui était avec nous a dit qu'il avait enregistré une anomalie similaire en plusieurs points, le long de la faille nord-anatolienne, mais pas aussi remarquable qu'ici. Des anomalies de ce genre ont déjà été observées à certains endroits de la planète où une poussée de magma a un effet localisé sur le champ magnétique de la Terre – le long de la faille de Porto Rico, dans les Caraïbes du Nord, par exemple. Le géologue a dit qu'il y avait beaucoup de variations dans la réaction des matériaux magnétiques à ces changements de champ, mais il a remarqué que le plus sensible était le fer météoritique. Il en avait plusieurs échantillons issus d'un site d'impact météoritique de Sibérie et, à un certain point de la faille nord-anatolienne, ils semblaient deux fois plus lourds qu'auparavant. D'après ses estimations, l'effet est encore plus intense ici.

— On dirait une théorie loufoque pour les adeptes du paranormal, ceux qui pensent encore que l'Atlantide n'a pu être bâtie que par des extraterrestres. En réalité, on retrouve tout ce que nous avons vu ici sur d'autres sites anciens, mais à une plus petite échelle. Et il suffit de regarder les pyramides d'Égypte ou Stonehenge pour constater que la construction de monuments d'une ampleur colossale n'a jamais été aussi problématique que les inconditionnels du paranormal semblent le croire.

— L'homme se fait lui-même… C'est le credo du célèbre Jack Howard, non ? Tout ce que l'homme bâtit, tout ce qu'il pense vient de l'intérieur.

— Et parfois, il se défait. Ce que j'aimerais vraiment savoir, c'est si ces hommes ont été les premiers à prendre leur destin en main, à voir le potentiel qu'ils avaient en eux et le danger que cela

représentait. D'ailleurs, c'est ce qui semble avoir fasciné Platon. Il s'est servi de l'histoire de l'Atlantide pour mettre en garde les Athéniens contre l'orgueil, la tentation de voler toujours un peu plus près du soleil – le complexe d'Icare, en somme.

— Moi, ce que j'aimerais savoir, c'est si mon petit ROV va fonctionner à l'intérieur d'un volcan ! s'exclama Costas en souriant.

S'il ressemblait au bonhomme Michelin, c'était parce qu'il portait sur le ventre un véhicule miniature téléguidé de la taille d'un grille-pain, qu'il avait glissé dans une housse comme dans la poche d'un kangourou. Il faisait partie des meilleurs ingénieurs du monde en matière de submersibles et se passionnait pour les ROV miniaturisés, qui lui offraient des heures d'amusement et de bricolage dans le complexe d'ingénierie du campus de l'UMI, en Cornouailles, dans le sud-ouest de l'Angleterre.

— Ton bébé kangourou va bientôt arriver à terme ? demanda Jack.

Costas saisit le câble qui reliait la batterie du ROV au submersible, situé à l'entrée du tunnel, et consulta un écran sur son poignet.

— Plus que quelques minutes.

Jack se tourna de nouveau vers le disque d'or.

— C'est bizarre qu'on n'ait pas remarqué cette colonne la dernière fois qu'on est passés par ici.

— Je te rappelle qu'on était un peu préoccupés. Tu te faisais tirer dessus et j'étais sur le point de me faire liquider par un chef de guerre kazakh qui voulait me balancer dans la chambre magmatique.

Jack se rappela le côté obscur de la découverte de l'Atlantide. Le souvenir de ce qu'il avait perdu alors ne cessait de le ronger depuis leur retour sur les lieux. La première fois qu'ils étaient venus ici, leur expédition archéologique s'était transformée en véritable course contre la montre. À la fin de la guerre froide, un renégat russe était parti livrer clandestinement un sous-marin rempli d'ogives nucléaires à un acheteur géorgien. Mais le sous-marin avait heurté le volcan immergé, qui ne figurait sur aucune carte, et sombré. Lorsque Jack et son équipe de l'UMI étaient tombés sur le sous-marin, l'acheteur était revenu dans l'espoir de récupérer sa marchandise. Lors d'une attaque, le premier *Seaquest* avait été coulé et Peter Howe, le chef de la sécurité de l'UMI, y avait laissé la vie. Jack avait rencontré Peter lorsqu'il était étudiant, puis ils avaient intégré les forces spéciales britanniques ensemble. C'était lui qui l'avait convaincu de rejoindre l'UMI lorsqu'il l'avait créée après avoir terminé son doctorat, à Cambridge. Depuis la mort de son ami, il s'était fait un devoir de poursuivre le rêve qu'il avait partagé avec ses collègues de la première heure – Peter, Costas et Maurice Hiebermeyer – et les découvertes qu'il avait faites allaient bien au-delà de ses espérances. Mais une ombre planait toujours au-dessus de l'Atlantide et il ne voulait plus jamais avoir à revivre un tel drame.

— On peut remonter si tu veux, proposa Costas. Cette plongée est très risquée et on ne rentrerait pas bredouilles puisqu'on a trouvé ce disque. Les activités de l'UMI ont été très médiatisées ces cinq dernières années mais, quand le moment sera venu de révéler cette nouvelle découverte, ça va faire du bruit. Et nous ne sommes même pas censés être là. C'est toi qui vois.

Costas avait raison. Ils étaient venus ici sur un coup de tête, à la grâce de Dieu. Deux semaines auparavant, ils se trouvaient à bord du *Seaquest II*, au large du site archéologique de Troie, dans le nord de la mer Égée. Ils fouillaient les vestiges d'une galère de l'époque des guerres troyennes, vers la fin du II^{e} millénaire avant notre ère. Dans la citadelle de Troie, Maurice Hiebermeyer, le vieil ami de Jack, et leur professeur de Cambridge, James Dillen, avaient dégagé une extraordinaire salle souterraine qu'ils avaient trouvée sous le palais antique. Sans relâche, ils avaient cherché des indices

étayant la théorie de Jack, selon laquelle Troie avait été fondée au moment de l'exode des Atlantes, quatre mille ans avant la guerre de Troie. En effet, pour Jack, Troie marquait le point de départ de la diaspora d'un peuple qui avait exporté sa langue et sa connaissance de l'agriculture vers le sud et l'ouest, à travers la Méditerranée, à l'aube de la civilisation.

À Troie, Jack n'avait cessé de penser à l'Atlantide, située à seulement quelques centaines de kilomètres à l'est du Bosphore, en mer Noire, mais ses chances d'y retourner semblaient minces. Puis l'équipe de surveillance turco-géorgienne chargée d'observer le site de l'Atlantide avait sollicité l'aide de l'UMI pour le forage de puits d'échantillonnage dans le volcan. Quelques mois auparavant, elle avait enregistré une diminution significative de l'activité sismique et, pour la première fois depuis cinq ans, une intervention limitée à des fins géologiques avait paru possible, même si une plongée sous-marine était encore trop risquée. Le principal objectif était de mieux comprendre les caractéristiques sismiques de la faille nord-anatolienne, une immense fissure dans la croûte terrestre qui longeait la rive sud de la mer Noire jusqu'au détroit du Bosphore et menaçait Istanbul. Jack avait sauté sur l'occasion et proposé d'envoyer le *Seaquest II*, qui disposait du matériel de forage sous-marin adéquat et pouvait immédiatement mettre le cap vers l'Atlantide depuis le site archéologique de Troie. Costas et Jacob Lanowski, l'ingénieur brillant bien que lunatique de l'équipe, avaient passé plusieurs nuits blanches à télécharger toutes les données topographiques recueillies cinq ans auparavant, afin de pouvoir positionner le tunnel de forage à l'endroit exact où Jack le voulait, c'est-à-dire en face d'une entrée que celui-ci avait repérée lors de la première expédition. Néanmoins, la priorité était de faire déboucher le tunnel dans la chambre magmatique supérieure en vue de répondre aux besoins des géologues.

Après une discussion houleuse avec le capitaine du *Seaquest II*, Scott Macalister, Jack avait obtenu l'autorisation de plonger, à condition d'arriver de Troie seulement la veille et de repartir dès qu'il aurait éliminé assez d'azote pour reprendre l'hélicoptère. Il avait quitté la plate-forme d'arrimage du *Seaquest II*, en compagnie de Costas, le matin même de cette plongée, de nuit, à bord du submersible. Il s'agissait d'une mission clandestine, dans tous les sens du terme, qui allait à l'encontre de ce que lui dictait son instinct. Le protocole international voulait que l'accès au site demeure interdit jusqu'à ce que des avancées technologiques et une amélioration des conditions sismiques permettent de reprendre les recherches. L'UMI était chargée de le faire respecter et la marine turque avait délimité une zone interdite à la plongée pour dissuader les pillards. Le site se situait au-delà des douze milles nautiques qui marquaient la limite des eaux territoriales et, par conséquent, le protocole n'était pas protégé par la loi. Cependant, Jack savait que toute tentative de plongée bouleverserait les accords. Les autorités turques reviendraient peut-être sur l'autorisation accordée à l'UMI de faire des fouilles à Troie. Il avait longuement pensé aux conséquences de cette plongée, mais il savait qu'il n'aurait peut-être plus jamais l'occasion de revenir ici. Ce que Costas et lui trouveraient devrait passer pour une découverte accidentelle, faite lors d'un prétendu dépannage d'urgence du matériel de forage. Et sa présence dans le tunnel – forcément à des fins d'exploration archéologique – devrait être tue.

— Tu connais déjà ma réponse, dit-il. J'ai pris trop de risques à l'égard de la réputation de l'UMI pour abandonner maintenant. Et je veux davantage que de l'or. Je veux trouver le sanctuaire de l'Atlantide.

— Tu te souviens de ce que Macalister a dit ? insista Costas.

Macalister les avait briefés juste avant leur départ à bord du submersible. Si Jack était le directeur archéologique de l'UMI, Macalister, en tant que capitaine du *Seaquest II*, avait le dernier mot dès lors que la sécurité de son navire et de son équipage était en jeu. Or, le *Seaquest II* se

trouvait actuellement au-dessus d'un volcan sous-marin en activité qui pouvait entrer en éruption à tout instant.

— Il a dit : « Ne provoquez pas ce volcan. On a vu la réaction qu'il pouvait avoir. »

— Et quoi d'autre ?

— Les recommandations d'usage.

— Il a dit : « Pas de fantaisies. Ne laissez pas Jack Howard suivre quelque chose qui l'intrigue et disparaître seul dans un tunnel. » Il te connaît bien, Jack. On entre, on prend des photos et on ressort. Point. Il m'a dit de t'attacher à une corde si nécessaire.

— Et qu'est-ce que tu as répondu ?

— Que personne n'attachait Jack Howard. Que je te faisais confiance.

— Confiance pour quoi ? demanda Jack en souriant.

— Pour que tu veilles sur moi et sur toi, pour que tu penses à ta fille Rebecca et que tu n'oublies pas qu'elle a besoin d'un père bien en vie. Rappelle-toi ce qui s'est passé il y a six mois.

Jack garda le silence. Comment pourrait-il l'oublier ? Pendant qu'ils cherchaient les trésors de Troie, Rebecca avait été enlevée et il avait vécu les pires moments de sa vie. Tout s'était terminé par une explosion de violence, qui l'avait effrayé lui-même lorsqu'il avait vu jusqu'où il pouvait aller pour protéger les siens. Cette histoire d'enlèvement n'était toujours pas réglée, puisque le cerveau de l'affaire courait toujours. Mais Rebecca était saine et sauve et les meilleurs gardes du corps assuraient sa protection. Après cette épreuve, elle avait eu besoin de se sentir entourée par tous ses amis de l'UMI. Cependant, elle était encore si jeune qu'elle avait l'impression d'avoir vécu une aventure extraordinaire. Et elle avait fait preuve d'une résistance et d'une détermination prouvant à Jack qu'elle avait hérité de son aptitude à faire face à l'adversité.

— Ça n'a pas été facile de l'empêcher de venir avec nous, déclara Jack. Si elle était là, elle aurait déjà remonté la moitié du tunnel avant nous.

— Tel père, telle fille !

— Mais parlons un peu de Costas Kazantzakis, toujours au fond de l'eau en train de bricoler un gadget complètement improbable, comme si plus rien n'existait autour de lui…

— Mes gadgets ne sont pas complètement improbables. Et je ne bricole pas. D'ailleurs, t'ai-je déjà laissé tomber ?

— Jamais ! reconnut Jack avec joie. (Il leva la main droite et Costas vint poser la sienne contre ses doigts écartés.) Alors, amis ?

— Amis !

Jack se tourna de nouveau vers le disque d'or, qui renvoyait la lumière de sa lampe frontale. Il retira le cache du viseur situé à l'avant de son casque et effectua les réglages de prise de vue sur son poignet. Il prit une série de photos au flash et filma la colonne en zoomant sur le disque puis sur le symbole. Lorsqu'il eut terminé, il s'éloigna de la paroi du tunnel, suspendu dans l'eau. Costas lui montra sa ceinture à outils, un éventail impressionnant de pinces et autres tenailles qui le suivait partout et qu'il portait autour de son vieux bleu de travail, par-dessus sa combinaison spatiale.

— Tu ne veux pas l'emporter ? demanda-t-il en désignant le disque d'or.

— Non, il fait partie des lieux, répondit Jack.

— Tu deviens superstitieux ?

— Non, mais souviens-toi du disque d'or que nous avons trouvé dans l'épave il y a cinq ans. Nous nous sommes rendu compte que c'était une clé pour ouvrir une porte. Ce n'est qu'une intuition, mais ce disque-là pourrait être une serrure. Si nous parvenons à réaliser un négatif du symbole pour en faire une clé, peut-être que le disque tournera et activera quelque chose. Il faudrait mettre le labo

d'ingénierie de l'UMI sur le coup.

— Je m'en occupe. Il nous faudra un scan laser du symbole.

— Je viens de le faire, annonça Jack en montrant le viseur de son casque.

— Grâce à un de mes gadgets complètement improbables ?

— D'accord, toutes mes excuses, dit Jack en souriant. Malheureusement, on ne va pas pouvoir intervenir tout de suite. Il faudrait que les géologues nous donnent un autre prétexte pour que Macalister nous autorise à plonger.

— Nous avons déjà attendu cinq ans, on peut bien attendre un peu plus.

Jack regarda devant lui. Pour la première fois, il se sentait plus à l'aise dans un tunnel que dans la mer. Des années auparavant, il avait failli mourir lors d'une plongée dans un puits de mine – le robinet de sa bouteille de plongée s'était bloqué. Costas lui avait sauvé la vie en effectuant un échange d'embout. Depuis, ils avaient plongé ensemble des milliers de fois mais, lorsqu'ils se trouvaient dans un espace étroit, Jack était toujours hanté par ce souvenir, qui l'obligeait à rester concentré. Seulement, ici, la mer représentait une menace encore plus effrayante. Au-delà d'une centaine de mètres de profondeur, la mer Noire était presque totalement dépourvue de vie. La décomposition de matière organique dans un environnement trop pauvre en oxygène en avait fait une soupe toxique de sulfure d'hydrogène. Et des milliers de mètres plus bas, dans les profondeurs abyssales, l'eau était comme de la saumure. Avant que l'Atlantide ne soit engloutie, la mer Noire était coupée de la Méditerranée. Et elle s'était évaporée au point de ne laisser que des lacs salés dans les zones les plus profondes. Sur des photos prises par des sondes sous-marines russes, Jack avait vu des épaves anciennes avec des corps figés dans le sel, des silhouettes sépulcrales encore enchaînées à leur galère. Lors de sa première expédition ici, il avait dû abandonner l'épave du premier *Seaquest* et, dans son submersible anthropoïde ADSA, avancer au milieu d'un champ sous-marin de cheminées volcaniques qui crachaient de la fumée dans les ténèbres. Il s'était juré de ne plus jamais plonger dans cet endroit. Il se rappela l'avertissement de Macalister : « Ne provoquez pas ce volcan. »

Il jeta un œil à l'affichage numérique qui indiquait l'heure à l'intérieur de son casque. Ils seraient bientôt prêts. Il respira calmement et vérifia son équipement une dernière fois.

— Je sais ce que tu es en train de te dire, fanfaronna Costas. Tu te dis qu'il n'y a aucune raison de s'inquiéter, que tu as le meilleur équipement et le meilleur partenaire au monde.

— Pas du tout ! Je m'imagine qu'on est en train de nager au-dessus d'un récif avec un masque et un tuba, au large d'une île tropicale, avant d'aller prendre un cocktail sur la plage.

— Il y a des femmes ?

— Toutes celles que tu veux, mais moi je suis déjà pris.

— Katya ou Maria ?

— Difficile à dire, se défila Jack dans un toussotement. Je pense que je vais prendre Rebecca pendant les vacances scolaires, histoire de profiter des derniers moments qui nous restent en tête à tête avant qu'elle ait un petit ami.

— Elle sort avec Jeremy, tu sais.

— Quoi ? Jeremy Haverstock ? Tu plaisantes ! C'est une blague ?

— C'est un type bien, qui m'a été d'une aide précieuse pour mon bébé kangourou, assura Costas en se tapotant sur le ventre. Et puis, on était tous persuadés que tu étais au courant.

— Je croyais qu'ils étaient juste amis, et collègues ! Rebecca est restée à Troie pour étudier les poteries et aider Jeremy à consigner les inscriptions.

— Rebecca ? La fille qui ferait passer Lara Croft pour une poule mouillée ? Je ne la vois pas

trier des tessons de poterie pendant des mois.

— Elle n'a que 17 ans !

— Jack ! Regarde la réalité en face. C'est ça, être père. Bon, alors quand ?

— Quand quoi ?

— Quand est-ce qu'on va dans ce paradis tropical ?

— Après cette expédition, tu auras bien besoin de vacances.

— Tu dis toujours ça.

— C'est promis.

Les voyants lumineux de la télécommande que Costas portait au poignet passèrent au vert.

— C'est l'heure de se dégourdir les jambes, bébé ! s'exclama Costas.

— Préviens la base avant de retirer le câble.

Costas porta la main à son casque et activa le canal de télécommunication externe.

— Centre de contrôle, vous m'entendez ? À vous.

— Ici *Seaquest II*, grésilla une voix. Nous vous recevons cinq sur cinq. À vous.

— Houston, nous sommes prêts pour l'atterrissage, plaisanta Costas.

Pas de réponse. Une autre voix se fit entendre.

— Ici Macalister. Messieurs, n'oubliez pas sur quelle planète vous vous trouvez. Vous plongez dans la mer Noire ; vous n'atterrissez pas sur la Lune. Confirmez.

— Houston, c'est une blague…

La première voix reprit la ligne.

— Confirmez le message. À vous.

Costas leva les yeux au ciel.

— Bien reçu. Nous sommes des plongeurs, pas des astronautes. À vous.

— Soyez prudents, ajouta Macalister. N'oubliez pas votre briefing. Nous chercherons la bouée de radiobalisage du submersible d'ici une heure. À vous.

— Bien reçu. Le bébé kangourou a fait le plein d'énergie. Il brûle de sortir.

— Ne dis pas ça, intervint Jack.

— Ce n'est pas un petit peu de lave qui va te faire peur ! s'exclama Costas en souriant.

— Regarde la température, insista Jack. L'eau est déjà à soixante-dix degrés. On pourrait y pocher un œuf.

— Si elle dépasse cent trente degrés, vous abandonnez la mission, ordonna Macalister.

— Bien reçu, Houston. Terminé.

Costas débrancha le câble et le regarda onduler comme un serpent vers le halo vert situé à plus de trente mètres de là, à l'entrée du tunnel, où Jack et lui avaient laissé le submersible. Ils étaient désormais coupés de toute aide extérieure. Confrontés à une menace plus redoutable que jamais, ils n'allaient pouvoir compter que sur eux-mêmes et leur équipement. Jack scruta l'obscurité tourbillonnante et réduisit le faisceau de sa lampe frontale pour ne pas être ébloui par le reflet de la lumière sur les particules en suspension. Les parois du tunnel étaient indistinctes dans le noir et il éprouva une pointe d'appréhension. Il respira profondément pour se détendre. Il était dans son élément, là où sa formation et ses ambitions l'avaient conduit. Il était archéologue sous-marin et pénétrerait bientôt sur le site le plus extraordinaire du monde. Il ne pouvait pas rêver mieux. Lorsque son partenaire se tourna vers lui, il se vit dans sa visière, tel un astronaute.

— On y va ? lança Costas.

Jack rassembla toutes ses forces. Ils allaient plonger dans un volcan actif… Il leva la main et pointa le doigt vers le vide.

— On y va.

2

Jack avait les yeux rivés sur le tunnel, qui semblait de plus en plus étroit, mais une partie de son esprit s'accrochait à la tache de lumière de l'entrée. Cette lueur était comme imprimée sur sa rétine et il s'efforçait de continuer à la voir pour se rappeler qu'il avait une issue de secours. Il repensa à son accident dans le puits de mine, des années auparavant. Costas et lui s'étaient fiés à leur expérience. Des heures d'entraînement leur avaient permis d'agir méthodiquement dès l'instant où le robinet de sa bouteille avait bloqué son arrivée d'air. Mais avec le recul, il se demandait ce qui se serait passé si Costas n'avait pas été juste en face de lui lorsqu'il avait heurté la paroi et lâché leur unique torche, les plongeant ainsi dans l'obscurité.

Il avait fini par se dire que cet accident lui avait donné un avantage sur les autres plongeurs, qu'il l'avait rendu plus attentif au danger. Cela dit, avant une plongée comme celle-ci, il devait toujours prendre une minute pour se détendre. Il ferma les yeux, se vida la tête, ralentit sa respiration et resta un moment bras et jambes écartés en maintenant une flottabilité neutre. Puis il prit une profonde inspiration, ouvrit les yeux et consulta l'écran fixé à son poignet pour connaître la profondeur et la température de l'eau.

— Tu es prêt ? demanda Costas d'une voix rassurante.

— Tout à fait prêt. À qui l'honneur ?

— À toi, Jack. Je ne peux pas passer devant toi avec le bébé kangourou sur le ventre. Je serai à environ cinq mètres derrière toi.

— Bien reçu. Je vais amorcer la descente.

— Sois attentif à la température extérieure. Pas plus de cent vingt degrés. On a encore soixante mètres à parcourir dans le tunnel avant d'atteindre la salle qu'on a traversée il y a cinq ans, quand on se dirigeait vers le sanctuaire.

— Tu veux dire la chambre magmatique, remplie de lave incandescente.

— Au moins, on n'aura pas besoin d'utiliser nos torches.

Quelques années auparavant, Jack était allé voir le Kilauea, un volcan situé à Hawaï, à bord d'un submersible de l'UMI. Il avait vu la lave couler le long des versants sous-marins jusqu'à ce qu'elle se fige. Ce spectacle l'avait véritablement déconcerté : tous ses sens lui disaient que l'eau aurait dû bouillir et s'évaporer ; il avait été tenté de reculer, comme si le submersible risquait de tomber dans le vide au-dessus de la coulée. Et maintenant il était là et s'apprêtait à explorer le même type d'environnement, cette fois-ci à la nage. Il replia les doigts et regarda la couche de Kevlar blanc, qui constituait la seule barrière entre lui et les masses incandescentes auxquelles il allait être confronté. Il consulta les données affichées à l'intérieur de son casque et vit la lumière verte indiquant que le petit moteur électrique du système de climatisation de sa combinaison environnementale fonctionnait. Il appuya sur le commutateur de transmission.

— Vérification de la température interne.

— Vingt-deux degrés, annonça Costas.

— Ça me paraît un peu chaud. La mienne est de vingt degrés.

— Tu es un Viking. Je suis méditerranéen, moi ! Et puis, je m'entraîne pour cette île tropicale dont tu m'as parlé.

Jack jeta un coup d'œil au tube en plastique transparent qui allait de son casque, près de sa bouche, à un sac d'eau potable placé à l'intérieur de la console de son recycleur.

— Fais juste attention à ne pas te déshydrater. Plus on sue, plus on s'expose à la maladie des caissons quand on remonte.

— Mon thermostat plafonne à vingt-deux. Et je n'ai pas l'intention de finir en viande bouillie pour régaler les hôtes des profondeurs.

Jack regarda une dernière fois le symbole d'Atlantis sur la colonne de pierre et éjecta manuellement de l'air de son gilet stabilisateur, avant de suivre la pente du tunnel en battant des pieds. Il entendait le sifflement du système de contrôle de flottabilité, qui injectait de l'air dans son gilet pour maintenir une flottabilité neutre. Sa lampe frontale éclairait le tunnel sur une distance d'au moins quinze mètres. Les murs de lave raclés par la perforatrice avaient laissé de nombreux débris, dont la plupart avaient été déblayés et dispersés sur le flanc du volcan. En haut du tunnel, il s'agissait essentiellement de lave cordée, une masse semblable à un amas de cordes qui s'était rapidement refroidie au contact de l'eau, tandis qu'ici c'était de la lave aa, rugueuse et acérée en raison d'un refroidissement plus long qui avait permis une densité accrue. Dans la lave dure, les traces en spirale laissées par la perforatrice donnaient l'impression d'être dans un vortex. Au bout d'un moment, Jack discerna de minuscules bulles qui surgissaient des profondeurs en tourbillonnant.

— Dioxyde de carbone et dioxyde de soufre, indiqua Costas. Des gaz brûlants qui émanent du volcan et rendent l'atmosphère toxique lors d'une éruption.

Jack vit la silhouette de son ami se refléter sur le côté de son casque. Sa visière en verre était une surface plane, légèrement recourbée sur le pourtour. La pression de l'eau la rendait le plus hermétique possible. Cela faisait près de dix ans que Jack utilisait une combinaison environnementale et il s'était habitué à la vision distordue que provoquait la visière sur environ un centimètre en périphérie. Mais cette fois, la forme allongée du casque de Costas lui faisait l'effet d'une illusion d'optique : l'image distordue semblait provenir des parois du tunnel. Il se mit à voir de multiples images, comme s'il regardait dans des miroirs se reflétant les uns dans les autres. Il ferma les yeux, les rouvrit et regarda droit devant lui.

— Dis-moi que je n'ai pas d'hallucinations, implora-t-il. L'espace d'un instant, j'ai vu des tas d'images de toi sur le pourtour de ma visière.

— Lanowski a dit que c'était normal, une vision courante dans un état modifié de conscience, affirma Costas.

— Tu veux dire que j'étais en plein trip psychédélique ? C'est bien le moment !

— Tu voyais juste de multiples reflets sur fond de spirale. Ton esprit t'a joué des tours. Lanowski pense que les hommes préhistoriques se rendaient précisément dans les grottes et les tunnels pour atteindre un état modifié de conscience. Ce que tu viens de voir montre que c'était une expérience à la portée de tous, sauf qu'à l'époque personne n'était capable de l'analyser de façon rationnelle.

Jack cligna des yeux, observa les stries laissées sur les parois par la perforatrice et tourna la tête pour ne plus voir le reflet de Costas.

— C'est déconcertant de voir comme on peut facilement perdre le sens de la réalité, avoua-t-il.

— Il faut voir le bon côté des choses. Tu voulais revenir ici pour te mettre à la place du peuple de l'Atlantide, pour voir ce qu'il voyait. C'est exactement ce que tu viens de faire. Tu as eu un aperçu de sa façon de percevoir son environnement. Imagine que nous sommes dans une grotte de l'âge de la pierre et que nous voyageons vers le monde des esprits ! D'ailleurs, la sensation de se trouver dans un tunnel est une hallucination courante lors d'une expérience de mort imminente.

— Je me demandais quand tu allais aborder le sujet… À partir de maintenant, on s'en tient à la réalité, d'accord ?

— Bien reçu, avançons. Nous sommes à une profondeur de quatre-vingt-cinq mètres, alors ne restons pas là plus longtemps qu'il ne le faut.

Jack éprouva soudain une certaine excitation à l'idée de ce qui les attendait au bout du tunnel. Il consulta son affichage numérique. Température extérieure : soixante-sept degrés. Les bulles se multiplièrent et sa lampe frontale créa un maelström de lueurs et de couleurs qui apparaissaient et disparaissaient. Au bout de quelques mètres, le tunnel déboucha dans une grotte naturelle plus large. Costas vint nager aux côtés de Jack et passa la main dans les bulles.

— On dirait des images animées d'animaux, comme dans les peintures rupestres de la préhistoire, remarqua-t-il. Les hommes de l'âge de la pierre voyaient peut-être ce genre de chose dans les bassins situés au-dessus de la chambre magmatique, dans les bulles où se reflétait la lumière diffusée par la lave.

— Ils étaient peut-être aussi intoxiqués par les gaz, qu'ils devaient considérer comme des esprits maléfiques.

— Regarde ça ! s'exclama Costas. (Il s'arrêta devant le mur de gauche et éclaira une large traînée de couleur dorée au milieu de la lave.) Cela pourrait expliquer certaines choses. C'est du sulfure de cuivre. S'il y en a beaucoup dans ce volcan, c'est sans aucun doute l'origine du cuivre utilisé par les Atlantes. Ceux qui ont eu le courage de s'approcher de la lave l'ont peut-être vue fondre.

— Fantastique ! se réjouit Jack. Et si la source du cuivre se trouvait à l'intérieur du volcan, l'élite de ce peuple a pu facilement la contrôler. La première tête de lance ou épée en cuivre a dû marquer une étape cruciale dans la préhistoire. Elle a fait du roi-prêtre un dieu-guerrier.

Ils continuèrent à nager, Costas en tête.

— On doit approcher de la chambre magmatique, estima-t-il, mais je suis ébloui par les reflets sur les bulles. S'il y a de la lave en fusion devant nous, on la verra sans lumière.

Ils éteignirent tous deux leur lampe frontale. Pendant quelques minutes, Jack ne vit absolument rien. Puis il discerna de petites lueurs devant lui : les bulles apparaissaient désormais sous la forme de gouttes d'huile polychromes éclairées par une source de lumière lointaine. Lorsque ses yeux se furent habitués à l'obscurité il perçut une vague présence, un halo rouge qui empourprait les murs.

— Nom de Dieu, murmura Costas.

— C'est de la lave, non ?

— Un lac entier ! s'exclama Costas en s'élançant vers la sortie de la grotte.

Jack le suivit et fut bientôt confronté à un spectacle à la fois extraordinaire et terrifiant. Ils se trouvaient dans une salle immergée d'au moins quarante mètres de large. Le plafond était une masse informe de lave solidifiée qui semblait avoir été soufflée vers le haut avant de refroidir au-dessus du vide. De longs appendices y étaient suspendus comme autant de stalactites malformées. Quant au plancher de la salle, c'était un chaudron bouillonnant de lave, qui suintait à la surface et se solidifiait rapidement au contact de l'eau en laissant des ondulations en forme de coussins. Des lobes débordaient de la croûte en refroidissement. Jack regarda vers le bas, à travers un voile ocre suspendu dans l'eau comme des miasmes au-dessus de la croûte de lave. Il vit une faille s'ouvrir et un amas de lave en fusion se répandre en plis, tels les membres d'un être protéiforme à demi humain, que le chaudron ravala dès la montée de lave suivante. Il avait l'impression d'être penché au-dessus du berceau des dieux, à la source de la Création.

Costas activa la caméra intégrée de son casque et déplaça lentement la tête pour filmer la scène.

— Ces particules ocre sont des morceaux de verre en suspension qui proviennent de la lave, indiqua-t-il. Elles constituent un des autres facteurs qui rendent une éruption dangereuse pour

l'environnement. Il ne faudrait pas qu'on les respire. Heureusement, on a des recycleurs à circuit fermé. La température est actuellement de soixante-dix-neuf degrés. Il fait probablement cent degrés au niveau du chaudron et les décharges de gaz doivent monter à cent cinquante degrés.

— Par chance, l'eau chaude monte et nous n'allons pas tomber dedans.

— Ce sont les jets de gaz qui m'inquiètent, le dioxyde de carbone et le sulfure d'hydrogène. Regarde, en voilà un !

Jack observa la masse blanche qui jaillit comme un geyser à l'autre extrémité de la chambre. Une fontaine de lave se mit à couler en cascade et sembla faire fondre une partie de la paroi rocheuse.

— C'est une masse compacte de bulles, qui contient plus de gaz que d'eau, expliqua Costas. J'ai vu des jets de gaz semblables au-dessus de cheminées sous-marines, au milieu de l'Atlantique. Certains mordus du Triangle des Bermudes pensent qu'ils sont à l'origine de la disparition des bateaux. Si on nageait au-dessus d'un de ces jets de gaz, on tomberait comme une pierre dans la lave. Et tu as vu les parois ? On se trouve à l'intérieur de la caldeira d'un volcan actif, Jack, et elle s'effondre sur elle-même. C'est comme quand on creuse un trou dans le sable près de la mer et que l'eau fait tomber les parois. La lave gagne du terrain peu à peu. Le niveau a déjà monté depuis qu'on est là.

— À ton avis, on a combien de temps ?

— Je préfère ne pas y penser. J'ai l'impression d'être un héros de la mythologie qui a enfin atteint l'orée des enfers et se demande s'il pourra rebrousser chemin s'il décide d'entrer.

— Il faut qu'on prenne une décision rapidement.

— Commençons par étudier la géologie, proposa Costas. La roche est essentiellement basaltique, mais je vois des traces de lave rhyolithique, une matière visqueuse, riche en silice, qui vient des profondeurs du magma. C'est un signe avant-coureur capital, dont les vulcanologues n'auraient pas connaissance si nous n'étions pas là. Si les géologues ont constaté une réduction de l'activité sismique, c'est le calme avant la tempête. Un événement majeur se prépare sous la faille nord-anatolienne et il pourrait avoir des conséquences jusqu'au Bosphore et Istanbul. Ce qui se passe ici pourrait justifier l'évacuation de tout le nord de la Turquie.

— Bon, sortons d'ici ! lança Jack.

Il se concentra de nouveau sur la lueur de l'entrée du tunnel et tourna le dos au spectacle cauchemardesque de la caldeira. Tout à coup, il aperçut quelque chose au-dessous de lui : un jet de gaz qui avait jailli le long du mur gauche avait pulvérisé la pellicule de silicate noircissant la roche et fait apparaître un escalier taillé dans le roc. Il suivit l'escalier des yeux, qui commençait au-dessous du niveau de la lave et montait le long du mur de la chambre. Le cœur serré, il vit une autre entrée à environ vingt ou vingt-cinq mètres de l'endroit où ils se trouvaient. Il attrapa Costas par le bras et pointa le doigt vers l'escalier.

— Nous sommes passés par là il y a cinq ans ! s'écria-t-il d'une voix enrouée par l'excitation. C'est le mur d'origine de l'Atlantide et, là, c'est l'entrée que j'ai franchie. Elle est surmontée du symbole d'Atlantis. Je m'en souviens très bien. C'est pour ça que je suis venu, Costas, pour voir ce qui se trouve de l'autre côté !

— Si tu veux le voir, c'est ta seule chance. On ne peut pas s'en aller et attendre que la lave refroidisse. Elle va tout détruire, tous les vestiges archéologiques. Ce qui se trouve derrière cette porte sera perdu à jamais.

— Qu'est-ce qu'on risque ?

— Combien de temps te laisse ton stock d'air ?

— À consommation et profondeur constantes, environ trente-cinq minutes, répondit Jack en consultant son affichage numérique.

— Moi, il me reste trente minutes, ce qui nous laisse une demi-heure pour aller jusque là-bas, jeter un coup d'œil, revenir ici et regagner le submersible. Toute communication radio avec le *Seaquest II* sera impossible tant que nous ne serons pas sortis du tunnel. Si nous sortons maintenant pour transmettre nos observations en matière géologique, nous ne pourrons pas revenir. La lave monte très vite. L'entrée aura probablement disparu d'ici une demi-heure.

— Cette demi-heure va-t-elle ralentir le processus de réaction aux risques sismiques ?

— Les autorités turques ont déjà lancé une alerte de catégorie 1 et sont prêtes à ordonner l'évacuation. Nous allons donner le feu vert pour mettre le plan à exécution, mais les responsables gouvernementaux vont d'abord se réunir à Ankara. C'est une décision lourde de conséquences. Des millions de personnes vont être déplacées.

— Quels sont les risques pour nous ?

Costas s'avança un peu pour mieux voir.

— Il y a beaucoup de jets de gaz à l'endroit où nous voulons aller. Et la lave monte. Mais à quand remonte la dernière fois où nous avons plongé sans risques ?

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je n'ai pas encore eu l'opportunité d'utiliser mon bébé kangourou. Je ne pourrai jamais regarder Jeremy en face et lui dire que je n'ai même pas essayé.

Jack se tourna vers l'entrée. Les dernières marches étaient désormais illuminées par l'éclat orangé de la lave, qui léchait la base de l'escalier. C'était maintenant ou jamais. Il pensa à ce que Costas venait de dire. Une demi-heure de plus ne changerait sans doute rien, mais ce raisonnement ne tenait que s'ils s'en sortaient vivants. Dans le cas contraire, personne ne saurait ce qui se passait ici et l'ordre d'évacuation ne serait peut-être pas donné à temps. Il y aurait alors des millions de morts, de blessés et de sans-abri. Jack était confronté au choix le plus difficile de sa carrière, voire de sa vie. Il fixa attentivement l'entrée taillée dans le roc et se sentit de nouveau comme dans un tunnel, qui le happait pour l'emporter au-dessus du chaudron bouillonnant.

— D'accord ! trancha-t-il. Allons-y et sortons de là le plus vite possible !

3

Jack longea la paroi rocheuse et observa le lac de magma sous-marin à travers le voile ocre, qui semblait onduler au-dessus de la lave au rythme du passage des bulles, poussées vers le plafond de la chambre. Il savait que nager au-dessus de la lave serait comme marcher sur des sables mouvants, car les jets de gaz agiraient comme des trous noirs dans l'eau. Il vit jaillir un spectaculaire geyser de roche en fusion, dont la surface scintillait de bulles de gaz. Ils se trouvaient à quatre-vingt-cinq mètres de la surface de la mer Noire, au moins vingt-cinq mètres au-dessous du versant du volcan, et il avait déjà consommé les deux tiers de son mélange respiratoire. Cela ne lui laissait que vingt-cinq minutes à cette profondeur. Ensuite, il devrait puiser dans sa réserve. Par ailleurs, une remontée d'urgence vers la surface était inenvisageable. Leur seule option était de s'en tenir au plan : reprendre le tunnel et regagner le submersible. Or, pour aller jusqu'à l'entrée et revenir, ils allaient devoir jouer serré.

Costas ouvrit une sangle à Velcro sur sa cuisse et prit un tube de la longueur de son avant-bras. L'objet se terminait par une sorte de bobine de fil de pêche ultra-résistant. Costas attacha la bobine à un mousqueton suspendu à une bretelle de son backpack. Puis il tourna le tube et une sorte de poignée-pistolet s'abaissa. Encore un tour et une tige en métal avec une pointe semblable à un harpon jaillit à l'avant. Il posa la main droite sur la poignée et la gauche à l'extrémité du tube.

— Je n'ai encore pas eu l'occasion de te montrer ça, dit-il.

— Drôle d'endroit pour pêcher au harpon.

— J'ai eu l'idée de travailler là-dessus après notre première expédition ici, expliqua Costas en regardant le mur en face d'eux. En général, on pense qu'on peut nager sans problème dans les grottes immergées, mais je me suis demandé ce qui se passerait si, dans un environnement volcanique, une force quelconque nous tirait vers le bas.

— Je vois, c'est un pistolet à grappin !

Costas activa une commande à son poignet et le télémètre laser de son casque projeta un étroit puits de lumière dans le noir.

— Vingt-six mètres d'ici à cette saillie, annonça-t-il. Le grappin est doté d'un noyau en plomb destiné à augmenter son poids, et la tige est le plus fine possible afin que la résistance de l'eau soit minimale. Cependant, au-delà de douze mètres, l'efficacité de ce pistolet à grappin n'est pas optimale. On peut l'utiliser, mais la force de l'impact doit être importante pour que la tête explose.

— Explose ?

— Les dix premiers centimètres de la tige se composent de branches de titane reliées entre elles par un noyau magnétique en fer. L'impact de la tête contre la roche provoque la détonation d'une petite charge de C5 et les branches s'insèrent dans les fissures sur un périmètre d'environ dix centimètres autour du point d'impact. Elles sont ensuite maintenues en place par une impulsion électromagnétique que j'envoie le long du câble à l'aide du pistolet.

— Et on peut le réutiliser ? demanda Jack en regardant vers leur objectif. Il nous faut deux fois douze mètres.

— Une fois qu'il est fiché dans la roche et magnétisé, le grappin ne peut pas être retiré. Mais il y a deux têtes à l'extrémité de la tige et on peut détacher le câble de la première pour l'attacher à la seconde. C'est un coup de poker, Jack. La distance totale dépasse de plusieurs mètres ce qui est prévu.

— Et comment on fait pour revenir ?

— L'entrée se trouve à environ cinq mètres au-dessus de notre niveau actuel. Il faudra qu'on revienne à la nage mais, si on se lance avec une flottabilité maximale, on devrait pouvoir nager en arc de cercle et atterrir ici sans être tirés vers le bas.

— D'accord, allons-y !

— Passe derrière moi. Ce truc envoie une bonne quantité de poudre noire.

Costas ralluma son télémètre laser, visa une fissure qu'il avait repérée sur le mur et appuya sur la détente. Le grappin sortit du tube en provoquant une onde violente et en tirant le câble derrière lui. Puis la bobine arrêta brusquement de tourner. Costas fut tiré en avant et se retint juste à temps pour ne pas être emporté vers la saillie, au-dessus des jets de gaz. Il tira sur le câble de toutes ses forces et se tourna vers Jack.

— C'est bon, ça tient.

— Comment on fait ?

— Je reste ici, tu suis le câble. Dès que tu es arrivé, je te rejoins à la nage.

Jack se pencha au-dessus du vide.

— Le câble fait plus de dix mètres de long et la lave est à seulement huit mètres en dessous. Tu risques de tomber dans la soupe.

— C'est là que tu interviens. Au fur et à mesure que je nage, le plus vite possible, tu tires sur le mou. Comme ça, si je tombe, le câble me maintiendra au-dessus de la lave.

— Compris, dit Jack en passant la main autour du câble. Tu tiens bon ?

— Oui, vas-y !

Jack avança au-dessus de la lave en regardant les lobes striés de traînées rouges. À mi-chemin, il se retrouva entouré d'un voile de bulles argentées, qui lui renvoyèrent une lumière aveuglante. Perdant tout sens de l'orientation, il eut la sensation de chuter brusquement et fut tenté de lâcher le câble pour déployer ses membres tel un parachutiste. Une violente secousse le traversa et il se mit à osciller d'un côté et de l'autre. Ce n'était pas une illusion : il était vraiment tombé. Il continua à progresser, tandis que son système de flottabilité s'ajustait pour compenser l'attraction du vide créé par les bulles. Il atteignit le grappin, s'assura que la prise était sûre et se tourna vers Costas, qui, accroupi à l'entrée de la grotte, tenait l'autre extrémité du câble. Il se cramponna d'une main à la paroi rocheuse et, de l'autre, forma un anneau avec le pouce et l'index pour montrer que tout allait bien. Puis il serra fermement le câble des deux mains.

— Tu es prêt ? demanda Costas d'une voix à peine audible en raison des interférences.

Jack se cala le mieux possible dans la fissure.

— Prêt !

Costas se mit à nager, ralenti dans ses mouvements par son encombrante combinaison d'astronaute. Jack tira sur le câble au fur et à mesure que celui-ci donnait du mou et le fit passer autour d'une pointe rocheuse située derrière lui. Soudain, il le sentit se tendre. Aspiré par un jet de gaz, Costas disparut. Le câble redonna du mou. Jack tira frénétiquement. Pendant quelques secondes, il songea avec horreur que Costas avait peut-être touché la lave. Puis il entendit un grésillement dans son casque. Costas réapparut quelques mètres au-dessous de lui. Il le rejoignit, passa le coude autour d'une saillie et sortit le pistolet à grappin de sa poche. Après avoir retiré le câble du mousqueton qu'il avait sur la poitrine, il le fit passer de nouveau dans le tube.

— Il s'en est fallu de peu, avoua-t-il à Jack.

— Ton bleu de travail ressemble à de la glu…

Costas se faufila dans la fissure pour détacher le câble du grappin, puis appuya sur un bouton

pour le rembobiner, avant de l'attacher au second grappin. Cette fois, il visa leur objectif final : la plate-forme taillée dans le roc, située devant l'entrée de la citadelle, à environ quinze mètres de leur position actuelle.

— Tu crois qu'on peut avoir de la chance deux fois de suite ? demanda Costas.

— Vas-y !

Le grappin s'éjecta à toute allure et disparut dans un repli rocheux, environ un mètre au-dessous de la plate-forme. Costas tira de toutes ses forces sur le câble pour le tendre. Jack nagea en se tenant d'une main et arriva sans tarder de l'autre côté. Dès que son ami se fut élancé à sa suite, il tira sur le mou en laissant simplement pendre le câble à côté de lui. Costas le rejoignit et s'accrocha à la paroi rocheuse, le temps de reprendre son souffle. Puis il saisit le câble et lâcha sa prise pour ouvrir le mousqueton. À cet instant, un nuage de gaz blanc s'éleva au-dessus du magma et la roche dans laquelle le grappin s'était fiché, fragilisée par la pression exercée par les plongeurs, se détacha de la paroi. Le rocher sombra dans la masse grouillante de bulles. Jack se cramponna d'une main à la paroi et tendit l'autre pour attraper Costas sous le bras. Il le tint fermement au milieu d'un tourbillon de bulles s'élevant autour d'eux. L'espace d'une seconde, il eut l'impression d'être suspendu dans les airs. Il portait tout le poids de Costas. Puis les bulles se dispersèrent au-dessus d'eux et Costas activa la commande manuelle de son système de flottabilité. Jack se tourna et leva la tête vers le linteau sculpté de l'entrée en cherchant des yeux les symboles anciens qu'il désespérait de voir.

Au moment où il desserra l'étreinte de sa main, il sentit le bras de Costas glisser brusquement et lui échapper. Lorsqu'il se retourna, il vit son ami cinq mètres plus bas, emporté dans une chute vertigineuse. Il purgea immédiatement son gilet stabilisateur et plongea. Costas avait été entraîné par le câble à la suite du rocher qui s'était détaché et écrasé dans la lave. Jack l'attrapa à seulement quelques mètres du chaudron bouillonnant, tira d'une main sur la bretelle et ouvrit le mousqueton de l'autre, avant d'injecter de l'air dans leurs gilets respectifs. Il regarda le câble disparaître dans la roche en fusion et tourna le visage de Costas vers le sien.

— Ça va ? cria-t-il.

Costas avait les yeux écarquillés. Le pourtour de sa visière était embué par son souffle. La gorge serrée, Jack songea qu'ils n'avaient plus de corde de sécurité et qu'ils avaient consommé plus d'air que prévu. Costas se ressaisit.

— Ça, c'est de la chance ! lança-t-il d'une voix rauque. Bon, on monte là-haut, on fait ce qu'on a à faire et on se tire de là !

Ils nagèrent vers l'entrée. Jack se retourna et baissa les yeux vers le lac de lave. Le milieu de la surface semblait se soulever et se déplacer, comme si une sorte de monstre, un esprit de la préhistoire, était tapi sous la roche en fusion. Soudain, la masse mouvante forma un immense dôme, qui éclata et laissa échapper une grande quantité de gaz dans l'eau. Une seconde plus tard, l'onde de choc poussa violemment les plongeurs contre la paroi rocheuse et ils furent de nouveau aspirés vers la lave par l'implosion. Jack attrapa Costas d'une main et nagea de toutes ses forces vers l'entrée. Il avait l'impression de ne pas avancer, comme dans un cauchemar. Puis la force centripète de l'implosion décrut miraculeusement et ils atteignirent enfin la plate-forme de l'entrée.

— Nom de Dieu ! s'écria Jack. C'était quoi, ça ?

— Explosion phréatique, répondit Costas hors d'haleine. Ça arrive en plein air quand la lave coule sur des poches d'eau et provoque une surchauffe. Cette grosse bulle de gaz a dû produire le même effet. L'eau a été aspirée et vaporisée.

Jack scruta le linteau de l'entrée.

— Des symboles anciens, constata Costas après avoir suivi son regard. C'est ce que tu as vu la

dernière fois ?

— C'est fantastique…

Au-dessus de l'entrée étaient gravés le symbole rectiligne d'Atlantis et, de part et d'autre, d'autres signes appartenant au syllabaire qu'ils avaient découvert cinq ans auparavant mais pas encore traduit. Ils paraissaient fraîchement taillés dans le roc, comme s'ils avaient été gravés juste avant l'inondation, et plusieurs d'entre eux semblaient partiellement réalisés. Plus bas, Jack discerna d'autres symboles, très érodés et de toute évidence beaucoup plus anciens, dont certains avaient l'air d'avoir été effacés au burin. Il alluma sa caméra. Il n'avait pas le temps de s'attarder. Son organisme était inondé d'adrénaline. Il ne lui restait que quinze minutes à cette profondeur. Le danger l'avait poussé à se concentrer uniquement sur sa survie et il fallait qu'il prenne du recul, qu'il se dise qu'ils avaient failli ne jamais ressortir vivants de cette grotte. Mais il n'avait besoin que de cinq minutes pour jeter un coup d'œil et la lave montait inexorablement. C'était sa dernière chance de voir ce qui se trouvait à l'intérieur avant que tout ne soit détruit.

— Jack, tu as un problème.

— Quoi ?

— Regarde ta température interne.

Jack consulta l'affichage numérique de son casque.

— Vingt-six degrés. Je me disais bien que j'avais chaud. J'ajuste le thermostat.

— Non, attends d'en avoir vraiment besoin. Tu vas griller le système de régulation.

— Pourquoi ?

— C'est sûrement à cause de la chaleur, quand on s'est retrouvés au-dessus de la lave. Tu as une fuite dans ton réservoir de liquide de refroidissement, Jack. Tu ne peux plus te permettre de t'exposer à une chaleur aussi intense, car tu ne pourras bientôt plus te refroidir.

Jack ferma les yeux et s'efforça de contrôler sa respiration. Il avait la nausée, un nœud dans l'estomac et la sensation que les murs se refermaient sur lui. Il fut tenté de monter jusqu'au plafond et d'expulser de l'air pour créer une poche dans laquelle il pourrait retirer son casque et se sentir libre. Mais il savait qu'il n'aurait qu'une brève impression de normalité, car cette poche d'air serait un espace bien plus restreint que l'eau dans laquelle il nageait. Il essaya de rester concentré. Il aspira un peu d'eau pour s'hydrater et ignora la lave qui montait le long de la paroi à une vitesse alarmante. Costas avait déjà sorti son ROV, qu'il testait comme un hélicoptère téléguidé. Avec ses pattes arrière, sa caméra pivotante en guise de tête et un câble faisant office de queue, l'engin ressemblait effectivement à un kangourou miniature. Le robot tendit le cou et regarda Jack avec son unique œil vidéo, avant de se précipiter dans les jambes de Costas.

— J'entre, annonça Jack en allumant sa lampe frontale. Cinq minutes, pas une de plus.

— Mon kangourou va te suivre, dit Costas en posant la main sur la nuque de son bébé. Il peut renvoyer des signaux distants, mais je le garde en laisse ici. Si tu repères quelque chose, tiens-le et je verrai ce que tu vois sur l'écran de ma visière. Oriente-le et je le ferai avancer. Après, tu ressors illico.

Jack regarda le ROV, dont l'œil vidéo était enfermé dans un globe de verre. Le kangourou inclina la tête et le regarda à son tour avec le capuchon d'objectif à moitié abaissé, comme s'il s'agissait d'une paupière. Jack se rendit compte qu'il avait incliné la tête de la même façon, comme s'ils se jaugeaient mutuellement. Il se ressaisit, ne parvenant pas à croire ce qu'il venait de faire, et détourna les yeux : le ROV n'était pas un être vivant !

— Bien reçu, dit-il.

— N'oublie pas ce que Macalister a dit, rappela Costas. Ne disparais pas dans un trou à rats.

(Des parasites couvrirent de nouveau sa voix.) Les interférences électromagnétiques reprennent. Il doit y avoir beaucoup de matières ferreuses dans la lave. Nous ne pourrons peut-être pas communiquer.

Jack s'élança, franchit l'entrée et s'engouffra dans un tunnel taillé dans le roc. Au bout de dix mètres, il arriva à une intersection en T. Il s'arrêta et consulta sa montre : il lui restait quatre minutes trente. Il allait devoir choisir l'un des deux tunnels. Le ROV le rejoignit et inclina la tête à droite, éclairant ainsi le passage.

— Jack, je crois que je vois une autre entrée, intervint Costas. Tu confirmes ?

— Exact, mais il y en a une deuxième en face.

— Bébé kangourou te montre le chemin. À gauche, tu arriverais à la surface du volcan, désormais enfoui sous plusieurs tonnes de lave. Si tu prends à droite, tu regagneras la plate-forme émergée que nous avons vue il y a cinq ans. Tu as plus de chances d'y trouver un sanctuaire.

Jack entendit un grésillement qui étouffa la voix de Costas, puis un simple bourdonnement. Il devait se trouver dans l'épicentre de l'environnement qui créait les interférences. Il n'avait pas le temps de tergiverser. Il prit à droite, suivit le ROV dans la galerie et battit des pieds pour le dépasser. Une dizaine de mètres plus loin, le tunnel tourna vers la gauche. Il était partiellement obstrué par des blocs de pierre grossièrement équarris, qui semblaient avoir été entassés à la hâte. Quelqu'un avait sans doute voulu isoler cette zone, à la veille de l'inondation. Il y avait à la base de ce mur une ouverture assez grande pour qu'un homme puisse s'y faufiler en rampant, mais Jack ne passerait pas avec son équipement de plongée. Il enfila la tête dans le trou, sa lampe frontale orientée vers le haut, et découvrit une salle d'environ huit mètres de large. Au fond, il discerna un autre mur, en maçonnerie rudimentaire, qui bloquait ce qui avait dû être la porte d'entrée de la salle, une grotte ouvrant sur le versant du volcan. Il pivota sur le dos et constata que, de son côté, les murs étaient en roche naturelle et incrustés de cristaux. Il alluma la caméra de son casque, tourna lentement la tête d'un côté et de l'autre, puis se remit péniblement sur le ventre. Il essaya de relever la tête en dirigeant sa lampe le plus haut possible, puis se figea, horrifié.

Il était nez à nez avec un visage humain ! C'était un crâne, enchâssé dans le sol de la salle. Il était recouvert d'une couche de plâtre, en partie dissimulée par une concrétion de calcite qui avait dû se former sous l'eau après l'inondation. Une des orbites était vide, tandis que l'autre était remplie de plâtre et ornée d'un cauri. Jack eut l'impression que le crâne le regardait. Il recula instinctivement, puis s'obligea à lever la tête un peu plus haut pour voir plus loin. Il n'y avait pas qu'un seul crâne, mais des dizaines, tous enchâssés dans le sol face à lui, tous plâtrés de la même façon. Ils avaient dû être préservés par les concrétions et l'environnement anoxique. Un autre crâne, non plâtré, était couché sur le côté, maxillaire ouvert, à proximité de formes éparpillées sur le sol et tapissées de concrétions. Près du crâne le plus proche de lui, Jack discerna un bassin en pierre d'environ cinquante centimètres sur un socle. Il mit les doigts à l'intérieur puis regarda son gant, taché d'une substance visqueuse et épaisse. Il approcha la main de sa lampe frontale et vit la couleur rouge foncé du résidu.

Non seulement il avait des Atlantes en face de lui, mais il venait de toucher leur sang…

Il se hissa sur les coudes et tendit le cou le plus loin possible. Sa lampe éclaira le mur intérieur de la grotte. Il découvrit avec stupéfaction les contours indistincts de peintures rupestres, très anciennes et décolorées : bouquetins, léopards, taureaux à grandes cornes… Par endroits, ces peintures semblaient avoir été délibérément effacées. La roche avait été frottée et nettoyée.

Jack se faufila encore un peu plus loin dans le trou et vit apparaître sous ses yeux d'immenses piliers, au moins une vingtaine, en forme de T. Ils semblaient fraîchement taillés, mais pas dans la

pierre de la grotte. Ils avaient été transportés jusqu'ici, puis sculptés. Les bras du T se terminaient par des mains tendues et les flancs étaient ornés de sculptures en bas relief : motifs abstraits en spirale, zones du corps humain, léopards, cornes de taureau, scorpions et vautours. Jack discerna une forme circulaire qui représentait peut-être un visage humain, mais il n'en était pas sûr. Au bout d'un moment, il constata que certains piliers composaient un cercle d'environ huit mètres de diamètre, à l'intérieur duquel se trouvaient d'autres piliers rassemblés par paires. Un cercle de pierre ! Jack frissonna en se demandant si ces silhouettes spectrales représentaient des hommes ou des dieux. Il se rappela ce qu'il était venu chercher ici.

La naissance d'une nouvelle religion.

La disparition de la tradition ancienne.

L'éclosion d'un nouvel ordre mondial, cinq mille ans avant notre ère, à l'aube de la civilisation.

Les cinq minutes s'étaient écoulées ! Il sortit à reculons. Il s'empara du ROV, le passa dans le trou et le posa sur ses pattes arrière. Puis il sortit un petit tube de la poche de sa manche et préleva rapidement un échantillon du sol de la salle. Le bébé kangourou se tourna vers lui, le fixa, inclina la tête et regarda de nouveau la salle. Jack retira ses palmes de sa laisse, se replia en position fœtale et tourna sur lui-même, avant de pousser sur ses jambes pour reprendre la galerie en sens inverse. Il nagea les mains devant lui en veillant à ne pas déloger le ROV et regagna le plus vite possible l'intersection en T. Dans son casque, le bourdonnement se transforma en grésillements et en cris d'alarme.

— Jack ! Sors de là tout de suite !

Jack jaillit dans la galerie principale, qui débouchait sur la chambre magmatique. Il aurait dû voir Costas à l'entrée, mais celui-ci n'était pas là et une coulée de lave se déversait sur les cinq premiers mètres du tunnel. Son instinct lui dit aussitôt de faire demi-tour, de chercher une autre sortie, mais il savait qu'il n'avait pas d'autre choix que de nager au-dessus de la lave pour rejoindre Costas, dont la lampe frontale éclairait le passage.

Il battit des pieds de toutes ses forces en tenant d'une main le câble du ROV. Au bout de cinq battements, il arriva au-dessus de la lave, qu'il aurait presque pu toucher. Poussé contre le plafond, il comprit avec horreur que l'eau en ébullition au-dessus de la lave montait et l'emportait avec lui. Il pensa à son système de refroidissement défectueux. Il commençait à être en surchauffe. La sueur se mit à couler le long de ses joues et il vit le revêtement extérieur de sa combinaison environnementale se froncer et jaunir. Il allait être cuit vivant ! Tout à coup, le câble sursauta dans sa main. Il résista et sentit qu'on le tirait vers la sortie. Il pivota sur le dos et longea le plafond en s'aidant de ses mains, puis il pensa à sa bouteille et à son recycleur. Il survivrait peut-être avec l'avant de sa combinaison en Kevlar brûlé, mais pas sans air. Il se remit sur le ventre et avança par bonds successifs, d'un mètre à chaque fois, en prenant appui contre la roche avec ses pieds et ses coudes. La sueur de son visage se mit à bouillir comme des éclaboussures d'eau sur le brûleur d'une cuisinière. Il donna une dernière impulsion et sortit enfin en montant en flèche. Empêtré dans le câble, il se heurta à Costas, qui saisit la console de son poignet et régla le thermostat de sa combinaison environnementale au plus bas, soit dix degrés Celsius.

— Il y a peut-être encore assez de courant dans ce truc pour qu'il t'envoie une bouffée d'air frais avant de rendre l'âme, cria Costas en tenant Jack à peine conscient en face de lui.

Jack sentit la sueur ruisseler à la commissure de ses lèvres et finit par éprouver une sensation de fraîcheur. Il ouvrit les yeux, cligna des paupières pour en chasser le sel, puis aspira de grandes gorgées d'eau, heureux de ne pas avoir chauffé son réservoir d'eau potable en nageant sur le dos. Une fois rassasié, il s'efforça de reprendre haleine. Costas observa attentivement sa combinaison

environnementale.

— Je ne vois aucune fuite, dit-il, mais le revêtement résistant à la chaleur et le Kevlar ont fondu au niveau des coudes et des genoux. Tu ne survivras pas à un nouveau passage à proximité de la lave, ce qui tombe bien, puisque cette option s'est envolée il y a environ une minute.

— Quelle option ? haleta Jack. De quoi tu parles ?

— On ne peut pas repartir par où on est arrivés, en nageant quelques mètres au-dessus de la lave. Regarde !

Jack s'écarta de Costas, retira son pied d'une boucle du câble, et regarda vers le bas. Le spectacle était terrifiant. La lave avait monté d'au moins cinq mètres depuis qu'ils étaient arrivés dans la chambre magmatique. Jack comprit tout à coup ce que Costas voulait dire. Il se tourna vers l'entrée du tunnel percé par la perforatrice : elle était presque totalement obstruée par la lave.

— Quelles sont nos options ? demanda-t-il à Costas en se retournant brusquement vers lui.

— Quand nous avons survolé le volcan à bord du submersible, Lanowski et moi avons repéré des fissures par lesquelles le gaz s'échappait dans la mer. La plupart étaient minuscules, mais il y en avait une où la fuite était très importante. J'ai saisi les coordonnées GPS de l'endroit et j'étais en train de les confronter à toutes les données directionnelles enregistrées pendant notre plongée. Je crois que cette fissure lézarde le plafond d'une des deux grottes qui se trouvent au-dessus de nous.

Jack leva la tête et vit deux zones distinctes au sommet de la chambre magmatique, environ dix mètres au-dessus d'eux.

— Laquelle ?

— Il va falloir s'en remettre à la chance.

Tout à coup, l'eau se souleva. Jack regarda vers le chaudron : tout le lac de lave avait enflé et une sorte de lame de fond s'élevait en avançant dans leur direction.

— Monte ! cria-t-il. Vite !

Il battit des pieds le plus vite possible, sans oublier d'expirer, puis s'arrêta et se retourna. Costas était prisonnier du câble, qui le retenait par une palme. Jack sortit son couteau et enfonça la lame dans le fil métallique, jusqu'à ce que celui-ci cède. Il retira le pied de Costas, qui couvrit son gant de caoutchouc fondu. Il remonta aussitôt et tira sur un cordon dans le dos de Costas pour déployer les flotteurs d'urgence de sa combinaison environnementale. Il souffla consciencieusement pour éviter l'embolie et pria pour que Costas fasse de même. La lame de lave ne passa qu'à quelques mètres d'eux. Un instant après, ils touchèrent le plafond de la salle. Jack, qui avait toujours son couteau à la main, le planta dans le kit de flottabilité d'urgence de Costas pour en chasser l'air. Les bulles s'échappant du tissu déchiré disparurent dans l'obscurité. Costas se redressa et regarda ce qu'il restait de sa palme fondue.

— Il était temps ! souffla-t-il.

Jack se sentit de nouveau sur le point de bouillir. Il avala un peu d'eau, désormais d'une tiédeur désagréable, et vit la lave jaillir tout autour d'eux en montant à une vitesse effrayante.

— Je crois qu'il s'agit d'un événement volcanique majeur, dit-il d'une voix rauque.

— Sans blague ? C'est ce qu'on appelle une éruption… Au fur et à mesure que la lave monte, la quantité d'eau à l'intérieur de la chambre décroît. Il va y avoir une autre explosion phréatique et tout va se vaporiser, y compris nous !

Une langue de lave vint lécher le plafond entre les deux grottes.

— Tu as vu ça ? s'écria Jack. Nous n'avons plus le choix. Ce sera cette grotte.

Il consulta son profondimètre. Ils se trouvaient soixante-cinq mètres au-dessous du niveau de la mer, c'est-à-dire dix mètres au-dessus de l'endroit où ils avaient laissé le submersible.

— Ton logiciel magique peut-il nous dire à quelle distance nous sommes du submersible ?

— Le système a été détruit par la chaleur, répondit Costas, mais je crois que nous avons décrit une courbe et que la distance est inférieure à celle que nous avons parcourue à la nage. Je dirais cinquante mètres, peut-être un peu plus.

Ils atteignirent le plafond de la grotte, une surface d'environ cinq mètres de large, hérissée de lave solidifiée et lézardée de profondes fissures. Costas élargit le faisceau de sa lampe frontale et parcourut quelques mètres sur le dos avant de revenir vers Jack.

— Il y a trois possibilités, annonça-t-il. Il te reste quelle quantité d'air ?

— Cinquante-cinq bars. Je vais bientôt puiser dans ma réserve.

— Bon, tu expulses le dioxyde de carbone de ton recycleur dans le premier trou. Je fais pareil dans le deuxième. Il te reste dix bars de mélange respirable de plus que moi, alors tu en videras un peu dans le troisième.

— Compris.

Jack suivit Costas jusqu'au premier trou et purgea son recycleur. Costas regarda les bulles monter, tandis que Jack gardait un œil sur la lave surgissant au-dessous d'eux.

— Le gaz s'accumule contre le plafond, observa Costas. Il ne peut pas s'échapper.

Ils se déplacèrent jusqu'au trou suivant et répétèrent le processus. Un arc de lave jaillit à quelques mètres d'eux.

— Idem, annonça Costas.

— Tu en es sûr ? murmura Jack.

— Oui…

— Plus qu'une chance, alors.

Ils se regardèrent un instant, puis Jack constata que la lave montait plus rapidement en raison d'un rétrécissement de la grotte. Un jet de gaz les enveloppa et ils eurent juste le temps de se cramponner à une stalactite de lave pour ne pas tomber. Ils parcoururent ensemble les cinq derniers mètres, jusqu'à ce qu'ils touchent le plafond. Jack aperçut quelque chose. Il pivota sur le côté et éteignit sa lampe frontale. C'était une tache de lumière verte, qui se répandait autour d'un pilier de lave suspendu dans la fissure environ cinq mètres plus haut. Ils allaient peut-être s'en sortir !

— Tu as un cordon détonant ? demanda Jack.

— Je ne sors jamais sans ! répondit Costas en plongeant la main dans une des poches en Kevlar de sa combinaison environnementale. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Il y a là-dedans une pointe rocheuse qui ne fait pas partie du plafond. C'est un morceau de lave qui a dû être soufflé ici lors de la dernière éruption. Ça se voit parce qu'il ne pend pas comme une stalactite. Il est coincé par le bas. Avec un peu d'aide, il tombera peut-être.

Costas fixa le détonateur sur le cordon de deux mètres qu'il avait sur lui et enroula celui-ci autour de la pointe rocheuse.

— Prêt ?

Jack leva le pouce. Ils reculèrent de cinq mètres.

— Mets-toi de dos et appuie ta visière contre la mienne. Trois, deux, un, feu !

L'explosion retentit dans la grotte et, malgré sa combinaison en Kevlar, Jack sentit l'onde de choc lui traverser tout le corps. Ils se retournèrent et virent la pointe rocheuse tomber en morceaux dans la lave en fusion et exploser en petits fragments, qui fondirent rapidement. Ils retournèrent aussitôt au trou. Celui-ci se terminait par une fissure d'environ un mètre de haut et cinquante centimètres de large, qui menait à la mer.

— On ne passera jamais par là avec tout notre équipement, déclara Costas.

— On va devoir s'en débarrasser et nager jusqu'au submersible.

— C'est un aller sans retour, Jack.

— Mais tu seras là pour me récupérer de l'autre côté.

— Non, toi d'abord.

— Pas question, décréta Jack. Je dois être sûr que tu passes par cette fissure. Tu es plus costaud que moi.

Il aida Costas à retirer son gilet stabilisateur tout en maintenant les tuyaux raccordés. Son ami fit de même pour lui et il sentit la chaleur de l'eau lui brûler les coudes et les genoux, que sa combinaison environnementale ne protégeait plus.

— Bon, détends-toi, prends six longues inspirations et quatre courtes. Donne-moi le signal quand tu es prêt.

Il entendit Costas inspirer profondément puis rapidement, avant de retenir son souffle. Dès qu'il le vit faire le signal, il retira les tuyaux de son casque, puis il le poussa vers la sortie et le regarda disparaître dans un nuage de bulles. À son tour, il prit six longues inspirations et regarda en bas avant de s'hyperventiler. *Non, pas maintenant !* Une immense boule de feu s'élançait vers lui. Il y avait eu une explosion. La lave allait s'engouffrer dans la fissure et le volcan allait entrer en éruption. Pas le temps de s'hyperventiler ! Jack inspira profondément une seule fois et arracha ses tuyaux. Une idée lui traversa l'esprit au dernier moment. Il ouvrit la valve de purge de sa bouteille de plongée et l'air comprimé à haute pression s'échappa. Il garda la bouteille à la main jusqu'à ce que le gaz ait trouvé la sortie, puis la laissa tomber. Il se mit à battre des pieds pour remonter vers la surface juste au moment où la lave jaillissait sous la forme d'un immense geyser. La force de l'eau déplacée le poussa vers le haut. Au-dessous de lui, la chambre magmatique implosa et le plafond s'effondra. La salle où Costas et lui nageaient quelques minutes auparavant n'était plus qu'un amas de lave en fusion.

Jack tourna sur lui-même, désorienté, au milieu des matières incandescentes qui retombaient sur le lit marin. Il ne vit ni le submersible ni Costas. Il discerna l'ombre du *Seaquest II*, loin au-dessus de lui, mais il n'arriverait jamais jusque-là. Puis une tache jaune apparut plus bas sur le versant du volcan. C'était la lumière des phares du submersible, qui pouvaient être activés de l'extérieur. Costas avait réussi !

Jack s'efforça de réduire son champ de vision et de faire abstraction de son environnement pour se concentrer uniquement sur son objectif. Il nagea de toutes ses forces sans prêter attention à sa poitrine qui se resserrait, à cette sensation douloureuse au fond de sa gorge, la première tentative de son corps pour l'empêcher d'inspirer de l'eau et de se noyer. Il était à dix-huit mètres, peut-être quinze mètres, du submersible. Il voyait désormais clairement la forme cylindrique jaune d'environ dix mètres de long. L'engin était surélevé sur des pieds rétractables, afin que les plongeurs puissent entrer par le plancher via une écoutille. Jack aperçut Costas. Celui-ci ouvrit l'écoutille et disparut à l'intérieur du submersible. Puis il repassa la tête dans l'eau. Il n'avait plus de casque, mais portait le masque de secours qu'ils gardaient toujours dans une poche. Jack n'était plus qu'à dix mètres, huit, les yeux fixés sur les mains tendues de son ami. Il ne devait pas perdre conscience. Son diaphragme se souleva et son organisme commença le compte à rebours vers l'évanouissement. Sa vision s'obscurcit et ses membres devinrent incroyablement lourds. Costas l'attrapa et le hissa dans une cascade d'eau. Il déverrouilla la visière de son casque, qui s'ouvrit aussitôt. L'air pénétra enfin.

Jack se laissa aller à plat ventre sur le sol et respira péniblement, les bras autour des épaules de Costas, les yeux éblouis par la lumière. D'une main, il détacha la caméra de son casque, l'approcha de ses yeux et lança la lecture. Le petit écran LCD afficha d'abord un voile de particules reflétant la

lumière de sa lampe frontale, puis la chambre magmatique du volcan. Tout était là. Les crânes, le bassin, les peintures sur les murs de la grotte, les extraordinaires piliers, tout était bien réel. Jack posa la caméra sur le sol, ferma les yeux avec soulagement et se laissa retomber sur Costas en respirant profondément pour redonner de l'énergie à ses membres.

— Jack.

— Quoi ?

— Ce n'est pas le moment de faire un câlin…

Costas, qui supportait tout le poids de Jack, avait la tête tournée sur le côté contre son casque. Jack essaya de bouger mais s'effondra de nouveau.

— Impossible, dit-il d'une voix rauque.

Ils restèrent immobiles un moment, l'un contre l'autre, et finirent par avoir le fou rire. Ils remuèrent tant bien que mal, jusqu'à ce que Jack parvienne à s'asseoir au bord de l'écoutille. Il tendit la main à Costas, qui se redressa et s'assit de l'autre côté. Puis ils se regardèrent et se penchèrent en avant pour se taper dans la main. Jack ferma les yeux.

Ils étaient venus ici à la grâce de Dieu.

Mais ils avaient réussi.

Ils étaient revenus en Atlantide…

4
Désert du Takla-Makan, Chine occidentale

Il sentit un homme le pousser hors du véhicule et le tenir fermement pendant qu'un autre défaisait les liens de ses poignets, attachés derrière son dos. Il remua les doigts pour faire circuler le sang. On lui retira son bandeau des yeux, mais il eut la présence d'esprit de prendre ses lunettes de soleil dans son pardessus et de les mettre avant d'ouvrir les yeux. Malgré cette précaution, l'éclat du désert l'aveugla. Il cligna des paupières plusieurs fois et finit par discerner le paysage. Lorsqu'il consulta sa montre, il constata qu'il avait passé plus de deux heures dans la Toyota depuis le moment où l'hélicoptère de Kachgar l'avait déposé sur le lieu de rendez-vous, un endroit isolé où une branche de la route qui faisait le tour du désert se terminait brusquement. Le trajet sur la piste, une bande rocheuse sans sable, avait été éreintant et les quatre roues motrices n'avaient pas été superflues. Mais son respect du secret n'était qu'une mascarade, car celui qu'il était venu voir ici savait bien qu'il connaissait l'emplacement de sa tanière. L'inconfort dans lequel il avait voyagé avait pour seul but de lui rappeler qu'il se trouvait désormais sur le territoire de quelqu'un d'autre.

Le chauffeur, qui se tenait derrière lui, pointa le doigt vers l'horizon.

— Suivez cette piste jusqu'au fort, indiqua-t-il avec un accent chinois très marqué. Attendez là-bas.

La portière de la voiture claqua et la Toyota démarra dans un nuage de poussière. La main sur le nez et la bouche, l'homme marcha droit devant lui, sans précipitation, dans la chaleur étouffante. Quelques minutes plus tard, arrivé au pied des dunes, il déboucha sur une plate-forme de terre compacte, où le sable semblait avoir été retiré. Quelques souches d'arbres morts depuis longtemps entouraient une tête de puits en ruine. Plus loin, il aperçut un camion-citerne devant un ensemble disparate de bâtiments préfabriqués. De toute évidence, cet endroit avait jadis été une petite oasis, un des nombreux îlots de peuplement qui avaient prospéré dans le Takla-Makan à l'époque de la route de la soie, avant de disparaître sous les dunes élevées par les vents impitoyables. Les maisons étaient typiques des colonies modernes du désert, que les autorités chinoises établissaient dans le seul but de revendiquer des territoires, dans une des régions les plus inhospitalières de la terre, mais immensément riches en ressources minières et pétrolières encore inexploitées. L'homme arriva à la première maison et poursuivit son chemin en passant devant des hommes et des femmes visiblement absorbés dans une mystérieuse tâche. Il s'étonna que ces gens ignorent totalement un Européen en costume et pardessus, surgi des dunes et marchant parmi eux, puis il se rappela que cet endroit n'était pas ce qu'il paraissait être.

Au-delà des maisons, il aperçut des excroissances rocheuses érodées se dressant au-dessus du sable. Mais lorsqu'il fut un peu plus près, il comprit qu'il s'agissait des tours effondrées d'un ancien fort, sans doute abandonné au moins mille ans auparavant, lorsque les marchands avaient déserté les routes commerciales. La piste se couvrit de fragments de poteries anciennes et le conduisit jusqu'à un corps de garde d'aspect précaire. La porte en bois, érodée par le vent, était toute fissurée. Il regarda au travers et découvrit des ruines entourant un édifice surmonté d'un dôme à moitié enseveli dans le sable – peut-être les vestiges d'une mosquée ou d'une église nestorienne. Il souleva le lourd loquet en fer, sans résultat, et se redressa, protégé du soleil et des bourrasques de sable par le toit de la tour. Soudain, il entendit un bourdonnement électrique et le sol s'abaissa. Il se trouvait sur une plate-forme

élévatrice assez vaste pour accueillir un camion de petite taille. Il s'attendait à quelque chose de ce genre, mais cela le prit par surprise. Lorsqu'il fut descendu assez bas, une autre plate-forme glissa au-dessus de sa tête pour fermer l'ouverture et le plongea dans l'obscurité. Puis tout mouvement cessa ; une lumière fluorescente illumina l'ascenseur et fit apparaître trois tunnels orientés dans différentes directions. Des portes coulissèrent devant deux des entrées et la plate-forme pivota en face de la troisième. L'homme resserra sa cravate, brossa son pantalon couvert de sable et avança.

Cent mètres plus loin, une autre porte se ferma derrière lui et il se trouva de nouveau dans l'obscurité. Il cessa de marcher et sentit de nouveau le sol s'enfoncer. Encore un ascenseur. Au bout d'un moment, celui-ci s'arrêta, puis plus rien. Il y avait un étrange parfum dans l'air, de jasmin peut-être, et l'homme eut la sensation de se trouver dans un espace plus vaste. Un puits de lumière éclaira un fauteuil en cuir, de dos, et un autre spot fit apparaître une grande table derrière laquelle était assis un homme de type asiatique, le visage émergeant à peine de l'ombre derrière un écran d'ordinateur. L'homme au costume se dirigea vers le fauteuil et s'assit en veillant à ne pas froisser son pardessus.

Le Chinois le considéra un instant et s'adressa à lui en anglais, avec un mélange d'accents britannique et américain.

— Bien. Vous avez trouvé le moyen d'entrer en contact avec moi. Aujourd'hui, vous avez découvert ma forteresse. En temps normal, quiconque pénètre sans y être invité dans mon territoire, qui s'étend sur un rayon de cinquante kilomètres, est liquidé par mes hommes, mais j'ai temporairement fait une exception pour vous.

L'homme garda le silence. Il croisa les jambes et regarda d'un air détaché autour de lui. Comme si son regard avait activé un système d'éclairage, les recoins sombres de la pièce prirent des teintes colorées. Il constata qu'il se trouvait dans un bâtiment en forme de dôme, qui semblait se prolonger à l'infini. Au-dessus de lui, une représentation éblouissante du ciel étoilé était projetée à l'intérieur du dôme, comme dans un planétarium. À gauche, l'eau obscure et parfaitement immobile d'une piscine rectangulaire était entourée de bouquetins aux pattes allongées, dont certains avaient le cou tendu vers elle comme pour y boire. Mais le plus troublant, c'étaient les rangées de guerriers qui se dressaient de chaque côté. Ils étaient des centaines, tous vêtus de la même armure, et tenaient de grandes hallebardes en bronze. Ils paraissaient vivants. Le vacillement de la lumière donnait l'impression qu'ils clignaient des yeux de temps à autre. Derrière eux, le ciel semblait tourbillonner comme une tempête de sable dans le désert. Cette illusion de mouvement donna à l'homme au costume la sensation qu'il allait être aspiré avec eux dans un vortex. Il posa les yeux sur son hôte et parla dans un anglais impeccable, avec toutefois une pointe d'accent français :

— Une représentation d'une tombe du III^e^ siècle av. J.-C., telle qu'elle a été décrite dans les *Mémoires historiques* de Sima Qian : la tombe de Shi Huangdi, premier empereur de Chine. La sépulture n'a pas encore été découverte sous le grand tumulus de Xi'an, bien que les guerriers en terre cuite et les oiseaux en bronze qui l'entourent soient bien réels. J'ai organisé une réception au British Museum lors de l'ouverture de l'exposition itinérante l'an dernier. Les armes sont plus variées que la hallebarde classique que vous présentez ici, mais vous êtes certainement au courant. Ce n'est qu'un détail… Quant à cette vue du ciel, vous pourriez sans doute avoir la même de l'extérieur, dans ce désert épargné par la pollution du monde moderne. Mais vous auriez horriblement froid et le sable vous piquerait les yeux. Ici, vous avez l'illusion de contrôler le cosmos. C'était aussi la prétention du Premier Empereur. Une prétention que les hommes ont eue dès l'âge de la pierre, lorsqu'ils ont tourné le dos à la nature faute de pouvoir la contrôler. Certains se sont même pris pour des dieux, mais ce n'étaient que des fantasmes. Le Premier Empereur est mort et enterré dans son trou, entouré d'illusions perdues. Adolf Hitler a fini de façon sordide dans un fossé

du Führerbunker. Dans mon monde, le pouvoir n'est pas une illusion créée par ordinateur. (Il retira ses gants et croisa les mains autour de son genou.) Je suis venu vous proposer un arrangement commercial.

Le Chinois le fixa un instant et tapota sur un clavier. Les guerriers, les bouquetins, le ciel étoilé… tout le décor disparut. Les deux puits de lumière retombèrent au-dessus des fauteuils.

— Jean-Pierre Saumerre, lut le Chinois sur son écran d'ordinateur. Né à Marseille dans une famille musulmane d'origine algérienne, avec un grand-père français. Formé à la Sorbonne et à l'université de Cambridge. Après l'obtention de son doctorat en économétrie, travaille dans l'entreprise familiale, Arancho, un conglomérat ayant de nombreux intérêts en Europe, en Afrique et au Moyen-Orient. Abandonne son poste de PDG il y a huit ans pour entrer en politique au sein de l'Union européenne. Gravit les échelons du pouvoir à une vitesse record. Récemment promu directeur général des Affaires économiques et commerciales, à Bruxelles. Membre du conseil d'administration de la Banque centrale européenne et actuellement pressenti à la vice-présidence de la Commission européenne.

Il regarda Saumerre par-dessus l'écran et s'adossa à son fauteuil avec un sourire glacial. Puis il saisit un petit couteau et se mit à jouer avec la lame du bout du doigt.

— Bref, un homme sur le point de tenir les cordons de la Bourse de Bruxelles, le plus grand trou noir du monde en termes d'argent public. Peut-être, docteur Saumerre, n'avez-vous pas renoncé aux intérêts de votre famille après tout…

Il lécha la goutte de sang qui avait surgi de son index, leva le couteau et le lança à un cheveu de Saumerre contre le mur d'en face, où il se planta jusqu'au manche. Les mains à plat sur la table, il fusilla Saumerre du regard.

— Vous avez parlé d'un arrangement commercial ?

Saumerre secoua la main comme pour chasser une mouche, là où le couteau était passé. Puis il sortit de la poche intérieure de son pardessus une enveloppe contenant une feuille, qu'il tira à moitié.

— Shang Yong. Né dans un des plus anciens clans de Chine, dont les origines remontent aux guerriers du Premier Empereur. Expert en simulation infographique, formé à Hong Kong et dans un pensionnat britannique, avant d'intégrer l'Université de Californie et l'Institut de technologie du Massachusetts. Après ses études, il disparaît en Chine, où il refait surface en tant que chef de la confrérie du Tigre, une société secrète très ancienne, qui a développé des activités lucratives lors du boom économique de la Chine. Il possède des sociétés écrans à Hong Kong et à Shanghai, mais on le soupçonne d'agir à partir d'une base secrète perdue au milieu du désert du Takla-Makan dans le but d'exercer un contrôle quasi féodal sur la région frontalière de la Chine occidentale. Mégalomane, il est impitoyable envers ceux qui se mettent en travers de son chemin et coupable de nombreux meurtres en Chine et dans le reste du monde. Après les présumés terroristes internationaux, il figure en tête de la liste des personnes les plus recherchées par Interpol.

Shang Yong sourit et ouvrit grand les bras.

— Puisque vous êtes un dieu à Bruxelles, peut-être pensez-vous être également investi de quelque pouvoir divin dans le Takla-Makan. Êtes-vous venu pour m'arrêter ?

— Je suis venu seul. Personne ne sait que je suis ici.

— Alors pourquoi ai-je l'impression que vous essayez de me menacer, docteur Saumerre ?

— Nous sommes tous exposés au chantage. C'est le prix de l'équilibre des pouvoirs dans notre monde, n'est-ce pas ? Et c'est pour cette raison que je suis venu vous voir. C'est moi qui suis menacé par un homme. Si vous me débarrassez de lui, je classe votre dossier. Et il ne sera jamais rouvert car, pour notre bénéfice mutuel, nous serons dès lors associés.

— Vous parlez de notre monde, mais je crois que vous et moi vivons dans des mondes très différents.

— Pas tant que ça. Ne vous êtes-vous pas demandé comment j'avais découvert cet endroit ? Les images satellites ne montrent qu'une petite ville pleine d'agitation, comme toutes celles que les Chinois ont construites dans le but de coloniser le désert et d'écraser la résistance ouïghoure. Rien n'attire l'attention ici, pas même cette ancienne forteresse de la route de la soie, une des nombreuses ruines à moitié englouties par le désert. Il faut aller sous terre pour voir ce qui se trouve réellement à cet endroit. Et pour cela, on doit franchir un périmètre de sécurité digne du Premier Empereur… Quand je dis sous terre, je ne parle pas de cette planque, mais du schiste bitumineux que nous avons sous les pieds. Cela fait des années que je connais la confrérie du Tigre et que j'admire votre personnel. Vous avez les meilleurs assassins du monde, mais encore faut-il pouvoir s'offrir leurs services. Cependant, il y a deux ans, vous avez essuyé un revers important : vos principaux contacts dans le milieu, aux États-Unis et à Hong Kong, ont été dévoilés après que vous avez été impliqué dans une opération dépassant votre zone d'influence habituelle. Vous aviez l'intention de faire du Takla-Makan votre fief privé, d'investir tous vos revenus dans le forage et le pompage clandestins des réserves pétrolières, et de faire au gouvernement chinois une offre qu'il ne pourrait pas refuser. Du reste, deux membres de la confrérie sont au politburo de Pékin, n'est-ce pas ? Et vous ne voudriez pas que leur nom soit dévoilé, car votre partenariat est essentiel à votre plan. Seulement, vous n'avez pas assez d'argent pour exploiter les ressources pétrolières. C'est pourquoi les quelques agents qui vous restent en Europe, en Amérique et en Extrême-Orient cherchent désespérément des investisseurs.

— Comment le savez-vous ?

— Laissez-moi vous dire un petit secret, proposa Saumerre. Dans les années trente, mon grand-père était un gangster à la petite semaine à Marseille. Il a été arrêté et envoyé dans une colonie pénitentiaire française, dans les Caraïbes, ce qui l'a considérablement endurci. En 1940, il était de retour à Marseille. Mais il a de nouveau été arrêté, par la police de Vichy et la Gestapo cette fois, pour avoir tenté de voler des pierres précieuses et de l'or confisqués à de riches Juifs de France. Cette tentative audacieuse témoignait de son énorme potentiel et, alors qu'il était incarcéré dans différents camps de concentration français et allemands, il a fini par inspirer le respect parmi ses geôliers. Il s'est échappé du camp de Belsen juste avant l'arrivée des Alliés et il est retourné dans ses vieux repaires marseillais. Il n'avait pas un sou, mais il connaissait de nombreux secrets, dont l'emplacement d'une cache d'œuvres d'art volées par les nazis. Il avait besoin d'une société écran pour légitimer ses activités. Il l'a baptisée Arancho, d'après un tatouage d'araignée qu'il s'était fait faire dans la colonie pénitentiaire. (Il remonta sa manche gauche.) J'ai le même.

À son tour, Shang Yong retroussa sa manche pour montrer son propre tatouage : une redoutable tête de tigre.

— Donc, dit-il en souriant à Saumerre, nous vivons effectivement dans le même monde. Et votre carrière politique à Bruxelles fait partie, si je puis dire, des activités de la famille.

Saumerre esquissa un sourire.

— Je laisse cela à votre appréciation.

— Vous souhaitez investir dans notre projet de prospection ? Est-ce la raison de votre présence ici ?

— Votre pétrole ne m'intéresse pas. Je souhaite employer votre organisation et lui confier une mission : trouver un homme, obtenir de lui ce que j'en attends et le tuer. Le prix que je paierai pour ça dépassera de loin le montant offert par n'importe quel investisseur du milieu.

— Et qui est cet homme ?

— Il est archéologue, mais il a mis le pied dans un monde qui le dépasse totalement. Il s'appelle Jack Howard.

Shang Yong pâlit brusquement. Il serra les poings, puis tapota sur le clavier et tourna le moniteur vers Saumerre. La page d'accueil du site Web de l'Université maritime internationale apparut à l'écran. Sous le logo en forme d'ancre figurait une photo de deux hommes en combinaison de plongée, l'un grand et brun, l'autre plus petit et le teint plus basané, qui tenaient une amphore en souriant. Shang Yong désigna du doigt le plus grand des deux.

— Il y a deux ans, en Afghanistan, commença-t-il d'une voix enrouée par la colère, cet homme a abattu un de mes meilleurs agents, qui se trouvait être mon neveu. Nous étions en quête d'un trésor, un joyau provenant de la tombe du Premier Empereur, qui avait fait de lui un dieu et m'aurait apporté tout le pouvoir que je convoite. Mais Howard le cherchait, lui aussi. C'est à cause de lui que j'ai dû arrêter mes opérations à Hong Kong et que je suis piégé dans ce trou. Depuis, je n'ai cessé de songer à me venger.

Il retint sa respiration un instant, puis expira lentement en desserrant les poings. Au bout d'un moment, il regarda Saumerre.

— Vous saviez que la seule évocation de ce nom allait me mettre en rage. Vous avez voulu trouver mon point faible. Je n'ai pas besoin de vous pour exercer ma vengeance.

— Vous souhaitez vous venger mais, à chaque jour qui passe, votre empire s'effrite un peu plus, mon ami. Il vous reste moins d'une dizaine d'agents qualifiés, d'hommes et de femmes capables d'opérer à l'échelle internationale et de tuer sans états d'âme. Depuis que Howard a révélé l'existence de votre société secrète, les membres de la confrérie sont traqués et, quand l'un d'eux se fait tuer ou arrêter, plus personne n'est formé pour le remplacer. Les services de sécurité du monde entier connaissent votre visage. Même ici, vous ne serez à l'abri que tant que la confrérie aura de l'influence à Pékin, mais vos deux hommes, deux de vos oncles, sont vieux et je pourrais donner leur nom à Interpol aujourd'hui même. Beaucoup de choses sont en jeu. Si vous agissez sans moi, la confrérie disparaîtra. Si vous êtes avec moi, elle prospérera de nouveau, et vous aurez vraiment la richesse et le pouvoir du Premier Empereur.

Shang Yong tapota du doigt sur la table sans cesser de regarder Saumerre droit dans les yeux.

— Dites-m'en plus. Je veux des preuves de ce que vous avancez.

— Depuis des années, je cherche quelque chose dont mon grand-père a entendu parler : un trésor perdu, que Heinrich Schliemann a mis au jour en Grèce au XIX^e^ siècle avant de le cacher, et que les nazis ont redécouvert et caché de nouveau. Il s'agit du Palladion. Mon grand-père savait que c'était la clé de secrets nazis jamais divulgués. Il y a six mois, Jack Howard a entrepris des fouilles sur le site de Troie, où Schliemann a fait d'autres découvertes triomphales. Et il a eu vent de ma quête. À un moment donné, j'ai pensé qu'il avait trouvé le Palladion. Il m'a donc semblé opportun de prendre sa fille en otage afin de procéder à un échange. J'ai eu recours à une organisation russe à laquelle ma famille avait déjà fait appel, mais elle m'a laissé tomber. Elle n'avait pas la qualité de la confrérie du Tigre.

— Nous sommes les meilleurs ! s'exclama Shang Yong en tapant du poing sur la table.

— C'est pourquoi je m'adresse à vous.

— Les Russes ont échoué là où mes hommes auraient réussi.

— Howard a découvert ce que je vous ai raconté à propos de mon passé familial. S'il avait voulu le révéler à la presse, je ne serais pas là aujourd'hui. Mais il s'est dit que je devais avoir davantage d'informations, notamment à propos d'armes nazies risquant de tomber entre de mauvaises

mains, et que, s'il me trahissait, je pourrais déclencher une attaque terroriste ou une guerre. Howard et moi avons implicitement conclu une trêve fragile. Si l'on venait à apprendre que j'ai tenté quoi que ce soit contre lui ou les membres de son équipe, mes activités criminelles seraient immédiatement dénoncées. J'ai donc, moi aussi, des raisons personnelles de vouloir le voir mourir.

— Pourquoi agir maintenant ?

— La sécurité de Howard et ses probables contacts dans les services secrets britanniques attendent que ma carapace se fissure et que leurs soupçons se confirment. Mais je me suis fait oublier et j'ai attendu le bon moment. L'équipe de Howard fouille actuellement un site mis au jour l'année dernière, un bunker nazi situé à proximité du dernier camp de concentration dans lequel mon grand-père a été interné. Je n'ai plus besoin du Palladion pour ouvrir ce dont mon grand-père m'a parlé. Howard va faire le travail pour moi. Et des hommes à ma solde veilleront à ce que j'obtienne ce que je veux.

— Vous allez vous approprier les découvertes des archéologues ?

— Vous l'avez dit vous-même : en Europe, je suis un dieu. Le bunker est en Europe. Je trouverai un moyen.

— Howard peut être mort ce soir.

— C'est trop risqué pour l'instant. Je vais attendre qu'il découvre ce que je recherche. Ensuite, je n'aurai plus besoin de lui. D'autres forces entreront en jeu et ma mascarade à Bruxelles sera sans conséquence. Éliminer Howard sera alors une simple question de satisfaction personnelle, pour vous comme pour moi.

— Dites-moi, Saumerre, votre mère était algérienne. Vous êtes un musulman pratiquant, n'est-ce pas ?

— Vous l'avez lu vous-même sur votre ordinateur. En tant qu'homme politique, je bénéficie d'appuis extrêmement importants au sein de la communauté musulmane de France, et je peux toujours compter sur le soutien des pays du Golfe et du Moyen-Orient. Parmi les hommes politiques de mon rang, je suis le seul qui soit présenté comme musulman, et cela a considérablement facilité mon ascension. Les utopistes de Bruxelles ont la naïveté de croire que la solution au fondamentalisme islamique consiste à confier davantage de postes clés aux musulmans et on me considère comme un pionnier.

— Vous les trouvez naïfs. Donc, vous pensez que le fondamentalisme est une force irrévocable.

— Je pense que de nombreux chemins mènent à la gloire d'Allah.

Shang Yong marqua un temps d'arrêt.

— Ce n'est pas la position de la confrérie du Tigre. Si c'est la vôtre, alors vous n'avez pas frappé à la bonne porte. J'ai d'autres moyens de me venger de Jack Howard.

Saumerre tapota l'enveloppe posée sur son genou pour faire rentrer la feuille qu'il avait lue à Shang Yong et la remit dans la poche de son pardessus.

— Comme vous voudrez. Mais vous passez à côté d'une belle opportunité. Je vous offre cinq cents millions d'euros : la première moitié tout de suite, avec virement immédiat sur votre compte, et la deuxième quand vous m'aurez apporté la tête de Howard sur un plateau. Et si je mets la main sur le trésor, vous aurez la moitié de la rançon que je demanderai à la communauté internationale – une rançon qu'elle sera obligée de payer et à côté de laquelle votre cachet sera de la vulgaire monnaie.

— Vous ne passerez pas la porte.

Saumerre consulta sa montre.

— Si je ne suis pas de retour à mon bureau de Bruxelles à 9 h 30 demain matin, une séquence automatisée fera clignoter un petit voyant rouge au Pentagone de Washington. Un protocole top secret

contenant des informations vérifiées et directement exploitables sur les cachettes de terroristes connus sera activé. Le dossier constitué sous mon autorité en tant que commissaire européen indiquera que Shang Yong et la confrérie du Tigre ont financé des attaques terroristes fondamentalistes sur des cibles occidentales pour servir leurs propres intérêts. Voyez-vous, vous pouvez vous livrer à toutes sortes de spéculations concernant mes activités mais, moi, je connais les vôtres. Ce dossier mentionnera les coordonnées GPS de la pièce dans laquelle nous nous trouvons en ce moment même. À 10 heures, l'exécutif prendra une décision à la Maison Blanche. Et à 10 h 15, un missile de croisière sera lancé par le groupe aéronaval actuellement présent en mer du Japon, avec l'accord tacite des membres du gouvernement chinois qui souhaitent également mettre un terme à vos opérations. À 12 h 15, tout sera rasé, que je me trouve encore ici ou non. Le compte à rebours ne s'arrêtera que si je désactive la séquence – qui pourra être réactivée à tout moment.

Shang Yong était resté de marbre, le visage fermé. Soudain, il se leva et rejoignit Saumerre, un sourire sur les lèvres.

— Nous sommes faits du même bois ! s'exclama-t-il. Inutile de jouer la comédie plus longtemps. Bien sûr que nous allons faire affaire ensemble ! (Il posa la main sur l'épaule de Saumerre et hocha la tête en direction de l'ordinateur.) Vous pouvez faire le virement ici. Vous avez des desiderata ? Il me faut deux jours pour constituer une équipe. Venez avec moi. Je veux savoir ce que Howard cherche dans ce bunker. Et planifier son exécution.

5
Sud-est de la mer Noire, au large de la Turquie

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Scott Macalister.

Il entra à grandes enjambées dans la salle des opérations et ferma la porte derrière lui. Assis à la table centrale derrière un écran d'ordinateur, Jack pivota sur son fauteuil et Costas, penché au-dessus de sa tablette électronique, leva les yeux. Macalister portait son uniforme d'officier naval, avec les quatre galons dorés de capitaine sur les manches et, sur la poitrine, une série de rubans datant de ses années de service dans la marine et le corps des garde-côtes du Canada, avant qu'il ne rejoigne l'UMI. Il se planta au milieu de la pièce, sa casquette d'officier blanche sous le bras.

— La bonne nouvelle, répondit Costas, c'est que nous avons recueilli bien plus d'informations sur le volcan que si nous avions eu recours à la télédétection. Vous avez déjà vu une partie des images et les gars du labo travaillent sur le reste. J'ai fini de rédiger mes conclusions sur la dangerosité du site il y a environ une heure, dans la chambre de recompression, et je les ai transmises à Lanowski, afin qu'il les joigne au rapport destiné aux autorités turques.

Jack se pencha en avant, les coudes sur les genoux, et regarda Macalister d'un air pensif.

— La mauvaise nouvelle, avoua-t-il, c'est que nous avons pris d'énormes risques et que nous nous en sommes sortis de justesse. S'il n'y avait pas eu cette fissure qui nous a permis de nous échapper, nous serions restés prisonniers du volcan. Vous auriez été contraint d'expliquer notre disparition et ma présence ici, qui aurait été perçue par nos collègues du comité de surveillance international comme une contravention directe à l'interdiction de plonger sur le site à des fins archéologiques. Je sais que vous avez fait tout votre possible pour vous conformer aux exigences de l'équipe de surveillance, qui va arriver à bord d'ici quelques heures. Je suis désolé de vous avoir imposé cela.

Macalister garda le silence un instant, puis se détendit.

— Le plus important, c'est que vous avez effectivement rapporté des données d'une qualité exceptionnelle sur la coulée de lave, admit-il. Les géologues turcs savent déjà que nous avons creusé un tunnel et envoyé un submersible équipé d'un système de détection. Je peux leur dire que nous avons utilisé un ROV, ce qui expliquerait la présence de Costas. Tout le monde sait que l'UMI n'enverrait jamais un ROV ultramoderne où que ce soit sans un cordon ombilical le reliant à Costas Kazantzakis. Cela expliquera également le décollage du Lynx dans la soirée, avec à son bord le même Costas Kazantzakis, réclamé d'urgence par Jack Howard sur le chantier de fouilles sous-marin de Troie pour remonter le bouclier d'Agamemnon. (Il se tourna vers Costas.) Je suppose que le ROV est resté dans le volcan…

— J'en ai peur, confirma Costas d'un air contrit.

— Quant au docteur Howard, qui, officiellement, n'est pas parmi nous, il sera héliporté à Troie avant vous, continua Macalister. L'hélistation devra être disponible en milieu d'après-midi pour l'arrivée de l'équipe d'inspection, dont nous logerons tous les membres à bord. Jack, vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que Mustafa Alkozen prenne votre cabine ?

— Pas du tout, répondit Jack. C'est déjà arrivé. Nous avons dormi pendant un mois sur des couchettes superposées dans un sous-marin, pendant un exercice en Méditerranée, à l'époque où il était officier de tir et moi, plongeur détaché de la Royal Navy. En tant que représentant de l'UMI en Turquie, il devra avoir la meilleure couchette.

— Bien, dit Macalister en mettant sa casquette. (Il fit mine de s'en aller et se retourna en montrant sa montre.) 15 heures à l'hélistation, d'accord ?

— Compris ! lança Jack.

Macalister le regarda un instant, puis secoua la tête avec un air amusé.

— À la grâce de Dieu, hein ?

Jack inspira profondément et poussa un long soupir.

— À la grâce de Dieu.

— J'ai vu les premières images. Ces piliers sculptés que vous avez découverts, c'est fantastique ! Vous me montrerez le reste quand tout ça sera terminé.

Macalister sortit. Jack et Costas n'entendirent plus que le murmure des lampes fluorescentes et le ronronnement des ventilateurs des ordinateurs.

— Pfou ! fit Costas.

Jack se tourna de nouveau face à l'écran de son ordinateur.

— Ça m'a rappelé mon premier trimestre à l'école navale de Dartmouth, après Cambridge. Je m'attirais toujours des problèmes pour avoir dépassé les limites. « Pour avoir fait preuve d'initiative », je leur répondais ! Mes ancêtres marins étaient tous des francs-tireurs. Les Howard ne sont pas faits pour la discipline.

— Je m'en étais rendu compte.

— Heureusement que le type des forces spéciales m'a remarqué, sinon on m'aurait poliment demandé de faire mes bagages.

— Macalister avait ses raisons.

— D'excellentes raisons, reconnut Jack. C'est le meilleur capitaine que nous ayons jamais eu. Et j'ai bien l'intention de ne jamais le remettre dans cette situation.

— Tu sais ce qu'on dit… Une fois qu'on a franchi les limites, on ne rêve que de recommencer.

— Dans ce cas, il serait temps pour moi de quitter mes fonctions. Je ne peux pas laisser mes ambitions personnelles entraver les projets de l'UMI, encore moins lorsqu'il y a un enjeu scientifique et humanitaire de cette ampleur. Si Macalister ne venait pas de nous dire que les données que nous avons rapportées en valaient la peine, je songerais sérieusement à quitter ma cabine pour de bon.

— Si Rebecca t'entendait ! s'exclama Costas en souriant. Elle attend sur la touche, impatiente d'entrer sur le terrain.

— Raison de plus. À chaque fois que je frôle la mort, je pense à elle. Elle a déjà perdu sa mère.

— Mais elle n'aurait pas la même opinion de toi si tu ne prenais pas de risques. Tout cela fait partie de la trame complexe que tu as tissée pour toi. Et comme dit Othello : « Il y a une vertu magique dans le tissu. »

— Alors j'ai intérêt à ne pas l'abîmer. Nous devons rester à la limite sans la franchir. D'accord ?

— C'est toi le chef !

Jack tapa sur l'épaule de Costas.

— Et au fait, merci de m'avoir sauvé la vie.

— Je croyais que c'était toi qui m'avais sauvé la vie…

— Bon, revenons aux images de ce matin. Je veux en apprendre le plus possible avant de partir.

Jack s'étira pour soulager la douleur qui parcourait chaque muscle de son corps. Comme Costas, il avait passé quatre heures dans la chambre de recompression à respirer de l'oxygène pur, mais son organisme luttait encore pour évacuer l'excès d'azote engrangé pendant la plongée. Tout son corps l'implorait d'aller s'allonger dans sa cabine, mais il savait que l'excitation l'empêcherait de se

détendre. De toute façon, même s'il essayait de se reposer, son esprit le ramènerait aussitôt à l'instant où Costas et lui auraient pu rebrousser chemin, après avoir découvert la colonne avec le symbole d'Atlantis. Qu'est-ce qui l'avait poussé à continuer, à risquer le tout pour le tout ? Il essaya de ne pas y penser et se concentra sur l'écran. Ils avaient moins d'une heure pour analyser les images du site et, s'ils ne le faisaient pas maintenant, il se passerait peut-être des semaines avant qu'ils ne se réunissent à bord du *Seaquest II* ou sur le campus de l'UMI, en Angleterre. De plus, il voulait avoir ces images à l'esprit lorsqu'il retournerait sur le chantier de fouilles de Troie. Car il était venu ici avec des questions qu'il se posait encore : qui étaient les Atlantes ? Où étaient-ils allés ? En quels dieux croyaient-ils ?

— Jack, c'est incroyable ! s'écria Costas. Lanowski a mis à jour sa carte en 3D du site. La version finale devrait être en ligne d'ici quelques minutes.

Jack tourna la tête une seconde, puis observa attentivement l'image qu'il avait affichée sur son écran avant l'arrivée de Macalister. Au-dessous, il avait aligné des photos prises sur des sites néolithiques du Proche-Orient pour faire des comparaisons. L'image capturée sur la vidéo réalisée le matin même n'avait pas été retouchée. Elle était encore criblée de points blancs, là où la lumière se reflétait sur les particules en suspension. Mais cela la rendait encore plus vivante, comme s'il était encore sous le charme du moment où il avait passé la tête à travers le mur. Il voyait les piliers dressés comme des sentinelles, des monolithes de trois mètres de haut taillés dans le tuf volcanique, qui se terminaient en T avec des bras d'au moins un mètre de largeur. Sur ces piliers, des tas d'animaux étaient sculptés en bas relief – des lions, des sangliers, des scorpions, des araignées, des léopards, des taureaux… Sur le mur du fond, il repéra quelque chose qui lui avait échappé lorsqu'il était sur place. Un crâne de taureau recouvert de plâtre, les cornes peintes en rouge, était à moitié enfoncé dans un trou. Au-dessus, se trouvait une peinture représentant des vautours qui piquaient vers un corps humain décapité aux contours grossièrement dessinés, à côté de restes d'animaux en partie effacés au burin. Les piliers, quant à eux, semblaient fraîchement sculptés et leurs motifs étaient encore bien nets. La nouveauté avait remplacé la tradition… Les archéologues commençaient à considérer le Néolithique comme une période de transition religieuse, pendant laquelle les hommes s'étaient mis à concevoir des dieux dotés d'attributs humains, des dieux qui allaient déployer toutes les aptitudes humaines à la cruauté et à l'avidité dans les mythologies de la Mésopotamie et du Proche-Orient. Était-ce là que tout avait commencé ? L'Atlantide était-elle le berceau des dieux ?

Jack saisit la souris et tira l'image vers le haut pour voir le plancher de la grotte. L'analyse de l'échantillon qu'il avait prélevé venait d'arriver. Le sol en pierre était recouvert de différentes couches de chaux brûlée. Et dans la chaux étaient incrustés les crânes humains plâtrés, qui semblaient émerger du sol de la même façon que le crâne de taureau surgissait de la paroi rocheuse. Jack étudia les autres crânes, ceux qui n'étaient pas plâtrés. Certains étaient couchés à proximité de bassins en pierre. Il y avait en réalité trois bassins taillés dans le roc, d'environ cinquante centimètres de haut. Les piliers de forme humanoïde qui surplombaient les crânes renversés offraient un spectacle effroyable. En tant que professionnel, Jack s'efforça de garder un certain détachement, mais il en avait la chair de poule. Que s'était-il passé ?

Costas approcha son fauteuil, réduisit l'image et saisit une clé. Un quadrillage tridimensionnel, vu depuis l'angle supérieur droit, apparut à l'écran. Le logiciel de cartographie avait été conçu pour projeter une image holographique sur l'écran miniature du casque des combinaisons environnementales, à partir de données photogrammétriques, GPS, sonar ou autres préalablement saisies, afin d'aider les plongeurs à évoluer dans un environnement peu éclairé. Mais ici, il allait être utilisé pour créer une image isométrique du site. Le quadrillage disparut derrière une carte

bathymétrique de la mer Noire et le cadrage se resserra progressivement autour de la plaine abyssale située au centre de la mer, du littoral de la Turquie, puis de l'emplacement du site, à environ quinze milles nautiques de la frontière avec la république de Géorgie. Jack et Costas virent apparaître sous leurs yeux les sommets jumeaux, juste au-dessous de la surface, puis les versants du volcan, où les coulées de lave et autres retombées volcaniques avaient enseveli les ruines de la cité, cinq ans auparavant, lors d'une éruption terrifiante qui avait failli leur coûter la vie.

— Arrêtons-nous là, proposa Costas en tapant sur une touche. Quand on est partis d'ici, il y a cinq ans, on croyait que l'éruption avait détruit toute la cité.

— Oui, tu disais qu'il te faudrait un profileur sous-marin pour espérer voir quelques vestiges. Un puissant sondeur à ultrasons à basse fréquence. Le truc que tu bricoles depuis cinq ans à l'atelier d'ingénierie de l'UMI.

— Que je perfectionne.

— D'accord, que tu perfectionnes.

Les versants du volcan étaient encombrés de rochers épars et lardés de fissures. On aurait dit une vue aérienne du mont Sainte-Hélène, dans l'État de Washington, après l'éruption de 1980. Là où Jack se souvenait avoir vu des bâtiments évoquant les *pueblos* indiens, il n'y avait qu'une coulée de boue rigidifiée, qui recouvrait totalement le substrat rocheux et tous les édifices.

— C'est bien pire que ce que je craignais, murmura Jack en constatant l'ampleur des dégâts. C'étaient des bâtiments en pisé. La lave a dû tout ensevelir.

— Eh bien, détrompe-toi. Tu vas être surpris !

Costas relança la vidéo. Les grandes étendues de lave se transformèrent en coulées étroites, semblables à des rivières figées, entre lesquelles on pouvait discerner des structures rectilignes. Costas pointa le doigt vers la partie supérieure de l'écran.

— Tu as raison, la lave a dû détruire les bâtiments en pisé sur son passage, admit-il. Le tunnel qu'on a traversé ce matin a été creusé dans une de ces coulées et tout ce qui a survécu, c'est le pilier en pierre avec le symbole d'Atlantis. Mais les coulées de lave ont été bien plus étroites qu'on ne le pensait. Pendant que la perforatrice perçait le tunnel hier, j'ai pris le submersible pour aller prélever quelques échantillons un peu plus bas sur le versant, et je viens d'avoir les résultats. Il ne s'agit pas de lave mais de matières pyroclastiques, de scories et de cendres solidifiées. Il semble que la cendre volcanique et la chaux aient formé une sorte de béton hydraulique, comparable au matériau que les Atlantes utilisaient pour étancher les murs. Les coulées pyroclastiques, là où elles ont eu lieu, n'ont pas détruit l'Atlantide. Elles l'ont préservée.

— Ça alors ! souffla Jack.

À l'écran, la croûte rigide disparut pour révéler des structures intactes, un vaste complexe de bâtiments à toit plat de trois ou quatre étages.

— C'est fantastique ! J'ai l'impression d'avoir remonté le temps jusqu'au jour où on a découvert l'Atlantide à bord de nos Aquapod. Jamais je n'aurais pensé revoir ça…

— D'un autre côté, on n'est pas près de pouvoir faire des fouilles. Même si le volcan se calme et qu'on peut redescendre, ce sera comme travailler sur la Lune. À Herculanum, que le Vésuve a recouvert d'une coulée pyroclastique, seul un cinquième du site a été fouillé en deux cent cinquante ans. Et Herculanum ne se trouve pas sous cent mètres d'eau empoisonnée par le dioxyde de soufre.

— Cette vue, plus que tout ce que nous avons pu observer il y a cinq ans, présente des similitudes incroyables avec les maisons néolithiques découvertes ailleurs.

— Sur le site de Çatal Höyük, par exemple, dans la plaine de Konya ?

— Exactement, confirma Jack, à environ trois cents kilomètres au sud-ouest.

Il agrandit une des photos alignées en bas de l'écran. Il s'agissait d'une gravure représentant une ville bâtie au milieu d'une plaine et composée d'édifices intriqués les uns dans les autres comme dans un *pueblo* indien du sud des États-Unis.

— Le mois dernier, je me suis absenté quelques jours du chantier de fouilles de Troie pour aller y faire un tour, tu te souviens ? Un de mes amis dirige une expédition dans les monts Taurus, au sud, dans l'espoir de trouver dans les grottes des peintures rupestres et autres indices témoignant de la présence d'hommes de l'âge de la pierre. Les fouilles du site de Çatal Höyük, dans les années soixante, ont donné au monde un aperçu de ce à quoi ressemblaient les villes du Néolithique.

— Il date de la même époque que l'Atlantide ?

— Oui, répondit Jack, du début du Néolithique, il y a environ onze mille ans, date de l'émergence de l'agriculture sédentarisée, à la fin de la période glaciaire. L'Atlantide a été inondée par la mer Noire à la fin du VI^e^ millénaire avant notre ère mais, d'après la datation au carbone 14 du bois issu des bâtiments que nous avons vus il y a cinq ans, la cité existait déjà depuis au moins deux mille ans. Çatal Höyük s'est développée au cours du VIII^e^ millénaire avant notre ère. Mais il existe des sites néolithiques encore plus anciens.

Il agrandit une autre image, qui représentait un tell du Proche-Orient, une cité ancienne striée de tranchées et de murs en ruine.

— Voici Jéricho, dans la vallée du Jourdain, au nord de la mer Morte. Tu connais l'histoire de Josué, qui conduit les Israélites à la Terre promise et arrive à Jéricho, dans l'Ancien Testament ?

Costas leva les yeux pour se concentrer et se mit à réciter le passage.

— « Le peuple poussa des cris, et les sacrificateurs sonnèrent des trompettes. Lorsque le peuple entendit le son de la trompette, il poussa de grands cris, et la muraille s'écroula. » Facile, quand on est grec orthodoxe et qu'on a vécu dans un internat de New York où il fallait mémoriser des extraits de la Bible !

— Tu ne cesseras jamais de me surprendre ! Et c'est aussi de là que vient ton intérêt pour la poésie ?

— Non, ça, c'était le Cercle des poètes disparus, après l'école. Il fallait bien que j'aille quelque part et je détestais le sport. Je pouvais me cacher au dernier rang pour dessiner des plans de moteurs de sous-marin.

— La poésie a dû imprégner ton cerveau malgré toi.

— C'est ce que me dit toujours Jeremy. Tu sais qu'il est capable de déclamer des passages entiers de Shakespeare ! On fait ça, quand on est seuls au labo d'ingénierie. C'est de là que je tiens cette citation d'Othello.

— Eh bien, j'espère que tu mets un peu de cette poésie dans tes submersibles.

— C'est exactement ce que m'a dit Jeremy quand on a fini le bébé kangourou. Pauvre bébé kangourou, qui a fait le sacrifice de sa vie !

— Je suis désolé, vraiment, dit Jack en posant la main sur l'épaule de Costas. Pour en revenir à Jéricho, les fouilles effectuées dans les années cinquante ont mis au jour un rempart d'au moins quatre mètres de haut et une tour en pierre de huit mètres. La chronologie biblique classique place Josué vers le milieu du II^e^ millénaire avant notre ère. Mais les remparts de Jéricho datent du VIII^e^ voire du IX^e^ millénaire avant notre ère et sont donc antérieurs d'au moins six mille ans. L'archéologie raconte une histoire bien plus extraordinaire que la Bible. Les fouilles de Jéricho ont permis de mieux connaître le début du Néolithique et montré que la construction de murs et de tours a été possible dès l'aube de la civilisation, à une époque où la plupart des êtres humains n'étaient

encore que des chasseurs-cueilleurs.

— Et ce n'est pas à Jéricho qu'on a trouvé pour la première fois des crânes recouverts de plâtre ?

— Si, exactement comme ceux que j'ai vus ce matin dans le sanctuaire. Il y a un lien entre les communautés de cette région, en termes de religion, de système de croyances. Mais Jéricho se trouve à la périphérie de ce monde du début du Néolithique, à la pointe sud-ouest du Croissant fertile, qui montait jusqu'en Anatolie et redescendait vers la Mésopotamie. Je crois que le centre était ici, sur le rivage de la mer Noire avant qu'il ne soit inondé, et en Anatolie. Et je ne parle pas uniquement de Çatal Höyük. Deux autres sites ont révolutionné notre conception de la religion au Néolithique inférieur.

Jack agrandit une autre image.

— Incroyable ! s'exclama Costas, stupéfait. Ces piliers, ce sont presque les mêmes !

C'était comme si le sanctuaire de l'Atlantide avait été extrait de la grotte sous-marine, emporté sur la terre ferme, et partiellement enseveli comme une crypte semi-souterraine. Il s'agissait d'une structure ovale, encore en partie enterrée, d'environ dix mètres de large. Des piliers en forme de T étaient disposés à intervalles plus ou moins réguliers le long d'un mur de facture rudimentaire. Sur ceux du premier plan, on discernait des bas-reliefs d'animaux, de vautours et peut-être même un bras humain.

— Il s'agit de Göbekli Tepe, déclara Jack, un site qui se trouve à environ deux cents kilomètres au sud, sur le plateau anatolien.

Il afficha une photo similaire, sur laquelle on voyait une série de piliers alignés à l'intérieur d'une salle, également à demi ensevelie mais de forme rectiligne.

— Et voici Nevali Çori, le deuxième site. Il y a aussi un pilier avec un bras et un bas-relief représentant une tête humaine surmontée d'un vautour.

— Je comprends pourquoi tu étais si excité quand tu as vu le sanctuaire de l'Atlantide, ce matin.

— Il fait partie d'un ensemble, qui compte parmi les découvertes les plus extraordinaires de l'histoire de l'archéologie.

— Et ça remonte à quand ?

— Le complexe de Göbekli Tepe date d'au moins neuf mille ans avant notre ère. Ce qui veut dire qu'il a onze mille ans ! Il est antérieur aux premières traces d'agriculture, aux premiers établissements sédentaires, et même à Jéricho. Il a été bâti par des chasseurs-cueilleurs. Certains le considèrent comme le premier temple du monde, comme le jardin d'Éden. Mais ce n'est pas tout à fait juste. Qui dit temple dit culte, ce qui est un concept moderne. Regarde ces vautours, ces crânes. Je ne crois pas qu'on ait rendu un culte à qui que ce soit ici. À mon avis, c'était un lieu de cérémonie, de rituels, mais dans le sens où il donnait accès au monde des esprits.

— Une sorte d'*axis mundi*, une porte entre l'enfer et le paradis…

— Sauf que la notion d'enfer est peut-être une invention des religions qui sont apparues après cette période, un simple moyen d'asservir les peuples par la peur. Il y a un moment où les prêtres-rois ont commencé à façonner la spiritualité selon leurs propres intérêts, à invoquer des dieux à visage humain qui, aux yeux du peuple, ne faisaient qu'un avec eux-mêmes.

— Combien de temps ce site a-t-il été occupé ?

— Ce qui est fascinant, c'est que Göbekli Tepe ne s'est pas transformé en site religieux au fil du temps. Vers 8000 avant notre ère, il a été délibérément enseveli. Des milliers d'années plus tard, en Europe, des cromlechs et des tumulus funéraires ont subi le même sort. Ce phénomène pourrait être lié au culte des ancêtres. Les premiers ancêtres à avoir été vénérés dans ces lieux seraient devenus

trop vieux, trop éloignés des vivants, et on les aurait coupés du monde en les enterrant pour faire de la place aux autres. Mais cela n'explique pas tout. Je crois que nous avons affaire à la marginalisation d'un système de croyances global. Pour les nouveaux prêtres, la tradition représentait encore une menace importante. Ils auraient donc pu ordonner la destruction des sites cérémoniels, afin que ceux-ci ne soient jamais réutilisés. Je pense que le développement des premières villes et cités, avec la montée en puissance des prêtres-rois, a constitué un tournant majeur. C'est là que sont apparus de nouveaux dieux, au moment du déclin de sites tels que Göbekli Tepe, lorsque ces piliers avec des bras d'hommes ont été érigés.

— Et c'est peut-être ce qui s'est passé en Atlantide, suggéra Costas en revenant à l'image du site englouti. À l'origine, le sanctuaire se trouvait sur la partie émergée du volcan. Les parois étaient ornées de peintures mais, visiblement, tout ce qui était ancien était en train d'être remplacé par ces piliers et ces bas-reliefs. À la fin, il ne restait qu'une petite entrée à travers un mur de maçonnerie, puis l'accès au sanctuaire a été totalement bloqué. Quelqu'un a voulu faire table rase du passé.

— Absolument ! s'exclama Jack avec enthousiasme. Pour bâtir ou détruire un site, pas besoin d'une race de surhommes. Ce qu'il faut, c'est beaucoup d'organisation et de main-d'œuvre. Si Göbekli Tepe était le jardin d'Éden, on n'a pas dû beaucoup y lézarder en mangeant des pommes ! Pour faire les piliers, il a fallu exploiter une carrière avec des outils rudimentaires en pierre et en bois de cerf. Ce sont des monolithes indépendants les uns des autres. Ils ont dû être taillés et transportés sur le site. On estime que le plus gros pèse au moins vingt tonnes. Vingt tonnes ! Des centaines de personnes ont été rassemblées pour travailler sur ces monuments. Une autorité quelconque est parvenue à les convaincre d'accomplir des tâches à la fois dangereuses et d'une pénibilité extrême.

— Et la date correspond au site de l'Atlantide ?

— Je crois que ce que nous avons découvert aujourd'hui est vraiment ancien, plus ancien que tout le reste. Les peintures rupestres du sanctuaire datent du Paléolithique. Elles ont au moins douze mille ans. Et il y a cinq ans, dans la grotte que nous avons baptisée la Salle des ancêtres, nous avons trouvé des pigments organiques qui, d'après la datation au carbone 14, remontent à au moins trente-cinq mille ans et font partie des peintures rupestres les plus anciennes du monde. Le volcan était déjà un site à connotation religieuse pendant la période glaciaire. Les chamans qui se sont enfoncés dans cette montagne pour tenter d'accéder au monde des esprits ont peut-être parcouru des kilomètres avant de la trouver.

— Et au début du Néolithique, il y a environ onze mille ans, un nouveau groupe s'est installé ? risqua Costas.

— Je pense plutôt que des idées nouvelles ont germé de l'intérieur, y compris parmi les chamans. Certains d'entre eux ont peut-être vu le monde évoluer autour d'eux et souhaité le contrôler en imposant un nouvel ordre religieux à la population. Leur influence se serait ensuite étendue en Anatolie et dans le Croissant fertile, jusqu'à Göbekli Tepe, Çatal Höyük et Jéricho.

— Tu dis qu'ils ont exercé un pouvoir sur la population locale. Alors c'est comme ça qu'ils ont bâti cet endroit ? Ils ont réduit le peuple en esclavage ?

— C'est possible… Les hommes qui ont découvert les grottes et réalisé les peintures rupestres étaient des chasseurs-cueilleurs. Ils ont peut-être été contraints de passer à l'agriculture par les nouveaux prêtres, qui avaient besoin d'une main-d'œuvre sédentarisée pour construire des monuments religieux. C'est le genre de théorie radicale que certains archéologues ont commencé à avancer lorsque le temple de Göbekli Tepe a été découvert. Le temple est plus ancien que la ville bâtie autour et antérieur aux premières traces d'agriculture. Si l'Atlantide confirme cette théorie, ce

sera une immense révélation.

— À ton avis, qu'est-ce qui s'est passé quand la mer Noire a inondé le littoral ?

— Quand on a découvert l'Atlantide, je me suis replongé dans tous les mythes évoquant le Déluge : le mythe grec de Deucalion, l'histoire de Noé dans l'Ancien Testament et le texte mésopotamien de l'épopée de Gilgamesh. J'ai toujours pensé que ces récits s'inspiraient de la même catastrophe naturelle : l'élévation du niveau de la mer à la fin de la période glaciaire et, plus précisément, l'inondation du Bosphore et du rivage de la mer Noire au cours du VI^e^ millénaire avant notre ère. Du reste, ils renvoient tous au Néolithique. L'histoire de Noé qui embarque des couples d'animaux d'élevage correspond au départ des premiers agriculteurs d'Anatolie pour les îles de la Méditerranée, comme Chypre, où des os d'animaux non indigènes ont été retrouvés sur des sites néolithiques.

— Des animaux domestiques ?

— Oui, confirma Jack. Des chèvres, des moutons, des vaches ont été attachés dans des embarcations précaires et transportés à la rame. (Il regarda les bas-reliefs de léopards et de taureaux sur les piliers.) Mais en ce qui concerne cette époque très ancienne, où les animaux commençaient à peine à être domestiqués, il faut garder l'esprit ouvert. Nous avons trop souvent tendance à chercher des raisons économiques : on prend des animaux domestiques, car ils fournissent de la nourriture et des vêtements. Cependant, les taureaux que l'on voit ici n'étaient-ils pas plutôt destinés à aider les chamans à accéder au monde des esprits lors de leurs cérémonies ? N'est-ce pas dans ce but que les taureaux sauvages ont été rassemblés dans des enclos et domestiqués ? L'élevage à des fins alimentaires n'est-il pas apparu plus tard, après que les hommes se sont sédentarisés autour de ces sites sacrés ?

Costas s'adossa à son siège et réfléchit un instant.

— Si mes souvenirs sont bons, l'analyse paléoécologique réalisée par l'UMI il y a cinq ans a montré qu'il y avait beaucoup d'animaux sauvages dans cette région juste après la période glaciaire. Si les chasseurs-cueilleurs avaient suffisamment de viande à leur disposition, pourquoi auraient-ils voulu domestiquer les animaux ?

— En effet ! Si ce n'était pas pour des raisons économiques, il faut chercher d'autres explications, et la religion en est une.

— Alors qu'est-ce que tu penses de ces piliers ?

— Tu sais, les textes les plus fascinants que j'aie étudiés sont ceux des mythes babyloniens de la Création et du Déluge, écrits sur des tablettes d'argile au cours du III^e^ millénaire avant notre ère, en Mésopotamie. Ils mentionnent des dieux, comme Enlil le tout-puissant et Ishtar, la déesse de l'Amour. Et il est possible que ces noms trouvent leur origine dans cette période du Néolithique. Dans *L'Épopée de Gilgamesh*, le récit du Déluge semble être dérivé d'une histoire antérieure, le mythe d'Atrahasis, qui signifie « Lorsque les dieux étaient des hommes ». L'Atrahasis et les autres mythes de la Création font référence à un groupe de dieux appelé les Anunu et parfois à un autre, les Igigi. Plus tard, ceux-ci acquièrent plus de caractère et finissent par faire partie intégrante du panthéon mésopotamien mais, au départ, tels des êtres encore inachevés, ils n'ont ni nom ni visage. Ils sont comme ces piliers, qui semblent avoir quelque chose d'humain et sont à mi-chemin entre notre monde et le monde des esprits.

— Dans les peintures de Lascaux ou d'autres sites paléolithiques, se rappela Costas, on voit parfois des mains humaines. L'artiste a projeté de la peinture autour de sa paume posée à plat sur la paroi. Regarde les mains sur les piliers. On dirait que les sculpteurs n'avaient encore jamais représenté d'êtres humains. Ils ont réalisé des ébauches de statues, où seules les mains apparaissent,

comme si c'était la seule partie du corps humain qu'ils avaient l'habitude de représenter.

— Ce n'est peut-être pas des êtres humains qu'ils ont représentés pour la première fois, songea Jack à voix haute, mais des dieux…

— Mais tu as dit que les taureaux étaient sacrés. Ce n'étaient pas eux, les dieux ?

— Ils ne faisaient pas l'objet d'un culte. Les chamans les utilisaient comme intermédiaires pour accéder au monde des esprits. Ces animaux de chair avaient le pouvoir de se transformer en animaux-esprits.

— Alors d'après toi, le concept de dieu est une invention du Néolithique ?

— C'est la question que je me pose depuis cinq ans. L'Atlantide n'est pas seulement une découverte archéologique extraordinaire, la pierre angulaire de la civilisation. Il y a ici quelque chose qui nous pousse à nous interroger sur le fondement même d'un système de croyances né il y a dix mille ans.

— Tu crois que tout a commencé ici ?

— D'après les mythes babyloniens de la Création, l'agriculture et l'élevage ont été importés d'une montagne sacrée, désignée sous le nom de Dû-Re, où vivaient les Anunu…

— La montagne sacrée de Dû-Re, répéta Costas à voix basse. Et tu penses qu'il s'agit de l'Atlantide ?

— Les mythes babyloniens de la Création font toujours référence aux terres du nord de l'Anatolie, situées au-delà des montagnes, indiqua Jack. Or, nous savons que c'est là qu'ont débuté la culture des céréales et la domestication des animaux. L'agriculture s'est ensuite développée en Mésopotamie, notamment le long des fleuves traversant le désert, où l'irrigation et la culture ont été des valeurs économiques essentielles à l'accroissement démographique, étant donné la rareté des ressources naturelles. Mais je ne crois pas que les premières communautés agricoles d'Anatolie, comme Çatal Höyük, aient distillé petit à petit ces idées autour d'elles. Les grandes idées ne se distillent pas. Elles se répandent rapidement. À mon avis, elles ont été apportées par un flot de réfugiés fuyant le déluge de la mer Noire, notamment par un clergé en passe de quitter l'âge de la pierre, fort de ses nouveaux dieux et de son aptitude à contrôler le peuple. (Il pointa l'index vers les piliers affichés à l'écran.) Je crois que ces piliers représentent les membres de ce clergé. Nous devons découvrir où sont allés les Atlantes. Mais il faut que nous trouvions un endroit où nous ne soyons pas obligés de les étudier à travers leurs descendants, à travers les couches de civilisation qui se sont superposées en Anatolie, en Égée, en Égypte et en Mésopotamie. Un endroit éloigné du berceau de la civilisation, où certains des anciens prêtres, les chamans, ont pu aller dans l'espoir de fonder une nouvelle Atlantide.

Costas ouvrit une carte et pointa l'index vers le site de l'Atlantide, non loin de la rive sud-est de la mer Noire.

— Récapitulons, proposa-t-il : avant l'inondation, survenue il y a sept mille cinq cents ans, l'Atlantide est le volcan le plus important de la région, un cône symétrique classique, avec des sommets jumeaux qui sont les vestiges d'une caldeira s'étant effondrée lors d'une éruption. Au début du Néolithique, l'espace situé entre les deux pics est aménagé en plate-forme cérémonielle. Celle-ci mène à un complexe de grottes, parmi lesquelles se trouve le sanctuaire que tu as vu ce matin. (Il fit glisser son doigt jusqu'au sud de la Turquie.) Sur le site de Çatal Höyük, d'après le rapport géologique que j'ai lu, on retrouve des couteaux et des lames en obsidienne, roche issue des volcans éteints du Gollu Dag et du Nenezi Dag. L'obsidienne a une valeur cérémonielle.

Il attrapa un épais document posé à côté de l'ordinateur, le rapport de Jack sur la découverte de l'Atlantide, et regarda l'image placée en couverture. Il s'agissait d'une peinture murale du

Néolithique, qui semblait représenter un complexe de structures sous une montagne.

— Et à Çatal Höyük, se trouve cette peinture, qui pourrait être une représentation de l'Atlantide, avec les sommets jumeaux du volcan derrière la ville. Tout cela témoigne de l'importance des volcans, en particulier de celui-ci.

— Oui, j'ai mis cette image en couverture pour montrer que l'Atlantide n'est pas unique, qu'elle fait partie d'un ensemble, même si nous n'avions pas tous les éléments en main il y a cinq ans. C'est l'Atlantide telle que son peuple la voyait.

— Ensuite, poursuivit Costas, il y a ce mythe babylonien qui fait référence au mont Dû-Re, la résidence des dieux. Les plus grandes montagnes de la région située au nord de Babylone sont toutes des volcans. (Il déplaça son doigt vers la gauche et s'arrêta entre la Turquie et la Grèce.) Et nous avons l'île de Santorin, le volcan dont le sommet s'est effondré au II^e^ millénaire avant notre ère et qui a détruit la civilisation de l'âge du bronze en Crète. Il y a cinq ans, nous avons pensé que certains des prêtres de l'Atlantide avaient pu gagner cette île, des millénaires auparavant, et y bâtir un sanctuaire semblable à celui qu'ils avaient été contraints d'abandonner. Tu vois où je veux en venir ?

— On doit chercher du côté des volcans.

— Sans oublier ceux qui ont été construits par les hommes, précisa Costas. (Il saisit sa tablette, passa les doigts sur l'écran et la tendit à Jack.) J'étais en train de faire des comparaisons quand Macalister est entré. Ce n'est qu'une intuition, mais les similitudes sont frappantes.

Jack regarda l'écran, séparé en deux fenêtres. À gauche, on voyait la coupe longitudinale d'un volcan, dont la chambre magmatique était poussée vers le haut par la force d'une éruption. À droite, il s'agissait de la coupe longitudinale d'une structure triangulaire, traversée horizontalement par une galerie qui menait à une chambre centrale, reliée au sommet par une sorte de cheminée étroite.

— La pyramide maya de Palenque, dans le Yucatán ? suggéra Jack.

— C'est celle qui illustre le mieux ma théorie.

Le téléphone de bord, situé à côté de la porte, se mit à sonner. Costas alla décrocher et, après une brève conversation, revint s'asseoir à côté de Jack.

— Quoi ? demanda-t-il. On dirait que quelque chose t'intrigue.

Jack fixait l'écran, les sourcils froncés.

— Il y a quelque chose de capital là-dedans, dit-il enfin, qui bouleverse totalement notre conception de l'apparition de la civilisation et renvoie aux origines de la discorde entre les hommes : l'homme sauvage contre l'homme civilisé. Et cela pourrait être une affaire de religion. À l'aube du Néolithique, les hommes ont commencé à se détourner des traditions ancestrales. Jusqu'à ce que les dieux s'imposent, il y a sans doute eu des conflits. La tradition a dû représenter une menace bien plus importante pour les premiers prêtres-rois que les États rivaux. Les guerres de religion sont peut-être aussi anciennes que la civilisation elle-même. Et c'est la création de nouveaux dieux qui en est à l'origine.

— Qu'est-ce qui s'est passé selon toi ?

— Je ne sais pas… Nous devons essayer de comprendre les enjeux de la religion au Néolithique. Pourquoi les nouveaux prêtres ont-ils eu peur des tenants de la tradition ?

— Eh bien, nous allons peut-être avoir un élément de réponse. Jeremy vient d'arriver de Troie à bord du Lynx. Officiellement, il a besoin du labo du *Seaquest II* pour faire une datation au carbone 14. Il pense avoir trouvé une couche très ancienne sur le site, qui remonte peut-être au Néolithique. Mais en fait, il est venu pour nous voir. Le meilleur système d'imagerie de l'UMI se trouve sur le chantier de Troie, alors je lui ai envoyé quelques images brutes de notre petite virée de ce matin pour qu'il les traite. Il est excité comme une puce. Il dit qu'il faut que tu voies ça.

Jack consulta sa montre.

— On a moins d'une heure avant que Macalister ne me jette dehors. Moins d'une heure pour résoudre le mystère de l'Atlantide. Et réécrire les origines de la civilisation.

— Je ne suis qu'un simple expert en submersibles, Jack. Tout ce que je veux, c'est construire un autre ROV.

— C'est peut-être le plus grand trésor que nous ayons jamais cherché, Costas ! Il s'agit de découvrir l'origine des dieux !

— Bon, alors qu'est-ce que je dis à Jeremy ?

— Dis-lui de nous rejoindre.

Costas retourna au téléphone.

— Au fait ! Lanowski veut venir aussi. Il va tenter quelque chose depuis la station de surveillance du ROV. Mon bébé kangourou transmet peut-être encore des informations.

Jack posa la main sur l'épaule de Costas.

— Essaie de l'oublier, dit-il avec compassion.

— Je suis sérieux. Quand on est remontés à bord du submersible ce matin, on a vu où la caldeira avait implosé. D'après les données cartographiques que Lanowski et moi avons enregistrées hier, je pense que le ROV se trouve désormais juste au bord du gouffre. Il est donc possible qu'il soit encore intact. Le volcan est en pleine activité et le prochain hoquet va sans doute emporter le sanctuaire, mais ça vaut le coup d'essayer.

— Comment le ROV pourrait-il émettre un signal sous toute cette lave ?

— Il y a peut-être une fissure au-dessus du sanctuaire. J'ai repensé aux perturbations électromagnétiques qui ont rompu la communication entre nous. Elles venaient peut-être de là. Lanowski pourra nous en dire plus.

— Tant qu'il ne te fait pas plus de mal que de bien…

— J'ai une raison de m'obstiner, Jack. Quand j'étais encore relié au ROV, pendant que tu t'échappais du sanctuaire, j'ai jeté un coup d'œil à l'écran dans mon casque. Dès que tu as coupé le câble, toutes les images enregistrées ont été perdues. Jeremy et moi allons devoir rectifier ça sur le prochain modèle. Mais je te jure que j'ai vu quelque chose au fond de la pièce. Ce n'étaient pas les peintures rupestres, ni les piliers. C'était autre chose. Si le bébé kangourou est resté là où tu l'as laissé, il le voit peut-être encore.

— D'accord, fais ce que tu peux.

— Et Lanowski a autre chose à te montrer.

— Pas sur son fidèle tableau noir, j'espère. Je n'ai pas le temps d'assister à une démonstration de trois heures.

— Il m'a parlé de revenir à la source, d'une histoire d'arbre qui nous cache la forêt. D'après lui, si nous voulons savoir où sont allés les derniers chamans de l'Atlantide, nous devons d'abord revenir à ce qui nous a conduits à l'Atlantide. Aux indices. Aux preuves. À ce qui est sous nos yeux depuis le début.

— Ça a l'air presque trop simple pour Lanowski…

— Détrompe-toi ! Il pense que cette analyse est trop complexe pour un ordinateur et qu'il va devoir la faire mentalement.

Jack leva les yeux au ciel.

— Là, je le retrouve !

Il se tourna de nouveau vers l'écran et zooma sur un des piliers, un monolithe blanc qui se dressait fièrement devant le mur de la grotte, les bras tendus en T vers l'extérieur. Il se rappela les

bas-reliefs représentant des rangées de prêtres et de prêtresses qu'il avait découverts, cinq ans auparavant, sur les parois des galeries inondées de l'Atlantide. Il revit ces personnages hiératiques, solennels, la barbe et les cheveux tressés sous leur chapeau conique, qui marchaient d'un air confiant, un gourdin à la main. Sculptés juste avant l'inondation, comme les bas-reliefs des piliers, ils lui avaient semblé proches de ce qu'il avait pu voir à Babylone, en Égypte ou dans l'Europe de l'âge du bronze. Mais qu'était devenu l'ordre ancien ? Qu'était-il arrivé aux chamans qui avaient peint des animaux dans les grottes, comme pour représenter un monde spirituel apparemment aux antipodes de ce qu'incarnaient ces prêtres ?

Jack pensa à la forme circulaire qu'il avait vue, lors de sa plongée, près du sommet d'un des piliers. Ce motif en spirale avait été gravé grossièrement là où d'autres, plus anciens, avaient été effacés au burin. D'après ses contours encore nets, il avait peut-être été réalisé au dernier moment, pendant la montée des eaux. Jack regarda la photo à l'écran, la fit glisser vers le haut et zooma sur le motif. On aurait dit une image surgie du passé, de la lointaine préhistoire des grottes et des chamans. Et pourtant, il était désormais convaincu qu'il s'agissait d'un visage humain, effrayant, comme vu à travers des ronds dans l'eau. Ce visage avait-il été gravé par les nouveaux prêtres pour montrer la face obscure du monde des esprits, les chemins lugubres où pouvaient mener les voyages spirituels ? Était-ce un avertissement destiné à ceux qui pourraient être tentés de retourner à la tradition ?

Ou était-ce un appel à l'aide, une image gravée dans l'horreur asphyxiante de la confrontation avec la mort ?

Jack avait la tête qui tournait. Il ferma les yeux et, l'espace d'un instant, eut une vision extraordinaire : les piliers de pierre n'étaient plus des représentations maladroites, abstraites, de la silhouette humaine. C'étaient des personnes tronquées, comme si le sanctuaire avait été inondé pendant le dernier acte de la transformation, au moment où les crânes plâtrés allaient être arrachés au monde des esprits et placés en haut des piliers pour transformer les ancêtres en dieux. Les prêtres parés de bijoux taillaient, gravaient et effaçaient au burin, tandis que les formes spectrales des chamans, accroupis contre le mur de la grotte, semblaient onduler sur la roche comme des animaux-esprits. Puis les piliers surgirent en entier, terrifiants, condescendants. Ces dieux qui avaient désormais un visage n'étaient pas nés de la terre, comme les rochers de lave sculptés par le volcan, mais d'un lit de sang et de terreur.

Ce fut l'une des visions les plus remarquables que l'archéologie ait inspirées à Jack, mais aussi l'une des plus troublantes. Que s'était-il passé à l'intérieur de ce sanctuaire condamné, dans les dernières heures de la montée des eaux ? Jack s'adossa à son fauteuil, s'étira et sentit tous les muscles de son corps. Il était épuisé par la plongée mais déterminé à optimiser chaque seconde de son temps. Il secoua la tête pour se vider l'esprit et leva les yeux vers Costas.

— D'accord, nous allons avoir besoin de nos meilleures recrues pour réfléchir ensemble à tout ça. Fais-les venir tous les deux.

6
Près de Bergen-Belsen, Basse-Saxe, Allemagne

Maurice Hiebermeyer inclina son iPad sous la lampe suspendue au faîte de la tente pour mieux voir les lettres grecques du papyrus. Sur le chantier de fouilles de Troie, le technicien chargé du traitement informatique des images et Jeremy Haverstock avaient travaillé pendant des heures sur cette photo. Lorsque la saison avait touché à sa fin, Hiebermeyer avait quitté Troie en compagnie de son équipe égyptienne pour regagner l'Institut archéologique d'Alexandrie. Il n'avait jamais participé aux plongées sous-marines de l'UMI – il s'intéressait aux tombes égyptiennes, pas aux épaves – mais Jack et lui étaient de vieux amis. Ils s'étaient rencontrés pendant leur scolarité, lorsqu'il avait été envoyé en pension en Angleterre, loin de son Allemagne natale. Et ils s'étaient découvert la même passion pour l'archéologie. Après des études communes à l'université de Cambridge, ils avaient suivi des chemins séparés. Tandis que Jack avait fondé l'UMI, il était parti en Égypte, où il avait fini par créer l'Institut archéologique d'Alexandrie. Cependant, Jack l'avait nommé professeur associé à l'UMI et ils se retrouvaient régulièrement pour se parler de leurs découvertes et de leurs projets, comme ils le faisaient lorsqu'ils étaient lycéens.

Hiebermeyer leva les yeux de l'iPad, satisfait du travail que son équipe et lui avaient accompli à Troie. La première fois qu'il avait fait des fouilles en dehors de l'Égypte avec l'UMI, c'était à Herculanum, en Italie, quatre ans auparavant. Il s'était mis en quête d'une bibliothèque latine pour trouver des informations sur le paléochristianisme après que Jack et Costas avaient découvert l'épave du navire de saint Paul, au large de la Sicile. Cette fois, il était resté cinq mois à Troie. Jamais il n'avait quitté l'Égypte aussi longtemps ! Mais Herculanum et Troie étaient tous deux remontés dans son estime depuis la découverte sur ces sites d'artefacts égyptiens, qui avaient montré l'étendue de l'influence égyptienne dans l'Égée de la fin de l'âge du bronze. Il s'était réjoui de quitter le siège de l'Institut et le port d'Alexandrie pour prendre le temps de réfléchir à sa théorie, selon laquelle les derniers rois de Troie étaient égyptiens. Il avait été impatient d'en débattre avec Jack et leur vieux mentor de Cambridge, le professeur James Dillen, qui avait participé aux fouilles et disposait quant à lui d'indices spectaculaires de la présence de Grecs mycéniens, dont Agamemnon en personne, à Troie.

Puis il avait reçu une requête très étrange : Jacob Lanowski, le génie de l'UMI, qui semblait ne jamais s'être aperçu de son existence et ne montrait pas le moindre intérêt pour l'Antiquité égyptienne, lui avait envoyé un courrier électronique pour lui demander un scan du papyrus de l'Atlantide. Dans un premier temps, il avait été réticent à sortir la pièce maîtresse du musée d'Alexandrie de sa vitrine, puis il avait regardé les images obtenues cinq ans auparavant à l'aide d'un scanner multispectral et compris qu'il disposait désormais d'une technologie bien meilleure. Lanowski avait quitté l'Angleterre et pris un vol pour la Turquie afin de rejoindre le *Seaquest II*. Son courrier électronique était arrivé juste avant que le navire ne parte pour le site de l'Atlantide, en mer Noire. Le lendemain, Jack avait lui-même abandonné le chantier de Troie à bord du Lynx avec l'intention de plonger dans le volcan. Grâce à la résurrection du papyrus, qui avait été le point de départ de la quête de l'Atlantide près de six ans auparavant, Hiebermeyer était de nouveau au cœur de ce projet extraordinaire. Et il s'en réjouissait, car il avait toujours eu plaisir à se dire que cette aventure n'avait commencé ni en mer Noire ni en Égée, mais dans le désert égyptien, avec un papyrus

trouvé dans une momie.

Il regarda la combinaison blanche qu'il avait enfilée jusqu'aux genoux, ce qui le ramena aussitôt à l'actualité. La veille, à Alexandrie, il avait pris un avion pour Francfort. Puis il était monté à bord d'un hélicoptère militaire allemand. Le ciel était couvert et la visibilité réduite. Ensuite, une Jeep l'avait emmené jusqu'à une vaste construction modulaire qui semblait surgir de nulle part au bord de la piste. Tandis que deux policiers militaires de la Bundeswehr l'escortaient jusqu'à l'entrée, il avait aperçu derrière le pavillon ce qui ressemblait à un dirigeable recouvert d'une bâche de camouflage. Lorsqu'il avait été briefé sur le bunker par téléphone, on lui avait parlé de la bulle pressurisée qui avait été placée au-dessus du site pour éviter toute contamination vers l'extérieur. Dans le brouillard, l'endroit semblait irréel, presque onirique.

Six mois auparavant, l'existence de ce bunker n'était encore connue que de quelques personnes : Hugh Frazer, ex-officier de l'armée britannique ; une jeune juive anonyme, qui avait survécu au camp de concentration voisin et vivait encore dans un foyer d'accueil près d'Auschwitz, en Pologne, où ses parents avaient été gazés ; et le commissaire européen Jean-Pierre Saumerre, cerveau de multiples activités criminelles dont le grand-père – un gangster marseillais emprisonné par la Gestapo – avait travaillé dans les cuisines du camp et s'était échappé à la Libération, après avoir eu connaissance de la présence de ce bunker nazi au milieu de la forêt. Après la guerre, Hugh Frazer était devenu professeur de lettres classiques. James Dillen, le professeur de Jack et Maurice à Cambridge, avait été son élève. Et il s'était souvenu de quelque chose qui l'avait incité, l'été dernier, à aller lui rendre visite dans son appartement de Bristol, en compagnie de Rebecca, la fille de Jack. Là, Frazer avait raconté ce qu'il avait vécu dans le camp de concentration le jour de la Libération, en 1945. Puis il avait parlé de son ami, le major Mayne, et d'un officier américain, qui avaient disparu dans la forêt toute proche, alors qu'ils cherchaient des œuvres d'art volées par les nazis, juste avant la destruction totale de la zone par un bombardement aérien des Alliés.

Dillen, qui était resté à Troie avec Jeremy Haverstock pour fermer le chantier de fouilles, avait transmis toutes ces informations à Hiebermeyer pour le préparer à ce qu'il risquait de trouver dans le bunker. Ce qui l'avait mis sur la piste, c'était un dessin qu'il avait vu chez Frazer lorsqu'il était son élève. Lors de sa visite avec Rebecca, des années plus tard, il avait appris qu'il avait été fait par la jeune juive du camp et donné à Mayne en ce jour funeste de 1945. Ce dessin représentait un objet à la fois extraordinaire et terrifiant que l'adolescente avait vu dans le bunker : un svastika inversé en or, qui était peut-être le Palladion de Troie. Par pur hasard, Frazer avait reconnu ce motif, qu'il avait vu lorsqu'il était étudiant, avant la guerre, et faisait des fouilles à Mycènes, en Grèce. À l'époque, un vieux contremaître lui avait parlé d'un artefact remarquablement similaire, que Heinrich Schliemann et sa femme Sophia avaient pris, de nuit, dans la tombe d'Agamemnon, cinquante ans auparavant. Ce trésor caché était peut-être tombé entre les mains des nazis, avides d'artefacts qu'ils associaient aux rois-guerriers de l'Antiquité.

Malheureusement, la découverte du bunker – qui abritait peut-être des œuvres d'art volées mais aussi les plus grandes antiquités perdues de Troie – avait attiré l'attention de Saumerre, dont le grand-père avait compris que le Palladion était associé à un redoutable secret. Pendant des années, le grand-père, le fils et le petit-fils avaient attendu que la base aérienne de l'OTAN bâtie à l'emplacement du camp après la guerre soit déclassée, afin de pouvoir fouiller le bunker. Convaincu que le Palladion, lui, se trouvait sur un autre site nazi – dans une mine de sel immergée de Pologne –, Saumerre avait enlevé Rebecca pour pouvoir exploiter les compétences de son père en matière de plongée sous-marine. Mais Jack et Costas n'avaient trouvé qu'une boîte vide et tout s'était terminé par de terribles affrontements à Troie, où Rebecca avait pu être sauvée. Pour l'empêcher de nuire,

Jack avait menacé Saumerre de révéler ses activités criminelles, mais il ne le ferait que lorsque celui-ci ne serait plus en mesure de prendre des otages. Pendant des dizaines d'années, l'organisation criminelle de Saumerre s'était consacrée à la recherche d'armes nazies dissimulées et peut-être en avait-elle trouvé. Après sa conversation avec Dillen, Hiebermeyer avait eu Jack au téléphone. Il se rappela ce qu'il lui avait dit : la seule certitude, c'était que Saumerre surveillait le bunker et tenterait d'infiltrer les fouilles par tous les moyens pour s'emparer de ce qui se trouvait à l'intérieur.

L'emplacement du bunker était connu depuis des mois maintenant, mais Jack avait transmis l'information aux services secrets britanniques et cela faisait seulement une semaine que le site avait été ouvert par une unité de l'armée britannique placée sous l'autorité de l'OTAN. Saumerre occupant toujours un poste influent à Bruxelles, Hiebermeyer jugeait la situation très préoccupante. Jamais il n'avait été impliqué aussi directement dans un projet soumis à une telle menace. Cependant, à l'exception de l'équipe de géophysique qui avait étudié l'aérodrome pour déterminer l'emplacement du camp, il était le premier représentant de l'UMI à se rendre sur le site du bunker. Le berceau de sa famille se trouvait à moins de vingt kilomètres et ce qui s'était passé ici, et dans bien d'autres camps sous le régime nazi, avait joué un rôle déterminant dans son désir de faire toute la lumière sur le passé. Et puis, cette affaire avait une résonance personnelle à laquelle il n'avait cessé de penser avant son départ.

Hiebermeyer envoya le scan du papyrus à Lanowski et posa son iPad devant lui, sur la table à tréteaux. Puis il passa les mains et la tête dans sa combinaison, avant de monter la fermeture Éclair. La tente dans laquelle il se trouvait, à l'arrière du pavillon, servait de sas d'équipement. Pour pouvoir entrer dans le bunker, il devait mettre une des combinaisons suspendues à la tringle. Il pencha la tête d'un côté et de l'autre, gêné par le joint en latex qui lui appuyait sur la pomme d'Adam.

— C'est un peu serré, maugréa-t-il, mais je suppose que c'est nécessaire.

Le sergent des Ingénieurs royaux britanniques, qui l'avait aidé à enfiler la combinaison, essuya le talc qu'il avait utilisé pour faciliter le passage de sa tête et tira sur la fermeture Éclair pour s'assurer qu'elle était montée jusqu'en haut.

— C'est normal, déclara-t-il avec un fort accent gallois. C'est la toute dernière combinaison nucléaire, biologique, chimique et radiologique. C'est ce qu'on appelait auparavant une combinaison NBC, mais l'aspect radiologique a été pris en compte en raison de la menace terroriste que représentent les bombes sales. Les combinaisons NBCR s'apparentent davantage à celles des astronautes.

— Et si j'ai besoin de me soulager ?

— C'est la raison pour laquelle nous vous avons demandé de ne pas boire pendant deux heures et de prendre vos précautions. La présence de chaque équipe à l'intérieur du bunker est limitée à une heure. Si vous êtes atteint de claustrophobie, prévenez le major Penn. Il vous fera sortir. Nous avons déjà vu d'autres bunkers nazis et ils peuvent être vraiment lugubres. Il y a des couches avec poche urinaire si vous en avez besoin.

— Sergent Jones, s'indigna Hiebermeyer, je n'ai pas l'intention de porter des couches ! Cette combinaison suffit amplement à mon bonheur.

— Bien, alors vous êtes prêt, annonça Jones en lui donnant une tape dans le dos. Je verrouillerai le casque une fois que le major Penn vous aura briefé. (Il lui tendit ses lunettes et prit une serviette sur la table.) Vous avez une très mauvaise vue ?

— Je vois flou au-delà de deux mètres, mais je n'en ai pas besoin pour lire.

— Alors je vous conseille de ne pas les porter dans le bunker. Il fait parfois chaud dans les casques et, si vous êtes en sueur, les verres risquent de s'embuer. Il y a un petit défaut dans le

système de circulation de l'air sur lequel nous sommes en train de travailler.

— Il y a toujours de petits défauts dans les équipements, grommela Hiebermeyer. Mes collègues de l'UMI passent la moitié de leur temps à apporter des rectifications dans le laboratoire d'ingénierie. (Il étendit le cou en faisant la grimace.) En ce qui me concerne, je travaille à l'ancienne. Je n'ai besoin que d'une truelle, d'une bonne paire de chaussures, de mon bon vieux short et d'un chapeau décent.

— Je vous ai vu à la télé avec mes gosses, dit Jones avec enthousiasme. Pour eux, vous êtes une star. Vous parlez de ce vieux short kaki qui tient miraculeusement sur vos hanches ? Difficile à oublier, si vous me permettez. C'était une émission sur l'Atlantide. Vous étiez en Égypte et vous expliquiez que vous aviez trouvé un papyrus dans une momie. Et il y avait une Égyptienne avec vous, qui expliquait tout cela très bien. Je n'ai pas compris si c'était vous ou elle le responsable.

— Il s'agissait d'Aïcha. C'était moi le responsable à l'époque, mais c'est elle maintenant. Nous nous sommes mariés environ un an après avoir fait ce documentaire. Elle est enceinte de six mois.

— Félicitations ! C'est votre premier ?

— Ça ne faisait pas partie de mes plans, admit Hiebermeyer d'un air geignard.

— Vous allez adorer ! s'exclama Jones. Ça va vous changer la vie. Moi, j'en ai trois. (Il hocha la tête en direction de la table.) Vous êtes sûr que vous ne voulez pas essayer les couches ? Ça vous ferait un entraînement.

— N'en faites pas trop.

Le sergent sourit et fit pivoter Hiebermeyer en face d'un miroir posé contre l'armature de la tente.

— Dernière phase préparatoire : vérifier vous-même votre équipement. Il faut que je file, mais le major Penn sera bientôt là. Il sera heureux de pouvoir parler Histoire avec vous. Un représentant de la direction de la Santé publique de l'Union européenne sera là dans une heure. C'est moi qui vais l'accompagner dans le bunker. Il est déjà venu et il a traité Penn comme un gosse. Penn a pris sur lui. C'est ce qui fait de lui un bon officier. Moi, je lui aurais sauté à la gorge.

Hiebermeyer prit la serviette que Jones lui tendait, essuya le sommet de son crâne chauve et chaussa ses lunettes. Le simple fait d'enfiler la combinaison lui avait déjà donné chaud. Il se regarda dans le miroir. Cette combinaison ressemblait à celle que Costas lui avait montrée au siège de l'UMI quelques mois auparavant et que Jack et lui avaient dû porter le matin même, lors de leur plongée à l'intérieur du volcan. Il jeta un coup d'œil à la pendule suspendue à côté de lui. Il était midi et demie, une heure plus tôt qu'en Turquie. Ils avaient dû remonter à bord du *Seaquest II*, mais il savait que ce n'était pas la peine d'appeler Jack avant d'avoir du nouveau. Fouiller un bunker de la Seconde Guerre mondiale, ce n'était pas comme découvrir un papyrus dans une momie égyptienne ou pénétrer dans la bibliothèque latine d'Herculanum. Depuis les événements de 1945, une ombre sournoise semblait planer au-dessus de cet endroit et tout le monde espérait que la fouille du bunker parviendrait à la dissiper.

Hiebermeyer avait insisté pour venir expertiser, à la place de Jack, les antiquités qui se trouvaient peut-être parmi les trésors pillés. Ayant grandi en Allemagne avec l'héritage du régime nazi, il n'avait pas eu de mal à convaincre son ami qu'il était le mieux placé pour se rendre dans le bunker. Bien sûr, en tant qu'archéologue, il pensait que la mise au jour d'un site nazi, qu'il s'agisse d'un bunker ou d'un sous-marin englouti, était le meilleur moyen d'entretenir le souvenir de ces années noires. Il espérait de tout cœur que cet endroit ne soit rien de plus qu'une cache d'œuvres d'art mais, pour s'en assurer, il allait devoir en fouiller chaque recoin. Lorsqu'il s'était mis en quête du trésor perdu de Heinrich Schliemann, à Troie, Jack avait été confronté à l'horreur de l'Holocauste

et cela l'avait terriblement affecté. Hiebermeyer en avait discuté avec Costas. Ils avaient tous deux estimé que l'avenir des opérations de l'UMI dépendait du charisme et de l'énergie de son fondateur. Or, ils craignaient que l'enlèvement de Rebecca et les événements liés à sa libération aient beaucoup atteint Jack, même si celui-ci ne s'en rendait pas vraiment compte.

Hiebermeyer pensa à son ami, à sa plongée avec Costas dans le volcan immergé. Il l'avait tenu à l'écart du bunker, mais il espérait qu'il n'avait pas pris de décisions inconsidérées pour compenser son sentiment d'impuissance. D'un autre côté, il l'avait toujours vu repousser les limites, lors de toutes leurs expéditions. Quand ils étaient en pension ensemble, ils s'étaient partagé les trésors du monde. L'un parcourrait les mers et l'autre, la terre ferme. Hiebermeyer s'était bien juré qu'il ne ferait jamais de plongée sous-marine. Comme Jack, il croyait de façon presque superstitieuse en sa capacité à faire des découvertes archéologiques. Et cette certitude était liée au respect d'un certain rituel. Il s'était enfoncé profondément dans des tas de galeries sombres, faufilé dans des tombes, mais n'avait jamais rien porté d'autre que son cher short kaki ! Il avait dit à Jack que la simple perspective d'être engoncé dans un équipement de plongée l'empêchait d'avoir les idées claires. Il leva les bras et replia les doigts dans ses gants blancs. Cette combinaison était déjà de trop. Il s'essuya le front, incommodé par la chaleur.

— Docteur Hiebermeyer ? David Penn, des Ingénieurs royaux.

Un homme petit et mince d'une trentaine d'années entra dans la tente. Il était vêtu d'une tenue de camouflage avec une étoile de major sur les épaulettes.

— Maurice, dit Hiebermeyer en lui tendant sa main gantée.

Le sergent Jones revint, prit une combinaison NBCR sur la tringle et aida Penn à l'enfiler, dès que celui-ci eut retiré son béret et ses chaussures.

— Jack Howard ne viendra pas, si j'ai bien compris, lança Penn.

— Il est en mer Noire, expliqua Hiebermeyer, mais il est prêt à nous rejoindre si nécessaire. Je l'appellerai dès que j'aurai vu ce qui se trouve dans le bunker.

— Nous avons longuement discuté au téléphone la semaine dernière, lorsque mon unité est arrivée ici. D'après ce qu'il m'a dit, vous avez des attaches personnelles ici.

— La famille de mon père vivait à environ vingt kilomètres au nord-ouest. Mon grand-père était dans la marine marchande, puis il est devenu officier de marine et capitaine d'un sous-marin qui a disparu en 1940. Ma grand-mère est restée ici avec ses deux filles et mon père jusqu'à la fin de la guerre. En avril 1945, ils étaient parmi les civils que les troupes britanniques ont emmenés à Belsen pour leur montrer l'horreur du camp de concentration. Mon père, qui n'avait que 9 ans, a été terriblement choqué. Ils ont dû rester debout à côté d'un camion pendant que d'anciens gardes SS chargeaient des corps. Jusqu'à la fin de sa vie, mon père n'a plus jamais supporté l'odeur de la viande crue et de la pourriture. L'officier britannique qui les a conduits au camp leur a dit que ce qu'ils allaient voir était une telle honte pour l'Allemagne qu'elle serait rayée de la liste des nations civilisées. Et qu'elle n'y figurerait de nouveau que lorsque son peuple aurait élevé une nouvelle génération, parmi laquelle personne ne pourrait plus commettre de tels crimes. Mon père, qui se considérait comme le chef de famille après la disparition de son propre père, était un enfant très responsable, qui a pris ces paroles au pied de la lettre. Il a cru que l'officier disait qu'il serait à jamais coupable, parce qu'il était né avant la guerre. Même à l'âge adulte, lorsqu'il a compris le sens du discours de l'officier, il n'a pu se départir du sentiment de culpabilité avec lequel il a vécu pendant son enfance et son adolescence. Et il m'a dit que ma génération et les suivantes représentaient le seul espoir de notre pays. J'ai donc également grandi avec cet héritage.

— Vous savez certainement qu'il y avait un camp de travail ici, un *Arbeitslager*, une annexe de

Belsen. Ses vestiges se trouvent sous la partie nord de l'aérodrome. Nous avons fait des fouilles là-bas. Je vous en parlerai lorsque nous aurons vu le bunker. Votre père connaissait-il cet endroit ?

— Il m'a dit que son père et ses oncles avaient l'habitude de chasser dans la forêt avant la guerre et qu'il a lui-même vu une lueur orangée à l'horizon détruisant tout sur son passage.

— C'était le 25 avril 1945, à peine quelques heures après l'évacuation du camp. Un raid de cinq cents bombardiers Lancaster a été dérouté de Brême pour détruire la forêt. Le 21e groupe d'armées britannique craignait que des SS n'opposent une résistance fanatique et ne retardent l'avancée des Alliés. Le bombardement a détruit le camp. Quant au bunker, il a été enseveli sous des tonnes de terre et d'arbres couchés. C'est pourquoi sa présence n'a pas été signalée lorsque l'aérodrome de l'OTAN a été construit sur le site après la guerre.

— Personne dans le 21e groupe d'armées ne connaissait son existence ?

— Non, parmi les gardes SS, peu d'hommes ont survécu. Les SAS britanniques qui ont libéré le camp en ont abattu plusieurs et ceux qui ont réussi à s'enfuir dans la forêt ont été traqués par les détenus les plus résistants. J'ai lu le dossier qui récapitule toutes les informations obtenues par Jack et sa fille auprès du capitaine Frazer. Nous savons donc que le major Mayne et un officier américain, le colonel Stein, étaient ici dans le but de retrouver des trésors volés par les nazis et qu'ils ont tous deux disparu. À mon avis, ils sont allés dans la forêt pour y chercher le bunker et soit ils ont été pris dans le bombardement, soit ils ont été abattus par des gardes en fuite. Nous n'avons trouvé aucune trace de leur présence dans le bunker, mais nous n'avons pas terminé le nettoyage. Quoi qu'il en soit, l'état-major du 21e groupe d'armées n'a jamais eu vent de cette affaire.

— Comment se fait-il que le bunker ait survécu au bombardement ?

— C'est une merveille de technique ! s'exclama Penn. Je vous montrerai quand nous serons à l'intérieur. La construction était ma spécialité à l'École du génie militaire mais, comme l'unité d'intervention NBCR n'attire pas beaucoup de monde, je me suis porté volontaire. Au moins, ça me donne l'opportunité de voir des sites comme celui-ci. Il y a beaucoup de travaux de construction et de réaménagement en ce moment en Allemagne. On trouve donc de plus en plus de sites souterrains. J'ai lu l'article sur l'archéologie de la période nazie que vous avez publié l'année dernière dans le *Spiegel* et je suis tout à fait d'accord avec vous sur la nécessité de classer les bâtiments de ce genre comme monuments historiques, au même titre que n'importe quel autre site archéologique. Ça va devenir un véritable casse-tête politique à Berlin, car de nombreux travaux ont été prévus dans le centre, autour du Tiergarten, où beaucoup de choses restent encore à découvrir.

— J'ai un vieil ami qui fait partie d'un groupe archéologique spécialisé dans la Seconde Guerre mondiale à Berlin, expliqua Hiebermeyer. C'est une association de bénévoles, qui réclame sans cesse davantage de ressources pour faire des fouilles. De vastes projets de réaménagement ont également été annoncés au zoo de Berlin, en bordure du Tiergarten, où se dressait l'immense tour de défense antiaérienne. C'est dans cette tour que les trésors légués par Schliemann au musée de Pré- et Protohistoire de Berlin étaient stockés lorsque les Russes les ont trouvés. Mon ami pense que les nazis avaient creusé des tunnels entre ce site, le siège de la Gestapo et le Reichstag. Il explore le terrain cette semaine avec son équipe et j'espère pouvoir lui rendre une petite visite après la fouille du bunker.

— Fascinant ! souffla Penn. J'aimerais beaucoup collaborer à ce projet. Plusieurs sites berlinois auraient bien besoin de notre expertise en matière de nettoyage chimique et biologique. On sait très peu de choses sur ce qui s'est passé dans les sous-sols du régime nazi, en partie parce que les Alliés ont préféré garder le silence, mais nos conclusions sont toujours effrayantes. Il y a quelques mois, nous avons nettoyé un site de production de gaz sarin à Falkenhagen, près de Berlin. C'était un

endroit tellement lugubre qu'il semblait avoir été abandonné seulement quelques jours auparavant.

— Vous devez avoir l'impression que la guerre n'est pas finie.

Penn passa la tête dans sa combinaison dans un nuage de talc et étendit les bras pour que le sergent Jones monte la fermeture Éclair.

— Il nous arrive d'intervenir dans des pays actuellement en guerre. Dans deux semaines, nous allons dans la vallée du Pandjchir, en Afghanistan. On fait appel à nous à chaque fois qu'une cache d'armes est découverte dans un complexe de grottes. J'en ai parlé à Jack quand je l'ai eu au téléphone. J'ai été très étonné d'apprendre qu'il s'était lui aussi rendu dans la vallée, sur le site des anciennes mines de lapis-lazuli, et qu'il avait eu la mafia chinoise aux trousses. Apparemment, il suivait les traces d'un de ses ancêtres, un colonel du corps des Ingénieurs royaux, mort à l'époque de l'Empire britannique des Indes. Qui aurait cru que le génie britannique retournerait là-bas au XXIe siècle ?

— Oui, ça a été un moment très important pour Jack, se souvint Hiebermeyer. Hélas, la mafia est toujours là. Il est impossible de s'en débarrasser complètement.

Il pensa à Saumerre, à l'enlèvement de Rebecca, aux yeux indiscrets qui devaient être en train de l'épier. La moindre allusion à une quelconque découverte risquait de provoquer un nouveau déchaînement de violence.

— Vous êtes vigilant en matière de sécurité ? Je ne parle pas des dangers sanitaires, mais des risques d'infiltration.

— Mon détachement de garde a suivi l'entraînement des forces spéciales, le rassura Penn. Vous avez vu la police militaire de la Bundeswehr, à l'entrée. D'autres hommes sont postés sur tout le périmètre de l'aérodrome. Le site est verrouillé. (Il prit son casque et Jones, celui de Hiebermeyer.) Vous êtes prêt ? Le kit d'oxygène est dans la pièce d'à côté, contiguë au bunker. Quand nous serons équipés, nous n'aurons plus qu'à attendre que le premier binôme sorte, dans environ dix minutes. Nous ne sommes jamais plus de quatre en même temps pour limiter les dégâts en cas de contamination.

Penn franchit un rideau en plastique. Hiebermeyer et Jones lui emboîtèrent le pas. Ils se retrouvèrent dans un tunnel en polyuréthane, entre le pavillon modulaire et le bunker, un bâtiment gris en béton partiellement déterré. L'ensemble du site était recouvert par la bulle pressurisée. Hiebermeyer avait l'impression de marcher dans un tunnel transparent au milieu d'un aquarium. Des formes apparaissaient et disparaissaient sur les parois au rythme de l'air, qui secouait le plastique et tambourinait comme un visiteur frappant avec insistance à la porte. À l'entrée du bunker, scellée dans le béton, se trouvait une structure de la taille d'une cabine de W.-C. mobile.

— C'est le sas, indiqua Penn. De l'autre côté, nous ne serons plus en contact avec l'atmosphère extérieure.

Le sergent Jones tendit un kit d'oxygène à Hiebermeyer. Il s'agissait d'un recycleur avec une bouteille et un tuyau de chaque côté.

— Vous avez déjà dû voir Jack utiliser ce genre de matériel, conjectura Penn en prenant un autre kit. Nous avons recours à des recycleurs, car ils sont totalement autonomes. Il n'y a aucun risque de contamination via une soupape d'expiration.

Hiebermeyer sentit la sueur perler sur son front. Subitement oppressé, il eut envie de faire demi-tour. Il s'efforça de respirer avec calme et s'essuya le front du revers de la main.

— Ça va aller ? demanda Penn en ajustant le recycleur sur ses épaules. C'est normal d'avoir peur. Un de mes caporaux a dit : c'est comme un tunnel menant à un cauchemar, comme si l'histoire de cet endroit était encore là, intacte derrière cette membrane en plastique. Ça n'a rien de rassurant

mais, si c'est ce que vous ressentez, vous n'êtes pas le seul.

— En Égypte, j'ai déjà été confronté à des apparitions assez cauchemardesques dans des galeries souterraines, déclara Hiebermeyer en essayant de se détendre. C'est surtout que je n'ai pas l'habitude de porter une combinaison et de me trouver à l'intérieur d'une bulle.

Jones lui mit le recycleur sur le dos.

— Avant que nous ne mettions les casques, je vais vous décrire la structure, proposa Penn. (Il jeta un coup d'œil au voyant rouge situé au-dessus de la porte et à la montre fixée autour de son bras gauche.) Nous devons nous tenir prêts à entrer dans cinq minutes.

Il montra à Hiebermeyer un plan qu'il portait autour du cou. On y voyait un long bâtiment rectangulaire avec un couloir flanqué de petites pièces, une grande salle centrale, et une zone hachurée au crayon.

— Le bunker ressemble à un grand tunnel en tôle ondulée, une architecture classique pour un abri antiaérien. Si votre grand-père a été capitaine dans un sous-marin, cela vous intéressera sans doute de savoir que la structure extérieure en béton a été conçue sur le modèle des abris de sous-marins. Le plafond est surmonté d'une chambre d'éclatement : des poutres en béton sont disposées au-dessus des poutres de soutènement du toit pour créer un espace, dans lequel le souffle des bombes, qui explosent contre les poutres supérieures, se disperse sur les côtés. C'est grâce à cela que les abris de sous-marins allemands ont survécu à toutes les attaques aériennes des Alliés et que ce bunker a résisté au raid du 25 avril 1945.

— Cette débauche d'ingénierie me paraît démesurée dans une forêt où une attaque était peu probable, avoua Hiebermeyer.

— Des documents administratifs ont été retrouvés dans le bureau situé à l'entrée du bunker, annonça Penn. Celui-ci a été bâti par l'Organisation Todt, l'entreprise publique de l'État nazi que dirigeait Fritz Todt, plus précisément par le service de construction navale, le *Marinebauwesens*. Ce service avait une grande expérience des bunkers antiaériens, puisqu'il a également construit les abris de sous-marins de Brest et de Lorient. Bien sûr, ce bunker a été réalisé par des travailleurs forcés. L'Organisation Todt avait son propre régiment de police et faisait surveiller les forçats par ses *Schutzkommandos*, qui ont dû se sentir tout à fait à l'aise avec les brutes chargées de garder le camp voisin. Nous pensons que les travailleurs étaient des prisonniers de guerre soviétiques. Ceux qui ne sont pas morts d'épuisement ont dû être exécutés afin que cet endroit reste secret. Je vous ai dit que nous avons fait des fouilles dans le camp et vous allez bientôt comprendre où je voulais en venir. (Il baissa les yeux et marqua un temps d'arrêt.) À chaque fois que je découvre ces trésors de technologie, je m'efforce de garder du recul et de me rappeler que tout ce que les nazis ont créé a eu un coût en termes de vies humaines. Nous avons été amenés à penser que c'était une simple question de rendement, obtenu par l'exploitation d'ouvriers considérés comme des sous-hommes. Mais il n'y avait pas que cela. Les chefs nazis marchaient à la terreur, comme si le sang était une drogue pour eux. Lorsque je mets au jour un de ces bâtiments, j'ai l'impression d'être assailli par des fantômes qui, depuis tout ce temps, n'ont jamais cessé de hurler et que nous libérons enfin de leur cauchemar.

Hiebermeyer garda le silence. En tant qu'archéologue, il s'était souvent demandé s'il trahissait les morts, pas au sens spirituel mais au regard de son propre respect du passé : risquait-il de rompre un lien plus précieux que toutes les richesses des tombeaux ? Lorsqu'il pénétrait dans une nécropole, le faisait-il au mépris de son empathie envers un peuple qui avait tant œuvré pour envoyer ses morts dans l'au-delà dans des tombes censées être fermées pour l'éternité ? Ici, en revanche, c'était différent. Il avait l'impression de ressentir les émotions des défunts, qui n'avaient pas pu trouver le repos et semblaient encore prisonniers de leur terreur. Mais surtout, il sentait peser sur lui la bonne

conscience des meurtriers convaincus d'avoir bien agi. Jamais il n'avait éprouvé cela dans les galeries de l'Antiquité. Lorsqu'ils étaient étudiants, Jack et lui avaient visité la grotte de Lascaux, en France. Il se souvenait des mains qui, dans la lumière vacillante des torches, semblaient pousser les murs depuis l'intérieur de la roche, comme si elles appartenaient à des esprits dont le visage se trouvait juste de l'autre côté. Ici, les formes qui dansaient dans le tunnel en plastique ressemblaient à des visages figés dans un cri, qui se pressaient contre la cloison, dont ils étaient restés prisonniers en pleine tourmente. Il secoua la tête et essaya de se concentrer sur le plan du bunker.

— C'est Albert Speer qui a repris l'Organisation Todt, non ? demanda-t-il.

— Oui, en 1942, répondit Penn. Cependant, les documents administratifs n'ont été signés ni par Todt ni par Speer. C'est très étrange. Nous avons trouvé trois feuilles dans un dossier partiellement brûlé qui traînait par terre, dans le bureau, à côté d'un tas de cendres. Un individu a dû essayer de tout brûler. Mais il a sans doute été obligé de partir précipitamment. Il s'agit de simples bordereaux de commande avec le prix des matériaux : béton, poutres en acier, matériel électrique et autres. Seulement, chacun de ces bordereaux a été signé par le Reichsführer-SS, Heinrich Himmler.

— Quoi ? Vous en êtes sûr ?

— Je connais sa signature. Quand j'ai étudié l'architecture des constructions nazies, j'ai consulté la documentation dont nous disposons sur le Wewelsburg, son château en Westphalie. Elle révèle une obsession pour les détails comparable à celle dont il a fait preuve pour la Solution finale. Le Wewelsburg était son fief depuis le début des années trente. C'était le berceau de ses fantasmes, un peu comme Linz, dans le cas d'Hitler, qui rêvait de faire de cette ville autrichienne la capitale culturelle de son Reich. Les documents que nous avons trouvés pourraient tout à fait figurer parmi les archives du Wewelsburg. Mais pourquoi Himmler aurait-il un quelconque rapport avec un bunker secret, situé au fin fond d'une région obscure de la Basse-Saxe ?

Le voyant passa au vert et Penn décrocha le téléphone fixé au mur. Hiebermeyer fut parcouru d'un frisson. Heinrich Himmler… Il revit son teint terreux, son sourire enfantin, ses mouvements nerveux. Lorsqu'il était étudiant, il avait longuement travaillé sur l'Ahnenerbe, la Société de l'Héritage des ancêtres créée par Himmler. Il avait lu tout ce qu'on pouvait trouver sur ses expéditions, destinées à trouver les origines des Aryens, au cours desquelles des scientifiques nazis avaient été amenés à faire le tour du monde et à se plonger dans la préhistoire de l'Allemagne. C'était le seul moment où il avait mis sa passion pour l'égyptologie entre parenthèses. C'était devenu pour lui une sorte de croisade morale. Plus tard, il avait compris que c'était une tentative d'expiation, un besoin d'appréhender, avec des yeux d'archéologue, le passé nazi dont il avait hérité en tant qu'Allemand. Il voulait mettre en avant les artefacts et les sites découverts par l'Ahnenerbe, garder ce qui en valait la peine. Mais au bout du compte, il avait été dans l'impossibilité de démêler la réalité de la fiction, l'archéologie du fantasme, qui reposait sur le mensonge et une théorie raciale captieuse. L'Ahnenerbe avait placé l'archéologie au cœur de l'histoire de la haine et du crime.

L'homme qui était derrière tout cela, plus que tout autre nazi, se considérait comme un dieu vivant. Lorsqu'il l'avait observé dans les actualités filmées et sur les photos, Hiebermeyer n'avait pas vu en lui le fidèle acolyte d'Hitler mais le maître absolu de ce monde effroyable. Il ne fallait pas grand-chose pour l'imaginer à la tête du régime nazi à la place d'Hitler. Un jour, Hiebermeyer avait interviewé un ancien officier de la Wehrmacht, qui avait rencontré Himmler à Berlin : « Derrière cet homme, avait dit l'officier, on voyait qu'il y avait quelque chose d'horrifiant. » Dès lors, il avait mis fin à son projet. Il n'y avait pas d'expiation possible. La version du passé créée par ce monstre était une leçon de l'Histoire, bien plus importante que tout ce qu'il aurait pu tirer d'artefacts sortis de leur contexte et récupérés par l'idéologie nazie.

Penn raccrocha le téléphone.

— Bon, ils sont presque prêts. Vous savez, contrairement à Göring, Himmler ne se passionnait pas pour l'art. À l'origine, ce bunker n'était peut-être pas destiné à devenir une cache de peintures. Et puis, ce n'est pas tout. Sur le dossier rassemblant les documents, il était écrit *Streng Geheim*, « Top secret ». Étrange pour des bordereaux de commande. Et encore plus étrange, il y avait un symbole, un svastika inversé rouge, et trois mots que je n'avais jamais vus auparavant. Je sais que Himmler adorait les héros et les rois de l'Antiquité. De plus, Jack m'a dit que le bunker pourrait contenir une partie des trésors que Schliemann a ramenés de Troie. Or, parmi ces trois mots figurait le nom du roi grec rendu célèbre par la guerre de Troie. « *Der Agamemnon Code.* »

— *Mein Gott*, murmura Hiebermeyer. Quand avez-vous trouvé ce dossier ?

— Il y a environ deux heures, la dernière fois que je suis entré. Vous êtes le premier à qui j'en parle, en dehors de l'équipe.

Hiebermeyer pensa à toute l'horreur qui se cachait peut-être derrière ce bunker : une *Wunderwaffe*, une arme miracle, pas un fantasme farfelu des nazis, mais quelque chose de bien réel, une arme terrible que personne n'aurait utilisée pendant toutes ces années. Une arme apocalyptique. Il regarda Penn et se demanda ce que Jack lui avait dit. Six mois auparavant, les membres de l'UMI avaient découvert que le Code Agamemnon était le signal d'activation d'un programme nazi ultrasecret, mis au point au cours des derniers mois de la guerre. Tout ce qu'ils savaient à propos de ce programme, c'était qu'il avait un lien avec cet endroit. Hiebermeyer songea aux indices qu'ils avaient réunis l'année précédente, à toutes les hypothèses évoquées, et se figea brusquement.

— Dans ces bordereaux de commande, avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel, demanda-t-il d'une voix tremblante, du matériel étrange ?

Penn hésita.

— Notre traducteur est à l'intérieur, déclara-t-il. Il est spécialisé dans les documents nazis. Nous ne pouvons pas prendre le risque de sortir quoi que ce soit du bunker. Nous devons donc travailler sur place. Je viens de l'avoir au téléphone. Il sait que vous êtes allemand et il aimerait avoir votre opinion sur sa traduction. Cela dit, sur la troisième feuille, il y a effectivement du matériel qui sort de l'ordinaire. C'est assez sinistre… (Il se mordit les lèvres, l'air tourmenté.) Il s'agit de matériel de laboratoire : becs Bunsen, tubes à essai, réfrigérateurs, centrifugeuse. C'est déjà assez inquiétant, mais il y a aussi du matériel de laboratoire médical : seringues, chloroforme, lits à roulettes avec sangles et de grandes quantités de chaux. Tout ce que nous espérons ne jamais trouver dans ce genre d'endroit, mais qui rend ces précautions nécessaires. (Il regarda Hiebermeyer dans les yeux.) Vous pouvez encore laisser tomber. Les œuvres d'art, c'est une chose, mais ce type de matériel dépasse votre domaine de compétence. Ce bunker était peut-être l'antichambre de l'enfer.

Hiebermeyer fit non de la tête, retira ses lunettes et cligna des yeux pour s'habituer à voir trouble. Le sergent Jones lui mit le casque sur la tête, le verrouilla et relia les tuyaux au réservoir d'oxygène. De nouveau enfermé, dans une autre sorte de tunnel, Hiebermeyer entendit le bruit de sa respiration et sentit la sueur dégouliner le long de son nez. Cette fois, ce n'était pas la chaleur qui le faisait transpirer, mais la peur.

— On y va ? dit Penn.

Lorsqu'il entendit la voix métallique à travers les écouteurs de son casque, Hiebermeyer leva le pouce à la manière des plongeurs.

— Si vous voulez sortir, dites-le-moi, sinon nous avons une heure, rappela Penn.

— Je vous suis.

Penn ouvrit la porte du sas. Hiebermeyer se serra contre lui dans le peu d'espace dont ils

disposaient. Le sergent Jones referma la porte derrière eux. Le verrou cliqueta. Dans l'obscurité totale, Hiebermeyer n'entendit plus que le sifflement de son détendeur. Puis la porte du bunker s'ouvrit et il pénétra dans son pire cauchemar.

7
Sud-est de la mer Noire

Jack pivota sur sa chaise. Deux hommes venaient de pousser la porte de la salle des opérations du *Seaquest II*. Le premier, cheveux longs et raides coiffés sur le côté, était étonnamment élégant. Il avait dû sortir sa plus belle chemise pour la visite de l'équipe d'inspection. Ingénieur de talent formé au Caltech et à l'Institut technologique du Massachusetts, le docteur Jacob Lanowski était un des membres les plus atypiques de l'UMI. Son don pour la pensée latérale n'avait d'égal que son caractère excentrique. Il avait le teint blafard et les yeux cernés de ceux qui passaient le plus clair de leur temps devant un écran d'ordinateur. Le deuxième, en revanche, était un jeune homme à la fois grand, mince et bronzé, vêtu d'un vieux treillis et d'un tee-shirt kaki encore maculé de la poussière de Troie. Jack avait rencontré Jeremy Haverstock quatre ans auparavant à l'Institut paléographique d'Oxford. À cette époque, Jeremy terminait son doctorat sur les écritures médiévales sous la direction de Maria de Montijo, directrice de l'institut et ex-compagne de Jack. Après sa première expédition avec l'UMI, sur les traces des Vikings, il avait renoncé à retourner aux États-Unis pour poursuivre une carrière universitaire et accepté de rejoindre l'équipe. Depuis lors, il était devenu extrêmement talentueux. Comme Lanowski, c'était un expert dans son domaine, mais il avait bien d'autres compétences et une fascination enfantine pour la robotique qui lui avait attiré l'amitié indéfectible de Costas.

Il sortit un disque dur externe de sa poche.

— Il faut que je lance le programme, dit-il en s'asseyant devant un ordinateur.

Lanowski se dirigea directement vers la station de surveillance du ROV, à l'autre bout de la pièce. Il posa les écouteurs contre son oreille, tapota sur le clavier et revint vers Jack et Costas.

— J'ai lancé un diagnostic du système, expliqua-t-il. Il y en a pour environ un quart d'heure. (Il regarda Costas à travers ses petites lunettes rondes.) Des signaux en provenance du ROV ?

— Rien depuis tout à l'heure, répondit Costas, mais j'ai fait ce que tu m'as dit : j'ai tout fermé. Je voudrais voir comment tu réinitialises le système.

Lanowski s'agenouilla, passa la tête sous une table et prit un petit tableau noir, qu'il posa sur une chaise. Puis il sortit une craie de sa poche, la jeta en l'air et la rattrapa en regardant Jack avec un sourire satisfait, les yeux brillants d'impatience. Il remonta ses lunettes et s'éclaircit la gorge.

— Sûrement pas ! s'exclama Costas en remettant le tableau sous la table. Pas le tableau noir ! Pas la craie !

— Juste un petit diagramme pour expliquer en quoi les interférences magnétiques provenant d'une montée de magma dans la croûte terrestre peuvent entraîner un problème de transmission. Comme ça, tu sauras quelle mise au point effectuer pour éviter que ça ne se reproduise.

— Pas maintenant, Jacob, décréta Costas, les bras croisés devant le tableau noir.

Lanowski soupira, lança encore une fois sa craie avant de la remettre dans sa poche, et fit tambouriner ses doigts sur la chaise d'à côté jusqu'à ce que Costas pose la main sur la sienne pour l'arrêter.

— Bon, c'est en train de charger, annonça Jeremy. Il faut compter un quart d'heure aussi. (Il se leva et se planta devant Jack avec un grand sourire. Il était aussi grand que lui.) Je suis vraiment content d'être là. D'après ce que Costas m'a dit au téléphone, vous avez battu tous vos records.

Plonger à l'intérieur d'un volcan en activité, difficile de faire mieux !

— Attention à ce que tu dis ! le prévint Jack en souriant. Tu sais qu'officiellement il ne s'est rien passé ?

— Le capitaine Macalister m'a coincé dès que je suis descendu du Lynx. Il m'a mis au parfum.

Costas s'approcha de Jeremy et lui tapa dans le dos.

— Comment va notre expert en paléographie et en technologie des submersibles ? demanda-t-il.

— Très bien, répondit Jeremy. Les derniers jours que nous avons passés à Troie ont été exaltants. Le professeur Dillen est resté sur place après le départ de Maurice et de son équipe pour l'Égypte. Ça a été formidable de pouvoir faire venir Hugh Frazer sur le site avant sa mort. Bien sûr, il a déjà été très ému lorsqu'on l'a emmené voir la vieille dame à la harpe en Pologne et qu'il l'a vue assise avec son instrument, telle qu'elle était dans le camp de concentration quand elle était jeune, en 1945. Mais il a été vraiment ravi d'être à Troie et de voir la peinture murale d'Homère avec sa lyre que Dillen a découverte. Je crois que ça lui a rappelé l'époque où il faisait des fouilles avec son ami Peter Mayne avant la guerre, la force de leur amitié et leur passion pour Homère. Dillen et lui ont passé la moitié de la nuit devant la peinture à déclamer des vers en grec ancien, en buvant du vin dans la coupe en or d'Agamemnon que Jack a trouvée dans l'épave.

— Tu les as laissés faire ça ? s'étonna Costas en se tournant vers Jack. Tu montes encore d'un cran dans mon estime.

— C'est bien mieux que de reléguer cette coupe dans une vitrine, estima Jack. Du nouveau sur la statue égyptienne que Maurice a mise au jour ?

— C'est à lui qu'il faut le demander ! s'écria Jeremy. Il dit qu'il ne la montrera que lorsqu'il l'aura nettoyée, mais qu'elle va totalement bouleverser notre conception de la préhistoire.

— Maurice dit toujours ça quand il trouve quelque chose d'égyptien en dehors d'Égypte, se moqua Jack.

Jeremy regarda Costas d'un air sombre.

— Je voulais te dire, murmura-t-il, je suis vraiment désolé pour le bébé kangourou. Nous avons passé tant d'heures à le mettre au point ensemble au labo cet hiver…

Costas détourna les yeux.

— J'essaie de me dire que, ce qui compte le plus, c'est de l'avoir conçu et non d'avoir pu le garder, avoua-t-il, mais c'est une piètre consolation. Je l'ai perdu pour toujours au fond de ce volcan.

— Mais il a fait du bon travail.

— Oui, il a fait du bon travail, répéta Costas, la voix enrouée par l'émotion.

— Comment va ma fille préférée ? demanda Jack à Jeremy.

— Elle t'embrasse, ainsi qu'oncle Costas !

Lanowski observait Costas fixement. Il posa maladroitement la main sur son épaule.

— Pour en revenir au ROV, dit-il, je crois que, ce qu'il te faudrait, ce sont des enfants.

Costas baissa la tête vers sa main et le regarda en coin.

— Non mais, j'ai bien entendu, là ? s'exclama-t-il. Il me faudrait quoi ?

— Des enfants.

Costas retira doucement la main de Lanowski.

— De toutes les choses complètement barrées que je t'ai entendu dire, c'est vraiment la plus dingue.

— Je parlais justement de ça avec ma copine ce matin…

— Ta quoi ? s'écria Costas, stupéfait.

Lanowski sortit de la poche de sa chemise une photo d'une fille superbe aux cheveux de jais.

— Elle est brésilienne, annonça-t-il. Elle a posé pour *Vogue*. C'est comme ça qu'elle a payé ses études. Elle a un doctorat, bien sûr.

— Bien sûr, murmura Jack en se frottant le menton.

— Et tu l'as rencontrée comme ça, par hasard, dit Costas sur un ton dubitatif. Une top model brésilienne avec un doctorat… Tu nous avais caché ça !

Lanowski toussota, rejeta sa mèche de cheveux en arrière et remonta de nouveau ses lunettes le long de son nez.

— En fait, admit-il, nous ne nous sommes pas encore rencontrés.

— Vous ne vous êtes pas rencontrés ?

— Pas en personne.

— Comment peux-tu savoir qu'elle veut des enfants si vous ne vous êtes pas encore rencontrés ?

— Son profil indique qu'elle veut des enfants et le mien aussi. C'est aussi simple que ça.

— Ah ! fit Jack en baissant la tête pour dissimuler son expression.

— Ah ! répéta Costas. Tu as une copine virtuelle. Est-ce que, euh… tu lui as envoyé ta photo ?

— C'est justement pour ça que je t'ai demandé d'en prendre une dans le submersible hier, quand j'étais au poste de commande, expliqua Lanowski.

— Je me demandais pourquoi tu voulais une photo de toi.

— Je lui ai dit que mon ami Costas m'avait transmis sa passion pour les submersibles et elle a été emballée. C'est ce qui est super dans les sites de rencontre par Internet ! On sait tout de suite si on a des goûts en commun.

— C'est vrai que vous auriez pu mettre des années à le découvrir, dit Costas d'un air songeur.

— La photo va peut-être la convaincre pour de bon, murmura Jack.

— Eh bien, mon ami, lança Costas à Lanowski en lui donnant une tape dans le dos, tu sais où me trouver si tu as besoin d'un témoin !

Lanowski le regarda avec gratitude, sans ciller.

— Je ne l'oublierai pas, dit-il. Bien, je vais m'occuper du ROV.

Il retourna à la station de surveillance, s'assit et mit les écouteurs. Costas se tourna vers Jack.

— Tu crois qu'il est sérieux ? demanda-t-il à voix basse.

— Lanowski a un cerveau de la taille de l'observatoire de Jodrell Bank, répondit Jack. Il a toujours une longueur d'avance.

— Mais peut-être que…

— Peut-être. On n'aura qu'à regarder s'il porte une alliance virtuelle.

— En ce qui concerne Rebecca, reprit Jeremy, j'ai compris que tu ne serais pas à Troie pour lui dire au revoir en raison de ta plongée clandestine ici, alors je l'ai accompagnée à l'aéroport d'Istanbul à bord du Lynx. Elle m'a envoyé un texto dès qu'elle a atterri à JFK, à New York. Elle a repris l'école depuis. Les amis de sa mère – enfin, ses parents adoptifs –, Petra et Mikhaïl, sont venus la chercher à l'aéroport. Elle est impatiente de les voir pour leur raconter sa nouvelle vie avec toi.

— Ce sont des gens bien, dit Jack. Lorsque Rebecca a été éloignée de Naples par sa mère, quand elle était petite, ils se sont occupés d'elle pendant près de quinze ans. Et quand Elizabeth a été tuée par la mafia et que j'ai appris que j'avais une fille, j'ai compris que je leur devais beaucoup. J'ai passé une semaine avec eux l'été dernier, dans leur ferme, située dans le nord de l'État de New York. J'ai découvert que Mikhaïl a fait ses études à l'Institut d'État des relations internationales de Moscou. Officiellement, il est enseignant-chercheur à l'université de Columbia, mais il travaille pour la CIA depuis qu'il est passé à l'Ouest. C'est un spécialiste du début de la guerre froide et nous

avons beaucoup parlé de la conquête soviétique de Berlin en 1945. D'après lui, il y a davantage de trésors issus du site de Troie que ce qui a été transféré de Berlin à Moscou après la guerre, et il m'a dit qu'il allait essayer d'en savoir plus à ce sujet. Rebecca veut continuer à vivre chez ses parents adoptifs, dans la région des Adirondacks, tant qu'elle est au lycée, et occuper leur appartement de New York durant l'année scolaire. Je suis tout à fait d'accord. Tout ce qui compte pour moi, c'est son bonheur, où qu'elle puisse le trouver. Et l'été dernier, quand je me suis promené dans les champs et les bois, autour de la ferme, j'ai vu où elle avait développé son esprit d'indépendance.

— Ça doit aussi être dans ses gènes, songea Costas à voix haute.

— C'est un endroit génial ! s'exclama Jeremy. Complètement isolé par la forêt. Il y a un lac, idéal pour pêcher et faire du canoë. On peut camper sur l'île, c'est le bonheur !

Jack leva les sourcils, surpris.

— Tu y es allé aussi ? s'enquit-il.

— Je croyais que tu le savais. Tu es toujours entre deux projets, Jack. Ça n'a pas été facile de te parler ces six derniers mois. Rebecca a dit à Mikhaïl et Petra que je retournais voir ma famille aux États-Unis l'automne dernier. Ils n'habitent qu'à deux heures de chez moi environ.

— Ah. Elle ne m'en a pas parlé. Je suppose que j'étais un peu préoccupé. Je voulais vraiment qu'on termine nos fouilles à Troie pour qu'on puisse se consacrer à la suite. J'ai toujours rêvé de revenir en Atlantide, mais ce n'était pas prévu. J'ai peut-être appuyé un peu fort sur l'accélérateur. Après l'enlèvement de Rebecca, l'année dernière, j'ai pensé qu'il était préférable pour nous deux de nous replonger dans le travail, de boucler notre expédition à Troie avant de prendre un peu de temps ensemble.

— Concernant Troie, il reste encore beaucoup de mystères à élucider, fit remarquer Costas. Tu as des nouvelles de Maurice ?

— Pas encore, répondit Jack, mais il doit être dans le bunker, en Allemagne, à l'heure qu'il est. La semaine dernière, j'ai téléphoné à l'officier britannique responsable des fouilles, qui sont effectuées par une équipe de l'unité d'intervention NBCR de l'OTAN en raison du risque de contamination. L'opération, réalisée dans le plus grand secret, bénéficie d'un vaste dispositif de sécurité, comme j'en ai fait la demande auprès de mon contact au sein des services secrets de Londres, il y a six mois, lorsque je lui ai fait part des informations dont nous disposions. Toute une équipe du MI6 a été mise sur l'affaire Saumerre. Officiellement, Maurice est là-bas uniquement pour apporter son expertise sur les antiquités et les œuvres d'art volées qui pourraient se trouver dans le bunker, mais nous savons que ce n'est pas le seul enjeu. Saumerre est toujours dans le paysage, même s'il attend le bon moment pour se manifester.

— Tu crois que Rebecca est encore en danger ? s'inquiéta Costas.

— Saumerre ne s'approchera pas d'elle ni d'aucun membre de l'UMI tant que je le menacerai de divulguer ses activités criminelles… sauf s'il pense que nous avons découvert ce qu'il recherche dans le bunker et considère qu'il n'a plus rien à perdre.

— Tu savais que Ben Kershaw était avec Rebecca dans l'avion ? intervint Jeremy. J'ignorais qu'il devait monter à bord jusqu'à ce que je le voie embarquer à la dernière minute.

— Il prend son rôle de chef de la sécurité très à cœur, déclara Jack. Après ce qui s'est passé l'année dernière, il m'a dit qu'il ne la quitterait pas d'une semelle tant que Saumerre ne serait pas hors d'état de nuire. Depuis qu'il a pris la tête du service de sécurité, après la mort de Peter Howe ici même, il y a six ans, il a vraiment trouvé sa voie. Deux autres hommes assurent une surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre à New York : un ancien membre du SAS, comme Ben, et un agent du MI6 détaché par l'officier chargé de l'affaire. Petra et Mikhaïl sont parfaitement au courant de la

situation. Mikhaïl a été officier dans l'armée soviétique pendant la guerre d'Afghanistan, avant de devenir universitaire et de passer à l'Ouest avec Petra. C'est en partie pour cette raison qu'Elizabeth a pensé qu'il saurait protéger Rebecca, lorsque les liens de sa famille avec la mafia de Naples ont représenté une menace trop importante. Il a fait de sa ferme un véritable complexe armé, temporairement en tout cas. Cela ne veut pas dire que je dors sur mes deux oreilles, mais je sais que Rebecca est très bien entourée et que ma présence ne serait qu'un obstacle à sa sécurité. Désormais, je peux donc me concentrer sur l'archéologie. À propos, Jeremy, comment s'est passé le tri des poteries à Troie ? Rebecca s'en est bien sortie ?

— Très bien ! assura Jeremy. Elle a trouvé au moins une dizaine d'autres tessons marqués d'un svastika inversé, ce qui renforce ta théorie selon laquelle il s'agissait du symbole de l'ancienne Troie. Elle a été beaucoup plus assidue qu'on n'aurait pu le penser. Elle a même décliné une offre d'entraînement au pilotage du Lynx. Je l'ai surveillée de près.

— Je n'en doute pas, dit Costas en toussotant.

— Elle a 17 ans, rappela Jack d'un ton ferme. Elle a beaucoup de choses à apprendre. Et toi, tu en as combien, 26 ?

— Dans un an ou deux, la différence d'âge ne se remarquera même pas, intervint Costas pour voler au secours de son ami. Et tu l'as dit toi-même, Jack, tout ce qui compte, c'est son bonheur, où qu'elle puisse le trouver !

Jack regarda Costas d'un air suspicieux. Puis il se tourna vers Jeremy avec un sourire résigné, posa la main sur son épaule et l'invita à s'asseoir.

— Bien, parlons de l'Atlantide, proposa-t-il.

— Macalister m'a dit de te rappeler que le Lynx allait bientôt être prêt pour ton départ, transmit Jeremy. Les gars font le plein de carburant. L'équipe de géologues turcs arrive à 15 heures. Il faut que tu aies libéré l'hélistation avant.

Jack consulta sa montre.

— Ça nous laisse trois quarts d'heure.

Un cri de joie retentit brusquement à l'autre bout de la pièce. Ils se retournèrent. Lanowski, qui avait quitté la station de surveillance du ROV, était assis derrière une console. Il parlait tout seul, gloussait et gesticulait sur son siège en fixant l'écran. Au bout de quelques secondes, il se dressa droit comme un piquet.

— Eurêka ! s'exclama-t-il. Eurêka !

— Oh oh, murmura Costas. La copine virtuelle ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jack en haussant la voix.

Lanowski leva les yeux.

— C'est un truc sur lequel je travaille depuis un petit moment, révéla-t-il. Je vais pouvoir remercier Maurice Hiebermeyer !

— Hiebermeyer ? s'étonna Jack. Tu ne lui as pas adressé la parole une seule fois depuis que vous vous connaissez !

— Par e-mail, si ! rectifia Lanowski. C'est mon nouvel ami. Mon meilleur ami !

— Et moi ? se plaignit Costas.

— Il semblerait que tu sois tombé de ton piédestal, observa Jack. Jacob, tu nous mets dans le coup ou pas ?

— Avec plaisir ! lança Lanowski. J'ai lu absolument toutes les publications de Hiebermeyer. Et j'ai donné deux de mes livres à son institut, à Alexandrie. (Il parlait sans quitter l'écran des yeux.) L'égyptologie m'a toujours fasciné. Les questions d'ingénierie, les questions mathématiques… Les

pyramides, les momies, les papyrus. Les codes ! (Il leva les yeux vers ses collègues.) Oui, messieurs : les codes !

— Mais de quoi il parle ? murmura Costas.

— Et le ROV, Jacob ? lui rappela Jack. C'est pour ça que tu es là, non ?

— Le programme se débrouille tout seul, déclara Lanowski. Si le ROV émet toujours, l'image apparaîtra sur le grand écran de la station de surveillance.

— D'accord, mais on est en Atlantide, pas en Égypte, et on n'a pas toute la journée. Et puis, pendant que l'image de Jeremy se télécharge, j'aimerais qu'on parle des états modifiés de conscience.

— De quoi ? s'écria Lanowski, intrigué.

— Des états modifiés de conscience. Costas m'a dit que la neuropsychologie était une autre de tes passions.

Lanowski tapota sur le clavier, se leva et rejoignit Jack, l'observant avec intérêt.

— Oui ?

— J'ai vécu deux expériences intéressantes pendant la plongée de ce matin : la première, dans le tunnel menant au volcan, où j'ai eu l'étrange sensation d'être dans un vortex ; et la seconde, juste avant d'atteindre le submersible, quand j'étais à court d'air. Avec le recul, je me souviens mieux de ce que j'ai ressenti. Dès l'instant où j'ai su que j'étais sur le point de perdre connaissance, j'ai vu des lueurs scintiller tout autour de moi, puis un tunnel et, au bout, une lumière vers laquelle je semblais dériver. Ensuite, un visage est apparu et s'est démultiplié. Bien sûr, c'était Costas, penché vers moi pour me tirer à l'intérieur du submersible, et la lumière provenait de l'écoutille ouverte. Mais plus je nageais, plus le submersible paraissait s'éloigner. J'avais envie d'arrêter de faire des efforts et de me laisser aller.

— Anoxie, dopamine, adrénaline, peur, instinct de survie, déclara Lanowski. Tous les états modifiés de conscience provoquent la sensation de flotter dans l'eau. De plus, tu étais en situation de stress extrême et de privation sensorielle. Étrangement, cela peut être agréable et même engendrer une addiction. La plongée sous-marine doit faire appel à quelque chose qui est profondément ancré dans le cerveau. Je me suis toujours demandé ce qui vous poussait à explorer les profondeurs sous-marines. Ce n'est quand même pas uniquement à cause de l'ivresse des profondeurs ?

— Il y a de ça, avoua Jack. Mais pour moi, ça relève davantage du cognitif. Mon sens de l'observation et de l'analyse s'accroît sous l'eau. C'est quelque chose qui me plaît et dont j'ai envie de faire l'expérience à chaque fois que j'en ai la possibilité. J'ai toujours perçu la plongée comme une interface entre le présent et le passé, comme si le simple fait de mettre mon équipement et de rompre la surface de l'eau me mettait déjà dans un état de conscience différent, plus subtil. De plus, le temps est compté, ce qui accélère le processus de raisonnement et ouvre de nombreuses voies dans le cerveau. Maurice Hiebermeyer éprouve la même chose lorsqu'il se trouve dans un tunnel menant à une tombe. Quand on est dans cet état pendant quelques instants, on a parfois des révélations qu'on n'a pas eues après des heures de fouille sur le terrain. Mais ce que j'ai vécu ce matin était différent. Et ça m'a fait penser au Néolithique. Ce que je voudrais, c'est pouvoir entrer dans la tête des chamans qui ont emprunté ces tunnels de l'esprit, et eu des visions que nous pouvons peut-être expliquer en termes de neuropsychologie mais qu'ils ont interprétées comme des manifestations du monde des esprits.

Costas secoua la tête, incrédule.

— Alors en pleine expérience de mort imminente, pendant que j'étais en train de te sauver la vie, tu as eu une révélation sur le Néolithique ? s'exclama-t-il. Vous, les archéologues, vous ne

cesserez jamais de m'étonner.

— Quand j'étais en première année à Princeton, je travaillais au labo de neuropsychologie le soir, indiqua Lanowski. J'avais besoin d'argent et j'ai accepté de servir de cobaye.

— Voilà qui pourrait expliquer deux ou trois choses, murmura Costas.

— Je n'ai pris que quelques opiacés inoffensifs et un peu de marijuana, bien moins que ce que la plupart des étudiants consommaient autour de moi, affirma Lanowski. Et le plus beau, c'est que je n'en avais pas besoin. Je pouvais atteindre un état modifié de conscience sans avoir recours à la drogue.

— Ça ne m'étonne pas de toi…

— Quand on croit vraiment au monde de ses visions, l'esprit nous y emmène facilement. C'est l'essence même de toute expérience religieuse. En ce sens, il n'y a guère de différence entre un chaman qui a des visions devant le mur d'une grotte et un fidèle en extase devant une statue de la Vierge Marie. Aucun des deux n'a besoin de drogues hallucinogènes pour vivre une telle expérience. De la même façon, on peut croire, comme moi, au pouvoir de son esprit et en sa propre capacité de le contrôler.

— Laisse-moi deviner, quand tu bossais dans ce labo, tu as aussi analysé les résultats, non ? conjectura Costas.

— Je les ai publiés dans le *Journal de l'archéologie cognitive*, confirma Lanowski. Mon nom ne figure pas parmi les membres de la rédaction car, officiellement, je n'étais qu'un cobaye.

— Quoi, ce journal, c'était toi ? s'écria Jack.

— J'étais au labo, un soir, et j'ai vu le brouillon mal fichu sur lequel ils travaillaient, raconta Lanowski. Alors je l'ai réécrit jusqu'à ce qu'il fasse sens. J'ai été remercié le lendemain et chacun des rédacteurs a pensé que c'était l'œuvre des autres. Il faut dire qu'ils se parlaient à peine. Ça a été ma première publication ! Anonyme.

— Ce journal est devenu la base des travaux réalisés sur l'état d'esprit des hommes de la fin de l'âge de la pierre, dit Jack à Costas.

Jeremy sortit un vieux livre de sa poche.

— Je ne suis pas neuropsychologue, mais j'aime la poésie, annonça-t-il. L'extase dont tu parles n'est pas le propre de l'expérience religieuse. Il n'est pas nécessaire de croire en un dieu pour la connaître, ni pour avoir des visions et un plaisir comparables à ceux d'un fidèle contemplant la Vierge Marie. Au début de la préhistoire, l'extase était peut-être réservée aux chamans ou aux prophètes. Cependant, aujourd'hui, en Occident, le rôle des chamans est largement endossé par les poètes, les musiciens, les artistes. En fait, on pourrait dire qu'un poète a un véritable don lorsqu'on discerne dans son processus de création une forme d'extase qu'on éprouve soi-même en lisant son œuvre.

Il feuilleta le livre jusqu'à ce qu'il trouve la page qu'il cherchait.

— Le poète qui a bu le lait du paradis ! reconnut Costas, penché sur son épaule.

— Oui, Samuel Taylor Coleridge et son poème *Koubla Khan*. Par « lait du paradis », entendez opium.

— Quand on travaillait sur le ROV, expliqua Costas à Jack, Jeremy et moi avons parcouru son mémoire sur l'iconographie homérique dans la poésie de W. H. Auden. Il y a des images très sombres sur la chute de Troie et la guerre moderne dans *Le Bouclier d'Achille*. Pour respirer un peu, nous sommes passés à l'euphorie romantique du XVIII^e siècle : Coleridge. J'aime bien ce poème à cause des références à l'eau. Il me rappelle ce qu'on éprouve quand on plonge, comme tu viens de le décrire.

— Coleridge a écrit ce poème une nuit de 1797 après ce qu'il a appelé « une vision dans un rêve » induite par deux graines d'opium, continua Jeremy. Donc, dans ce cas, il y a eu consommation de drogue, mais c'est l'effet qui nous intéresse et il correspond tout à fait à ce que tu as dit. Coleridge venait de lire un récit sur le palais en bordure de mer de l'empereur tartare Kubilaï Khan, et il semble que ce texte l'ait fait réfléchir au pouvoir créatif, selon que celui-ci est associé ou non avec la nature. Ce qui m'a fait penser à ce poème, c'est l'idée d'un conflit entre les systèmes de croyances du Néolithique, entre le monde des chamans et celui des dieux, l'un étant intimement lié à la nature et l'autre, à l'homme. Mais il se trouve que les visions de Coleridge correspondent exactement à ce qu'a décrit Jacob tout à l'heure. Beaucoup d'entre elles évoquent des rivières et la mer.

Il se mit à lire à voix haute :

« En Xanadou, lui, Koubla Khan,
S'édifia un fastueux palais :
À l'endroit où l'Alphée, la rivière sacrée, se lançait,
Par des abîmes insondables à l'homme,
Vers une mer sans soleil. »

Costas poursuivit de mémoire :

« Décrivant sur cinq miles de fantastiques méandres
À travers bois et vallon la rivière sacrée se lançait,
Puis gagnait les abîmes insondables à l'homme,
Et se précipitait en tumulte vers l'océan sans vie. »

Jeremy fit glisser son doigt jusqu'à des notes écrites à la main sous le poème.

— Coleridge a envoyé une lettre à un de ses amis, John Thelwall, dans laquelle il parle de l'écriture de ce poème. Écoutez ça : « J'aimerais tant, tel l'Indien Vishnou, flotter sur un océan infini, blotti dans une fleur de lotus, et m'éveiller une fois sur un million d'années pendant quelques minutes. » Ensuite, il écrit : « Mon esprit brûle de voir et de connaître quelque chose de grand – quelque chose d'un et d'indivisible. » La métaphore des flots comme véhicule de l'imagination est assez répandue et l'eau est une image courante parmi les poètes romantiques. Mais ici, nous pouvons parler d'état modifié de conscience en termes neuropsychologiques, car Coleridge indique lui-même qu'il a pris de l'opium.

— Coleridge a même qualifié ce poème de « curiosité psychologique », précisa Costas. Il mentionne une puissante fontaine vomissant d'énormes blocs, dont il parle presque comme s'il s'agissait d'un volcan : elle provient d'un gouffre profond, d'un lieu au charme sauvage. Ce poème est une sorte de cosmologie de la terre et de l'enfer, agrémentée de visions induites par un état modifié de conscience – des visions dont nous sommes familiers car, comme l'a dit Lanowski, elles sont profondément ancrées dans notre cerveau.

Jeremy ferma son livre et le remit dans sa poche.

— Je pense que c'est aussi un bon moyen de comprendre ce qui s'est passé pendant la préhistoire, affirma-t-il. Pendant trop longtemps, nous sommes partis du principe que les systèmes de croyances anciens étaient en quelque sorte hors de notre portée. Les premiers archéologues se sont montrés très dogmatiques en matière de religion. Pour eux, le chamanisme était une forme inaboutie de spiritualisme primitif, qui avait précédé la révélation divine. Mais la neuropsychologie peut nous aider à mieux appréhender les origines de la religion telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui. Et ce qui est fascinant chez Coleridge, c'est qu'il nous montre à quel point cette expérience a pu être intense et extatique avant le culte des dieux.

— Il n'y a pas que dans la poésie moderne qu'on trouve ça, dit Jack d'un air songeur. Le même

genre d'image est utilisé dans la plus ancienne des littératures, dans *L'Épopée de Gilgamesh*, un poème babylonien dans lequel il est question de longs voyages sur l'eau. Ce texte, qui juxtapose le monde de la nature et le monde des hommes, est peut-être un véritable testament du monde spiritualiste, tel qu'il était avant l'avènement des dieux.

Lanowski ressortit avec détermination son tableau noir et le reposa sur la chaise. Sur un côté, il dessina une spirale à la craie et se retourna vers ses collègues, les yeux étincelants.

— Voici un tunnel, annonça-t-il, un vortex. Il s'agit de la vision la plus courante dans un état modifié de conscience. Mais c'est aussi le symbole le plus répandu au début du Néolithique. On le trouve partout, des tombes mégalithiques d'Irlande à l'Atlantide. Le vortex peut être entouré d'animaux, comme lorsque Jack a vu l'image de Costas se démultiplier autour de lui. Ici, il est vide. C'est ce qu'on pourrait appeler une vision d'extase pure. Puis quelque chose change. (Il brandit sa craie et dessina deux cercles à côté du premier, de la même taille mais sans spirale à l'intérieur.) Pensez à Stonehenge. Aux temples du Néolithique. Ce sont des cercles. Mais qu'est-ce qu'il y a à l'intérieur ? (Il traça un T et un Π en haut du tableau.) Il y a des dieux ! C'est ce que représentent les trilithes de Stonehenge, et les piliers en forme de T de Göbekli Tepe et de l'Atlantide. Et quel est le symbole qui correspond à ce nouveau type de temple, à cette nouvelle religion ?

Il plaça la craie au centre du deuxième cercle et dessina des lignes qui partaient vers l'extérieur avant de se couder sur la gauche.

— La *Sonnenrad*, murmura Jack, le symbole ancien du soleil, repris par les nazis.

— Une récupération du symbole du vortex. Dès lors, on ne voit plus une spirale, mais les parois du tunnel longées par des représentations de dieux.

— Et il existe un autre symbole ancien, ajouta Jack.

Cette fois, Lanowski dessina quatre lignes coudées vers la gauche à l'intérieur du troisième cercle. Le svastika… Pour Jack, ce n'était plus une croix mais un symbole de l'avènement des dieux, qui avaient renversé la religion traditionnelle dix mille ans auparavant. Un symbole réapparu en Europe au début du XX^e^ siècle pour marquer la naissance de nouveaux dieux…

Lanowski retourna à sa console.

— Accorde-moi juste un moment, Jack. J'ai encore quelque chose à te montrer.

Jack jeta un coup d'œil à l'écran de la station du ROV, encore blanc. Puis Jeremy s'assit devant l'ordinateur où il avait chargé son programme.

— Ça y est ! s'exclama-t-il. Vous ne verrez plus jamais l'Atlantide de la même façon ! (Il se tourna vers Jack.) Dès que vous êtes remontés de votre plongée, Costas m'a envoyé les images de ta caméra par e-mail, celles que vous avez déjà vues à l'état brut. Ce qui est génial avec cette caméra, c'est qu'elle comporte un système d'imagerie thermale et un GPR, un radar pénétrant de sol, ce qui nous permet d'aller au-delà de ce qu'on voit à l'œil nu. Cela va révolutionner l'archéologie sous-marine, car les images traitées vont bientôt pouvoir être transférées presque instantanément dans le casque du plongeur, qui va bénéficier d'une sorte de vision aux rayons X. Costas et moi avons encore quelques mises au point à faire, mais on y est presque. En attendant, regardez ça. Ce que vous allez voir, c'est ce que Jack a vu lorsqu'il a passé la tête à travers le mur, moins les reflets de sa lampe frontale sur les particules en suspension.

Il cliqua à l'aide de la souris et une image d'une qualité extraordinaire s'afficha à l'écran.

— Nom de Dieu, murmura Costas, on dirait un charnier. On se croirait en plein cauchemar chez les Aztèques…

C'était l'image du crâne humain que Jack était en train de regarder avant l'arrivée de Jeremy et Lanowski. Les détails étaient si visibles qu'on discernait les traces de doigts laissées par le sculpteur

dans le plâtre. Mais derrière, il y avait des tas d'autres crânes, bien plus que Jack n'en avait vu. Jeremy afficha une barre d'outils et augmenta le contraste.

— J'en ai compté au moins vingt-cinq, déclara-t-il. Environ douze d'entre eux ont été plâtrés, mais les autres sont simplement recouverts d'un précipité de calcite, qui s'est formé après qu'ils ont été submergés. Ils ont été magnifiquement préservés par l'environnement anoxique de la mer Noire. Notre ostéologue de Troie pense que les crânes plâtrés sont ceux de personnes âgées, d'hommes et de femmes qui se sont éteints d'une mort naturelle, parfois à un âge très avancé. Il s'agit peut-être de crânes d'ancêtres vénérés. Mais les autres sont ceux d'adultes d'âges différents, d'adolescents et d'enfants. Les crânes plâtrés sont enchâssés bien droit dans une couche de chaux brûlée, alors que les autres sont éparpillés sur le sol comme si un rituel en cours avait été abandonné en raison de la montée des eaux.

Jack regarda le plâtre, moulé de façon à former de hautes pommettes, et le creux laissé dans les orbites pour les cauris. Les crânes avaient été enfoncés dans la chaux jusqu'au menton. Dans la ville néolithique de Çatal Höyük, des crânes de taureaux étaient enchâssés dans les murs des maisons, comme figés au moment où ils passaient au travers. Et dans les peintures rupestres du Paléolithique, les animaux semblaient émerger des parois des grottes, parfois à côté de mystérieuses empreintes de mains. Ici, les crânes plâtrés paraissaient surgir du monde chtonien des esprits, tels des émissaires reliant le monde des morts à celui des vivants.

— Jack m'a dit qu'on a également trouvé des crânes plâtrés sur d'autres sites, intervint Costas.

— Oui, à Jéricho, en Palestine, confirma Jeremy. Je me suis informé à ce sujet pendant mon trajet jusqu'ici. Kathleen Kenyon en a découvert un au cours des fouilles qu'elle a effectuées dans les années cinquante.

— Et à Çatal Höyük, ajouta Jack. En général, on les associe à un culte des morts, des ancêtres plus précisément. Mais le mot culte me semble inapproprié. C'est un terme moderne, dont les connotations sont trompeuses. Pour moi, cette image de l'Atlantide montre que les crânes plâtrés doivent être vus, de même que les taureaux et autres animaux, comme des voyageurs qui naviguent entre notre monde et le monde des esprits, un monde dans lequel on pénètre par la roche du volcan, par des grottes et par les murs des maisons. Peut-être les ancêtres étaient-ils capables de faire ce voyage lorsque leur dépouille était bien traitée. Ils étaient vénérés, comme les personnes âgées devaient l'être de leur vivant, mais je ne crois pas qu'ils aient fait l'objet d'un culte. À mon avis, ils n'étaient pas considérés comme des dieux. Je ne vois aucun indice allant dans ce sens dans les sociétés préhistoriques de chasseurs-cueilleurs.

— La théorie des ancêtres colle avec les conclusions de notre ostéologue, affirma Jeremy. Tous les crânes plâtrés sont désarticulés, vous voyez ? Il n'y a pas de vertèbres cervicales, ni aucun signe de trauma. Ces crânes ont été séparés des corps lorsque ceux-ci étaient déjà à l'état de squelettes.

Jack sortit sa tablette électronique, fit glisser ses doigts sur l'écran et la tendit à Jeremy.

— Il y a beaucoup de représentations de vautours en Atlantide et sur d'autres sites néolithiques, indiqua-t-il. Regarde cette peinture ; elle vient de Çatal Höyük. C'est un vautour en train de picorer un cadavre décapité. Et en voici un autre, sculpté sur un des piliers en pierre de l'Atlantide. Il tient un bras humain dans ses serres. On dirait un oiseau-tonnerre maya, un oiseau-esprit, mais il représente probablement un véritable oiseau de proie. Je suis convaincu qu'il s'agit d'une scène de funérailles célestes – d'excarnation – dans laquelle le corps est exposé pour être dévoré par les vautours, comme dans les funérailles zoroastriennes qui ont lieu aujourd'hui en Inde. À l'origine, le sanctuaire de l'Atlantide était en partie à ciel ouvert, puisqu'il était prolongé par une plate-forme située sur le versant du volcan, et je crois que les funérailles célestes faisaient partie de ses fonctions, avant

l'érection des piliers. Les oiseaux étaient peut-être perçus comme des oiseaux-esprits. En consommant la chair humaine, ils transportaient les esprits des défunts dans l'autre monde. Je pense désormais que le symbole d'Atlantis n'était peut-être pas un aigle, comme nous l'avons cru au départ, mais un vautour, un oiseau-esprit.

— Possible, reconnut Jeremy. Et maintenant, la vision aux rayons X ! Vous allez être surpris, croyez-moi ! (Il zooma et saisit un code.) Voici une image de synthèse composite de ce que tu as vu, générée par des données GPR.

L'écran afficha des détails invisibles à l'œil nu, des formes et des artefacts ensevelis sous la croûte de chaux. Costas poussa un long sifflement et Jeremy pointa le doigt vers un crâne dont les contours étaient auparavant indistincts.

— Ce crâne non plâtré est celui d'un enfant de 9 à 10 ans. Quand on le regarde attentivement, on s'aperçoit que quatre vertèbres cervicales y sont encore attachées. On n'obtiendrait pas ça si on prenait le crâne d'un corps réduit à l'état de squelette, où tous les ligaments ont disparu. Et regardez là, sous la couche de chaux qui recouvre le sol.

— Ça alors ! s'exclama Costas. Un squelette complet !

— Presque complet, rectifia Jeremy. Et il n'a pas juste été jeté là. On voit des anneaux noirs autour des poignets, qui ont été attachés solidement, sans doute avec du fil de cuivre. Et puis il y a une petite flûte en roseau dans une des mains. Ce corps était entièrement articulé. Les muscles et les tendons étaient intacts lorsque l'eau a monté et qu'il s'est retrouvé pris dans la chaux. Seulement, il manque la tête, et aussi quatre vertèbres… Le crâne d'enfant provient de ce squelette.

— Tu crois que cet enfant a été tué par décapitation ? l'interrogea Costas, consterné.

— C'est ce que j'ai pensé, au début, répondit Jeremy, mais j'ai envoyé l'image à l'ostéologue et elle a repéré quelque chose sur le crâne. Là, vous voyez ? Il a reçu un coup sur le côté. Mais ce n'est pas tout. Regardez la forme des objets ensevelis sous la chaux à côté du corps. Il y a une sorte de massue, un manche en bois surmonté d'une pierre. Et cet objet en forme de feuille au premier plan est un couteau avec une lame en pierre d'aspect friable, certainement de l'obsidienne. Vous voyez où je veux en venir ? Quand il faisait allusion aux Aztèques, Costas ne devait pas être loin.

— Cet enfant a été sacrifié, murmura Costas.

Jeremy fit un zoom arrière pour afficher une vue d'ensemble du sanctuaire, avec le cercle de piliers et les bassins en pierre qui se dressaient entre les crânes.

— Regardez la position du squelette et du crâne par rapport à ce bassin, proposa-t-il. Cela nous éclaire sur la nature du bassin, non ? C'était un autel. Un autel sacrificiel.

Jack se demanda si les bassins étaient des fenêtres ouvertes sur les entrailles de la terre, sur les enfers, à travers lesquelles on pouvait avoir des visions. Il revit la tache rouge foncé sur son gant.

— Il y a cinq ans, nous avons retrouvé les ossements d'un taureau sur une grande table en pierre, à l'intérieur du volcan, rappela-t-il. Nous savions donc que les Atlantes sacrifiaient des taureaux, mais là, c'est une révélation. Des sacrifices humains… C'est effroyable !

— Je pense que l'enfant a été tué par un coup de massue, poursuivit Jeremy. Ensuite, il a été saigné par une plaie dans le cou au-dessus du bassin. Le couteau a servi à la décapitation. Voici comment je vois les choses : en séparant la tête du corps, on envoyait l'âme dans le monde des esprits. Le sang s'écoulant dans le bassin était un conduit, une rivière, pour reprendre les visions typiques des états modifiés de conscience. Et le sacrificateur était transporté par cette rivière jusqu'au monde des esprits, qui lui était ouvert par l'acte même du sacrifice.

— Il utilisait même des instruments spécialement conçus à cette fin, fit remarquer Jack. Des lames d'obsidienne semblables à celle-ci ont été trouvées à l'intérieur de caches, dans les maisons

de Çatal Höyük. On pense depuis longtemps qu'elles ont une valeur symbolique. Et les bassins en pierre, taillés dans le roc, paraissent beaucoup plus anciens que les piliers. Ils faisaient partie du sanctuaire bien avant l'inondation.

— Il n'y avait pas une tradition de sacrifice d'enfants au Proche-Orient ? demanda Costas. Je pense à Abraham et à son fils Isaac dans l'Ancien Testament. Et aux Phéniciens, puis à leurs descendants, qui se sont établis en Méditerranée occidentale, à Carthage. Quand nous sommes allés au musée de l'UMI, à Carthage, je me suis longuement promené dans le tophet, où des enfants auraient été sacrifiés.

— Nous pensons que cette tradition a pu être exagérée par les Romains, répondit Jack. Le sacrifice d'enfants n'a peut-être été pratiqué que dans des situations extrêmes, par exemple, dans le cas des Carthaginois, lorsque le peuple a été confronté à l'éradication décrétée par les Romains.

— Mais les Atlantes se trouvaient, eux aussi, dans une situation extrême, non ? estima Costas. L'eau montait et ils ne pouvaient pas sortir.

En effet, ils ne pouvaient pas sortir… Jack songea au sanctuaire condamné par un mur, à ces piliers fraîchement taillés et aux vieilles peintures effacées. Devenu un tout nouveau temple, sur le point d'être montré au peuple, ce sanctuaire aurait-il finalement été utilisé comme cachot pour les derniers chamans, avant de se transformer en chambre mortuaire ? Les prisonniers, en proie au désespoir face à la montée des eaux, auraient-ils sacrifié des vies humaines parce que le sang des taureaux ne suffisait plus ?

— Il n'y a pas que les enfants, précisa Jeremy. Selon l'ostéologue, au moins douze autres corps articulés ont été ligotés et décapités. Il s'agit d'individus de tous âges, hommes et femmes. En général, on considérait que la voyance se transmettait de parent à enfant. Par conséquent, je crois que ce sont des familles entières qui se sont retrouvées enfermées ici. Cette image fait froid dans le dos. Elle me fait penser aux familles juives prises au piège par les Romains à Massada. Costas a raison : il s'agissait d'une situation extrême.

— On aurait poussé ces gens à accomplir un sacrifice ? risqua Costas.

— On peut appeler ça un sacrifice ou un suicide collectif assisté, répondit Jeremy.

Ils gardèrent le silence un instant, les yeux rivés sur l'écran.

— Donc, résuma Costas, dans ce jardin d'Éden, à l'aube de la civilisation, des vautours picorent des cadavres ; de nouveaux prêtres, qui feraient passer les dominicains de l'Inquisition pour des enfants de chœur, forcent le peuple à tailler des piliers en pierre et à les transporter jusqu'au volcan pour lui faire bâtir un temple à leur propre gloire ; les derniers chamans, enfermés dans ce temple, s'adonnent au sacrifice humain en plein trip psychédélique – tout ça pendant que l'eau monte et que l'Atlantide est sur le point d'être engloutie.

— L'ordre ancien est balayé par l'avènement de l'ordre nouveau, murmura Jeremy. Dans l'Ancien Testament et dans *L'Épopée de Gilgamesh*, le Déluge est présenté comme un acte de Dieu, un châtiment divin. Cette idée a peut-être été lancée par les nouveaux prêtres, avant de se transformer en mythe. D'ailleurs, le déluge de la mer Noire est peut-être arrivé au bon moment pour les nouveaux prêtres, qui étaient prêts pour la diaspora, prêts à partir et à fonder de nouvelles cités et civilisations.

— Alors, songea Costas à voix haute, qui était Noé ? Un chaman survivant ?

— Dans *L'Épopée de Gilgamesh*, indiqua Jeremy, Uta-Napishtim est poussé par les eaux sur une montagne, coupée du monde des hommes et de leurs dieux.

— C'est possible, admit Jack. Un des chamans a peut-être survécu. Ils n'ont peut-être pas tous été exterminés.

— Il pourrait s'agir d'un indécis, d'un chaman qui ne serait pas parvenu à choisir entre la

tradition et l'ordre nouveau, suggéra Jeremy.

— Ou du gardien des animaux, conjectura Jack, des taureaux que les chamans enfermaient dans un corral en vue des sacrifices. Les nouveaux prêtres auraient eu besoin de lui pour s'occuper de ceux qu'ils voulaient emmener avec eux. (Il fixa longuement l'image affichée à l'écran.) Si j'ai pu entrer dans cette salle ce matin, un prisonnier a pu en sortir. Des pierres ont été retirées depuis l'extérieur pour faire un trou dans le mur. Quelqu'un a peut-être fait sortir un des chamans au dernier moment.

Il se concentra pour réfléchir aux dernières heures de l'Atlantide. Les chamans avaient-ils été accusés d'avoir provoqué le déluge et enfermés dans le sanctuaire avec pour mission d'utiliser tous leurs pouvoirs pour endiguer l'inondation ? Ou bien cela avait-il été une mise en scène, dont le seul but était de se débarrasser d'eux ? En l'absence de taureaux à sacrifier, confrontés à une mort certaine, avaient-ils franchi leurs propres limites pour se livrer au sacrifice ultime ? Les nouveaux dieux les avaient-ils poussés à commettre l'indicible ?

Lanowski revint d'un pas sautillant en se frottant les mains.

— Voilà, je suis prêt ! annonça-t-il.

— On ne voit toujours rien sur le moniteur de surveillance du ROV, observa Costas.

— Je ne vous parle pas de ça, mais de ce que je viens de faire, dit Lanowski. (Il jeta un coup d'œil à l'image de l'Atlantide.) Ah ! j'allais oublier. (Il sortit de sa poche une feuille froissée qu'il tendit à Jack.) Le gars du labo m'a donné ça pour toi. Ce sont les résultats de l'analyse de la substance rouge que tu avais sur ton gant.

Jack lissa la feuille et lut les résultats. C'était bien du sang humain… Ce sang, celui de l'enfant, peut-être, ou de sa famille, avait sept mille ans. Quelqu'un l'avait fait couler dans une tentative désespérée d'entrer en contact avec le monde des esprits, d'échapper à l'horreur de la noyade. Jack regretta de ne pas avoir pu aller plus loin. Il aurait voulu regarder dans ce bassin pour découvrir ce que le chaman à la massue et au couteau ensanglantés avait essayé de voir. Mais il n'aurait sans doute rien discerné d'autre que le reflet du cercle de piliers, scintillant dans la lumière des torches comme la *Sonnenrad* dessinée par Lanowski, à l'image des nouveaux dieux penchés sur le sang des chamans.

Il se tourna vers les trois cercles que Lanowski avait tracés à la craie sur le tableau noir : la spirale, la *Sonnenrad* et le svastika. Et soudain, il pensa au Palladion, le symbole de Troie, qui avait pris la forme d'un svastika. C'était une météorite sacrée, qu'on avait forgée et martelée pour en faire une croix gammée mélangée à de l'or. Volée par le roi grec Agamemnon, elle avait été retrouvée par Heinrich Schliemann à Mycènes et secrètement emportée par les nazis en Allemagne.

— L'Étoile céleste, murmura Jack en fixant le svastika. Évidemment !

— Quoi ? demanda Lanowski.

— L'Étoile céleste, répéta Jack en sentant son rythme cardiaque s'accélérer. C'est dans *L'Épopée de Gilgamesh*, dans la première tablette. (Il sortit sa tablette électronique et afficha le texte de l'épopée babylonienne.) Gilgamesh fait un rêve et le raconte à sa mère, la déesse Ninsuna. Écoutez ça :

> « Tandis que m'entouraient les étoiles célestes, une façon de bloc venu du ciel est pesamment tombé près de moi. J'ai voulu le soulever : il était trop lourd pour moi. Devant lui se tenait la population d'Uruk. Le peuple s'était attroupé alentour ; la foule se pressait devant lui ; les gaillards s'étaient massés pour le voir : et comme à un bambin, ils lui baisaient les pieds ; moi, je le cajolais, comme une épouse. Puis, je l'ai déposé à tes pieds.[1] »

Il rangea sa tablette.

— C'est incroyable ! Je suis sûr que ce récit est le même que celui du mythe fondateur de Troie, qui indique que le Palladion était initialement une météorite. À mon avis, ces récits trouvent tous

deux leur origine chez les Atlantes. Celui de l'épopée de Gilgamesh a été rapporté par le peuple du nord de la Mésopotamie et celui du mythe de Troie, par ceux qui ont fui l'Atlantide jusqu'aux Dardanelles en emportant le Palladion avec eux. L'Étoile céleste est devenue le Palladion, après qu'on a forgé la météorite pour lui donner la forme d'un svastika. Ninsuna dit à Gilgamesh que l'étoile de son rêve est une métaphore de l'arrivée d'Enkidu, l'homme sauvage qu'il va apprivoiser et dont il va faire son frère. Cette histoire représente peut-être les tensions qui ont existé entre la première civilisation, incarnée par Gilgamesh, et le monde sauvage issu de la préhistoire. Elle place le Palladion dans un tout autre contexte. Il n'est pas étonnant que celui-ci ait eu tant d'importance au cours de l'Histoire, qu'il ait été révéré et craint, récupéré par les premiers prêtres de l'Atlantide, et remis sur le devant de la scène presque dix mille ans plus tard par les nazis.

Jack s'adossa à sa chaise et repensa au début de leur expédition, six mois auparavant. Ses compagnons et lui avaient découvert la terrible vérité à propos du Palladion, du nouveau symbolisme qui lui avait été attribué au cours de la Seconde Guerre mondiale. Il avait sur les mains le sang de ceux qui étaient morts pour le récupérer. Tout ce qu'il avait voulu, c'était protéger ses proches. Il songea à Maurice Hiebermeyer, qui se trouvait en ce moment même dans un bunker nazi… Son regard se troubla et, sur le tableau noir, le svastika se mit à tourbillonner pour l'entraîner dans un monde d'horreur et d'immolation que les premiers prêtres de l'Atlantide n'auraient jamais pu imaginer. Il s'arracha à sa rêverie et se tourna vers Lanowski.

— Tu avais quelque chose à nous dire, non ? demanda-t-il.

— Vous voulez savoir où est allé le dernier chaman de l'Atlantide ? lança Lanowski, les joues rouges d'excitation.

Costas et Jeremy regardèrent Jack. Il consulta sa montre et poussa un long soupir.

— D'accord Jacob, dit-il, on t'écoute.

1- Traduction de Jean Bottéro, Gallimard, 1992. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

8
Près de Bergen-Belsen, Allemagne

En entrant dans le bunker, Maurice Hiebermeyer trébucha sur le pas de la porte et tomba en avant. Il se rattrapa instinctivement à un poteau en métal, mais se tordit le poignet. Sa main glissa sur le poteau visqueux. Il dérapa sur le sol, se cogna la tête et fit un demi-tour sur lui-même avant de tomber sur le dos. Le major Penn l'aida à se relever et le tint fermement jusqu'à ce qu'il retrouve l'équilibre. Assourdi par le bruit d'aspiration de son détendeur, Hiebermeyer haletait, le cœur battant à tout rompre, et pompait avidement l'oxygène de son recycleur. Il s'efforça de se calmer en fixant à travers la visière de son casque le mur en ciment qu'il discernait devant lui. Pendant quelques secondes, il se sentit désorienté, puis il comprit qu'il avait fait demi-tour et se trouvait face à l'entrée du bunker. S'il voyait flou, c'était parce que le sergent Jones lui avait conseillé de retirer ses lunettes pour éviter que la transpiration ne les couvre de buée. De toute façon, maintenant, la sueur de son visage avait rendu la visière de son casque presque opaque.

Il respira lentement pour lutter contre une sensation grandissante de claustrophobie. Il savait que, si nécessaire, il pourrait demander à sortir et retrouver un semblant de normalité de l'autre côté de cette porte. Il ferma les yeux et les rouvrit lorsque son rythme cardiaque se fut stabilisé. La buée disparut progressivement de sa visière et il aperçut les grilles en métal de l'allée centrale dans le faisceau de sa lampe frontale.

— Ça va ? demanda le major Penn.

— Oui, ça va, répondit Hiebermeyer d'une voix qui lui parut étouffée à l'intérieur de son casque. Je me suis foulé le poignet, mais ce n'est pas grave.

— Apparemment, votre combinaison n'est pas abîmée. Il ne faudrait pas qu'elle soit déchirée. Le risque de contamination nous obligerait à vous mettre en quarantaine pendant un mois.

— Très peu pour moi !

— J'ai oublié de vous dire que c'était un peu glissant ici. Il n'y a pas de poussière, parce que personne n'est entré depuis près de soixante-dix ans, mais tout est recouvert d'une pellicule fongique. Les gars de la police scientifique pensent que quelque chose s'est décomposé. Soyez vigilant.

Hiebermeyer regarda son gant, celui qui avait glissé sur le poteau, et essuya le dépôt jaunâtre sur sa jambe avec un air dégoûté. Il se retourna. Des formes indéterminées accrochèrent au passage la lumière de sa lampe. Au bout du couloir, au-delà de la porte ouverte, se trouvait la salle centrale du bunker. Penn avança. Hiebermeyer lui emboîta le pas. Sur le pourtour de sa visière, le halo de condensation lui donnait l'impression d'être dans un tunnel et de se déplacer au ralenti. Penn s'arrêta, coupa la transmission et activa le canal externe relié au téléphone du pavillon modulaire. Les consignes étaient strictes : les équipes travaillant à l'intérieur du bunker ne devaient être contactées par l'extérieur qu'en cas d'urgence, pour éviter toute distraction inutile. De même, elles ne communiquaient entre elles qu'en cas de nécessité absolue. Hiebermeyer vit Penn s'agiter et faire de grands gestes. Au bout d'une minute, il entendit de nouveau sa voix grésiller dans son casque.

— C'était le sergent Jones, annonça Penn, apparemment crispé. L'inspecteur de l'Union européenne, le docteur Auxelle, est arrivé en avance. Il a exigé qu'on le laisse entrer dans le bunker sur-le-champ. Il sait que je suis déjà à l'intérieur et Jones n'est pas habilité à lui interdire l'accès. Il l'a probablement menacé, même si Jones est trop professionnel pour m'en avoir parlé. Tout cela n'a

aucun sens ! Auxelle aurait pu patienter vingt minutes et attendre son tour, afin que nous ne soyons pas plus de quatre en même temps dans le bunker. Mais il sait que l'équipe qui nous précède est sur le point d'entrer dans le laboratoire, la pièce du fond. C'est la première fois qu'on y pénètre et il veut être là pour voir ça. C'est toujours comme ça avec ces gens-là ! Les nababs de la Santé publique de l'Union européenne se croient tout permis. Ils aiment donner l'impression qu'ils contrôlent tout et qu'ils peuvent nous mettre sur leur liste noire si on ne se plie pas à tous leurs caprices.

— Je crois que c'est moi qui suis arrivé au mauvais moment, s'excusa Hiebermeyer. Si vous n'aviez pas été ici avec moi, vous auriez pu régler ça vous-même et l'obliger à attendre.

— Auxelle et Jones sont déjà dans le sas, de toute façon. Je n'y peux plus rien. Et puis, c'est moi qui ai prévu de vous faire entrer à ce créneau-là. J'ai promis à Jack Howard de vous escorter personnellement et de veiller à ce que vous puissiez effectuer cette visite le plus tôt possible. Il m'a dit qu'il s'était opposé à ce que vous le remplaciez et que vous aviez d'autres priorités en ce moment.

— Je veux visiter ce bunker.

— D'accord. Auxelle et Jones sont sur nos talons. Nous allons devoir faire vite. Je vais vous emmener directement aux caisses de stockage. Je veux être dehors avant Auxelle pour l'accueillir à ma façon. Cette fois, je ne vais pas garder ma langue dans ma poche.

— J'ai l'impression que vous le mettriez bien en quarantaine…

— Je ne vous le fais pas dire ! s'exclama Penn. Au moins, il ne serait pas dans mes jambes. Ici, il ne peut pas outrepasser mon autorité. (Il sourit à Hiebermeyer et lui posa la main sur l'épaule.) Ça va aller ? Essayons de tout voir en vingt minutes. Nous allons utiliser nos lampes frontales. L'installation électrique fonctionne toujours. Elle est reliée à une grosse batterie de sous-marin, qui devait avant tout servir à réfrigérer une partie de l'espace de stockage du laboratoire. Mais nous préférons ne pas la mettre en route. Nous allons bientôt savoir ce qu'elle alimentait, car les ingénieurs de l'équipe précédente doivent être à la porte du labo à l'heure qu'il est. Je leur ai demandé de me faire un rapport sur la situation à 14 h 20, ce qui nous laisse le temps de regarder les caisses. Nous avons dix-huit minutes. Je les ai prévenus de l'arrivée d'Auxelle et de Jones.

Hiebermeyer suivit Penn sur les grilles en métal. Sur la gauche, il discerna la fenêtre d'une petite pièce. Les vitres, couvertes de la couche jaunâtre omniprésente, renvoyaient une lumière lugubre. Plus loin, une mitrailleuse était montée sur son trépied à côté d'une boîte de munitions. C'était une vieille MG-42 allemande alimentée par bandes. Ils arrivèrent dans la salle centrale. Au fond, deux faisceaux lumineux se croisaient et se décroisaient. Les soldats du génie se trouvaient juste à l'entrée du laboratoire. Une flamme orange et une pluie d'étincelles jaillirent brusquement.

— Ils utilisent une torche oxyacétylénique, expliqua Penn. Jusqu'à présent, nous n'avons vu que la porte fermée derrière les caisses. Nous travaillons méthodiquement en progressant pas à pas et nous ne sommes jamais allés plus loin. Nous avons constaté que la porte était légèrement voilée et nous avons pensé qu'elle avait peut-être rouillé sur ses gonds. Espérons que nos hommes auront réussi à l'ouvrir d'ici un quart d'heure.

Il continua à avancer. Avec sa lampe frontale à faisceau unique, Hiebermeyer avait des difficultés à appréhender les dimensions de la pièce mais, au bout d'un moment, il parvint à se repérer par rapport au plan que Penn lui avait montré. Le bâtiment, rectangulaire au sol, ressemblait à une gare avec une voûte semi-cylindrique. Toute la salle renvoyait une lumière jaune-vert, en raison d'un dépôt visqueux identique à celui de l'entrée. Hiebermeyer fit un faux pas et les ombres allongées des caisses s'agitèrent sur la surface concave du mur. Il eut l'impression que la silhouette exagérément longue de Penn avançait vers lui, comme dans les cauchemars qui l'avaient hanté dans

son enfance, après qu'un garçon plus âgé lui avait parlé des trolls tapis dans l'ombre. Cette vision fugace lui parut affreusement réelle, car c'était dans ce pays que les trolls et les lutins avaient été inventés, et qu'ils avaient pris vie, dans les heures les plus sombres du Troisième Reich.

Sa respiration s'accéléra. Il tenta de rester calme. Penn tourna à gauche entre deux rangées de caisses en bois d'environ un mètre et demi de haut. Celles-ci semblaient toutes fermées, à l'exception d'une dont le couvercle était légèrement entrouvert. Hiebermeyer avait le cœur serré. Il était peut-être en présence d'un véritable trésor. Penn lui avait parlé d'une caisse qui semblait contenir des peintures. Et il y en avait une, là, juste en face d'eux. Le couvercle avait été retiré. Dans l'obscurité, il semblait posé à la verticale sur la caisse, plus petite que les autres. Cependant, il ne se composait pas de plusieurs planches mais d'un seul panneau en bois.

— J'ai trouvé ça ce matin, indiqua Penn en montrant l'intérieur de la caisse. Je pense maintenant qu'il s'agit bien de peintures. Les châssis ont été retirés et les toiles, tendues sur du contreplaqué. (Il tendit l'index vers le panneau posé sur la caisse, qui n'était en réalité pas le couvercle.) Ça, c'est un portrait. Quelqu'un a dû le sortir pour y jeter un coup d'œil en 1945. On discerne la peinture, mais il a dû y avoir une réaction chimique entre la moisissure et l'huile, qui a presque totalement disparu. J'ai bien peur que ce soit irrécupérable.

En effet, c'était comme si toutes les couleurs avaient été grossièrement mélangées dans un récipient et que la teinte ainsi obtenue avait laissé des traînées de couleurs originales lorsque la peinture avait été réappliquée. Hiebermeyer recula et devina le portrait, qui semblait vouloir s'échapper du panneau, telle une sculpture en bas relief. Il le confronta mentalement à une dizaine de chefs-d'œuvre disparus qu'il avait observés avec attention dans un catalogue avant de venir ici. Il secoua la tête, tourna le dos un instant et regarda de nouveau. Toujours rien. Il essaya encore, en fermant les yeux cette fois.

— Continuons, proposa Penn en se dirigeant vers la caisse au couvercle entrouvert. Même si on parvenait à identifier cette peinture, on ne pourrait plus rien pour elle maintenant. À mon avis, ce sont surtout les grandes caisses qui vont vous intéresser. Elles contiennent sûrement des antiquités.

Hiebermeyer resta figé sur place. Tout à coup, ça avait fait tilt.

— *Mein Gott*, murmura-t-il.

— Qu'y a-t-il ? demanda Penn.

— C'est le *Portrait de jeune homme*, 1516, volé au musée Czartoryski, à Cracovie, en Pologne. Il est si célèbre que je n'ai même pas pris la peine de le regarder lorsque je me suis renseigné sur les œuvres d'art disparues. Il s'agit d'un *ritratto di Raffaello*, ce qui signifie que Raphaël peut être le peintre, le sujet, ou les deux. Personne ne peut émettre d'avis sur la question, car il n'a pas été possible d'étudier l'original avec les techniques d'analyse modernes. C'est un des portraits les plus extraordinaires de la Renaissance. Et la plus précieuse des peintures perdues pendant la guerre.

— Eh bien, vous pouvez la rayer de la liste, à tous points de vue. Je ne crois pas qu'elle puisse être restaurée. Encore un cadeau des nazis. Suivez-moi !

Hiebermeyer fixa le panneau et essaya de retrouver ce qu'il avait vu sur des photos de la peinture prises avant la guerre : le visage délicat, les cheveux longs et le béret de travers, la pose languide et assurée, la fourrure jetée négligemment sur une épaule. S'ils étaient vraiment entrés dans le bunker, le major Mayne et le colonel Stein avaient-ils vu cette peinture dans sa beauté originelle ? Stein, historien de l'art à l'Institut Courtauld avant la guerre, avait-il éprouvé une pointe de reconnaissance et d'espoir devant elle, avant de sombrer dans le cauchemar qui l'attendait ? Ou bien ce portrait portait-il déjà les stigmates de l'horreur nazie, dont ils avaient sans doute été témoins dans le camp de la mort ? Le regard dans le vague, Hiebermeyer perdit l'image du jeune homme et ne vit

plus qu'un mélange indéfini, strié de rouge, de coulures, là où l'huile avait dégouliné comme du sang. Des années auparavant, il s'était dit qu'il était impossible de montrer au monde les artefacts réunis par l'Ahnenerbe, qu'il valait mieux les laisser prisonniers de l'histoire effroyable écrite par Himmler. Aujourd'hui, cette peinture semblait lui donner raison, mais il ne s'attendait pas à ce que cela soit aussi viscéral. Ce n'était pas juste une leçon de l'Histoire, mais une plaie béante qui ne se refermerait jamais.

Penn s'agenouilla devant une caisse, essuya une étiquette du revers de son gant et recommença avec les deux caisses suivantes. Hiebermeyer s'approcha à son tour et un mot lui sauta aux yeux immédiatement : Ahnenerbe. L'espace d'un instant, il n'entendit que le bruit de sa respiration, comme s'il s'était désincarné. Pendant des années, il avait rêvé de retrouver ces trésors, et ils étaient là, juste devant lui, à quelques kilomètres seulement de la ville où il avait grandi. Il fut pris d'un vertige, comme si le détendeur ne lui fournissait plus assez d'oxygène. Il tendit la main vers la première caisse et la retira au dernier moment, se rappelant l'horrible tache de décomposition qui avait souillé son gant lorsqu'il avait glissé à l'entrée. Penn revint vers lui.

— Toutes les caisses portent la même étiquette, annonça-t-il.

— C'est logique, murmura Hiebermeyer. Tout concorde !

— C'est-à-dire ?

Hiebermeyer songea à la conversation qu'il avait eue la veille avec Dillen et Jack sur les événements de 1945.

— Tout s'explique par la présence ici de ces deux officiers, commença Hiebermeyer, le major Mayne et le colonel Stein. Stein faisait partie de la section des Monuments et Beaux-Arts. Or, celle-ci n'était qu'une couverture. En réalité, il s'agissait d'une unité destinée à découvrir les secrets des nazis, bien que Stein ait été un véritable expert en beaux-arts. Le major Mayne, lui, appartenait à l'Unité d'assaut du commando 30, un nom délibérément trompeur pour un autre de ces groupes. Les deux hommes se sont rencontrés ici, après que le capitaine Frazer est rentré du camp et a dit à son ami Mayne qu'il y avait quelque chose d'intéressant à cet endroit. Nous avons reconstitué cela après la conversation que Jack et sa fille ont eue avec Frazer l'année dernière. Une jeune juive du camp lui avait fait un dessin. Après avoir été torturée et violée dans la forêt, dans ce bunker, elle avait réussi à s'échapper. Elle avait été confiée aux bons soins des infirmières britanniques dès la libération du camp. Son dessin représentait quelque chose qu'elle avait vu dans le bunker, un svastika inversé en or, une antiquité provenant de Troie que Frazer avait immédiatement reconnue. Mayne et Frazer avaient mené des fouilles à Mycènes avant la guerre. Un vieux contremaître grec leur avait raconté que cet objet avait été découvert dans la tombe d'Agamemnon par Heinrich Schliemann et sa femme Sophia, qui l'avaient emporté secrètement en Allemagne. Frazer et Mayne étaient convaincus qu'il s'agissait du Palladion, le symbole sacré de Troie, dont Agamemnon s'était emparé après la défaite des Troyens. Et maintenant, sachant ce qui se trouve dans ces caisses, je comprends tout. Il est logique que le Palladion ait atterri ici. Tout à fait logique !

— Ces inscriptions ? l'interrogea Penn. Qu'est-ce qu'elles signifient ?

— Regardez la date, répondit Hiebermeyer en montrant les étiquettes tirées au stencil. C'est la même sur toutes les caisses : 13 avril 1945, c'est-à-dire seulement deux semaines avant l'arrivée des Alliés. Deux semaines ! Nous savons qu'au cours des derniers mois de la guerre, Hitler a ordonné que les principales pièces des musées de Berlin soient transférées dans un entrepôt secret, en dehors de la ville. Martin Bormann s'est rendu à la tour de défense antiaérienne du zoo et il a retiré la plupart des caisses qui étaient stockées là-bas. Beaucoup ont été expédiées en Autriche, vers les mines de sel de Merkers, bien avant le bombardement des Alliés, car le sel garantissait de bonnes

conditions de stockage. Alors voici la question que je me pose : si des lieux de stockage bien plus appropriés étaient encore disponibles, pourquoi, début avril 1945, les nazis ont-ils rassemblé des œuvres d'art et des antiquités dans un bunker de Basse-Saxe, en plein sur le passage des Alliés ?

— Pour être dans l'œil du cyclone ? suggéra Penn. C'est peut-être le calcul qu'ils ont fait. L'endroit le moins probable était celui qui risquait le moins d'être repéré. Quand ils ont bâti ce bunker, en 1942, les nazis n'ont reculé devant rien pour le dissimuler. Nous pensons que le tunnel d'entrée était conçu pour s'autodétruire mais, finalement, il a été pulvérisé lors du bombardement britannique du 25 avril. Ce dispositif d'autodestruction avait peut-être été prévu par quelqu'un qui avait l'intention de retirer le stock et d'effacer les preuves. Regardez, à côté de la dernière caisse, il y a une rangée de valises par terre. Je crois que quelqu'un était sur le point de répartir le contenu des caisses dans ces valises pour pouvoir le transporter plus facilement. Mais il a été interrompu par les événements et les Alliés ont progressé plus vite que prévu.

— Peut-être s'attendait-il à ce qu'il y ait un cessez-le-feu, un armistice.

— Vous pensez à Hitler ? En avril 1945, ce lot d'œuvres d'art devait être le cadet de ses soucis !

— Non, regardez ce qui est écrit sur les étiquettes : Ahnenerbe, la Société de l'Héritage des ancêtres. Il y a aussi la *Sonnenrad*, le symbole du soleil repris par les SS, et le nom de Wewelsburg. Vous m'avez dit que vous avez étudié les plans architecturaux du château de l'Ordre de la SS, dirigé par l'homme qui a signé les documents trouvés dans ce bunker. Vous voyez où je veux en venir ?

— Himmler… Bien sûr ! Heinrich Himmler !

— Le numéro deux de l'Allemagne nazie, qui aurait peut-être aimé être le numéro un…

— N'est-ce pas lui qui a essayé de négocier avec les Américains et qui a été déchu de ses fonctions par Hitler ?

— Si, et si mon hypothèse est la bonne, cela expliquerait que les choses aient mal tourné ici. Une trêve lui aurait laissé le temps de vider le bunker. Je suis certain que ces caisses contiennent les trésors perdus du Wewelsburg : des antiquités provenant du monde entier, réunies par l'Ahnenerbe dans les années trente et récupérées par Himmler pour alimenter sa théorie sur les Aryens, une race supérieure dont faisaient partie les grands rois de la Grèce antique, comme Agamemnon, et même les souverains de la mythique Atlantide. Cela fait des années que je brûle de savoir ce que ces artefacts sont devenus.

Penn regarda sur le côté de la caisse à peine entrouverte.

— Là ! Il y a une autre inscription.

Hiebermeyer s'accroupit à grand-peine à côté de lui dans sa combinaison qui se froissait et se renflait.

— C'est ça ! s'écria-t-il. Ça colle parfaitement !

— *Museum für Vor- und Frühgeschichte*, déchiffra Penn à voix haute. *Troia*.

— Musée de Pré- et Protohistoire de Berlin ! C'est là qu'ont été exposés les trésors que Schliemann a trouvés à Troie et dont il a fait don au peuple allemand en 1881. En 1941, ils ont été transférés à la tour de défense antiaérienne du zoo. J'ai toujours su qu'il y avait une troisième caisse ! Une caisse contenant des trésors secrets, que Schliemann avait cachés quelque part dans sa ville natale, près de la Baltique, où les chercheurs de l'Ahnenerbe l'ont trouvée. Des trésors parmi lesquels se trouvait le svastika inversé en or, le Palladion de Troie, dont Himmler a fait son symbole le plus marquant.

— Une troisième caisse ? Et où sont les deux autres ?

— Lorsqu'il s'est rendu à la tour de défense antiaérienne pour expédier les trésors vers les

mines de sel, Bormann a laissé deux caisses, celles qui contenaient les artefacts troyens exposés au musée. Elles étaient encore là lors de la dernière attaque soviétique et elles ont été emmenées à Moscou, où elles ont refait surface dans les années quatre-vingt-dix. Quand les Soviétiques sont entrés dans la tour, la porte de l'entrepôt était gardée par le docteur Unverzagt, un nazi de l'Ahnenerbe qui avait été directeur du musée. Après la révélation de la présence des artefacts à Moscou, les archéologues ont découvert le rôle que l'ancien directeur avait joué. Et la plupart d'entre eux ont pensé que celui-ci avait voulu protéger les pièces maîtresses de son musée, au nom de l'archéologie et de la science. Mais je ne partage pas leur avis.

— Vous pensez que Himmler était impliqué personnellement dans cette affaire ? demanda Penn en se relevant pour se pencher au-dessus de la caisse.

— Himmler, qui était obsédé par les trésors de Troie, avait placé Unverzagt sous sa coupe. Pour l'Ahnenerbe, c'était un dieu vivant. Il avait offert une brillante carrière à de nombreux universitaires ratés ou oubliés, qui croyaient en ses thèses racistes ou, pour le moins, les acceptaient. Pourquoi Himmler a-t-il ordonné à Bormann de laisser ces deux caisses dans la tour du zoo ? Parce qu'il voulait les garder pour lui. Pourquoi étaient-elles encore là lorsque les Russes sont arrivés ? Parce qu'il a perdu son pari et n'a pas eu le temps de les récupérer. Pourquoi Unverzagt était-il posté devant la porte ? Pas pour l'amour de l'archéologie, mais dans l'espoir vain que Himmler reviendrait à temps.

— Vous devriez jeter un coup d'œil là-dedans, suggéra Penn.

Hiebermeyer posa son poignet foulé sur son genou pour se relever et grimaça de douleur. À l'intérieur de la caisse, il vit plusieurs boîtes soigneusement empilées qui, si l'on en croyait le svastika et la *Sonnenrad* figurant sur les étiquettes, devaient venir du Wewelsburg. En haut d'une des étiquettes, il discerna une rangée de symboles issus de peintures rupestres de l'âge de la pierre. Au fond de la caisse, il y avait un espace vide, à moitié rempli d'une substance jaune et grumeleuse, recouverte de moisissure. C'était de la paille en décomposition, qui avait servi de rembourrage. Tout à coup, Hiebermeyer se figea. Penn regarda dans la même direction que lui.

— Est-ce ce que vous cherchiez ? l'interrogea-t-il.

Hiebermeyer resta sans voix. Dans la paille, on devinait encore la forme d'un svastika d'environ quinze centimètres. D'après la profondeur de la marque qu'il avait laissée, c'était un objet lourd, sans doute en métal. Hiebermeyer parcourut la caisse des yeux, mais il n'était nulle part.

— Est-il envisageable que cet artefact ait pu échapper à la vigilance de vos équipes ? demanda Hiebermeyer, la gorge nouée par l'émotion.

— Je leur ai dit de ne pas toucher aux caisses avant votre arrivée, pour que nous puissions découvrir leur contenu ensemble. Mais en dehors de ces caisses, toute la salle a été passée au peigne fin, jusqu'à la porte du laboratoire. Et nous n'avons rien trouvé. Si l'objet en or dont vous parliez tout à l'heure, le Palladion de Troie, était dans cette caisse, quelqu'un s'en est emparé en 1945. Cela dit, c'est étrange qu'il n'ait pas été rangé dans une boîte comme le reste, mais simplement posé sur de la paille.

— C'est parce qu'il n'a jamais été exposé au musée de Berlin. Il n'a pas dû être stocké longtemps dans ce bunker. Nous pensons que, après que l'Ahnenerbe l'a découvert dans la ville natale de Schliemann, il a été conservé dans le plus grand secret au Wewelsburg. Himmler lui a sans doute attribué un sens sacré, pour en faire l'emblème d'une sorte de rite initiatique destiné à une poignée d'élus. Le Palladion est devenu le symbole sacré du nouveau credo, du dieu Himmler. En tout cas, nous savons qu'il a été associé au Code Agamemnon, le signal d'activation d'un programme mis au point par Himmler lors du déclin du Reich.

— Pensez-vous qu'il y ait un rapport avec les bordereaux de commande dont je vous ai parlé ?

— De toute évidence, contrairement à Hitler et ses acolytes, Himmler ne considérait pas le suicide comme la seule issue possible. Il envisageait un autre avenir pour lui-même. Mais bien avant cela, dès que le Palladion est devenu une sorte de Saint-Graal, il l'a retiré du Wewelsburg pour le mettre à l'abri dans un endroit encore plus secret. Je vous parlais tout à l'heure des mines de sel. Eh bien, l'année dernière, Jack a exploré celle de Wieliczka. Un homme avait enlevé sa fille pour l'obliger à aller chercher dans cette mine le précieux artefact, qui avait été déposé dans un puits aujourd'hui immergé sous une centaine de mètres d'eau, près du camp de la mort d'Auschwitz. Cet homme connaissait sans doute la finalité du Palladion. Mais tout ce que Jack a trouvé, c'est une boîte vide, où seule la forme de l'objet était visible, comme ici. Nous pensons que, lors de l'avancée des Soviétiques vers cette région de la Pologne, le Palladion a été retiré de sa boîte et emporté jusqu'ici par un autre fidèle de Himmler, chargé de ramener les derniers détenus d'Auschwitz vers l'ouest. La jeune fille qui a fait le dessin au capitaine Frazer faisait partie de ces détenus.

— Et ensuite, quelqu'un a pris l'artefact dans cette caisse, juste avant le bombardement.

— Peut-être sur ordre de Himmler. Peut-être au moment où le Code Agamemnon a été activé.

Penn garda le silence un instant, puis il sortit une règle de sa ceinture à outils et mesura la trace laissée par le svastika.

— J'ai déjà vu ce motif en creux quelque part, se rappela-t-il. Sur la porte du laboratoire, il y a la même empreinte, à l'intérieur d'un cartouche. Nous sommes pratiquement sûrs qu'il s'agit d'un mécanisme de verrouillage. Le sergent Jones pense que c'est un système magnétique, mais nous ne le saurons que lorsque nous l'aurons étudié. Le Palladion était peut-être une clé pour ouvrir cette porte, ainsi que celle d'autres sites faisant partie du programme de Himmler.

Hiebermeyer en avait le souffle coupé. Bien sûr ! C'était une clé.

— Major Penn ! appela une voix qui retentit dans leurs casques. Rejoignez-nous immédiatement à la porte du laboratoire !

— On arrive, répondit Penn. (Il se tourna vers Hiebermeyer.) C'était la première équipe. Je viens de voir le sergent Jones et Auxelle entrer dans la salle. Dépêchons-nous !

Hiebermeyer suivit Penn dans l'allée et jeta un dernier coup d'œil au Raphaël, dont les couleurs s'étaient mêlées sous un voile verdâtre. Le bruit de sa respiration lui fit penser à une vidéo de Jack et Costas émergeant d'un site sous-marin. Au départ, les vestiges archéologiques étaient clairement visibles, puis ils se fondaient dans la teinte bleu-vert de la mer. En voyant cette peinture, il songea que, s'il avait peut-être conçu la fameuse arme miracle, Himmler n'avait pas pour autant renoncé au plaisir de collectionner les œuvres des plus grands maîtres, pas pour atteindre une sorte de Valhalla nazi mais pour son plaisir personnel, car il comptait bien pouvoir en jouir, peut-être dans un nouveau Wewelsburg, qui aurait pu renaître de ses cendres telle une nouvelle Atlantide. Himmler avait peut-être été un doux rêveur, mais c'était avant tout un impitoyable calculateur. Tout avait été planifié à la perfection. C'était uniquement à cause d'un mauvais pari, à la fin de la guerre, que ses plans avaient échoué. Et s'il avait l'intention d'exercer un chantage en brandissant son arme miracle, cette menace pouvait encore être récupérée par d'autres, comme Saumerre, et peser sur le monde d'aujourd'hui. D'une seconde à l'autre, Hiebermeyer allait être confronté à la terrible réalité. Il espérait que le cauchemar allait se terminer ici et maintenant.

— Major Penn ! s'écria un des soldats du génie. L'inspecteur et le sergent Jones ont pénétré dans le laboratoire. Je n'ai pas pu les arrêter.

Dans une colère noire, Penn avança à grandes enjambées. La porte était désormais à moitié ouverte et des faisceaux lumineux dansaient dans la pièce. Hiebermeyer vit le svastika en creux dans

un cartouche. Un soldat du génie arrêta Penn.

— Major Penn ! lança-t-il. Il y a un corps presque à l'état de squelette devant la porte. Nous l'avons découvert lorsque nous sommes arrivés ici il y a vingt minutes, mais il est mort depuis longtemps et nous n'avons pas jugé nécessaire de vous déranger. Nous avons remarqué une tache de sang sur la porte lorsque nous l'avons découpée. L'homme a été abattu à bout portant d'une balle derrière la tête. Comme vous allez le voir, il y a deux autres corps de l'autre côté de la porte. Apparemment, il y a eu un combat à mort et, d'après ce que nous avons pu observer, personne n'en est sorti vainqueur. Au fait, celui-ci est américain.

Penn se pencha au-dessus du corps.

— La feuille de chêne couleur argent des lieutenants-colonels, reconnut-il sur le rabat du veston. Pas d'insigne de corps ou de division sur les épaules. Il porte un Colt automatique à la ceinture, mais il est vêtu d'un uniforme d'apparat et non de terrain. Il ne faisait pas partie des forces de combat. (Il leva les yeux vers Hiebermeyer.) Il pourrait s'agir du colonel Stein, des Monuments et Beaux-Arts, qu'en pensez-vous ?

Chancelant, Hiebermeyer hocha la tête en fixant le corps. Soudain, il entendit du mouvement dans le laboratoire. Quelque chose tomba lourdement.

— Vite ! cria l'inspecteur, facilement reconnaissable à son accent français. Venez m'aider ! Le sergent Jones s'est effondré !

Penn s'engouffra dans le laboratoire. Les deux soldats du génie le suivirent. Hiebermeyer entra à son tour. Deux autres corps décomposés étaient effectivement enchevêtrés derrière la porte. Le sergent Jones, dans sa combinaison blanche, gisait à côté d'eux. Le corps le plus proche portait un vieil uniforme de prisonnier rayé. Le second, couché sur le ventre au-dessous du premier, était vêtu d'un uniforme de combat orné d'une couronne de major à l'épaule. Cela ne pouvait être que le major Mayne… Son revolver se trouvait encore dans son étui, mais sa main décharnée tenait, derrière son dos, un couteau de commando qui transperçait la cage thoracique de l'homme en tenue de prisonnier. Celui-ci tenait un pistolet rouillé, un Walther, et il y avait une douille sur le sol. Hiebermeyer remarqua un tatouage sur un lambeau de peau suspendu aux os de l'avant-bras. C'était l'insigne des SS…

— Il faut qu'on sorte Jones de là ! cria Penn. (Il se tourna vers Auxelle, furieux.) Depuis combien de temps est-il comme ça ?

— Ça vient d'arriver, répondit Auxelle, mais il respirait difficilement. Peut-être à cause des cadavres.

— Ça ne lui ressemble pas, objecta Penn. Il doit plutôt y avoir un dysfonctionnement dans son apport d'oxygène. Si c'est le cas, nous n'avons que quelques minutes pour réagir. (Il fit un geste en direction des soldats du génie.) Vous deux, prenez chacun une jambe ! Auxelle, Hiebermeyer ! Tenez-le par les épaules. Moi, je le soutiens par la taille. Allons-y !

Hiebermeyer souleva Jones sans prendre garde à son poignet et dérapa sous le poids de son corps. Il tomba en arrière contre le mur. De son autre main, il attrapa une rambarde et glissa sur quelque chose de visqueux. En prenant appui sur son dos pour se redresser, il pressa un interrupteur électrique. Les ampoules nues clignotèrent et s'allumèrent, diffusant ainsi une lumière éblouissante, qui l'aveugla un instant. Puis il vit les murs d'un bleu très pâle, comme ceux d'une salle d'opération dans un hôpital. Le dépôt jaunâtre était toujours visible, mais la lumière le rendait opaque, comme de la bile. Il y avait un petit réfrigérateur devant les jambes de Jones. La porte était entrouverte. L'intérieur était étincelant de lumière et vide. Hiebermeyer regarda là où il avait posé la main. Il fut saisi d'une horreur indescriptible…

Contre le mur du laboratoire étaient alignés cinq lits à roulettes avec une rambarde en métal. Quatre étaient occupés par des corps, nus mais monstrueusement saponifiés, comme s'ils avaient été recouverts d'une couche de plâtre blanc. Deux de ces cadavres étaient sanglés et tordus dans une position atroce, tels les moulages des corps de Pompéi, figés dans les affres de la mort. Hiebermeyer s'obligea à regarder pour analyser la situation. Ces gens avaient dû être attachés vivants et ils l'étaient encore lorsqu'ils avaient été abandonnés dans ce laboratoire. Les troisième et quatrième corps étaient des cadavres plus anciens. Ils avaient été décapités et éviscérés avec les instruments d'autopsie à moitié rouillés qui se trouvaient sur un plateau. Sur le cinquième lit, celui que Hiebermeyer tenait encore, se trouvaient deux têtes tranchées, cireuses et chauves, dont les orbites étaient remplies d'une sécrétion adipeuse. Enserrées dans des forceps à trois branches, comme dans les serres d'un aigle, elles semblaient enchâssées dans un dépôt coagulé, la substance visqueuse dans laquelle Hiebermeyer avait mis la main. Celui-ci se redressa, les doigts dégoulinants de coulures jaunes et blanches. Lorsqu'il comprit de quoi il s'agissait, il eut un haut-le-cœur. Il avait déjà vu ça dans un cercueil en plomb vieux de deux cents ans, dont il avait assisté à l'ouverture dans la crypte d'une église : c'était ce que les archéologues avaient appelé du liquide corporel. Il avait mis la main dans de la graisse humaine décomposée…

Il se plia en deux brusquement et vomit à l'intérieur de son casque. Il se mit à tousser et à haleter ; l'oxygène de son détendeur faisait des bulles dans les vomissures. Il empoigna fermement le bras de Jones, mais sentit quelqu'un le soutenir et le pousser vers la sortie. Il tituba par-dessus les deux cadavres couchés en travers de la porte. Les yeux fermés et la bouche grande ouverte, il inspirait à la fois de l'oxygène et des vomissures. Traversant le bunker comme un automate, il s'efforça de ne garder qu'une seule image à l'esprit, celle du réfrigérateur étincelant et vide. Quelque chose avait été conservé à l'intérieur, quelque chose que les scientifiques nazis avaient dû extraire de ces corps, dans le cadre de leurs expériences sur des cobayes vivants. Quelque chose d'inimaginable. Mais ce n'était plus là…

Hiebermeyer n'avait plus qu'une idée en tête.

Appeler Jack.

9

Costas regarda d'un air découragé l'écran blanc de la station de surveillance du ROV et rejoignit Jack devant l'ordinateur de Lanowski. Il était 14 h 15. Il leur restait moins d'une heure avant que Jack ne quitte le *Seaquest II* à bord de l'hélicoptère, afin d'éviter de croiser l'équipe d'inspection. Quelques minutes auparavant, ils avaient senti le navire tanguer, tandis qu'il se repositionnait. D'après la carte numérique fixée au mur, il se trouvait désormais à deux milles nautiques au nord-ouest du volcan et du site de l'Atlantide. Après avoir vu les images que Jack et Costas avaient ramenées de la caldeira, le capitaine Macalister avait préféré ne pas prendre de risques. Cependant, il avait accepté de ne pas trop s'éloigner au cas où, par miracle, le ROV donnerait signe de vie. Costas remonta son siège jusqu'à ce qu'il voie correctement l'écran entre ses deux collègues et étendit les bras sur leurs dossiers. Jeremy avait quitté la pièce pour gérer par téléphone un événement inattendu sur le site de Troie : une statue avec des hiéroglyphes égyptiens avait été découverte juste avant la fermeture du chantier de fouilles. Hiebermeyer étant occupé à visiter le bunker et injoignable, il avait demandé à sa femme, Aïcha, si elle pouvait revenir d'Alexandrie afin de déterminer s'il était préférable de déterrer la statue immédiatement ou de l'ensevelir jusqu'à la prochaine saison.

— J'ai hâte de savoir où tu situes la nouvelle Atlantide, Jacob ! lança Costas. Je crois que notre bébé kangourou ne nous révèlera rien d'autre sur le sanctuaire. Je crains qu'il ne nous ait quittés pour de bon…

— Tu te souviens de ça ? l'interrogea Jack en lui montrant l'image affichée à l'écran.

C'était un morceau de papyrus déchiré et jauni, un texte ancien rédigé en grec que des milliers de visiteurs avaient pu voir au cours de ces cinq dernières années au musée archéologique d'Alexandrie.

— Le papyrus de l'Atlantide, murmura Costas, la fin d'un récit écrit par le voyageur grec Solon au temple de Saïs, dans le delta du Nil, la partie de l'histoire de l'Atlantide à laquelle Platon, qui s'est fondé sur le récit de Solon pour donner sa version du mythe au v^e^ siècle av. J.-C., n'a jamais eu accès. (Il pointa l'index vers un mot écrit en lettres grecques en haut du papyrus : *ATLANTIS*.) C'est ce que Hiebermeyer et Aïcha ont vu lorsqu'ils ont retiré la bandelette de la momie. Maurice était au comble de l'excitation. Et pourtant, ce n'était pas vraiment une découverte égyptienne. Je revois encore ta tête quand on est remontés de notre plongée dans l'épave de l'âge du bronze et que tu as pris son appel.

Lanowski pianota sur le clavier, s'adossa et tourna la tête vers Costas.

— Gladstone, annonça-t-il. William Ewart Gladstone.

— Hein ? grogna Costas.

— Premier ministre britannique à la fin du XIX^e^ siècle. Ça te dit quelque chose ?

— Le gars qui était fasciné par les découvertes de Heinrich Schliemann à Troie, risqua Costas, et qui a contribué à la célébrité internationale de l'archéologue ?

— Exact, confirma Lanowski. Et comme beaucoup d'intellectuels victoriens, Gladstone avait un intérêt particulier pour les découvertes archéologiques susceptibles d'éclairer la Bible, notamment pour les nombreuses tablettes d'argile retrouvées dans l'ancienne Mésopotamie, qui étaient considérées comme la toile de fond de l'Ancien Testament. *L'Épopée de Gilgamesh* faisait partie de

ces extraordinaires découvertes.

— Je vois, on en revient à ce qu'on disait tout à l'heure, aux tensions entre le monde sauvage et le monde civilisé, qui pourraient découler d'un conflit né au début du Néolithique entre les anciens chamans et les nouveaux prêtres.

— C'est ça ! Pour les Victoriens, la plus grande révélation de *L'Épopée de Gilgamesh* a été le récit d'un déluge comparable à celui de la Bible. En 1873, Gladstone a assisté à une conférence à la Société d'archéologie biblique de Londres, où la tablette consacrée au Déluge a été présentée au public pour la première fois. George Smith, un génie obsessionnel, avait passé au crible des milliers de tablettes de Ninive au British Museum et, lorsqu'il était tombé sur celle du Déluge, il avait éprouvé une telle joie qu'il avait couru dans toute la pièce en jetant ses vêtements autour de lui.

— Pas la peine d'en faire autant, Jacob.

— Ne t'inquiète pas, j'ai déjà crié « eurêka » à pleins poumons. Cette tablette du Déluge était celle d'une version de l'épopée rédigée au début du I^er^ millénaire avant notre ère. Mais depuis le XIX^e^ siècle, d'autres fragments ont été découverts. Et ceux-ci sont beaucoup plus anciens. Ils datent de la première période de l'écriture cunéiforme en sumérien et en akkadien, c'est-à-dire du III^e^ millénaire avant notre ère. Si elle a été rapportée par écrit à une époque aussi reculée, l'histoire de Gilgamesh a sans doute été transmise oralement encore bien avant, peut-être dès le début du Néolithique.

— Et le Déluge de l'Ancien Testament s'inspirerait de ce récit ?

— Ou d'une tradition parallèle, issue du même épisode de l'Histoire. En ce qui me concerne, je trouve le récit de la vie de Gilgamesh bien plus fascinant, d'autant que de nombreux indices nous ramènent au début du Néolithique. Uta-Napishtim, le héros du Déluge, est un personnage beaucoup plus ambigu que Noé. Pour commencer, il n'est pas le seul survivant. En fait, il est plutôt présenté comme un paria. Après le Déluge, les dieux lui accordent l'immortalité, mais il vit sur la montagne où son bateau a accosté, loin du reste de l'humanité. La faveur qu'ils lui font a une contrepartie : « On t'offre l'immortalité et on te laisse vivre sur cette montagne, mais ne reviens jamais sur nos rivages. » On dirait qu'ils se sentent redevables à son égard, voire coupables, mais qu'il constitue une menace pour le nouveau monde sur lequel ils règnent et qu'ils ne veulent pas de lui. Gilgamesh, lui-même demi-dieu, décide de traverser la mer pour aller le trouver et tenter de découvrir le secret de l'immortalité. C'est là qu'Uta-Napishtim lui raconte l'histoire du Déluge.

— Et tu vas nous dire que cette histoire parle d'un survivant de l'Atlantide ?

Lanowski gratifia Costas d'un large sourire.

— Le personnage d'Uta-Napishtim constitue en lui-même un indice. C'est un paria. Un chaman peut-être, le dernier de l'ordre ancien. Gilgamesh traverse la mer pour aller le voir. Et Uta-Napishtim vit sur une montagne composée de deux sommets jumeaux, appelée Nisir.

— Le mont Dû-Re avait aussi deux sommets jumeaux, murmura Jack pensivement. C'est là que les plus anciens mythes babyloniens situent le berceau des dieux.

— Je crois que Dû-Re était l'Atlantide ! s'écria Lanowski. Cette montagne se trouvait quelque part au nord, où vivaient les ancêtres et les dieux selon tous les textes babyloniens, c'est-à-dire là où se situaient l'Atlantide et les autres sites du début du Néolithique par rapport aux premières cités de Mésopotamie. Et Nisir était une nouvelle Atlantide, loin de l'autre côté de la mer. Mais cette mer était-elle une barrière conceptuelle, une limite mentale, ou un véritable océan et, dans ce cas, lequel ?

— Et donc ? fit Costas pour l'inciter à continuer.

— Et donc, cela m'a fait penser à la conférence que Jack a donnée à la Société royale de géographie, en décembre dernier, sur les voyages d'exploration dans la préhistoire : « Voyages de

l'esprit, voyages du corps ».

— Je n'ai pas pu y aller, dit Costas. Il fallait que je finisse le bébé kangourou à temps pour les essais en mer.

— Eh bien, si tu le permets, Jack, je vais faire une petite séance de rattrapage. Voilà : nous nous sommes trompés sur toute la ligne. Les grands voyages d'exploration n'ont pas commencé après l'essor de la civilisation, avec le commerce et la colonisation. Ils ont débuté bien avant, dès le milieu du Paléolithique, il y a au moins cinquante mille ans, lorsque des hommes ont parcouru de grandes distances en mer pour aller en Australie, par exemple. Par conséquent, les chasseurs-cueilleurs de la préhistoire avaient des bateaux capables de traverser de longues distances. Ils allaient très loin sur la terre ferme, alors pourquoi pas en mer ? À la fin du Paléolithique et de la période glaciaire, il y avait autant d'hommes qui vivaient de l'exploitation de la mer que d'hommes qui vivaient de la terre. Puis l'agriculture a freiné l'exploration. Les hommes se sont rassemblés sur les terres, sont devenus sédentaires et se sont repliés sur eux-mêmes. Ils ont été asservis par l'agriculture et par des chefs, qui se sont élevés dans le but d'exercer un contrôle sur eux, de les empêcher d'aller voir le monde, peut-être en s'appuyant sur de nouvelles croyances religieuses, fondées sur la peur.

— Et pourquoi « voyages de l'esprit » ? s'enquit Costas.

— Le titre de cette conférence était prémonitoire, observa Jack, étant donné les conversations qu'on vient d'avoir ici. Maintenant, je comprends pourquoi Jacob faisait partie de l'auditoire et me regardait comme le professeur Dillen quand je butais sur un texte en grec ancien… J'avais déjà beaucoup réfléchi à la religion, au chamanisme et aux états modifiés de conscience au Paléolithique. Je me suis intéressé à tout ça du point de vue de la navigation et j'en ai tiré deux conclusions. D'abord, je me suis informé sur les principales hallucinations induites par un état modifié de conscience, lui-même provoqué par le fait de se trouver sur l'eau. Et je me suis dit qu'un vrai voyage en mer devait ressembler à ça. Comme on le disait tout à l'heure, on atteint plus facilement un état modifié de conscience dans une situation extrême. Une expérience dans un environnement proche du monde des rêves devait donc être particulièrement propice. Mais je ne crois pas que les navigateurs de l'âge de la pierre aient laissé leurs embarcations aller à la dérive, sans but, dans un état d'hébétude psychédélique. À mon avis, ils avaient une idée en tête et ils étaient conscients de leur destination. Ils faisaient exactement comme dans les grottes : ils naviguaient dans le monde des esprits. Seulement, ils associaient à ce cheminement un voyage réel, effectué à l'aide des étoiles et autres outils de navigation, comme les pierres de soleil en quartz. Je crois que la mer n'a inspiré la crainte que lorsque la vie sédentaire a été instaurée, au Néolithique. Au début de la préhistoire, la mer ne représentait pas l'inconnu. C'est devenu le cas lorsque des chefs ont trouvé un intérêt à entretenir la peur mais, auparavant, les voyages en mer procuraient aux hommes ayant des croyances chamaniques des sensations qui leur étaient familières. J'ai donc avancé l'idée que les hommes préhistoriques ne s'étaient pas lancés dans l'inconnu en craignant pour leur vie, mais qu'ils avaient dû, au contraire, apprécier cette expérience et être impatients de savoir ce qu'ils allaient découvrir tant sur le plan spirituel que dans la réalité.

— Et ta deuxième conclusion ? demanda Costas.

— La colonisation préhistorique de l'Australie m'a fait penser aux pistes chantées des Aborigènes, aux pistes du Rêve empruntées pour traverser l'*outback*. Si les chasseurs-cueilleurs pouvaient concevoir des voies terrestres, pourquoi pas des voies maritimes ? Les pistes restées dans les mémoires sont souvent les plus praticables. J'ai donc songé à la prévisibilité des courants océaniques et des vents. Et j'ai terminé ma conférence par une photo de Thor Heyerdahl et son équipage, qui ont traversé l'Atlantique en 1970 à bord du *Râ II*, un bateau en papyrus, pour démontrer

qu'il aurait été difficile d'éviter d'être emporté vers les Caraïbes après avoir quitté la Méditerranée et longé la côte ouest de l'Afrique. J'ai émis l'hypothèse que la mer n'était pas une barrière, mais un vaste complexe de routes, surtout au début de la préhistoire. Et enfin, j'ai terminé en citant Heyerdahl, qui justifiait la validité de sa théorie sur les contacts maritimes dans la préhistoire en disant que son équipage et lui avaient navigué sur l'océan et non sur une carte.

— Ils avaient mis leur théorie à l'épreuve du terrain et n'étaient pas restés assis dans un fauteuil, comprit Costas.

— Exactement, et cela nous ramène à l'Atlantide. À l'époque du déluge de la mer Noire, les Atlantes étaient peut-être en pleine révolution religieuse, mais ils n'étaient pas si différents de leurs ancêtres paléolithiques. Sauf erreur de ma part, il y avait encore des chamans, même si ce n'était plus qu'une poignée d'exclus. Donc, la connaissance de la mer et la capacité à naviguer par-delà les océans ne s'étaient pas encore perdues.

— Ça paraît logique, affirma Costas. (Il se tourna vers Lanowski.) Et donc, quelle est ta grande révélation ?

— Platon, répondit Lanowski en gloussant. Platon, Platon et Platon !

Costas lança un regard inquiet à Jack.

— D'accord, Jacob, dit-il d'une voix qui se voulait apaisante. Laisse-moi deviner. Le mythe de l'Atlantide. Platon est la seule source dont on dispose. Excepté le fragment de papyrus que Maurice a trouvé dans le désert, sur l'emplacement de l'Atlantide, et qui n'est jamais parvenu jusqu'à Platon.

— Platon… répéta Lanowski comme s'il était en pleine extase mystique. (Il fixa brusquement Costas.) Et Pythagore !

— Pythagore, murmura Costas en soutenant son regard. Voyons, Pythagore, c'est une histoire de géométrie, c'est ça ? Triangles, pyramides ? Pyramides, civilisations premières, Atlantide ? Non, je ne vois pas.

— Nous savons grâce à Aristote que Platon a été influencé par Pythagore, commença Lanowski. Donc, Platon croyait qu'il y avait une structure mathématique et même musicale derrière toute chose. Cette idée a fini par acquérir une dimension non pas scientifique mais ésotérique. Les Grecs appliquaient la logique pythagoricienne à des disciplines mystiques et s'en servaient pour donner un sens caché à leurs messages. Des universitaires pensent même que Platon intégrait dans ses écrits des codes destinés à faire part de ses convictions à d'autres pythagoriciens. Il disposait les lettres selon une logique mathématique ou comme s'il s'agissait de notes sur une portée de musique. Ce n'étaient pas des messages secrets mais un clin d'œil discret à ses collègues adeptes de Pythagore.

Costas semblait perplexe.

— Mais le papyrus de l'Atlantide, lui, a été écrit par Solon vers 580 av. J.-C., c'est-à-dire avant que Pythagore n'émette la moindre théorie.

— Bien souvent, le nom qu'on associe à une théorie n'est pas celui de son inventeur. Il est tout à fait possible que les idées dites pythagoriciennes aient vu le jour bien avant Pythagore. Si elles étaient dans l'air du temps à l'époque de Solon, un polymathe remarquable comme lui a dû en faire ses choux gras.

— Donc, tu penses que le texte de Solon pourrait contenir un code ? demanda Jack.

— Grâce à mon ami Maurice Hiebermeyer, répondit Lanowski en contenant difficilement son enthousiasme, nous disposons ici d'un scan du papyrus. En général, on effectue une analyse stichométrique pour reconstituer les papyrus originaux, à partir des copies médiévales qui sont parvenues jusqu'à nous, en fonction de la longueur des lignes observées chez la plupart des scribes. Mais nous avons le papyrus original de l'Atlantide, tel qu'il a été composé par Solon. Quand

Maurice me l'a envoyé, j'ai presque immédiatement associé la disposition des lettres à la gamme chromatique de douze degrés. Regardez, là où j'ai sélectionné le texte, les lettres *alpha* à *lambda*, qui correspondent aux douze notes de musique, sont les premières d'une ligne de mots qui traverse le dernier paragraphe en diagonale. Solon a fait ce que Platon ferait plus tard. Ce papyrus en dit davantage que ce que l'on croit au premier abord. J'ai donc étudié les lettres situées le long des marges, à gauche et à droite, en les croisant et en suivant des tas d'autres possibilités géométriques, puis j'ai effectué une analyse cryptographique classique. Bref, je suis convaincu qu'il y a des mots à reconstituer dans ce texte.

— Tu connais le grec ancien ? s'étonna Costas.

— J'en ai fait à l'école.

— Et alors ?

— J'ai essayé environ cinq cents codages à base de lettres.

— Mentalement ?

— Bien sûr ! Les ordinateurs ne pensent pas, tu sais.

— Mais même si tu trouves d'autres motifs géométriques réalisés à partir de certaines lettres, où est-ce que cela nous mène ?

— C'est ce que je me suis dit au début. Mais je n'ai vraiment eu aucun mal à trouver la gamme musicale et c'est bien trop facile pour un intellectuel comme Solon. Je crois qu'elle ne servait qu'à attirer l'attention d'un homme comme Platon, afin que celui-ci cherche le message caché. Hélas, ce fragment de papyrus a été perdu dans le désert avant que Solon ne quitte l'Égypte et n'a jamais été reproduit. J'aime bien l'idée que Solon se soit fait voler l'or destiné à payer le prêtre, qu'il ait perdu cette partie du papyrus pendant la bagarre et souffert d'une sorte d'amnésie permanente. Mais moi, je reprends le fil de l'histoire là où Platon aurait dû la poursuivre, en voyant dès le premier coup d'œil qu'il y avait quelque chose de caché dans le texte.

— Sans vouloir insister, ce code caché n'est peut-être rien de plus qu'un jeu mathématique.

— Mais c'est peut-être aussi un moyen de dissimuler un message.

— Ça paraît logique, intervint Jack. Pourquoi Solon se serait-il adonné à un jeu futile pendant qu'il écrivait, à la lumière d'une torche, le récit extraordinaire que lui rapportait un vieux prêtre ? S'il a utilisé un code, il avait sans doute de bonnes raisons. Ce n'était pas un mystique, contrairement aux pythagoriciens.

— Il y a de la géométrie dans ce papyrus, reprit Lanowski en pointant l'index vers l'écran, pas dans la première partie, où Solon devait écrire à la hâte sous la dictée du grand prêtre, mais dans le dernier paragraphe. Celui-ci est écrit avec beaucoup plus de soin. N'oubliez pas que Solon traduisait de l'égyptien au grec au fur et à mesure du récit. Donc il était déjà extrêmement concentré sur la langue, sur les mots. Il était rapide. Et je crois qu'il aimait mettre de la géométrie dans ce qu'il écrivait, comme les écrivains d'aujourd'hui ont recours à la métaphore, à la comparaison, à l'allitération et à l'assonance. Seulement ici, il utilise son talent à d'autres fins. Remettons-nous dans le contexte : le grand prêtre parle lentement, distinctement, pour laisser à Solon le temps de transcrire ses paroles. Il rapporte un récit très important, sur les derniers jours de l'Atlantide, qui ne se transmet en général que de prêtre en prêtre. Il prend un grand risque en révélant ces informations jusque-là tenues secrètes. Peut-être est-il attiré par l'or avec lequel Solon a promis de le payer. Mais il va trop loin et révèle une information aussi sacrée que convoitée. Il regrette ses paroles et demande à Solon de ne pas les consigner.

— Mais Solon trouve un moyen de les intégrer à son texte, murmura Costas.

— Le grand prêtre ne lui fait pas confiance et c'est peut-être lui qui organise le vol et

l'agression de Solon à la sortie du temple.

— Je ne comprends toujours pas, déclara Costas. Nous savons que le prêtre a rapporté à Solon un récit transmis de génération en génération pendant près de sept mille ans. Sa description de l'Atlantide est incroyablement détaillée. Qu'aurait-il bien pu dire d'autre qui lui ait tout à coup paru trop indiscret ?

Lanowski se leva et se mit à faire les cent pas.

— Imaginez qu'il ait dit à Solon où les Atlantes étaient allés. Cela aurait été écrit en bout de texte, dans l'angle du papyrus qui a été arraché. Nous pouvons très bien imaginer la liste : Troie, la Grèce, la Crète, la côte du Levant, la Mésopotamie, l'Égypte, où toutes les civilisations premières se sont développées par la suite. Mais peut-être y avait-il un côté obscur à ce récit, une histoire d'exil, de bannissement, une vérité qu'on voulait cacher et qui sera évoquée dans un mythe ultérieur : l'épopée de Gilgamesh.

— Uta-Napishtim, comprit Jack, le paria, reclus dans un lieu où personne n'était censé le suivre.

— Un lieu dont la noirceur aurait pu être exagérée par le nouveau clergé du début du Néolithique, songea Costas à voix haute, un clergé qui avait déjà instillé dans le cœur du peuple la peur de l'inconnu, la peur du large : si vous allez là-bas, les démons du monde des esprits resurgiront et reviendront vous hanter.

— Ils vous pousseront à commettre des actes épouvantables dont vous ne vous souviendrez qu'à moitié, poursuivit Lanowski, à sacrifier vos enfants pour assouvir leur soif de sang.

— Donc, tu penses que Solon a entendu quelque chose qu'il n'aurait pas dû entendre, récapitula Jack, qu'il a accepté de ne pas le consigner, mais qu'il l'a fait quand même sous une forme codée ?

— Je pense que la peur qu'inspiraient cet endroit et celui qui y était tapi, une sorte de chaman sorti tout droit d'un cauchemar, était encore palpable parmi les prêtres d'Égypte, répondit Lanowski. Ceux-ci furent les derniers à savoir ce qui s'était réellement passé, même si cette histoire a survécu ailleurs, dans les récits confus du Déluge de *L'Épopée de Gilgamesh* et de l'Ancien Testament. Cinq mille ans après l'engloutissement de l'Atlantide, le dernier chaman et ce qu'il représentait terrifiaient encore les prêtres égyptiens, qui, malgré leurs dieux prétendument tout-puissants, craignaient encore la religion spiritualiste et la menace qu'elle faisait peser sur le monde des dieux.

— Et alors, ce code ? s'enquit Jack.

— Je n'ai pas encore trouvé, admit Lanowski en se grattant la tête, mais j'ai réduit le champ des possibilités à trois hypothèses. Je suis comme toi, Jack. J'ai une intuition, l'intime conviction que je suis sur une piste.

Jack le regarda dans les yeux un instant.

— D'accord, Jacob ! lança-t-il. Dès que tu obtiens un résultat, envoie-moi un courrier électronique.

— Compris.

Lanowski se rassit aussitôt devant l'écran et se mit à marmonner des séries de lettres à voix basse en s'isolant totalement du monde extérieur. Jack fit tambouriner ses doigts sur le bureau, frustré. Ils étaient sur le point de comprendre quelque chose de crucial et il allait devoir interrompre leurs réflexions. Il essaya de rester concentré sur l'exploration du monde pendant la préhistoire. Lorsqu'il était étudiant, il se passionnait pour les voyages transatlantiques dans l'Antiquité. Tandis que Maurice Hiebermeyer tentait de retracer les expéditions de l'Ahnenerbe, il s'était demandé si les nazis avaient été sur une véritable piste. Ses efforts avaient porté leurs fruits, des années plus tard, lorsqu'il avait traversé l'Atlantique nord jusqu'au Groenland et Terre-Neuve pour suivre la trace d'explorateurs vikings. Mais il y avait une autre route transatlantique, celle qui partait du sud de la

Méditerranée et de l'ouest de l'Afrique. Celle-ci, il ne l'avait jamais explorée. Il était convaincu que, si les Phéniciens s'étaient contentés de longer l'Afrique en direction du sud et n'avaient peut-être jamais tenté de mettre le cap vers l'ouest, les hommes avaient tout à fait pu traverser l'océan au début de la préhistoire, comme il l'avait expliqué lors de sa conférence à la Société royale de géographie. Seulement, jusqu'à maintenant, il n'avait jamais associé cette traversée à un exode des Atlantes. Il espérait qu'ils en sauraient bientôt plus sur cette nouvelle possibilité.

— Encore une chose, dit Lanowski. Si tu veux savoir jusqu'où ont voyagé les Atlantes, laisse-toi aller dans la grotte aux esprits, Jack. Et ce n'est pas juste une métaphore. Si c'est bien Noé Uta-Napishtim, le dernier des chamans, dont on suit la piste, on doit chercher un endroit où il ait pu reprendre ses activités, un endroit qui ressemble au sanctuaire de l'Atlantide.

— Espérons qu'on n'aura pas besoin de faire un trip psychédélique ! s'écria Costas. Si on suit le courant transatlantique, on arrive dans les Caraïbes, c'est ça ? Moi, ça me va. Jack m'a promis une île tropicale.

— Ma copine dit que tout homme a besoin de sa grotte, déclara Lanowski avec le plus grand sérieux.

— Et elle veut entrer dans la tienne ?

— C'est comme la grotte dans laquelle tu disparais tous les soirs, au sous-sol du département d'ingénierie de l'UMI, pour couver tes mini-ROV.

— Ne dis pas ça, ne parle pas de mon bébé kangourou. C'est encore trop tôt…

Jeremy entra dans la pièce et s'arrêta aussitôt.

— Hé ! Costas ! s'exclama-t-il. Tu as vu ça ?

Costas regarda l'écran du ROV.

— Mon bébé, murmura-t-il.

Il se précipita vers la station de surveillance et s'assit sur une chaise, les yeux rivés sur l'écran. Lanowski le rejoignit et se pencha au-dessus du pupitre de commande.

— Il y a peut-être encore des impulsions électriques qui risquent de faire basculer la caméra, prévint-il. Ne touchons à rien tant que cette image n'a pas été enregistrée.

Il téléchargea le flux vidéo. Jack observa avec stupéfaction l'image visible à l'écran. Dans l'eau, il voyait des filaments vitreux provenant des explosions phréatiques. Il imagina derrière le ROV un mur de lave condamnant complètement l'accès au sanctuaire, où il se trouvait quelques heures auparavant. Mais même sans cela, la vue était oppressante et donnait une sensation de claustrophobie. Il se concentra sur le mur de pierre de l'arrière-plan, qui, comme les autres parois de la grotte, avait été attaqué au burin. Il discerna les contours de motifs anciens, semblables à ceux qui se détachaient distinctement au premier plan.

— Des symboles ! s'exclama Costas. Il y a des symboles gravés sur le mur ! Et regardez : nous voyons les images en temps réel. Il y a de minuscules bulles qui montent dans l'eau. C'est du gaz provenant de la lave.

Les symboles semblaient avoir été gravés grossièrement, à la hâte. Ils se répartissaient en deux ensembles, chacun étant entouré d'un cercle. Il y en avait seize en tout : petites spirales, mains stylisées, triangles, zigzags, angles ouverts, demi-cercles ou groupes de points. Certains figuraient dans les deux ensembles et d'autres, dans un seul. Au centre du premier ensemble se trouvait une croix en forme de X et, au centre du second, une barre avec des lignes parallèles, comme un râteau, motif qui se répétait deux fois. Le tout formait une image extraordinaire, très différente de l'art rupestre présent dans le reste de la cité. De toute évidence, ces symboles avaient été gravés dans les derniers instants de l'Atlantide. Et pourtant, ils devaient être infiniment anciens pour les derniers

Atlantes, dont les origines remontaient à la période glaciaire.

— Je les reconnais, dit Jack. Ils font partie de l'art rupestre paléolithique. Certains archéologues les désignent globalement sous le nom d'alphabet de l'âge de la pierre, mais personne ne sait ce qu'ils signifient.

— Regardez celui-là, on dirait un ancêtre du symbole d'Atlantis, fit remarquer Costas en montrant la barre avec quatre lignes parallèles.

Par rapport au symbole d'Atlantis, dans lequel ils avaient vu un oiseau-esprit, un aigle ou un vautour, celui-ci ressemblait à une seule aile d'oiseau. Il apparaissait trois fois. Ces trois motifs étaient légèrement inclinés selon le même angle, avec des lignes parallèles qui partaient vers la gauche, sauf dans l'un d'eux, où elles partaient vers la droite.

— On devrait mettre Katya sur le coup, non ? suggéra Jeremy. La symbolique préhistorique, c'est son truc.

— En fait, on aurait dû l'engager pour l'ensemble de ce projet, estima Costas. Elle a été là dès le départ, il y a cinq ans. C'était notre expert en paléographie. Mais un chef de guerre s'en est pris à nous parce qu'il voulait récupérer des armes nucléaires dans un sous-marin russe qui avait coulé à côté de l'Atlantide. Et c'était son père…

— C'est précisément la raison pour laquelle je ne l'ai pas engagée, dit Jack. Son père est mort ici, tu te souviens ? Mais elle sait que la porte lui est grande ouverte. Je l'ai appelée hier soir avant de quitter Troie et je lui ai dit que, si on trouvait d'autres symboles anciens, je la préviendrais.

— Mais, toi, tu t'es engagé avec elle, non ? demanda Lanowski en observant Jack avec attention, comme un médecin. Tout le monde le sait à l'UMI. Enfin, avant que tu te sois engagé avec Maria. Costas m'a tout expliqué.

Jack fusilla Costas du regard et se tourna de nouveau vers Lanowski.

— Je suis ravi de constater que même les détails les plus futiles n'échappent plus à ton radar, Jacob.

— Oh ! ce ne sont pas des détails futiles, Jack ! s'exclama Lanowski en jetant un coup d'œil furtif au message qui clignotait dans la boîte de réception de sa messagerie électronique, sur l'écran de son ordinateur. C'est très important, au contraire. Et je sais désormais que personne ne peut y couper.

— Revenons à la préhistoire, les gars ! proposa Costas en souriant.

— Où est-elle en ce moment ? demanda Lanowski en sortant une carte mémoire de sa poche pour l'insérer dans la console. Je peux extraire une image de cette vidéo et la lui envoyer par courrier électronique.

— Quand je l'ai eue au téléphone, répondit Jack, elle venait de quitter l'Institut paléographique de Moscou et se dirigeait vers l'aéroport, où elle allait prendre un vol à destination de Bichkek, au Kirghizistan. Elle devrait être sur le site des pétroglyphes de Cholpon-Ata à l'heure qu'il est, à côté du lac Issyk-Koul. Là-bas, il est plus tard qu'ici. Il y a quatre heures de décalage. Elle ne devrait pas tarder à finir sa journée.

— Elle est toujours là-bas en train de déterrer des pétroglyphes ? s'étonna Costas. Ça fait près de deux ans !

— C'est ça, l'archéologie ! dit Jack en sortant sa tablette électronique, tandis que Lanowski enregistrait l'image. Il y a des milliers de pétroglyphes sur les rochers et encore des kilomètres carrés à explorer. Depuis qu'elle a découvert l'inscription du légionnaire romain qui nous a conduits jusque là-bas, il y a deux ans, elle remonte le temps afin de trouver le pétroglyphe le plus ancien. Cela devrait la ramener au Néolithique et peut-être même avant. Cet endroit n'est pas seulement un

site de la route de la soie. C'est aussi une plate-forme de migration préhistorique entre l'est et l'ouest. Je ne serais pas surpris qu'elle finisse par retrouver la trace de réfugiés de l'Atlantide en route vers la Chine.

Il prit la carte mémoire que lui tendait Lanowski, l'inséra dans la tablette et envoya l'image par courrier électronique. Puis il sortit son téléphone portable, chercha un numéro dans sa liste de contacts et appela.

— Depuis que notre conseil d'administration a accepté de financer le projet, indiqua-t-il, le téléphone sur l'oreille, elle dispose de toutes les ressources nécessaires et passe tous les étés sur place avec une équipe internationale. Mais nous sommes hors saison. Elle devrait donc être seule avec Altamaty, comme au début. (Il détourna le regard et posa la main sur son autre oreille.) Allô ? Altamaty ? C'est Jack. Je t'entends très mal. Il doit y avoir du vent. J'ai quelque chose pour Katya. (Il se concentra pour mieux entendre, puis éteignit le téléphone.) Il prend leur ordinateur portable et va la rejoindre.

Jack activa la webcam de sa tablette, qu'il posa derrière le clavier de la console afin que tout le monde puisse voir l'écran. Peu de temps après, ils virent apparaître deux mains qui, visiblement, posaient l'ordinateur portable sur un rocher. Puis l'image se stabilisa sur un paysage aride de broussailles et de pierres, où les nuages défilaient à toute allure. Un visage surgit. C'était un homme à la beauté sauvage et aux traits mongols, vêtu d'une grosse veste de montagne et d'un chapeau en laine kirghize. Lorsqu'il eut ajusté la position du portable, il courut le long d'un tracteur et fit de grands gestes. Quelques instants plus tard, une femme marchait vers l'ordinateur en retirant ses gants. Elle portait des chaussures de randonnée, un jean et une veste en peau. Ses longs cheveux noirs étaient attachés derrière sa nuque. Arrivée devant la webcam, elle posa sa truelle et sa brosse, retira l'appareil photo qu'elle avait autour du cou, et régla l'inclinaison de l'écran. Son visage était un mélange de traits orientaux et européens, où brillaient des yeux noirs.

— Salut, Jack ! s'écria-t-elle. Je ne m'attendais pas à avoir de tes nouvelles aussi rapidement. Il fait froid et il y a du vent ici, alors tâchons de faire vite.

Elle avait une voix grave et s'exprimait en anglais avec un accent légèrement américain. Elle s'essuya le nez et se frotta les mains.

— Je vois que tu es à bord du *Seaquest II*, dans la salle des opérations. Tu as déjà plongé ? J'ai pensé à toi.

— Je suis avec Costas, Jeremy et Jacob Lanowski, qui te voient également à l'écran, répondit Jack. On a plongé et on a une image du ROV, prise à l'intérieur d'une grotte qu'on n'avait pas explorée il y a cinq ans. C'est assez impressionnant. Je viens de t'envoyer un e-mail. Jette un œil à la pièce jointe.

Elle regarda sur un côté de l'écran, où elle venait sans doute d'ouvrir une autre fenêtre. Son regard s'illumina et elle fixa l'image pendant quelques instants. Puis elle sortit un carnet, le feuilleta et le tint fermement ouvert en luttant contre le vent. Elle observa l'image encore une fois et regarda de nouveau la webcam.

— Tu as probablement reconnu ces symboles, qui figurent dans la grotte de Lascaux, en France, dit-elle en tournant le dos au vent. Maurice m'a dit que vous y êtes allés ensemble quand vous étiez étudiants. Ils font partie de l'art rupestre paléolithique, qui s'est développé de trente-cinq mille à dix mille ans avant notre ère. Ils sont tout à fait compatibles avec les peintures rupestres d'animaux que tu as vues il y a cinq ans. Ils apparaissent en nombre variable et dans différentes combinaisons à l'intérieur de plusieurs grottes d'Europe et dans l'art rupestre d'autres régions du monde, jusqu'en Australie et en Amérique du Sud. Certains de mes collègues pensent que la similarité de ces

symboles, peu nombreux, est une coïncidence et qu'ils sont assez simples pour avoir été inventés indépendamment les uns des autres. Mais ce n'est pas mon avis. Les hommes se sont beaucoup déplacés au Paléolithique, en particulier les chamans. Si des êtres humains ont atteint l'Australie il y a cinquante mille ans, alors ils ont pu aller n'importe où ailleurs par la mer, n'importe où ! En Amérique, par exemple, depuis l'Europe.

— C'est justement ce dont on parlait, intervint Jack. Qu'est-ce que tu penses du symbole en forme de râteau ? On dirait un ancêtre du symbole d'Atlantis. C'est fascinant !

— Il serait tout à fait logique que le symbole d'Atlantis soit dérivé d'un symbole de l'âge de la pierre. Apparemment, les murs ont été attaqués au burin. Intéressant…

— Oui, mais est-ce qu'il s'agit d'une sorte d'écriture ? D'un alphabet ?

— C'est précisément là-dessus que je travaille, à Cholpon-Ata. Je cherche des inscriptions qui remontent à la préhistoire. Et si les symboles de l'âge de la pierre constituent une forme d'écriture, cela signifie que l'histoire de l'écriture a débuté des dizaines de milliers d'années plus tôt que nous ne le pensons. En ce qui me concerne, je pense qu'ils ont un sens symbolique, qu'il s'agit d'idéogrammes pouvant représenter les rituels accomplis dans les grottes. Si on trouvait plusieurs ensembles de symboles répétés dans le même ordre, cela nous permettrait d'avancer.

— Ces ensembles, ce sont des mots, des noms ?

— Possible, mais dans le sens plus général d'idéogrammes ou même de moyens mnémotechniques. Dans la tribu kirghize d'Altamaty, il y a un vieux chaman qui trace des signes simples, comme ceux-ci, dans le sable ou sur un rocher avant d'entrer en transe. Ces symboles ne correspondent pas directement à un son ou à un mot mais, associés à d'autres, ils représentent le nom d'un ancêtre, l'esprit avec lequel le chaman essaie d'entrer en contact. En général, ils décrivent ce que cet ancêtre a fait au cours de sa vie et sont considérés comme des noms-esprits : « Celle qui tenait la torche » ou « Celui qui voulait être un grand chasseur ». Ils peuvent devenir génériques, en ce sens qu'un ancêtre particulier finit par en représenter beaucoup, si bien que le chaman n'en a que quelques-uns à tracer avant de se mettre au travail. Dans quel contexte as-tu trouvé ces symboles ? Ils étaient dans une grotte, c'est ça ?

— Oui, il y avait des peintures d'animaux aussi, à peine visibles, des léopards, des taureaux, pas de mammouths laineux ni autres mammifères de la mégafaune. Je pense donc qu'elles datent de la fin du Paléolithique, environ dix mille ans avant notre ère. Il devait s'agir d'une sorte de sanctuaire à ciel ouvert avec une grotte au fond.

— Si des rituels chamaniques y avaient lieu, tu vas sans doute trouver d'autres symboles et groupes de symboles.

— Sur l'écran de surveillance du ROV, on en voit d'autres, gravés plus profondément et sans aucun doute plus anciens, mais ils ont été en partie effacés au burin. On pense que les Atlantes étaient en pleine transition religieuse, qu'ils passaient des chamans aux dieux. Les deux ensembles de symboles qu'on t'a envoyés semblent avoir été gravés à la hâte, tracés directement sur la pierre plutôt que réalisés petit à petit au burin.

— Parce que le niveau de l'eau était déjà en train de monter… songea Katya à voix haute. Dans ce cas, il s'agissait peut-être de gestes désespérés pour invoquer les ancêtres. À moins que les chamans aient déjà eu les noms-esprits dont je parlais tout à l'heure de leur vivant, les noms par lesquels ils seraient connus dans la mort, lorsque leurs esprits seraient invoqués. Voyant que l'eau montait, certains de mourir, les derniers chamans de l'Atlantide savaient qu'aucun autre chaman ne pourrait invoquer leurs esprits. Par conséquent, ils ont peut-être gravé eux-mêmes leurs idéogrammes sur ce mur.

— Quelque chose comme « Noé est passé par là » ? suggéra Costas.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Katya.

Costas pencha la tête vers Jack pour entrer dans le champ de la webcam.

— « Noé est passé par là », répéta Costas. C'est juste un nom que nous avons évoqué, Noé et son arche, quand on pensait au peuple qui a fui l'Atlantide.

— Si Noé était un nom au début du Néolithique, c'était probablement un nom propre, déclara Katya, et même un surnom. Le vrai nom de cet homme – son nom-esprit – aurait plutôt été quelque chose comme Uta-Napishtim, le nom du héros du Déluge, dans *L'Épopée de Gilgamesh*. Le nom d'Uta-Napishtim, comme celui de Gilgamesh, figure dans les fragments les plus anciens de l'histoire du Déluge, qui datent du début de l'écriture mésopotamienne, au III^e^ millénaire avant notre ère. Uta-Napishtim et Gilgamesh étaient peut-être des noms-esprits dérivés d'une langue de l'âge de la pierre qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. Le nom-esprit que je préfère est Sha-Nagba-Imuru, qui signifie « Celui qui a vu le fond de toute chose », utilisé au début de la version akkadienne de *L'Épopée de Gilgamesh*. Si j'étais chaman, je crois que c'est comme ça que j'appellerais Jack. Même si les scribes mésopotamiens ne le savaient pas, les noms de leurs héros avaient peut-être un sens au début de la préhistoire.

— Tu sais, je ne pensais pas sérieusement à Noé, Katya ! s'exclama Costas, interloqué.

— Un jour, Jack m'a conseillé de toujours t'écouter, se rappela Katya en souriant. Il m'a dit : « Costas a un don pour mettre dans le mille. » Bon, le vent est de plus en plus fort. (Sa voix était presque inaudible.) Jack, si tu me laisses un jour ou deux, je peux chercher ces symboles dans ma base de données.

— Ce serait formidable, répondit Jack. Si tu trouves quelque chose, envoie-moi un e-mail. On essaie de reconstituer l'histoire, de savoir où ces hommes sont partis, pas les prêtres mais les chamans. On voudrait savoir si l'un d'eux a survécu et fondé une nouvelle Atlantide.

Katya se pencha en avant. Ils virent le vent lui ébouriffer les cheveux. Elle mit la main en visière pour se protéger les yeux de la poussière. Elle semblait en totale harmonie avec le décor. Les traits de son visage, héritage de son ascendance kirghize du côté de son père, ne faisaient qu'un avec le paysage et le vent.

— J'y vais ! cria-t-elle. Les vents d'est sont redoutables ici. D'ailleurs, puisqu'on parle de chamans, celui de la tribu d'Altamaty affirme qu'il s'agit de la vengeance de Gengis Khan. Altamaty dit que Costas et toi avez bien fait de ne pas entrer dans la tombe située sous le lac, il y a deux ans, parce que sinon, le vent nous aurait emportés jusqu'à la mer Noire à l'heure qu'il est. Quand ça souffle comme ça, on se dit qu'il y a du vrai dans ce que disent les chamans. On n'a encore même pas monté la yourte ! Jeremy, merci pour les photos de Troie. Rebecca vient de m'envoyer celle où on la voit aux commandes de l'hélicoptère en plein vol. Sympa ! Salut à tous ; à bientôt, Jack.

Lorsqu'elle se retourna, ses cheveux se détachèrent et s'agitèrent devant la webcam, puis l'image disparut. Jack se redressa, sans pouvoir détacher ses yeux de l'écran.

— Les copines virtuelles, dit Lanowski pensivement, il n'y a pas mieux…

— Tu ne voulais pas lui montrer le reste de vos découvertes ? demanda Jeremy à Jack.

— Son père est mort dans ce volcan il y a cinq ans, rappela Jack. (Il hocha la tête en direction de l'écran affichant l'image des crânes.) Même si c'était un chef de guerre haï, et même si elle est solide comme du roc, je n'allais pas lui montrer ça !

— Bien vu, estima Lanowski.

— Rebecca l'adore, déclara Jeremy, surtout depuis qu'elle lui a appris à se servir d'une kalachnikov !

— Quoi ? s'écria Jack.

— C'était l'été dernier, précisa Jeremy, avant qu'on parte à Troie, quand elle a travaillé pendant un mois à Cholpon-Ata. Katya et Altamaty l'ont emmenée chasser en montagne. Ils se nourrissent en grande partie de la chasse, tu sais. Ils pensent même avoir vu un tigre blanc.

— Bon sang ! murmura Jack. Elle ne m'en a pas parlé quand, quelques mois plus tard, Ben Kershaw lui a appris avec une extrême prudence à manier une .22 sur le pont du *Seaquest II*, avec tout le matériel de protection visuelle et auditive, et sous ma surveillance attentive.

— Elle a pensé que tu te mettrais en colère, mais ne t'inquiète pas, le rassura Jeremy, depuis l'enlèvement, elle a beaucoup changé. Je pense qu'elle ne te cachera plus rien dorénavant. Katya aussi a joué un rôle important. Elle lui a expliqué ce que c'était que d'être une femme en Russie, au milieu d'hommes comme ceux que son père fréquentait, et ce qu'il fallait être prête à faire pour se faire respecter. Rebecca a littéralement bu ses paroles. Je crois que Katya est un modèle pour elle.

— Au fait, c'est qui cet Altamaty ? demanda Lanowski à Jack avec un air soucieux.

— C'est le responsable du musée des pétroglyphes à ciel ouvert, répondit Jack. Le site est désormais inscrit au patrimoine mondial, en partie grâce à notre lobbying. Altamaty a gravi de nombreux échelons ces deux dernières années. Il a aussi fait un travail remarquable dans le lac. Il a été plongeur dans les forces spéciales soviétiques et je l'ai nommé attaché de recherche de l'UMI. Et oui, Katya et lui sont très proches.

— Et tu n'es pas toujours là, observa Lanowski avec circonspection.

— Pas toujours, confirma Jack. Bon, où est-ce qu'on en était ? Je crois qu'on a fait le tour. (Il ressortit son téléphone portable.) Il était éteint avant que j'appelle Katya. J'ai vu que j'avais un message. Je l'écoute et je file à l'hélistation.

Il se leva et s'étira, encore endolori par la plongée. Voir Katya lui avait fait du bien. Et même s'il ne voulait pas l'admettre, il se réjouissait de savoir que Rebecca l'appréciait à ce point. Et puis, Lanowski avait raison, il ne savait pas gérer son temps. Quand tout ça serait fini, il faudrait qu'il s'accorde une pause pour s'asseoir quelque part et définir ses priorités. Passer d'un projet excitant à l'autre, il était fait pour ça, mais il y avait d'autres joies dans la vie et il était temps qu'il leur laisse une place définitive. Il en avait pris conscience lorsque Rebecca était entrée dans sa vie. Il devait écouter ses amis. Une main dans une poche, il traversa la pièce, appela sa messagerie et posa le téléphone contre son oreille. Lorsqu'il eut écouté le message, il se retourna vers ses collègues.

— C'était Maurice Hiebermeyer, annonça-t-il. (Il se sentait engourdi, incapable de bouger, comme s'il avait atteint ses limites.) Il me demande de le rejoindre immédiatement au bunker, en Allemagne.

— Du nouveau ? l'interrogea Costas.

— Il ne veut rien dire au téléphone. Et je ne peux pas le rappeler, parce qu'il va passer six heures en décontamination.

— Merde… ce n'est pas bon signe.

— Il dit que c'est juste la procédure, que tout le monde va y passer. Et que maintenant il comprend ce qu'on ressent quand on doit aller en chambre de recompression. Mais je ne l'ai jamais entendu comme ça. J'ai à peine reconnu sa voix.

— Quoi qu'il ait pu voir, ça ne peut pas avoir été une expérience agréable.

— Je n'aurais jamais dû le laisser y aller à ma place.

— Tu ne peux pas être partout, Jack. Et c'est lui qui a insisté.

Jack consulta sa montre : 14 h 50.

— Il est temps que je fasse mes bagages.

— Comment tu vas y aller ? Maurice a pris l'Embraer, qui l'attend sur place à Francfort.

— Un vieil ami m'a téléphoné hier soir, Paul Llewelyn. Il va bientôt terminer sa carrière de pilote dans la Royal Air Force. Il a passé la nuit sur la base aérienne d'Incirlik, dans le sud de la Turquie. Il savait que je faisais des fouilles à Troie et il m'a appelé pour savoir si on pouvait se voir.

— Ah oui ! Il faisait partie des premières expéditions que tu as faites quand tu étais étudiant, c'est ça ?

— Oui, à l'époque, on n'avait qu'un camion délabré, un canot gonflable qu'on avait fabriqué nous-mêmes, un vieux compresseur et un équipement de plongée qu'on avait bricolé ensemble. Peter Howe était de la partie. À ce moment-là, je rêvais d'avoir tout ça, l'UMI, le *Seaquest II*, mais jamais je n'aurais imaginé que nos expéditions nous plongeraient dans l'horreur qui semble nous attendre… On n'avait pas l'équipement nécessaire pour découvrir l'Atlantide, mais on avait l'impression que le monde était à nous.

— Ce qui compte, c'est que l'enthousiasme est toujours au rendez-vous, Jack ! Plus que jamais ! Ne perds pas ça de vue. Et les meilleures expéditions restent à venir. Tu as une fille, maintenant. Il faut l'occuper !

Jeremy toussota.

— Je me demande si elle ne voit pas les choses dans l'autre sens, dit-il.

— Alors, Paul, qu'est-ce qu'il devient ? s'enquit Costas.

— Il ramène un Tornado GR4 de Kandahar, en Afghanistan, répondit Jack. Cela fait des années qu'il me propose de faire un tour à bord d'un avion de chasse. L'ancienne base de l'OTAN située à proximité du bunker, en Allemagne, est toujours opérationnelle. Une petite équipe de personnel au sol a été envoyée sur place pour gérer les vols destinés à approvisionner les militaires encadrant les fouilles. Je devrais pouvoir gagner Incirlik avec le Lynx. Je vais voir si Paul peut faire un petit détour sur le chemin de l'Angleterre.

— Ça devrait être sympa ! s'écria Jeremy.

— Sympa n'est sans doute pas le bon mot pour désigner ce qui l'attend là-bas, murmura Costas.

Lanowski posa maladroitement la main sur l'épaule de Jack.

— Ne prends pas de risque, dit-il. (Il montra l'image du papyrus sur l'écran de son ordinateur.) Il faut que tu reviennes à bord du *Seaquest II* pour nous aider à découvrir où tout cela nous mène.

— Jacob a raison, insista Costas. Et n'oublie pas, Saumerre ne peut rien faire tant qu'il n'a pas le dessus, c'est-à-dire tant qu'il ne met pas la main sur l'arme potentiellement cachée dans ce bunker nazi. Or, il n'a aucune chance pour le moment. Cet endroit doit être aussi bien gardé que Fort Knox. Et quand on aura mis la main sur cette arme et neutralisé Saumerre, ce ne sera plus notre affaire. Le MI6 dévoilera son réseau et lui tombera dessus. Ensuite, on pourra enfin se concentrer sur l'archéologie. Cette histoire te ronge depuis des mois, Jack. Et nous aussi. Finissons-en.

Il se tourna vers la station de surveillance du ROV et posa machinalement la main sur la manette de commande. L'image à l'écran bougea. Cette fois, il poussa la manette.

— Bon Dieu, murmura-t-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jack.

— Il n'y a pas que la caméra qui fonctionne, se réjouit Costas. Le bébé kangourou aussi. Il est encore en vie !

Lanowski s'assit aussitôt devant la console, pianota sur le clavier, déplaça la souris et finit par déloger la main de Costas pour actionner lui-même la manette.

— Je vois, annonça-t-il. Il n'y a que l'œil qui bouge, l'orbite dans laquelle est logé l'objectif de la caméra. Le mouvement fonctionne dans une seule direction, jusqu'à quarante-cinq degrés, ce qui

nous emmène jusqu'à la paroi rocheuse située à droite de ces symboles. D'après les calculs de l'ordinateur, en hauteur, on ne peut pas dépasser quarante degrés, ce qui correspond à environ deux mètres au-dessus du niveau du sol.

Il rendit la manette à Costas, qui la poussa lentement vers la droite. Les symboles disparurent et ils virent la paroi rocheuse nettoyée au burin, puis une fissure sombre et enfin une grosse saillie avec une autre fissure de l'autre côté.

— C'est un rocher, déclara Costas. Ces fissures doivent correspondre aux parois d'une sorte de galerie, bouchée par le rocher. Je ne peux pas aller plus à droite.

— Essaie de monter, suggéra Lanowski.

Costas tira sur la manette avec précaution, sans résultat. Il continua. Toujours rien. Puis l'image devint floue et se mit à sauter, comme si l'œil du ROV était monté sur ressort. Un jet de bulles et un nuage de filaments bruns surgirent du bas de l'écran. L'eau se mit à onduler comme une zone d'air chaud dans l'atmosphère.

— Quelque chose d'inquiétant est en train de se passer, murmura Costas. Je pense que la lave vient d'entrer dans la grotte et qu'elle a poussé le ROV par-derrière. L'eau est en train de bouillir. Dans un espace aussi étroit, il va y avoir une explosion phréatique massive. Nous assistons sans doute aux derniers instants de notre bébé kangourou.

— Attends ! s'écria Lanowski. N'abandonne pas trop tôt. Regarde ça !

L'image se stabilisa. L'œil du ROV était désormais dirigé un peu plus haut, vers une ouverture plus grande, située entre le haut du rocher et le plafond de la galerie. Ils regardèrent en silence, abasourdis.

C'était une véritable scène d'horreur. Au-dessus du rocher se trouvaient trois crânes humains orientés à des angles différents, la mâchoire béante. Ils étaient recouverts de la même concrétion de calcite que les ossements des victimes sacrificielles gisant sur le sol, mais ce n'était pas le plus horrible. Ils étaient encore reliés à d'autres restes humains, des cages thoraciques coincées dans l'étroite ouverture, des bras tendus au-dessus du rocher, comme si une créature aux multiples membres avait essayé de sortir. Une des cages thoraciques s'était disloquée et certains bras n'avaient plus de main, mais le reste des ossements était cimenté par les concrétions sur le rocher avec les ligaments.

Soudain, tout devint clair. Ces gens étaient encore vivants quand l'eau les avait engloutis et leur dernier cri était resté figé dans la position incongrue de leur crâne. Pire : ce n'était pas un coup du sort. Ils avaient été enfermés dans cette galerie à l'aide d'un rocher.

Que s'était-il passé ? Sacrifice humain, suicide collectif, puis emprisonnement des derniers chamans, condamnés à une mort effroyable ? Était-ce l'apocalypse, la fin des temps anciens et l'émergence d'un ordre nouveau ? Jack se rappela les piliers en pierre qui se dressaient dans le sanctuaire. Les nouveaux dieux avaient-ils présidé à cela ? Et ensuite, ces statues inachevées avaient-elles pu se révéler dans leur forme définitive, là où ceux qui avaient commis cet acte avaient trouvé une nouvelle terre pour exercer leur emprise sur les hommes ?

La fin de l'ordre ancien avait eu lieu dans une violence extrême. Et les vainqueurs, les nouveaux prêtres, les dieux, n'étaient pas venus de l'extérieur, tels des envahisseurs détruisant tout sur leur passage. Ils étaient venus de l'intérieur. Jack pensa au message de Hiebermeyer, à l'endroit où il allait se rendre, à l'époque où le svastika avait été récupéré par d'autres dieux. Tout à coup, la peur et le désespoir de ces squelettes vieux de sept mille ans lui semblèrent horriblement proches.

L'image sursauta. La caméra sembla avancer, comme si le ROV était poussé par quelque chose. Il y eut un éclair blanc, puis plus rien. Un instant plus tard, la sirène du navire retentit et une lumière

rouge s'alluma au-dessus de la porte de la salle des opérations.

— On se déplace encore, constata Costas. Il a dû y avoir une autre perturbation sismique. Macalister nous éloigne un peu plus de la côte. À mon avis, c'est la fin de nos fouilles archéologiques. Le sanctuaire va être enseveli sous la lave. Et mon bébé kangourou aussi.

Jack renifla. Il eut l'impression qu'il y avait une odeur de soufre. C'était peut-être une émanation du volcan, apportée par les ventilateurs du navire. L'odorat était un des sens dont il avait été privé durant sa plongée, qui avait fini par lui paraître moins réelle et plus proche des voyages de l'esprit. Mais cette odeur âcre fut comme un électrochoc. L'Atlantide n'était plus un fantasme, un monde perdu pour l'Histoire. L'image de ces gens dans les affres de la mort était terriblement réelle. Et Jack savait que, là où il allait, l'odeur de la mort ne serait pas qu'un effluve indistinct. Il comprit enfin ce qui le perturbait depuis six mois, ce qui l'avait poussé à s'isoler du reste du monde, fait hésiter à plonger ce matin-là. Ce n'était pas parce que Peter Howe était mort lors de la découverte de l'Atlantide, cinq ans auparavant. À Troie aussi, il y avait eu un prix à payer. Six mois plus tôt, ses compagnons et lui avaient ouvert une autre grotte du passé, qui recelait une terrible révélation. Cette affaire n'était pas résolue. Et il allait devoir s'y confronter dès à présent. Il fit un signe de tête à Jeremy et à Lanowski, puis se tourna vers Costas avec un regard intense.

— La prochaine fois qu'on se retrouvera dans cette salle, dit-il, on suivra la piste d'un chaman de l'Atlantide qui a peut-être survécu à tout cela il y a sept mille ans, d'un navigateur qui pourrait bien s'être appelé Noé. En attendant, ne bouge pas d'ici. On reste en contact.

10
Au-dessus de l'Europe

Jack observa le tableau de bord : les chiffres de l'anémomètre et de l'altimètre étaient pratiquement constants depuis que le chasseur avait dépassé la rive nord de la mer Adriatique, quinze minutes plus tôt. Assis dans le siège éjectable arrière du Tornado GR4 de la Royal Air Force, il était parvenu, depuis le décollage grisant de la base aérienne d'Incirlik, en Turquie, à oublier sa destination et à profiter de son voyage à bord d'un avion de chasse. Au-dessus de Troie, il avait eu une vue fascinante sur le site archéologique, puis sur le détroit des Dardanelles, qu'une partie des réfugiés de la mer Noire avait peut-être emprunté pour fuir vers l'ouest. Il tourna la tête sur le côté et admira, derrière l'aile tribord et le réservoir de nacelle, les sommets enneigés des Alpes, à environ vingt mille pieds. Puis il regarda de nouveau devant lui, face au tableau de bord arrière, qui lui cachait le siège avant du pilote.

— Paul, on dirait Innsbruck, en Autriche, dit-il dans le micro de son casque. Quel est l'horaire prévu d'arrivée ?

— Nous allons passer de six cents à cinq cents nœuds dans quinze minutes et perdre de l'altitude, répondit Paul. Si tout se passe bien, nous devrions survoler Hanovre, en Allemagne, et atterrir dans environ trente-cinq minutes.

— Bien reçu.

— Tout va bien ? Tu n'as pas vomi ton déjeuner ?

— Je me régale ! Je ne vois pas comment ce genre de vol pourrait rendre malade.

— C'est bien ça, le problème ! C'est du pur plaisir. J'ai fait des milliers d'heures à bord de différents Tornado, dont quatre grands déploiements opérationnels – dans le Golfe, au Kosovo, en Irak et en Afghanistan. J'en ai assez de la guerre, mais j'adore piloter. Je n'arrive pas à croire que c'est mon dernier vol officiel à bord d'un avion de chasse.

— Au fait, félicitations pour la médaille de l'Ordre du service distingué ! Tu l'as bien méritée.

— Les distinctions devraient être réservées aux membres du personnel au sol. C'est grâce à eux que ces grands oiseaux volent. Ce sont des héros méconnus.

— C'est aussi mon avis concernant les expéditions de plongée sous-marine. C'est toujours un travail d'équipe.

Vingt ans auparavant, Paul Llewelyn faisait partie du groupe d'amis de Jack à l'université de Cambridge. Ils avaient été colocataires la première année. Également plongeur, Paul avait accompagné Jack lors de ses premières expéditions en Méditerranée. Cela faisait plusieurs années qu'ils ne s'étaient pas vus, mais ils avaient passé une heure ensemble au mess des officiers, à Incirlik, pendant que les contrôleurs aériens travaillaient sur le nouveau plan de vol prenant en compte l'étape en Allemagne, et que le personnel au sol équipait le chasseur de réservoirs largables spécialement conçus pour les vols longue distance. Jack avait raconté à Paul sa plongée en Atlantide. Puis, après lui avoir fait promettre de garder le secret, il lui avait parlé du bunker en Allemagne et de Maurice Hiebermeyer, qui était un de leurs amis communs. Il lui avait expliqué que, pour des raisons de sécurité et au vu du risque de contamination, il ne serait pas autorisé à sortir de l'avion lorsqu'ils atterriraient sur la piste de l'ancienne base de l'OTAN, située à proximité du bunker. Depuis, il profitait du vol et du plaisir de retrouver un vieil ami.

— Paul, tu te souviens de la dernière fois qu'on a volé ensemble ? demanda-t-il. Dans ce vieil avion-école Bulldog bringuebalant de l'escadrille aérienne de l'université ?

— Ce jour-là, c'est toi qui pilotais. Tu as eu ton insigne de pilote juste avant moi. D'ailleurs, je ne l'ai toujours pas digéré !

— Je me disais que j'aurais peut-être besoin de savoir piloter un jour, et j'avais raison. Je pensais juste que ça me serait utile. Mais pour toi, devenir pilote et entrer dans la RAF a toujours été un rêve, comme la plongée pour moi.

— C'est vrai, tout ce que je voulais, c'était être aux commandes d'un de ces engins. Et maintenant que je suis colonel de l'armée de l'air, je vais me retrouver dans un bureau du ministère de la Défense, à Londres, comme ces avions mis au placard dans le désert de l'Arizona, qui attendent de reprendre du service, même si tout le monde sait que ça n'arrivera jamais. Tous les pilotes de jets rapides disent la même chose lorsqu'ils arrivent à mon niveau. C'est comme si on avait atteint notre date de péremption sans qu'on puisse nous mettre au rebut pour autant.

— Tu as songé à prendre ta retraite ?

— Si je quittais l'armée de l'air, ce serait uniquement pour pouvoir piloter de nouveau. Et toi ?

— Rebecca pense que je devrais prendre davantage de congés sabbatiques et arrêter de m'investir dans tous les grands projets. Elle dit que l'UMI devrait confier plus d'expéditions à d'autres personnes : elle, par exemple.

— Je suis impatient de la connaître ! La mort de sa mère a dû être un coup terrible pour elle, mais c'est incroyable comme les enfants peuvent être résilients. Alors, Elizabeth est retournée à Naples sans te dire qu'elle était enceinte ? Ça doit te faire bizarre de connaître ta fille depuis seulement trois ans.

— Quand elle a été enlevée, l'année dernière, j'ai compris à quel point elle comptait pour moi.

— Enlevée ? Bon sang, Jack ! Dans quel guêpier tu t'es fourré ?

— Quarante-huit heures, mais ça a été une éternité pour moi. En tout cas, ça m'a permis de découvrir certaines choses sur moi-même, sur ce que je suis capable de faire pour protéger les miens. Tout ce que je peux te dire, c'est que j'ai plus de sang sur les mains que la dernière fois qu'on s'est vus. Toute cette affaire a un rapport avec la découverte du bunker, d'où les mesures de sécurité.

— Mais Rebecca va bien, j'espère.

— Elle est retournée au lycée à New York après avoir travaillé avec nous à Troie. Tu te souviens de Ben Kershaw, que tu as rencontré il y a quelques années quand tu es venu me voir à bord du *Seaquest II* ? C'est le chef de la sécurité de l'UMI. Il veille sur elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et elle a l'intention d'acquérir tous les savoir-faire nécessaires pour se défendre toute seule… Elle va passer son brevet de pilote de planeur, tu sais. Si ça ne tombe pas en même temps que sa formation avancée à la plongée au nitrox. Ou son stage au Musée d'art métropolitain.

— C'est bien la fille de son père !

— C'est pour ça que je ne peux pas prendre ma retraite ! Elle a besoin d'être encadrée.

— Je suis passé par là, Jack ! J'ai trois adolescentes. Et crois-moi, essayer de garder le contrôle sur Rebecca est la dernière chose à faire.

Jack éclata de rire.

— Merci du conseil ! Mais pour en revenir à la retraite, mon ami Costas me met toujours en boîte. Il dit qu'il y a un philosophe en moi, prêt à se retirer dans une cabane isolée et à se laisser pousser une longue barbe blanche, tel Charles Darwin, pour cogiter jusqu'à la fin de ses jours, avant de livrer son testament sur la préhistoire de l'Homme.

— Tu as toujours été celui qui cogitait le plus, mais je ne te vois pas faire ça.

— Moi non plus !

— Je ne connais pas encore Costas, mais je l'ai vu sur les vidéos de l'UMI. Il a l'air sympa.

— Je l'ai rencontré quand j'ai servi dans la Navy, juste avant de passer mon doctorat et de fonder l'UMI. Il avait fait ses études à l'Institut technologique du Massachusetts et il était ingénieur à l'US Navy, où il concevait des submersibles, sa grande passion. On avait été envoyés sur la base navale d'Izmir, en Turquie. Quand j'ai vu qu'il était aussi plongeur, je l'ai convaincu de venir explorer des épaves avec moi. Aujourd'hui, il est responsable du département d'ingénierie de l'UMI et je n'imaginerais même pas faire une expédition sans lui. Il m'aide à garder le cap. Il est solide comme un roc.

— Et Efram Jacobovich ? Il finance toujours les projets de ta fondation ?

— On avait vraiment des copains formidables à Cambridge, tu ne trouves pas ? Quand je l'ai rencontré au restaurant universitaire, Efram avait déjà conçu Internet, dix ans avant son invention officielle. C'était un vrai génie de l'informatique. Un jour, je l'ai emmené faire une plongée dans les eaux glacées de la Manche et il a passé une semaine à frissonner dans son lit. Mais dans le fond, cette expérience lui a sans doute plu car, dix ans plus tard, il a effectué sa première donation à l'UMI. C'est un ami et un bienfaiteur extraordinaire.

— Et ton père a donné votre propriété familiale dans l'estuaire de Fal à l'UMI ? Je me rappelle quand on allait plonger au large de la côte sud en quête de cette mystérieuse épave phénicienne. C'est l'endroit rêvé pour un campus de recherche maritime.

— Cette décision s'est imposée d'elle-même. La famille de mon père vit en Cornouailles depuis les Tudors, époque à laquelle la propriété a été offerte par le roi Henri VIII à mon ancêtre, le capitaine Jack Howard, pour services rendus contre les Espagnols. Dans les livres d'histoire espagnols, c'était un pirate ; mais dans les nôtres, c'était un héros ! Depuis, ma famille a connu d'autres aventures sur les mers, mais aussi le déclin vers un appauvrissement aristocratique. Si j'ai eu une enfance exotique et beaucoup voyagé dans le monde, c'est parce que mon père a fui les désagréments financiers et mené une vie de bohème en tant que peintre. Heureusement, il y avait deux fonds en fidéicommis. L'un était destiné à financer ma scolarité en pension et l'autre, à mettre la Howard Gallery et sa collection d'art à l'abri des huissiers. Mon père a été emballé par la création de l'UMI, mais le legs de la propriété à la fondation a également été un soulagement pour lui du point de vue fiscal.

— Je me souviens du jour où j'ai vu son avis de décès. Ça fait combien de temps, maintenant ? Huit ans ? J'ai de très bons souvenirs de lui, et de ta mère. À propos, comment va-t-elle ?

— Elle vit toujours là-bas, entre deux randonnées en montagne. Elle est en forme. Rebecca et elle s'entendent comme larrons en foire. Elle a toujours son immense jardin et ses chiens.

— Et notre bon vieil Hiemy ?

— C'est drôle, Rebecca aussi l'appelle comme ça. Tu sais qu'il s'est marié l'année dernière, je suppose.

— Maurice Hiebermeyer, marié ! Ça dépasse l'entendement… J'ai reçu une invitation, mais j'étais en déploiement en Afghanistan. J'ai été surpris qu'il pense à moi. D'un autre côté, j'ai toujours su qu'il y avait un être attentif et prévenant derrière ce fondu d'égyptologie. Il a de la chance d'être tombé sur une femme qui l'a remarqué aussi. C'est quand même fou ! Est-ce qu'il porte encore cet affreux *lederhosen* ?

— Affirmatif ! Avec le fond de culotte à mi-cuisse.

— Tu te souviens de notre escapade en Égypte, l'été après notre diplôme ? Tu as escaladé en toute illégalité la grande pyramide de Gizeh et tu as passé la nuit au sommet à attendre avec un

appareil photo que je débarque avec Maurice à bord d'un vieux biplan Tiger Moth complètement délabré pour faire des acrobaties au-dessus du Sphinx. Le but était de refaire une photo du *National Geographic* datant des années vingt, sur laquelle on voyait des biplans de la RAF au-dessus des pyramides.

Jack se mit à rire de nouveau.

— C'était aussi un coup de pub bien pensé. Ça faisait des semaines que Maurice campait devant l'Autorité des Antiquités égyptiennes pour qu'on prenne sa découverte dans le désert du Fayoum au sérieux. Quand on repense à l'allure qu'il avait dans son short, on imagine d'où venait le problème. Mais notre tour de force nous a menés tout droit devant le directeur général. Et Maurice était si calé en égyptologie qu'il l'a immédiatement gagné à sa cause. Je les revois encore tous les deux à genoux par terre dans le bureau en train d'étudier la carte que Maurice avait dessinée de la nécropole, la fameuse découverte qui allait le rendre célèbre. Aujourd'hui, il est directeur de l'Institut archéologique d'Alexandrie et sans doute le meilleur égyptologue du monde.

— Je ne vois pas bien comment il a pu atterrir en Allemagne, dans un bunker nazi.

— Il a tenu à me remplacer. Sa famille est de la région et, en tant qu'Allemand, il se sent en quelque sorte responsable de ce qui s'est passé.

— Attention, nous allons perdre de l'altitude ! Il y a un sac dans la poche située en face de toi, au cas où tu aurais envie de vomir.

Jack sentit son estomac se contracter. Le chasseur descendit brutalement selon un angle de quarante-cinq degrés vers le patchwork de champs désormais visible au sol. Il se stabilisa à trois mille pieds. L'anémomètre avait chuté à trois cents nœuds.

— Ça va, Jack ? s'enquit Paul. Nous survolons la Basse-Saxe. Nous allons atteindre l'aérodrome dans quelques minutes. Je vais décrire quelques cercles pour te laisser le temps de récupérer.

Jack se détendit un peu.

— Tu connais la zone ? demanda-t-il. Je me souviens que l'Allemagne a été ta première affectation au sein de la RAF à la fin des années quatre-vingt.

— J'ai toujours été fasciné par la Seconde Guerre mondiale. J'ai beaucoup voyagé dans le coin pendant mes permissions pour essayer de comprendre ce qui a pu se passer au cours des derniers mois de l'année 1945. Avec la chute de Berlin, la confrontation avec les Soviétiques, c'est comme si l'histoire de cette époque avait été effacée, comme si les Alliés avaient tout fait pour étouffer le scandale. Bien sûr, personne en Allemagne n'avait envie de s'appesantir sur le passé et on a incité les gens à aller de l'avant mais, à mon avis, beaucoup de questions sont restées sans réponse. Il faudrait entreprendre des fouilles sous la surface de l'Histoire. À la fin de la guerre froide, j'ai pensé que la vérité allait peut-être éclater au grand jour. Je sais que tu ne peux pas m'en dire plus, mais je crois que la découverte de ce bunker a un rapport avec tout ça.

Le chasseur vira à tribord et Jack vit les lumières de la piste dans la brume. Quelques secondes plus tard, ils survolaient la base aérienne et la plaine environnante, une vaste étendue de broussailles et de marais hérissée de quelques forêts de plantation.

— J'amorce un grand virage pour qu'on arrive par le sud, annonça Paul. J'ai fait une halte ici un jour, dans les années quatre-vingt, et les gars de la Luftwaffe m'ont raconté ce qui s'est passé pendant la guerre. Avant, il y avait une grande forêt, très ancienne, qui avait été un terrain de chasse royal. Le jour où les Britanniques ont libéré le camp de Belsen, à quelques kilomètres d'ici, cette forêt est devenue l'avant-poste de la 11e division blindée du 21e Groupe d'armées britannique. De l'autre côté de la forêt, là où nous nous trouvons en ce moment, les dernières forces allemandes, dont

plusieurs SS, s'apprêtaient à prendre des positions défensives. Mais personne, du côté des Alliés, ne voulait renouveler les bains de sang qui avaient eu lieu dans les forêts de Hürtgen et de Reichswald. Alors un raid de bombardiers de la RAF a été dérouté ici. Près de cinq cents Lancaster, qui transportaient pour la plupart sept mille kilos d'obus explosifs et de bombes incendiaires. À l'époque, mon escadron de Phantom se vantait de descendre d'un escadron de Lancaster éclaireurs qui avait participé à ce raid et ensuite largué des vivres aux survivants de Belsen. Je me demande ce que les équipages de ces bombardiers ont éprouvé lorsqu'ils ont accompli ce qu'on appellerait aujourd'hui une mission humanitaire, destinée à sauver des vies et non à en détruire. Ça n'a pas dû être facile pour eux. C'est difficile de changer d'état d'esprit pour secourir au lieu d'anéantir. Ça oblige à réfléchir à ce qu'on a fait avant… En tout cas, dans cette forêt, l'objectif a été atteint. Ce qui n'a pas été détruit par les explosions a été brûlé dans l'incendie. À l'origine, la base aérienne était une base de déploiement opérationnel de la RAF. Celle-ci a été construite tout de suite après la Libération, après que les prisonniers de guerre allemands ont déblayé les arbres couchés.

Le chasseur vira dans la direction opposée pour se présenter face à la piste. Jack tourna la tête de l'autre côté. À l'ouest de la piste, il repéra un dôme recouvert d'une bâche de camouflage, tel un court de tennis sous une bulle, et un pavillon modulaire, devant lequel plusieurs véhicules étaient garés. Il respira profondément. Il était arrivé…

— Est-ce que quelqu'un d'autre nous entend ? s'enquit-il.

— La radio est éteinte, répondit Paul. L'officier de renseignements qui m'a briefé par téléphone pour l'atterrissage m'a dit de réduire les communications externes au minimum. C'était un type des services secrets, du MI6. C'est là que j'ai compris que tu étais sur une grosse affaire. Et c'est pour ça que je ne t'ai rien demandé.

— Bon, je vais te dire de quoi il retourne. Ce raid aérien a eu d'autres conséquences. À l'extrémité nord de la base, il y avait pendant la guerre un petit *Arbeitslager*, un camp de travail. Les troupes alliées ont pensé qu'il s'agissait d'une annexe de Belsen, mais nous savons désormais qu'il avait une autre fonction. En 1945, il débordait de Juifs qui avaient survécu à la marche de la mort au départ d'Auschwitz. Un petit corps d'armée britannique l'a libéré la veille du raid. Les derniers survivants ont été évacués juste avant le bombardement. Le camp a été rasé et ce qu'il en restait a disparu sous le béton et l'asphalte de la base aérienne.

— Bon sang ! Un camp de concentration, ici ? Je n'en avais aucune idée.

— Malgré tout ce qui a été dit sur les camps de la mort en 1945, on n'a jamais entendu parler de celui-ci. Dans cette région, le monde entier, qui a été si choqué par la révélation des camps, ne connaît que Belsen.

— Je suppose que le chantier de fouilles se trouve sous cette bulle de camouflage. Mais c'est à au moins deux mille mètres du périmètre nord de la base, loin de l'emplacement du camp.

— Cette bulle cache un bunker souterrain qui se trouvait en plein cœur de la forêt et n'était relié au camp que par un sentier discret.

— Comment est-ce que tu sais tout ça ?

— Quand on faisait des fouilles à Troie, l'année dernière, on est tombés sur la piste d'un trésor, mis au jour par Heinrich Schliemann, emporté en Allemagne et peut-être caché par les nazis. Tu te souviens de mon vieux prof de lettres classiques à Cambridge, James Dillen ? Eh bien, le type qui lui a appris le grec et le latin quand il était à l'école était un officier de l'armée britannique. Il a été un des premiers à découvrir ce camp. C'est comme ça qu'on a remonté la piste jusqu'ici. Il avait été archéologue avant la guerre et, ici, il a vu quelque chose qu'il a reconnu. Mais après la guerre, il a fait comme tout le monde : il s'est tu. Il a dû voir des choses horribles dans ce camp. La première

fois qu'il en a parlé, c'était l'année dernière, quand Rebecca et James sont allés lui rendre visite chez lui, à Bristol.

— L'année dernière ? Il devait se faire vieux.

— Il s'appelait Frazer. Capitaine Hugh Frazer. Il avait refoulé ses émotions pendant des années et je pense que ça a été un grand soulagement pour lui d'en parler. Après, on l'a emmené voir une des survivantes du camp en Pologne. Ça a été très émouvant, mais personne ne pourra jamais tourner la page. C'est la dure réalité. Hugh était déjà très malade et il est mort il y a six semaines.

— Désolé de l'apprendre. Il était dans la 11e blindée ?

— Dans l'Unité d'assaut du commando 30. Une force de reconnaissance avancée.

— Bon Dieu, Jack ! Je connais parfaitement cette unité d'assaut. Elle faisait partie de la T-Force, chargée de dénicher les armes secrètes des nazis. Ce n'est pas juste une affaire d'antiquités volées, hein ? D'ailleurs, il suffit de regarder en bas. On voit rarement des types en combinaison NBCR sur un site archéologique.

Jack aperçut deux hommes en combinaison nucléaire, biologique, chimique et radiologique.

— Tout ce que je peux te dire, c'est que la propagande nazie sur les armes miracles n'était rien d'autre que de la propagande – du moins en grande partie. En revanche, certains scientifiques localisés par la T-Force se sont volatilisés et ont refait surface dans l'armement et l'astronautique pendant la guerre froide, et même dans la technologie des avions à ailes en flèche, comme le Tornado. Tout le monde le sait depuis des décennies. Mais certains secrets ont été bien gardés. Tu avais raison de t'interroger sur les derniers mois de la guerre. Cela dit, ce n'est pas seulement le passé qui aurait dû t'inquiéter. L'avenir est tout aussi terrifiant.

Le Tornado se stabilisa à trois cents pieds.

— Bon, Jack, je passe sur la bande aéronautique VHF. À partir de maintenant, tout ce que nous disons peut être entendu. Il y a une petite équipe de contrôleurs aériens dans la tour. Les ordres sont d'atterrir, de couper les moteurs, de te déposer et de redécoller immédiatement. Compris ?

— Compris, Paul. Et merci pour la balade. C'était génial !

Jack entendit des grésillements dans son casque.

— OTAN XJ4, ici le Tornado 59K de la RAF. Demande autorisation d'atterrissage. À vous.

— 59K, autorisation accordée. Observez le protocole convenu. À vous.

— OTAN XJ4, ici Tornado 59K. Message reçu. Terminé.

Jack sentit le train d'atterrissage se verrouiller et la résistance de l'air augmenter tandis que le Tornado levait le nez pour atterrir. Quelques instants plus tard, les roues touchèrent l'asphalte dans un crissement de pneus et les rétropropulseurs s'activèrent. L'avion de chasse s'arrêta avant d'avoir parcouru la moitié de la piste. Paul accéléra, fit faire un demi-tour au Tornado et le ramena au début de la piste. Puis l'appareil décrivit un autre demi-cercle pour se mettre en position de décollage. La bulle de camouflage était à environ cinq cents mètres sur la gauche et Jack repéra deux hommes à côté d'une Jeep.

Paul coupa les moteurs, puis releva la verrière. Jack ôta son casque et sentit l'air frais qui balayait la piste. Il constata qu'il était en nage. Il s'ébouriffa les cheveux, détacha sa ceinture et se hissa hors du cockpit, avant de descendre les marches le long du fuselage et de sauter à terre. Il retira sa combinaison pressurisée, remonta la poser sur le siège arrière et redescendit sur le tarmac. Il regarda la traînée noire que les rétropropulseurs avaient laissée sur l'empennage et donna une tape sur le fuselage, recouvert d'une couche grise, qui s'était formée au cours de longs mois dans l'environnement hostile de l'Afghanistan.

— C'est un bon vieux cheval de bataille ! lança-t-il. Espérons que son nouveau maître sera aussi

bon que l'ancien.

Paul le remercia d'un geste de la main et abaissa la visière de son casque. Jack s'éloigna de quelques pas, puis se retourna.

— Paul ! appela-t-il. Je me disais, tu pilotais des hélicoptères avant, non ?

Paul remonta sa visière.

— C'est ce qui a retardé mon avancement pendant si longtemps. Au lieu d'aller à l'École militaire, je me suis empressé de m'inscrire à l'école de pilotage d'hélicoptère du Corps aérien de l'armée, où il restait une place, et je me suis porté volontaire pour un stage avec la Royal Navy. J'ai passé six mois à piloter un hélicoptère Lynx depuis une frégate dans les Caraïbes, dans le cadre de la lutte contre le trafic de drogue. Ça a sans doute gâché mes chances de devenir un jour maréchal de la RAF, mais je n'aurais manqué ça pour rien au monde !

— Eh bien, si tu t'ennuies dans ton bureau de Whitehall, j'ai un job pour toi à l'UMI. On a un Embraer et trois Lynx. Les occasions de piloter ne manquent pas. Et puis, avec les nouvelles méthodes de détection de sites archéologiques dont on dispose, j'ai l'intention de développer notre potentiel de prospection aérienne. Mais ce n'est pas tout. Ton expérience en matière de commandement militaire et tes contacts dans le monde entier pourraient m'être extrêmement utiles. Malheureusement, on se retrouve souvent dans des situations délicates et on aurait bien besoin de renforcer notre sécurité. Fais-moi signe si ça t'intéresse.

— Alors tu ne ferais pas juste la charité à un vieux pilote de chasse abandonné ?

— Aucun risque ! Tu serais peut-être même obligé de survoler à nouveau l'Égypte avec Maurice aux commandes d'un biplan !

— Il devait m'emmener à la fête de la bière de Munich pour me remercier de cette petite virée, mais il a été distrait par je ne sais quelles momies et j'attends toujours !

— Ça ne m'étonne pas de Maurice ! Je le lui rappellerai.

— Tu sais, ça ne me déplairait pas non plus de replonger. Seulement, je dois être un peu rouillé.

— Tu te remettrais rapidement dans le bain. D'ici là, Rebecca aura sans doute son brevet de plongée et elle t'expliquera toutes les nouvelles technologies qui sont apparues depuis les années quatre-vingt.

— Ah non ! Ni trimix ni recycleur. Je veux plonger comme au bon vieux temps : une bouteille d'air comprimé et à la grâce de Dieu !

— À la grâce de Dieu… J'avais oublié que c'était toi et Peter Howe qui disiez toujours ça. C'est vrai que c'était le bon temps.

— J'ai des tas de bons souvenirs avec lui. C'est ce qu'il faut garder en mémoire.

— Le problème, c'est que ma nouvelle plongée en Atlantide, où il est mort, a justement fait resurgir les mauvais souvenirs. On ne peut hélas pas revenir en arrière.

— Jack, tu m'inquiètes. Ce bunker… ce n'est pas pour ça que tu t'es lancé dans l'archéologie. Pense à ce que tu m'as dit à propos du pilotage. C'était ma passion et ça le restera toujours. Toi, la tienne, c'est l'archéologie. Et la plongée. C'est pour ça que tu as fait des fouilles en Atlantide et à Troie. C'est à ça que tu fonctionnes. Et Peter aurait voulu que ça continue. Les plus grandes découvertes restent à venir, ne l'oublie pas.

Paul rabattit sa visière, fit signe de la main et abaissa la verrière. Lorsque les turboventilateurs se mirent en route, Jack se boucha les oreilles et courut sur le tarmac pour s'éloigner du souffle des gaz d'échappement. Le vrombissement des moteurs devint assourdissant. Le Tornado commença à rouler ; les gaz distordaient l'air sur toute la longueur de l'aérodrome. Il se cabra juste avant d'atteindre le bout de la piste, s'envola dans le ciel et disparut derrière les nuages.

Jack se tourna vers la Jeep, qui se dirigeait désormais vers lui. Il sentait encore les vibrations du Tornado. Il apprécia le silence, puis le murmure du vent sur l'herbe, avant qu'il ne soit étouffé par le moteur de la Jeep. Il se demanda ce que les Alliés avaient éprouvé lorsqu'ils étaient arrivés ici en avril 1945. Il se rappela ce que Hugh Frazer lui avait dit. Il huma l'air et ne sentit que le carburant et les gaz d'échappement suspendus au-dessus de la piste sous forme de fumée noire. Mais Hugh lui avait parlé de la puanteur qui régnait ce jour-là, en 1945, une odeur de sueur âcre et de décomposition, puis de la fumée qui s'élevait au-dessus des piles de vêtements retirés aux détenus par le personnel médical d'urgence et brûlés à travers tout le camp.

Jack regarda la rangée de hangars d'avions vides et se rappela les images de Belsen. Il essaya d'imaginer à quoi ressemblait le camp qui se trouvait ici et se tourna vers la bulle camouflant le bunker. Cet endroit avait été le théâtre de l'Holocauste, mais aussi d'un autre crime, terrible, commis au nom d'une science dévoyée, un crime que l'humanité risquait encore de payer très cher. Toutes les nuits depuis six mois, depuis la découverte du bunker, Jack se réveillait en se demandant quel rôle il avait joué dans les événements qui se déroulaient aujourd'hui. Et puis, en 1945, deux officiers des forces alliées avaient disparu dans la forêt, l'un américain et l'autre britannique. Le second était un ami de Hugh, qui avait été hanté par sa mort jusqu'à la fin de ses jours. Pour Hugh, cet endroit représentait les horreurs effrénées de la guerre, tout comme les ruines incendiées de Troie pour Jack.

La Jeep se gara sur le tarmac. Les deux hommes en descendirent. Jack se rappela les paroles de Paul : cet endroit était à mille lieues de l'archéologie qu'il aimait. Et pourtant, l'archéologie servait aussi à mieux comprendre le présent, grâce à la découverte de vérités qui avaient souvent un côté obscur. En Atlantide, les hommes avaient fait l'expérience de la civilisation, appris à jouir du potentiel de la condition humaine, mais ils avaient aussi subi les conséquences de la soif de pouvoir. À Troie, ils s'étaient perdus dans les abîmes de la guerre. De même, ce qui avait eu lieu dans ce bunker relevait de l'archéologie, mais d'une nouvelle forme d'archéologie, destinée à faire la lumière sur un passé presque contemporain. Or, pour entreprendre cette quête de vérité, Jack n'avait pas d'autre choix que de recourir aux méthodes classiques de l'archéologie, y compris aux techniques médico-légales, qui faisaient partie de la profession. C'était son travail, sa responsabilité, tout comme les révélations de l'Atlantide ou de Troie. Il poussa un long soupir et marcha à la rencontre des deux hommes.

11
Basse-Saxe, Allemagne

Cinq minutes après avoir quitté la piste, Jack descendit de la Jeep sur le site du bunker nazi. Devant lui se dressait le grand pavillon modulaire, avec des barreaux aux fenêtres, et derrière, la bulle de camouflage, qui recouvrait une zone de la taille d'un court de tennis. L'extrémité de la bulle avait été scellée hermétiquement au toit du pavillon. Sur tout le périmètre, les bords avaient été enterrés dans un fossé rempli de béton pour isoler le bunker de l'atmosphère extérieure. Derrière le pavillon se trouvait un pick-up contenant un compresseur d'air pour la pressurisation de la bulle, un épurateur de dioxyde de carbone et des pompes pour purifier l'air, et un système de filtration pour retenir tout élément toxique. La porte du pavillon était gardée par deux policiers militaires de la Bundeswehr, armés d'un fusil d'assaut Heckler & Koch G36. Le chauffeur de Jack passa un coup de fil, puis se tourna vers lui.

— Le docteur Hiebermeyer a terminé la procédure de décontamination, annonça-t-il. Il va vous rejoindre dans un instant. Nous vous prions d'attendre ici.

Jack hocha la tête et la Jeep repartit. Hiebermeyer sortit presque aussitôt. Il était vêtu d'une chemise blanche immaculée et d'un pantalon soigneusement repassé. C'était la première fois depuis l'époque du lycée que Jack le voyait habillé autrement que dans sa tenue poussiéreuse kaki. Il avait le bras en écharpe et le poignet bandé. Il repoussa de son autre main ses rares mèches de cheveux encore mouillées par la douche et remonta ses petites lunettes rondes le long de son nez. Jack le vit fermer les yeux et respirer profondément à plusieurs reprises. Ses lunettes s'étant embuées dès sa sortie du pavillon, Hiebermeyer les retira et les essuya sur sa manche. Puis il regarda autour de lui et aperçut Jack. Ses épaules se relâchèrent sous l'effet du soulagement. Il avança vers son ami et lui posa la main sur le bras.

— J'ai entendu l'avion de chasse décoller, dit-il. Je suis vraiment content de te voir. J'ai lu sur mon téléphone l'e-mail que tu m'as envoyé à propos de la plongée pendant que j'étais en décontamination. C'est un vrai sauna, là-dedans ! (Il s'essuya le visage du revers de la main.) Alors, tu as replongé en Atlantide ? C'est incroyable, ce que tu as vu ! Tu penches pour des sacrifices humains ?

— Qu'est-ce qui t'est arrivé au poignet ? s'enquit Jack.

— Il est juste foulé, le rassura-t-il. Ça glissait là-dedans. Tout est recouvert d'une couche jaunâtre d'un truc en décomposition.

Il se frotta le front avec sa manche et remonta de nouveau ses lunettes. Jack regarda avec inquiétude son visage pâle et ses yeux rougis.

— Ça va, Maurice ? Tu as l'air à bout.

Hiebermeyer baissa les yeux un moment, puis hocha la tête.

— *Ja*, murmura-t-il. *Mein Gott*…

Il regarda de nouveau Jack. Ses yeux ne reflétaient pas son exubérance habituelle. Il inclina la tête en arrière et inspira longuement par le nez.

— J'ai encore cette odeur dans les narines, cette odeur de décomposition. J'avais une combinaison NBCR dans le bunker mais, dès que je l'ai retirée, j'ai été envahi par la puanteur. J'avais déjà vomi dans ma combinaison, dans le bunker, mais j'ai recommencé. Ce n'est pourtant pas

impressionnant pour les égyptologues endurcis, habitués à voir des momies en décomposition, mais le major Penn dit que ça arrive même aux hommes les plus résistants de son équipe.

Jack sortit une petite bouteille d'eau de la poche de son treillis kaki.

— Bois un coup.

— Pas maintenant, mon estomac ne pourra rien garder tant qu'on ne sera pas partis d'ici.

— Ça a été si dur que ça ?

— J'ai déjà exploré des endroits désagréables dans ma vie, mais rien de comparable à ce que je viens de voir. Estime-toi heureux de ne pas avoir à entrer là-dedans.

— Comment ça ? Je croyais que c'était pour ça que tu m'avais fait venir.

— Viens, allons nous asseoir.

Hiebermeyer entraîna Jack cinquante mètres plus loin, sous des arbres où des bancs avaient été disposés afin que l'équipe de fouille puisse venir se détendre. Ils étaient seuls et les gardes postés devant la porte ne pouvaient pas les entendre. Hiebermeyer se laissa tomber lourdement sur un banc et prit sa tête entre ses mains, avant de poser un regard pensif sur le bunker. Jack s'assit à côté de lui.

— Il faut que je te raconte ce qu'on a trouvé là-dedans, lui dit Hiebermeyer. Et ce qu'on n'a pas trouvé.

Jack éprouva une pointe d'appréhension. Ce qu'ils n'avaient pas trouvé… Cela faisait des mois que cette histoire le hantait jour et nuit.

— Je t'écoute.

— Je commence par la bonne nouvelle : le bunker regorge d'antiquités et d'œuvres d'art. Il y avait une caisse ouverte remplie de peintures. Le *Portrait de jeune homme* de Raphaël, pour commencer. C'est fantastique, mais il a été exposé à l'atmosphère du bunker et ne pourra sans doute pas être restauré. Et il y a des caisses entières de trésors archéologiques. Ces artefacts semblent appartenir à la collection que Himmler avait réunie au château de Wewelsburg. Ils ont été volés par l'Ahnenerbe dans le monde entier, dans les années trente. J'ai toujours rêvé de les retrouver. La seule caisse dans laquelle nous avons pu regarder avait déjà été ouverte – le couvercle avait été arraché en 1945. Elle contenait des boîtes soigneusement étiquetées. Sur une des étiquettes, j'ai reconnu des symboles préhistoriques que j'avais vus sur des peintures rupestres. Les nazis devaient les considérer comme des ancêtres des runes aryennes. Mais la plupart de ces paquets avaient été faits plus de cinquante ans avant la guerre. Jamais déballés, ils devaient être destinés à un usage ultérieur. J'ai reconnu l'écriture de Heinrich Schliemann, Jack. Il doit s'agir des trésors de Troie qu'il a cachés et que les nazis ont peut-être redécouverts quelque part en Allemagne ou lorsqu'ils ont conquis la Grèce, en 1941. Je me suis toujours demandé ce qui se trouvait sous la maison de Schliemann à Athènes.

— Le Palladion ? risqua Jack sans oser y croire.

— En tout cas, il a bien atterri ici. Dans la paille de rembourrage de la caisse, nous avons vu la marque d'un svastika, un objet lourd d'environ quinze centimètres. Mais quelqu'un s'en est emparé. Il n'a pas été retrouvé dans le bunker. Nous savons que le Palladion s'est trouvé à un moment donné dans la mine de sel de Pologne. Mais au cours des derniers mois de la guerre, il a été transféré ici. Et il a sans doute été emporté ailleurs juste avant le bombardement de la forêt.

Jack ferma les yeux et s'efforça de contenir sa déception. Le Palladion ! L'objet le plus sacré des Troyens ! Il se rappela sa plongée avec Costas, six mois auparavant, dans la mine de sel de Wieliczka, près de Cracovie, et leur combat acharné contre les hommes de Saumerre là où le Palladion avait été caché. Pourquoi les nazis avaient-ils attaché autant d'importance à cet artefact ? Qui avait donné l'ordre de le transférer au bunker ? Le Palladion, un svastika inversé, était le

symbole du Code Agamemnon, un code secret nazi activé vers la fin de la guerre et mystérieusement lié au bunker.

— Tu es sûr qu'il n'a pas été pris récemment ? demanda Jack.

— Certain. Le bunker a été enseveli sous des tonnes de terre et d'arbres couchés après le raid aérien d'avril 1945. Personne n'a pu y entrer depuis.

— Alors c'est ça, la mauvaise nouvelle ?

— Pas seulement, Jack.

— Je m'en doutais…

— Je me réjouis que Hugh Frazer ne soit plus parmi nous, avoua Hiebermeyer en posant la main sur l'épaule de Jack. Après la guerre, il n'a cessé de se demander ce qui s'était passé ici, ce qui était arrivé à son ami, le major Mayne. Je n'aurais pas aimé avoir à le lui annoncer. C'était horrible, Jack. Je ne pourrai jamais l'oublier.

— Tu l'as trouvé ?

— Lui et le colonel américain, Stein. Ils ont tous les deux été abattus à bout portant avec un Walther P38 de calibre neuf millimètres. Le pistolet et les douilles étaient encore là. L'arme appartenait à un homme portant un tatouage SS sur le bras. Visiblement, Mayne s'est battu avec lui et lui a enfoncé son couteau dans la cage thoracique.

— Où se trouvaient les corps ? murmura Jack, sous le choc.

Hiebermeyer retira sa main de l'épaule de son ami et se mit à fixer le sol.

— Au bout de la salle où sont stockées les caisses, commença-t-il, il y a une pièce qui était fermée, un laboratoire. L'Américain était en travers de la porte. Mayne et le SS étaient de l'autre côté, à l'intérieur. Mais ce que j'ai vu au-delà de ces corps était encore plus épouvantable. (Il porta la main à son front et s'interrompit un instant.) Il y avait des corps en état de décomposition avancée, Jack, nus et attachés sur des lits à roulettes. Ils ont été partiellement conservés par leur propre liquide corporel. C'est de là que venait l'horrible dépôt jaunâtre présent dans tout le bunker. Heureusement que les Égyptiens momifiaient leurs corps… (Sa voix devint de plus en plus rauque.) L'anthropologue médico-légale de l'équipe pense que ces personnes ont servi de cobayes vivants. D'après elle, elles ont été disséquées vivantes afin que les scientifiques nazis puissent extraire de leurs organes des bactéries et des virus vivants. Deux d'entre elles semblent avoir été abandonnées au beau milieu de l'opération. Elles sont mortes dans d'horribles souffrances. Et ce ne sont pas les seules. Tu te souviens que l'UMI a envoyé des géophysiciens ici le mois dernier pour une étude approfondie du site du camp de concentration ? Dans un premier temps, ils n'ont rien remarqué d'anormal. Puis l'expert médico-légal a vu quelque chose d'inhabituel, qui vient d'être confirmé.

Hiebermeyer sortit une feuille froissée de sa poche et la tendit à Jack d'une main tremblante. C'était une impression des données de résistivité électrique du site. Jack lissa la feuille et la posa sur ses genoux. L'image en noir et blanc faisait apparaître des fondations ensevelies, semblables à celles d'un fort romain, avec de longues casernes et de plus petits baraquements disposés de façon structurée. Hiebermeyer montra plusieurs zones floues, qui obscurcissaient partiellement les bâtiments.

— C'est la nouvelle forêt, indiqua-t-il, celle qui a été plantée après le bombardement, mais regarde ici, en haut à droite.

Son doigt longea une longue zone rectiligne d'au moins dix mètres sur trente, qui ressemblait à un fossé frontalier. Jack leva les yeux de la feuille. Il regarda le bunker, la lisière de la forêt et essaya de visualiser le site tel qu'il était avant la construction de l'aérodrome. Hiebermeyer lui signala une rangée de buissons au nord-ouest.

— L'équipe de géophysiciens a rampé sous les broussailles et trouvé un sentier d'environ un kilomètre entre le bunker et ce fossé, avec des traces de pneus de gros véhicules. Hier, l'anthropologue médico-légale a eu une intuition à propos du fossé, et elle a creusé un trou de sonde. Elle est tombée sur une énorme quantité de chaux ; un périmètre de sécurité a été établi aussitôt. Elle a compris tout de suite de quoi il s'agissait. Elle avait travaillé sur des sites d'inhumation de masse créés pendant la guerre des Balkans des années quatre-vingt-dix. Elle était sûre que la chaux avait été épandue sur des cadavres et utilisée en grande quantité parce que ceux-ci étaient contaminés. Nous pensons que les personnes encore présentes dans le laboratoire du bunker sont seulement les dernières victimes des scientifiques nazis, qui les ont abandonnées à une mort effroyable lorsque les Alliés sont arrivés, en 1945. Mayne et l'Américain ont dû voir ces corps. C'est sans doute la dernière chose qu'ils ont vue mais, de toute évidence, la procédure normale consistait à sortir les cadavres du bunker pour aller les jeter dans la fosse. L'anthropologue médico-légale estime qu'il pourrait y avoir cinq mille corps entassés sur dix mètres de profondeur.

— Nom de Dieu, souffla Jack en détournant le regard.

Il avait espéré trouver des traces du passage de Mayne et Stein, les deux officiers qui étaient entrés dans le camp peu après sa libération et avaient disparu en forêt. Ils appartenaient tous deux à une force de reconnaissance avancée qui, officiellement, cherchait des caches d'œuvres d'art mais, en réalité, essayait d'en savoir plus sur la recherche en matière d'armement, sur l'ultime recours des nazis pour défendre le Reich. Ce qu'ils avaient vu avait dû être leur pire cauchemar, le plus pessimiste des scénarios envisagés pendant leur briefing : des expériences sur des êtres humains, destinées à mettre au point une maladie. Jack fut parcouru d'un frisson. Une maladie surgie du passé, peut-être, d'un passé très proche, synthétisée pour pouvoir être inoculée. Une maladie susceptible de faire plus de victimes que les camps de concentration, que tous les crimes perpétrés par le régime nazi.

— Ce laboratoire était une sorte de sanctuaire macabre, reprit Hiebermeyer. Une grosse batterie de sous-marin avait été installée à l'extérieur pour fournir de l'électricité et elle fonctionnait toujours après toutes ces années. Celui qui a fait construire ce bunker avait tout prévu pour que le laboratoire survive à la chute du Troisième Reich. Et je ne t'ai pas tout raconté sur les corps qui se trouvaient sur les lits. Deux d'entre eux étaient différents des autres. Il s'agissait de cadavres plus anciens, exhumés afin d'être disséqués. Les têtes avaient été tranchées et trônaient dans leur liquide corporel, tels les crânes plâtrés des peuples du Néolithique, sauf qu'elles étaient enserrées dans des forceps en acier inoxydable, comme ceux que l'Ahnenerbe utilisait pour effectuer des mesures craniologiques lors de ses expéditions destinées à retrouver l'Atlantide. Il y avait un trou dans une de ces têtes. L'anthropologue médico-légale pense que les scientifiques nazis ont cherché quelque chose dans le tissu cérébral en décomposition. Quand j'ai vu que j'avais mis la main dans la substance qui s'écoulait des cadavres, ça a été trop pour moi. C'est là que je me suis mis à vomir.

— En quoi ces corps étaient-ils différents des autres ?

— Ils n'étaient pas de la même génération. L'anthropologue médico-légale dit qu'ils doivent provenir de cercueils en plomb. Elle a même pu déterminer l'année de leur mort. Quand nous sommes sortis du bunker, elle est allée prélever un échantillon, qu'elle a analysé sur place à l'aide de son laboratoire mobile. Les résultats ont confirmé ce qu'elle soupçonnait déjà et, subitement, tout a fait sens. Selon elle, ces deux corps étaient là à cause de ce qu'ils contenaient, un élément encore vivant dans leur organisme lorsqu'ils avaient été exhumés : un des virus les plus meurtriers que l'homme ait connu et dont tout le monde pensait, dans les années quarante, qu'il avait disparu depuis une génération.

Jack se figea. Le cauchemar était devenu réalité.

— Le virus de la grippe espagnole, qui est apparu en 1918 ?

— Nous ne pouvons que formuler des hypothèses sur ce qui s'est passé ici, mais l'anthropologue médico-légale et son équipe sont convaincus que les scientifiques nazis ont travaillé sur le virus, provoqué des mutations et sélectionné la forme la plus mortelle. Les autres cadavres encore présents sur les lits à roulettes étaient de jeunes hommes nés après 1918, qui, contrairement aux survivants de la pandémie de 1918, n'étaient pas immunisés contre le virus. Celui qui était derrière tout cela envisageait quelque chose d'encore plus meurtrier que l'Holocauste, Jack : un crime de masse à l'échelle mondiale, sans discrimination.

— Peut-être avait-il l'intention de s'en servir pour menacer le monde.

— C'était l'arme de la fin des temps, l'arme de l'apocalypse, la pire des créations de l'esprit malade d'Hitler.

— Si c'est bien Hitler qui était derrière tout ça, songea Jack à voix haute. Il y avait d'autres architectes du mal autour de lui, des hommes à l'ego démesuré, qui ont peut-être voulu assurer leurs arrières au cas où le régime nazi s'effondrerait.

Hiebermeyer hocha la tête.

— Et maintenant, la très mauvaise nouvelle, annonça-t-il.

— Quoi, il y a pire ?

— Pour l'instant, rien ne prouve que le virus ait survécu dans le bunker. Comme tu l'as vu, toutes les précautions sont prises. Mais cela n'a pas que des avantages.

— Je comprends… Il aurait mieux valu qu'on trouve le virus. Le virus synthétisé. L'arme.

— Dans le laboratoire, il y avait un coffre réfrigéré, de la taille d'un four à micro-ondes. D'après l'équipe médico-légale, c'est là que le produit de ces expériences horribles devait être stocké. Le coffre était ouvert, Jack. À l'intérieur, il y avait un support pour un petit récipient, sans doute un tube à essai, mais celui-ci n'était plus là.

— Bon sang !

— Quelqu'un a dû emporter le virus en 1945. Le SS tué par Mayne portait un uniforme de détenu, comme s'il s'était déguisé. C'est ce que certains gardes ont fait pour fuir Belsen et d'autres camps. Peut-être était-il caché près du bunker pour le protéger des regards indiscrets en attendant les ordres. Il devait être accompagné d'une autre personne, qui est allée récupérer le virus.

— Si le but était de la mettre à l'abri lors des dernières semaines de la guerre, cette arme a dû être ramenée dans le périmètre de plus en plus restreint du régime nazi, autour de Berlin.

— C'est la vraie raison pour laquelle je t'ai demandé de venir en Allemagne, déclara Hiebermeyer.

— Berlin ?

— J'ai un ami qui travaille comme bénévole au sein du groupe archéologique de Berlin spécialisé dans la Seconde Guerre mondiale. Il explore les bunkers souterrains et les tunnels creusés durant le régime nazi. Quand j'ai su que j'allais venir ici, je l'ai appelé à tout hasard. Il m'a indiqué que son équipe avait trouvé quelque chose au sud du Tiergarten, sur le site d'un des plus grands bunkers nazis : la tour de défense antiaérienne du zoo. Je lui ai dit que j'essaierais de le rejoindre. Ce matin, nous avons également fait une autre découverte, qui a rendu cette visite impérative.

— Je t'écoute.

— À Berlin, mon ami a repéré un corridor enseveli qui se trouvait jadis sous la tour. Là, il y avait une porte avec un symbole imprimé en creux, un svastika inversé dans un cartouche. Et dans le bunker, les hommes du major Penn ont trouvé exactement la même chose sur la porte du laboratoire,

derrière un panneau coulissant. Penn a mesuré la trace laissée par le svastika dans la paille de rembourrage de la caisse. Les dimensions et la forme correspondaient au svastika de la porte. Et ce n'est pas tout. Le symbole en creux fait partie d'un dispositif à fort magnétisme. Nous pensons que le Palladion était magnétique, ce qui nous ramène au mythe fondateur de Troie, selon lequel il s'agissait d'une météorite tombée du ciel. Quiconque avait accès au laboratoire utilisait le symbole sacré de Troie comme clé magnétique.

— Incroyable… murmura Jack. Et tu penses que c'est la même chose sur le site de Berlin ?

— J'ai appelé mon ami tout à l'heure. Il n'avait pas pensé à m'en parler la première fois, mais l'attraction magnétique du svastika imprimé sur la porte du corridor est telle que sa lampe torche a été happée par le métal.

— Si c'est notre seule piste, nous devons la suivre. Mais n'oublions pas qu'on nous surveille. Si Saumerre connaît l'existence du bunker, il est peut-être aussi au courant pour la tour du zoo. Je peux faire venir une équipe d'archéologues de l'UMI à Berlin d'ici demain matin, si nécessaire.

— En fait, sous la tour du zoo, il y avait un immense réservoir d'eau alimentant le bâtiment de façon autonome. C'est pour ça qu'il faut que tu viennes avec moi, Jack. Et Costas aussi. La porte du corridor ouvre sur un tunnel immergé.

Jack regarda la forêt, les yeux plissés dans le soleil qui traversait la brume. Il allait désormais devoir consacrer toute son énergie et toutes ses ressources à la recherche d'une arme diabolique, qu'ils étaient peut-être les seuls à pouvoir découvrir.

— Tu devrais rejoindre Aïcha, maintenant, recommanda-t-il à son ami. Je vais prendre le relais.

Hiebermeyer posa de nouveau la main sur son épaule.

— J'ai promis à Costas de rester avec toi et c'est ce que je vais faire, jusqu'à ce qu'il arrive. Il m'a dit : « Un plongeur doit toujours avoir un partenaire. »

— On va finir par faire de toi un plongeur aussi ! plaisanta Jack.

— Après ce que je viens de vivre ici ? s'écria Hiebermeyer. Aucune chance ! C'est la dernière fois que je porte une combinaison, quelle qu'elle soit. (Il retira sa main.) Sérieusement, Jack. Costas m'a raconté ce qui s'est passé dans la mine de sel l'année dernière, en Pologne, quand vous cherchiez le Palladion. Il m'a parlé du massacre auquel tu t'es livré. On veut juste être sûrs que tu ne perdes pas ton sang-froid.

— C'étaient des hommes de main de Saumerre et ils avaient enlevé ma fille. Si c'était à refaire, je le referais sans hésiter. Saumerre est encore dans l'équation et je n'en ai pas terminé avec lui. Je veux qu'il tombe.

— Nous devons avancer avec précaution si nous voulons garder l'avantage. Saumerre sait qu'il risque de perdre son poste au sein de l'Union européenne si tu dévoiles ses liens avec la mafia. Si tu parles, tu le priveras de sa faculté d'agir librement dans toute l'Europe. Ce qu'il veut, c'est ce qui se trouvait dans ce bunker. Selon le MI6, il pourrait avoir fait miroiter à ses clients terroristes la possibilité de détenir l'arme miracle des nazis. Si elle était conclue, cette affaire surpasserait celle des matériaux fissiles provenant d'ex-URSS qu'il aurait fournis à la mafia pour la fabrication de bombes sales. C'est plutôt calme en ce moment, en matière de terrorisme international. Les gros bonnets attendent leur heure, la livraison qui leur a été promise. Si on le double, Saumerre perdra toute crédibilité. Il deviendra gênant pour la mafia. Il le sait et, dans ce cas, tu n'auras même pas à le faire tomber. Nous devons donc bluffer le plus longtemps possible, lui faire croire que nous avons ce qui se trouvait dans le bunker.

— Si on l'avait, tout serait terminé pour lui. Il ne pourrait jamais le récupérer. Il craindrait qu'on révèle sa couverture et il n'aurait plus rien à perdre. Alors il ferait tout pour nous emporter

dans sa chute.

— Ou il blufferait à son tour.

— Il partirait du principe que nous bluffons et essaierait de nous faire croire que c'est lui qui a l'arme ? Il pourrait nous menacer, mais le bluff cesserait dès que les terroristes prendraient conscience d'avoir été, eux aussi, menés en bateau.

Hiebermeyer soupira.

— Il y a autre chose, Jack. C'est juste une inquiétude que j'ai eue sur le coup, mais elle grandit au fur et à mesure que je prends du recul par rapport à ce que j'ai vu. Ma visite du bunker a été un véritable cauchemar. Je commence seulement à avoir les idées claires. Et je me dis que, si Saumerre affirmait détenir l'arme, il serait possible que ce ne soit pas du bluff.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Le major Penn opère selon une procédure très stricte, mais il y a eu une faille à un moment donné. Ses hommes et lui entrent dans le bunker par binôme. Ce matin, un membre de l'équipe, le sergent Jones, s'est effondré dans le laboratoire et nous avons dû le sortir du bunker. Il n'a toujours pas repris connaissance, mais le médecin est auprès de lui. À part moi, la seule personne étrangère à l'équipe de Penn qui se trouvait dans le laboratoire à ce moment-là était le partenaire du sergent Jones : Auxelle, un inspecteur de la direction de la Santé publique de l'Union européenne. Il s'était imposé à Penn la veille en arrivant à l'entrée du périmètre de sécurité à bord d'une limousine de l'Union européenne, précédée d'une escorte de motards. Apparemment, il s'était montré arrogant et pontifiant, mais Penn avait demandé au MI6 de se renseigner sur lui avant de le laisser entrer. Aucun doute n'avait été formulé quant à la légitimité de cet inspecteur. Celui-ci avait été envoyé par la plus haute autorité de l'Union européenne.

— La plus haute autorité de Bruxelles ? s'écria Jack. Qui était son supérieur direct ?

— C'est ce que je suis en train de me demander. Je crains que la direction de la Santé publique ne soit sous la responsabilité de Saumerre.

— Merde ! Mais il est impossible que cet homme ait pu sortir quoi que ce soit du bunker !

— Tout le monde est fouillé avant de quitter le sas, afin qu'aucun matériel susceptible d'être contaminé ne soit mis en contact avec l'air extérieur par inadvertance. Chaque membre d'un binôme est chargé de fouiller son partenaire. Mais le sergent Jones avait perdu connaissance et c'était le partenaire d'Auxelle. Dans la précipitation, cette étape n'a peut-être pas été respectée. Et puis, il est très facile de cacher un tube à essai ou une fiole dans une combinaison NBCR. Le major Penn était très préoccupé. Jones et lui ont travaillé ensemble dans de nombreux espaces contaminés.

— Est-ce que tu te souviens de quoi que ce soit d'autre, Maurice ? D'un détail qui aurait attiré ton attention ?

Hiebermeyer baissa les yeux et hocha la tête.

— Oui, je viens juste d'y repenser. Comme je te l'ai dit, le coffre réfrigéré était ouvert. Jusqu'à maintenant, j'ai été obsédé par ce qui se trouvait à l'intérieur avant de disparaître. Mais il y avait autre chose. J'aurais dû tirer la sonnette d'alarme immédiatement, mais je n'étais pas dans mon état normal. Je venais de trébucher sur des cadavres. J'aurais dû me maîtriser davantage. J'ai fait piètre figure, comme aurait dit ton père.

— Je n'aurais pas fait mieux. Contrairement à toi, je n'ai pas l'habitude d'aller dans des nécropoles remplies de cadavres.

— L'intérieur du coffre réfrigéré était visible, car la porte était ouverte. Tout le bunker était intégralement recouvert d'un dépôt jaunâtre, de la matière en décomposition. Mais l'intérieur du coffre était étincelant. Étincelant ! J'aurais dû en déduire que la porte venait juste d'être ouverte.

— Jones et Auxelle se sont-ils trouvés seuls dans le laboratoire ?

— Pendant quelques minutes, juste avant que Jones ne fasse son malaise et qu'Auxelle ne nous appelle à l'aide.

— Bien, il faut qu'on arrête Auxelle. Je vais appeler mon contact du MI6 pour qu'il le localise et le soumette à un interrogatoire. Et si cet homme occupe un poste élevé à Bruxelles, je ne veux pas le savoir !

— Ça ne va pas plaire à tout le monde. Une équipe de l'OTAN, composée essentiellement de Britanniques, qui fait arrêter un inspecteur de l'Union européenne… Et il y a un autre problème. Ça ferait du bruit. Le site du bunker serait assailli de policiers et de journalistes. Or, le major Penn et son équipe ont pour ordre d'éviter à tout prix ce genre de situation. Tout ce qui concerne le bunker doit rester top secret.

— Alors je vais retrouver Auxelle et m'en occuper moi-même.

— Je crois qu'on devrait dire tout ce que nous savons au major Penn, ce que le MI6 lui a caché à propos de Saumerre, le contexte dans lequel le bunker a été découvert, tout ! Il dispose d'une équipe des forces spéciales et a beaucoup plus d'autorité que son grade ne le laisse penser. Des opérations top secret comme celle-ci, destinées à repérer et à sécuriser des sites scientifiques nazis, ont lieu depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Toutes les ressources nécessaires sont fournies directement par les anciens Alliés. L'Union européenne n'a aucune emprise dans ce domaine. C'est pour cette raison que le MI6 peut superviser les opérations. Au moindre soupçon de contamination bactériologique, Penn a le pouvoir de décréter la fermeture d'un site sur un périmètre de plusieurs kilomètres carrés. C'est un homme qui pourrait se révéler utile.

Jack se leva et se mit à faire les cent pas. Au bout d'un moment, il s'arrêta. Maurice avait raison : il fallait qu'il garde son sang-froid et qu'il joue finement son coup.

— Il y a tout de même quelque chose qui m'intrigue. Si c'est Auxelle qui a pris ce qui se trouvait dans le réfrigérateur, où est passé le Palladion ? Tu as dit que tout était recouvert d'un dépôt jaunâtre, y compris la trace du Palladion dans la paille, je suppose. C'est donc que cet objet a été retiré du bunker en 1945. Il a peut-être été utilisé pour ouvrir la porte du laboratoire un peu avant l'arrivée de Mayne et Stein ou même pendant le combat avec le SS. Si c'était le SS qui avait ouvert la porte, le Palladion aurait été retrouvé près de son corps. Il y avait donc un complice, qui a survécu. Cependant, cela n'explique pas pourquoi ce complice est parti sans emporter le contenu du réfrigérateur.

— Penn a une théorie là-dessus, indiqua Hiebermeyer. Nous avons passé deux heures ensemble dans la chambre de décontamination et nous y avons beaucoup réfléchi. Tu sais, il a été recruté par le MI6 à l'université et il a suivi plusieurs formations au GCHQ, le service de renseignements électronique du gouvernement britannique, avant d'entrer dans l'armée. L'une de ces formations portait sur l'accès aux renseignements : comment faire fonctionner un réseau en réduisant au minimum le nombre de personnes au courant de toute l'affaire. Comme toi, Penn a pensé que deux agents secrets avaient été envoyés dans le bunker, puis il a poussé le raisonnement un peu plus loin. Imaginons que le premier ait été au courant de l'existence du Palladion et qu'il ait également été chargé de récupérer la fiole stockée dans le réfrigérateur, l'élément le plus secret et le plus important de toute la conspiration. L'individu à qui cette tâche – transférer l'arme fatale dans un lieu plus sûr – a été confiée devait être un disciple particulièrement fanatique de l'instigateur du complot, peut-être unique en son genre. Et si cet agent s'est trouvé dans l'impossibilité d'accomplir sa tâche, l'instigateur a peut-être dû aller récupérer l'arme lui-même. Mais pour cela, il lui fallait le Palladion pour ouvrir la porte du laboratoire. Le deuxième agent ne savait peut-être rien à propos de l'arme. Sa

seule tâche consistait à aller chercher le Palladion s'il arrivait quelque chose au premier avant qu'il ne puisse entrer dans le laboratoire.

— Donc, Mayne et Stein arrivent pendant l'intervention du premier agent, résuma Jack. Celui-ci tue les deux officiers des forces alliées et meurt à son tour. Mais peut-être que, lorsqu'il s'apprête à tuer Mayne en le poussant contre la porte, il utilise la clé magnétique et ouvre le laboratoire avec l'intention de cacher les deux corps à l'intérieur. Il veut éviter d'attirer l'attention sur ce laboratoire au cas où d'autres Alliés débarqueraient dans le bunker. Mais Mayne le tue avec son couteau au moment même où il est abattu, et ils tombent tous les deux. Puis le complice entre en scène. Il se concentre uniquement sur sa tâche : récupérer le Palladion et l'apporter à son supérieur.

— Et la découverte que mon ami a faite sous la tour de défense antiaérienne de Berlin laisse supposer que le Palladion ouvre plusieurs portes. Après avoir analysé les corps, l'anthropologue médico-légale nous a rejoints dans la chambre de décontamination. D'après elle, le virus de la grippe espagnole pourrait avoir été associé à un agent bactériologique qui l'aurait rendu encore plus meurtrier. Cet agent aurait pu affaiblir le système immunitaire, par exemple, pour que la maladie soit fatale à coup sûr. Et ce laboratoire n'était pas forcément unique. Il y en avait peut-être un autre, à Berlin.

Jack détourna le regard pour réfléchir et vit quelqu'un marcher vers eux d'un bon pas. C'était un officier de l'armée en tenue de camouflage. Un soldat armé, qui pivotait sur lui-même pour surveiller le secteur, le suivait de près en parlant dans son micro-casque. Il s'arrêta et resta légèrement en retrait.

— Major David Penn, Ingénieurs royaux, dit l'officier en tendant la main à Jack pour le saluer. Vous êtes Jack Howard. Je vous ai vu à la télévision. (Il se tourna vers Hiebermeyer, la mine défaite.) J'ai une très mauvaise nouvelle à vous annoncer.

— Que se passe-t-il ? l'interrogea Hiebermeyer en se levant.

— Le sergent Jones est mort il y a dix minutes. Il n'a jamais repris connaissance.

— *Mein Gott*, murmura Hiebermeyer, stupéfait. Mort ? Mais de quoi ?

Penn baissa les yeux un instant, puis s'éclaircit la gorge.

— Les membres de l'équipe médicale ont inspecté sa combinaison et son corps. Ils ont remarqué un petit trou dans la combinaison, au niveau de l'épaule droite, et un autre dans son épiderme, au même endroit. Le sergent Jones a été piqué avec une seringue. Il a été assassiné.

Hiebermeyer se rassit lourdement. Jack sentit son estomac se nouer. Où était Auxelle ? Le soldat s'approcha et murmura quelque chose à l'oreille de Penn. Après lui avoir posé quelques questions, Penn ouvrit l'étui de son arme de poing et regarda autour de lui.

— Je sais ce que vous allez me demander, reprit-il. Auxelle est parti dès que nous sommes sortis du bunker. Une affaire urgente à Bruxelles. Quand nous avons repéré la marque de piqûre sur l'épaule de Jones, j'ai immédiatement envoyé un Humvee stationné à l'entrée du périmètre de sécurité à ses trousses. J'apprends à l'instant que la limousine de l'Union européenne a été retrouvée au bord de la route, à cinq kilomètres. Les soldats postés le long du périmètre de sécurité ont entendu un hélicoptère atterrir et décoller. Auxelle a disparu, mais le chauffeur de la limousine a été tué d'une balle dans la nuque.

Jack ferma les yeux. Les hostilités avaient repris.

— Êtes-vous sûr que le coffre réfrigéré du laboratoire était ouvert lorsque vous l'avez vu pour la première fois, au moment où vous êtes allé vous occuper de Jones ? demanda Jack.

— Grand ouvert, répondit Penn, et vide. J'ai d'abord cru que ce qui se trouvait à l'intérieur avait été retiré en 1945. Mais je pense que les deux officiers des forces alliées, Mayne et

l'Américain, ont empêché cela. Pendant plus de soixante ans, leur courage a préservé le monde d'une arme d'une cruauté inconcevable. Mais moi, j'ai manqué à mes devoirs.

— Personne n'a manqué à ses devoirs, déclara Jack. Il y a un cerveau derrière tout ça. Nous avons déjà eu affaire à lui l'année dernière et sa présence me hante depuis six mois. Vous n'auriez jamais pu prévoir ce qui s'est passé.

— Notre mission est terminée, affirma Penn, la main sur son arme. Les analyses médico-légales effectuées sur les corps exhumés ont montré que le laboratoire abrite un agent biologique mortel et que les individus morts sur les lits ont été victimes d'expériences scientifiques. Cet agent biologique peut être présent n'importe où dans le bunker. Juste avant la mort de Jones, j'ai activé le Protocole 15, ce qui signifie que le site sera définitivement condamné sur tout le périmètre de l'aérodrome. Une équipe des SAS et un escadron de la police militaire allemande sont en route pour renforcer la sécurité. Les machines utilisées pour déterrer le bunker seront de retour ce soir. La tranchée creusée le long des murs sera élargie et remplie de tonnes de ciment. Ensuite, une couche de ciment d'au moins huit mètres d'épaisseur sera versée sur le toit. Le bunker sera enseveli comme le réacteur de Tchernobyl. Finalement, les œuvres d'art et les antiquités que nous avons retrouvées ne reverront jamais la lumière du jour. De toute façon, elles n'auraient sans doute pas survécu à la contamination. Nous allons aussi devoir abandonner le sergent Jones sur place. Lorsque sa combinaison a été transpercée par la seringue, son corps a été exposé à l'atmosphère du bunker et nous ne pouvons prendre aucun risque.

— Il avait trois enfants en bas âge, murmura Hiebermeyer en secouant la tête. Il m'en a parlé il y a seulement quelques heures…

— Je suis leur parrain, confia Penn. Je vais devoir leur annoncer la nouvelle. (Il serra les poings, submergé par l'émotion.) Je suis prêt à tout pour retrouver Auxelle.

Jack ouvrit son téléphone portable.

— Nous avons un contact au MI6, indiqua-t-il. C'est l'officier qui a supervisé votre intervention.

— Je l'ai déjà appelé, déclara Penn, dès que nous avons compris ce qui était arrivé à Jones. Je lui ai fait un rapport complet de la situation sur notre ligne sécurisée.

— Bien, dit Jack en refermant son téléphone. J'aimerais utiliser cette ligne avant que nous ne partions, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Saumerre n'est sans doute plus à Bruxelles à l'heure qu'il est. Laissons les gars du MI6 faire leur travail. Ils sont les mieux placés pour retrouver Saumerre et Auxelle. Attendons notre heure tout en restant vigilants. Maurice et moi sommes invités à visiter un autre site, qui a peut-être un lien avec le bunker et ce qui se trouvait à l'intérieur. Votre expertise nous serait très utile.

— Maurice m'en a parlé. Il faut que j'aille rendre visite à la femme et aux enfants de Jones, au pays de Galles, mais je n'ai pas l'intention d'en rester là. Je vous appellerai.

Penn retourna au pavillon en compagnie du soldat. Jack sombra dans une profonde réflexion, puis il courut après lui et le rattrapa juste avant l'entrée.

— David ! cria-t-il.

— Oui ? dit Penn en se retournant.

Jack sortit un écrin de la poche de son treillis et l'ouvrit. À l'intérieur était soigneusement épinglée une croix de guerre en argent terni, avec un ruban mauve et blanc défraîchi.

— La semaine dernière, au téléphone, je vous ai parlé de Hugh Frazer, rappela Jack. Avant sa mort, je lui ai promis de déposer cette croix sur le corps de son ami si je le retrouvais. Le major Mayne l'avait gagnée en Afrique du Nord, alors qu'ils étaient tous deux dans la même unité. Hugh l'a

gardée lorsqu'il s'est occupé de ses effets personnels, après qu'il a été porté disparu. D'après lui, Mayne était un sacré bon soldat, le meilleur. J'ai pensé que vous pourriez peut-être déposer ceci sur la dépouille du sergent Jones. Hugh aurait aimé qu'un militaire comme vous remette cette médaille à sa juste place.

Il tendit la médaille à Penn. Celui-ci la fixa un instant et referma doucement l'écrin, le visage crispé d'émotion. Il hocha la tête, puis claqua des talons.

— Ce sera fait.

Il gravit les marches du pavillon et disparut derrière la porte. Jack revint auprès de Hiebermeyer, penché en avant sur le banc, la tête dans les mains. Il s'assit à ses côtés en lui posant la main sur l'épaule et regarda d'un air songeur le paysage désolé de l'aérodrome. Sa plongée en Atlantide lui semblait bien loin. Et pourtant, il se souvenait de l'image poignante du sanctuaire, transmise par le ROV, et des idées remarquables de Lanowski à propos du papyrus. Il parlerait de tout ça à Maurice dès qu'ils auraient quitté cet endroit. Il regarda son ami avec sollicitude. Ils devaient s'accrocher à l'archéologie… Il lui ferait également part de la découverte de la statue égyptienne, à Troie, mais pas maintenant. Cela pouvait attendre. Il ouvrit son téléphone portable. Toujours pas de message de Katya concernant les symboles anciens.

Hiebermeyer se redressa, retira ses lunettes et les essuya sur sa chemise.

— Ma tante Heidi m'a invité à lui rendre visite, dit-il. Elle veut qu'on se retrouve au château de Wewelsburg.

— Le quartier général de la SS, sous Himmler ?

— Oui, je ne sais pas pourquoi mais, quand je lui ai annoncé que je venais explorer le bunker, elle m'a dit qu'il fallait qu'elle me raconte quelque chose. Je l'ai rappelée depuis la chambre de décontamination pour la prévenir que tu serais là aussi. Ça te va ?

Jack adressa à Maurice un sourire fatigué.

— Je dois passer ce coup de fil à notre contact au MI6. Ensuite, un chauffeur nous fera sortir du périmètre de sécurité et nous emmènera en Jeep jusqu'à Brême, où j'ai loué une voiture. Ce sera pratique pour aller au Wewelsburg. Ça va aller ?

— C'est moi qui suis censé veiller sur toi, pas le contraire.

— Maintenant tu sais pourquoi je ne voulais pas que tu viennes à ma place.

Ils se levèrent. Hiebermeyer essaya de bouger son poignet blessé et grimaça de douleur, avant de laisser son bras reposer sur l'écharpe. Le chauffeur qui était venu chercher Jack à sa descente d'avion l'attendait de nouveau devant le pavillon. Les deux archéologues le rejoignirent. Jack regarda la bulle de camouflage et essaya d'imaginer ce qui se trouvait à l'intérieur du bunker. Hiebermeyer s'arrêta à ses côtés.

— Cet endroit représente la guerre sous l'aspect le plus terrible que l'on puisse imaginer : la guerre qui dépasse les champs de bataille pour atteindre les pires excès, jusqu'au génocide. Et pourtant, nous avons un terme encore plus effrayant pour décrire ce qui s'est passé là où nous allons nous rendre, au cœur de l'Allemagne nazie : la *Gesamtkrieg*.

Jack hocha la tête. Il savait ce que ce mot signifiait.

La guerre totale.

Deuxième partie

12

Berlin, tour de défense antiaérienne du zoo

1er mai 1945, 9 h 30

L'Oberstleutnant Ernst Hoffman posa son crayon et se boucha les oreilles jusqu'à ce que les vibrations cessent. À chaque fois qu'ils tiraient une salve, les canons antiaériens installés sur le toit envoyaient à travers les murs une onde de choc qui semblait faire trépider toutes les barres de fer des milliers de tonnes de béton armé. Cela avait été à peu près supportable lorsqu'ils s'étaient cantonnés à l'usage auquel ils avaient été destinés : tirer sur les bombardiers ennemis qui avaient saccagé Berlin pendant des mois. Mais maintenant qu'ils étaient abaissés vers la ville en direction des troupes russes, les tubes des canons mettaient les affûts à rude épreuve. Jamais les ingénieurs qui avaient bâti la tour n'auraient pu imaginer que la défense de Berlin en arriverait à cette extrémité. La tour elle-même, un bâtiment gigantesque de cinq étages semblable à un donjon médiéval, survivrait peut-être aux attaques mais, pour les milliers de personnes qui s'y étaient réfugiées, la survie n'était plus qu'une question d'heures, un jour ou deux au plus. Ici, au deuxième étage, Hoffman était à l'abri des vibrations les plus pénibles mais, dans la cage d'escalier à claire-voie, le bruit était épouvantable. Il y avait de quoi crever les tympans et faire sauter les plombages des dents. Ceux qui étaient coincés en bas devaient avoir l'impression de vivre leurs derniers instants avant l'apocalypse, le finale cacophonique du Troisième Reich.

La tour se trouvait dans l'enceinte du zoo de Berlin, qui n'était plus qu'un champ de bataille chaotique en bordure du Tiergarten, le vaste parc du centre-ville. De l'autre côté du Tiergarten, s'étendaient la chancellerie du Reich et son complexe souterrain, le Führerbunker, et, plus au nord, le Reichstag et le quartier général de la Gestapo. Ces bâtiments étaient les derniers bastions du Troisième Reich. La tour du zoo avait même son propre réservoir d'eau, creusé profondément dans le soubassement géologique, et des galeries secrètes traversant le Tiergarten. Le commandant de garnison avait dit à Hoffman que la tour pouvait tenir des semaines, voire des mois. Mais ce calcul valait pour la garnison normale de trois cent cinquante personnes : les artilleurs antiaériens de la Luftwaffe et le personnel médical de l'hôpital de quatre-vingts lits, situé à l'étage supérieur. Or, l'hôpital abritait désormais plus d'un millier de blessés et de malades. De plus, plus de trente mille civils étaient entassés à l'étage inférieur et dans les cages d'escalier. Hoffman secoua la tête. Trente mille hommes, femmes et enfants…

Il vit son reflet dans la caisse en métal posée à côté de lui. Son visage était long, anguleux, distordu par une bosse dans le métal, comme s'il avait pris l'apparence du bombardier Stuka à bord duquel il avait passé sa vie pendant près de cinq ans, depuis ses premières missions au-dessus de l'Angleterre, en 1940, jusqu'à sa descente en flèche en Pologne six mois auparavant, de la *Blitzkrieg* au *Götterdämmerung*. C'était à bord de cet avion qu'il était devenu un homme, et un tueur. On ne devenait un homme qu'avec son arme. Il tourna légèrement la tête en se demandant si c'était vraiment lui. Sous ses cheveux noirs coiffés en arrière, il avait le teint pâle, presque cadavérique dans cette lumière. Cela faisait cinq mois qu'il vivait à Berlin. Depuis qu'il avait été affecté au sol, il avait l'impression qu'on lui suçait le sang. Il plia les doigts, sentit ses muscles. Au moins, il n'était pas en morceaux comme tant de ses camarades d'escadron. Et il avait encore une dernière tâche à

accomplir.

Il regarda les ombres projetées par la bougie vaciller sur les murs. La pièce était vaste, sépulcrale. Par endroits, des écailles de peinture étaient tombées à cause des vibrations. Juste en face de lui, une porte ouvrait sur l'escalier en colimaçon qui montait jusqu'au toit et descendait dans la masse grouillante des civils. Lorsqu'il avait été affecté à la tour, deux jours auparavant, on lui avait proposé de prendre les quartiers de Goebbels, où le ministre de la Propagande s'était installé en tant que commissaire du Reich pour la défense de Berlin, avant de courir se cacher dans le Führerbunker. Il avait refusé sous prétexte que Goebbels allait peut-être revenir mais, en vérité, il ne voulait pas prendre la place de ce monstre. Et puis, il avait tout ce dont il avait besoin ici : quelques planches sur des caisses en guise de bureau, une boîte de bougies, des cahiers pour écrire, un lit de camp de l'armée contre le mur, et un seau avec un couvercle de fortune en bois dans un coin.

Les conditions sanitaires s'étaient horriblement dégradées. Les nazis jusqu'au-boutistes s'étaient enfermés dans les toilettes pour se suicider. Ils s'étaient fait sauter la cervelle et leurs cadavres sanguinolents étaient encore là. L'approvisionnement alimentaire était devenu impossible. L'ordonnance de Hoffman lui avait apporté son dernier repas la veille au soir : un bol de *Wassersuppe* à base d'épluchures de pommes de terre et de betterave, avec une demi-bouteille de schnaps. Hoffman regarda la bouteille sur son bureau. Il n'y avait pas touché. Il devait avoir les idées claires pour la tâche qui l'attendait. Et l'alcool avait été un des fléaux du nazisme. Ils étaient tous alcooliques, les architectes de cette monstruosité, les dieux du national-socialisme qui se planquaient dans le Führerbunker ! L'alcool avait attisé leur colère et renforcé les fantasmes de revanche et de victoire, qui avaient porté le rêve hitlérien d'un Reich millénaire au comble de l'horreur et de l'autodestruction.

Hoffman entendit le bruit sourd d'un coup de pistolet à travers le mur, puis un autre. Il ferma les yeux un instant pour se donner du courage. Il savait ce qui était en train de se passer. Une demi-heure plus tôt, alors qu'il descendait du toit, il avait croisé dans l'escalier deux membres de la *Feldgendarmerie*, la police militaire tant haïe. Ils tenaient entre eux un homme vêtu d'une veste sur laquelle avait été peinte la lettre H pour Hongrie. C'était un des travailleurs étrangers chargés d'évacuer les détritus de la tour, une tâche devenue vaine. Pour le colonel de la *Feldgendarmerie*, les Hongrois étaient des Grecs rusés, des guerriers du cheval de Troie, un ennemi caché qui se révélerait au grand jour lorsque les Russes seraient là. Certains avaient retiré les vêtements qui les désignaient pour se fondre dans la foule du bas. D'autres, s'imaginant que les libérateurs russes les traiteraient en héros, avaient préféré garder leur identité et en payaient le prix auprès des *Feldgendarmes*. Hoffman avait eu envie de crier : « Le Führer est mort ! À quoi bon tous ces crimes ? C'est terminé ! » Mais il aurait été suicidaire d'intervenir. Et à vrai dire, ce n'était pas terminé, pas encore. Il devait garder son sang-froid pour la suite.

Une autre secousse ébranla la tour. Hoffman posa les coudes contre les planches formant son bureau pour que les vibrations ne les fassent pas tomber des caisses. Il regarda de nouveau, à sa gauche, la caisse dans laquelle il avait vu son reflet. Elle était couverte de tampons et de certificats d'inspection faisant l'inventaire du contenu, un exemple typique de la bureaucratie du Reich. Il savait que la pièce dans laquelle il se trouvait avait servi à entreposer des œuvres d'art en attendant l'ouverture du *Führermuseum* à Linz, en Autriche, le pays natal d'Adolf Hitler. À partir de 1941, elle avait abrité les collections des musées berlinois pour les protéger des bombardements des Alliés. Depuis, le *Reichsleiter* Bormann et ses hommes de main avaient emporté tous les trésors dans une mine de sel, en Autriche. Mais Hoffman n'était pas dupe. Dès lors qu'il avait été affecté à Berlin, il avait appris à connaître ce genre d'homme. Bormann savait que les jours du Führer étaient comptés

et s'était sans aucun doute emparé du butin. Les trois caisses qui restaient avaient été laissées dans la tour sur ordre du Reichsführer Himmler, qui les avait placées sous la surveillance d'un directeur de musée, le docteur Unverzagt. Celui-ci était encore là lorsque Hoffman était arrivé. C'était un des laquais de Himmler, un membre de l'Ahnenerbe – cette absurde Société de l'Héritage des ancêtres – et Hoffman l'avait aussitôt trouvé antipathique. Mais il avait quitté la pièce sans protester pour disparaître dans la foule des civils désespérés. Hoffman ne voyait pas quel trésor méritait qu'on se terre dans ce trou et il était sûr qu'Unverzagt s'était enfui de la tour avant que les Russes ne débarquent.

Dès qu'il s'était installé ici, Hoffman avait lu les certificats d'inspection des caisses : elles contenaient les trésors de Troie offerts au peuple de Berlin plus de soixante ans auparavant par Heinrich Schliemann. Il avait vu ces trésors quand il était enfant, au musée de Pré- et Protohistoire de Berlin. Il ne savait pas pourquoi ils devaient rester là, mais il connaissait Himmler personnellement et en savait assez sur lui pour en deviner la raison. Himmler se passionnait pour les artefacts de l'Antiquité, les rois et les héros mythiques, les *Übermenschen* – ces prétendues races de surhommes. Il était obsédé par ceux qu'il considérait comme les ancêtres des Aryens, et surtout par les civilisations perdues. Peut-être ces trésors avaient-ils pour lui une sorte de pouvoir mystique et devaient-ils rester à Berlin dans ces moments particulièrement difficiles. Hoffman secoua la tête. Ils n'avaient pas sauvé Troie et ne sauveraient pas Berlin. C'était sans importance maintenant. D'ici vingt-quatre heures, ces caisses seraient entre les mains des Soviétiques. En attendant, elles faisaient de bons pieds de bureau.

Hoffman se rendit compte que les canons antiaériens avaient cessé de tirer et retira les mains de ses oreilles. Il n'entendit pas non plus le crissement du treuil électrique de chargement des munitions. Le groupe électrogène devait encore être en panne. Il y avait eu des coupures d'électricité toute la nuit. Hoffman avait dû allumer des bougies pour pouvoir écrire. Il ne lui en restait plus qu'une. La flamme, qui dansait au rythme des vibrations, diffusait à peine assez de lumière pour éclairer les pages de son journal ouvert. Dans la tour, les bougies avaient également un autre usage. Depuis que l'artillerie soviétique s'était rapprochée, les volets en métal des fenêtres avaient été fermés et les conduits de ventilation bouchés. En bas, les civils entassés utilisaient les bougies à la manière des mineurs de fond pour savoir combien d'oxygène il leur restait. Lorsque, posées par terre, elles s'éteignaient, ils les rallumaient à un mètre du sol. Et lorsqu'elles s'éteignaient encore, ils portaient leurs enfants sur leurs épaules aussi longtemps qu'ils le pouvaient en espérant qu'une personne située plus haut dans l'escalier finirait par les prendre. Déjà, les corps s'amoncelaient et les infirmiers de l'hôpital ne pouvaient plus sortir pour les déposer dans le cimetière improvisé du Tiergarten. La puanteur de la décomposition rejoignait l'odeur putride qui descendait de l'hôpital, un charnier où les blessés étaient couchés parmi des piles de membres amputés et de cadavres.

Hoffman répéta mentalement le plan qu'il avait mis au point avec le commandant de la batterie antiaérienne. Il se réjouissait de ne pas avoir à endurer d'autre nuit dans cette tour, même s'il devait vivre son dernier jour. Il consulta sa montre : plus que vingt minutes. À 10 heures précises, il irait chercher le commandant de batterie. La veille, deux soldats allemands faits prisonniers par les Russes étaient arrivés à la tour avec un drapeau blanc pour transmettre la proposition de paix du commandant de la division soviétique située aux portes de Berlin. Le commandant de garnison avait hésité, terrifié par la *Feldgendarmerie*, qui avait ordre d'abattre quiconque faisait preuve de la moindre tentation de se rendre, y compris les officiers. Hoffman et le commandant de batterie avaient décidé en secret d'agir de leur propre initiative, si le commandant de garnison ne se rendait pas aux Russes d'ici le lendemain matin. Ils rassembleraient les artilleurs qui leur resteraient fidèles,

tueraient les *Feldgendarmes* et sortiraient avec un drapeau blanc. C'était un plan désespéré. Il y aurait sans doute des morts parmi les civils, mais bien moins que s'ils refusaient de se rendre. Pour les *Feldgendarmes*, la capitulation n'était pas la solution, car ils savaient que les Russes n'auraient aucune pitié pour eux. Hoffman et le commandant de batterie avaient donc passé la nuit à attendre que le commandant de garnison change d'avis. Hélas, enfermé dans ses appartements et probablement ivre, celui-ci avait été intraitable et, désormais, les *Feldgendarmes* empêchaient quiconque de l'approcher.

Deux gardes étaient également postés devant la porte de Hoffman pour veiller à ce qu'il se plie, lui aussi, à son devoir. Son devoir ! Hoffman serra les poings et prit une profonde respiration. L'air vicié lui provoqua une quinte de toux. Il était le nouveau commandant de la 9e division de parachutistes de la Luftwaffe. Cette division était un fantasme de plus sorti du cerveau des ivrognes et des fous de la chancellerie, une unité glorieusement baptisée « Lebelstar » qui serait le fer de lance du Reich, une nouvelle bande de vieillards, de gamins, de blessés encore capables de marcher et de vétérans commotionnés, qui avaient miraculeusement survécu au carnage sur le front de l'Est pour aller mourir dans ce théâtre de l'absurde. Quand il fermait les yeux, Hoffman revoyait parfois des scènes de pièces qu'il avait vues à Paris, avant la guerre, des drames existentialistes de Beckett et de Brecht, à la limite entre la fiction et la réalité. Déjà très troublé à l'époque, il avait aujourd'hui l'impression d'avoir eu une vision prémonitoire de son dernier acte ici, dans ce décor tout aussi surréaliste, comme surgi d'un autre niveau de conscience et pourtant imprégné de sang, d'horreur et d'angoisse bien réels.

Il sortit son Luger, vérifia qu'il était chargé et le rengaina mais sans refermer l'étui. Les *Feldgendarmes* ne devaient rien deviner de ses intentions. Il avait encore deux chargeurs pleins dans sa ceinture. Il tira sur sa veste et sur son képi, passa la main sur ses insignes de la Luftwaffe et sur sa Croix de chevalier, et pria pour que le commandant de batterie et lui aient choisi le bon moment. Toutes les communications radio avec la chancellerie avaient été interrompues la veille. Une rumeur selon laquelle le Führer s'était donné la mort avait circulé et un secrétaire de la chancellerie, qui s'était enfui en traversant le Tiergarten, l'avait confirmée. Des témoins avaient vu la bannière soviétique flotter au-dessus du Reichstag, à la lumière d'une fusée tirée pendant la nuit, et les tirs de barrage avaient diminué. De toute évidence, il y avait eu une sorte de cessez-le-feu, mais Hoffman savait que cela ne pouvait pas durer. La chancellerie et le quartier général de la Gestapo étaient défendus par les survivants les plus endurcis des divisions SS Nordland et Charlemagne, des sympathisants fascistes de l'Europe occupée qui s'étaient engagés volontairement. Pour comble d'ironie, les derniers défenseurs de l'Allemagne étaient des étrangers venus combattre au nom d'un psychopathe autrichien, car l'armée que celui-ci avait levée dans son pays d'adoption était une armée de fantômes. Maintenant qu'il faisait jour, les Soviétiques ne tarderaient pas à comprendre que la SS ne se rendrait pas et à déclencher l'offensive. Dès lors, toute possibilité de reddition au sein de la tour de défense antiaérienne, afin de sauver des milliers de vies, serait sûrement anéantie.

Une goutte de condensation éclaboussa le journal ouvert sur le bureau. Hoffman l'essuya à la hâte avec sa manche et fit une traînée sale sur le dernier paragraphe écrit au crayon. Il déchira trois feuilles blanches à la fin du cahier et les plia pour les glisser dans la poche de sa tunique avec le crayon. Puis il ferma le cahier, et posa la main sur le svastika et l'aigle en or estampés sur la reliure. Il avait tenu ce journal dans un grand carnet de commandes de l'armée pour tromper les regards indiscrets. En réalité, il avait tout noté. Tout. C'était un véritable témoignage des dernières semaines et des derniers jours du Reich, par un proche des monstres qui l'avaient créé. Hoffman avait été un as de la Luftwaffe. Il avait réussi suffisamment de missions pour recevoir la Croix de chevalier à

feuilles de chêne et glaives en or mais, lorsqu'il avait été affecté au sol en raison de sa blessure, il était devenu un héros de guerre nazi parmi les paons qui se pavanaient autour du Führer. Il avait été promu et comblé d'honneurs. Il s'était tenu tout près d'Adolf Hitler, de ce visage blafard, de ces yeux de serpent, de cette haleine fétide. Il avait joué avec les enfants de Goebbels, dont les prénoms commençaient tous par un H comme Hitler, comme si leur vie était inextricablement liée au destin du Führer ; il se souvenait de la fille aînée, Heine, et de son regard triste la dernière fois qu'il l'avait vue dans le Führerbunker, seulement deux jours auparavant. Il avait participé à des réceptions et à des cérémonies. Son visage avait été immortalisé dans les actualités filmées et les photographies de propagande, où on le voyait sourire et faire signe de la main tandis que le Führer remettait une nouvelle décoration, passait en revue un nouveau régiment des Jeunesses hitlériennes, condamné d'avance. Au fur et à mesure que l'Armée rouge s'était rapprochée, tout cela avait été de plus en plus grotesque. Dix jours auparavant, il avait assisté au dernier concert du Philharmonique de Berlin, qui avait donné le dernier acte de *L'Anneau du Nibelung* de Wagner, si prisé des nazis : le *Götterdämmerung*, *Le Crépuscule des dieux*. À la sortie, des garçons en uniforme des Jeunesses hitlériennes avaient offert aux officiers des capsules de cyanure afin qu'ils se préparent au tomber de rideau de l'opéra du Führer. Puis Hoffman s'était vu contraint d'aller au cirque, où des acrobates tournaient en rond sur des chevaux, encore et encore, comme dans un vortex. Autour de lui, les officiers SS riaient, pleuraient et s'apitoyaient sur leur sort, des Fräulein bien en chair sur les genoux, tandis que le champagne coulait à flots. Et pendant ce temps-là, les tueries se multipliaient. Les *Feldgendarmes* pendaient les déserteurs aux réverbères, des travailleurs forcés étaient exécutés sommairement dans les rues, et les corps rejoignaient les victimes du bombardement des Alliés et de l'avancée inexorable des Soviétiques.

Hoffman pensa à son fils. C'était pour lui qu'il avait accepté tout ça. Uniquement pour lui. Il savait ce qui était arrivé aux familles de ceux qui avaient ourdi un complot contre Hitler, l'année précédente. À ce moment-là, il était sur le front de l'Est avec son escadron et s'efforçait seulement de rester en vie. Mais depuis qu'il avait été affecté à Berlin et happé dans ce nid de vipères, il savait que la Gestapo et ses informateurs l'avaient à l'œil et rapportaient le moindre de ses gestes. En tant que Führer, Hitler adorait les héros de guerre mais, en tant qu'homme, il les haïssait, car jamais il n'aurait pu en être un. Himmler était encore plus versatile. C'était le plus retors de tous. Aussi terrible que cela pût paraître, plus Berlin souffrait, plus les hommes mouraient, et plus Hoffman avait d'espoir pour sa famille. Tant que les Soviétiques n'étaient pas à Berlin, sa femme et son fils avaient encore une chance de s'échapper. Ils vivaient près d'Elsholz, trente kilomètres au sud de Berlin. Hoffman, lui, ne pourrait pas les rejoindre, car toute tentative de quitter la ville était immédiatement punie par la *Feldgendarmerie*. Les combattants de la 3e armée du général Joukov arrivaient par l'est et les Américains, par l'ouest. À Berlin, on entendait parler de viols de masse par les soldats de l'Armée rouge. Lorsqu'il était rentré de cette horrible soirée au cirque, Hoffman avait aidé un homme-tronc, un vétéran de Stalingrad, à se rasseoir dans son fauteuil roulant dans une station de métro bombardée. Le soldat avait levé un moignon pour singer le salut hitlérien. « Ne vous tracassez pas pour moi, avait-il dit. Si les Ivan nous font ne serait-ce que la moitié de ce que nous leur avons fait, alors ce que vous voyez de moi, cette moitié d'homme, ce n'est rien ! » Il y avait eu une chance que les Américains arrivent à Elsholz les premiers, que la défense de Berlin retienne les Soviétiques assez longtemps pour que la famille de Hoffman tombe aux mains des Occidentaux. Mais apparemment, les Russes étaient déjà à l'ouest de la ville et s'apprêtaient à rencontrer les Américains sur l'Elbe. Il ne lui restait plus qu'à prier pour que sa femme Heidi et son fils Hans aient pu s'enfuir, et à sauver autant de vies que possible ici pendant qu'il en était encore temps.

Hoffman jeta un coup d'œil à sa montre : 9 h 57. Il se leva et posa le carnet de commandes dans lequel il avait écrit son journal sur la caisse de gauche. Il dirait aux *Feldgendarmes* postés devant sa porte que ses carnets de commandes contenaient des plans top secret pour une évasion de Berlin, que personne ne devait entrer dans son bureau et qu'il allait revenir avec le commandant de batterie pour discuter de la stratégie à adopter. En réalité, il n'avait aucune intention de revenir, mais il devait laisser ce journal en évidence, pour qu'il attire l'attention d'un officier de renseignements de l'Armée rouge. Il savait que le NKVD infligeait des sanctions brutales aux soldats russes lorsqu'ils détruisaient des éléments susceptibles d'intéresser le service de renseignements. Par conséquent, son journal avait toutes les chances d'atterrir entre de bonnes mains. Il y avait aussi un livre sur la caisse, un exemplaire ouvert du *Troie* de Schliemann qui était déjà là lorsqu'il était arrivé – c'était sans doute ce détestable docteur Unverzagt qui le lisait quand il gardait les trésors. Hoffman le déplaça de sorte qu'il dissimule partiellement le journal. À la page ouverte, il remarqua des dessins de poteries anciennes ornées de svastikas et se rappela une conférence horriblement mystique de von Schoenberg, un membre de l'Ahnenerbe qu'il avait rencontré pendant ses études à l'université de Heidelberg. Pour von Schoenberg, le svastika avait été le symbole des premiers Aryens, et même de l'Atlantide. L'Atlantide ! Hoffman ferma le livre avec dédain. Il espérait que les Soviétiques redonneraient à ces artefacts leur statut de trésors de l'humanité et qu'ils les dépouilleraient de toutes ces inventions destinées à justifier les crimes effroyables de Himmler et de la SS.

Soudain, on frappa à la porte. Un des *Feldgendarmes* entra et claqua des talons.

— Herr Oberstleutnant, un homme insiste pour vous voir, dit-il. Il est déjà venu tout à l'heure, quand vous étiez sur le toit avec les artilleurs. J'ai vérifié ses papiers. Il est membre du parti nazi.

Contrarié, Hoffman le rejoignit à grandes enjambées.

— Mais enfin, qui est-ce ? demanda-t-il.

Puis il vit le D^{r} Unverzagt qui, retenu par l'autre *Feldgendarme*, essayait de passer.

— Je n'ai pas de temps à consacrer à cet homme.

Le *Feldgendarme* hocha la tête et repoussa brutalement Unverzagt, qui se mit à crier :

— Herr Oberstleutnant ! Écoutez-moi ! J'ai des nouvelles de votre famille !

Hoffman hésita. C'était le meilleur moyen d'obtenir l'autorisation d'entrer. Tout le monde voulait des nouvelles de sa famille. Mais c'était peut-être vrai…

— C'est bon. Deux minutes, pas plus.

Unverzagt se précipita dans la pièce et referma la porte derrière lui.

— Herr Oberstleutnant, quand avez-vous vu le Reichsführer Himmler pour la dernière fois ? demanda-t-il de but en blanc.

Hoffman le regarda avec mépris. Il l'attrapa par le col et le traîna jusqu'à son bureau.

— Pauvre idiot ! Ne parlez pas aussi fort ! Vous ne savez donc pas que Himmler est discrédité ? Il a essayé de négocier avec les Américains et Hitler l'a appris. Tout le monde sait que c'est un traître. Les *Feldgendarmes* pourraient vous tuer juste pour avoir mentionné son nom.

Unverzagt tenta de se dégager, mais Hoffman le tint encore un instant avant de le lâcher. Il rajusta son col et prit quelque chose dans la poche de sa vareuse.

— Le Reichsführer vous a toujours poussé à agir dans votre propre intérêt, déclara-t-il. N'est-ce pas lui qui, quand vous étiez jeune, vous a incité à entrer dans la Luftwaffe ? Et il a toujours veillé sur vos proches. Je suis venu vous dire que votre famille n'a rien à craindre des Russes. Elle est en sécurité à Plön, au bord de la Baltique, sous la garde de la SS. Si tout se passe comme prévu, vous pourrez bientôt la rejoindre.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Comment le sauriez-vous ?

— Il y a cinq mois, Himmler vous a fait visiter le quartier général de la SS, au château de Wewelsburg. Il vous a emmené au sous-sol, sous la salle des généraux SS et il vous a montré quelque chose. Vous vous souvenez de ce que c'était ?

Hoffman ne répondit pas. C'était bien le moment de perdre du temps avec les absurdités de Himmler ! Il se rappelait parfaitement cette visite assommante à travers toutes les pièces du château, baptisées des noms de héros aryens des temps mythiques, suivie d'une conférence sur le svastika. Mais il se souvenait surtout de ce que Himmler lui avait montré dans la salle secrète du sous-sol du château, après lui avoir fait jurer de garder le secret.

— Bien, votre visage ne vous trahit pas, constata Unverzagt. C'est ce que le Reichsführer a vu en vous dès votre plus jeune âge. Il a su qu'on pouvait vous faire confiance. Vous avez tenu parole. Votre loyauté sera récompensée.

Il ouvrit la main, prit celle de Hoffman et y déposa ce qu'il avait pris dans sa poche : un morceau de papier plié. Hoffman déplia la feuille, la regarda et la froissa dans son poing : c'était le symbole qu'il avait vu dans le sous-sol du château, le svastika inversé.

— Qu'attendez-vous de moi ? s'impatienta-t-il. Pourquoi maintenant, pour l'amour du ciel ? N'avez-vous pas vu ce qui est en train de se passer ?

Unverzagt ne réagit pas.

— Il y a cinq mois, poursuivit-il imperturbablement, une fois remis de vos blessures, vous avez échappé à une mort certaine sur le front de l'Est, grâce au Reichsführer, qui vous a affecté à Berlin. Il était essentiel que, en tant que héros de guerre honoré par le Führer, vous soyez transféré au cœur du Reich. Et il y a deux jours, vous avez été muté ici, dans la tour de défense antiaérienne, où quelque chose a été caché, quelque chose qui nous permettra d'accomplir notre destinée. Votre rôle vous sera bientôt dévoilé. Je suis juste venu vous prévenir. Pensez à votre famille, Herr Oberstleutnant. Pensez au petit Hans. Il vous attend.

Unverzagt tourna les talons et laissa Hoffman cloué sur place, profondément troublé. Il regagna la porte, avant de poser une dernière question :

— Herr Oberstleutnant, je voulais vous demander, malgré vos blessures, vous pouvez toujours piloter, non ?

— Piloter ? s'étonna Hoffman. Bien sûr !

— Bien. Et vous êtes spécialisé en navigation de nuit. Nous avons veillé à ce que vous suiviez une formation l'année dernière. Alors on se reverra bientôt, Hoffman. Pour le nouveau Reich. Pour le nouveau Führer. Sieg Heil !

Unverzagt ouvrit la porte et sortit en la refermant derrière lui. Hoffman resta interdit. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Encore un plan aussi illusoire que fantaisiste pour s'en sortir ? Il rouvrit la main et regarda le symbole sur le morceau de papier, le svastika inversé à l'intérieur d'un cartouche. Il secoua la tête. Tout cela n'avait aucun sens ! Himmler devait déjà être mort. Unverzagt était devenu fou dans cette tour en raison du manque d'oxygène. Tous les fanatiques de l'Ahnenerbe devaient savoir, comme lui, que Hoffman avait visité le Wewelsburg et que Himmler lui avait promis un poste dans la SS dès la fin de la guerre. Cela avait même fait la une du journal de la SS. Hoffman était un héros et, selon la propagande, ses exploits à bord de son Stuka étaient en partie dus à la sagesse du Reichsführer, qui l'avait encouragé à devenir pilote dans sa jeunesse. Unverzagt devait donc connaître l'intérêt de Himmler pour lui. Hoffman fourra le papier dans sa poche et s'efforça d'oublier cette rencontre. Il y avait déjà suffisamment de folie autour de lui. Il prit ses jumelles, les passa autour de son cou et regarda une dernière fois le bureau où il avait passé ce qui allait sans doute devenir les dernières heures de sa vie. Au fond de la pièce, gisait un buste en marbre brisé,

oublié parmi les écailles de peinture tombées au pied du mur. Il s'agissait de Bismarck, le Chancelier de fer. Ce buste présidait l'exposition des trésors de Troie au musée. Hoffman regarda ce spectacle de désolation et se rappela qu'un jour Bismarck avait dit : « La guerre avec la Russie doit être évitée à tout prix. » Sans réfléchir, il se mit au garde-à-vous et claqua des talons. Puis il se retourna et se dirigea à la hâte vers le toit, dans le vacarme assourdissant de l'attaque soviétique.

13

À 10 heures passées de quelques minutes, Hoffman arriva sur le toit, au poste de commandement de la batterie antiaérienne, un abri circulaire en béton en forme de cône tronqué, dont les murs s'élevaient à environ un mètre au-dessus de lui. Il leva la tête et vit le voile de poussière et de suie suspendu au-dessus de la ville. Les flammes et la poussière de millions de briques pulvérisées qui flottait dans l'air tel un brouillard de sang donnaient au ciel une teinte pourpre. En gravissant l'escalier, au-dessus de la masse grouillante de civils, Hoffman avait pensé à l'*axis mundi* du Moyen Âge, à cette ascension vers le ciel que semblait lui promettre la lointaine tache de lumière. Mais lorsqu'il était arrivé en haut, il n'avait trouvé qu'un autre point de vue sur l'enfer, comme s'il avait été condamné à figurer parmi les orchestrateurs de toute cette horreur. Enfant, quand il nageait dans les lacs de Bavière, il regardait vers le bas pour voir la couche de soufre qui séparait la partie vivante de la partie morte du lac. Jamais il n'avait eu le courage de la traverser. Ici, c'était comme s'il était emprisonné au-dessous de cette couche opaque, coupé à jamais de la lumière du soleil, hors de la vue de Dieu…

Ses narines le brûlaient ; il avait de la poussière de briques entre les dents. Après la puanteur atroce de la cage d'escalier, il avait été impatient de prendre une grande bouffée d'air frais mais, ici, l'air était âcre et chargé de fumée. Cependant, le voile de poussière était moins épais depuis le cessez-le-feu décrété quelques heures auparavant et il parvenait à discerner d'autres odeurs : celle de la cordite, qui provenait des canons antiaériens ; celle du *makhorka*, le tabac noir que des gamins étaient allés chercher pour les artilleurs sur les cadavres des Russes au risque de ne pas revenir ; et celle, douceâtre, de la chair en décomposition, qui s'élevait des décombres de la ville. Et il y en avait une autre, qui ne provenait pas de Berlin. C'était une odeur de cour de ferme, celle de milliers de chevaux russes, qui tiraient des chariots d'approvisionnement de l'Armée rouge et avançaient vers la ville derrière les soldats et les chars d'assaut. Deux jours plus tôt, le périmètre allemand était un rectangle d'environ cinq kilomètres sur quinze. Désormais, il était à peine plus grand que le quartier du Tiergarten. Hoffman avait l'impression d'être sur un îlot au milieu d'un lac de lave. Bientôt, tout serait englouti par une mer de sang.

Il passa devant plusieurs hommes accroupis et coiffés d'un casque pour rejoindre le seul officier présent, un *Hauptmann* de la Luftwaffe, qui portait le même insigne d'aviateur que lui sur sa tunique, encore un pilote appartenant à une force aérienne dépourvue d'avions. Le capitaine d'aviation portait un vieux calot usé et un casque relié au pupitre de commande de tir. Hoffman souleva un des écouteurs et lui cria à l'oreille :

— Où est le commandant de batterie ?

L'homme leva le menton. Il avait le teint gris et n'était pas rasé.

— Dans le monte-charge à munitions ! répondit-il en élevant la voix. Il essaie de redémarrer le groupe électrogène de secours.

Hoffman regarda la grande coupole en fer qui protégeait le monte-charge. Le commandant de batterie et lui comptaient sur les tirs d'artillerie lourde pour détourner l'attention pendant qu'ils descendraient et mettraient à exécution leur plan de reddition. Ils avaient encore dix minutes. Pas plus.

Hoffman grimpa en haut du poste de commandement. L'extérieur en béton était criblé d'éclats d'obus et de shrapnels soviétiques. Le toit de la tour était grand comme un demi-terrain de football. À

chaque angle, se dressait un bastion circulaire formé de deux canons antiaériens de cent vingt-huit millimètres, de mitrailleuses de trente-sept millimètres et de quadruples de vingt millimètres. À environ cinq cents mètres au nord-ouest de la tour du zoo, Hoffman vit le sommet de la Leitturm, une autre tour en béton, où trônait le radar Würzburg, qui guidait les tirs d'artillerie contre les bombardiers des Alliés. Mois après mois, semaine après semaine, les Américains et les Britanniques avaient progressé, les uns de jour et les autres de nuit. Les canons antiaériens n'avaient cessé de tirer sur les B-17 américains, qui se brisaient en deux et chutaient en tourbillonnant comme des feuilles argentées, tandis que les parachutes en flammes des équipages britanniques tombaient comme des fusées dans la nuit. Mais il n'y avait pas eu de raid aérien depuis dix jours. Une autre guerre avait pris le relais. Les tubes des gros canons avaient été abaissés pour effectuer des tirs de contre-batterie contre les obusiers, puis viser directement l'infanterie et les chars soviétiques. Aujourd'hui, ils étaient au plus bas, à dix-huit degrés au-dessous de l'horizontale, prêts à tirer leurs dernières salves avant que l'Armée rouge ne débarque dans le zoo.

Hoffman ferma les yeux un instant et écouta. C'était la première fois qu'il n'était pas assourdi par le rugissement de l'artillerie russe et le cri des roquettes Katyusha, par le cercle de tirs qui se resserrait de plus en plus et semblait parcourir la ville comme une onde de courant électrique. Il percevait des voix sur la plate-forme de tir. Devenus sourds, les hommes parlaient fort, d'une voix éraillée par la cordite. Puis il entendit des murs s'effondrer dans un vacarme lui rappelant le vêlage des glaciers qu'il avait vus depuis son avion, dans les fjords de Norvège. Mais il sentait que le cessez-le-feu était précaire. Les moteurs des chars vrombissaient au loin, les chenilles commençaient à tourner. Quelque part au-delà de la ville, les combats avaient repris. Le son saccadé d'une mitrailleuse Spandau allemande retentit ; un écho sourd se propagea dans une rue, suivi par le crépitement des mitraillettes et le grondement des grenades. Les Russes utilisaient des armes antichars Panzerfaust confisquées aux Allemands pour traverser les pièces des maisons, rue après rue. Sous la tempête de tirs aériens, la guerre faisait toujours rage au sol : grenades, échanges de tirs, lance-flammes, combats au couteau, bruit incessant des mitraillettes. On ne faisait pas de quartier, ni d'un côté ni de l'autre. Hoffman n'osait pas imaginer le sort des civils qui étaient encore chez eux et ne s'étaient pas réfugiés dans l'enfer suffocant des bunkers et des tours de défense.

Il entendit le ronronnement d'un avion, ouvrit les yeux, et vit un bombardier soviétique IL-2 Sturmovik virer sur l'aile et s'élancer vers lui en piqué. La main en visière, il regarda la scène avec un détachement professionnel. Les bombes n'endommageraient pas la tour en béton, mais elles pouvaient détruire les armes et tuer les artilleurs. Les bombardements et l'artillerie soviétique avaient déjà mis hors d'usage la plupart des mitrailleuses. Cela dit, cette attaque était vouée à l'échec. Il aurait fallu que le pilote amorce son piqué à plus haute altitude, mais il se serait retrouvé au-dessus du voile de fumée et n'aurait pas pu voir sa cible. Désormais, il n'atteindrait pas l'angle requis pour larguer sa bombe au bon endroit. Les mitrailleuses quadruples tirèrent pile au bon moment. Pulvérisé, l'avion tomba en pièces dans le Tiergarten et explosa au sol en projetant des fragments de métal contre les murs de la tour.

Hoffman se rappela les jours bénis où il pilotait son bombardier Stuka. Pendant la Blitzkrieg, cinq ans auparavant, il lui semblait que le monde entier allait tomber aux mains des Allemands. À l'époque, il ne s'intéressait guère au parti nazi. Il était jeune et, ce qui l'avait motivé, c'était la camaraderie, la loyauté et le sens de l'honneur. Aujourd'hui, il était commandant de la Lebelstar, la 9e division de parachutistes de la Luftwaffe. Tous ses hommes étaient là, sur le toit. Il avait pour ordre de leur trouver une arme et, dès que les Soviétiques avanceraient au-delà de la trajectoire minimale des canons, de les conduire vers la gloire ultime dans les rues dévastées de la ville. On ne

lui avait pas laissé le choix. La *Feldgendarmerie* exécuterait tous ceux qui failliraient à leur devoir, y compris lui. Les nazis ne faisaient même pas confiance à leurs propres héros.

Un garçon s'éloigna d'un des groupes d'artilleurs et courut vers Hoffman. Il ne devait pas avoir plus de 12 ans. Il portait un *Lederhosen* et un casque trop grand pour lui qui ballottait sur sa tête. L'air tendu, le teint cireux sous ses cheveux blonds, il avait le visage couvert de crasse et de larmes. Du sang avait coulé de ses oreilles. Hoffman lui avait dit de ne pas attacher la sangle de son casque, d'ouvrir la bouche et de faire la grimace pour équilibrer la pression dans ses trompes d'Eustache, de se pencher en avant pour que le souffle du canon ne lui fasse pas éclater les poumons, mais il ne pouvait plus rien faire pour sauver son ouïe. Deux jours auparavant, lorsqu'il était monté sur le toit pour la première fois, il avait remarqué que le gosse le collait sans arrêt. Peut-être lui rappelait-il son père, sans doute mort au combat. La plupart des orphelins allemands ne gardaient de leur père que l'image d'un homme vêtu d'un uniforme comme le sien.

— Herr Oberstleutnant ! cria le garçon, à bout de souffle. *Wann kommt der Russ ? Wann kommt der Ivan ?*

C'était une question qu'un enfant aurait posée à son père et à laquelle il était impossible de répondre. Hoffman s'agenouilla devant le petit soldat. Il n'y avait pas de *Feldgendarmes* sur le toit ; comme la plupart des brutes nazies, ils avaient peur de la guerre. C'était le seul endroit où l'on n'était ni vu ni entendu.

— Tu m'entends ? demanda Hoffman en tapant sur le casque du gamin.

— *Was ?*

Hoffman éleva la voix.

— Quand les Ivan seront là, recommanda-t-il, retire ton casque, d'accord ? Tu ne dois pas avoir l'air de faire partie des Jeunesses hitlériennes. (Il sortit un paquet de cigarettes à moitié vide de la poche de son pantalon.) Ce sont des américaines. Garde-les et offre-les aux Russes, d'accord ? Ensuite, va chercher un officier – tu sais reconnaître les officiers russes, n'est-ce pas ? Montre-lui mon bureau. Et dis-lui qu'il y a des secrets importants à l'intérieur, dans les carnets de commandes. Tu as compris ?

Le garçon prit les cigarettes, les glissa avec précaution dans sa poche et hocha la tête. Hoffman sentit une pointe d'angoisse lui nouer l'estomac. Il songea aux enfants de Goebbels, à la fille aux yeux tristes. Puis il pensa au pilote de son escadron qui avait fait un atterrissage forcé près d'un village ukrainien et vu les *Einsatzgruppen* à l'œuvre.

— Leurs enfants pleurent tout comme les nôtres, lui avait dit le pilote, sous le choc.

Hoffman tendit la main pour caresser le visage du garçon, puis revit Hitler faire la même chose quelques jours auparavant devant un régiment abattu des Jeunesses hitlériennes. Le bras gauche du Führer tremblait de façon incontrôlable derrière son dos, tandis que sa main droite caressait des joues et des oreilles. Cela avait été répugnant. Hoffman laissa retomber sa main sur l'épaule du garçon et la serra affectueusement.

— Tu ferais mieux de retourner à ton poste, dit-il. Ça ne sera plus très long.

Il tourna les talons pour aller chercher le commandant de batterie, puis entendit le gosse crier :

— Alerte ! Alerte !

Il se retourna et vit le garçon penché au-dessus du parapet. Il le rejoignit, suivi de tous ses hommes. Pour la première fois, il regarda les ruines de la ville, qui se dessinaient au-dessus d'un nuage de fumée, les coquilles vides des bâtiments aux fenêtres ouvertes. À l'est du Tiergarten, il ne vit qu'un voile mouvant de fumée. Il suivit le regard du garçon vers le sud, au-delà du zoo. À environ cinq cents mètres, il discerna la poussière d'un bâtiment soufflé par une explosion. Tout le monde

attendait, mais il n'y avait rien.

— Les Ivan vont arriver, dit un homme au garçon en lui donnant un coup de coude. Tu peux y compter. Mais inutile de les tenter. Retournons à nos postes.

Ils reculèrent, mais Hoffman continua à observer les décombres. Les bâtiments les plus proches abritaient la première ligne de défenseurs allemands. Entre les bâtiments et la tour gisaient les ruines du zoo de Berlin, criblé de cratères d'obus où la terre était noircie ou roussie. Au pied de la tour étaient alignés les derniers défenseurs, des enfants et des vieillards de la *Volkssturm*, la milice que le Reich avait jugé bon d'armer de la fameuse *Volkshandgranate*, une charge d'explosif enrobée de béton, à peine efficace contre les hommes et totalement inutile contre les chars. Les animaux étaient encore là, eux aussi, dans des cages et des bâtiments démolis. Il y avait des gorilles, des éléphants, des bébés babouins commotionnés qui se cramponnaient à leur mère. Un singe sorti de sa cage fracassée tournait en rond en boitant, à demi fou. Des oiseaux chantaient. Hoffman se demanda s'ils étaient sourds à leur propre chant. Il se rappela toutes les fleurs qu'il avait vues lorsqu'il était venu ici avec son fils. C'était la fin du printemps, comme aujourd'hui, et les rhododendrons étaient sur le point d'éclore. Il songea à une image qu'il avait vue dans le livre de Heinrich Schliemann sur l'ancienne Troie, une gravure sur bois des ruines avant les fouilles. C'était une scène pastorale, où l'on voyait des animaux à la pâture et des bergers entre les murs effondrés. Berlin allait-elle devenir ainsi ou serait-elle trop polluée et brisée par l'Histoire pour que la vie y renaisse un jour ?

Tout à coup, Hoffman porta ses jumelles à ses yeux. Le gosse avait raison ! La silhouette spectrale d'un char soviétique T-34 surgit des décombres au bout de la rue. Il y eut des flashs d'armes à feu, des explosions d'obus, des traînées de balles traçantes, un jet de lance-flammes. Puis le char avança en cahotant sur les ruines ; le canon de tourelle cherchait une cible. Hoffman discerna le casque noir du commandant de char. Puis il vit arriver un camion américain Studebaker rempli de soldats. Un camion américain ! Son cœur se serra, puis il se rappela avoir bombardé, au large de la Norvège, un navire marchand emportant tout un chargement de Studebaker vers la Russie. Les soldats se déployèrent de part et d'autre de la rue. Un autre déboula à bicyclette. À l'avant, il avait fixé une roquette antichar Panzerfaust. Hoffman pensa à la parade à laquelle il avait assisté avec Hitler, quelques jours auparavant : le Führer était venu dire adieu aux garçons des Jeunesses hitlériennes, qui partaient au combat juchés sur des bicyclettes comme celle-ci. Il se demanda si le cycliste russe était inconscient du danger ou s'il pédalait délibérément vers sa Némésis, comme l'enfant allemand qui avait conduit ce vélo avant lui. Soudain, l'homme tomba sur le côté, éclaboussé de sang. Un tireur embusqué lui avait tiré une balle dans la tête. Une mitraillette se mit à cracher le feu et le tireur répliqua depuis une fenêtre située en hauteur. En tombant, la bicyclette largua la roquette, qui siffla et fit sauter le bâtiment d'en face, dont toute la façade s'écroula dans une cascade de briques et de poussière. Au dernier étage, une salle de bains apparut à ciel ouvert. Devant un miroir brisé, une baignoire en porcelaine était en équilibre au-dessus du vide. Cette scène de la vie domestique jurait affreusement avec le reste du décor. Le T-34 continuait à avancer en grinçant sur les piles de gravats. Il roula sur le cycliste à terre en l'écrasant comme un tube de dentifrice. Le corps laissa sur une des chenilles une tache de sang qui réapparut à chaque tour. Encore une mort glorieuse au combat ! Une photographie de plus sur la cheminée d'une mère… L'infanterie marchait derrière. Une mitrailleuse Spandau fit tomber trois têtes. Puis le canon de tourelle du char pulvérisa des ruines chancelantes et réduisit la Spandau allemande au silence. Dans quelques minutes, les Soviétiques franchiraient la distance minimale de tir des canons antiaériens. Les chars tireraient à bout portant sur les volets en acier de la tour, afin de faire un trou suffisamment gros pour passer un lance-flammes et brûler les milliers de personnes entassées dans l'obscurité. À moins que ses occupants ne se rendent

rapidement, la tour allait devenir un immense four crématoire.

Hoffman entendit un autre bruit, plus près cette fois, sur la plate-forme de tir. Il regarda en direction du monte-charge et, après un long crissement, vit le premier obus de cent vingt-huit millimètres émerger. Trois hommes s'efforcèrent de le transporter jusqu'au canon le plus proche. C'était inutile, les chars allaient dépasser la limite de tir avant qu'ils ne soient prêts à tirer. Mais Hoffman et le commandant de batterie avaient échafaudé ce plan pour que les *Feldgendarmes* continuent à croire qu'ils allaient combattre jusqu'à la fin et pour détourner l'attention. Les artilleurs allaient tirer dix obus par minute jusqu'à ce que les munitions soient épuisées. À l'intérieur de la tour, le bruit et les vibrations allaient être insupportables.

Hoffman vit le commandant de batterie sortir de la cage du monte-charge, le visage couvert de cambouis, un bandage ensanglanté autour du crâne. L'homme se baissa aussitôt et, aidé de plusieurs soldats, se mit à dévisser les amorces au fur et à mesure que les obus apparaissaient. Hoffman savait que les dernières munitions contenaient un système de détonation à retardement pour exploser à haute altitude et que toutes les amorces devraient être démontées et remontées. Cela ne rimait à rien, puisque c'était le bruit des canons qui détournerait l'attention, mais les artilleurs étaient concentrés sur leur dernière tâche, plongés dans leur monde. Le commandant de batterie leva les yeux un instant, regarda frénétiquement autour de lui sans voir Hoffman et se pencha de nouveau au-dessus d'une amorce. Alors Hoffman comprit qu'il allait devoir agir seul.

À cet instant, il sentit un souffle d'air à peine perceptible, qui semblait venir de toutes parts. C'était ce que les soldats combattant sur les champs de bataille appelaient le « souffle du diable », un vent provoqué par l'explosion de milliers d'obus. Il regarda en direction du Reichstag, mais le Tiergarten avait disparu sous un nuage de poussière et de fumée – le barrage rampant serait bientôt au pied de la tour. Il se tourna vers le sud et vit des gerbes de lance-flammes ondoyer à l'horizon et de multiples roquettes Katyusha traverser le ciel. Le son ne tarderait pas à parvenir jusqu'à lui. Le grondement de l'artillerie et les cris des roquettes viendraient semer la terreur, comme jadis la sirène de son bombardier Stuka.

Ce qui s'était passé dans la rue n'était qu'une attaque préliminaire. Maintenant, l'enfer allait se déchaîner pour de bon. Hoffman sentit sa poitrine se serrer. La terre entière semblait trembler. Il vit les hommes courir autour de lui pour se mettre à l'abri.

Une autre odeur lui chatouilla les narines. L'odeur de la peur.

Hoffman courut vers l'escalier qui s'enfonçait dans les entrailles de la tour. Une série d'obus explosa dans le zoo ; une pluie d'éclats de shrapnel s'abattit contre les murs en béton comme de la grêle. Les artilleurs antiaériens chargèrent le canon de cent vingt-huit millimètres le plus proche, dont le tube était abaissé vers la rue. Hoffman pria pour qu'ils aient le temps de tirer leur salve. Il profiterait de ce moment pour sortir avec un drapeau blanc. Il vit le garçon en *Lederhosen* hisser un autre obus dans la culasse. *Mon Dieu, faites qu'il survive !* Les moteurs de chars vrombirent de plus belle, les chenilles écrasèrent les décombres, les tirs d'artillerie retentirent, les lance-flammes se mirent à cracher, les roquettes poussèrent leur long sifflement et tous ces bruits se répercutèrent dans la cage d'escalier. Le vacarme devint épouvantable. À l'intérieur de la tour, la puanteur de la masse humaine était suffocante. Hoffman fut pris d'un accès de claustrophobie. Il fallait qu'il sorte d'ici.

Au moment où il allait descendre, il entendit quelqu'un monter l'escalier en courant. Un visage blême apparut sous l'unique ampoule encore allumée. L'homme s'arrêta, à bout de souffle.

— Herr Oberstleutnant ! s'écria-t-il.

C'était l'ordonnance de Hoffman, un vieillard de la *Volkssturm* vêtu d'une tunique délavée de la

Première Guerre mondiale. Il se pencha en avant, haletant, la main sur l'estomac. Il avait l'air à moitié mort.

— Venez immédiatement ! lança-t-il. Dans votre bureau. Des hommes de la chancellerie du Reich sont là. Avec un prisonnier sous escorte.

Hoffman serra les dents. Des hommes de la chancellerie du Reich ? Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien faire là ?

— De qui s'agit-il ? demanda-t-il.

L'œil hagard, le vieillard était blanc comme un linge.

— Je ne sais pas, Herr Oberstleutnant. Je n'en ai aucune idée. C'est un *Feldgendarme* qui m'a dit d'aller vous chercher.

— D'accord, combien sont-ils ?

— Cinq, je crois : deux gardes SS, deux officiers, supérieurs apparemment, et le prisonnier, encagoulé, les mains attachées derrière le dos. Ils arrivent de la Leitturm. Ils sont passés par le tunnel. C'est tout ce que je sais.

La voix du soldat se cassa et il se laissa aller contre le mur. Hoffman respira profondément, la gorge irritée par la fumée âcre.

— Bien, retournez à votre poste, ordonna-t-il. Les *Feldgendarmes* nous ont à l'œil. Ne tendez pas le bâton pour vous faire battre.

Le soldat salua en chancelant et redescendit d'un pas lourd. Hoffman le suivit, assailli par une odeur indescriptible. Il passa devant la porte ouverte de l'hôpital et aperçut les tables d'opération tachées de sang. Une partie des locaux avait été transformée en maternité. Les vibrations des canons avaient provoqué des accouchements prématurés, comme si la vie s'empressait de reprendre ses droits pour lutter contre l'extinction. Toute la nuit, Hoffman avait entendu les cris des parturientes et des nouveau-nés, si discordants dans cet antre de la mort.

Il songea à ce que lui avait dit son ordonnance. Pourquoi voulait-on le voir précisément dans son bureau ? Il pensa aux caisses remplies d'artefacts provenant de Troie. Peut-être ces hommes venaient-ils chercher ce qu'il restait de leur butin. Avec un prisonnier ? Étrange… Arrivé sur le palier du deuxième étage, il vit la foule de civils dans l'éclairage de secours. Le son montait à l'intérieur de la cage d'escalier. C'était un bourdonnement, qui évoquait la salle des machines d'un navire. Des cris se détachaient parfois lorsque quelqu'un réclamait de l'espace ou de la nourriture. Deux jours plus tôt, ces familles de civils étaient arrivées endimanchées avec des valises en carton, des thermos et des sandwichs. Aujourd'hui, elles se pressaient en haut de l'escalier contre le cordon de *Feldgendarmes*, en proie à leur pire cauchemar. C'était le vrai visage de la *Volksgenossenschaft* de Goebbels, la « camaraderie patriotique ». Parmi ces civils, des Berlinois ordinaires, il y avait des femmes qui avaient attendu en vain le retour de leur mari, des enfants, et des hommes âgés qui pensaient avoir enduré le pire de la guerre une génération auparavant. Soudain, une bagarre éclata entre deux femmes élégamment vêtues convoitant un reste de nourriture. Elles se griffèrent avec hargne jusqu'à ce qu'un *Feldgendarme* leur donne un violent coup de coude. Elles tombèrent dans la mêlée en criant. Hoffman pensa aux vers de *L'Opéra de quat'sous* , de Brecht : « D'abord la bouffe, ensuite la morale. » Hélas, la morale de la plupart de ces gens avait été anéantie par les nazis.

Hoffman se dirigea vers la porte de son bureau. Les deux *Feldgendarmes* avaient été remplacés par deux hommes vêtus d'une tenue de camouflage de la Waffen-SS et d'un calot. Armés de fusils d'assaut Sturmgewehr 44, ceux-ci portaient sur le revers de leur uniforme le symbole du soleil de la division Nordland, la *Sonnenrad*, que Hoffman avait vue sur le plancher du château de Wewelsburg. L'un d'eux leva une main bandée, amputée du pouce. Hoffman s'arrêta et éprouva un certain malaise.

Peut-être s'était-il trompé à propos du trésor de Schliemann. Peut-être était-ce lui qu'ils étaient venus chercher. Leur avait-il donné un prétexte ? Avait-il manqué à son devoir ? Il se rappela ce qu'il avait laissé dans son bureau : son journal ! Jamais il n'aurait cru que quelqu'un mettrait les pieds ici avant l'arrivée des Russes. Si un *Feldgendarme*, ou un SS encore fidèle au Reich, ne lisait ne fût-ce qu'une page de ce journal, il était fichu. Il sentit une goutte de sueur ruisseler le long de son dos. Une voix aboya à l'intérieur et le soldat au pouce manquant lui fit signe d'entrer. À cet instant, un des canons antiaériens tira et envoya une onde de choc dans toute la tour. Sachant que les vibrations qui allaient suivre seraient encore plus assourdissantes, Hoffman se boucha les oreilles et le soldat en profita pour lui retirer son Luger. Il baissa les bras et entra dans le bureau, le cœur serré. C'était l'heure de vérité.

À l'intérieur se tenaient deux hommes vêtus d'une capote de l'armée et du képi des officiers. Couverts de boue, le visage dans l'ombre, ils arboraient l'insigne des *Obergruppenführer*, les généraux SS. Le prisonnier, plus petit, portait un manteau en cuir marron de civil. Une cagoule blanche sur la tête, il avait les mains attachées derrière le dos. La porte se referma derrière Hoffman. Le prisonnier se défit aussitôt de ses liens, retira sa cagoule, et avança vers le bureau de fortune, éclairé par l'ampoule nue. Un des généraux ordonna à Hoffman de s'approcher. Celui-ci claqua des talons, posa la main sur sa Croix de chevalier et avança d'un pas sûr. Puis il s'arrêta et se mit au garde-à-vous. Désormais, il était étrangement calme. Il se demandait pourquoi ils étaient trois. Un seul *Feldgendarme*, une seule balle auraient suffi. Au moins ne serait-il pas guillotiné au quartier général de la Gestapo, ni étranglé avec une corde de piano comme les instigateurs du complot contre Hitler.

Le faux prisonnier retira son manteau, lissa ses cheveux gras en arrière et se retourna. Hoffman se figea. C'était impossible ! L'homme qui se trouvait devant lui aurait déjà dû être mort.

C'était le Reichsführer Heinrich Himmler.

14

L'Oberstleutnant Ernst Hoffman resta debout devant les deux gardes SS, conscient de la présence des deux généraux tapis dans l'ombre, près du mur de gauche. Sous le choc, il eut du mal à respirer, comme si tout l'air de la tour avait été aspiré à travers les conduits de ventilation par le bombardement soviétique. Lorsqu'il parvint enfin à reprendre son souffle, ses narines s'emplirent de l'odeur écœurante qu'il avait sentie quelques jours auparavant dans le Führerbunker, sous la chancellerie, des relents de laine mouillée, de sueur froide, de nicotine et d'alcool, les prémices de la décomposition, qui donnaient déjà au bunker des allures de tombeau.

Il dévisagea l'homme qui se tenait en face de lui. Celui-ci portait encore sur un œil les marques d'un cache désormais retiré, et il avait rasé sa moustache. Cependant, c'était bien Himmler. Teint terreux, menton court, joues rebondies, petits yeux rapprochés derrière de fines lunettes rondes, il regardait Hoffman avec un sourcil haussé. Que faisait-il ici ? Hoffman claqua des talons et leva le bras droit pour faire le salut nazi.

— Herr Reichsführer-SS, Heil Hitler !

— Vous pouvez vous dispenser du Heil Hitler, dit Himmler. Adolf est mort.

Il parlait d'un ton froid et tranchant. Sous son manteau de civil, il portait l'uniforme de terrain gris des officiers de la Wehrmacht et non la tenue noire des SS. Hoffman se rappela qu'Adolf Hitler, dans un de ses derniers accès de folie, avait nommé Himmler commandant du groupe d'armées Vistule. Le Reichsführer avait semblé infiniment fier de ce titre, mais il n'avait jamais exercé la moindre fonction de commandement sur le terrain. Tout le monde savait qu'il n'avait pas été sélectionné pour combattre sur le front en 1918 et qu'il en concevait une grande amertume. Depuis, le groupe d'armées Vistule avait été dissous. Pourtant, Himmler portait encore son uniforme et Hoffman en connaissait la raison. Trois jours auparavant, il était allé de son propre chef à la rencontre de l'armée américaine, de l'autre côté de l'Elbe, pour essayer de négocier un cessez-le-feu. Il ne se serait pas fait beaucoup d'amis en se présentant dans la tenue des SS. Il avait proposé aux alliés occidentaux de combattre les Russes aux côtés de la Wehrmacht, mais ils avaient refusé. Et lorsqu'il avait eu vent de sa tentative de négociation, Hitler s'était mis dans une colère noire et l'avait accusé de traîtrise. Hoffman était auprès de lui, dans le bunker, à ce moment-là. Himmler avait espéré être le nouveau Führer, mais Hitler avait nommé le grand amiral Dönitz à sa succession. Il avait disparu et tout le monde le croyait mort. Mais il était bien vivant. Et c'était Hitler qui était mort…

Hoffman, qui avait toujours le bras levé, vit Himmler lui tendre sa main gantée et promener son regard sur lui avant de le fixer droit dans les yeux. Il resta droit comme un piquet, mais baissa le bras et prit la main tendue. Les doigts potelés, moites et indolents se refermèrent à peine dans une poignée de main molle. À cet instant, il comprit que Himmler le mettait à l'épreuve. Bien sûr ! Le Führer est mort. Vive le Führer ! Il rabattit prestement le bras le long de son corps.

— Mein Führer, Sieg Heil !

Himmler lui adressa un sourire en coin, sans la moindre trace d'humour, et retira ses gants en cuir.

— J'ai toujours été impressionné par votre loyauté, Hoffman, déclara-t-il. Et celle de votre famille. Ce cher petit Hans… Vous avez des nouvelles de votre femme ? Nous vivons une période difficile.

— Elle est dans sa famille à Elsholz, mein Führer. Avec notre fils. Les Russes ne sont pas loin.

— J'ai une excellente nouvelle pour vous. Il y a deux jours, mes hommes les ont emmenés à Plön, au bord de la Baltique. Là-bas, ils sont à l'abri des Russes.

Himmler sortit de sa poche une carte postale de bord de mer et la donna à Hoffman, qui la lut aussitôt. Il n'y avait que quelques lignes, mais il ne lui en fallut pas plus pour reconnaître l'écriture de sa femme. Celle-ci était au bord de la mer avec leur fils. Ils l'attendaient. Il éprouva un immense soulagement : le Dr Unverzagt avait dit vrai, sur ce point en tout cas. Sans laisser transparaître la moindre émotion, il claqua de nouveau des talons.

— Je vous en suis extrêmement reconnaissant, dit-il.

Himmler hocha la tête et sortit une dague de sa ceinture. Il passa le doigt sur le tranchant. C'était une dague d'officier SS à manche noir ; des runes étaient gravées dans l'acier étincelant de la lame. Hoffman resta cloué sur place. Cette fois, c'était la fin. Ce ne serait pas une balle, mais la lame d'un couteau. Il fut surpris que Himmler ait le cran de le tuer lui-même.

— Comme je vous le disais, reprit Himmler, j'ai toujours été impressionné par votre loyauté. Vous n'êtes pas comme ces porcs du groupe d'armées, qui ne reconnaissent pas mon autorité. Ni comme les flagorneurs du Führerbunker. Les seuls hommes en qui j'aie jamais eu confiance, ce sont les SS, et vous, Hoffman. Mais le temps est à la régénération, à la purification. Le parti nazi est mort. Vive la SS ! Agenouillez-vous.

Hoffman retint son souffle. *Finissez-en !* Il se mit à genoux en restant parfaitement droit et ferma les yeux. Il pensa à son fils, s'imagina en train de le tenir, endormi, contre son épaule, réchauffé par le souffle de l'enfant dans sa nuque, au bord du lac chez son père, en Bavière… Il sentit un poids sur son épaule et rouvrit les yeux. Himmler posa la dague sur le bureau.

— Vous connaissez le serment SS ? demanda-t-il.

Hoffman se ressaisit.

— *Meine Ehre Heisst Treue*. Mon honneur se nomme fidélité.

— Levez-vous, SS-Brigadeführer.

Hoffman se releva, se mit au garde-à-vous et claqua des talons. Il avait le cœur au bord des lèvres.

— Mein Führer, c'est un très grand honneur.

Himmler laissa ses gants à côté de la dague et fit le tour du bureau pour aller s'asseoir dans le fauteuil de Hoffman. Il s'affala lourdement et étendit les jambes sur les planches en faisant bringuebaler la demi-bouteille de schnaps que Hoffman avait abandonnée sur place. Puis il retira la sacoche qu'il portait à l'épaule et en sortit un paquet, qu'il déposa devant lui. Hoffman suivit chacun de ses mouvements en veillant à ne pas regarder la caisse sur laquelle il avait posé son journal. Pourvu qu'il ne le voie pas ! Himmler retira ses lunettes et souffla sur les verres pour les nettoyer avec un mouchoir, avant de les replacer sur son nez.

— J'ai le sens des réalités, SS-Brigadeführer, déclara-t-il. Je n'ai aucune envie de couler avec le navire. Les Américains m'ont déçu, mais ils feront ce que je leur dirai de faire. Je peux vous l'assurer.

L'ampoule éclairant le bureau se mit à trembler ; la poussière en suspension dans l'air scintilla dans la lumière. Un grincement se fit entendre, puis un autre. Des sautes d'électricité s'ensuivirent. L'ampoule clignota, illuminant le plafond bleu pastel par intermittence. Himmler replia les jambes et se redressa dans le fauteuil, les mains sur les oreilles. Dans l'ombre, les deux généraux SS se protégèrent, eux aussi, du bruit assourdissant. Hoffman les imita. C'était le dernier tir de barrage. Les canons antiaériens orientés vers le sud devaient tirer des salves simultanément pour provoquer un maximum de vibrations dans la tour. Ils enverraient vingt, peut-être vingt-cinq obus. Hoffman et le

commandant de batterie avaient échafaudé ce plan pour pouvoir sortir sans se faire remarquer des *Feldgendarmes*, afin de se rendre aux Russes avant l'attaque finale et de sauver les milliers de civils entassés dans la tour. Mais tout espoir semblait perdu. Hoffman ne savait pas ce que Himmler attendait de lui, mais il semblait peu probable qu'il puisse quitter cette pièce à temps pour réclamer un cessez-le-feu.

Quel était le but de Himmler ? L'homme avait autant de visages que de casquettes. Il était chef de l'Ahnenerbe, la Société de l'Héritage des ancêtres, chef de la SS et de la Gestapo. Au sein du régime nazi, toutes les voies de la haine semblaient mener à lui. Même l'Ahnenerbe était corrompue par des thèses racistes. Avant la guerre, Hoffman avait adoré, comme tous les gosses de son âge, les actualités filmées relatant les expéditions héroïques de l'Allemagne au Tibet, en Islande et dans les Andes, en vue de retrouver des civilisations aryennes. Bien trop jeune mais passionné par les avions, il avait même postulé à un poste de pilote dans le cadre d'une de ces expéditions. Himmler l'avait donné en exemple. Il l'avait fait venir à Berlin et l'avait présenté publiquement comme le fleuron de la jeunesse nazie, prêt à servir la patrie avant même d'être en âge de le faire. Puis les scientifiques de l'Ahnenerbe avaient montré au jeune homme des photos sur lesquelles on les voyait en train de mesurer le crâne de Tibétains et d'autochtones groenlandais. Hoffman n'avait pas réagi, mais il s'était dit que le trésor qu'ils cherchaient n'était finalement pas si attrayant. Et avec le temps, il avait compris que ces mesures crâniennes avaient pour but de prouver la supériorité physique du peuple allemand et d'inciter à la haine de l'autre.

Les autres responsabilités de Himmler avaient des conséquences tout aussi effrayantes. Un jour, Hoffman avait été invité à une réception au quartier général de la Gestapo, dans les locaux de la Prinz-Albrecht-Strasse. Il avait vu les chaînes par lesquelles les prisonniers étaient suspendus et la salle de la guillotine. Les victimes étaient de prétendus prisonniers politiques, qui avaient eu le tort de déplaire à Himmler. Les Berlinois, qui entendaient des cris au milieu de la nuit, appelaient le bâtiment la « Maison des horreurs ». Et il y avait pire. Lorsqu'il était étudiant à l'université, en 1938, Hoffman avait assisté à la *Kristallnacht*, au cours de laquelle de nombreux magasins juifs avaient été saccagés et incendiés dans toute l'Allemagne. Plus tard, devenu un héros de la Luftwaffe, il avait visité des usines et découvert le travail forcé des Juifs sur les bases de lancement de missiles V1 et V2. Tout le monde savait comment les Juifs étaient traités ; on les voyait passer en convois dans Berlin, un brassard avec l'étoile de David par-dessus la manche. Et lors d'une de ses dernières missions à bord de son Stuka, au-dessus du front de l'Est, Hoffman avait été contraint d'atterrir en Pologne en raison d'un manque de carburant. Près d'Oświęcim, il avait survolé un vaste camp avec de nombreux baraquements et une tête de ligne de chemin de fer. Le moteur de l'avion avait failli s'étouffer à cause d'une épaisse fumée qui sentait la viande rôtie. À l'arrière, l'artilleur avait vu une foule d'hommes, de femmes et d'enfants descendre d'un train et s'engouffrer dans une entrée souterraine proche de la source de la fumée. Ils portaient tous le brassard avec l'étoile de David ; les gardes les frappaient et leur donnaient des coups de pied. Les ouvriers agricoles du champ où le Stuka avait atterri désignaient ce camp sous le nom de *Todesmühle*, « Moulin de la mort ». Et lorsqu'il avait été affecté à Berlin, Hoffman avait découvert que le Reichsführer Heinrich Himmler était l'architecte de ce théâtre de l'horreur, dont il parlait avec son sourire sans joie comme de la Solution finale, *die Endlösung*. Pour Himmler, c'était un défi purement logistique, qui avait continué à le préoccuper même après qu'Adolf Hitler s'était désintéressé de la question juive et de presque tout le reste pour se consacrer à son rêve : la création d'un musée des Beaux-Arts à Linz.

Les vibrations cessèrent. Les canons avaient arrêté de tirer, tel un monstre épuisé par une lutte féroce. Hoffman sentit l'odeur de la peinture fraîchement tombée des murs, et les relents de vomi et

d'excréments qui se dégageaient de la foule entassée de l'autre côté de la porte. Himmler retira les mains de ses oreilles, s'épousseta et remit les pieds sur le bureau. Voyant la bouteille à ses côtés, il l'ouvrit et but une grande gorgée de schnaps. Puis il poussa un long soupir et regarda Hoffman avec son sourire en coin.

— Nous ne sommes pas une nation de partisans, n'est-ce pas, Herr SS-Brigadeführer ? demanda-t-il.

Hoffman ne sut que répondre. Il claqua des talons.

— Mein Führer !

— Non, bien sûr que non, dit Himmler. (Il but une autre gorgée de schnaps et s'essuya la bouche du revers de la main.) Cette nouvelle armée partisane censée poursuivre la guerre dans les forêts… Comment Adolf l'a-t-il appelée déjà ? *Werewolf* ! (Il pouffa de rire.) Et cette force dont on vous a confié le commandement ? La Lebelstar, la 9e division de parachutistes de la Luftwaffe ! Une toute nouvelle division. Le ramassis de morveux qui se trouve sur le toit. (Il tendit l'oreille de manière théâtrale.) D'ailleurs, les tirs antiaériens ne sont-ils pas terminés ? N'avez-vous pas reçu l'ordre de rassembler vos hommes et de les conduire à la bataille ?

Hoffman claqua de nouveau des talons. C'était peut-être sa chance !

— Mein Führer, je dois partir. Mon devoir…

— Votre devoir, SS-Brigadeführer, est envers moi, gronda Himmler en tapant sur le bureau.

La bouteille de schnaps chancela et se brisa sur le sol. Hoffman pâlit.

— Mein Führer, c'est exactement ce que j'allais dire, balbutia-t-il. J'ai prêté serment. (Il fit le salut nazi.) Sieg Heil !

Himmler se détendit aussitôt.

— Baissez le bras, ordonna-t-il. Vous et moi n'avons pas besoin de ces absurdités. (Il regarda les éclats de verre avec regret, puis se pencha en avant.) Venons-en à la raison de ma visite. Que savez-vous de la *Wunderwaffe* ?

Hoffman regardait loin devant lui, sans ciller. C'était donc ça… Il y avait eu des moments d'apparente lucidité, pendant lesquels Himmler avait tourné les dernières stratégies d'Adolf Hitler en ridicule, mais la folie était de retour. La mythique *Wunderwaffe*, l'arme miracle qui allait sauver le Reich, était le plus grand délire de tous. Elle aurait dû être utilisée le jour de la mort du président Roosevelt, tel un symbole sacré, puis le jour de l'anniversaire d'Hitler, le 20 avril, mais il ne s'était évidemment rien passé. Hoffman s'éclaircit la gorge.

— C'est une arme secrète, répondit-il. Le Reichsleiter Goebbels a annoncé qu'elle serait utilisée le moment venu.

— Goebbels ! ricana Himmler. Ce petit monstre ! Je l'ai toujours détesté. Ses enfants sont morts dans le bunker, vous savez. Les anges déchus de Goebbels… Une piqûre de morphine, et une capsule de cyanure poussée entre leurs lèvres pendant leur sommeil. Seulement, on raconte qu'ils n'étaient pas tous endormis. Pas l'aînée, en tout cas. (Il remonta ses lunettes le long de son nez.) Donc, de quelle arme s'agit-il ?

Hoffman pensa à la fille aînée de Goebbels, mais ne trahit pas son émotion.

— Dans la Luftwaffe, j'ai entendu parler des programmes concernant les missiles V1 et V2, déclara-t-il. Il y a quelques mois, j'ai visité le site de lancement de Peenemünde avec le Reichsmarschall Göring. Il a été question d'un missile secret, le V3, en cours de production.

— Göring, ce gros porc ? se moqua Himmler. Savez-vous qu'il a volé des œuvres d'art stockées ici pour décorer son château ? Et puis, l'usine de missiles, c'est de l'histoire ancienne. Elle a été bombardée par les Anglais. De toute façon, les missiles ne sont que des véhicules, pas des

armes.

Hoffman essaya de deviner ce que Himmler voulait entendre, un petit jeu qu'il maîtrisait de mieux en mieux à force de fréquenter les élites nazies de Berlin.

— Le programme atomique, risqua-t-il. La recherche effectuée à l'institut Kaiser-Wilhelm dans le domaine de la physique.

— Ça, c'est une arme ! Mais ce programme n'a jamais été d'actualité. Pas assez d'uranium.

Hoffman vit le regard furtif de Himmler se promener sur son visage avant de se fixer. Il continua à jouer le jeu :

— Gaz toxique ?

Himmler éclata d'un petit rire aigu et se tapa sur les cuisses.

— Bien… Le centre de recherche de Spandau. Gaz neurotoxiques sarin et tabun. Mais non, il s'agissait de *Verzweiflungswaffen*, d'armes du désespoir. Le caporal Hitler avait trop de mauvais souvenirs de la dernière guerre : le gaz répandu par notre armée avait été rabattu vers nos tranchées et l'avait aveuglé. Du reste, le gaz n'est pas rentable. Il en faut beaucoup et il faut de nombreux obus pour le disperser.

Hoffman réfléchit. Il avait entendu d'autres rumeurs. Quelques mois auparavant, un de ses anciens professeurs l'avait invité à dîner à Heidelberg. Le schnaps aidant, il lui avait parlé de ses travaux secrets pour l'Ahnenerbe, la Société de l'Héritage des ancêtres. Il lui avait dit que la quête des civilisations premières, de l'Atlantide, n'avait pas pour seul but de retrouver les racines aryennes du peuple allemand. Il ne s'agissait pas uniquement d'effectuer des mesures crâniennes pour étayer les théories raciales du régime. L'Ahnenerbe poursuivait un autre objectif, tout aussi sinistre mais strictement confidentiel. Les scientifiques avaient parcouru le monde dans l'espoir de trouver des médecines traditionnelles, des remèdes anciens, parmi les peuples primitifs, dans les momies, sous la glace polaire et au fond des océans. « Mais, avait murmuré l'homme enivré par l'alcool, ce n'était pas le remède qui les intéressait. C'était la maladie. » Le professeur avait la fâcheuse habitude de parler lorsqu'il avait trop bu, et pas seulement à Hoffman. La Gestapo avait eu vent de ses indiscrétions et il avait disparu peu de temps après dans la Maison des horreurs de Himmler. Hoffman secoua la tête. Il était temps de laisser Himmler dévoiler le suspens.

— Dans ce cas, avoua-t-il, je ne vois pas, mein Führer.

Himmler se pencha sur les coudes, le visage rayonnant.

— Eh bien, je vais vous mettre dans le secret ! lança-t-il en ouvrant les bras. Que s'est-il passé dans cette pièce, ici, dans la tour de défense antiaérienne du zoo ?

— Les trésors des musées de Berlin ont été transférés ici en 1942, répondit Hoffman sans hésiter, lorsque les Anglais se sont mis à bombarder la ville.

Il jeta un coup d'œil à la caisse située à la gauche de Himmler et le regretta aussitôt. Himmler avait déjà suivi son regard. Il voyait tout. Il posa la main sur la caisse, à quelques centimètres du carnet de commandes dans lequel Hoffman avait écrit son journal. Puis il s'adossa, sortit son mouchoir et s'essuya la main, avant de s'inspecter les ongles.

— Croyez-vous que ces caisses contiennent la *Wunderwaffe* ? demanda-t-il avec un air amusé. Leur contenu correspond à ce qui est écrit sur les étiquettes. Il s'agit du trésor de Troie, rapporté par Schliemann. J'ai obligé ce crétin de Bormann à laisser ces trois caisses ici en le menaçant de dire à Hitler qu'il avait volé les autres. Adolf rêvait d'exposer toutes ces œuvres d'art dans son fameux *Führermuseum*, cet absurde modèle d'architecture qu'il ne cessait d'étudier dans le bunker. Mais le trésor de Troie, je l'ai gardé pour moi. Je suppose que vous avez rencontré le docteur Unverzagt, qui le surveillait lorsque vous êtes arrivé. J'avais espéré revenir le chercher une fois que les Américains

nous auraient rejoints, mais il va finalement tomber entre les mains des Russes. C'est sans importance. Mes plus grands trésors, tous les précieux artefacts du Wewelsburg, mais aussi les fleurons de la collection de Troie, que le public n'a jamais vus, m'attendent ailleurs, dans un autre bunker secret. J'y ai même déposé quelques-unes de mes peintures, dont mon Raphaël préféré. Voyez-vous, je suis un collectionneur bien plus averti que Göring ou Bormann. Ces hommes n'étaient que des gangsters. (Il tourna la tête vers le buste brisé de Bismarck qui gisait sur le sol.) Le Chancelier de fer était un ami de Schliemann, vous savez. Peut-être ont-ils envisagé de mettre le monde à leurs pieds grâce au mythe que véhiculait le trésor de Troie. Approuvez-vous cette idée de dominer le monde, Herr SS-Brigadeführer ?

— Mein Führer !

Himmler palpa sa poche. Il en sortit une flasque en argent, la secoua et maugréa. Un des généraux SS sortit de l'ombre et lui tendit la sienne. Himmler la déboucha, la sentit et la lui rendit.

— Vous d'abord, Herr Obergruppenführer !

Le général claqua des talons. Il but longuement et bruyamment. Puis il essuya le goulot avec son mouchoir, redonna la flasque à Himmler et retourna dans l'ombre. Himmler remua l'alcool d'un geste circulaire, puis se ravisa.

— Je ne vais peut-être pas boire finalement, murmura-t-il, avant de se tourner vers Hoffman. Et vous, encore moins, Herr SS-Brigadeführer. Vous devez avoir les idées claires pour la mission qui vous attend.

Il posa la main sur le paquet qu'il avait sorti de sa sacoche. À cet instant, Hoffman constata que le bruit des obus contre la façade de la tour avait cessé. L'infanterie russe devait désormais occuper le zoo. Elle était trop près pour que les attaques à l'artillerie lourde puissent se poursuivre. La tour était dans l'œil du cyclone. Les chars russes allaient bientôt tirer des obus perforants à bout portant contre les volets en acier pour percer des trous et passer des lance-flammes à travers les fenêtres. Visiblement, Himmler comprit, lui aussi, que son temps était compté. Il cessa de jouer et retrouva son sérieux.

— Écoutez-moi, Hoffman, écoutez-moi bien, insista-t-il. D'après ce que vous m'avez dit, vous êtes au courant de nos recherches sur les gaz toxiques. Eh bien, sachez que cette tour n'abrite pas seulement des trésors de l'Antiquité. Il y a une autre salle, au-dessous du réservoir d'eau. Les murs du réservoir sont des remparts qui empêchent ce qui se trouve de l'autre côté de s'échapper dans l'atmosphère. Vous me suivez ?

— Mein Führer !

— À l'Ahnenerbe, mes hommes ont cherché des maladies anciennes dans le monde entier, des maladies à l'état latent, contre lesquelles les peuples d'aujourd'hui n'auraient pratiquement aucune résistance. Ils se sont plongés dans la littérature ancienne. Un jeune chercheur particulièrement diligent de Heidelberg a fini par découvrir un passage mentionnant une bactérie hydrique extraordinairement toxique, qui pourrait être à l'origine de la mort d'Alexandre le Grand. Sous prétexte de chercher une civilisation perdue sous la glace, mes explorateurs et scientifiques se sont rendus dans les environnements d'eau douce les plus froids du monde, en Islande et au Groenland, dans l'espoir de trouver la souche la plus mortelle de cette bactérie. Et ils l'ont découverte, à un endroit que seuls les plus courageux de mes plongeurs pouvaient atteindre. Dans le même temps, nous nous sommes mis en quête d'un virus, pour lequel nous n'avions pas besoin de remonter aussi loin dans l'Histoire. Il s'agissait du virus de la grippe espagnole, qui avait fait vingt millions de victimes à la fin de la Première Guerre mondiale. Hitler le considérait comme une vengeance divine contre le monde, qui avait infligé au peuple allemand une terrible humiliation. Pour moi, c'était le moyen de

détenir le pouvoir suprême. Pendant des années, mes scientifiques ont pensé qu'ils ne pourraient jamais le récupérer. Ils ont exhumé des corps dans toute l'Allemagne. Mais la Blitzkrieg et la conquête de l'Europe ont largement étendu le champ des recherches. Au cimetière du Père-Lachaise, à Paris, ils ont trouvé les cadavres bien conservés de deux victimes de la grippe espagnole, qui avaient été enterrés dans des cercueils en plomb. Ils les ont transférés au laboratoire d'un bunker caché dans une forêt de Basse-Saxe et ils ont isolé le virus. Puis j'ai ordonné la création d'un camp de travail dans la forêt. Nous avons fait venir des prisonniers de toutes races, des hommes et des femmes jeunes, solides, en bonne santé, les forces vives de leur pays. Après de nombreuses expériences sur le virus, mes scientifiques ont testé les mutations les plus prometteuses sur les prisonniers. Et ils ont ajouté la bactérie pour les rendre encore plus efficaces. Nous avons amélioré le virus jusqu'à ce que toutes les personnes infectées meurent. Grâce à notre travail, nous avons mis au point une arme mortelle. Une *Wunderwaffe*, n'est-ce pas ?

Hoffman était au comble de l'écœurement.

— Une *Wunderwaffe*, mein Führer.

Himmler rapprocha son paquet de lui. L'objet qui se trouvait à l'intérieur semblait lourd et faisait un bruit métallique sur les planches du bureau.

— Mes détracteurs pensent que je suis obsédé par les sciences occultes, par les rituels et les symboles mystiques, poursuivit Himmler. Ils sont persuadés que cela altère mon jugement, mais c'est ce que je voulais qu'ils croient. En réalité, je me sers de cela pour dissimuler mes intentions. J'avais besoin d'un artifice pour entourer mon arme miracle d'un voile de mystère, pour convaincre ceux qui étaient prêts à me suivre que l'utilisation de cette arme servirait la cause des nazis. Et quoi de mieux que le symbolisme ancien que j'avais moi-même placé au centre de l'idéologie nazie ? (Il fit un geste en direction des caisses.) Le plus grand trésor de Schliemann n'a pas été découvert à Troie mais dans la citadelle grecque de Mycènes, sous le masque d'Agamemnon. Nous l'avons retrouvé lorsque nous avons creusé sous la maison de Schliemann, à Athènes, après notre conquête de la Grèce, en 1941. La rumeur disait que l'archéologue avait gardé des artefacts chez lui. Ce trésor était accompagné d'une note concernant sa découverte. C'était Sophia, la femme de Schliemann, qui l'avait caché là après la mort de son mari. Il s'agissait ni plus ni moins du Palladion sacré des Troyens, rapporté en Grèce par Agamemnon, le roi victorieux. Les Troyens pensaient qu'il était tombé du ciel, que c'était un don divin au fondateur de leur cité. En un sens, ils avaient raison : c'était une météorite, sans doute apportée d'une lointaine contrée sur le sol de Troie des millénaires auparavant. Les météorites se remarquent plus facilement sur la glace. Je n'ai donc eu aucun mal à faire le lien avec la *Welteislehre*, la « doctrine de la glace éternelle », une théorie fantaisiste élaborée par les chercheurs de l'Ahnenerbe. J'ai présenté cet objet comme un artefact sacré, issu de la prétendue civilisation première de la période glaciaire, qui nous avait conduits en Islande et au Groenland. Au cours de la préhistoire, les hommes avaient donné à la météorite la forme que vous allez voir. De plus, ils l'avaient mélangée à de l'or : fer météoritique d'un côté, or de l'autre. J'ai dit à mes partisans qu'elle avait été forgée en Atlantide. C'est un svastika, le plus ancien des symboles aryens.

Hoffman observa avec stupéfaction la forme du paquet, qui mesurait environ quinze centimètres de large.

— Lorsqu'il est posé sur le côté fer, continua Himmler, c'est un svastika inversé, symbole de l'ancienne Troie qui orne notamment les tessons de poterie reproduits dans le livre de Schliemann. Mais ce n'est pas tout. Lorsqu'ils ont analysé le fer météoritique, mes scientifiques ont constaté qu'il avait une signature magnétique unique. Et l'un d'eux a eu une idée de génie : utiliser le Palladion comme clé. Une clé dont on ne pourrait faire aucune réplique. Nous avons donc créé un mécanisme

magnétique correspondant à la signature du fer météoritique pour ouvrir la porte de la chambre secrète qui abrite la *Wunderwaffe*.

— La salle qui se trouve sous la tour… murmura Hoffman.

— Le Palladion est au cœur de l'idéologie secrète de la SS. Je l'ai caché sous le château de Wewelsburg, le quartier général de la SS, dans un reliquaire sacré. Chaque nouveau général SS a prêté serment devant lui. Vous-même avez vu le couvercle du reliquaire avec le svastika inversé, dont les bras sont coudés vers la gauche et non vers la droite. Mais seuls quelques élus savaient qu'à l'intérieur se trouvait le Palladion et qu'il s'agissait d'une clé. Pour eux, j'ai mis au point un signal d'activation désigné sous le nom de Code Agamemnon. Un message simple, une représentation du svastika inversé dans un cartouche, leur serait envoyé le moment venu. Ce signal activerait mon plan, pas celui d'Adolf, le mien ! Un plan pour un nouveau Reich et un nouveau Führer, mais un Reich de dimension mondiale, basé très loin de la pagaille sordide de l'Allemagne nazie.

Hoffman se rappela la visite du Dr Unverzagt. Il sortit de la poche de sa tunique le morceau de papier froissé qu'il lui avait donné. Il le déplia et montra le svastika inversé à Himmler.

— Un signal comme celui-ci ? suggéra-t-il.

— En effet, le docteur Unverzagt faisait partie des élus. Je savais que le Wewelsburg serait fouillé de fond en comble par les Alliés dès qu'ils s'en empareraient. J'ai donc transféré le Palladion dans un endroit secret, au fond d'une mine de sel, en Pologne. Confronté à l'avancée des Russes, je l'ai fait transporter jusqu'au bunker de Basse-Saxe, où l'arme biologique avait été élaborée. La bactérie avait été conservée sur place et le virus se trouvait dans la chambre secrète de la tour, juste au-dessous de nous. Ils n'étaient tous deux accessibles qu'au moyen du Palladion. Il y a douze jours, j'ai convaincu Hitler d'ordonner la destruction de l'infrastructure allemande. Mes partisans étaient prêts : le Code Agamemnon a été activé et ils m'ont rapporté le Palladion. Ils sont presque tous morts aujourd'hui, eux qui ont cru que je n'étais qu'un des acolytes dévoués d'Adolf, et que le déclenchement de la *Wunderwaffe* était un ultime acte de loyauté à l'égard du Führer. Ils ont servi leur cause, avec autant de docilité qu'ils m'en ont prêté. Leur élimination faisait aussi partie de mon plan. Seuls les rares hommes qui connaissaient mes intentions et avaient embrassé ma véritable cause ont survécu. Unverzagt était l'avant-dernier maillon de la chaîne. Et vous êtes le dernier.

Hoffman fixa le paquet. Allait-il être éliminé, lui aussi ?

— Si je suis le dernier maillon, comment se fait-il que je découvre seulement maintenant votre plan ? demanda-t-il.

— Il était essentiel que celui-ci passe pour de la loyauté envers Hitler. C'est grâce à cela que j'ai pu attirer les nazis les plus fanatiques, les plus impitoyables. Pour eux, c'était le *Götterdämmerung*, en quelque sorte, le finale flamboyant du Troisième Reich. Face à un anéantissement imminent, leur loyauté pouvait aisément se transformer en autodestruction. Ils pensaient que j'allais diffuser la maladie et plonger le monde qui avait trahi Hitler dans l'horreur absolue, avant de rejoindre notre Führer dans une sorte de Valhalla avec tous les dieux et héros aryens du passé.

Hoffman n'arrivait pas à y croire. Himmler s'était toujours montré si obséquieux avec Hitler, comme s'il l'idolâtrait. S'il disait vrai, s'il ne s'agissait pas encore d'un de ces projets chimériques, alors toutes les années pendant lesquelles il s'était présenté comme l'homme fort du Troisième Reich, dont l'efficacité administrative palliait l'incompétence d'Adolf Hitler, ne relevaient que d'une terrible imposture.

— Mais pour vous, l'arme miracle doit servir un tout autre objectif, comprit Hoffman.

— Les vainqueurs de cette guerre, les Anglais, les Américains, les Russes, qui croient qu'ils

seront les prochaines grandes puissances mondiales, ont leur propre arme miracle : la bombe atomique. Nous savons que les Américains l'ont déjà et j'ai veillé à ce que les éléments clés de notre programme de recherche atomique à l'institut Kaiser-Wilhelm soient accessibles aux Russes. Ainsi, les Américains et les Russes se paralyseront mutuellement. Aucun des deux camps ne pourra utiliser la bombe contre l'autre, car la riposte serait immédiate. Mais avec mon arme, ce sera différent. Quand je la dévoilerai aux Américains et aux Russes, ils sauront que rien ne m'empêchera de l'utiliser. Ils ont découvert les camps d'extermination. Ils savent que, si j'ai pu faire ça aux Juifs, je suis capable de tout. La Solution finale n'était pas seulement l'aboutissement d'une théorie raciale fumeuse. C'était aussi une garantie pour moi. Et la menace de destruction sera totalement unilatérale. Je ne risquerai rien et le monde entier sera à ma merci. Ils ne sauront pas où riposter. Nous serons à l'abri. Dans notre nouvelle Atlantide.

Hoffman avait la gorge nouée. Que fallait-il croire ? Il réfléchit et s'efforça de trouver des indices qui corroborent l'histoire de Himmler. Il se rappela l'ordre qu'il avait reçu de rallier la tour de défense antiaérienne du zoo. Cet ordre émanait du quartier général de la Gestapo. C'était inhabituel, mais personne ne désobéissait aux ordres de la Gestapo en ces temps où les exécutions sommaires étaient légion. Hoffman, qui cherchait désespérément un moyen de fuir la chancellerie et le Führerbunker, n'avait pas hésité une seconde. Jamais il n'avait imaginé que Himmler ait pu être derrière tout cela. Banni, celui-ci était censé être en fuite ou déjà mort. Mais à la réflexion, c'était logique. Si elles savaient qu'il avait survécu à Hitler, la Gestapo et la SS se mettraient spontanément à ses ordres. Il avait noué des liens indéfectibles avec les fanatiques nazis en vue de les exploiter plus tard. Il avait anticipé la chute de Berlin et s'y était préparé. Hoffman repensa au concert de Wagner, auquel il avait assisté quelques jours auparavant. Derrière le symbolisme, la mythologie, l'illusion que Wagner incarnait les nazis de façon héroïque, il y avait un objectif pernicieux. Himmler avait mené tout le monde en bateau. Il avait orchestré tout cela bien avant la guerre…

Il avait fondé l'Ahnenerbe dès 1935, lorsqu'il avait créé le château de l'Ordre de la SS, à Wewelsburg. Hoffman commença à envisager l'impensable. Himmler avait de nombreuses casquettes. Il avait ses entrées dans toutes les ramifications de l'État nazi. Les pires crimes portaient ses empreintes. Il avait la confiance du Führer et donc les moyens de renforcer ses interventions insensées, d'entretenir la folie ambiante, de mener le Reich à la défaite et d'orchestrer la chute du régime. Hoffman songea au camp d'Auschwitz, qu'il avait survolé à bord de son avion. Les crimes horribles contre l'humanité faisaient-ils partie du plan de Himmler pour usurper le pouvoir nazi et se hisser au rang de dieu ? Tous ces morts, toute cette souffrance… L'extinction de toute une partie de l'humanité, à une telle échelle, était inconcevable. Hoffman pensa aux enfants du Führerbunker, au garçon qui se trouvait sur le toit, avec un casque trop grand pour lui, les oreilles ensanglantées, condamné à entendre toute sa vie le bruit des canons. Qui avait été le véritable Führer ? Avaient-ils tous été les marionnettes de Himmler ?

Hoffman regarda Himmler dans les yeux. Étaient-ce les yeux d'un fou ? Ou ceux d'un calculateur impitoyable, d'un mégalomane dont l'heure était enfin venue ?

— Vous avez une lampe torche ? demanda Himmler.

Hoffman revint à la réalité. Il fallait qu'il reste concentré. Il porta la main à la poche de sa tunique et hocha la tête.

— C'est indispensable dans la tour lorsque le groupe électrogène tombe en panne, répondit-il.

— Écoutez-moi bien. Vous allez vous rendre à l'entrée du monte-charge. Mes deux gardes vous accompagneront. Là, vous prendrez l'escalier et descendrez au magasin. Ensuite, vous emprunterez le tunnel menant au réservoir d'eau, puis le corridor qui fait le tour jusqu'au mur du fond. Tous les

mètres, vous verrez un svastika gravé dans le mur, un svastika inversé. Allez jusqu'au quinzième svastika en partant de la gauche, à partir de l'entrée. Derrière se trouve une porte que vous ouvrirez avec le Palladion, côté fer vers l'intérieur. La serrure est magnétique. Descendez au fond du puits et suivez le tunnel qui passe au-dessous du réservoir. Vous allez tomber sur une autre porte avec le même symbole. Utilisez la clé. De l'autre côté, vous verrez une caisse en plomb, dans laquelle se trouve un cylindre en métal semblable à un étui à cigares qui contient une fiole. Ne dévissez pas le cylindre. Mettez-le dans la poche de votre tunique. Vous me suivez ?

— Mein Führer !

— Si vous vous perdez dans votre compte et essayez la clé sur un autre symbole que le quinzième à partir de la gauche, la chambre secrète s'autodétruira. La tour du zoo s'effondrera sur elle-même et vous serez enfoui sous cent mille tonnes de béton. Vous m'avez compris ?

— Tout à fait.

— Remontez en haut du puits jusqu'au corridor qui fait le tour du réservoir. Les gardes vous attendront là. Dès votre retour, ils vous quitteront pour venir me dire que vous avez réussi. À partir du puits, comptez quatre svastikas en direction de la droite et vous trouverez une autre porte ouvrant sur le tunnel par lequel vous vous échapperez. Lorsque vous aurez ouvert cette porte à l'aide du Palladion, vous aurez trente secondes pour la refermer derrière vous. Ensuite, des explosifs détoneront dans le réservoir. La chambre secrète sera inondée et toutes les entrées seront condamnées. Compris ?

L'air sombre, Hoffman acquiesça d'un signe de tête. Des symboles, des passages secrets comme dans le château de Wewelsburg, tout cela était grotesque et absurde, mais il n'avait pas le choix. Le salut de sa famille se trouvait au bout du tunnel par lequel il allait s'échapper.

— Ce dispositif d'urgence, en cas d'attaque ennemie, a été conçu lors de la construction du complexe souterrain, expliqua Himmler, et il est essentiel qu'il soit activé, car les Russes passent par les égouts pour atteindre nos lignes. Mais mes ingénieurs ont aussi déposé de grosses charges d'explosifs sous les fondations, afin que nous puissions détruire la tour entièrement. Ce sera la mission des deux généraux ici présents. J'ai fait en sorte que leurs familles se trouvent ici, afin qu'ils soient réunis. Leur tâche consistera à faire exploser la tour avant l'arrivée des Russes, à faire disparaître toute trace de ce qui s'est passé au-dessous du réservoir. Ce sont, eux aussi, des chevaliers SS. Herren SS-Obergruppenführer ?

— Mein Fürher ! lancèrent les deux généraux presque à l'unisson.

Hoffman les entendit claquer des talons et sentit une goutte de sueur froide couler le long de sa colonne vertébrale. Détruire la tour… Trente mille civils s'y étaient réfugiés. Ce n'étaient pas des Russes que le peuple de Berlin avait le plus à craindre, mais de ses propres dirigeants. Hoffman revit des images du cirque, de ce spectacle insensé auquel il avait été contraint d'assister avant le concert du Philharmonique de Berlin. Ces scènes tourbillonnèrent dans son esprit confus. Pris de vertige, il se sentit chanceler. Il devait garder son sang-froid, pour sa femme et son fils, s'il était vrai qu'ils vivaient encore. Tout espoir n'était pas perdu.

— Le tunnel qui part du réservoir débouche sous le quartier général de la Gestapo, Prinz-Albrecht-Strasse, poursuivit Himmler. Utilisez votre clé et refermez la porte. Trente secondes plus tard, le tunnel s'autodétruira. (Il consulta sa montre.) Dans trente-cinq minutes, deux officiers de la Gestapo vous attendront à la sortie du tunnel pour assurer votre sécurité. La défense du bâtiment de la Gestapo a été confiée aux survivants des divisions SS-Charlemagne et SS-Nordland, qui combattront jusqu'à la mort. Vous me suivez toujours ?

— Absolument.

— Quand vous arriverez, il fera nuit. Une piste d'atterrissage a été improvisée dans la rue et placée sous la surveillance de la Waffen-SS. Un Fieseler Storch est camouflé sur place. Vous pouvez toujours piloter, Herr SS-Brigadeführer ?

— Naturellement.

— Oui, bien sûr, c'est la raison pour laquelle je vous ai choisi pour cette mission. Vous êtes un de nos meilleurs pilotes. Vous rappelez-vous le jour où vous êtes venu me voir parce que vous vouliez être pilote au sein de l'Ahnenerbe ? Vous n'étiez alors qu'un gamin. J'ai été très impressionné. Très impressionné… Vous aviez l'âge idéal. Vous étiez de la bonne graine. À votre avis, qui a ordonné votre affectation à Berlin il y a six mois, afin de pouvoir vous envoyer dans cette tour le moment venu ? Vous étiez un héros du Reich. Vous aviez le profil parfait. La femme et la famille parfaites. C'est moi qui vous ai présenté Heidi, vous vous souvenez ? J'ai veillé sur vous dans tous les aspects de votre vie. Je voulais que vous soyez là lorsque la fin serait proche.

Hoffman se crispa. Alors c'était vrai. Il avait été manipulé depuis le début. Certes, il avait été un excellent pilote, mais Himmler avait vu juste : il s'était montré extrêmement docile. Sa passion pour l'aviation l'avait aveuglé. Jamais il ne s'était interrogé sur le but de la guerre. C'était peut-être ce que Himmler avait vu et encouragé en lui. Et sa femme, cette blonde magnifique ? Faisait-elle partie du plan, elle aussi ? Il préféra ne pas y penser. Il s'efforça de sourire en hochant la tête, comme si tout prenait un sens, comme s'il avait de l'admiration pour ce plan infaillible.

— Mein Führer, c'est un grand honneur, déclara-t-il.

— Ce n'est rien, voyons. Le Storch a le carburant nécessaire pour aller jusqu'à Plön, au bord de la Baltique. Vous trouverez des cartes à l'intérieur. Vous volerez au ras du sol dans les rues de Berlin. Vous prendrez les artilleurs soviétiques par surprise, car ils croient qu'il ne reste plus rien de la Luftwaffe. Vous êtes spécialisé en navigation de nuit. Votre escadron vous a fait suivre une formation. Étrange pour un pilote de Stuka, n'est-ce pas ? Lorsque vous aurez atterri à Plön, vous serez conduit auprès de votre famille, que vous pourrez voir pendant une demi-heure, puis escorté jusqu'à une base secrète de sous-marins U-Boots. Quand il découvrira que Heinrich Himmler et ses plus fidèles officiers se sont enfuis, l'ennemi pensera qu'il s'agit d'un plan d'Adolf Hitler pour la survie du Reich millénaire. Le Reich millénaire ! Avec Adolf aux commandes, ça promettait d'être un sacré foutoir ! Je l'ai connu il y a vingt-cinq ans, lorsqu'il n'était encore qu'un obscur agitateur. C'est moi qui l'ai créé. Il était doué pour soulever les masses, mais pour pas grand-chose d'autre. Parfait pour ce que je voulais en faire.

Hoffman sombrait de plus en plus profondément dans l'incrédulité. Même la chute de Berlin avait été orchestrée ! Le régime nazi n'était pas tombé en raison de l'incompétence et de la folie de ses élites. Son échec faisait partie d'un plan…

— Où devrai-je aller ? s'enquit Hoffman.

— Vous garderez le cylindre contenant la fiole et le Palladion avec vous. Lorsque l'U-Boot arrivera à sa destination secrète, on vous montrera vos quartiers. Vous verrez un svastika inversé sur le mur. Utilisez le Palladion. Déposez le cylindre et refermez la porte derrière vous. À ce stade, votre mission sera terminée. Ensuite, votre famille vous rejoindra à bord d'un autre sous-marin. Elle ne peut pas voyager avec vous, c'est trop risqué. Les voies maritimes sont encore en proie à des attaques ennemies. Votre femme et votre fils seront plus en sécurité là où ils sont. Je ne voudrais pas qu'il arrive quelque chose au petit Hans…

Hoffman fut parcouru d'un frisson.

— Et vous ? demanda-t-il.

— Lorsque les deux gardes qui vous auront escorté jusqu'au réservoir de la tour seront

remontés, je m'en irai par le tunnel menant à la Leitturm et je traverserai l'Elbe de nuit. Je dois rendre visite au grand amiral Dönitz. En mon absence, Hitler s'est laissé convaincre de le désigner comme son successeur. Cela ne faisait pas partie de mon plan. C'est intolérable. Intolérable ! Dönitz doit être destitué. Ensuite, j'irai incognito au bunker situé à proximité de Brême où je dois récupérer quelque chose que le SS envoyé sur place il y a deux semaines n'a pas pu me rapporter. Puis je retournerai à Plön. Quand je recevrai le signal radio m'indiquant que vous êtes arrivé, je vous rejoindrai à bord du dernier U-Boot. J'accompagnerai personnellement Heidi et Hans. Personnellement. C'est ma garantie, vous comprenez ?

— Mein Führer ! répondit Hoffman en claquant des talons.

Ce plan semblait totalement fantaisiste. S'il allait en Basse-Saxe, même incognito, Himmler se retrouverait derrière les lignes ennemies et serait aussitôt fait prisonnier. Quant à sa famille, Hoffman ne comprenait que trop bien. Il avait beaucoup appris au cours de ces derniers mois, à la chancellerie et dans le Führerbunker, au cœur de l'empire nazi. Mensonges, tromperies, on ne pouvait faire confiance à personne. C'était le prix du renoncement à toute moralité. Comment pouvait-on espérer la loyauté de ses sous-fifres, quand on leur avait ôté la possibilité de faire la différence entre le bien et le mal ? Hoffman savait très bien ce qui l'attendait. Les gardes lui avaient confisqué son Luger. Ils allaient l'accompagner jusqu'au réservoir d'eau. Puis il suivrait un tunnel, au bout duquel il allait être rejoint par la Gestapo. Mais sa famille ? Était-elle à l'abri ou retenue en otage ? Il songea aux deux généraux qui se tenaient dans l'ombre, tous deux vêtus de l'uniforme gris de la Wehrmacht. Ils n'étaient pas plus SS que lui. Ils venaient d'être propulsés guerriers de la dernière heure. Et ce n'était pas par bonté d'âme que leurs familles avaient été amenées dans la tour, mais pour exercer le même chantage. Ils n'avaient pas d'autre choix que de suivre les instructions de Himmler. Leur seule récompense serait l'opportunité de choisir leur mort, mais cela serait suffisant, car tout le monde savait ce que les Russes faisaient aux familles des officiers supérieurs.

Dehors, une roquette russe atterrit sur la plate-forme de tir. Hoffman n'avait plus qu'une obsession : sa famille. Sa seule chance de la revoir un jour était d'exécuter le plan de Himmler. Il respira profondément et s'apprêta à partir. Mais quelqu'un frappa à la porte et entra sans attendre.

— Herr Oberstleutnant ! cria une voix au-dessus du vacarme provoqué par la panique ambiante. *Alarm ! Alarm ! Der Iwan kommt ! Der Russ kommt !*

C'était le garçon au *Lederhosen*. Il s'élança entre les deux gardes SS, débraillé, le visage maculé de cordite. L'espace d'une seconde, le temps sembla s'arrêter. Les Russes étaient là… Le garçon regarda Hoffman, jeta par terre son casque trop grand pour lui et courut se mêler à la foule entassée dans l'escalier.

— Allez-y ! ordonna Himmler. Je partirai par l'autre tunnel. *Schnell !*

Il remit le paquet dans la sacoche. Hoffman la hissa sur son épaule. Elle était incroyablement lourde. Or et fer météoritique… Lorsqu'il passa devant les deux généraux, il croisa le regard de l'un d'entre eux. C'était le regard d'un homme privé de tout espoir, dont le dernier geste serait de tuer sa propre famille pour la sauver des Soviétiques. Mais Hoffmann voulut aussi y voir quelque chose que Himmler n'aurait pas pu reconnaître : un peu d'humanité. Lorsqu'ils s'assiéraient, le pistolet sur la tempe, devant l'interrupteur du détonateur, ces deux officiers n'iraient peut-être pas jusqu'au bout. Alors les civils de la tour seraient épargnés. Le petit garçon ne mourrait pas…

Hoffman sortit. La porte ouvrant sur le toit, en haut de l'escalier en spirale, était restée ouverte. Il sentit le souffle des explosions. Les roquettes Katyusha passaient désormais au-dessus de la tour avec des sons aussi stridents que les cris des Valkyries. C'était le *Götterdämmerung*, la bataille de la fin du monde. Seulement, ce n'étaient pas des dieux qui s'affrontaient, et aucun séjour céleste

n'attendait les héros. La nouvelle race de dieux qui avait engendré toute cette horreur était morte, tapie dans des souterrains ou occupée à élaborer de nouveaux plans pour son apothéose, comme ce monstre de Himmler.

Les deux gardes SS suivirent Hoffman dans la poussière et se postèrent derrière lui.

— *Halt !* cria Himmler.

Hoffman sentit son estomac se nouer. Le journal ! Si Himmler l'avait trouvé, il n'irait pas plus loin. Il mourrait ici. Sans rien montrer de son inquiétude, il se retourna. Himmler marchait vers lui, sa dague SS à la main. Il la manipula maladroitement, faillit la faire tomber et tendit le manche couvert de sueur moite à Hoffman, qui le prit et se mit au garde-à-vous. Puis il sortit de sa poche un objet qu'il fourra dans l'autre main de son émissaire. Celui-ci baissa les yeux et vit qu'il s'agissait d'un anneau en argent avec un *Totenkopf*, l'insigne à tête de mort des SS. Sur le pourtour se trouvaient trois cartouches contenant des symboles runiques. Hoffman en reconnut deux, que Himmler lui avait montrés au Wewelsburg, mais le troisième ne lui disait rien. C'était un curieux motif à base de lignes parallèles évoquant deux râteaux posés dos à dos. Himmler laissa à Hoffman le temps de le regarder et referma sa main autour de l'anneau.

— Ce symbole est une rune ancienne que mes explorateurs de l'Ahnenerbe ont découverte sur les lieux de votre destination finale, expliqua-t-il. J'en ai fait l'emblème de mon nouvel ordre. L'anneau est pour Heidi. C'est un gage d'assurance. Gardez-le bien.

Il ajusta la Croix de chevalier de Hoffman et lui tapa sur l'épaule. Hoffman sentit son haleine, comme il avait senti celle d'Adolf Hitler lorsque celui-ci l'avait décoré.

— Cette dague est désormais votre symbole sacré. Lorsque vous la leur montrerez, les autres membres de la SS sauront que vous êtes investi de mon autorité. Quant à Heidi, elle aura mon plus grand symbole de respect et d'honneur. Dans la tâche qui vous attend, ne cessez jamais de penser à votre famille. Nous allons devenir les nouveaux *Übermenschen*, les nouveaux surhommes. Les nouveaux dieux de l'Atlantide.

Hoffman claqua des talons et fit demi-tour. Berlin était prise dans un étau qui se resserrait autour de lui. Il ne voyait plus que le visage horrifié du garçon au *Lederhosen*, comme si c'était la dernière image lumineuse imprimée sur sa rétine. Le choc des explosions multiplia cette image sur le pourtour de son champ de vision et son esprit fit tourbillonner devant lui un svastika inversé qui l'attirait dans l'antre des enfers. Haletant, il ouvrit grand les yeux et songea à ce qu'il avait écrit dans son journal. Tous les crimes de l'Allemagne nazie faisaient déjà partie de l'Histoire, mais l'avenir que Himmler réservait à l'humanité était encore bien pire. Il repensa aux feuilles vierges qu'il avait déchirées et mises dans sa poche, avec son crayon. Il allait devoir trouver le moyen d'écrire un message pour la postérité, au cas où l'arme miracle ne serait pas utilisée et où la vérité disparaîtrait avec lui. S'il ne pouvait pas contrecarrer les plans de Himmler, quelqu'un d'autre y parviendrait peut-être.

Il rangea la dague SS dans sa poche et en serra la lame de toutes ses forces, sauvagement. Il sentit le sang couler sur ses doigts. La rage s'empara de lui, cette rage alimentée par l'adrénaline, cette violente émotion qu'il éprouvait lorsqu'il était aux commandes de son bombardier Stuka et s'élançait vers sa cible dans le hurlement de la sirène. Il savait pourquoi sa famille ne le rejoindrait pas avant qu'il ait rempli sa mission. Sa femme et son fils étaient retenus en otage, mais Himmler avait oublié qui il était, ce qu'il savait faire et comment il avait survécu à cinq ans de guerre. Il se rappela les mains potelées de Himmler, qui tenaient maladroitement la dague. Cet homme avait créé la machine à tuer la plus redoutable de l'Histoire mais pour lui, tuer était un acte abstrait. C'étaient les autres qui faisaient le sale boulot, les gosses postés sur le toit de la tour, les innombrables soldats déployés sur les champs de bataille, les brutes de la SS et de la Gestapo, les hommes comme

Hoffman. C'était la plus grande faiblesse de Himmler. Pour lui, la dague SS était un symbole, et non une arme. Il avait perdu de vue un autre aspect de l'humanité : ce qui poussait les hommes à tuer.

Troisième partie

15
Château de Wewelsburg, Allemagne

Jack descendit de voiture et s'étira dans le parking en savourant l'air frais du matin. Bien qu'il ne soit pas entré dans le bunker de la forêt, la veille, il était poursuivi par toute cette horreur, comme les premiers soldats alliés qui avaient découvert le camp de la mort situé à proximité, près de soixante-dix ans auparavant. Maurice Hiebermeyer se hissa péniblement hors du siège conducteur, rajusta son pantalon sous son ventre proéminent et prit son sac de voyage, avant de rejoindre son ami. Pour lui, la fouille du bunker représentait un événement bien plus traumatisant, non seulement à cause de ce qu'il avait vu, mais parce que sa famille était allemande. S'il avait mis tant de soin à préparer leur visite d'aujourd'hui, c'était pour oublier un moment cette expérience qui l'avait profondément perturbé et que Jack lui-même avait eu beaucoup de mal à regarder en face.

Les deux hommes levèrent la tête vers l'imposant château, dont les murs blanc cassé se découpaient sur le ciel bleu. Il avait l'air irréel, comme s'il venait d'être bâti, trop beau pour être vrai. Jack dut faire un effort pour se rappeler qu'il ne se trouvait pas en Angleterre, où tant de châteaux étaient en ruine. Ici, en Allemagne, ceux-ci avaient toujours été occupés. Au XX^e^ siècle, le Wewelsburg était devenu le bastion d'un nouvel ordre de chevaliers, le joyau d'un monde rêvé par un homme pétri de fantasmes de domination.

— Ce château date du haut Moyen Âge, déclara Hiebermeyer. Quand il l'a acheté, en 1934, Himmler a procédé à plusieurs transformations pour en faire le siège de l'Ordre de la SS. En 1939, les travailleurs forcés qu'il a affectés à sa reconstruction provenaient d'un camp de concentration situé non loin de là, à Niederhagen. Il s'agissait de Juifs mais aussi de prisonniers soviétiques. Plus d'un millier d'entre eux se sont tués à la tâche. Un millier. Le racisme et le travail forcé avaient cours dans toute l'Allemagne, tu sais. Depuis que je suis entré dans ce bunker, tout ce qui a trait à cette période me rend littéralement malade. Et je n'arrive pas à croire que ça ne me soit pas arrivé plus tôt. Tout le pays a dû être en état de choc après la guerre, pendant des années et même jusqu'à ma génération. (Il baissa les yeux un instant, puis se ressaisit.) La transformation la plus importante a eu lieu dans la pièce où ma tante Heidi nous a donné rendez-vous, l'*Obergruppenführersaal*, la salle des généraux SS, dans la tour nord. C'est une sorte de réplique du Camelot du roi Arthur, où Himmler et ses généraux SS se retrouvaient tels les nouveaux chevaliers de la Table ronde.

— Tu es déjà venu ici ? demanda Jack.

— Une fois, quand j'étais gosse, répondit Hiebermeyer. (Il jeta un coup d'œil à sa montre et s'appuya contre la voiture.) Nous avons vingt minutes d'avance. Je voulais te parler de quelque chose avant qu'on aille retrouver ma tante. On se connaît depuis longtemps, tous les deux, mais il s'agit d'un épisode de ma vie que j'ai toujours gardé pour moi. On pourrait aller au café, si tu veux.

— On est bien, ici.

— C'est vrai, et personne ne peut nous entendre. Tu te souviens de l'exposé que j'ai fait sur les nazis et l'archéologie quand on était à l'école ensemble, en Angleterre ? C'était un sujet délicat pour un jeune Allemand à l'époque, mais mes parents étaient de Westphalie. Ils habitaient près d'ici. Et j'étais déterminé à aller au fond des choses.

— Si mes souvenirs sont bons, pendant tes recherches, tu étais tombé sur une histoire d'expédition allemande destinée à retrouver le fabuleux trésor du pharaon Akhénaton, en Égypte,

mais tu n'en as pas parlé lors de ton exposé. C'est le soir, au pensionnat, que tu m'as mis dans la confidence.

— Un projet de plus sur notre liste ! s'écria Hiebermeyer en retrouvant un instant sa joie de vivre naturelle. Ça vaudrait le coup. Mais il n'y avait pas que les trésors qui m'intéressaient. Je voulais savoir si, parmi toutes les absurdités du régime nazi, il y avait eu de réelles découvertes archéologiques. Himmler était très influencé par Karl Maria Wiligut, un mystique qui l'avait convaincu que la Westphalie serait le théâtre d'une bataille apocalyptique entre l'Orient et l'Occident, à l'issue de laquelle le Rhin serait rouge de sang et l'Occident triompherait. À l'époque, les Allemands, y compris les nazis, ont fait l'erreur de croire que les idées fantaisistes de Himmler n'étaient que des élucubrations inoffensives. Mais de même que son antisémitisme, toutes ses obsessions ont eu de terribles conséquences. C'est lui qui a poussé Hitler à lancer l'opération *Barbarossa*, l'invasion de la Russie en 1941, sans doute en lui servant son histoire de bataille mythique entre l'Orient et l'Occident.

— Et pourtant, quand le Rhin est devenu rouge de sang, l'ennemi n'était pas à l'Est, mais du côté des forces alliées d'Occident, et les Allemands étaient condamnés à la défaite.

— C'est vrai, mais même cette bataille-là a peut-être été orchestrée à l'avance par Himmler, et pas sous des apparences mythologiques. Plus j'avançais dans mes recherches, plus j'avais l'impression qu'il souhaitait l'autodestruction du Reich. C'était le bras droit du Führer et, dans bien des domaines, le cerveau de l'idéologie nazie. C'est lui qui a organisé l'Holocauste, avec une efficacité et une minutie redoutables. Contrairement à Hitler, il avait la tête froide et savait prendre des décisions d'ordre pratique. Et pourtant, il a incité le Führer à faire des choix catastrophiques, notamment à envahir la Russie. À elle seule, cette stratégie a suffi à faire sombrer le Troisième Reich. Alors je me suis intéressé à la passion de Himmler pour les sciences occultes, pour tout ce symbolisme et ces rituels absurdes. Et je me suis dit que tout cela n'était peut-être qu'un écran de fumée. Himmler avait peut-être tout intérêt à ce que l'élite du parti nazi ne le prenne pas au sérieux, afin que personne ne mette Hitler en garde contre lui. Il devait à tout prix garder son influence sur le Führer. S'il avait montré son côté rationnel, les autres membres du parti l'auraient considéré comme une menace pour Hitler, comme un homme susceptible de prendre la place du Führer.

— Ce sont des idées plutôt radicales pour un archéologue en herbe.

— J'avais besoin de me confronter à mon passé, à celui de ma famille, à celui de l'Allemagne. Pour moi, ce n'était pas juste une question de reconnaissance. J'avais de véritables interrogations. Ce château semble représenter l'ambivalence que je prêtais à Himmler. D'un côté, il semble sortir tout droit d'un conte de fées, comme une sorte de Disneyland nazi – si l'on adopte ce point de vue, tout le symbolisme occulte des lieux devient absurde. Mais d'un autre côté, il s'agissait du siège idéologique de la SS et de l'Ahnenerbe, la Société de l'Héritage des ancêtres, du centre de l'empire que Himmler s'était forgé. En 1941, celui-ci a même déclaré que le Wewelsburg serait le pilier du Troisième Reich. À première vue, cette déclaration semble échevelée, mais on peut aussi la prendre au premier degré. D'ailleurs, certains des disciples de Himmler, au sein de la SS, étaient peut-être dans le secret. C'était peut-être un signal indiquant le début d'un processus préparé de longue date, bien avant la guerre. 1941, c'est aussi l'année de l'opération *Barbarossa*, l'année du compte à rebours vers l'apocalypse…

— Est-ce que tu es en train de me dire que le but de Himmler était de bâtir un Reich rival ?

— Une sorte de Reich fantôme, mais pas ici, pas au Wewelsburg. Ce lieu faisait, lui aussi, partie de l'écran de fumée. Himmler savait certainement que ce château ne survivrait pas à la chute d'Adolf Hitler, que les Alliés s'en empareraient. Et l'idée qu'il se soit vu à la tête du Troisième

Reich, après avoir négocié avec les Américains pour combattre les Russes aux côtés des alliés occidentaux, m'a toujours paru incompatible avec sa fourberie naturelle. Je ne crois pas non plus qu'il ait été sensible aux discours fantaisistes annonçant une libération miracle qui ont fait tenir les derniers nazis de Berlin. Je pense qu'il avait autre chose en tête et que, en avril 1945, il a seulement cherché à gagner du temps, peut-être pour s'enfuir vers une base secrète. Il se peut que celle-ci n'ait pas été tout à fait prête et qu'il ait été pris de court par l'arrivée de l'Armée rouge.

— Du reste, en avril 1945, le Wewelsburg était déjà entre les mains des Américains.

— Oui, mais Camelot pouvait être récréé n'importe où. Avec les trésors d'idéologie et de mysticisme qu'il avait déployés, Himmler n'aurait sans doute pas eu de mal à convaincre ses disciples que le mythe n'était pas dans les briques. Le château de l'Ordre pouvait donc être reconstruit ailleurs. À l'époque de mes recherches, j'ai envisagé un nouveau Wewelsburg hors des frontières de l'Allemagne, et même de l'Europe, mais je ne suis pas allé plus loin. Quand on était à l'école, dans les années soixante-dix, on entendait beaucoup parler de chefs nazis qui auraient fui en Argentine et au Brésil avec l'espoir secret de faire renaître le Reich. Il y a eu des tas de romans et de documents d'investigation sur ce sujet. Si j'avais suivi la tendance, mes travaux auraient atterri dans la pile des manuscrits refusés d'un agent littéraire.

— D'autant que Himmler s'est suicidé après avoir été arrêté par les Britanniques, en mai 1945.

— Après le suicide d'Hitler, Himmler a pris la fuite, mais tout ne s'est sans doute pas déroulé selon son plan. Il a rendu visite au grand amiral Dönitz, à Plön, où se trouvaient les derniers abris de sous-marins allemands. Et je ne peux pas m'empêcher de penser que ce n'était pas un hasard. Il y a toujours eu des rumeurs à propos de la fuite de certains nazis à bord d'U-Boots.

— Et c'est pour cette raison que tu t'es intéressé aux expéditions de l'Ahnenerbe ? Parce que tu pensais que Himmler cherchait un nouveau Camelot ?

— J'ai fini par me dire que le but des expéditions n'était pas uniquement de trouver des preuves des origines aryennes du peuple allemand, ni des informations susceptibles d'être détournées pour alimenter le mythe fondateur du nazisme. Ces expéditions étaient destinées à consolider l'avenir, en particulier celui de Himmler. Mais il ne s'agissait pas uniquement de recréer Camelot. Himmler avait des projets beaucoup plus ambitieux, plus grandioses. N'oublions pas qu'il a eu l'audace de déclarer que le Wewelsburg était voué à devenir le centre du monde. Où qu'il aille, même si ce n'était pas dans un château, même s'il devait composer avec les preuves archéologiques, il dominerait le monde depuis sa nouvelle citadelle, celle de la plus grande civilisation perdue, destination de ses innombrables expéditions : l'Atlantide. Derrière les représentations imaginaires, il y avait chez Himmler un sens pratique aigu. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il cherchait davantage qu'un simple refuge. Il fallait qu'il puisse continuer à exercer son pouvoir et à donner libre cours à ses fantasmes de domination. Et puis, j'ai réfléchi aux armes miracles fabriquées à la fin de la guerre. Il ne s'agissait sans doute pas du programme de recherche atomique. En avril 1945, Himmler devait être au courant du projet Manhattan des Alliés, destiné à fabriquer la première bombe atomique. Par conséquent, même si l'Allemagne avait été dotée de l'arme nucléaire, il n'aurait pas pu mettre le monde à ses pieds en usant de cette menace. Le gaz ou les armes chimiques étaient exclus également ; il fallait des avions ou des missiles pour les diffuser. Il ne restait qu'une possibilité : une arme biologique.

— Bon sang ! s'exclama Jack. Le bunker ! D'après toi, ce n'était pas un cataclysme apocalyptique, orchestré par Hitler pour emporter le monde avec lui, qui était à craindre, mais une menace à l'échelle mondiale que Himmler avait l'intention de brandir après la guerre.

— Tout concorde. Le virus de la grippe espagnole aurait été l'arme parfaite. Une seule fiole

aurait suffi pour contaminer une grande ville. Et cette thèse serait compatible avec les expériences menées secrètement dans le bunker, l'implication de la SS et le Code Agamemnon, qui semble avoir déclenché une réaction en chaîne. À mon avis, Himmler avait prévu d'emporter le virus avec lui vers cette destination secrète, ou de confier cette mission à un de ses agents, et c'est ce qu'il a essayé de faire en avril 1945.

— Ta tante Heidi, murmura Jack, n'était-ce pas une scientifique ?

— Elle était toxicologue. Elle était étudiante en biochimie quand les nazis sont arrivés au pouvoir. Ensuite, elle a fait de la recherche en médecine à l'hôpital de Berlin jusqu'à la naissance de son fils, Hans. Je sais qu'elle s'est rendue aux Britanniques, près de Plön, où elle se cachait avec Hans. De toute évidence, c'était une belle prise et on lui a offert différents postes de recherche en Angleterre, où elle est restée jusqu'à ce qu'elle retourne en Allemagne, dans les années soixante-dix.

— C'est son fils qui faisait partie du groupe Baader-Meinhof, non ?

— Oui, c'est lui. Il est mort dans une explosion en 1972. C'était un étudiant brillant, mais il avait été embrigadé par les anarchistes. Pour ma tante Heidi, ce drame est une conséquence du régime nazi, du tort causé à la génération suivante. Je crois qu'elle ne s'en est jamais remise, d'autant qu'elle avait déjà perdu son mari pendant la guerre.

— Le pilote de Stuka ?

— Exact, Ernst Hoffman, un des meilleurs pilotes d'avions antichars, décoré de la Croix de chevalier à feuilles de chêne et glaives en or. Affecté au sol après avoir été blessé sur le front russe, il est devenu une sorte d'attaché à Berlin. Heidi m'a dit qu'il a disparu comme tant d'autres pendant l'attaque soviétique, lors de laquelle il a sans doute été tué.

— Et pourquoi veut-elle nous rencontrer aujourd'hui ? demanda Jack.

— Je ne sais pas vraiment, avoua Hiebermeyer, mais il y a un rapport avec Himmler. C'est à propos de quelque chose qui a obsédé Ernst jusqu'à la fin. Quand il était gosse, il a vu aux actualités une expédition de l'Ahnenerbe au Tibet où l'on voyait des biplans survoler l'Himalaya, et il a écrit à Himmler pour se porter volontaire en tant que pilote. Dès lors, Himmler a montré un intérêt excessif pour ses exploits au sein de la Luftwaffe. C'est lui qui a ordonné son affectation à Berlin, où il a été accueilli en héros. Et c'est également lui qui, plusieurs années auparavant, a organisé la réception où il a rencontré Heidi. Himmler avait l'habitude d'inviter ses protégés au Wewelsburg. Ernst et Heidi sont peut-être venus ici avec lui. Il doit y avoir quelque chose qu'elle veut nous montrer. (Il consulta sa montre et se redressa.) 10 h 45. On ferait bien d'y aller.

Un quart d'heure plus tard, Jack et Hiebermeyer se trouvaient à l'entrée de l'*Obergruppenführersaal*, la salle des généraux SS, au rez-de-chaussée de la tour nord du château. C'était une pièce austère, sans meubles ni tapisseries, qui attirait le regard vers l'architecture et le motif ornant le sol. Sur tout le pourtour se dressaient douze piliers reliés par des voûtes d'arêtes, derrière lesquelles se trouvaient de profondes niches dotées de hautes fenêtres. La lumière du jour illuminait le symbole situé au centre du sol : une *Sonnenrad*, une roue solaire en marbre vert avec un axe central en or. Ce décor était l'épicentre de la vision de Himmler. C'était là que le chef de la SS avait réuni ses douze généraux pour leur transmettre le substrat idéologique qui allait conduire à l'opération *Barbarossa* de 1941. Jack entendit un petit vrombissement électrique et vit sortir d'une des niches un fauteuil roulant dans lequel était assise une femme élégante, vêtue d'une robe à fleurs. Cheveux blancs coiffés à la mode des années trente, pommettes hautes, regard d'un bleu étincelant, elle avait un visage magnifique. Elle fit signe à Hiebermeyer, qui la rejoignit aussitôt et l'embrassa sur le front.

— Heidi ! s'écria-t-il en lui prenant la main. *Meine liebe Tante*.

Jack s'approcha à son tour.

— Frau Hoffman ! lança-t-il. Ravi de faire enfin votre connaissance.

— Appelez-moi Heidi, dit la vieille dame dans un anglais magnifiquement précis, avec l'accent ciselé des années trente. Vous devez être Jack Howard. C'est un plaisir de vous rencontrer. Maurice me parlait toujours de vous lorsqu'il me rendait visite, pendant les vacances scolaires. Mais à cette époque, j'étais déjà rentrée en Allemagne et il ne vous a jamais amené avec lui. J'ai été ravie d'apprendre que vous seriez là aujourd'hui. Depuis que j'ai lu votre livre sur l'Atlantide, j'ai toujours eu envie de vous montrer les symboles qui se trouvent ici. Mon fils Hans les a dessinés une fois, mais je ne retrouve pas ses croquis.

D'une main tremblante, elle sortit un mouchoir de sa manche et se tamponna les yeux. Alors c'était ça. Des symboles… Cet endroit en était truffé. Jack voyait déjà plusieurs séquences runiques, les unes étant des transcriptions authentiques de runes médiévales et les autres, de pures inventions. Certaines de ces runes ressemblaient sans doute à celles que l'UMI avait découvertes en Atlantide, cinq ans auparavant. Jack se demanda s'il allait se laisser happer par ce monde para-archéologique, composé de pseudo-preuves recueillies dans des lieux disparates par l'Ahnenerbe de Himmler et réunies en un tout à première vue cohérent. Si ses découvertes en mer Noire étaient bien réelles, il savait que certains préféreraient toujours habiter ce monde parallèle, où l'Atlantide resterait à jamais un rêve inaccessible.

— Tante Heidi, quand es-tu venue ici pour la première fois ? demanda Hiebermeyer. Quand Hans était adolescent ?

— Je l'ai amené ici lorsqu'il était au collège, répondit Heidi en rangeant son mouchoir, pour l'initier aux mystères de notre histoire. Mais bien sûr, j'étais déjà venue auparavant. Le jour de ma première visite, j'ai découvert cette pièce, mais aussi la salle secrète du sous-sol, où se trouve ce que je vais vous montrer maintenant. As-tu parlé d'Ernst au docteur Howard, Maurice ?

— Il en sait autant que moi, déclara Hiebermeyer.

Heidi inspira profondément, trembla un peu et s'efforça de rester calme.

— Himmler nous a invités ici pour célébrer la décoration d'Ernst, raconta-t-elle, lorsque celui a reçu la Croix de chevalier à feuilles de chêne et glaives en or. À ses yeux, nous représentions le couple nazi parfait : le héros de guerre et son Aryenne blonde, enceinte jusqu'au cou. Bien sûr, tout cela n'était qu'une comédie. Nous avons d'abord été conduits jusqu'à cette salle, où Ernst a été sacré chevalier honoraire. Je craignais que Himmler ne fasse entrer mon mari dans la SS, ce qui aurait été le pire des cauchemars pour lui. Par chance, il lui a dit qu'à ce stade il était plus important qu'il reste un héros de la Luftwaffe.

— Tu m'as toujours dit qu'il n'était loyal qu'envers les hommes de son escadron, mis à part Hans et toi, se rappela Hiebermeyer.

Les yeux de Heidi s'emplirent à nouveau de larmes. Elle les essuya avant de poursuivre :

— J'ai l'impression que c'était hier, murmura-t-elle, que je pourrais encore me lever de ce fauteuil roulant pour aller marcher dans la cour ensoleillée en tenant Ernst par la main. C'était à la fois une époque heureuse et une période dramatique de l'Histoire. Mais je ne peux pas repenser aux bons moments. Quand je ferme les yeux, je ne revois que les horreurs dont j'ai été témoin. (Elle se remit à trembler et se cramponna fermement aux bras de son fauteuil.) Nous allons devoir descendre au sous-sol.

Elle prit la canne fixée à son fauteuil roulant et se hissa sur ses jambes. Les deux hommes la prirent par le bras et la soutinrent de chaque côté, tandis qu'elle se dirigeait lentement vers l'escalier

en spirale. Pour descendre, Hiebermeyer passa devant et Jack resta derrière elle. Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent en bas. Ils se trouvaient dans un espace obscur en forme de ruche, d'environ huit mètres de haut, situé juste au-dessous de la salle des généraux SS et taillé dans le roc. Heidi pointa sa canne vers le haut.

— Il y a un svastika au sommet de la voûte, indiqua-t-elle. Il se trouve très précisément sous le centre de la roue solaire qui orne la salle des généraux. Cette pièce est une réplique d'une tombe mycénienne, dite « trésor d'Atrée », retrouvée sur le site archéologique de Mycènes. Himmler avait une véritable obsession pour les rois guerriers de l'Antiquité. Cette chambre secrète était un temple à Agamemnon, le roi des Grecs qui a pris Troie, héros d'une autre guerre entre l'Orient et l'Occident. (Elle abaissa sa canne et la posa sur une plaque de marbre située au centre du sol.) Regardez là-dessous et vous comprendrez pourquoi.

Elle se laissa tomber sur un banc en bois adossé au mur. Jack regarda le sol. Il y avait en réalité deux plaques de marbre l'une contre l'autre. Hiebermeyer s'agenouilla à côté de celle que Heidi avait montrée du bout de sa canne.

— Comment sais-tu ce qui se trouve ici, tante Heidi ? s'enquit-il.

— C'est Himmler qui me l'a montré, répondit la vieille dame. Pour Ernst, tout cela tenait davantage des sciences occultes que de l'archéologie. Ce jour-là, il a trouvé une excuse pour échapper à la visite. Il a proposé aux hauts fonctionnaires nazis qui nous avaient accompagnés de survoler le château pour admirer son architecture grandiose depuis le ciel. Je suis donc descendue ici seule avec Himmler. Je n'ai jamais dit à Ernst ce que j'avais vu ; il ne l'aurait pas pris au sérieux. Himmler était très fier de cet endroit. Il voulait en faire une sorte de saint des saints, et un caveau funéraire destiné à accueillir les cendres des grands héros de la SS. Ses officiers supérieurs devaient descendre ici et faire acte d'allégeance devant l'objet enterré là-dessous. Mais seuls quelques privilégiés savaient ce dont il s'agissait.

— Il est encore là ? l'interrogea Hiebermeyer.

— On voit son empreinte, affirma-t-elle.

Elle tapa sa canne contre le mur, derrière elle, et recommença, comme si elle cherchait le bon endroit. Un son caverneux se fit entendre et, là où Hiebermeyer regardait, un plateau de marbre octogonal de la taille d'une grande assiette s'éleva quelques centimètres au-dessus du sol.

— Voilà ! Je suis probablement la seule qui sache encore faire ça. Même les conservateurs ne sont pas au courant. Vas-y, Maurice, sors-le.

Hiebermeyer s'assit sur ses talons. Il prit le plateau par les deux poignées situées sur les côtés et le souleva, avant de le poser par terre. Jack sortit une petite lampe de poche et s'agenouilla auprès de lui. Ils se penchèrent tous deux au-dessus du trou. Environ quinze centimètres plus bas, une ligne circulaire de symboles entourait un motif taillé en creux dans le roc. Jack orienta sa lampe dans tous les sens, puis leva les yeux vers Hiebermeyer.

— Tu vois ce que je vois ? murmura-t-il.

— Incroyable ! s'écria Hiebermeyer.

Un svastika inversé. Le même motif en creux que sur la porte du laboratoire du bunker. Celui que Jack avait vu six mois auparavant à l'intérieur de la boîte qu'il avait trouvée dans la mine de Pologne, une forme qui correspondait à l'objet tant convoité par Saumerre.

— À cet endroit se trouvait le Palladion de Troie, affirma Heidi. Au début, je me suis dit qu'il devait s'agir d'une copie, mais j'ai fini par penser qu'il était authentique. Nous savions tous que le svastika était un symbole ancien, qui avait été vu sur des poteries troyennes. Ce jour-là, Himmler m'a dit que Heinrich Schliemann avait trouvé le Palladion dans la tombe d'Agamemnon, à Mycènes. Cet

artefact avait été volé dans un temple lors du pillage de Troie. C'était l'objet le plus sacré des Troyens. Considéré comme un don du dieu du Ciel, son origine remontait à des milliers d'années avant la chute de Troie. Il était en fer météoritique d'un côté et en or de l'autre. Aujourd'hui, il a disparu et je ne sais pas où il est. Mais si je vous ai fait venir ici, c'est pour vous montrer les symboles gravés autour de la forme en creux.

Jack regarda de plus près. En fait, il y avait deux lignes circulaires de symboles. La seconde, au-dessous de la première, était dans l'ombre. Les symboles du premier anneau étaient semblables à ceux qui se trouvaient dans la salle des généraux.

— Ce sont des runes, indiqua Jack. Il y en a huit en tout. Certaines ressemblent aux runes scandinaves du Moyen Âge. Mais il y a aussi d'autres symboles, sans doute des ajouts apportés par les nazis. Je vois deux svastikas.

— Ce sont des créations de Karl Maria Wiligut, le gourou de Himmler, expliqua Heidi. Celui-ci a repris certaines des runes scandinaves existantes et en a ajouté d'autres, sans fondement historique mais inspirées de symboles anciens. Outre les svastikas, on retrouve deux cercles avec une croix, dérivés de la lettre *tēth* de l'alphabet phénicien.

— Ces runes SS correspondent à des lettres de l'alphabet latin, n'est-ce pas ? présuma Hiebermeyer.

— En effet, elles ont été inventées par Wiligut, mais elles ont toutes un équivalent. Le symbole inspiré du *tēth* équivaut à la lettre T et le svastika, à la lettre A. On voit aussi le *Sig*, rune qui correspond à la lettre S et que tout le monde connaît grâce à l'insigne des SS. Les trois autres symboles sont le *Heilszeichen*, l'*Odal* et le *Leben*, runes correspondant respectivement aux lettres L, N et I.

Jack éclaira les symboles les uns après les autres, puis recommença dans un autre ordre.

— Bon sang ! s'exclama-t-il. ATLANTIS !

— Maintenant, regardez le deuxième anneau de symboles, l'encouragea Heidi.

— Alors ? demanda Hiebermeyer.

Jack se redressa, stupéfait.

— Ce sont les symboles que le ROV de Costas a filmés il y a deux jours sur le mur de la grotte de l'Atlantide, dit-il, ceux que Katya est en train de déchiffrer.

Il sortit son iPhone et afficha une image. Hiebermeyer fixa l'écran. Il regarda les symboles taillés dans le roc, puis l'écran de nouveau.

— Il y a vingt-six symboles sur ton écran, observa-t-il, et chacun des huit symboles qui se trouvent ici est représenté.

— Tu les connais ? l'interrogea Heidi.

— Ils font partie de l'alphabet de l'âge de la pierre, lui répondit Hiebermeyer. On les trouve sur les peintures rupestres du Paléolithique supérieur, en particulier dans les célèbres grottes de France et d'Espagne. Ce qui est incroyable, c'est qu'ils sont presque identiques dans le monde entier. (Il lui montra l'écran.) Les lignes en zigzag, les groupes de points et les lignes parallèles apparaissent dans l'art rupestre d'Amérique du Nord et du Sud, d'Europe, d'Afrique australe et d'Australie. Certains chercheurs avancent que ce sont des signes courants que les artistes ont inventés indépendamment les uns des autres, mais je ne suis pas convaincu par cette thèse.

— Tu penses que ces symboles se sont diffusés dans le monde à partir d'un foyer d'origine ? risqua Heidi.

— Absolument ! On sait que les hommes ont parcouru de très grandes distances pendant la période glaciaire. Ils ont traversé le détroit de Béring et marché jusqu'en Amérique du Sud il y a au

moins vingt mille ans. Et ils sont passés d'Asie en Australie trente mille ans auparavant. Certains chercheurs qui ne quittent pas leur fauteuil et ne se fondent que sur les cartes voient dans les étendues océaniques, désertiques et montagneuses des obstacles insurmontables. D'autres qui, comme Jack, se sont efforcés de retracer les routes de la préhistoire, ont compris que l'océan, par exemple, n'était pas une barrière mais une invitation au voyage de longue distance.

— De quand datent ces symboles ?

— De la fin de la période glaciaire, entre vingt-cinq mille et dix mille ans avant notre ère. Mais ils ont pu survivre après cette période, dans les rituels, par exemple.

— Au moins jusqu'à six mille ans avant notre ère, estima Jack.

Il se pencha de nouveau au-dessus du trou et reprit son iPhone. Il regarda l'écran et se tourna vers son ami avec un grand sourire.

— Ça alors !

— Je connais ce sourire, dit Hiebermeyer, intrigué.

Il se pencha à son tour. La lampe torche éclairait un symbole en forme de râteau : une barre verticale et quatre lignes parallèles.

— Est-ce que c'est ce que je pense ?

Jack fit défiler les images sur son écran.

— C'est le vingt-troisième signe de l'alphabet de l'âge de la pierre, annonça-t-il. On le qualifie de pectiforme, en forme de peigne. D'après Katya, il est assez rare. On ne le trouve que dans 5 % des sites rupestres. En revanche, il apparaît majoritairement dans les groupes les plus anciens, qui remontent à environ vingt-cinq mille ans avant notre ère. (Il ouvrit une photo, qu'il montra à Heidi.) Et voilà pourquoi je suis si enthousiaste !

Il s'agissait de la couverture de la monographie sur l'Atlantide qu'il avait rédigée après la découverte du site, cinq ans auparavant. Au centre figurait le symbole qu'il avait vu pour la première fois sur le papyrus retrouvé par Hiebermeyer dans le désert égyptien, un texte dans lequel le voyageur grec Solon relatait sa visite au grand prêtre d'Égypte, qui lui avait raconté l'histoire de l'Atlantide. Ce symbole, Jack et Costas avaient aussi pu le voir sur le disque d'or de l'épave de l'âge du bronze, réalisé en Atlantide, plus de cinq mille ans auparavant, avant que la citadelle ne soit engloutie par le déluge de la mer Noire. Heidi l'observa attentivement.

— C'est le signe pectiforme et son propre reflet, remarqua-t-elle.

— Exactement, confirma Jack. Vous n'allez pas me croire, mais mon collègue Costas et moi venons de voir ce même symbole sur un pilier en pierre, à l'entrée d'un tunnel menant au site de l'Atlantide. Nous l'avons baptisé symbole d'Atlantis. Les deux signes pectiformes évoquent des ailes et nous pensons qu'il représentait un aigle ou un vautour, un oiseau sacré. Mais c'était aussi la carte d'un labyrinthe. Il y a cinq ans, nous avons avancé dans les grottes et les galeries du volcan qui formait le sommet de la citadelle en suivant le tracé du symbole, jusqu'à ce que nous arrivions dans le saint des saints.

— Là où Costas et toi êtes retournés il y a quelques jours, précisa Hiebermeyer.

— C'est ça. Malheureusement, le volcan s'est mis à surchauffer juste au moment où on allait entrer dans la salle. Nous avons néanmoins pu photographier un mur où figuraient des symboles, dont celui-ci, beaucoup plus anciens que les autres. Je crois que l'alphabet de l'âge de la pierre et l'écriture plus récente de l'Atlantide étaient l'apanage des prêtres et des chamans. Ce n'étaient pas des systèmes d'écriture accessibles à tous. Leur coexistence va dans le sens de notre théorie sur l'aube de la civilisation : d'une part, les Atlantes avaient en partie conservé les rituels et les croyances de leurs ancêtres de l'âge de la pierre, en particulier les rituels chamaniques impliquant la

chasse et les animaux, illustrés dans l'art rupestre du Paléolithique, où ces symboles apparaissent pour la première fois ; et d'autre part, ils étaient en train d'élaborer un nouveau système de croyances. Les dieux du monde des esprits, issus du règne animal, étaient éclipsés par des dieux anthropomorphes, créés alors que les hommes commençaient à comprendre qu'ils pouvaient prendre en main leur propre destinée. La nouvelle écriture, son sens sacré, reflète peut-être cette réalité. Avant d'être engloutie, l'Atlantide a peut-être traversé une période de tension et même de conflit entre les tenants de la tradition, les chamans, et les prêtres de l'ordre nouveau. Lorsque nous sommes retournés en Atlantide, mon but était de découvrir qui étaient ces nouveaux dieux.

— Mais ces symboles de l'âge de la pierre, s'étonna Hiebermeyer, qu'est-ce qu'ils font ici ?

— L'art pariétal paléolithique de France et des Pyrénées, comme celui de Lascaux, a été découvert dans les années trente, songea Jack à voix haute. Étant donné son obsession pour les runes et les symboles, l'Ahnenerbe a sans doute jeté son filet jusque là-bas. Peut-être a-t-elle associé ces symboles anciens à la race aryenne. Himmler aurait ensuite décidé de les reproduire ici, dans ce saint des saints nazi, qui ressemble à une grotte sacrée.

— Vous avez raison, intervint Heidi. J'ai connu personnellement le chercheur qui s'est rendu à la grotte de Lascaux dans le cadre d'une expédition secrète de l'Ahnenerbe, organisée après l'occupation de la France, en 1940. Il s'est enfoncé plus loin dans la grotte que ses prédécesseurs et il a découvert, outre de nombreuses peintures d'animaux, ces symboles anciens. Les idéologues SS du Wewelsburg ont considéré que ceux-ci provenaient non seulement de leurs ancêtres aryens, mais de l'Atlantide. Ils prétendaient que les survivants de l'Atlantide s'étaient terrés dans des grottes, où ils avaient cherché refuge après le déluge. Le jour où nous sommes venus ici, mon mari et moi avons assisté à une conférence d'endoctrinement sur l'Atlantide donnée par un ancien camarade d'université d'Ernst. C'était une conférence intelligente, pas des inepties pour fanatiques des sciences occultes. J'avais suffisamment de souvenirs des classiques que j'avais étudiés pour voir que le conférencier parlait de Platon avec justesse. Mais c'est là que j'ai vu ces symboles pour la première fois, les mêmes que ceux que j'allais voir un peu plus tard ici, avec Himmler. Le conférencier nous a montré des diapositives prises par les premiers appareils photo sous-marins de l'époque, sur lesquelles on voyait des symboles gravés sur ce qui semblait être la paroi d'une grotte. Il a déclaré qu'il s'agissait de la découverte la plus stupéfiante de l'Ahnenerbe et que les plongeurs de l'expédition avaient pris de grands risques.

— Des plongeurs ! s'exclama Jack. Où était-ce ?

— Il ne nous l'a pas dit. Il nous a montré une diapositive d'un habitat sous-marin, secrètement développé au sein de la base d'U-Boots de Lorient et semblable à celui dont disposaient le commandant Cousteau et ses plongeurs dans les années soixante et soixante-dix. C'était très rudimentaire en comparaison, comme deux bathysphères reliées l'une à l'autre. Il a dit que les plongeurs s'en servaient comme base lors de leurs explorations, mais j'en doute. Cet habitat était trop petit pour cela et, par la suite, j'ai pensé qu'il s'agissait peut-être d'un lieu de stockage. Je me rappelle avoir vu des poissons, des poissons tropicaux. J'ai fait de la plongée sous-marine dans les années cinquante et je suis souvent allée dans les Caraïbes et en mer Rouge. Ça aurait pu être dans ce genre d'endroit, ou n'importe où sous les tropiques. N'oublions pas que l'Ahnenerbe est allée partout, surtout à la fin des années trente, juste avant la guerre.

— Quand vous êtes descendue ici avec Himmler, demanda Jack, avez-vous vu le Palladion ?

— Juste brièvement, répondit Heidi. Pour Himmler, c'était le Saint-Graal. Un autre homme nous a rejoints pour le sortir de ce trou et nous le montrer, un nazi désagréable qui en était le gardien, le docteur Unverzagt. Mais je l'ai vu assez longtemps pour remarquer qu'il y avait des symboles sur le

pourtour. Je n'ai jamais douté qu'ils étaient authentiques, qu'ils dataient de l'époque où l'or avait été mélangé au fer et où la météorite avait pris la forme du svastika. C'étaient exactement les mêmes que ceux que Himmler a fait graver dans le marbre de ce trou.

— Et le symbole d'Atlantis figurait parmi eux ? l'interrogea Hiebermeyer.

— Je le revois encore sur le côté du Palladion, confirma Heidi. Aucun autre symbole ne lui ressemblait.

Jack se tourna vers Hiebermeyer.

— Il faut qu'on fasse une séance de brainstorming, dit-il.

— À toi l'honneur ! lança Hiebermeyer pour l'inviter à commencer.

— Le Palladion, le symbole le plus sacré de Troie, a été emporté par Agamemnon à Mycènes, où il a été enterré dans le cercle des tombes royales et découvert par Heinrich Schliemann. Celui-ci l'a caché sous sa maison, à Athènes, où il a été redécouvert par l'Ahnenerbe, qui l'a apporté ici.

— Il s'agissait à l'origine d'une météorite, poursuivit Hiebermeyer, ce qui est tout à fait cohérent avec la légende troyenne selon laquelle c'était un don du dieu du Ciel. Les météorites étant plus faciles à repérer sur la glace, on peut penser qu'elle a appartenu aux ancêtres des Troyens, bien avant l'époque où ceux-ci ont bâti leur cité, peut-être dès la fin de la période glaciaire, lorsque les glaciers avançaient presque jusqu'à la Grèce et à la mer Noire. Quelque part entre cette époque et l'âge du bronze, elle a été forgée avec de l'or pour prendre la forme d'un svastika. C'est là que ces symboles ont été gravés.

— Des symboles de la période glaciaire.

— Exactement identiques à ceux qui ont été trouvés en Atlantide, la première grande civilisation fondée après la période glaciaire. Puis au VI^e^ millénaire avant notre ère, les Atlantes ont fui le déluge de la mer Noire, que la fonte des glaciers a fini par provoquer.

— Leur première étape a dû être le site de Troie, de l'autre côté des Dardanelles.

Hiebermeyer se tapa sur les cuisses.

— Troie a été fondée par les Atlantes !

— Le Palladion venait de l'Atlantide.

— Bingo ! s'écria Hiebermeyer d'un air triomphal.

— Seulement, comment les hommes de Himmler ont-ils pu le savoir ? murmura Jack.

— Je crois qu'il faut remonter à ce que je t'ai dit avant qu'on ne rejoigne Heidi. L'Ahnenerbe a rassemblé de nombreux artefacts, parfois de véritables trésors, comme le Palladion, puis elle leur a inventé une histoire compatible avec sa propre mythologie. Cependant, par accident ou parce que l'Ahnenerbe sollicitait parfois de véritables chercheurs, il y avait une part de vérité dans certaines théories. Derrière la recherche de racines aryennes se cachait une réalité que nous sommes en train de découvrir : l'expansion de la culture du Néolithique inférieur au cours de la préhistoire, le développement de l'agriculture et de la langue indo-européenne, des événements dont nous savons désormais qu'ils remontent à la diaspora des Atlantes à partir de la mer Noire. Les nazis croyaient en une civilisation pionnière. Et nous pouvons dire aujourd'hui que le peuple de l'Atlantide a profondément influencé l'apparition de la civilisation ailleurs dans le monde. Je suis certain que Himmler n'avait aucun moyen de savoir que le Palladion provenait de l'Atlantide ni de connaître la signification du symbole pectiforme. Cela dit, il n'est pas étonnant de sa part qu'il ait déposé cet artefact sacré dans un trou entouré du mot Atlantis écrit en fausses runes nazies…

— Dans leur quête de l'Atlantide, murmura Jack, les explorateurs de l'Ahnenerbe ont parié sur un endroit où quelqu'un, qui ne pouvait être qu'atlante, avait gravé ces symboles sur les parois d'une grotte entre-temps immergée, quelque part dans les tropiques. Ces symboles figurant également sur le

Palladion, ils ont pensé que ce site, découvert par leurs plongeurs, revêtait une grande importance. Et ils ne se sont peut-être pas trompés. (Il se tourna vers Heidi.) Y a-t-il autre chose que vous puissiez nous dire à propos du Palladion ? Quelque chose que vous auriez vu ce jour-là ?

Heidi resta songeuse un moment, puis serra sa canne.

— Il avait des propriétés magnétiques particulières, se rappela-t-elle. Étrangement, le fer météoritique réagissait aux variations du champ magnétique terrestre. Par endroits, il devenait beaucoup plus lourd. Pour Himmler, cela accentuait son caractère mystique. Dans le trou en marbre, il y a un aimant. Seul le Palladion a une puissance équivalente. Ici, il était comme Excalibur dans son rocher, autre analogie arthurienne qui plaisait beaucoup à Himmler. Apparemment, il avait une signature magnétique unique.

Jack pensa au motif imprimé en creux dans la porte du bunker. Le Palladion était une clé…

— Autre chose ?

Heidi hésita, puis plongea son regard dans celui de Jack. Les yeux de nouveau humides, elle sembla soudain très vieille.

— Il faut que je sorte d'ici, que je quitte cet endroit sinistre ! s'écria-t-elle. J'ai besoin de sentir la chaleur du soleil sur mon visage.

— Tante Heidi, dit Hiebermeyer avec une pointe d'inquiétude dans la voix, nous allons te rasseoir dans ton fauteuil roulant et sortir dans la cour.

Heidi se leva péniblement et posa la main sur celle de son neveu pour le retenir.

— Il y a autre chose, avoua-t-elle. Quelque chose que je n'ai jamais dit à personne, pas même à mon fils. Je sais que tu as déjà vu ce svastika imprimé en creux quelque part.

— Tante Heidi… murmura Hiebermeyer.

— Tu l'as vu dans le bunker de la forêt.

— Comment le savez-vous ? demanda Jack, interloqué.

— Sur la porte de cette horrible chambre de la mort, poursuivit Heidi. J'y suis allée, moi aussi, en automne 1944. Tu sais que j'étais toxicologue. Je faisais partie des scientifiques qui travaillaient là-bas. C'est mon terrible secret… Lorsque tu m'as appelée et que tu m'as parlé de la découverte d'une cache d'œuvres d'art dans un bunker situé sous la base de l'OTAN, j'ai su que tu trouverais aussi autre chose. C'est la véritable raison pour laquelle je t'ai demandé de venir me voir. Il fallait que je te dise ce que je savais, une vérité dont j'espérais qu'elle resterait enfouie dans ce bunker et mourrait avec moi… Je vais tout te dire, mais ramène-moi au soleil.

16

Abasourdi par ce qu'il venait d'entendre, Jack s'adossa à sa chaise, au pied du château. Pendant vingt minutes, Frau Hoffman leur avait raconté, à Maurice et à lui, tout ce qu'elle savait sur le projet secret de Himmler de mettre au point une arme biologique mortelle. Deux victimes de l'épidémie de grippe espagnole, qui avait sévi en 1918, avaient été exhumées du cimetière du Père-Lachaise, à Paris, et secrètement transférées au bunker. Heidi avait fait partie de l'équipe qui avait disséqué les corps et isolé le virus. Par ailleurs, les chercheurs de l'Ahnenerbe s'étaient mis en quête d'un microbe mortel, une bactérie hydrique mentionnée dans des textes anciens, qui, selon eux, avait été à l'origine de la mort d'Alexandre le Grand au IIIe siècle av. J.-C. Dès la fin des années trente, ils avaient parcouru le monde entier à la recherche de cette bactérie. Ils avaient fini par la trouver dans un environnement propice à son développement et en avaient ramené un échantillon au laboratoire du bunker. Le virus et la bactérie avaient été conservés à part en vue d'être utilisés comme armes biologiques par Himmler, dans le cadre d'une offensive largement plus redoutable que n'importe quelle arme miracle envisagée par les nazis.

De son côté, Jack avait dit à Heidi tout ce qu'il savait sur Saumerre. Le grand-père de Saumerre, interné dans le camp de concentration situé à proximité du bunker, avait appris que des recherches étaient menées au laboratoire. Déterminé à en savoir plus, il avait bâti un empire mafieux, étoffé par son fils et son petit-fils. L'existence d'une arme secrète nazie représentait le plus inestimable des trésors qu'ils puissent offrir à leurs clients terroristes, dont Saumerre soutenait la cause aujourd'hui encore. Jack avait commencé à voir plus clairement le lien avec l'Atlantide. La quête de la civilisation aryenne était un écran de fumée dissimulant ce que l'Ahnenerbe recherchait vraiment. Et la découverte d'un site archéologique sous-marin, quelque part dans les tropiques, avait fourni un refuge parfait à Himmler. Jack avait l'intime conviction que cet endroit était le point de chute de l'exode occidental des Atlantes. Il fallait absolument qu'il découvre où il se trouvait, car Saumerre risquait de perdre patience et de vendre au plus offrant la fiole qu'Auxelle avait volée pour lui dans le bunker.

Hiebermeyer traversa la terrasse avec un verre d'eau pour Heidi, qui le but avec soulagement, et vint parler à Jack à voix basse.

— Je viens de recevoir un appel du major Penn, annonça-t-il. Il était impatient de nous aider et, ce matin, il a pris l'initiative de contacter l'équipe d'archéologues de Berlin, afin de connaître les dimensions du svastika inversé découvert sous la tour de défense antiaérienne. Apparemment, le motif est exactement le même que celui du bunker, mais ce qui se trouve de l'autre côté est inondé et enfoui sous des tonnes de décombres. Mais ce n'est pas tout. Auxelle vient d'être retrouvé mort dans un entrepôt désaffecté de Berlin.

— Et la fiole ? s'enquit Jack.

— Quand Penn a été contacté, les lieux du crime étaient encore intacts. Auxelle était nu et garrotté. Il n'y avait aucune fiole.

— Je ne suis pas surpris. Saumerre n'avait plus besoin de lui. Nous allons immédiatement mettre ta tante sous escorte vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Tu crois que Saumerre la connaît ?

— Cela fait des années que sa famille et lui suivent cette piste. Nous devons partir du principe qu'il connaît toute personne ayant un lien avec le projet de Himmler.

Hiebermeyer se pinça les lèvres et s'assit aux côtés de sa tante.

— Question importante : quelle fiole Auxelle a-t-il prise dans le bunker ? demanda Jack à la vieille dame.

— La bactérie, répondit Heidi. La bactérie d'Alexandre.

— C'est donc ce dont Saumerre dispose, murmura Jack. Et le virus était stocké dans la pièce située sous la tour de défense antiaérienne. C'est l'ingrédient manquant. Saumerre pense sans doute qu'il a été emporté dans le repaire secret de Himmler.

Hiebermeyer essaya de dire quelque chose, puis baissa les yeux. Les révélations de Heidi l'avaient profondément perturbé. Il rassembla ses forces et releva la tête.

— Tante Heidi, dit-il d'un ton neutre, hier, dans le bunker, j'ai vu quelque chose de si horrible qu'aucun mot ne pourrait le décrire. J'ai vu les restes des cadavres sur lesquels tu as dû travailler. Mais il y avait aussi d'autres corps, d'individus jeunes, qui semblaient avoir été disséqués vivants, avant d'être abandonnés à leur terrible agonie. Il faut que je sache…

— *Nein*, *nein*, *nein !* s'exclama Heidi en levant les bras comme pour se cacher le visage. (Elle ferma les yeux de toutes ses forces et secoua violemment la tête.) Je n'ai rien à voir avec ça. Rien ! Mais je savais que ça allait arriver. Je savais qu'une fois le virus isolé, les scientifiques voudraient lui faire subir des tests, des mutations pour le rendre encore plus efficace. Ils avaient l'intention d'utiliser de jeunes adultes sains, nés après l'épidémie de 1918, des individus dont l'organisme n'avait pas eu l'occasion de s'immuniser contre la maladie. Quant à la bactérie d'Alexandre, elle était totalement inconnue : il fallait la tester. Dès que le camp de concentration d'à côté, initialement destiné aux prisonniers russes, a été agrandi, j'ai compris ce qui allait se passer. Je devais m'en aller à tout prix. Je n'étais pas comme les femmes SS qui géraient le camp. Heureusement, le Lebensborn cherchait des femmes.

— Tu as participé au programme eugénique des nazis ? s'écria Hiebermeyer, atterré.

— Je suis entrée au centre un an avant que je ne rencontre Ernst. Personne ne nous obligeait à y aller mais, pour certaines d'entre nous, c'était un moyen d'échapper à une situation encore plus dégradante. J'avais le physique idéal. Blonde, les yeux bleus, en bonne santé, j'étais une future mère parfaite. Des SS arrivaient chaque jour par camions entiers. Le centre était censé être une fabrique de bébés mais, pour eux comme pour nous, c'était un bordel.

— *Mein Gott*… murmura Hiebermeyer. Je n'en avais aucune idée.

— Comment avez-vous eu connaissance du projet de Himmler ? demanda Jack. Certes, vous avez vu ce qui se passait dans le laboratoire, mais vous nous en avez dit davantage que ce que les hommes de Himmler ont dû révéler à leurs simples techniciens.

— C'est sans doute parce que j'étais une simple technicienne, parce que j'étais une femme et que je me suis portée volontaire pour participer au programme du Lebensborn que je suis encore en vie, répondit Heidi. Presque tous les scientifiques disparaissaient et étaient remplacés un jour ou l'autre. Ils devaient être liquidés dès qu'ils avaient rempli leur tâche, de façon à ce que seuls quelques-uns d'entre eux aient une vue d'ensemble du projet. Mais moi, je suis partie travailler dans un centre du Lebensborn. J'étais au service des SS, parmi lesquels Himmler avait trouvé des adeptes fanatiques en qui il avait confiance. Or, au lit, les hommes ont tendance à parler…

— Qui était-ce ? demanda Jack.

Heidi se cramponna à sa canne.

— Au bout de quatre mois, continua-t-elle, je n'étais toujours pas enceinte. C'était la limite habituelle et j'avais horriblement peur d'être renvoyée au laboratoire. Mais il y avait une échappatoire. Les filles qui étaient intelligentes mais ne parvenaient pas à donner la vie pouvaient

intégrer le programme de rapatriement des enfants d'origine germanique nés en Europe de l'Est, afin que ceux-ci deviennent de bons petits nazis. Dans ce cas, rapatriement signifiait enlèvement. Je travaillais dans les foyers provisoires de Pologne et je n'ai jamais assisté à ces enlèvements, mais mon implication dans cet épisode horrible de l'histoire nazie a été mon crime contre l'humanité. C'est pourquoi, après la guerre et tant que ma condition physique me l'a permis, j'ai passé six mois par an à travailler dans un hospice pour enfants en Pologne, près du camp d'Auschwitz. Ça ne m'a pas permis de me sentir mieux, bien au contraire, mais au moins ai-je aidé des enfants au lieu de leur causer un malheur irréparable.

Elle sembla s'affaisser sur elle-même. Hiebermeyer reprit son verre d'eau.

— Tante Heidi, tu es fatiguée, lui dit-il. Il faut que tu te reposes.

— Je dois aller jusqu'au bout, insista-t-elle en se redressant. Pour répondre à la question de Jack, le nom de cet homme n'a aucune importance. Il était hongrois. C'était un volontaire de la Waffen-SS qui avait gravi les échelons jusqu'au grade d'officier, un vétéran endurci qui avait combattu les Canadiens en Italie, puis les Russes. Il faisait partie des intimes de Himmler. Quand j'ai été renvoyée au centre du Lebensborn, après avoir travaillé en Pologne, on m'a donné une nouvelle chance en tant qu'assistante médicale en raison de ma formation. Mais même les femmes qui ne procréaient pas étaient à la disposition des SS. La meilleure solution était de trouver un homme qui faisait fuir les autres et de rester avec lui. Mon Hongrois est venu me voir pendant cinq mois, jusqu'à ce que Himmler me repère lors d'une de ses nombreuses visites et se dise que je serais une bonne compagne pour Ernst. Une nuit, alors que nous entendions les bombardiers semer la terreur dans Berlin en rugissant au-dessus de nos têtes, mon Hongrois m'a dit que ce ne serait pas grave si nous perdions la guerre, car Himmler avait une arme secrète qui allait faire trembler le monde entier. Avant la guerre, il avait participé à des expéditions de l'Ahnenerbe en tant qu'étudiant. Et quelques années plus tard, il avait contribué à prélever des échantillons d'un des composants mortels de l'arme. Il a ajouté qu'il avait désormais une mission de la plus haute importance : se rendre au bunker de la forêt – celui où j'avais moi-même travaillé –, dès que Himmler lui en donnerait le signal, pour récupérer l'arme et l'emmener à Berlin. Il m'a parlé du Code Agamemnon, le signal secret qui serait transmis aux quelques élus le moment venu. Et il m'a dit que le Palladion était une clé destinée à ouvrir les pièces abritant les fioles. Tout ce que je sais, c'est lui qui me l'a dit.

Jack revit la scène que Hiebermeyer lui avait décrite : le corps d'un SS et celui du major Mayne enchevêtrés à l'entrée du laboratoire du bunker. Si le SS était le Hongrois de Heidi, Mayne était sans doute mort en l'empêchant de récupérer la fiole dans le laboratoire. Dans ce cas, il avait évité la terrible catastrophe qui aurait eu lieu si l'arme biologique avait été déployée. Jack pensa à Hugh Frazer, l'ami de Mayne décédé récemment, et éprouva une grande émotion. Il aurait aimé pouvoir lui dire que Mayne n'était pas mort pour rien. Il respira profondément et se tourna vers Heidi.

— Alors ensuite, vous avez rencontré Ernst et vous êtes rapidement tombée enceinte, imagina Jack.

— Ça ne s'est pas exactement passé comme ça, confia Heidi. Je croyais que j'étais stérile. Malgré tout, je prenais des précautions, mais c'est arrivé.

— Quand ? l'interrogea Hiebermeyer.

— En mars 1944, répondit Heidi. Je sais ce que tu vas me demander. Hans a été conçu trois semaines avant que Himmler ne me présente à Ernst à l'occasion d'une réception. Je savais que cette rencontre avait été arrangée par Himmler, qui voulait une bonne Aryenne pour Ernst. J'avais le physique de l'emploi et j'ai sauté sur l'occasion. Je suis vraiment tombée amoureuse d'Ernst, mais c'était aussi un moyen pour moi de m'échapper du Lebensborn. J'ai su environ une semaine plus tard

que j'étais enceinte. Il fallait que je prenne une décision. La date de la conception me permettait de faire passer cet enfant pour le nôtre.

— Ernst était-il au courant de ton implication dans le programme du Lebensborn ?

— Il pensait que je m'occupais des enfants, rien de plus. Himmler l'encourageait même à venir me rendre visite, afin que les caméramans qui le suivaient partout puissent filmer des images du héros de guerre avec nos chères têtes blondes, la prochaine génération de nazis. Ernst m'a dit qu'il adorait me voir avec les orphelins, que j'étais faite pour être mère. Il était très tendre avec eux, mais il semblait toujours tourmenté. Personne n'a jamais dit au peuple allemand que beaucoup de ces prétendus orphelins avaient été, en réalité, arrachés à leurs parents polonais. On lui faisait croire qu'il s'agissait d'enfants de parents allemands, qui vivaient en Pologne et avaient été tués pendant le conflit avec les Polonais, lorsque ceux-ci avaient eu la sottise de résister à l'invasion nazie de 1939. Mais Ernst était allé là-bas lors de son premier déploiement en tant que pilote de Stuka. Et il savait ce qui était arrivé à ces parents polonais, arrêtés au milieu de la nuit et exécutés par les nazis, qui cherchaient à exterminer toute l'élite de la Pologne. Tu sais, en Allemagne, nous savions tous ce qui se passait. Pour certains, ce n'étaient que de petites incursions dans la vie quotidienne : des familles juives disparaissaient du quartier pour aller travailler dans des usines avec les forçats. Pour les soldats, il suffisait de voir les *Einsatzgruppen* pendre des femmes et des vieillards dans tous les villages. Ce n'était pas la peine de connaître l'existence de Treblinka, Sobibor ou Belsen pour être au courant des horreurs qui étaient perpétrées. Ne laisse aucun Allemand qui a traversé cette période te dire le contraire.

Hiebermeyer se laissa tomber contre le dossier de sa chaise.

— Est-ce que tu l'as dit à Hans ?

— Pas avant des années, sans doute trop tard, se lamenta Heidi, qui se mit à pleurer et ressortit son mouchoir pour essuyer ses larmes. Ernst était brun aux yeux marron. Hans était blond aux yeux bleus. Je lui ai toujours dit qu'il tenait de moi mais, plus les années passaient, moins il ressemblait à Ernst. À l'adolescence, il s'est passionné pour ce héros de la Luftwaffe. Il a même appris à piloter en se disant qu'il avait ça dans les gènes. Puis lorsqu'il était étudiant à l'université, il a vu dans les actualités filmées de l'époque un reportage sur Ernst, suivi d'un autre sur un centre du Lebensborn montrant des jeunes femmes blondes entourées de petits orphelins blonds. Le film du Lebensborn avait été tourné environ six mois avant ma rencontre avec Ernst. Et Hans m'a reconnue dans le groupe.

— Et c'est là que tu lui as dit ?

Heidi hocha la tête et renifla bruyamment.

— Il a appris qu'il était le fils d'un Hongrois qui s'était porté volontaire pour rejoindre les rangs de la SS, soupira-t-elle. Cette nouvelle l'a anéanti. Les enfants du Lebensborn qui ont découvert leurs origines ont rarement vécu heureux. Hans a suivi la voie de l'autodestruction, de l'anarchisme, puis du terrorisme au sein du groupe Baader-Meinhof. Il a fini par se faire tuer par la police dans une impasse. On lui avait donné la possibilité de se rendre, mais je savais qu'il ne le ferait jamais et que, dans son esprit, il n'avait aucun espoir dans la vie. J'ai vu tout ça à la télévision, comme si je regardais les actualités filmées de la guerre. (Elle baissa la tête.) Tu connais *Strange Meeting*, le poème de Wilfred Owen ? Il est resté inachevé. Owen est mort au combat en 1918. Il y disait avoir fui la bataille par un profond tunnel, avant de se rendre compte que celui-ci menait aux enfers. Parfois, j'ai l'impression que la guerre ne s'est jamais terminée pour moi. Je suis sur un lac gelé. J'essaie de ne pas tomber à travers la glace qui se casse mais, à chaque pas en avant, j'en brise un peu plus. Tout ce que j'espère, c'est que ce que je vous ai dit aujourd'hui vous permettra de tirer

une croix sur cet horrible héritage.

Extrêmement ému, Hiebermeyer lui prit la main.

— Je me souviens de Hans, dit-il d'une voix rauque. Il me portait toujours sur ses épaules pour m'emmener pêcher avec lui au bord du lac. Je me cramponnais à ses cheveux blonds épais et je me sentais en sécurité. J'aurais aimé être au courant. J'aurais pu lui dire que ce n'était pas un problème.

Heidi posa la main sur le visage de son neveu et baissa de nouveau la tête sans rien dire. Au bout d'un moment, elle leva les yeux vers Jack.

— La dernière fois que j'ai vu Ernst, se rappela-t-elle, c'était le 2 mai 1945, juste avant l'aube. J'étais dans une ferme près de Plön, au bord de la Baltique. Deux nuits auparavant, une unité de la Gestapo était venue nous chercher, Hans et moi, dans la maison où nous vivions, au sud de Berlin, juste avant l'arrivée des Russes. Je me suis demandé ce qui se passait. En général, l'irruption de la Gestapo en pleine nuit n'était pas bon signe, mais j'ai été soulagée. Je pensais que je n'aurais eu de toute façon aucune chance de survivre à l'Armée rouge. Plus tard, à Plön, alors que Hans était encore endormi, Ernst est arrivé en avion avec une escorte de deux SS. Il venait de Berlin. Nous n'avons eu que vingt minutes seul à seul. J'ai dit aux SS que c'était peut-être notre dernière occasion de passer du temps ensemble avant un bon moment. Je savais parler aux hommes comme eux. Pendant qu'Ernst regardait Hans dormir, je leur ai dit que, s'ils revenaient plus tard, ils ne seraient pas déçus. Une fois dans la chambre, Ernst n'a fait que parler. Il m'a dit qu'il venait de la tour de défense antiaérienne et qu'il avait reçu la visite de Himmler. J'ai compris avec horreur qu'il avait été forcé à participer au projet de Himmler. Et que Hans et moi avions été utilisés comme moyen de pression. Ernst m'a ensuite raconté qu'il avait tenu un journal, dans lequel il avait écrit tout ce qu'il savait, tous les secrets et subterfuges du régime au cours des derniers mois de la guerre, et qu'il l'avait laissé sur des caisses d'artefacts dans la tour du zoo, dans l'espoir que le KGB le découvre. Il portait une sacoche, apparemment lourde. Je ne lui ai pas demandé ce qu'elle contenait, mais il m'a confié qu'il avait récupéré quelque chose dans une chambre secrète située sous la tour du zoo. J'ai deviné tout de suite de quoi il s'agissait, car c'était là que le produit de nos recherches au sein du laboratoire avait été stocké. Mais désormais, je savais que Himmler avait élaboré cette arme pour son propre compte. Pour s'assurer un contrôle total de la situation, il avait fait détruire tous les autres échantillons.

— Le virus de la grippe espagnole… murmura Jack.

— Ernst m'a montré le petit tube en métal. Et il m'a dit qu'un U-Boot l'attendait, un des tout derniers modèles qui pouvaient passer des semaines sous l'eau sans avoir à se ravitailler. Une fois arrivé à destination, il devrait ouvrir la porte d'une autre chambre secrète et déposer la fiole à l'intérieur. Un message radio serait envoyé dès qu'il aurait accompli sa mission, et Hans et moi pourrions ensuite le rejoindre à bord d'un autre U-Boot, accompagnés de Himmler en personne.

— Mais vous saviez que cela n'arriverait jamais, soupira Jack.

— Ernst m'a pris la main. Il m'a juré qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour jeter la fiole au fond de l'océan. Il savait que, dans le sous-marin, il y aurait des hommes qui surveilleraient le moindre de ses gestes et l'élimineraient sans doute dès la fin de sa mission. Mais il avait passé des heures dans un U-Boot type XXI lorsqu'il avait visité un chantier naval et il avait été fasciné par les machines. Il était comme ça. Il était capable d'ignorer toute l'horreur de la guerre du moment qu'il pouvait s'amuser avec une machine. Il m'a dit qu'il avait compris comment envoyer une torpille et que, pendant son trajet en provenance de Berlin, il avait réfléchi à un moyen d'éjecter la fiole à partir d'un lance-torpilles. Il trouverait un prétexte pour aller s'enfermer dans la salle des torpilles et mettre son plan à exécution, même s'il risquait de ne pas en ressortir vivant.

— Et vous croyez qu'il l'a fait ?

Heidi sembla soudain très fragile.

— Je savais que je ne le reverrais jamais, déclara-t-elle. Et une partie de moi l'espérait. S'il avait découvert la vérité à propos de Hans, à propos de moi, il ne s'en serait jamais remis. Et puis, avec l'avancée de l'Armée rouge, nous pensions tous que nous allions mourir. Tout ce que je voulais, si toutefois je devais m'en sortir, c'était que le bonheur que nous avions connu pendant sa permission de quelques jours, en tant que mari et femme, reste gravé quelque part dans un passé où je pourrais revenir lorsque je fermerais les yeux. Si seulement il me restait ça ! Mais je n'y arrive pas.

— Tu y arriveras, tante Heidi, assura Hiebermeyer en lui prenant la main. Tu y arriveras.

La veille dame se tourna vers Jack.

— Pour répondre à votre question, oui, je crois de toutes mes forces qu'il l'a fait. Je n'ai jamais douté que le virus avait sombré au fond de l'océan.

— Saumerre ne doit pas le savoir, murmura Jack. Il faut qu'il croie que la fiole du bunker contient un agent beaucoup moins toxique que le virus. S'il apprenait que le virus a disparu, il serait peut-être tenté d'utiliser ce qu'il a : la bactérie d'Alexandre. Et ça ne serait pas anodin.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? demanda Hiebermeyer.

— Je vais vous le dire, moi, répondit Heidi en se redressant avec détermination. Vous allez faire deux choses.

— Voilà la tante Heidi que je connais ! s'écria Hiebermeyer.

— D'abord, vous devez découvrir quelle était la destination de l'U-Boot. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'agissait de l'endroit où les hommes de Himmler avaient découvert les symboles anciens, de cette grotte immergée que j'ai vue en diapositives au Wewelsburg. Et voici la seule piste que je puisse vous indiquer : l'homme de l'Ahnenerbe qui a donné la conférence sur l'Atlantide, cet ancien camarade d'université d'Ernst, vous vous souvenez ? Il est toujours en vie.

— Comment le savez-vous ? s'enquit Jack.

— Au fur et à mesure que je vieillis et que tant d'anciens disparaissent, de plus en plus d'historiens viennent m'interviewer à propos de ce que j'ai vécu dans l'Allemagne nazie. Et il y a toujours des chasseurs de trésors convaincus d'être sur la piste d'un butin nazi. Un chercheur est venu chez moi il y a quelques semaines. Il m'a dit qu'il avait rencontré un survivant de l'Ahnenerbe au Canada, qui savait que j'étais moi-même encore en vie pour m'avoir vue dans une interview retransmise à la télévision. Du reste, il a ajouté que c'était lui qui lui avait conseillé de retrouver ma trace.

Jack coula un regard inquiet à Hiebermeyer.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? demanda-t-il à Heidi.

— Il voulait qu'on discute, comme je viens de le faire avec vous. Il pensait que je savais quelque chose à propos de Himmler et espérait obtenir des révélations. Quand j'ai su qui était l'homme de l'Ahnenerbe, cela ne m'a pas surprise.

— Mais vous n'avez rien dit.

— Bien sûr que non ! Tout ce que je lui ai dit, c'est que j'avais été une travailleuse du sexe bénévole, une simple prostituée, rien de plus. Cela lui a cloué le bec !

— Et l'homme de l'Ahnenerbe, qui était-ce ?

— Ernst l'avait rencontré à l'université de Heidelberg avant la guerre. C'était un intellectuel, toujours sur sa réserve. Moi, je le connaissais parce que je l'avais… reçu plusieurs fois au centre du Lebensborn. Ni grand ni mince, il n'avait pas l'allure prussienne et encore moins le type aryen, mais Himmler envoyait souvent ses protégés au centre, qu'il utilisait ni plus ni moins comme un bordel. Comme je vous l'ai dit, au lit, les hommes en disent toujours plus qu'ils ne le devraient. Il m'a

raconté qu'il avait dénoncé à la Gestapo son ancien professeur d'université, une recrue récalcitrante de l'Ahnenerbe qui buvait trop et parlait trop. Plus tard, après m'avoir vue dans l'auditoire lors de sa conférence au Wewelsburg, en compagnie d'Ernst, il m'a forcée à le rejoindre pour coucher avec lui en me disant que, si je refusais, il dirait tout à mon mari. Un vrai gentilhomme prussien… J'avais été très intriguée par la grotte immergée qu'il nous avait montrée en diapositive et je lui ai demandé où elle se trouvait, mais il n'avait pas fait partie de l'expédition et n'en savait rien. Cela dit, si quelqu'un peut vous mettre sur la voie, c'est lui. Il s'appelle von Schoenberg.

— Von Schoenberg ? s'écria Jack. Le professeur von Schoenberg ? Expert en lettres classiques ?

— Vous le connaissez ?

Jack se tourna vers Hiebermeyer.

— Quand on était étudiants à Cambridge, dit-il, il avait pris un congé sabbatique pour venir travailler avec James Dillen. On est allés ensemble à son séminaire sur l'exploration de l'Atlantique par les Phéniciens, tu te rappelles ?

— Très bien ! répondit Hiebermeyer. J'étais intervenu pour dire que ce n'étaient pas les Phéniciens mais les Égyptiens qui avaient fait le tour de l'Afrique les premiers.

— C'est une drôle de coïncidence, songea Jack à voix haute. Dillen m'a appelé pour me dire qu'il quittait Troie parce que Schoenberg lui avait laissé une foule de messages sur son répondeur et dans sa boîte électronique. Il ajouté que son collègue l'avait toujours sollicité pour des affaires de la plus haute importance, alors qu'il s'agissait en réalité d'un point de traduction avec lequel il était en désaccord. Mais ce qui est étrange, c'est que, cette fois, Schoenberg a également demandé à me voir.

— Pas si étrange que ça, estima Hiebermeyer. Si nous le connaissons, Saumerre doit le connaître aussi. Et s'il est déjà allé le voir, il l'a peut-être convaincu de t'attirer dans ses filets pour te tirer les vers du nez.

Jack fit défiler le répertoire de son iPhone.

— J'ai l'adresse de Schoenberg en Colombie-Britannique, indiqua-t-il. Dillen me l'a envoyée. (Il se retourna vers Heidi.) Et la deuxième chose que vous nous conseillez de faire ?

Heidi s'appuya sur sa canne et se pencha en avant pour parler à voix basse.

— Je sais comment fabriquer un vaccin contre la bactérie, afin de la rendre beaucoup moins dangereuse en tant qu'arme biologique, affirma-t-elle. Nous, les scientifiques, nous savions qu'elle ne serait jamais aussi mortelle que le virus.

— Continuez, l'encouragea Jack.

— Je travaillais sur ce vaccin quand j'ai quitté le laboratoire pour rejoindre le Lebensborn. Les SS et leurs scientifiques s'inquiétaient tous pour eux-mêmes. Ils avaient peur d'être infectés. Personne n'a trouvé de traitement contre le virus de la grippe, mais j'ai été chargée de travailler sur la bactérie. Vous savez, j'avais fait de longues études de biochimie avant la guerre et passé ma dernière année à Oxford. C'est là que j'ai appris l'anglais. Et après la guerre, j'ai fait de la recherche en Angleterre pendant de nombreuses années pour le ministère de la Défense. À l'époque, on craignait que les Russes ne brandissent la menace bactériologique et je mettais au point des antidotes. Je n'ai jamais parlé de la bactérie d'Alexandre, car je voulais oublier ce qui s'était passé dans ce bunker. De plus, si j'avais mis quelqu'un sur la piste du laboratoire nazi, il y aurait eu des risques de contamination. Le monde entier aurait pu être exposé à un fléau mortel. Mais j'avais soigneusement consigné tous les résultats de mes expériences, afin de pouvoir reprendre mes recherches un jour si cela se révélait nécessaire. Il ne me manquait qu'un composant.

— Lequel ?

— La bactérie d'Alexandre. Il en faut un échantillon pour vérifier que le vaccin est efficace et, à ma connaissance, Himmler a fait détruire tous ceux dont nous disposions, à l'exception de celui qu'il voulait emporter avec lui.

— Vous sauriez encore fabriquer ce vaccin ? Vous pourriez le mettre au point ?

— J'ai encore des collègues qui travaillent dans des laboratoires nationaux placés sous haute sécurité et seraient ravis de s'atteler à cette tâche. Je leur dirai volontiers tout ce que je sais. Après la guerre, la science est devenue toute ma vie, et c'est encore ce qui me fait tenir aujourd'hui. Et pour répondre à votre question suivante, oui, je sais où cette bactérie a été trouvée. Schoenberg le sait aussi, car il faisait partie de l'équipe de l'Ahnenerbe prétendument en quête de l'Atlantide, qui, en réalité, parcourait le monde à la recherche de la bactérie mentionnée dans les textes anciens. Les chercheurs se sont concentrés sur les environnements d'eau douce à basse température, où l'eau s'écoulait sur le calcaire. Et ils ont trouvé la bactérie en Islande.

— En Islande ! s'exclama Jack. Vous savez où exactement ?

Heidi plongea la main dans sa poche et en ressortit un morceau de papier.

— Voilà ce que m'a dit mon Hongrois. Il était très fier d'avoir participé à cette expédition grâce à sa formation de plongeur. C'était très dangereux avec l'équipement de l'époque.

Jack réfléchit un instant. Il y avait quelque chose qu'il devait savoir, pour être sûr que tout cela était vrai.

— Votre Hongrois, dit-il d'un ton hésitant, lorsqu'il s'est réveillé le lendemain matin, après vous avoir tout raconté, il a dû s'en vouloir. Il avait certainement juré le secret à Himmler. Si vous aviez parlé et si quelqu'un l'avait dénoncé, tout aurait été fini pour lui. Or, il n'obtenait plus rien de vous après votre rencontre avec Ernst. Pourquoi n'a-t-il pas inventé une histoire pour vous faire embarquer par la Gestapo ?

Heidi posa sur Jack un regard impénétrable.

— Parce que j'ai continué à le voir. Je savais bien que, si je ne le faisais pas, j'étais fichue. Pendant tout le temps que j'ai passé avec Ernst, lorsque celui-ci était sur le front russe et à Berlin, le Hongrois est resté mon amant. Il savait que Hans était son fils. La dernière fois que je l'ai vu, c'était à Plön, le 2 mai 1945, seulement quelques heures avant qu'Ernst n'arrive en avion. Je ne les ai jamais revus, ni l'un ni l'autre.

Jack lut attentivement ce qui était écrit sur le morceau de papier, qu'il glissa dans sa poche.

— Bien ! lança-t-il en se levant. Il faut que j'appelle Costas. Et que j'organise un vol pour la Colombie-Britannique. Mais avant toute chose, Maurice, tu dois téléphoner au major Penn. Heidi s'est bien débrouillée avec le chercheur qui est venu la voir mais, après la mort d'Auxelle, je crains que toute personne impliquée de près ou de loin dans cette affaire ne soit éliminée dès qu'elle cessera d'être utile. Je sais que Penn avait très envie de nous aider après l'assassinat de son sergent et j'ai l'impression qu'il aurait bien aimé régler lui-même son compte à Auxelle, mais fournir une protection vingt-quatre heures sur vingt-quatre à Frau Hoffman est de la plus haute importance.

— Je suis sûr qu'il sera ravi de nous rendre ce service, affirma Hiebermeyer. (Il sortit son téléphone et se leva à son tour. Il paraissait fatigué tout à coup.) Je vais ramener tante Heidi chez elle. Et puis j'ai une femme enceinte à dorloter. J'espère que ça ne te dérange pas.

Jack posa la main sur son épaule.

— Tu sais bien que non.

— Aïcha ! s'écria Heidi en retrouvant le sourire. Je suis impatiente de la connaître.

— Soixante-douze heures, annonça Jack à son ami. Après, on organise une expédition pour retrouver le trésor d'Akhénaton en Égypte.

— Promis ? demanda Hiebermeyer.

Jack le regarda droit dans les yeux en pensant à ce qu'il avait vécu dans le bunker, après s'être porté volontaire pour le remplacer.

— Promis. Mais pour l'instant, nous n'avons pas une minute à perdre. Il faut que je rende visite au professeur Schoenberg. Et que je prévoie une nouvelle plongée.

17

Près de Tofino, île de Vancouver, Colombie-Britannique

Le De Havilland Canada DHC-2 Beaver vira sur l'aile et frôla la cime des arbres. Le rugissement de son moteur Pratt & Whitney de 350 CV s'intensifiait au fur et à mesure qu'il descendait au-dessous du niveau des collines environnantes. Dans le siège du copilote, Jack venait de céder les commandes à la femme assise à ses côtés, une pilote de brousse qui avait bien plus d'expérience que lui en matière d'amerrissage sur le Pacifique. Il appuya sur le commutateur de transmission de son casque.

— Merci, je n'avais pas piloté de Beaver depuis l'obtention de mon brevet de pilote, à l'époque où je faisais mes études au Canada.

— C'est le meilleur avion que je connaisse, répondit la jeune femme en souriant. Construit en 1946 et toujours aussi solide. Les gens qui habitent ici, autour de ces baies isolées, ne pourraient pas vivre sans nous. La dernière route qui longe cette côte se termine à vingt kilomètres d'ici.

L'avion se stabilisa en vue de l'amerrissage. À droite, au-delà de la forêt, Jack admira les sommets lointains de la chaîne côtière de la Colombie-Britannique continentale et, à l'ouest, l'étendue scintillante du Pacifique. Le vol au départ du port de pêche de Tofino, au sud, n'avait duré qu'une demi-heure, mais il avait été grisant. Ils avaient même pu voir des baleines à bosse sauter hors de l'eau pendant leur migration en direction des eaux de l'Alaska : un spectacle époustouflant. Costas était cramponné à l'arrière. Avec son casque et ses lunettes d'aviateur, il ressemblait à un pilote de la Seconde Guerre mondiale. Jack se tourna vers lui.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Mieux depuis que ce n'est plus toi qui pilotes, répondit Costas. J'ai toujours détesté les montagnes russes.

— C'est ce qu'on appelle le pilotage tactique.

— C'est ce qu'on appelle être rouillé.

Jack hocha la tête en direction d'un livre avec un svastika en couverture, posé à côté d'un bloc sur lequel Costas avait pris des notes.

— Tu as raté les baleines, fit-il remarquer.

— En prévision de notre petite visite, j'ai bûché un peu sur ce que notre ami et ses collègues de l'Ahnenerbe ont fabriqué à la fin des années trente. Pas très ragoûtant…

— Préparez-vous à l'amerrissage, prévint la pilote.

Jack s'adossa au fond de son siège, vérifia que sa ceinture était bouclée, et regarda les flotteurs effleurer l'océan et projeter un écran d'écume qui leur boucha totalement la vue. Des vibrations secouèrent l'avion, comme s'ils roulaient en voiture avec un pneu crevé, puis l'appareil ralentit et se stabilisa sur l'eau, ballotté par la houle. Devant le littoral rocheux, Jack vit une jetée en bois menant à un dock flottant, le long duquel était amarré un Zodiac gonflable. La pilote réduisit les gaz, approcha l'avion du dock et coupa le moteur. Dès qu'elle se fut hissée hors de son siège, elle s'empara de deux cordages enroulés, les noua aux extrémités du flotteur tribord, et fit signe à ses passagers de descendre. Ils débouclèrent leur ceinture et sautèrent sur le dock. Costas fila tout droit vers une chaise longue en bois, s'étendit et ferma les yeux.

— J'aimerais bien prendre un peu le soleil ! lança-t-il.

— Ne vous y fiez pas, intervint la pilote. La majeure partie de l'année, le temps est brumeux et pluvieux.

— Un climat aussi agréable que le type qu'on va voir !

La pilote haussa les épaules.

— Il y a beaucoup de reclus ici, confia-t-elle. On ne pose pas de questions. (Elle pointa l'index vers le Zodiac.) Je suppose que vous savez vous en servir. Le plein a été fait. Votre collègue habite à environ deux kilomètres le long du bras de mer. En général, je l'approvisionne toutes les deux semaines. Avancez à au moins cent mètres de la côte pour éviter les rochers, puis vous verrez une plage et une petite jetée où vous pourrez amarrer le Zodiac.

— Combien de temps avons-nous ? l'interrogea Jack.

Elle regarda le ciel, puis la mer.

— Le vent va se lever en début d'après-midi, déclara-t-elle. Il faut qu'on décolle d'ici avant midi. Si vous partez de chez votre collègue à 11 heures, ça vous laisse une heure et demie à partir de maintenant. Ça va aller ?

— C'est vous qui décidez. J'ai la radio. Appelez-nous si vous voulez qu'on revienne plus tôt.

La pilote hocha la tête, libéra sa longue chevelure en retirant sa casquette et prit la chaise longue de Costas, qui s'était relevé entre-temps.

— À mon tour ! s'écria-t-elle. C'est la première fois qu'on voit le soleil depuis une semaine.

Jack sauta dans le canot et démarra le moteur hors-bord, avant de s'asseoir, la main sur la barre. Costas dénoua l'amarre et le rejoignit. Lorsque le Zodiac fut suffisamment loin de la côte, Jack accéléra.

— Alors c'est la première fois que tu viens ici ? demanda Costas en élevant la voix pour couvrir le bruit du moteur.

— Je suis venu sur l'île de Vancouver quand j'étais gosse, pendant les vacances, mais je ne suis jamais allé aussi loin. Je ne savais pas que Schoenberg vivait ici, avant que Dillen ne m'en parle. Je savais juste qu'il avait été professeur d'université dans l'Ontario et qu'il avait pris sa retraite dans l'ouest après la mort de sa femme, il y a vingt-deux ans. Il doit avoir plus de 90 ans, maintenant. À l'origine, il s'appelait von Schoenberg. Il était issu d'une famille prussienne d'ascendance aristocratique. Il y avait de nombreux nazis au sein de l'élite prussienne, mais celle-ci avait beaucoup de mépris pour Hitler et ses acolytes. À mon avis, Schoenberg s'est débarrassé du von quand il a été fait prisonnier par les Russes.

— Il a été prisonnier de guerre en Russie ?

— Au Goulag, en Sibérie, dans un des derniers camps libérés.

— Je viens de lire que la plupart des prisonniers allemands qui, en 1949, n'avaient toujours pas été libérés, ont été considérés par les Russes comme des criminels de guerre et n'ont retrouvé leur liberté qu'après la mort de Staline, en 1953.

— Dillen pense que Schoenberg a essayé de se faire passer pour un simple soldat de la Wehrmacht mais que les Soviétiques ont eu des soupçons. S'ils avaient découvert qu'il faisait partie des proches de Himmler au sein de l'Ahnenerbe, les Russes auraient aussitôt traité Schoenberg en criminel de guerre. Il aurait eu peu de chances d'échapper à l'exécution.

— Et ça fait longtemps que Dillen le connaît ?

Jack hocha la tête et dirigea le canot vers tribord pour éviter une flaque de varech.

— Schoenberg est venu passer une année sabbatique à Cambridge juste avant sa retraite et ils ont traduit ensemble des inscriptions en grec ancien découvertes à Athènes. Il avait fait des études de lettres classiques avant la guerre et il a terminé son doctorat au Canada. J'étais doctorant quand il

était à Cambridge. J'ai assisté à un de ses séminaires sur les premiers géographes grecs, sa spécialité, et, à la fin, nous avons discuté un peu. Il s'est beaucoup intéressé à mes expéditions de plongée sous-marine. Et il m'a dit que, quand il était jeune, à la fin des années trente, il avait eu le privilège de participer à une expédition en Islande, destinée à la recherche de sites archéologiques. C'était une expédition organisée par l'Ahnenerbe, la Société de l'Héritage des ancêtres. Les Juifs étaient déjà persécutés dans toute l'Allemagne et le racisme était omniprésent. Ça n'a pas dû être une petite virée innocente… Schoenberg a dit à Dillen que son implication dans l'Ahnenerbe était purement scientifique et que, s'il avait rejoint le parti nazi, c'était parce qu'on ne lui avait pas laissé le choix.

— Est-ce que beaucoup d'anciens nazis sont partis au Canada ?

— Pas mal d'anciens prisonniers de guerre ont été autorisés à venir ici après avoir été libérés par les Soviétiques à la fin des années quarante et au début des années cinquante. Beaucoup d'entre eux ont entamé une nouvelle vie et n'ont plus jamais voulu entendre parler de la guerre. Mais d'autres, en particulier d'anciens SS, sont restés de vrais nazis dans l'âme. Contrairement aux prisonniers rentrés chez eux, qui ont vu les ravages de la guerre et participé à la reconstruction, au processus de création d'une nouvelle Allemagne, certains exilés ont continué à vivre dans un monde imaginaire et refusé d'accepter la réalité. J'ai connu d'anciens soldats allemands au Canada qui célébraient encore ouvertement l'anniversaire d'Hitler.

— Tu crois que c'est le cas de Schoenberg ? demanda Costas.

— J'ai du mal à croire que quelqu'un qui affirme avoir eu le « privilège » de travailler pour Himmler ne soit pas nostalgique de cette époque, même s'il prétend n'avoir pas eu le choix. Le véritable objectif de l'Ahnenerbe était de fournir à Himmler de prétendues preuves de la supériorité de la race aryenne, qu'il a ensuite utilisées pour légitimer la Solution finale. Quand tu verras ce vieil homme tout à l'heure, pense aux images du camp de concentration de Belsen et à ce que Maurice a vu dans le bunker. C'était ça, la mission de l'Ahnenerbe. Mais on va devoir garder notre sang-froid, car il a quelque chose à nous dire. Il ne faudrait pas qu'il se ferme comme une huître. On doit l'encourager à parler, au contraire.

— Il va quand même s'attendre à ce qu'on lui pose des questions sur son passé de nazi. J'en ai quelques-unes en tête depuis que j'ai lu ce bouquin. Si on ne lui demandait rien, il aurait peut-être des soupçons.

— C'est vrai, mais il ne faudra pas en faire trop.

— Si j'insistais, tu pourrais te montrer agacé, ce qui l'inciterait peut-être à te faire confiance et à se laisser aller aux confidences.

— Oui, même s'il ne faudra pas non plus tout prendre au pied de la lettre. Mais ça m'étonnerait qu'on ait besoin de lui tirer les vers du nez. Il est très vieux et il habite ici, en reclus, depuis plus de vingt ans. Il vit sans doute de plus en plus dans le passé. En revanche, j'aimerais trouver le moyen de mettre la confrérie du Tigre sur le tapis. Depuis que nous avons fait fermer sa société, il y a deux ans, Shang Yong nous a certainement à l'œil. Et après le revers qu'il a essuyé avec ses tueurs à gages russes, Saumerre pourrait avoir fait appel à lui. Ben croit avoir vu un homme avec un tatouage en forme de tigre à l'aéroport JFK lorsqu'il est arrivé avec Rebecca.

— Et tu soupçonnes Schoenberg d'être de mèche avec Saumerre ?

— C'est juste une intuition. Frau Hoffman le connaît et sait qu'il est encore en vie. Ce sont peut-être les deux derniers survivants du cercle intime de Himmler. Or, il ne faut pas oublier que la famille Saumerre est sur cette piste depuis des années. Si nous avons pu retracer le parcours de Schoenberg, Saumerre y est sans doute parvenu également.

— Tu crois qu'il lui a proposé une sorte de marché ?

Jack réduisit les gaz et laissa le moteur tourner au ralenti pour mieux rassembler ses pensées.

— Voilà ce que je crois : le monde imaginaire dans lequel vivaient les nazis et toutes les absurdités propagées depuis le château de Wewelsburg dissimulaient l'ego surdimensionné et l'ambition coupable de Heinrich Himmler. Mais ce monde était si ancré chez les jeunes gens dont l'esprit avait été perverti par l'Ahnenerbe qu'il doit encore exister au plus profond des derniers survivants. Schoenberg a peut-être vraiment quelque chose de fascinant à nous raconter, comme Dillen en était lui-même convaincu, quelque chose qui a un rapport avec l'Atlantide. Sa quête fervente d'une protocivilisation aryenne pendant ses années de formation a dû le marquer à jamais. Il est peu probable qu'il n'ait pas été influencé par l'Ahnenerbe, par son idéologie, mais aussi par son engouement frénétique, un enthousiasme communicatif qui ne pouvait guère laisser un jeune homme indifférent. Maintenant qu'il est âgé et que tout le ramène à l'époque de sa jeunesse, il a peut-être envie de transmettre cette ferveur. Dans ce cas, c'est ce désir que nous allons devoir exploiter. Mais il y a une autre possibilité, plus inquiétante : Himmler a peut-être orchestré sa fuite et sa propre renaissance par le biais de ses protégés, d'hommes comme Ernst Hoffman.

— Et tu penses que Schoenberg en faisait partie ?

— Je ne sais pas. Ce n'est peut-être qu'un universitaire avec un passé dont il ne voulait pas vraiment, mais si, comme je le crains, Saumerre est passé avant nous, nous allons devoir être vigilants, parce qu'il pourrait, lui aussi, essayer de nous manipuler.

— C'est-à-dire ?

— Nous cherchons la nouvelle Atlantide, l'endroit où les survivants de l'exode de la mer Noire ont gravé des symboles anciens, que les archéologues de l'Ahnenerbe ont découverts et copiés dans la chambre secrète du Wewelsburg. D'après Frau Hoffman, c'était là que Himmler avait bâti son refuge secret. Et c'était la destination de l'U-Boot à bord duquel se trouvaient Hoffman et le virus. L'Atlantide ayant toujours été l'obsession de l'Ahnenerbe, cet endroit bénéficie d'une aura de mysticisme, qui motive peut-être encore les hommes comme Schoenberg. Nous, nous savons qu'un virus mortel y a peut-être été livré à la fin de la guerre et que Saumerre veut s'en emparer à n'importe quel prix. Mais Schoenberg l'ignore peut-être. Il est possible qu'il n'ait jamais été au courant du véritable objectif de Himmler et qu'il veuille seulement réaliser son rêve avant de mourir : dévoiler les racines aryennes de la civilisation.

— Dans ce cas, Saumerre se serait servi de lui ?

— Il lui a peut-être dit de nous fournir toutes les informations dont il disposait. Saumerre veut qu'on trouve cet endroit. Il a des hommes de main, les gangsters chinois de Shang Yong, mais il n'a ni les ressources ni l'expertise nécessaires pour suivre la piste archéologique. Il nous observe et il attend son heure. Dès qu'il en saura assez pour s'organiser et envoyer des hommes avec l'équipement adéquat, il tentera de nouveau d'enlever Rebecca pour m'obliger à révéler l'emplacement du site. C'est pourquoi j'ai demandé à Mikhaïl de retirer Rebecca du lycée et de la garder dans les Adirondacks. Ça ne se reproduira pas.

— Tu indiquerais l'emplacement si ça arrivait quand même ?

— J'ai un plan, déclara Jack avec un regard d'acier.

— D'accord, tu me tiendras au courant, dit Costas en se tournant vers la côte, la main en visière. Je crois que nous sommes arrivés.

Jack vit une plage étroite sur sa droite et l'avant-toit d'une petite maison en bois dans la forêt. Il dirigea le Zodiac vers le rivage, ralentit et se leva. Une main sur la barre, il se cramponna à l'amarre de l'autre pour garder l'équilibre. Il avança dans une petite crique, le long d'une crête rocheuse qui

se jetait dans la mer, et arriva devant un petit dock flottant. Il se rassit, éteignit le moteur et jeta l'amarre à Costas, qui alla l'attacher à un poteau en bois. Puis ils empruntèrent tous deux une jetée branlante, qui menait à la plage.

Jack alluma son téléphone portable et s'arrêta un instant pour lire deux messages urgents : un de Lanowski et un autre de Katya.

— Incroyable ! lança-t-il à Costas. Voilà une info qui fait vraiment avancer les choses ! Lanowski pensait que Platon et Solon faisaient passer des messages pythagoriciens dans leurs textes, tu te souviens ? Eh bien, regarde ça ! Il a trouvé un code dans le texte de Solon, le papyrus de l'Atlantide que Maurice et Aïcha ont découvert dans le désert il y a cinq ans.

Costas lut le message.

— « Un simple code géométrique, assez facile à comprendre quand on sait jouer aux échecs en trois dimensions. » C'est du Lanowski tout craché ! Quand il dit facile, ça veut dire impossible. On dirait qu'il a trouvé une âme sœur en la personne de Solon.

Jack fit défiler le texte.

— Voilà sa traduction du grec ancien : « La prêtresse prophétisa que la nouvelle Atlantide serait fondée de l'autre côté de la mer occidentale, là où le Palladion redevient lourd, et où les deux montagnes forment un col et les deux sommets, les cornes d'un taureau. »

— D'après Lanowski, c'est donc ce que le grand prêtre de Saïs a dit à Solon, avant de lui demander de ne pas l'écrire, parce qu'il s'agissait d'une révélation sacrée.

— Exactement, c'est fantastique ! Tu te souviens du poids du fer météoritique le long de la faille nord-anatolienne, en Atlantide, et de la forme du volcan ? C'est peut-être une façon de dire que la nouvelle Atlantide sera fondée dans un endroit semblable au site d'origine mais, s'il s'agit de la piste que les Atlantes ont suivie, c'est celle que nous allons devoir suivre, nous aussi.

— Tu as aussi un message de Katya. C'est personnel ?

— Non, tu peux le lire. Elle a travaillé sur les symboles de l'âge de la pierre qu'on a vus sur le mur de la grotte de l'Atlantide. D'après elle, il s'agit de signes syllabiques formant deux noms propres. Ça semble incroyable, mais les équivalents les plus proches parmi les noms anciens que nous connaissons sont Uta-Napishtim et Gilgamesh.

— Pas si incroyable que ça, hein, Jack ? L'épopée de Gilgamesh s'est imposée dans cette histoire dès le début.

— Et maintenant nous savons que ces deux personnages ont réellement existé au Néolithique, en Atlantide, murmura Jack. Pour imaginer ce qu'a pu être ce voyage vers l'ouest, vers des sommets jumeaux, où le Palladion était plus lourd, on ne doit pas se représenter des demi-dieux mythiques mais de vrais hommes.

Costas hocha la tête en direction de la forêt.

— Si on veut profiter du peu de temps qu'on a ici, on ferait bien d'y aller.

Sur un lit d'algues longeant la ligne des hautes eaux, d'immenses rondins décolorés, rejetés sur le rivage pendant une tempête, étaient enchevêtrés sur la plage comme pour former une sculpture d'art naturel. Jack et Costas les enjambèrent et gravirent l'escalier en bois qui menait à la maison. Un vieil homme portant un chapeau de paille et un bandana autour du cou les attendait, appuyé sur sa canne. Lorsque Jack lui fit signe, il lui répondit et se dirigea vers la porte de la véranda en invitant ses deux visiteurs à le suivre.

18

Dix minutes plus tard, Jack et Costas étaient assis dans des fauteuils en osier autour d'une table basse encombrée de livres et de documents, une tasse de café chaud à la main. Schoenberg avait retiré son chapeau et soigneusement recoiffé en arrière ses épais cheveux blancs. Grand, mince, les traits fins, il se déplaçait avec une assurance tranquille. Il était difficile de faire cadrer cet hôte sympathique avec le rôle qu'il avait joué, dans le monde où il avait grandi. L'espace d'un instant, Jack songea qu'il avait peut-être tort, que cet homme devait être jugé à l'aune de ce qu'il était devenu, de ce qu'il avait fait de sa vie. Ils avaient échangé quelques politesses, parlé des derniers travaux de Dillen, mais il savait que Schoenberg n'aimait pas les mondanités. Il regarda le porte-documents en cuir marron posé sur la table.

— Cela fait des années que j'attends ce moment ! s'écria le vieil homme avec un accent allemand encore marqué, bien qu'il ait passé plus de la moitié de sa vie au Canada. J'ai enfin l'opportunité de transmettre ce que je sais à la bonne personne.

— James Dillen m'a dit de vous rendre visite le plus tôt possible et j'ai hâte d'entendre ce que vous avez à nous dire, déclara Jack.

— Je sais que vous connaissez très bien le *Periplus Maris Erythraei*.

— Le *Périple de la mer Érythrée* ? En effet, confirma Jack, c'est un guide de navigation en mer Rouge et dans l'océan Indien, écrit en grec par un marchand romain d'Égypte. Ce texte ancien sur l'exploration maritime est un des plus extraordinaires qui soient parvenus jusqu'à nous. Il y a deux ans, nous avons trouvé en mer Rouge une épave romaine qui contenait un immense trésor de lingots d'or destiné à l'Inde. Cette découverte confirme l'existence, décrite dans le *Périple*, d'un commerce important à travers l'océan Indien.

— J'ai suivi le déroulement des fouilles sur votre site Web. C'était vraiment fabuleux ! Vous devez donc connaître le codex de Heidelberg.

— Le *Codex Palatinus Graecus 398*, qui contient le *Périple* ? Oui, c'est une compilation de textes anciens sur la géographie et l'exploration, réalisée aux alentours du x^e^ siècle, probablement dans un monastère de l'Orient byzantin. Mes collègues Maria de Montijo et Jeremy Haverstock sont venus l'examiner avec moi à l'université de Heidelberg. Ils ont procédé à une analyse paléographique complète du texte du *Périple* et Dillen travaille sur une nouvelle traduction.

— Ah ! Il ne me l'a pas dit. On ne communique pas beaucoup depuis que je suis à la retraite.

— Sans doute voulait-il d'abord vous parler du nouveau passage de l'*Iliade* d'Homère, *La Chute de Troie*. Celui-ci provient de la bibliothèque que nous avons mise au jour il y a trois ans à Herculanum. Cette découverte a été un des grands moments de la saison dernière, avec les fouilles sur le site de Troie, où nous avons également trouvé une peinture murale d'un aède appelé Homeros.

— Fascinant ! s'exclama Schoenberg, le regard étincelant. Absolument fascinant ! Votre travail illustre parfaitement la façon dont les véritables chercheurs de l'Ahnenerbe – pas les charlatans ni les imposteurs – envisageaient l'avenir.

Costas plissa les yeux. Jack ne dit rien pendant un instant et se contenta de regarder Schoenberg boire une gorgée de café.

— Pour en revenir au *Périple*, reprit-il, pendant que Costas et moi fouillions l'épave, Maurice Hiebermeyer et son équipe ont mis au jour la maison d'un marchand romain sur le port de Myos Hormos, au bord de la mer Rouge. Et ils ont trouvé un ensemble d'ostraca ressemblant à un brouillon

du *Périple*, qui contenait des digressions. Celles-ci n'apparaissaient pas dans la version finale, celle qui a été copiée par le moine à l'origine de la compilation des textes du *Codex Palatinus Graecus*. Une de ces digressions concernait des légionnaires romains qui avaient fui une prison parthe et marché vers l'est, à travers les montagnes d'Asie centrale, en direction de la Chine. Nous avons donc suivi les traces de ces Romains, qui avaient entendu parler des trésors légendaires de la tombe de Shi Huangdi, le Premier Empereur, et pensaient avoir trouvé une sorte d'Eldorado. Ils ne sont jamais allés aussi loin, mais ils se sont installés près du dernier tronçon de la route de la soie, où leurs descendants vivent encore aujourd'hui.

— Extraordinaire ! Cheveux blonds, yeux bleus ? Des rumeurs circulaient à ce sujet dans les années trente. Himmler voulait trouver des descendants de la race aryenne vivant encore dans des lieux isolés, où la pureté raciale aurait été conservée, comme en Allemagne.

— Cette expédition nous a attiré quelques problèmes, comme d'habitude, grommela Costas. Après avoir affronté la guérilla marxiste dans la jungle indienne, nous nous sommes retrouvés dans la ligne de mire d'un sniper en Afghanistan. Nous avions un adversaire redoutable…

— Une société secrète chinoise, dit Jack, complice. Depuis plus de deux mille ans, elle recherche un joyau légendaire qui aurait été subtilisé par un des gardiens de la tombe du Premier Empereur. La quête de ce joyau est devenue son mythe fondateur, le point de départ d'un culte guerrier. Aujourd'hui, cette société secrète est un véritable cartel criminel, qui trempe dans le trafic d'armes et de drogue et dont le siège se trouve au fin fond du désert du Takla-Makan. Mais trouver le joyau reste sa principale obsession. Celui-ci aurait été volé au gardien en fuite il y a deux mille ans, par un des Romains. Et le leader de la société secrète était persuadé que nous savions où il se trouvait. Il s'agit de la confrérie du Tigre et l'homme chargé de récupérer le joyau est désigné sous le nom de Guerrier-Tigre. Vous en avez déjà entendu parler ?

Schoenberg parut décontenancé.

— Je ne suis qu'un intellectuel ! lança-t-il. Mais vous n'avez rien à craindre. Quand j'étais étudiant à Heidelberg, en 1938, j'ai été sélectionné parmi des dizaines de mes camarades pour participer à une expédition de l'Ahnenerbe au Tibet. Bien sûr, nous avons rencontré de nombreux Mongols. Vous n'aviez rien à craindre. C'est une race faible par nature.

Jack s'adossa à son fauteuil.

— Tout ce que je sais, c'est que j'ai abattu personnellement le dernier Guerrier-Tigre dans une vallée isolée d'Afghanistan. Notre intervention a conduit à l'interruption des activités de la confrérie hors des frontières de la Chine. Aujourd'hui, cette société secrète n'est plus qu'une bande de tueurs à gages. Son leader, Shang Yong, aimerait bien me voir mort, mais toute menace de sa part deviendra inoffensive d'ici une semaine, lorsque la sécurité intérieure de la Chine fera main basse sur son repaire du Takla-Makan. Il ne sera bientôt plus en mesure d'honorer ses engagements envers ses clients. Cependant, ses hommes sont d'excellents tueurs. Et dès qu'il aura compris ce qui l'attend, il les enverra tuer ses clients pour brouiller les pistes.

Schoenberg eut l'air perplexe, mais il changea de sujet, comme s'il n'avait pas entendu ce que Jack venait de dire.

— Vous deux, James Dillen, vos paléographes, vos plongeurs, vous travaillez en équipe ! C'est ce qui me plaît dans vos projets. Ça me rappelle les expéditions de l'Ahnenerbe dans les années trente. Nous réunissions tous nos indices et suivions leur piste jusqu'au Tibet, dans les Andes et en Islande. C'était le bon temps !

— Tout ça pour défendre la cause du nazisme, murmura Costas, pour trouver des preuves de la supériorité raciale des Aryens.

— Nous n'étions pas tous de fervents nazis, répliqua Schoenberg en le toisant. Et puis, nous n'avions pas le choix. Soit nous travaillions pour l'Ahnenerbe, soit Himmler nous mettait sur la liste noire des dissidents qui finissaient à Dachau. Personnellement, je n'ai pris aucun plaisir à faire de la recherche anthropologique, mais mesurer des crânes et photographier des types raciaux ne me paraissait pas bien méchant. Ce n'est que plus tard que j'ai compris à quel point ces travaux renforçaient les théories de Himmler. À l'époque, aucun des chercheurs n'avait la moindre idée des conséquences qu'ils pourraient avoir. Nous étions jeunes. Pour nous, la quête d'une civilisation aryenne perdue, de l'Atlantide, était une aventure extraordinaire. L'Allemagne n'a sans doute pas été la seule nation à recourir à l'archéologie pour retrouver ses racines.

— L'Allemagne a été la seule à recourir à l'archéologie pour justifier l'extermination d'un peuple entier, objecta Costas.

Jack lui lança un regard appuyé, qui n'échappa pas à Schoenberg.

— L'Atlantide, c'est ce dont vous voulez nous parler, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Schoenberg fit une moue méprisante et tourna la tête vers lui.

— Je ne suis pas un apologiste de l'extrémisme nazi, déclara-t-il, mais j'aimerais vous raconter comment c'était. Nous n'étions pas tous des fous et des psychopathes.

— James Dillen a beaucoup d'admiration pour votre expertise en lettres classiques, fit remarquer Jack, impassible.

— J'étais un sain d'esprit prisonnier d'un asile de fous. L'asile, c'était le château de Wewelsburg et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour y passer le moins de temps possible. Chaque expédition était un moyen de s'évader. Aussi mes camarades et moi trouvions-nous toujours de nouvelles raisons de partir. Dès que je quittais le château, je savais que j'allais pouvoir respirer l'air frais des montagnes, voir la mer, explorer de nouveaux horizons.

— L'Atlantide faisait-elle partie de ces expéditions ?

— Il existait plusieurs programmes. Je suppose que vous avez entendu parler de la *Welteislehre*, la doctrine de la glace éternelle. Nous étions censés croire que nos ancêtres nordiques avaient grandi dans un environnement dominé par la glace et la neige. La glace était le patrimoine cosmologique de l'homme nordique. Pendant un moment, j'ai dû enseigner ces absurdités à l'école d'endoctrinement des SS, au Wewelsburg.

Costas s'éclaircit la gorge.

— Avez-vous dit à vos élèves que la doctrine de la glace éternelle était présentée par les nazis comme l'antithèse de la théorie de la relativité, odieuse à leurs yeux pour la simple raison qu'Einstein était juif ? demanda-t-il.

— Encore une thèse totalement fantaisiste, se défendit Schoenberg.

— Si fantaisiste qu'elle a aidé Himmler à se diriger vers la Solution finale, insista Costas.

Jack le fusilla du regard.

— Revenons-en à l'Atlantide, professeur, murmura-t-il. Je vous écoute.

— L'Atlantide faisait partie de ces programmes. Himmler était sous l'emprise de Karl Maria Wiligut. Celui-ci prétendait être le dernier d'une longue lignée de sages, qui lui avaient parlé de cités perdues et de civilisations disparues.

Costas sortit le bloc sur lequel il avait pris des notes.

— Wiligut, ça me dit quelque chose, songea-t-il à voix haute. C'est un nom qu'on n'oublie pas facilement… Ah ! voilà ! Karl Maria Wiligut affirmait que l'ennemi ancestral des Allemands était le peuple juif. Fondateur de la Ligue antisémite. Responsable de la section d'Histoire ancienne du Bureau pour la race et le peuplement. Drôle de nom pour un institut de recherche, vous ne trouvez

pas ?

Schoenberg ouvrit grand les bras.

— C'est un interrogatoire ? demanda-t-il en s'adressant à Jack.

Costas le fixa un instant, puis remit son bloc dans sa poche.

— Continuez, je vous en prie, dit-il.

Schoenberg marqua un temps d'arrêt et poursuivit.

— Dans l'esprit de Himmler, expliqua-t-il, l'Atlantide représentait la civilisation fondatrice. C'était la patrie d'origine des Aryens. Elle avait existé pendant la période glaciaire et, si l'on voulait retrouver sa trace, il fallait chercher en Islande, au Groenland, en Antarctique, et dans les glaciers des Alpes, des Andes et de l'Himalaya, où vivaient peut-être des descendants génétiquement purs des premiers Atlantes. Mais nous, les chercheurs dignes de ce nom, n'étions pas de cet avis. Quand vous avez découvert la citadelle néolithique en mer Noire, vous avez confirmé notre hypothèse. Si elle était bien réelle, l'Atlantide de Platon ne pouvait pas se trouver dans une contrée lointaine. Il s'agissait forcément d'une civilisation disparue de l'Ancien Monde. Les découvertes à propos de l'âge du bronze, des Minoens et des Mycéniens, de Troie, avaient montré que des civilisations entières avaient existé au sein de ce monde. Nous pensions que l'Atlantide en faisait partie et qu'un jour elle serait découverte par un nouveau Schliemann. Cependant, j'étais convaincu que cette civilisation première avait déployé ses ailes. Ma quête personnelle n'était pas de trouver l'Atlantide, mais la nouvelle Atlantide. Les peuples les plus célèbres de l'âge du bronze, les Égyptiens, les Mésopotamiens et les Minoens, devaient peut-être leurs extraordinaires accomplissements à une civilisation pionnière, à des réfugiés de l'Atlantide. Mais en dehors de ces terres bien connues, où les Atlantes avaient-ils pu aller ?

— Avez-vous trouvé des indices dans le codex de Heidelberg ? l'interrogea Jack.

Le regard de Schoenberg s'illumina de ferveur.

— Quand Himmler nous a donné l'ordre d'étudier les textes anciens, je suis allé aussitôt à la bibliothèque universitaire de Heidelberg. Quand j'ai été sélectionné pour intégrer l'Ahnenerbe, j'allais entamer des recherches pour mon doctorat. Ma thèse portait sur un autre périple, le *Périple d'Hannon*, un des autres textes rassemblés dans le *Codex Palatinus Graecus 398*, avec le *Périple de la mer Érythrée*.

— Ces textes sont-ils des originaux ? demanda Costas à Jack.

— Non, répondit Jack. Il s'agit de copies réalisées au X^e^ siècle après J.-C. Jusqu'à ce que Hiebermeyer découvre les ostraca avec le texte du *Périple de la mer Érythrée*, le codex de Heidelberg rassemblait les versions les plus anciennes de ces travaux géographiques. Ceux-ci ont été copiés par un moine à partir d'exemplaires datant de l'Antiquité, qui n'étaient sans doute même pas les originaux.

— C'est justement là que le bât blesse, intervint Schoenberg. Même les moines les plus consciencieux pouvaient se déconcentrer et introduire des erreurs. Et bien sûr, ces erreurs étaient reproduites d'une version à l'autre. Parfois, lorsqu'ils en repéraient une, les copistes essayaient de la rectifier mais, la plupart du temps, ils ne saisissaient pas vraiment le sens original et ne faisaient qu'aggraver les choses. Et c'est encore pire avec les textes traduits. Les moines les plus érudits ajoutaient parfois des commentaires dans la marge pour expliquer une traduction discutable ou clarifier un passage. Pour justifier leurs choix, ils faisaient référence à des sources anciennes, ce qui laisse supposer l'existence de textes désormais perdus.

— Où voulez-vous en venir ? l'interrogea Jack.

— Vous savez quel texte vient après le *Periplus Maris Erythraei* dans le codex de Heidelberg ?

Jack se rappela ce qu'il avait vu à la bibliothèque de Heidelberg avec Maria et Jeremy.

— C'est le *Périple d'Hannon, roi des Carthaginois*, le récit extraordinaire du voyage d'Hannon, au VI^e^ siècle av. J.-C., le long de la côte occidentale de l'Afrique. Folios 55 verso à 58 verso, si ma mémoire est bonne. Je me souviens très bien de l'excellent séminaire que vous avez dirigé sur ce sujet à Cambridge, lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Le *Périple d'Hannon* illustre parfaitement ce que vous venez de dire à propos des problèmes de transcription. Gravé à l'origine sur des tablettes de bronze, sur un pilier de Carthage, il a ensuite été traduit en grec. Mes collègues et moi y avons jeté un œil lorsque nous avons analysé le codex, mais nous n'avons pas eu le temps de l'étudier en détail.

— Moi non plus, au départ. J'ai dû interrompre mes recherches de doctorat lorsque j'ai été recruté par l'Ahnenerbe. Ce n'est que lorsque j'ai été renvoyé à l'étude de textes anciens que j'en ai eu l'opportunité. Mais même si vous l'aviez étudié, vous n'auriez pas vu ce que j'ai vu.

— C'est-à-dire ?

Schoenberg ouvrit le porte-documents en cuir qui se trouvait devant lui et en sortit une enveloppe en kraft.

— Le contenu de cette enveloppe est resté secret depuis la guerre. En avril 1945, tandis que les Russes se rapprochaient, j'ai été contraint d'entrer dans la *Volkssturm*, la milice chargée de la défense de Berlin. Mon unité défendait le secteur ouest du Tiergarten, sous la tour de défense antiaérienne du zoo. Je fais partie de ceux qui ont eu la chance d'être faits prisonniers. Enfin, je ne me suis pas trouvé chanceux à l'époque. Nous avons été emmenés dans un camp de prisonniers de guerre en Sibérie. La plupart de mes camarades qui ont échappé à une exécution sommaire sont morts d'épuisement, de maladie ou de faim. Quand j'ai enfin été libéré, en 1954, je suis retourné en Allemagne pour récupérer ce porte-documents là où je l'avais caché. Puis j'ai profité de la levée des restrictions que le gouvernement canadien avait imposées aux anciens nazis en matière d'immigration pour venir vivre ici. Le Canada avait besoin de main-d'œuvre et, pendant plusieurs années, j'ai travaillé comme bûcheron. Ensuite, j'ai pu reprendre mes études, terminer mon doctorat et entamer une carrière universitaire. Je me suis marié et j'ai eu des enfants – aujourd'hui, je suis arrière-grand-père. Le passé était derrière moi. Je n'avais aucune envie de fournir des informations susceptibles de dévoiler ce que j'avais été et ce que j'avais fait.

— Pourquoi maintenant ?

— Parce que je suis vieux. Quand je suis assis là et que je regarde l'océan en pensant aux marins et aux explorateurs, je me revois dans cette bibliothèque de Heidelberg. Lorsque j'ai ressorti ce vieux porte-documents, il y a quelques jours, j'ai éprouvé la même excitation qu'alors, et je me suis dit que je ne pouvais pas mourir sans en avoir parlé à quelqu'un. C'est là que j'ai appelé mon vieil ami James Dillen. Et si c'est vous que j'ai demandé à voir, ce n'est pas par hasard.

— Voyons cela, dit Costas en se penchant sur ses coudes.

Schoenberg respira profondément et sortit deux feuilles de l'enveloppe. Il les posa l'une sur l'autre sur la table. La première était une photographie A4 en noir et blanc d'un vieux manuscrit.

— Ceci est une photo du folio 23 verso du *Codex Palatinus Graecus 398*, annonça Schoenberg. Comme vous le voyez, le moine a écrit le texte principal en minuscules, c'est-à-dire en bas de casse, et les têtes de chapitre en onciales, c'est-à-dire en haut de casse. Ce détail nous permet de dater le document. Les scribes byzantins n'ont commencé à écrire le grec en minuscules qu'aux alentours du IX^e^ siècle après J.-C. Le codex en est un des exemples les plus anciens. Sur ce folio, vous pouvez voir que le moine a noté des commentaires et apporté des corrections dans la marge de gauche. Et maintenant, regardez ça !

Il souleva la photo. Au-dessous se trouvait une vieille feuille de vélin, jaunie sur le pourtour et froissée en bas.

— C'est une feuille du codex, qui était insérée juste avant la première page du texte du *Périple d'Hannon*. Au XIX^e^ siècle, les premiers traducteurs du codex n'en ont pas tenu compte. On comprend tout de suite pourquoi.

— C'est une feuille blanche, observa Costas.

— En apparence, seulement ! Elle servait de buvard et empêchait l'encre de mauvaise qualité de tacher le verso de la page précédente. Quand je l'ai découverte en 1942, je me suis rappelé avoir vu des feuilles blanches utilisées dans le même but dans d'autres codex. Sur un coup de tête, je l'ai levée devant mes yeux et j'ai regardé le vélin à la lumière d'une lampe torche. J'ai discerné l'empreinte à peine visible du texte principal de la page suivante, à l'envers, et celle, plus lisible, des notes écrites dans la marge, là où la feuille avait été comprimée par la reliure lorsque le codex avait été refermé. C'est impossible à voir à l'œil nu mais, avec une lampe, on peut reconstituer la majeure partie du texte. Ces traces constituent un reflet en tous points fidèle au folio suivant, sauf à un endroit. Après que la page blanche a été insérée, une des notes marginales a été effacée, c'est-à-dire grattée ou frottée avec une solution qui dissolvait l'encre. Mais cette note a survécu au verso de la page blanche.

— De quoi parlait le texte à côté duquel elle se trouvait ? demanda Jack.

— Il s'agissait des premières phrases du *Périple d'Hannon*, qui décrivent la navigation d'Hannon au-delà des Colonnes d'Hercule avec soixante vaisseaux et trente mille personnes. La note effacée se situait dans le prolongement de la ligne où Hannon cite des villes de « Libyphéniciens ». Ces villes ne figurent nulle part ailleurs et n'ont jamais pu être identifiées avec précision, même si deux d'entre elles correspondent sans doute aux comptoirs phéniciens de Lixus et de Mogador, sur la côte atlantique du Maroc.

— Je suis allé au Maroc pendant mon voyage d'études pour chercher des indices de l'exploration phénicienne sur la côte occidentale de l'Afrique, murmura Jack. On ne sait pas grand-chose sur le début de cette période. Continuez.

Schoenberg prit une lampe torche et éclaira le vélin en le tenant à la verticale. Jack vit aussitôt l'empreinte des lettres. Puis Schoenberg déplaça la torche vers l'angle inférieur gauche et fit apparaître des lettres grecques en minuscules, qui composaient des mots bien distincts.

— J'ai déjà traduit cette note, affirma-t-il, mais je suis sûr que vous pouvez la lire dans le texte. C'est tout à fait clair.

Jack fixa le vélin, puis le tint par le bas pour l'empêcher de bouger. Il comprit qu'il regardait le recto de la feuille, où le texte était lisible à l'endroit, et non l'empreinte inversée du verso. Il compta vingt mots répartis sur deux lignes. Costas sortit son bloc et un crayon. Il scruta attentivement la note.

— Bon sang ! s'exclama-t-il. Tu vois ce que je vois ?

— C'est vrai que vous vous appelez Kazantzakis, se souvint Schoenberg. Vous lisez le grec, vous aussi.

Jack avait repéré le mot auquel Costas faisait allusion et, même s'il sentait déjà son cœur s'emballer, il s'efforça de rester concentré. Costas le recopia sur son bloc : Ατλάντίς. Atlantis ! Ce mot ramena aussitôt Jack cinq ans en arrière, lorsqu'il l'avait vu pour la première fois sur un fragment de papyrus trouvé par Maurice Hiebermeyer dans une nécropole égyptienne. Ce papyrus était un texte original du début du VI^e^ siècle av. J.-C., écrit par un voyageur grec, Solon, après qu'il avait rendu visite au grand prêtre du temple égyptien de Saïs. Et c'était ce récit qui avait conduit Platon à raconter, deux siècles plus tard, la légende de l'Atlantide dans un livre sur lequel se

fondaient toutes les hypothèses modernes. Jack essaya d'analyser l'information sans se disperser. Il s'agissait d'une note marginale écrite par un moine inconnu du x^e^ siècle après J.-C. De nombreux moines du monde byzantin devaient connaître Platon et avoir lu l'histoire de l'Atlantide dans le *Critias* et le *Timée*. Jack continua à chercher d'autres sources dans lesquelles le moine aurait pu découvrir ce mot.

— Le mot grec « Atlantis » apparaît pour la première fois dans les *Histoires* d'Hérodote, au v^e^ siècle av. J.-C., rappela-t-il. Mais pour Hérodote, il provenait d'« Atlas » et désignait l'Océan occidental, *Atlantis Thalassa*, la « mer d'Atlas ». C'était la première fois dans l'Histoire que l'océan était appelé « Atlantique » et le moine pourrait avoir utilisé le mot « Atlantis » dans ce sens.

— C'est ce que j'ai pensé au départ, confia Schoenberg. Mais bien que ce mot apparaisse très tôt, chez Hérodote, le nom le plus courant pour désigner l'Atlantique, aussi bien chez les Grecs que chez les Romains, était « océan ». Au premier siècle après J.-C., Pline l'Ancien utilise le mot *Oceanus* dans son *Histoire naturelle*. Bien sûr, les Anciens connaissaient la mer Rouge et l'océan Indien, appelé *Maris Erythraei*, mais il n'y avait pour eux qu'un océan : l'immense étendue d'eau située à l'ouest des Colonnes d'Hercule.

Costas s'adossa à son fauteuil.

— Et si les experts s'étaient trompés ? risqua-t-il. Il se peut qu'Hérodote ait, lui aussi, entendu parler de la légende de l'Atlantide transmise par Solon, du moins en partie. Et qu'*Atlantis Thalassa* signifie en réalité « mer de l'Atlantide » et non « mer d'Atlas ».

— Mais puisque nous avons trouvé l'Atlantide en mer Noire ! s'écria Jack.

— Je ne te parle pas de la première Atlantide, mais de celle qui a été refondée, insista Costas.

— La nouvelle Atlantide ! s'exclama Schoenberg sur un ton triomphal. C'est exactement la conclusion à laquelle je suis arrivé. Vous comprenez maintenant pourquoi j'étais si excité !

Jack se pencha en avant et laissa son regard s'adapter aux traces infimes laissées par l'encre. Au bout d'un moment, il prit le bloc de Costas et recopia les mots grecs : Απο έδωο Νωέ κάί Αλκάέιος άπο Ατλάντίς έπλέυσάν τη δύση βρήκέ μίά νέά πολή Ήεπίγράφη είνάί στο στυλάοβάτη έχ Ρλινη. Puis il les lut à voix haute.

— Outre le mot « Atlantis », fit remarquer Schoenberg, il y a trois noms propres, des noms de personnes. Le second, « Alkaios », était un nom grec assez courant. C'était celui d'Héraclès avant que celui-ci ne devienne un demi-dieu et ne prenne le nom de sa mère, Héra. Quand je l'ai vu, je n'ai pas été surpris, car quiconque songeait aux extrémités occidentales du monde connu, décrites par Hannon, devait avoir les exploits d'Héraclès à l'esprit. C'est là que le héros aurait cueilli les pommes d'or du jardin des Hespérides, les nymphes du Couchant. En revanche, ce qui m'a vraiment intrigué, c'est le premier nom de personne.

— Noé, murmura Costas.

Jack n'arrivait pas à y croire. Noé. C'était impossible…

— Bien sûr, ce nom a été rendu célèbre par l'Ancien Testament des Hébreux, mais il a probablement une origine indo-européenne beaucoup plus ancienne, affirma Schoenberg.

— Jack, tu te souviens de ce qu'on s'est dit sur le ton de la plaisanterie quand on a découvert l'Atlantide, il y a cinq ans ? demanda Costas. Qu'on était peut-être remontés à l'origine de l'histoire de l'arche de Noé ? Que le déluge de la mer Noire aurait pu pousser les Atlantes à organiser un exode, lors duquel ils auraient emmené des couples d'animaux d'élevage, y compris des aurochs géants, qu'ils élevaient à des fins sacrificielles ?

— En ce qui me concerne, je ne plaisantais pas, répondit Jack sans lever les yeux du bloc. C'est extraordinaire ! (Il traduisit lentement la première phrase.) « À partir de là, Noé et Alkaios

d'Atlantide naviguèrent vers l'ouest pour fonder une nouvelle cité. »

— Le mot « *polu* », du grec *polis*, que vous avez traduit par « cité », signifie aussi « Cité-État » ou « État », précisa Schoenberg. Le mot « *apo* », « de », devant « Atlantis », est sans ambiguïté, de même que le mot « *nea* », « nouvelle », devant « cité ». Ils étaient de l'Atlantide et partaient fonder une nouvelle cité. En 1942, je n'ai vu qu'une seule explication rationnelle : le mythe de l'Atlantide remontait à la chute de la Crète minoenne, en mer Égée, vers la fin de l'âge du bronze, au II^e^ millénaire avant notre ère. D'un point de vue géographique, cela avait un sens. Ces deux hommes, Noé et Alkaios, étaient des réfugiés qui avaient traversé la Méditerranée en direction de l'ouest et navigué sur l'océan Atlantique à la recherche d'une terre où fonder leur nouvelle cité. Dans l'Antiquité classique, c'était un scénario plausible. Beaucoup de cités grecques avaient été fondées en Méditerranée occidentale en tant que colonies de la cité mère. Seulement, quand vous avez découvert que l'Atlantide datait du Néolithique, j'ai revu ma théorie. Si la direction de la traversée, de la Méditerranée vers l'ouest, reste la même, le périple est beaucoup plus ancien que je ne l'avais imaginé. Il aurait eu lieu au cours du VI^e^ millénaire avant notre ère.

— À condition que cette note ne soit pas une pure invention de la part du moine qui a copié le texte au Moyen Âge, nuança Costas.

— Il est peu probable qu'un moine ait inventé des faits impliquant un personnage de la Bible, car il aurait pu être accusé d'hérésie, estima Schoenberg. Et puis, la deuxième ligne a achevé de me convaincre.

Jack reprit sa lecture à voix haute.

— « Alkaios fit demi-tour et grava une inscription dans une écriture inconnue sur la colonne. *Ex Pline*. »

— Votre traduction est tout à fait intéressante, murmura Schoenberg. J'avais traduit *stulobate*, ou *stylobate*, par « plaque » ou « stèle », en me représentant un panneau de pierre. Mais « colonne » est une possibilité, s'il s'agit d'une colonne en pierre.

— J'ai dû penser aux Colonnes d'Hercule, dit Jack, mais c'est vrai que ça serait tout à fait logique. Au XV^e^ siècle, les explorateurs portugais érigeaient des colonnes en pierre, des *padrões*, là où ils accostaient, pour revendiquer les terres. Par ailleurs, nous savons qu'Hannon le Carthaginois a laissé un récit de son voyage sur des tablettes de bronze fixées sur une colonne, à Carthage. Et j'ai toujours pensé qu'un jour quelqu'un trouverait une autre colonne indiquant son passage le long de la côte occidentale de l'Afrique.

— Rappelle-toi ce qu'on a vu en Atlantide il y a trois jours, Jack, intervint Costas.

— Il y a trois jours ? s'exclama Schoenberg. Vous êtes retournés en Atlantide ?

Il se pencha vers Jack avec une impatience non dissimulée.

— Vous nous dites ce que vous savez, reconnut Jack, alors nous allons vous dire ce que nous savons. Vous promettez de garder le secret ?

— Bien sûr ! répondit Schoenberg. Évidemment !

— Costas et moi avons pu effectuer une plongée sur le site sous le couvert d'une expertise géologique, confia Jack. La ligne de faille a bougé et nous nous sommes retrouvés dans un volcan en pleine activité.

— Dans un volcan en activité ! répéta Schoenberg, ébahi. Absolument fascinant ! J'aurais aimé pouvoir raconter ça aux plongeurs de l'Ahnenerbe. Mais ils n'avaient pas l'équipement dont vous bénéficiez aujourd'hui. Ils descendaient toujours trop bas. Nous en avons perdu trois lors de notre expédition en Islande. J'étais là. Je les attendais, mais ils ne sont jamais remontés.

Jack jeta un coup d'œil furtif à Costas.

— Nous avons trouvé un temple avec des colonnes sculptées, poursuivit-il. Nous sommes sûrs qu'il date du tout début du Néolithique, au moins neuf mille ans avant notre ère. Ce que je veux dire, c'est que ce peuple était tout à fait capable d'ériger des colonnes en pierre et qu'il en avait même fait une tradition.

— Donc, résuma Costas, si l'on en croit cette note, il y aurait quelque part une pierre avec une inscription.

— Sur la côte de l'Afrique occidentale, précisa Jack.

— Ça réduit le champ de recherches…

Schoenberg prit la feuille de vélin et la regarda attentivement à la lumière du plafonnier.

— Il reste les deux derniers mots, déclara-t-il, dont le troisième nom de personne : « Ex Pline ». C'est une abréviation qui indique que la source de cette note est l'*Histoire naturelle* de Pline. Comme vous devez vous en douter, j'ai immédiatement cherché un exemplaire de Pline à la bibliothèque de Heidelberg et j'ai consulté le chapitre 1 du livre V, qui traite de l'Afrique occidentale et de la limite du monde connu. Comme dans le reste de l'ouvrage, on y trouve pêle-mêle faits réels et mythes, dont un récit du mythe d'Hercule et de l'expédition d'Hannon. Pline mentionne l'empereur romain Claude, la guerre que celui-ci a menée contre un chef de Mauritanie, et la fondation des colonies romaines de Lixus et Traducta Julia, qui doivent correspondre à deux des comptoirs puniques énumérés dans le *Périple d'Hannon*. Mais il n'y a absolument rien qui corrobore cette note. Si le moine y a vu une référence à l'Atlantide, c'était sans doute dans une version antérieure, aujourd'hui perdue. À l'époque, j'en suis resté là. J'étais dans une impasse. Je n'ai pas pu aller plus loin, jusqu'à ce qu'un nouvel élément apparaisse, il y a trois ans.

— Une nouvelle version de l'*Histoire naturelle* de Pline contenant, elle aussi, des notes marginales, comprit Jack.

— Découverte il y a trois ans par Jack Howard et son équipe dans la Villa des papyrus d'Herculanum, en Italie ! s'écria Schoenberg en souriant. Comme je vous l'ai dit, j'ai toujours suivi de près vos travaux.

— Ce bon vieux Claude ! s'exclama Costas. Je savais que vous n'en parliez pas par hasard…

— Claude s'intéressait particulièrement à la Mauritanie, expliqua Schoenberg. Ce pauvre infirme était avide d'exploits militaires propres à consolider sa légitimité en tant qu'empereur. C'est la principale raison pour laquelle il a envahi la Bretagne en 43 après J.-C. Dans le refuge secret que vous avez découvert à Herculanum, où il s'est retiré après avoir simulé sa mort, il a dû penser longuement à sa place dans l'Histoire. Dans sa bibliothèque, vous avez trouvé une copie de l'*Histoire naturelle* de Pline avec une note marginale faisant référence à sa rencontre, dans sa jeunesse, avec Jésus de Nazareth, ainsi qu'un rouleau de Pline, dans lequel on a découvert que celui-ci était avec lui juste avant l'éruption du Vésuve. S'il a fait des ajouts dans la marge – pour faire figurer ce que son vieil ami Claude lui avait raconté –, Pline a également pu mettre une note à propos du séjour de l'empereur en Afrique occidentale. Claude avait sans doute amassé de nombreuses informations lorsqu'il n'était encore qu'historien, avant d'être propulsé empereur contre son gré. Ensuite, son expérience impériale en Mauritanie était venue approfondir ses connaissances. Et enfin, n'oublions pas qu'il était l'auteur d'une histoire de Carthage et qu'il devait donc très bien connaître l'exploration phénicienne le long de cette côte. Il était curieux de tout et, comme Pline, il était friand d'informations que les autres ignoraient.

— Pourquoi avoir attendu trois ans pour prendre contact avec nous ? s'étonna Jack. Pourquoi n'avez-vous pas réagi dès que la découverte de la bibliothèque et de l'*Histoire naturelle* a été rendue publique ?

— Parce que j'ai suivi vos progrès sur votre site Web, répondit Schoenberg. Au début du mois dernier, vos paléographes de Naples ont terminé le livre IV de la copie de Claude. Ils devraient donc être en train de dérouler et de photographier les premiers paragraphes du livre V.

— Bien, dit Jack en consultant sa montre. Nous devons retourner à notre avion. Je passerai un coup de fil à Naples. Si ce commentaire à propos de l'Atlantide se trouve dans la copie de Claude, nous pourrons émettre l'hypothèse qu'il figurait aussi dans une autre copie réalisée par Pline avant l'éruption du Vésuve. Cette deuxième copie pourrait avoir échappé à la destruction dans la villa de Pline ou avoir été envoyée à Rome. Puis, d'une façon ou d'une autre, elle aurait été consultée par notre moine au x^{e} siècle. Dans tous les cas, la présence de cette note dans la copie de Claude suffira à confirmer la source citée par ce moine dans le codex. Et ce sera un grand pas en avant pour nous.

— À votre avis, où cette piste va-t-elle vous mener ? l'interrogea habilement Schoenberg.

— Tout navigateur qui met le cap vers l'ouest au départ de Lixus ou de Mogador est emporté par un courant très prévisible en direction du sud-ouest, vers Cap Juby, avant d'être entraîné vers les Caraïbes.

— Pouvez-vous être plus précis ? insista Schoenberg.

Jack se pinça les lèves.

— Je parierais sur les Caraïbes du Nord, quelque part entre Porto Rico et la Floride. Nous avons aussi une autre piste à explorer, qui sera d'autant plus valable que cette référence à Pline sera confirmée.

— Pourrais-je vous aider ?

— Dès demain, je l'espère. Je vous tiens au courant.

— J'ai encore beaucoup à vous dire sur l'Ahnenerbe. Si nos projets n'avaient pas été contrecarrés par la guerre, nous serions allés beaucoup plus loin. Nous pourrions travailler ensemble.

— Mais j'y compte bien. Dès demain.

Costas se leva.

— Encore une question, dit-il, pourquoi avez-vous retiré cette feuille du codex ? Aviez-vous l'intention de garder cette information secrète ? De la transmettre uniquement à l'Ahnenerbe ? Envisagiez-vous d'organiser une expédition pour trouver cette colonne de pierre ?

— Non, répondit Schoenberg, c'était à cause de Noé. J'avais vu de mes yeux la haine qu'Hitler portait aux Juifs. J'avais été proche des nazis. Des livres étaient brûlés, l'art juif était détruit. Le *Codex Palatinus Graecus* était ma passion et j'avais l'intention de retourner l'étudier après la guerre. Mais je n'étais pas le seul chercheur de l'Ahnenerbe à me documenter à la bibliothèque de Heidelberg. On m'avait à l'œil. L'Allemagne nazie était un État policier. Tout le monde soupçonnait tout le monde. Les hommes que Himmler recrutait comme espions étaient aussi maniaques que lui. S'ils avaient pensé que j'avais quoi que ce soit à me reprocher, ils auraient remué ciel et terre autour de moi. Or, tout ce qui concernait de près ou de loin l'histoire juive devait être détruit. Du reste, j'ai supposé que la note avait été effacée du texte original par un autre moine, qui avait craint que le codex ne contienne des idées hérétiques, des informations sur Noé en contradiction avec le texte de la Bible. Et j'ai pensé que ce moine, tout comme moi, avait voulu préserver le codex, qu'il avait supprimé la note, sans voir l'empreinte laissée par l'encre sur la feuille blanche. Si les espions de Himmler avaient vu ce que j'ai vu, tout le codex aurait été détruit.

— Mais maintenant, il est temps de remettre cette feuille à sa place, déclara Jack.

— C'est bien mon intention, assura Schoenberg. Si vous réussissez, cette feuille apparemment blanche comportant le mot « Atlantis » deviendra peut-être le plus grand trésor de la bibliothèque de

Heidelberg.

Jack réfléchit un instant. Il avait ce qu'il voulait et n'avait plus rien à perdre. Il fallait qu'il sache…

— Vous avez dit que vous étiez proche des responsables nazis. Avez-vous connu l'Oberst Ernst Hoffman ?

Schoenberg pâlit, puis retrouva aussitôt son sang-froid.

— Hoffman ? Oui, je l'ai connu, bien sûr ! C'était un héros de la Luftwaffe, un proche d'Hitler. J'ai dû le rencontrer à Berlin. Je ne me souviens plus très bien.

— Vous l'avez rencontré au Wewelsburg, pour être précis. C'était aussi un des protégés de Himmler, qui a su exploiter sa passion pour le pilotage.

Schoenberg sembla décontenancé.

— Peut-être. De nombreux officiers sont passés par l'école d'endoctrinement du Wewelsburg. Je ne peux pas me souvenir de tous. Et Himmler avait des tas de protégés.

— En effet, dit Jack avec froideur. En fait, à cette époque, vous connaissiez déjà Hoffman. Vous avez fait vos études ensemble à Heidelberg avant la guerre.

— C'est encore un interrogatoire ? Il s'agissait d'une grande université. Je l'ai peut-être connu. Mais ce n'était pas un intellectuel. Il ne s'intéressait qu'aux avions.

— Vous avez eu le même professeur de grec. Hoffman était loin d'être aussi doué que vous dans ce domaine. Cependant, ce professeur s'est rapidement lié d'amitié avec lui. Puis il a été contraint de travailler pour l'Ahnenerbe. Mais il n'a pas pu le supporter. Il s'est mis à boire et à parler. La dernière fois qu'il a été vu, il criait entre deux policiers devant la Maison des horreurs de la Gestapo, à Berlin. D'après la rumeur, il a été dénoncé par un de ses anciens étudiants, qui convoitait son poste de direction au sein de l'Ahnenerbe et s'est vu proposer son bureau dès le lendemain.

— De qui parlez-vous ? Comment savez-vous cela ?

— Avant de venir ici, j'ai visité le château de Wewelsburg avec une guide hors pair : Frau Heidi Hoffman.

Schoenberg s'appuya sur sa canne pour se lever, mais retomba lourdement dans son fauteuil.

— Frau Hoffman, oui. Elle vous a parlé de l'Ahnenerbe ?

— Elle m'a dit beaucoup de choses.

Schoenberg se redressa avec une expression de mépris.

— Il ne faut pas croire tout ce que cette femme raconte. On ne peut pas lui faire confiance. Elle travaillait pour le Lebensborn. Elle s'est même portée volontaire pour se faire féconder par des SS. Le but du Lebensborn était de créer une nouvelle génération d'Aryens. Des rustres forniquant avec des rustres ! Savez-vous que ces gens sont même allés enlever des enfants en Pologne uniquement parce que ceux-ci étaient blonds aux yeux bleus ? Il ne suffit pas d'être blond aux yeux bleus pour être aryen. C'étaient des Polonais, tout de même ! Et la femme dont vous parlez est une putain.

Jack se leva en faisant signe à Costas et se dirigea vers la porte.

— Quand vous avez étudié les textes anciens, exploré les glaciers et les calottes glaciaires, vous ne cherchiez pas uniquement l'Atlantide, n'est-ce pas ? demanda-t-il en se retournant. Le Reichsführer Himmler voulait autre chose, un autre genre de trésor, enfoui dans le passé, redoutable, qui allait lui permettre de fabriquer une arme miracle.

Schoenberg se figea.

— Je suis un intellectuel, Jack. Vous le savez. Si le Reichsführer a eu d'autres rêves, je ne les partageais pas. Ces théories extravagantes ont disparu sur le bûcher funéraire du Reich en 1945.

— Merci de nous avoir transmis vos informations. On reste en contact.

Jack et Costas sortirent et refermèrent la porte derrière eux. Ils traversèrent la véranda et descendirent l'escalier en bois menant à la plage. Puis ils marchèrent en direction de la jetée. La marée montait en déroulant jusqu'à leurs pieds des tapis d'écume, devant de hautes vagues qui mouraient dans un rugissement étouffé. Il était temps de regagner l'avion. Le vent allait bientôt se lever.

— C'était gonflé de parler de Frau Hoffman et de Himmler, dit Costas.

— Je voulais qu'il sache que nous sommes au courant de tout, expliqua Jack, pour le rendre un peu nerveux.

— Quand tu as parlé du Reichsführer, il a repris ce terme sur un ton plutôt respectueux. J'ai trouvé ça assez révélateur.

— C'était pour le tester.

— Il était présent lors de la plongée en Islande.

— Oui, mais je ne suis pas sûr qu'il ait été au courant du véritable objectif de cette expédition. Les personnes mises dans la confidence étaient condamnées à être exécutées. Et je ne crois pas non plus que Saumerre lui ait dit la vérité. À mon avis, Schoenberg n'en sait guère plus que ce qu'il nous a dit. De toute évidence, il ne faisait pas partie de l'équipe qui a découvert le site archéologique des Caraïbes, même s'il a sans doute eu connaissance d'expéditions dans la région. Lorsque Himmler a décidé de s'approprier le site pour en faire un usage personnel, ses hommes ont dû être aussitôt liquidés. Si Schoenberg connaissait l'emplacement de la nouvelle Atlantide, nous ne serions pas là aujourd'hui et le monde ne serait déjà plus tel qu'il est.

— Il y a beaucoup de contradictions chez cet homme, remarqua Costas. C'est un intellectuel qui a subtilisé une feuille dans un manuscrit ancien pour que celui-ci ne soit pas détruit par les nazis. Un ancien responsable de l'Ahnenerbe, séduit par Himmler, mais conscient que ses collègues étaient abjects et que la plupart de leurs théories étaient absurdes. Un aristocrate prussien qui méprise les SS et les rustres. Un père qui craint que ses enfants ne découvrent son passé. Un raciste qui déteste les Polonais et les Chinois. Et si l'on en croit Frau Hoffman, un homme capable de livrer son ancien professeur à la Gestapo.

— Je crois Frau Hoffman, déclara Jack en sortant son téléphone portable. (Il s'arrêta un instant pour passer un appel, puis rattrapa Costas.) J'ai prévenu Ben. La protection de Frau Hoffman doit être renforcée. La première chose que Schoenberg va faire, c'est appeler Saumerre et lui dire que nous avons eu une conversation avec elle. Nous avons besoin d'elle pour mettre au point un antidote à la bactérie. Je suis sûr que le major Penn et ses hommes se réjouiront d'être rejoints par la sécurité de l'UMI.

— Et cette histoire de buvard dans le codex, qu'est-ce que tu en penses ?

— J'ai passé beaucoup de temps à étudier de vieux manuscrits sur vélin avec Maria et Jeremy, et je pense que ces traces d'encre sont authentiques. Ce n'est pas ça qui m'inquiète. Schoenberg se sert de nous. Il veut utiliser nos ressources pour découvrir où mène cette piste.

— L'Atlantide, soupira Costas. Je pensais que c'était de l'histoire ancienne et revoilà ce mot, « Atlantis », qui clignote comme un néon.

— C'est incroyable, murmura Jack en regardant la mer. Absolument incroyable… Si nous parvenons à prouver que les Atlantes ont navigué vers l'ouest, à trouver où ils se sont établis, l'Histoire va encore prendre un tour nouveau.

— Noé et Alkaios ; Uta-Napishtim et Gilgamesh. Tu crois qu'il s'agit des deux mêmes hommes ?

— J'en suis convaincu. Nous savons déjà, d'après l'analyse que Katya a faite des symboles

gravés sur le mur de la grotte de l'Atlantide, que Noé était Uta-Napishtim et qu'Enlil était Gilgamesh. Les noms courts étaient en quelque sorte des surnoms et les autres, des noms protocolaires désignant des chamans. Et il me semble tout à fait logique qu'Alkaios corresponde à Enlil-Gilgamesh. Alkaios était le héros des terres occidentales, le précurseur d'Héraclès. Si, après avoir traversé l'océan, il a fait demi-tour et laissé Noé-Uta-Napishtim dans sa nouvelle Atlantide, Enlil-Gilgamesh a peut-être acquis un statut mythique auprès du peuple de la côte nord-africaine, les « nymphes du Couchant », comme les appelle Pline. À son retour, il a peut-être accosté à Lixus. Là, le peuple l'a assimilé au dieu Alkaios. Avec le temps, il est devenu Héraclès et Pline a utilisé tout naturellement le nom de ce dieu-héros, déjà associé aux portes de l'océan occidental : les Colonnes d'Hercule.

Ils arrivèrent à la jetée. Costas sauta dans le Zodiac. Jack sortit de nouveau son téléphone et grimpa sur un rocher pour améliorer la réception. Quelques minutes plus tard, il redescendit avec une mine réjouie. Il détacha l'amarre et alla reprendre sa position à côté du moteur hors-bord.

— Deux coups de fil et tout concorde ! s'exclama-t-il.

— À qui ? demanda Costas.

— Le premier, à Maria, qui est à Naples. Elle a vu hier matin la même note marginale dans le manuscrit de l'*Histoire naturelle* de Pline retrouvé dans la bibliothèque de Claude. Elle a pensé que c'était une référence à l'Atlantide de Platon. Elle était en train de regarder les images spectrographiques infrarouges de la première partie du livre V quand je l'ai appelée, et elle a pu me lire la note. C'est exactement la même que celle qu'on vient de voir. Exactement ! La source est donc confirmée. Cette note n'est pas une invention du moine. Elle a été copiée à partir des travaux de Pline.

— Et le deuxième ?

— À Dillen. Il a fermé le chantier de Troie hier. Il est de retour à son bureau à Cambridge. Il y avait quelque chose qui me chiffonnait depuis qu'on avait repéré les symboles de l'âge de la pierre en Atlantide. Je savais que j'en avais déjà vus de semblables, pas sur les peintures rupestres du Paléolithique, mais dans un endroit inattendu, et c'est pour cette raison que je n'arrivais pas à me rappeler où exactement. Comme je l'ai dit tout à l'heure, quand j'étais étudiant, j'ai visité les sites phéniciens d'Afrique occidentale. Et lorsque Schoenberg a parlé de Lixus, j'ai eu un flash. Quand j'ai visité cette cité antique, j'ai découvert un grand trou au sommet de l'acropole. Sans doute les Romains avaient-ils récupéré des pierres pour les réutiliser. Au fond du trou se trouvait une pierre beaucoup plus ancienne, usée, apparemment renversée sur le côté. Des symboles à peine perceptibles avaient été gravés à la surface et j'ai supposé qu'ils dataient du début de l'époque phénicienne. J'ai demandé à Dillen de sortir mon rapport de ses étagères et de jeter un coup d'œil à mes photos. Il m'a dit que seuls trois symboles très érodés étaient visibles : un croissant, un V et trois barres obliques. Ceux-ci sont les trois premiers symboles de la grotte de l'Atlantide, que Katya a transcrits par Gilgamesh.

— La colonne mentionnée par Pline ! s'exclama Costas, incrédule. Tu es en train de me dire que tu l'as trouvée il y a plus de vingt-cinq ans ?

— Parfois, la vérité nous saute aux yeux avant même qu'on ne commence à la chercher !

— Ça rend ta théorie très convaincante. Des réfugiés qui se sont lancés à travers l'Atlantique, en mettant le cap vers l'ouest à partir de Lixus et en suivant le courant, ont très probablement accosté dans les Caraïbes.

— Quand on était à bord du *Seaquest II*, en mer Noire, on a parlé des expéditions de Thor Heyerdahl, tu te souviens ? J'étais sûr que, s'ils avaient navigué vers l'ouest au-delà de la Méditerranée, les Atlantes avaient d'abord été entraînés vers le sud jusqu'à Cap Juby, comme

l'équipage de Thor Heyerdahl, avant de traverser l'océan. Et après ma conversation avec Frau Hoffman, j'ai compris que les hommes de l'Ahnenerbe avaient misé sur les Caraïbes et que c'était là que Himmler avait établi son refuge secret. J'ai donc téléphoné au père adoptif de Rebecca, Mikhaïl, pour lui demander de se renseigner sur d'éventuelles activités allemandes dans les Caraïbes avant la guerre, et sur l'arrivée d'U-Boots en mai et juin 1945. Je lui ai dit de prendre contact avec Lanowski pour confronter ce qu'il trouverait avec les indices géologiques et ainsi déterminer la probabilité de l'existence d'un site sous-marin. Il est historien militaire et je sais, pour avoir passé du temps avec lui l'an dernier, qu'il a récemment écrit un livre sur l'importance stratégique des Caraïbes au début de la guerre froide. Tout à l'heure, quand je l'ai appelé, Ben était chez lui, dans les Adirondacks, dans le nord de l'État de New York. Il y a ramené Rebecca pour des raisons de sécurité. Et il me l'a passé. Mikhaïl venait de recevoir des documents des Archives nationales des États-Unis. Il était très excité. Il pense qu'il a trouvé exactement ce que nous cherchons.

— Il t'a donné quelques détails ?

— Ça a un rapport avec les dernières missions de combat contre les nazis. Trois semaines *après* la reddition de l'Allemagne. Au premier abord, on a l'impression que c'est une histoire à dormir debout, sortie tout droit des annales du Triangle des Bermudes, mais elle est bien réelle. Mikhaïl épluche encore les dossiers, mais il va me mettre au parfum dès que je serai arrivé.

— On va dans les Adirondacks ?

— *Je* vais dans les Adirondacks, rectifia Jack en ressortant son téléphone. L'Embraer nous attend à Tofino et va nous emmener à Syracuse, dans le nord de l'État de New York, où je vais louer une voiture. Je devrais être chez Mikhaïl demain matin avant l'aube. Toi, de Syracuse, tu regagneras le *Seaquest II* au large des Bermudes, où tu pourras t'offrir une séance de brainstorming avec ton nouvel ami Lanowski. Dès que nous aurons repéré l'emplacement du refuge nazi, nous devrons rassembler toutes les données géologiques et océanographiques disponibles, et nous informer sur les prévisions météorologiques pour les quarante-huit heures qui suivront. Nous n'aurons pas plus de temps. L'Embraer reviendra me chercher à Syracuse demain soir, après que Mikhaïl m'aura tout raconté, et je te rejoindrai à bord du *Seaquest II* avec Rebecca. Ensuite, cap vers le sud, direction les Caraïbes !

Costas hocha la tête vers la maison en bois. Ils aperçurent le chapeau de paille de Schoenberg à travers la fenêtre. Le vieil homme avait un téléphone portable collé à l'oreille.

— Tu lui as dit où nous allions nous diriger, s'étonna Costas.

— On se sert tous les uns des autres. Saumerre va se servir de lui, tout comme Himmler s'est servi de ses amis de l'Ahnenerbe en leur faisant croire que les expéditions avaient un but archéologique, et en exécutant ceux qui étaient dans le secret dès qu'ils avaient rempli leur mission. Schoenberg est en train de dire à Saumerre que, dès que je saurai où mène sa piste, je reviendrai le voir pour le tenir au courant. Il est persuadé que je vais le faire, car il m'a proposé d'autres informations sur l'Ahnenerbe, à propos d'autres trésors à découvrir. En tant que chercheur et aventurier, il ne peut pas imaginer une seconde que je rate l'occasion de faire de nouvelles découvertes grâce à lui. Et en tant que nazi, il pense que sa diatribe sur Frau Hoffman nous a choqués. Il croit nous avoir convaincus que tout ce qu'elle nous a dit sur Himmler et ses projets n'était qu'un tissu de mensonges. Il aime à se dire que, contrairement à Saumerre, ce qui nous intéresse, c'est l'archéologie et non l'arme miracle. Le Wewelsburg a contaminé tous ses disciples, les universitaires ratés qui formaient le plus gros des troupes de l'Ahnenerbe, les espions, les délateurs, mais aussi les véritables érudits. Assis en face de l'océan, Schoenberg pensait à toutes les quêtes qui restaient à mener. Après tout ce temps, son enthousiasme est intact. Nous nous en sommes servi pour

obtenir des informations, et c'est exactement ce que Saumerre va faire.

— Et tu as vraiment l'intention de lui indiquer le probable emplacement du site ?

— Dès que Mikhaïl m'aura briefé, juste avant de prendre l'avion pour les Bermudes. Comme ça, c'est moi qui contrôle la situation. Il faut provoquer la confrontation. Saumerre risque de s'impatienter et je ne veux pas qu'il nous prenne au dépourvu. Ben pense que les hommes de Shang Yong ne vont pas tarder à trouver la ferme et à deviner que c'est là qu'il a emmené Rebecca. Ils ne la lâchent pas d'une semelle.

Costas jeta un coup d'œil à sa montre.

— On ferait bien d'y aller. Notre pilote nous attend.

Jack démarra le moteur et regarda de nouveau la silhouette qui se dessinait derrière la fenêtre. Schoenberg avait raccroché son téléphone et les observait.

— Une partie de moi aimerait croire qu'il est aussi une victime de la guerre, confia Jack.

— Pense à ce que tu m'as dit avant qu'on n'arrive ici. Aux travaux de l'Ahnenerbe. À la théorie raciale qui a abouti à tout ce que nous connaissons : les cadavres, les morts-vivants des camps de concentration, les corps mutilés du bunker. Ce sont eux, les victimes.

Jack acquiesça en silence. Il accéléra, s'éloigna de la côte et ralentit un instant avant de filer vers l'avion qui les attendait.

— Quarante-huit heures, pas plus.

— Compris.

19
Au-dessus des Bahamas, 3 juin 1945

Le chef d'escadron Peter White se cramponna au volant du Liberator B-24 et s'étira le dos en tirant sur son harnais. Il avait les membres engourdis par plus de trois heures de vol. C'était la première fois qu'il parcourait une telle distance et il n'était pas encore habitué aux particularités qui faisaient d'un avion le prolongement du pilote. Pendant plus de dix-huit mois, avant la capitulation de l'Allemagne nazie, il avait piloté un Lancaster, le bombardier quadrimoteur de l'armée de l'air britannique, au-dessus de l'Europe occupée. Le Lancaster était un instrument de mort et de destruction, mais il avait fini par aimer son avion, se fier à son aptitude à toujours passer entre les tirs antiaériens et les chasseurs de nuit, tandis que les autres bombardiers tombaient en vrille autour de lui. Ses hommes pensaient que c'était lui qui avait de la chance et qu'il les protégerait, alors que les deux tiers de leurs camarades étaient tombés. Ils l'appelaient « Oncle », car c'était un « vieux » de 29 ans. Il savait qu'ils le vénéraient. Leur foi en lui était si forte qu'il s'était porté volontaire pour rempiler auprès d'eux. Mais pour lui, personne ne devait être élevé au rang de dieu, excepté les avions. La relation entre un pilote et son bombardier était impossible à décrire à quelqu'un qui n'avait pas été assis nuit après nuit sur le siège de Satan pour nourrir les flammes de la mort d'une pluie de bombes. Pour les soldats de l'armée de l'air sur le point de mourir, l'enfer n'était pas une vision cauchemardesque, mais le brasier vers lequel ils étaient précipités et qu'ils avaient eux-mêmes contribué à créer.

White se pencha au-dessus du tableau de bord pour regarder la surface scintillante de la mer des Caraïbes, trois mille pieds plus bas. S'il avait aimé son Lancaster, il n'était pas encore attaché au Liberator. Et ce n'était pas seulement à cause de la mauvaise visibilité depuis la cabine de pilotage. Lorsqu'il était arrivé à l'Unité de conversion opérationnelle des Bahamas, deux semaines auparavant, il avait entendu son instructeur qualifier le Liberator de bête irascible, mal dégrossie et lourde à manœuvrer. Il s'était familiarisé assez rapidement avec l'appareil en faisant quelques circuits autour de la base de Nassau, mais c'était la première fois qu'il le pilotait dans le cadre d'une longue mission. Il devait sans cesse rectifier la trajectoire et, lorsqu'il soulevait son casque, le vacarme était indescriptible. Le Liberator était ventru par rapport au Lancaster et à la Forteresse volante B-17. De plus, les baies ouvertes des mitrailleuses faisaient du fuselage une véritable caisse de résonance, qui amplifiait le bruit des moteurs, des hélices et du souffle d'hélice se répercutant dans l'avion. White se réjouissait de pouvoir voler à basse altitude et non à dix mille pieds, comme il l'avait fait en Europe, car le froid aurait été insupportable dans le Liberator. Cependant, après plusieurs heures de vol, il commençait à avoir la bête en main. Elle était comme un taureau mugissant, qui empestait et donnait des coups de patte avant de charger. Il se rendit compte que, pour la première fois, il pensait à son avion au féminin. C'était toujours bon signe. Et il commençait à comprendre pourquoi on lui avait fait piloter le Liberator, avant de lui confier la dernière génération de bombardier, le Defender B-32, qu'il irait chercher dès demain de l'autre côté des États-Unis, à la base américaine de Guam, dans le Pacifique. D'après ce qu'on disait, le B-32 était un appareil luxueux, avec cabine pressurisée. Mais les pilotes qui s'étaient entraînés sur le B-24 n'oublieraient jamais la bête qui sommeillait en lui, et qu'ils allaient bientôt chevaucher dans le tourbillon d'une autre guerre.

— Commandant, deux minutes avant le changement de trajectoire.

White prit la carte marine que lui tendait le navigateur, assis derrière lui. Il s'agissait du capitaine Alan Cook, un Australien. Celui-ci se pencha en avant et lui montra les lignes tracées à la règle au crayon rouge.

— Nous arrivons au-dessus de la pointe nord de l'île de San Salvador, indiqua Cook. À partir de là, on vire à trente-cinq degrés et on descend à cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. À une vitesse de deux cent vingt nœuds, notre passage au-dessus de la cible est estimé à moins de quinze minutes.

White regarda la carte, se rappela les données géographiques qu'il avait mémorisées lors de son briefing à Nassau, et la rendit à Cook. Il augmenta le volume de son micro pour couvrir le vacarme.

— Bombardier, vous avez entendu ? demanda-t-il.

— Cinq sur cinq, mon commandant, répondit une voix traînante à l'accent néo-zélandais. Je suis prêt.

White se tourna vers le copilote, qui lui donna le signal :

— Changement de cap immédiat.

White tourna le volant sans à-coups, poussa le manche à balai et appuya sur la pédale de direction gauche. Lorsque l'avion s'inclina à bâbord, il vit la pointe nord de l'île, derrière les eaux turquoise des Bahamas. Il vérifia les commandes de richesse des quatre moteurs pour s'assurer qu'elles étaient bien sur mélange riche automatique et, après avoir viré de trente-cinq degrés, il redressa l'appareil et piqua légèrement en avant pour amorcer la descente. Puis il tira sur les manettes des gaz pour réduire la vitesse relative. Comme l'avion perdait de l'altitude, il se pinça le nez et souffla pour équilibrer la pression dans ses oreilles. À huit cents pieds, il passa au vol en palier en poussant lentement les manettes des gaz jusqu'à ce que la vitesse relative se stabilise à deux cent trente nœuds à une altitude de cinq cents pieds. Enfin, il équilibra l'appareil, le nez légèrement pointé vers le bas, et regarda les instruments de bord : pression de l'huile, pression du carburant, température de l'huile, température de la culasse, tout était bon.

— Bon, je fais une pause, annonça White au copilote. Elle est à vous pendant cinq minutes.

— Je prends les commandes, dit le capitaine Bill Parker.

White retira lentement les pieds des pédales, sans qu'elles se relèvent, le copilote ayant déjà actionné les siennes. Puis il lâcha le manche à balai, remua ses jambes engourdies et étendit les bras jusqu'à ce qu'ils touchent la vitre du cockpit au-dessus de sa tête. Il respira à fond plusieurs fois. Il mourait d'envie de fumer une cigarette. Il était interdit de fumer dans les bombardiers de la RAF et, dans le Liberator, l'odeur de carburant était particulièrement forte. On racontait des histoires horribles à propos d'équipages américains qui avaient allumé une cigarette et fait exploser leur B-24 en plein vol. White n'avait jamais pris le comprimé de Benzédrine qu'on donnait aux pilotes lors de leur dernier repas avant une sortie en Europe. Chez lui, l'envie de fumer se manifestait au bout de vingt minutes. Mais elle l'aidait à rester vigilant jusqu'à ce qu'il arrive en territoire ennemi, où l'adrénaline et la peur prenaient le relais.

Aujourd'hui, il n'avait pas peur, mais il était à cran. C'était étrange de piloter un avion rempli de bombes cinq semaines après la mort d'Hitler. Pour lui, la fin de la guerre avait été une expérience déconcertante, très différente de ce que son père avait vécu à l'armistice de 1918, lorsque les canons avaient brusquement cessé de tirer. Il avait effectué sa dernière opération six semaines auparavant, en avril. Son Lancaster avait été l'éclaireur d'un raid de cinq cents bombardiers à destination de Brême, qui avait été dérouté vers une forêt infiltrée par des troupes allemandes près du camp de concentration de Bergen-Belsen. Deux jours plus tard, ses camarades et lui avaient largué des vivres et des médicaments à une unité médicale qui essayait d'aider les survivants du camp. Curieusement,

il ne s'était pas réjoui de participer à une mission de secours et non de destruction. Au début de la guerre, sa sœur et lui étaient à Stechford, à Birmingham, pendant le bombardement allemand. Il avait compris alors ce qu'était la guerre totale. Il savait exactement ce que cela faisait de se trouver sous les bombes qu'il avait larguées nuit après nuit au-dessus des villes allemandes. Il était devenu un instrument de destruction et il avait eu l'impression que cette mission humanitaire sonnait faux. En voyant les bûchers fumants du camp de concentration, il s'était dit que les Alliés n'avaient pu empêcher six longues années de guerre. Ce triste constat ne pouvait que hanter ceux dont les bombes auraient pu tomber des années plus tôt sur les camps et les têtes de lignes ferroviaires pour contrecarrer le pire crime de l'Histoire.

En Europe, chaque soldat avait à l'esprit que la guerre contre le Japon n'était pas finie. White avait accueilli avec soulagement son affectation dans le Pacifique pour des opérations secrètes. Il envisageait l'avenir avec appréhension. Jamais il n'avait osé imaginer ce que serait sa vie après la guerre. Même lorsqu'il avait pu voir sa femme et ses enfants lors de ses permissions, il avait vécu le moment présent. Et son bonheur avait été subordonné à la guerre, qui lui avait évité d'avoir à réfléchir sur ce qu'il était devenu et ce qu'il avait fait.

Le jour de la victoire en Europe, un officier supérieur du service de renseignements de l'armée de l'air américaine s'était rendu à la base du Lincolnshire. Il avait montré aux hommes les dernières actualités filmées en Extrême-Orient. White avait vu la guerre en pleine jungle livrée par les armées britannique et indienne en Birmanie, et par l'armée australienne en Nouvelle-Guinée, puis l'horreur des combats menés par les Américains dans les îles, qui avaient conduit à la bataille d'Okinawa. Il avait vu les opérations kamikazes contre les navires américains et britanniques dans le Pacifique. Les Allemands avaient combattu avec un professionnalisme sauvage, mais pas comme ça. L'officier avait prévenu les hommes que, les Alliés ayant atteint le Japon, le conflit allait se transformer en guerre d'usure. Il avait ajouté que les équipages des avions éclaireurs avaient été choisis pour leur expertise en matière de tir de précision, mais aussi parce qu'ils avaient tous largué des Tallboy et des Grand Slam, des bombes de six mille et onze mille kilos qui avaient été utilisées pour détruire les abris de sous-marins et les sites fortifiés allemands. Il avait expliqué aux hommes que l'Amérique avait mis au point une nouvelle génération de bombes, encore bien plus puissantes que les Grand Slam. Larguées derrière le front, elles pouvaient anéantir toute forme de vie dans un rayon de près d'un kilomètre. Leur rôle serait donc de tuer des soldats et non plus des civils, de détruire les forces de commandement et les réseaux d'approvisionnement plutôt que les villes. Avec leurs homologues de la US Air Force, ils entreraient en action avec les nouvelles bombes d'ici à la fin du mois d'août. Ils contribueraient ainsi à mettre un terme à la guerre contre le Japon, avant qu'il ne décime les troupes européennes déjà renvoyées au combat en Extrême-Orient.

White se rappela la dernière fois qu'il avait largué une Tallboy, le flash de l'explosion, l'onde de choc à travers les flammes. C'était la nuit du dernier raid au-dessus de Berlin, avant que les Alliés ne laissent les Russes terminer le travail. Tout le monde savait que Heinrich Himmler avait proposé aux Américains de combattre les Russes aux côtés de la Wehrmacht. C'était aussi pour cette raison que la victoire en Europe sonnait faux. On voyait se profiler une nouvelle guerre, à côté de laquelle les combats contre le Japon s'apparentaient à une opération de nettoyage. Au quartier général du Commandement tactique aérien, White avait vu des cartes de planification stratégique où la moitié du monde était coloriée en rouge, comme si une vague de sang s'apprêtait à déferler en Europe et en Asie pour faire éclater les frontières. Déjà, la mort d'Hitler n'était plus qu'une note en marge de l'Histoire. L'action allait se poursuivre dans le monde entier, où les forces de guerre, qui s'étaient déchaînées au cours des six années précédentes, avaient acquis une vie propre et tous les moyens

nécessaires pour déclencher une véritable apocalypse.

White s'adossa à son siège et s'efforça de ne plus y penser. Ils auraient bientôt atteint leur cible et, dans quatre heures, ils seraient de retour à Nassau. Il regarda son thermos de café, puis le tuyau urinoir fixé à son siège. La dernière fois qu'il avait uriné, il avait entendu les cris indignés du mitrailleur latéral, qui prenait le soleil à travers la soute ouverte et avait reçu le contenu du tuyau en plein visage. C'était un autre défaut de conception du Liberator… Il appréciait d'avoir son ancien équipage avec lui. Ses hommes étaient tous là, à l'exception du mitrailleur de queue, qui avait été démobilisé pour raison familiale après que sa femme avait été tuée pendant les dernières attaques de V2 à Londres. L'officier du service de renseignements américain avait souhaité que la composition de l'équipage reste la même, afin que celui-ci se familiarise plus rapidement avec le B-24. Seulement, le Lancaster avait un équipage de sept hommes et le Liberator en nécessitait dix. En tout, cela faisait donc quatre nouvelles têtes : le copilote, les deux mitrailleurs latéraux et le mitrailleur de queue. White avait sympathisé avec le mitrailleur de queue, le sergent-chef Brown, dès qu'il l'avait rencontré sur le tarmac, à Nassau. Décoré à plusieurs reprises, Brown n'avait pas froid aux yeux. De nationalité anglaise, il avait émigré au Canada trois ans auparavant et rejoint les rangs de la Royal Canadian Air Force. Il était le seul à être déjà monté à bord d'un Liberator. C'était en 1943, lors d'un service avec le Commandement côtier. Il était toujours agréable d'avoir un mitrailleur de queue solide, étant donné ses chances de survie si l'avion était abattu. Les habitués du Liberator appelaient le siège du pilote le « cercueil », à cause des parois blindées qui l'entouraient sur les côtés et à l'arrière. Mais si quelqu'un se trouvait dans un cercueil, c'était le mitrailleur de queue. La tourelle Boulton Paul n'avait aucune ouverture lui permettant de sauter en parachute et sa seule chance était de remonter le long du fuselage, ce qui n'était pas facile, même lorsque l'avion était au sol. Si le moteur prenait feu, les flammes pouvaient lécher le fuselage et le brûler vivant. Lors de raids en Europe, White avait souvent vu des tourelles se détacher de bombardiers en feu et faire une chute de dix mille pieds avec le mitrailleur coincé à l'intérieur. Il s'était juré que, si un jour il devait donner à son équipage l'ordre de sauter en parachute mais ne parvenait pas à faire sortir le mitrailleur de queue, il resterait à bord et s'écraserait avec son avion. Ce pacte avec le destin l'avait toujours rapproché de ce membre essentiel de l'équipage.

— Quoi de neuf en bout de queue, Charlie ? demanda-t-il en appuyant sur le commutateur de transmission.

— Je vous en prie, appelez-moi Charles, commandant.

White sourit, amusé.

— Vous voyez quelque chose d'intéressant ?

— Rien à part ces trous bleus dans les récifs. Il y en a des centaines.

— Est-ce qu'on sait de quoi il s'agit ?

— Certains sont incroyablement profonds, répondit Brown. J'ai passé une semaine à Nassau avant votre arrivée. Le commandant de station a découvert que j'étais un grand pêcheur. Il m'a emmené à l'archipel d'Andros à bord d'un Catalina. Nous avons atterri sur l'eau et pêché assez de poisson pour tous les mess de la base. Les autochtones bahamiens sont terrifiés par ces trous bleus. Ils disent qu'ils aspirent les pêcheurs et les enfants qui s'en approchent. Ils croient qu'ils abritent des monstres et que, lorsqu'on voit un tourbillon, c'est qu'il va y avoir un ouragan. Le commandant de station, qui est géologue, pense qu'il y a une part de vérité dans ces croyances : lorsque la marée monte, il y a un effet de vortex, parfois exacerbé par un vent de mer qui accroît la houle au-dessus du trou. Quand nous avons perdu de l'altitude tout à l'heure, j'ai vu un trou avec un tourbillon blanc au centre.

— Si vous voyez un monstre, faites-nous signe. Ça nous fera un peu d'animation…

White se pencha sur la gauche et regarda la mer derrière l'avion, dans l'espoir de voir le trou que Brown avait repéré, mais il n'aperçut qu'un banc de récifs turquoise au milieu d'une immense étendue bleue. Lors de sa dernière sortie au-dessus de Berlin, il avait vu une tout autre sorte de vortex. Contrairement aux autres avions éclaireurs, ce n'étaient pas des fusées éclairantes qu'il avait larguées, mais des milliers de bandes de papier d'aluminium, qui avaient trompé les radars allemands. Tandis que les immenses projecteurs balayaient la nuit, il avait regardé les bandes d'aluminium tournoyer autour de lui en montant vers le ciel, comme s'il se trouvait dans l'œil d'un cyclone. Devant lui, un Lancaster avait été abattu et son avion avait chuté de plusieurs centaines de pieds dans le vide créé par l'explosion. Cette chute libre dans un tourbillon argenté avait été terrifiante. White et son équipage se trouvaient juste au-dessus d'une immense tour de défense antiaérienne, une forteresse semblable à un château médiéval située à côté du zoo de Berlin. L'officier chargé du débriefing leur avait dit que des dizaines de milliers de Berlinois étaient venus chercher refuge dans cette tour pour échapper au bombardement et à l'attaque imminente des Russes. Ce que White avait vu, c'était peut-être la chaleur de cette masse humaine qui montait et s'échappait du toit de la tour. Cette image était restée gravée dans son esprit. Elle lui rappelait les peintures médiévales de l'*axis mundi*, ce lien entre le ciel, la terre et l'enfer. Seulement, ce vortex n'était pas un tunnel qui entraînait les âmes vers le paradis, mais un entonnoir qui avait failli l'aspirer jusqu'en enfer.

— Cinq minutes, commandant, annonça le copilote. Je garde les commandes pour l'attaque ?

White se redressa sur son siège. Il reposa les pieds sur les pédales et les mains sur le volant. Il se sentit brusquement épuisé, mais s'ébroua et se concentra sur le tableau de bord.

— Il vaut mieux que je les reprenne, sinon les officiers de l'US Air Force penseront que nous avons pris ce vol à la légère.

— Bien, commandant. Quand vous voulez.

— J'y suis.

White sentit immédiatement l'avion se rebiffer contre lui. Il s'ajusta progressivement, jusqu'à ce que son âme rencontre celle de la bête.

— Un vent de nord-est est en train de se lever, indiqua Parker. Et nous volons suffisamment bas pour sentir le vent de surface.

L'avion se stabilisa et l'aiguille de la boussole reprit sa position à trente-cinq degrés. White accéléra en écoutant les sons harmonieux et parfaitement synchrones des quatre moteurs. Il se tourna vers Parker. C'était un bon copilote. Ayant servi en tant que mécanicien à bord d'un Lancaster, il avait un don pour lire dans les pensées du pilote et décrypter sa relation avec son avion. White se sentit en confiance. Quelles que soient les opérations qui les attendaient dans le Pacifique, les nouvelles recrues s'intégreraient sans mal dans l'équipage. Dans cet espace confiné où régnait un vacarme infernal, tout ce qui comptait, c'était leur survie à tous. Seul le présent importait.

Le navigateur tapa sur l'épaule de White.

— Nous sommes à cinq minutes de la cible, commandant.

— Bien, je descends à deux cents pieds.

White sentit son pouls s'accélérer. L'avion piqua et se redressa une minute plus tard. L'air était plus dense et il y avait davantage de turbulences. Le Liberator semblait cahoter sur les vagues comme une voiture sur des pavés. La plupart des membres de l'équipage n'avaient ni siège ni harnais de sécurité. Un impact brutal pouvait leur être fatal. White regarda les moutons sur la mer, de plus en plus proches. Le Liberator était un appareil solide et fiable, dont le rayon d'action était supérieur à

celui du Lancaster ou de la Forteresse volante. Il avait été rapidement adopté par le Commandement côtier de la RAF comme avion anti-sous-marin de longue distance. Cependant, contrairement aux autres piliers du Commandement côtier, le Catalina et le Sunderland, il n'était pas amphibie. De plus, en cas d'amerrissage forcé, il avait beaucoup de handicaps : des ailes hautes, un fuselage ventru et un nez lourd, susceptible de s'écraser lors de l'impact si le pilote n'équilibrait pas l'appareil en abaissant la queue, ce qui n'était pas toujours possible lors d'un amerrissage d'urgence. White serra le volant. Ils ne pouvaient pas amerrir et, à cette altitude, ils ne pouvaient pas sauter en parachute. Il n'avait pas droit à l'erreur. Mais c'était une mission d'entraînement. Personne ne leur tirait dessus. Tout allait bien se passer.

— J'ouvre la soute à bombes, commandant ? demanda le bombardier.

— Affirmatif, répondit White. Ouvrez la soute à bombes.

Il entendit les portes coulisser et sentit la résistance de l'air s'accroître. Le vacarme à l'intérieur du fuselage devint encore plus assourdissant. Ils transportaient trois grenades sous-marines d'une tonne qui avaient la forme de barils de pétrole. En général, elles étaient larguées au-dessus de sous-marins immergés à grande profondeur, mais il s'agissait de grenades à pression, conçues pour exploser à une profondeur de seulement trente pieds. C'était une véritable révolution dans la conception des attaques anti-navires. Les bombes et les torpilles, qui avaient été les armes anti-navires classiques de la guerre, percutaient les parois blindées des navires, tandis que les grenades sous-marines pouvaient exploser sous la coque, plus vulnérable. Le bombardier s'était entraîné au sein de l'Escadron 617 avec les bombes à ricochet qui avaient été déployées lors du célèbre raid de la RAF sur les barrages allemands de la Ruhr. Ils allaient essayer d'appliquer la même technique, laquelle n'avait encore jamais été testée sur un navire. En son for intérieur, White se disait que cet exercice visait seulement à maintenir l'équipage en forme avant qu'il ne passe aux choses sérieuses dans le Pacifique.

Parker tendit la main vers le tableau de bord et tapota sur la boussole.

— On dirait qu'elle est détraquée, remarqua-t-il.

White se rappela ce que l'officier de briefing leur avait dit.

— Ça doit être à cause des perturbations magnétiques observées près de la ligne de faille, au nord de San Salvador, dit-il. Au moins, nous sommes au bon endroit. (Il plissa les yeux dans le soleil et évalua sa position entre les montants métalliques du pare-brise du cockpit.) Nous allons devoir voler à l'estime. Ouvrez l'œil ! Nous ne sommes plus qu'à quelques minutes de la cible. Bombardier, en position. Mitrailleurs, à vos armes. Quand nous aurons largué les grenades, je ferai demi-tour pour que vous puissiez vous entraîner à tirer sur ce qu'il restera de ce dragueur de mines.

— Dites plutôt « pour qu'on rigole un peu », commandant ! rectifia Brown.

— Comme vous préférez, Charles ! lança White en souriant.

Sans la boussole, il avait l'impression d'être comme ces marins de l'Antiquité qui naviguaient sur un océan inconnu, comme si la bête qu'il chevauchait était un courant invisible l'emportant inexorablement vers sa destination. Il chercha des yeux le seul talisman qu'il eût jamais porté, un petit pendentif en métal, en forme de papillon, que sa fille de 8 ans lui avait donné lors d'une permission, après sa première période de service. Il avait raconté à la fillette que, lors d'un raid en plein jour, son avion était monté au-dessus des nuages, qui, dans le soleil étincelant, lui avaient évoqué des ailes d'anges, comme s'il avait été emporté directement au paradis sans être mort. En revanche, il ne lui avait pas dit que ces mêmes nuages étaient criblés de projectiles antiaériens, que d'autres avions étaient tombés en flammes tout autour de lui, ni que les Tallboy larguées sur les cibles invisibles avaient créé de gigantesques nuages noirs, qui avaient déchiré les blancs, comme si

le feu de l'enfer avait transpercé le paradis. Sa femme lui avait promis de prier chaque soir pour que ces anges lui ouvrent un passage à travers les balles et les obus, afin qu'il rentre sain et sauf à la maison. Au terme de sa dernière mission, White était allé chercher le papillon dans son avion. Mais en chemin, il avait vu le nouveau pilote, un jeune homme qui ne devait pas avoir plus de 19 ans et aurait besoin de beaucoup de chance. Lorsqu'ils s'étaient croisés, le jeune homme l'avait salué avec un sourire enjoué. À cet instant, White s'était dit que le papillon était là où il devait être. Il l'avait laissé sur le tableau de bord de son Lancaster. Il posa les yeux sur la boussole, où il était autrefois accroché, et songea à sa dernière permission, juste avant de se rendre à Nassau. La dernière nuit, il avait regardé sa femme et sa fille dormir, puis il était parti. Le papillon lui avait porté chance, mais il aurait bientôt besoin d'un nouveau talisman, pour une nouvelle guerre.

— Mauvaise nouvelle, commandant, annonça le mitrailleur avant, accroupi derrière les mitrailleuses Browning jumelées de la tourelle avant, au-dessus du bombardier. Un sous-marin vient de faire surface droit devant. Il est à environ un kilomètre, juste avant la zone bleu clair qui doit correspondre au bord du récif. Il semble se diriger vers l'ouest, en plein sur le récif. Il doit y avoir un passage.

White grommela. Il ne devait y avoir aucun navire dans la zone de tirs réels. Ça ne pouvait pas tomber plus mal. Il se redressa pour essayer de voir par-dessus l'imposante tourelle avant, puis inclina légèrement l'appareil à bâbord. Il scruta l'horizon et, ne voyant que des moutons à la surface de l'océan, envia la vue exceptionnelle du mitrailleur avant. Soudain, à environ cinq degrés à tribord, il aperçut le sous-marin, tel un éclat de verre sombre au-dessous de la ligne d'horizon. Le navire cible n'était toujours pas visible, mais il ne devait pas être loin. Qu'est-ce qu'un sous-marin pouvait bien faire ici ? La désignation de la zone avait été effectuée seulement deux semaines auparavant. Il était possible qu'un sous-marin revenant d'une longue patrouille n'ait pas reçu le message d'avertissement. Mais ça n'avait pas de sens. La guerre côté Atlantique était finie depuis des semaines et il était inutile que des sous-marins restent immergés et hors contact radio. Le Liberator allait survoler l'intrus dans moins d'une minute. Il fallait prendre une décision. Ils allaient attendre que le sous-marin s'éloigne et revenir plus tard. White allait envoyer immédiatement un message radio à la base de Nassau pour l'en informer.

— Quelqu'un arrive à voir de quel type de sous-marin il s'agit ? demanda-t-il en parlant le plus près possible de son micro pour couvrir la vibration du moteur.

Parker détacha son harnais, se leva et regarda au loin avec ses jumelles.

— En tout cas, ce n'est pas un U-Boot type VII, déclara-t-il. Le kiosque est trop gros.

— Ça ne risque pas d'être un U-Boot, Bill ! La guerre est finie.

— Désolé, commandant. J'ai fait mes premières opérations au Commandement côtier. Pour moi, U-Boot est synonyme de sous-marin. Celui-ci doit être américain.

— Bien. Navigateur et radiotélégraphiste, déterminez notre position et transmettez-la par radio à Nassau immédiatement. Nous enverrons un autre message quand nous survolerons le sous-marin et que nous verrons son code de reconnaissance. Ça va barder, mais on laissera le commandant de station régler ça avec l'US Navy.

— Le signal ne passe pas, commandant, dit le radiotélégraphiste. Il y a des interférences électromagnétiques. Même problème qu'avec la boussole.

— Bien reçu, maugréa White. Navigateur, pouvez-vous estimer la position du sous-marin ?

Le navigateur indiqua aussitôt les coordonnées. White les répéta plusieurs fois à voix basse. Désormais, il voyait clairement le kiosque et le sillage du sous-marin. Après avoir surgi des profondeurs, celui-ci naviguait lentement au-dessus du récif.

— Un trou bleu, commandant ! s'écria le mitrailleur avant.

— Et alors ? l'interrogea White.

— Le sous-marin se dirige vers un des trous bleus du récif. On voit une tache sombre dans l'eau claire. C'est un très grand trou, deux fois plus grand que le sous-marin.

White observa la scène. Mais qu'est-ce qui se passait ici ? Le copilote regardait toujours à travers ses jumelles.

— Il y a quelque chose qui cloche, dit-il. Ce n'est pas un sous-marin américain. Ma dernière mission a été le bombardement de la base sous-marine Valentin, en mer Baltique. Alors je sais de quoi je parle. Et maintenant que je vois le kiosque, je n'ai plus aucun doute. C'est un U-Boot allemand type XXI.

Un U-Boot… White n'arrivait pas à y croire. Il savait que ce qu'il restait de la flotte d'U-Boots avait été détruit lors du bombardement ou sabordé après la capitulation. Mais les types XXI bénéficiaient d'une technologie plus avancée que n'importe quel autre sous-marin. Les Alliés avaient dû essayer d'en garder quelques-uns intacts. Celui qui se trouvait là, au large des Bahamas, était peut-être un de ces anciens U-Boots récupérés par l'armée américaine ou britannique. Si seulement ils parvenaient à établir un contact radio ! Mais il y avait une autre possibilité. On racontait que, juste avant la fin de la guerre, des U-Boots avaient transporté, via la Baltique et les ports norvégiens, des dignitaires nazis et leur butin vers une destination secrète en Amérique latine. L'équipage du Liberator allait peut-être avoir affaire à un franc-tireur, à un nazi fanatique qui n'avait pas accepté la capitulation et continuait la guerre à sa façon. White frémit. Il était trop tard pour s'éloigner, pour se mettre hors de portée. Ils allaient devoir aller jusqu'au bout.

— Commandant ! cria le mitrailleur avant. Ils servent les canons !

White se figea. Il fixa le sous-marin, désormais à moins de mille mètres, et s'efforça de se remémorer les caractéristiques techniques du type XXI. Il devait y avoir deux tourelles sur le kiosque avec deux canons antiaériens jumelés de vingt millimètres. Et un canon de cent cinq millimètres sur le pont avant. Un seul impact pouvait pulvériser le Liberator. Il y avait sans doute des mitrailleuses, des MG-42, montées sur la rambarde du kiosque. White plissa les yeux dans le soleil. Les tubes des canons du pont et du kiosque auraient dû être clairement visibles, mais ce n'était pas le cas. Il en comprit aussitôt la raison. Ils étaient dirigés contre eux ! Il vit des flashs, comme des signaux en morse, et les traînées rouges d'obus traçants qui passèrent à deux doigts du cockpit.

— Commandant ! Ils tirent sur nous !

Ils allaient survoler le sous-marin dans quelques secondes. White pouvait user de manœuvres dilatoires, tenter une sortie en vrille, ou opter pour la riposte.

— Feu ! cria-t-il. Bombardier !

— Descendez à cent cinquante pieds, commandant ! répliqua le bombardier.

Le Liberator plongea et les Browning jumelées surgirent de la tourelle avant dans une cacophonie épouvantable, avant d'envoyer une salve de balles traçantes en direction du sous-marin. L'avion fit une embardée. White entendit une série de projectiles percuter l'aile bâbord. Il s'efforça de redresser l'appareil en regardant les balles traçantes du mitrailleur avant pour ne pas perdre la cible de vue. Elles touchèrent la coque du sous-marin et plusieurs hommes rassemblés autour du canon de pont, qui furent propulsés par-dessus bord. Ils n'étaient plus qu'à trois cents mètres.

— Redressez, commandant ! cria le bombardier. Redressez ! Bombes larguées !

L'avion remonta brusquement à trois reprises, à une seconde d'intervalle, au rythme du largage des grenades sous-marines, qui tournoyèrent dans le vide pour s'abîmer dans l'océan et rebondir vers le sous-marin. White s'efforça de rééquilibrer l'avion, dont le centre de gravité ne cessait de se

déplacer. Quelques secondes plus tard, ils passèrent au-dessus du sous-marin. Le mitrailleur de queue ouvrit le feu avec ses Browning quadruples. L'avion piqua avec un mouvement de lacet. White parvint à redresser le nez, mais l'oscillation latérale se poursuivit. Que se passait-il ? Il se rappela que l'aile bâbord avait été touchée. Il tourna la tête et, à cet instant, une série de secousses ébranlèrent l'appareil. Il regarda de nouveau le tableau de bord.

— En plein dans le mille, commandant ! cria le mitrailleur de queue. Le canon de pont tire toujours, mais la troisième grenade a pulvérisé la proue. Le sous-marin sombre dans le trou bleu. Je pourrais jurer qu'il a lancé une torpille. Les deux autres grenades ont explosé au bord du trou, et les parois s'effondrent autour de lui.

White se rendit à peine compte de ce qu'il venait de dire. Maintenant que les Browning s'étaient tues, il entendait parfaitement les moteurs, qui vibraient de façon discordante avec un bruit terrifiant, répercuté par la surface de l'océan. Il tourna de nouveau la tête pour avoir la confirmation de ce qu'il avait vu quelques instants auparavant. L'aile bâbord était en lambeaux au-delà du moteur extérieur et l'hélice se disloquait. Le moteur était en feu. White savait quel était ce bruit. Des pilotes qui avaient survécu après avoir sauté en parachute d'un bombardier abattu le lui avaient décrit.

C'était le râle de l'avion…

Il coupa le moteur et activa l'extincteur, sans parvenir à éteindre le feu. Il fit ronfler le moteur bâbord intérieur pour compenser et tenta un virage sur l'aile, mais l'avion se mit à tournoyer. Désormais, l'océan était dangereusement proche, à moins de cent pieds. Ils perdaient de l'altitude et White ne pouvait rien y faire. Il n'osa pas pousser les autres moteurs pour essayer de remonter, car cette manœuvre aurait accru le mouvement de lacet et ils auraient fait des tonneaux jusqu'à ce qu'ils s'écrasent en pleine mer. Il n'avait qu'une option : l'amerrissage forcé. Il éteignit les turbocompresseurs et mit les trois moteurs en état de marche au ralenti. Il regarda la vitesse relative de l'avion : cent trente nœuds. L'amerrissage était possible. Au dernier moment, il tirerait sur le manche à balai pour cabrer l'avion et éviter que le nez et le cockpit fragiles ne se pulvérisent au contact de la surface.

— Le réservoir de l'aile bâbord est en feu ! s'exclama le mitrailleur de queue.

White vit un obus tiré par le canon de pont du sous-marin passer à côté de lui. Il se retourna juste au moment où le moteur bâbord extérieur se mit à cracher de longues flammes et une épaisse fumée noire. Il sut avec une certitude angoissante que les flammes allaient lécher le fuselage et embraser la queue. Il se rappela son vœu de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour sauver le mitrailleur de queue. S'il amerrissait sur l'arrière de l'appareil, peut-être parviendrait-il à mouiller la tourelle à temps. Tout n'était pas perdu. Il fallait le maximum de poids à l'arrière.

— Préparez-vous à l'amerrissage ! cria-t-il. Dégagez du nez ! Tout le monde à l'arrière !

Il pensa à ce que le formateur lui avait recommandé en cas d'amerrissage forcé : dire plusieurs fois les coordonnées afin que les survivants puissent transmettre leur position par radio dans le canot de sauvetage. Il passa un appel d'urgence à tout l'équipage. Les chiffres tournaient en boucle dans sa tête depuis que le navigateur les lui avait indiqués. Il les répéta d'une voix claire et distincte sans discontinuer :

— 242446 nord, 742799 ouest. 242446 nord, 742799 ouest.

Soudain, un souffle d'une extrême violence le poussa contre son siège et une traînée rouge lui passa devant les yeux. Un sifflement insupportable lui écorcha les oreilles. Il regarda à sa droite. Le copilote était toujours assis à côté de lui, mais sa tête et tout le haut de son corps avaient disparu. Le trou dans le cockpit sembla s'agrandir au fur et à mesure que l'avion se rapprochait de la surface. Au moment de l'impact, White eut l'impression de bouger au ralenti, comme si le temps lui-même avait

freiné. Lorsque les vagues s'engouffrèrent sous les pieds du copilote, il tendit la main pour toucher l'écume et sentir la chaleur de l'eau. Il s'en irait à la nage quand ses hommes reviendraient. Il retirerait son gilet de sauvetage et sa tenue de combat, et il nagerait en s'enfonçant dans les profondeurs de l'océan, heureux d'avoir survécu. Il savait qu'il pouvait enfin se laisser aller. La guerre était terminée.

Il regarda devant son siège et vit ses jambes pendre au-dessus du trou. Ce n'étaient plus que des moignons déchiquetés et ensanglantés, d'où sortaient des os brisés. Il se pinça les lèvres. Encore un défaut du Liberator… Il fallait un blindage sous les pédales. Il en parlerait à ses supérieurs quand il rentrerait.

Il se sentit tomber en avant. L'avion était en train de couler. Il fallait qu'il fasse quelque chose, et vite. Il avait la tête horriblement lourde, mais il leva les yeux et regarda la boussole, où il avait accroché le petit papillon en métal dans son Lancaster. Il revit son talisman et sourit. Ses anges veilleraient sur lui. Il allait s'en sortir…

Il sombra dans les ténèbres.

20
Monts Adirondacks, État de New York, de nos jours

Jack mit le 4x4 de location en pleins phares. Il venait de quitter la route pour emprunter l'allée de gravier qui menait à la ferme. Il était parti la veille de Vancouver avec Costas, à bord de l'Embraer de l'UMI, et arrivé de nuit à l'aéroport de Syracuse, dans le nord de l'État de New York. Cela faisait un peu plus de deux heures qu'il roulait. Le pilote de l'Embraer avait ensuite conduit Costas jusque dans les Bermudes, où le *Seaquest II* mouillait en attendant de mettre le cap vers le sud en direction des Caraïbes. Il reviendrait chercher Jack à Syracuse plus tard dans la journée. Celui-ci aurait donc tout le loisir de se concentrer sur ce que Mikhaïl avait à lui dire, à propos des U-Boots vus dans les Caraïbes au cours des semaines qui avaient suivi la capitulation nazie, en mai 1945. Toutes les pistes que Frau Hoffman et Schoenberg, l'homme de l'Ahnenerbe tapi en Colombie-Britannique, lui avaient indiquées semblaient aboutir dans les Caraïbes. Apparemment, c'était là, sur le site d'une nouvelle Atlantide datant de plus de sept mille ans, que les hommes de Himmler avaient bâti leur installation secrète. Cela représentait tout de même des milliers de kilomètres carrés d'océan à explorer, dont de nombreux îlots et récifs non répertoriés. Malgré tout, Jack espérait que Mikhaïl pourrait lui fournir des informations lui permettant de localiser l'emplacement du site. Pendant ce temps, les hommes de Saumerre allaient se rapprocher, l'espionner, attendre et peut-être perdre patience. Il savait qu'il ne les retiendrait pas longtemps et que sa seule chance était d'arriver très rapidement sur le site. Ce qu'il allait apprendre de la bouche de Mikhaïl serait peut-être décisif.

Il arrêta le véhicule au milieu de l'allée, puis il éteignit le moteur, ouvrit la portière et descendit de voiture pour profiter un instant du silence. Dans les premières lueurs de l'aube, il distingua des volutes de brume entre les cèdres alignés de part et d'autre de l'allée. La forêt s'étendait de tous côtés et grimpait sur les contreforts des Adirondacks. Il se rappela le calme surnaturel de cet endroit, situé à plus de trente kilomètres de la ville la plus proche et isolé des autres fermes par d'épaisses zones forestières. Il entendit au loin les glapissements et les hurlements d'une meute de coyotes de l'Est. Il en eut des frissons dans le dos. Pendant la semaine qu'il avait passée ici, six mois auparavant, il avait fait de longues randonnées dans les collines des Adirondacks avec Mikhaïl et Petra. Ils avaient tous trois eu beaucoup de mal à suivre Rebecca. Il inspira profondément et savoura l'air frais du matin. Rebecca… Elle était là, elle aussi, avec Jeremy. Elle savait qu'il allait venir, mais il espérait qu'elle n'était pas encore réveillée. Il remonta dans le 4x4 et redémarra. Il regarda à travers le tunnel de lumière dessiné par les phares. La maison se trouvait dans une clairière, environ quatre cents mètres plus loin. Elle était entourée de champs irréguliers, taillés dans la forêt par les pionniers plus de deux siècles auparavant, lorsque cette terre était encore en territoire iroquois.

Jack avança en écoutant le crissement des pneus sur les graviers. Au bout de deux cents mètres, il longea une petite crique entourée de marécages et, dans l'ombre, discerna la grange. Tout espoir de faire une arrivée discrète fut perdu lorsque les deux bergers allemands que Mikhaïl gardait dans un enclos se mirent à aboyer rageusement. Une série de lampes halogènes à détecteur de mouvement s'alluma. Il alla se garer entre la grange et la maison. Il coupa le moteur, prit sa polaire et sortit. Un

homme surgit dans l'obscurité, un fusil à l'épaule comme un soldat.

— Mikhaïl ! dit Jack en tendant la main. Ravi de te revoir.

— Jack ! s'écria Mikhaïl en lâchant aussitôt son arme pour lui serrer la main.

Il avait à peu près le même âge que lui et mesurait quelques centimètres de moins. Les cheveux gris et très courts, il parlait anglais avec un léger accent russe, mais il avait les traits plus nordiques que slaves.

Jack hocha la tête en direction du fusil, un Lee-Enfield britannique .303 que Mikhaïl utilisait pour chasser le chevreuil.

— Un problème ? s'enquit-il.

— Pas encore, le rassura Mikhaïl. Mais toute arrivée est considérée comme suspecte. Ben Kershaw, le chef de la sécurité de l'UMI, et John, le type des services secrets britanniques, sont là depuis que Rebecca et Jeremy sont arrivés. Ils surveillent le périmètre à proximité de la route à tour de rôle. John travaille de jour et Ben, de nuit. Ben a dû te voir remonter l'allée, mais il ne se montre jamais, même à toi.

— Quand il était dans les SAS, dans les années quatre-vingt, il s'est beaucoup entraîné à ce jeu-là. Il a passé des heures et même des jours d'affilée dans le South Armagh, en Irlande du Nord, à guetter les terroristes de l'IRA derrière les buissons.

— Jeremy est en train de prendre son petit déjeuner. Je suppose que tu as faim. J'ai quelque chose d'incroyable à te montrer, Jack. C'est peut-être exactement ce qu'il te faut.

Ils passèrent devant les chiens, qui s'étaient tus, et marchèrent jusqu'à la porte grillagée de la maison. Mikhaïl fit entrer Jack, le suivit et referma derrière lui à double tour. Ils traversèrent une pièce qui avait jadis été la cabane d'un pionnier et débouchèrent dans une annexe moderne et spacieuse, en haut d'un large escalier menant à un vaste séjour pentagonal, qui servait aussi de bureau à Mikhaïl. Au-dessus d'étagères fournies, de grandes fenêtres offraient une vue dégagée sur la propriété jusqu'au bout des champs, désormais visibles à la lueur de l'aube. Ils descendirent les quelques marches et se dirigèrent vers un petit salon situé au cœur de la pièce. Des fauteuils rembourrés entouraient une table basse rustique, fabriquée dans un tronc de feuillu. Mikhaïl ouvrit la culasse de son fusil. Il retira la balle de la chambre, la replaça dans le chargeur et referma la culasse, avant de poser le fusil sur la table, à côté de plusieurs autres armes. Les deux hommes s'assirent l'un en face de l'autre. Jeremy apparut en haut de l'escalier. Les cheveux ébouriffés, il était vêtu d'un jean et d'un sweat qu'il semblait avoir enfilés à la hâte, mais portait un plateau avec du café et des croissants.

— À la soupe ! lança-t-il en posant le plateau sur la table. C'est ce que disait ton vieux loup de mer de grand-père, non ?

— Salut, Jeremy ! dit Jack en souriant, avant de prendre une tasse de café. Rebecca est réveillée ?

— Je peux aller frapper à sa porte si tu veux.

— Non, le jour se lève à peine et ce n'est qu'une ado.

— Comme tu me le rappelles sans cesse ! s'écria Jeremy. Elle est impatiente de te voir.

— Voyons d'abord ce que Mikhaïl a à nous montrer, proposa Jack.

Il but une gorgée de café et posa sa tasse sur la table. Il regarda le Lee-Enfield et les trois armes qui se trouvaient à côté : une carabine Ruger 10/22 semi-automatique, un fusil de chasse double canon Beretta de calibre 12, et un revolver. Le tout était accompagné d'une boîte en carton remplie de munitions.

— Sacré arsenal !

— Ben et John sont tous deux armés de Glock. Ce sont les armes que j'ai à la ferme, pour la chasse et ma défense personnelle. Je t'ai vu à l'œuvre l'année dernière et je sais que tu es très doué avec un Lee-Enfield, mais je viens de régler les organes de visée en fonction des nouvelles munitions que j'ai chargées, alors je le garde. En cas de besoin, Rebecca prendra le fusil de chasse et Jeremy, la Ruger.

Jack jeta un regard interrogateur à Jeremy.

— Tu sais te servir d'une arme ? demanda-t-il.

— J'ai grandi dans le Vermont, où tous les gars que je connaissais avaient une 10/22, répondit Jeremy. Il suffit de connaître les limites des .22, y compris des balles hypervélocité. Pour toute cible dépassant la taille d'un écureuil, il faut toujours être à moins de cinquante mètres et viser la tête. Mais une balle bien placée peut tuer un homme sur le coup.

Ils entendirent des pas traînants et aperçurent Rebecca sur le pas de la porte. Ses longs cheveux bruns défaits, elle était vêtue d'un tee-shirt trop grand pour elle. Elle fit un petit signe de la main et ferma la porte.

— Je sais ce que tu veux savoir, reprit Jeremy. Je n'ai jamais tiré sur un homme, mais je suis prêt à nous défendre. Et nous avons ici de quoi nous protéger.

Jack prit le revolver, un lourd Webley à brisure.

— J'en déduis que celui-ci est pour moi.

— C'est un vieux revolver d'ordonnance britannique, affirma Mikhaïl. Beaucoup de Webley ont été vendus comme surplus militaire aux États-Unis dans les années cinquante et soixante. Cette arme a été conçue pour la lutte contre les tribus de la frontière afghane en 1880. Je m'en sers pour ma défense personnelle.

Jack fit tourner le barillet et tint l'arme devant lui.

— Scott Macalister en a un et je me suis entraîné à tirer sur le bateau, dit-il.

Il déverrouilla le bâti et ouvrit l'arme en deux en poussant le canon et le barillet en avant, ce qui actionna l'éjecteur, qui se rabattit aussitôt. Il prit une boîte de munitions .455 dans le carton et inséra six cartouches dans le barillet, avant de poser le pistolet toujours ouvert sur la table.

— Si les hommes de Saumerre passent à l'offensive, quel est le plan ? demanda-t-il.

Mikhaïl bondit de son fauteuil, se dirigea vers la fenêtre de derrière, et fit signe à Jack et Jeremy de le suivre. Jack le rejoignit et regarda le blé d'hiver encore vert qui tapissait les champs jusqu'à la forêt de pins et d'érables. Mikhaïl ouvrit la moustiquaire, prit le télémètre laser qui était posé devant la fenêtre et établit la distance qui les séparait d'un arbre.

— Ce grand pin mort au bout du champ est à trois cent vingt mètres, annonça-t-il. C'est le point de vue le plus éloigné de la maison.

Il posa le télémètre et montra une grande photo aérienne de la ferme, accrochée au mur à côté de la fenêtre. On y voyait les trois champs principaux s'étendre autour des bâtiments comme des doigts dans la forêt.

— Tout est suffisamment près pour que je puisse utiliser le Lee-Enfield sans avoir à ajuster la visée. (Il regarda de nouveau par la fenêtre, scruta le bout du champ un instant, puis referma la moustiquaire.) Nous ne sommes pas les premiers à qui ça arrive. Pendant la guerre de 1812, le propriétaire de cette ferme et ses fils ont essuyé une attaque anglo-iroquoise. Ils n'avaient que des long rifle à silex, mais cela leur a suffi.

— L'un de nous devrait peut-être faire le guet, suggéra Jeremy.

— Inutile tant que nous ne sommes pas sûrs qu'il y ait une menace, estima Mikhaïl. Mieux vaut qu'on se repose et qu'on reste vigilants. Ben est en première ligne et les chiens nous avertiront s'il se

passe quelque chose. Leur enclos fait tout le tour de la maison et ils mettent beaucoup de zèle à défendre leur territoire.

Jack se tourna vers une longue-vue posée sur un trépied à côté de la fenêtre.

— On dirait que tu as fait de cette pièce un véritable avant-poste de défense, remarqua-t-il.

— Je suis passionné d'ornithologie, expliqua Mikhaïl. Rebecca t'en a sans doute parlé. Quand elle était petite, je la traînais dans toutes sortes de marais à la période de la migration. On passait des heures à observer les oiseaux. Quand on l'a achetée, cette ferme était quasiment en ruine. Alors j'ai fait construire cette pièce de façon à avoir un observatoire personnalisé.

— Et un endroit pour écrire tes livres. Je t'envie.

— Mais ce n'est pas uniquement pour cette raison que cette pièce est ouverte de toutes parts sur l'extérieur. Même quand je suis absorbé dans l'écriture, je ne me sens pas bien si je ne vois pas mon environnement immédiat. Je dors les fenêtres ouvertes. Un petit souvenir de la guerre…

— Tu as fait la guerre d'Afghanistan quand tu étais en Union soviétique, n'est-ce pas ? demanda Jeremy avec circonspection. Avant de passer à l'Ouest ? C'est Rebecca qui me l'a dit, mais je sais que tu n'aimes pas en parler. Beaucoup d'Américains n'ont pas oublié la guerre froide et considèrent encore les Russes comme des ennemis.

Mikhaïl fit quelques pas et ouvrit le tiroir d'une petite commode en bois située à côté du sofa. Il sortit deux insignes et les jeta devant Jack et Jeremy sur le tapis en peau de mouton. Le premier représentait un marteau et une faucille, à l'intérieur d'une étoile entourée de gerbes de blé dorées ; le second était une étoile à cinq branches en émail rouge, avec un soldat soviétique armé d'un fusil en métal argenté.

— L'ordre du Drapeau rouge et l'ordre de l'Étoile rouge ! lança Mikhaïl avec mépris. Ces décorations ont été remises à tous ceux qui ont combattu lors de la bataille de la colline 3 234, aux hommes qui ont survécu et aux familles des victimes. J'y ai participé en tant qu'officier de renseignements attaché au 345e régiment aéroporté de la Garde. On avait reçu l'ordre d'occuper un sommet non baptisé de 3 234 mètres d'altitude, qui surplombait la route reliant Gardez à Khost, près de la frontière du Pakistan. C'était la nuit du 7 janvier 1988. Nous étions trente-sept et nous avons essuyé les attaques répétées de centaines de moudjahidin pendant toute la nuit. Quand la relève est arrivée, il y avait trente-quatre blessés.

— Et tu en es sorti indemne ? l'interrogea Jeremy.

Mikhaïl releva sa manche gauche. Il avait une vilaine cicatrice sous le biceps.

— Tu as peut-être remarqué que je ne peux pas utiliser tous les doigts de ma main gauche. Le moudjahidin qui m'a tiré dessus était armé d'un vieux fusil d'ordonnance britannique, un Lee-Enfield. D'une certaine façon, savoir que j'ai la même arme chez moi et que je sais m'en servir m'aide à supporter la douleur. Il a avancé dans notre périmètre et je l'ai tué avec une grenade.

— Ça fait un taliban de moins aujourd'hui, murmura Jeremy.

— Peut-être mais, si on n'avait pas envahi l'Afghanistan en 1979, il n'y aurait pas eu de moudjahidin et peut-être ni talibans ni Al-Qaïda. Tout ce que je sais, c'est que j'ai participé à la dernière campagne de la guerre froide et que notre défaite a conduit à ce que j'espérais de toutes mes forces : l'effondrement de l'Union soviétique. Comme la guerre de Corée et la guerre du Vietnam, la lutte contre les moudjahidin à la frontière afghane a servi d'exutoire face au risque d'anéantissement nucléaire. C'est mon point de vue d'historien, même si, en tant que soldat, je ne pensais qu'à moi et à mes hommes. Sans la dissolution du système de sécurité soviétique, précipitée par la guerre d'Afghanistan, Petra et moi ne serions peut-être jamais passés à l'Ouest. Et je ne serais pas professeur d'histoire aux États-Unis aujourd'hui.

— Et Rebecca n'aurait pas des parents adoptifs aussi extraordinaires, ajouta Jack.

Mikhaïl se dirigea vers la fenêtre donnant sur l'allée.

— La différence entre cette maison et la colline 3 234, c'est que, là-bas, nous avions une visibilité à trois cent soixante degrés sur les vallées environnantes. Ce qui a failli avoir raison de nous, c'est la supériorité en nombre des moudjahidin, ainsi que le terrain rocailleux qui leur permettait d'avancer en se cachant facilement, et nos propres limites en termes d'armement et d'approvisionnement en munitions. Ici, ce qui m'inquiète, ce sont les deux zones où la forêt n'est qu'à soixante-dix mètres de la maison. Mais faisons confiance à Ben et aux chiens. Il faut que je te montre ce que j'ai trouvé dans les archives, Jack.

— Bien, dit Jack, l'Embraer revient me chercher à Syracuse cet après-midi.

Ils retournèrent s'asseoir autour de la table. Mikhaïl prit une enveloppe en kraft, posée à côté des armes, et en sortit une liasse de papiers qui ressemblaient à des documents scannés. Il regarda Jack avec une lueur d'excitation dans les yeux.

— Tu m'as demandé deux choses, rappela-t-il. La première, c'était d'essayer d'en savoir plus sur la découverte à Moscou, dans les années quatre-vingt, du trésor de Schliemann, les fameuses caisses remplies d'artefacts de Troie dont les Russes s'étaient emparés à Berlin en 1945. Une de mes amies vivant à Moscou est en train de se renseigner, mais elle a une piste très prometteuse. Le conservateur qui a trouvé les artefacts est tombé sur une série de documents, des carnets de commandes de l'armée allemande. Les soldats russes avaient dû les glisser dans les caisses et les y oublier. Mon amie pense que ces documents se trouvent encore dans la réserve du musée. Elle est en train de les chercher.

— Le journal de Hoffman, murmura Jack. Frau Hoffman nous a dit qu'il lui en a parlé la dernière fois qu'ils se sont vus, avant son départ à bord de l'U-Boot. Il l'avait laissé près des caisses, dans la tour du zoo, dans l'espoir que les services secrets soviétiques le trouvent. Ce journal contenait tout ce dont il avait été témoin lors des derniers mois du Troisième Reich.

— Ça pourrait faire du bruit ! s'exclama Jeremy.

— Dès que nous aurons terminé et que Rebecca sera en sécurité avec vous, je prendrai un avion pour Moscou, déclara Mikhaïl. Ce genre de découverte n'arrive qu'une seule fois dans la vie d'un historien.

— Et la deuxième chose, celle qui m'a amené ici ? s'enquit Jack.

— Tu m'as demandé si des U-Boots avaient été vus dans les Caraïbes après la capitulation allemande, le 8 mai 1945, ou si des événements étranges avaient été constatés. Au début, j'étais sceptique. En 1942 et 1943, il y a eu une zone d'opérations maritimes importante dans les Caraïbes. De nombreux navires marchands ont été torpillés et au moins dix U-Boots de longue distance ont été coulés par des avions et des navires alliés. Mais la dernière attaque essuyée par la flotte des Alliés remonte à juillet 1944 et la dernière patrouille d'U-Boots dans les Caraïbes s'est achevée le mois suivant. Tout ce qui a été vu après peut être mis sur le compte de la nervosité des gardes-côtes. Cela dit, tout le monde s'est toujours posé beaucoup de questions sur les dernières semaines de la guerre. Certains pensent que des U-Boots transportant des nazis en fuite avec leur butin ont traversé furtivement les Caraïbes pour aller au Costa Rica, au Brésil ou dans d'autres pays d'Amérique latine.

— Un tel voyage aurait duré bien au-delà du 8 mai, estima Jack. Un U-Boot pourrait avoir quitté la Baltique juste avant la capitulation et sillonné l'Atlantique en faisant des détours pour échapper à la détection.

— Exact. Deux U-Boots de type IX, un U-530 et un U-977, ont enfreint l'ordre du grand amiral Dönitz et ne se sont respectivement rendus que le 10 juillet et le 17 août. Ils se trouvaient tous deux

en Argentine. Mais en ce qui concerne les Caraïbes, la présence d'U-Boots est toujours restée une simple hypothèse. Jusqu'à hier après-midi, j'ai cru que j'étais dans une impasse. Puis j'ai pensé aux recherches que j'ai effectuées aux Archives nationales de Washington peu de temps après mon passage à l'Ouest, il y a près de vingt ans. À Moscou, j'ai fait des études d'histoire militaire, avant de devenir stratège de défense et d'être envoyé en Afghanistan. Après mon débriefing à Langley, j'ai travaillé plusieurs années comme chercheur pour la division historique de la CIA. J'ai eu accès à des documents classés secret-défense, afin d'apporter un nouvel éclairage, en tant qu'ancien officier de renseignements d'origine russe, sur des zones d'ombre concernant certaines périodes de prolifération de l'armement pendant la guerre froide. Comme tu le sais, Jack, je me suis spécialisé dans l'évolution de la planification stratégique des Alliés et des Soviétiques entre la défaite de l'Allemagne nazie et la crise des missiles, en particulier au cours des premiers mois qui ont suivi la défaite nazie. J'ai commencé à m'intéresser à cette période quand mes supérieurs de la CIA m'ont demandé de rédiger un rapport sur les premiers projets soviétiques de bombardement nucléaire tactique, c'est-à-dire d'utilisation de bombes atomiques en tant qu'armes de combat. J'ai pu consulter des dossiers classés secret-défense concernant des projets similaires aux États-Unis et c'est là que je suis tombé sur ce document. Comme j'ai toujours un droit d'accès, j'ai demandé à ce qu'on me le scanne. Je l'ai reçu par coursier hier soir. D'après le registre des sorties, personne n'avait jamais consulté le dossier dans lequel il avait été archivé en août 1945. C'est la raison pour laquelle je m'en suis souvenu, car c'est assez inhabituel. De plus, il s'agit du témoignage direct d'un aviateur de combat expérimenté, qui devait savoir de quoi il parlait.

— Je t'écoute.

Mikhaïl posa une photographie A4 en noir et blanc sur la table.

— Tu sais ce que c'est ? demanda-t-il à Jack.

La photo représentait un avion quadrimoteur ventru de la Royal Air Force, avec un camouflage blanc sur le dessous et les côtés, et kaki et vert olive sur le dessus. La cocarde de la RAF était clairement visible au milieu du fuselage. Sous le cockpit, devant les lettres d'identification rouges, on distinguait un dessin : une femme en tenue légère et un dragon rouge illustrant le nom de l'appareil, *Dragon Lady*.

— C'est un Liberator B-24, répondit Jack. Quelque part dans les tropiques, à en juger par les palmiers qui se trouvent derrière le tarmac. C'est le camouflage du Commandement côtier de la RAF, non ? C'était un chasseur de sous-marins ?

— Il s'agit d'un Liberator de l'Unité d'entraînement opérationnel 111, basée à Nassau, dans les Bahamas. Il a été utilisé pour l'entraînement d'un nouvel équipage, qui devait se familiariser avec les bombardiers quadrimoteurs. Cet équipage se composait essentiellement de Canadiens de la RCAF, mais aussi de membres de la RAF originaires de Grande-Bretagne et du Commonwealth, qui avaient effectué leur formation initiale au Canada. Le Liberator pouvait parcourir une plus grande distance que les principaux bombardiers quadrimoteurs utilisés lors du conflit européen. La plupart des équipages allaient être envoyés en Extrême-Orient, où ils prendraient part aux opérations menées contre les Japonais.

— Tu parles de la période où les Américains se préparaient à larguer la première bombe atomique ?

— Exactement, c'est sur cette période que je faisais des recherches quand j'ai ouvert la boîte à archives dans laquelle se trouvait cette photo. Curieusement, cette boîte contenait des documents et des journaux de bord concernant l'Unité d'entraînement opérationnel 111 de mai à juin 1945. Or, ceux-ci auraient dû être conservés en Angleterre avec les registres des opérations d'escadron, aux

Archives nationales du Royaume-Uni, ou classés précieusement avec les autres dossiers sur la Seconde Guerre mondiale que le ministère de la Défense détient encore. J'ai compris pourquoi ils figuraient parmi les archives des États-Unis, à Washington, lorsque j'ai commencé à les lire. Ils traitaient d'un programme d'entraînement secret coordonné par les États-Unis et étroitement lié aux événements du début du mois d'août 1945 : le basculement dans la guerre nucléaire.

Jack regarda la photo.

— Mon père a piloté un Lancaster de la RAF au cours des derniers mois de la guerre. Il m'a dit que je devais mon existence à un petit papillon en métal qui les avait gardés en vie, lui et son équipage. C'était un pendentif laissé dans l'avion par le pilote précédent, qui avait dirigé son équipage pendant deux périodes de service. Mon père l'a toujours gardé et, quand il est mort, il y a quelques années, il le tenait dans sa main. C'est à peu près tout ce que je sais de ce qu'il a vécu pendant la guerre, car il n'en parlait jamais. Il m'a simplement dit qu'il a fait partie des chanceux qui ont pu envisager un avenir. Et je crois que ce pendentif a joué un rôle important pour lui. Mais son Lancaster, en revanche, il en parlait beaucoup ! C'est pour ça que je m'y connais en avions. J'ai raison, n'est-ce pas ? Ce Liberator faisait peut-être partie d'une unité d'entraînement, mais il est armé et équipé pour un vol opérationnel.

— Oui, tu as raison, acquiesça Mikhaïl. C'est un B-24D, numéro de série FK-856. Bien vu pour le Commandement côtier. Il a fait partie des chasseurs de sous-marins de la Royal Canadian Air Force, basés à Terre-Neuve. Mais quand la bataille de l'Atlantique a tiré à sa fin, début 1945, il a été envoyé à une unité d'entraînement opérationnel. Sur la photo, on voit que le carénage de nez abrite encore un radar air-navire de surface. On remarque aussi les ailettes marginales sous le cockpit, qui supportaient huit roquettes. Lorsque l'appareil a rejoint l'Unité d'entraînement opérationnel 111, ces deux options ont été retirées, mais l'adaptation de la soute à bombes pour le transport de grenades sous-marines est restée inchangée.

— Et l'équipage ?

— C'est aussi ce qui a attiré mon attention. Sa composition était assez étrange. Étant donné les circonstances, je m'attendais à trouver des hommes fraîchement sortis de l'école d'aviation. Mais les membres du dernier équipage de ce Liberator ont été sélectionnés avec un soin extrême. J'ai ici des rapports secrets envoyés par leurs commandants d'escadron ou de station, ainsi que des évaluations du service de renseignements les concernant. Il s'agissait d'hommes extrêmement expérimentés, issus du même groupe d'éclaireurs de l'élite de la RAF, des bombardiers qui avaient ouvert la voie pendant les raids au-dessus de l'Europe nazie et marqué les cibles. Chacun d'eux avait effectué au moins une période de service de trente missions en Europe et certains beaucoup plus. Parmi les artilleurs du FK-856, les quatre sous-officiers avaient la Médaille du service distingué dans l'aviation et les officiers, la Croix du service distingué dans l'aviation. Le pilote était décoré de l'Ordre du service distingué. Après la fin des hostilités en Europe, de nombreux équipages de Lancaster ont été rassemblés au sein de la « Tiger Force », des escadrons de la RAF et du Commonwealth destinés à bombarder le Japon. J'ai donc pensé que ces hommes avaient été sélectionnés pour des missions spéciales et qu'ils s'entraînaient à mener des opérations anti-sous-marines, avant d'être envoyés en Extrême-Orient. Puis je suis tombé sur un document top secret qui expliquait tout. Ils se familiarisaient avec le Liberator avant de partir pour une destination secrète, dans le Pacifique, où ils passeraient au successeur du Liberator, le superbombardier B-32. Ils allaient être les premiers à larguer des armes nucléaires tactiques sur le champ de bataille, un plan mis au point par le commandement allié au cas où les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki ne suffiraient pas à convaincre les Japonais de se rendre.

— Mais les Japonais ont capitulé, intervint Jeremy, et ce projet a été abandonné.

— Oui, mais trop tard pour ces hommes. Ils pourraient bien être les dernières victimes de la guerre contre les nazis.

— C'est-à-dire ? demanda Jack.

Mikhaïl sortit de sa liasse de documents une feuille sur laquelle était collé un Post-it jaune.

— C'était le 3 juin 1945, dans la matinée, annonça-t-il. Cela ne faisait que deux semaines que les hommes de l'équipage étaient à Nassau. Auparavant, ils avaient participé au parachutage de vivres et de matériel de secours, au-dessus des unités hospitalières d'urgence qui s'occupaient des survivants du camp de concentration de Belsen. Leur dernière mission de bombardement avait eu lieu à Berlin, où ils avaient tenté de détruire les moyens de défense de la tour du zoo à l'aide d'une Tallboy de six tonnes. C'était leur expertise dans le maniement des Tallboy qui avait attiré l'attention des officiers des renseignements américains, en quête d'un équipage d'avion éclaireur capable de gérer un bombardement nucléaire. Les équipages de bombardiers étaient très soudés, et ceux des éclaireurs étaient de loin les meilleurs. Les rapports psychologiques montrent que ces hommes n'étaient pas du genre à compter les missions qu'il leur restait à effectuer avant d'arriver au terme de leur période de service. Ils n'étaient ni traumatisés par ce qu'ils avaient vu et fait, ni en proie à une angoisse permanente. On oublie souvent que certains hommes adoraient ça. Apparemment, les membres de cet équipage se réjouissaient d'avoir été sélectionnés pour partir en Extrême-Orient avant l'arrivée de la Tiger Force. Ils étaient impatients de retourner à l'action. Ils avaient tout à fait le profil que recherchaient les officiers des renseignements.

— Donc, ce jour-là, ils étaient en mission d'entraînement ? l'interrogea Jack.

— Oui, répondit Mikhaïl en sortant la photocopie d'une carte avec des lignes tracées à la règle. C'était leur dernière opération, après une semaine intensive. Ils devaient traverser les États-Unis à bord de leur Liberator et se rendre à l'île de Guam, dans le Pacifique, le lendemain. Ils étaient armés comme s'ils effectuaient une patrouille anti-sous-marine. Il y avait trois grenades sous-marines dans la soute à bombes et les mitrailleuses de tourelles étaient chargées à bloc. Les grenades sous-marines en étaient encore au stade expérimental. Elles étaient conçues pour rebondir à la surface de l'eau, toucher la cible et rouler sous la coque avant d'exploser, comme les bombes à ricochet des célèbres briseurs de barrages. Les hommes avaient pour mission de parcourir cinquante milles nautiques à l'est de Nassau pour gagner une zone de tirs réels située au nord de la chaîne des Bahamas, de repérer un dragueur de mines retiré de la circulation et désigné comme cible, et d'épuiser toutes leurs munitions avant de retourner à Nassau. D'après leur dernier contact radio, ils sont arrivés dans la zone de tirs réels, un espace rectangulaire d'environ soixante-quinze kilomètres carrés s'étendant au nord de l'île de San Salvador. De graves perturbations électromagnétiques les ont isolés par intermittence. Ils se trouvaient au bord de la plaine abyssale, où la plaque atlantique glisse sous la plaque des Caraïbes, dans le prolongement de la faille de Porto Rico. Il s'agit d'un endroit encore méconnu, qui plairait aux fanatiques du Triangle des Bermudes, mais une collègue océanographe de l'université de Columbia pense que le champ magnétique pourrait être affecté par une remontée de magma, une anomalie susceptible, en outre, de perturber les boussoles.

— J'ai déjà entendu ça quelque part, murmura Jack, pensif. À propos de la faille nord-anatolienne, au large de la Turquie, sur le site de l'Atlantide. Ce phénomène donne l'impression que les matières météoritiques pèsent plus lourd.

— Le message caché de Solon ! s'écria Jeremy. « Là où le Palladion redevient lourd. »

Jack hocha la tête et se pencha en avant pour regarder la carte.

— Je suppose qu'au bout d'un moment le contact radio a été totalement interrompu, dit-il.

— Oui, confirma Mikhaïl. Et les jours suivants, les conditions météorologiques ont été si mauvaises qu'aucun avion de sauvetage n'a pu décoller. Lorsque la tempête s'est calmée, le commandant de station de Nassau a estimé que les chances de survie de l'équipage étaient minces. Le dragueur de mines ancré dans la zone de tirs réels était intact et il a pensé que le Liberator avait sombré avant de l'atteindre. La trajectoire de l'appareil avait été définie à trente-cinq degrés de la pointe nord de San Salvador en direction de la mer. Le dragueur de mines était ancré près d'un récif corallien. L'avion devait attaquer à très basse altitude et, dans son journal, le commandant de base en a conclu qu'il avait heurté les vagues, en raison du vent annonçant la tempête, et sombré intact, étant donné l'absence de débris en surface. Cette dernière précision est surprenante, car le Liberator résistait très mal à l'amerrissage forcé. Cela dit, le pilote, le chef d'escadron White, était exceptionnellement doué. L'affaire a été classée, puis brièvement rouverte, presque trois semaines plus tard, lorsqu'une terrible découverte a été faite, à près de trois cents milles nautiques au sud-est de la cible, au large de la chaîne des Bahamas.

Mikhaïl tendit une autre photographie à Jack.

— Quelle horreur… murmura Jack. J'ai vu des images épouvantables de survivants qui avaient passé des semaines en mer dans un canot de sauvetage, après que leur navire avait été coulé pendant la guerre. Mais celle-ci est vraiment insoutenable.

Il la regarda un instant, puis la passa à Jeremy. C'était une photo aérienne sur laquelle on voyait un canot gonflable individuel. Un jour, son père lui en avait montré un dans l'équipement de survie exposé au musée de la RAF de Hendon. Les plats-bords étaient souillés et couverts de traînées. À l'intérieur du canot se trouvait un homme, apparemment nu sous une toile déchirée qui semblait avoir été assemblée à partir de pans d'uniforme et de gilet de sauvetage. Il était en position fœtale, mais son visage noirci et horriblement ulcéré dépassait d'un côté de la toile.

— Cet homme ne peut pas être en vie ! s'exclama Jeremy.

— Il l'était à peine, déclara Mikhaïl. Il était si déshydraté que ses yeux rétrécis étaient rentrés dans sa tête. Lorsqu'il était arrivé au bout de ses rations de secours, il avait survécu grâce à la pêche. Il avait pris son premier poisson en se servant de morceaux de sa propre chair comme appât. Il avait essayé de boire son sang. C'est de là que viennent les traînées sur les plats-bords. Les marques qui ressemblent à des peintures au doigt, ces chiffres et toutes ces barres, ont dû l'aider à garder le compte des jours. Il a été repéré par un avion Catalina, qui a réussi à amerrir et à le récupérer. Il a été ramené à Nassau, mais l'Unité d'entraînement opérationnel 111 était déjà partie. À l'hôpital, il a été débriefé par le dernier officier des renseignements encore à la base, un homme inexpérimenté qui avait été envoyé à Nassau pour ramener les dossiers concernant le programme secret à Washington, afin qu'ils soient archivés. Le rapport de cet officier figurait parmi les documents que j'ai consultés. Le naufragé secouru n'avait aucune chance de survie. Il est mort le soir même mais, durant de courtes périodes de lucidité, il a raconté l'histoire qui a retenu mon attention quand j'ai déterré cette boîte à archives, près de cinquante ans plus tard.

— Que s'est-il passé ? l'interrogea Jack.

— Cet homme était le sergent-chef Brown. C'était le mitrailleur de queue du Liberator FK-856. Tu ne trouveras pas son nom ni celui des autres membres de l'équipage sur le site de la Commission des sépultures de guerre du Commonwealth car, officiellement, ces hommes ont perdu la vie au cours d'un accident d'entraînement en temps de paix. Brown était anglais, mais il avait émigré au Canada pour commencer une nouvelle vie dans les Prairies. Ses parents avaient été tués pendant le *Blitz* et il n'avait aucune autre famille connue. Il avait 26 ans lorsqu'il est mort. D'après le débriefing, il est clair que le pilote a parlé à l'équipage jusqu'au dernier moment et qu'il a tout fait pour équilibrer

l'avion pendant sa chute. Sur les Liberator de la RAF, la tourelle de queue Boulton Paul était un véritable piège à rats lorsque l'avion tombait de haut, mais il n'était pas rare qu'elle se détache au moment de l'impact lors d'un atterrissage forcé. C'est sans doute ce qui a sauvé cet homme. Il a affirmé que l'avion était en feu, mais que le pilote était parvenu à amerrir en le cabrant. La tourelle de queue a donc été plongée dans l'eau, avant que les flammes ne l'atteignent, et s'est détachée. Si le Liberator n'était pas performant en matière d'amerrissage forcé, c'était essentiellement en raison de la légèreté des portes de la soute à bombes, qui avaient tendance à se disloquer lors de l'impact. Le fuselage se remplissait rapidement d'eau et sombrait. Brown a dit que, lorsqu'il a repris conscience, l'avion et le reste de l'équipage avaient disparu. À cet endroit, l'avion a très bien pu sombrer au-delà de la paroi abyssale, où l'océan atteint une profondeur de plus de mille cinq cents mètres. Le temps qu'ils retirent leur harnais, les survivants avaient déjà coulé trop profondément pour espérer s'échapper de l'épave.

— Alors c'est un incendie qui a provoqué le crash ? demanda Jeremy.

— Brown a déclaré que l'avion avait été abattu.

— Abattu ? répéta Jeremy, perplexe. Près d'un mois après la fin de la guerre ? C'est impossible.

— C'est exactement ce que s'est dit l'officier de renseignements. Il a pensé que, entre deux éclairs de lucidité, le sergent-chef Brown délirait. Et je crois qu'il a mentionné cette histoire uniquement pour avoir quelque chose à écrire dans son rapport de débriefing avant de classer l'affaire. Brown ne cessait de répéter qu'ils avaient largué des grenades sous-marines sur un U-Boot naviguant au-dessus d'un trou bleu, mais que leur avion avait été abattu. Dans la marge, l'officier a noté au crayon qu'il avait lu le dossier de Brown et constaté que, avant de rejoindre les éclaireurs, celui-ci avait effectué une période de service au sein du Commandement côtier et vécu une expérience similaire : en 1943, il avait été mitrailleur de queue à bord d'un Liberator qui avait largué une grenade sous-marine sur un U-Boot, au large de Terre-Neuve. L'avion avait été touché par des tirs de mitrailleuse et contraint d'amerrir. L'officier a pensé que cette expérience avait traumatisé Brown et qu'elle avait tout simplement refait surface dans son délire. Même la référence au trou bleu n'a pas été prise au sérieux. Les trous bleus se voient très bien depuis le ciel et l'officier a écrit que Brown avait dû les fixer pendant longtemps, par désœuvrement, au cours de ses longues heures de vol dans la tourelle de queue.

— On parle bien des trous bleus où tant de plongeurs spéléologues sont morts ? s'enquit Jeremy.

— La masse continentale des Bahamas est un plateau calcaire, expliqua Jack. Pendant la dernière période glaciaire, le niveau de la mer était environ cent mètres plus bas qu'aujourd'hui. L'eau de pluie s'est infiltrée dans le calcaire, ce qui a créé d'immenses réseaux de grottes. Lorsque le niveau de la mer s'est élevé, à la fin de la période glaciaire, ceux-ci ont été submergés. Par endroits, le plafond des grottes s'est effondré. Depuis la surface, ces zones apparaissent sous la forme de trous bleu foncé au milieu des récifs, ou de dépressions lorsque le plafond de calcaire s'est brisé en fragments qui ont rempli la grotte.

— Mais quand tu as lu le rapport, demanda Jeremy à Mikhaïl, tu as cru à l'histoire de Brown ?

— J'ai fait la guerre et je sais ce qu'est un flash-back post-traumatique, répondit Mikhaïl. Les rues et les hôpitaux de Russie regorgent de vétérans de la guerre d'Afghanistan qui ne se sont jamais remis de ce qu'ils ont vécu. Le traumatisme est rarement généralisé. Le flash-back n'est pas un patchwork de souvenirs. Dans la plupart des cas, c'est un événement précis, qui revient à la mémoire dans les moindres détails.

— Donc, tu penses que le récit de Brown n'était pas le fruit d'un délire ? insista Jeremy.

— Ce que je pense, c'est que, s'il avait été traumatisé par son intervention au large de Terre-Neuve en 1943, il n'aurait pas vu de trou bleu dans son flash-back. Il aurait revu ce qu'il a vécu à ce moment-là en détail, mais d'autres souvenirs ne seraient pas venus s'y greffer. Et puis, je ne suis pas convaincu par cette thèse du traumatisme. L'officier des renseignements a raisonné comme on pourrait nous-mêmes raisonner aujourd'hui : un amerrissage forcé dans ces circonstances est fatalement traumatisant. Mais c'est faux. Les raids nocturnes au-dessus de l'Allemagne constituent l'une des opérations les plus pénibles que les Alliés aient eu à effectuer au cours de cette guerre. Pourtant, c'est ce que Brown et ses camarades ont fait encore et encore, et ils en ont redemandé. Ce n'est pas par hasard qu'ils ont été sélectionnés pour le programme nucléaire. C'étaient de vrais durs. Certains hommes ne risquent tout simplement pas le traumatisme.

Jack consulta la carte.

— Si Brown faisait référence à un trou bleu en particulier, le problème, c'est qu'il y en a des centaines dans les Bahamas, sur plusieurs milliers de kilomètres carrés, fit-il remarquer. Tout ce que nous avons, c'est la dernière position connue de l'avion, dans un secteur situé au nord de l'île de San Salvador.

— J'ai étudié la question avec mon amie océanographe, dit Mikhaïl. D'après les coordonnées du dragueur de mines indiquées dans le rapport, le Liberator devait se trouver au-delà de la masse continentale des Bahamas, au-dessus de la plaine abyssale, c'est-à-dire de l'autre côté des immenses falaises sous-marines qui longent la face atlantique des Bahamas, de la faille de Porto Rico au littoral de la Floride. La plaine a une profondeur d'au moins mille cinq cents mètres et on n'y voit aucun trou bleu. Mais nous avons repéré un élément crucial. Au large de San Salvador, il y a une crête sous-marine, qui surplombe la plaine abyssale et s'étend sur environ vingt-cinq milles nautiques en direction du nord-est. On connaissait mal la bathymétrie du lieu en 1945, mais je me suis demandé s'il ne pouvait pas y avoir des sections de récif assez peu profondes pour avoir été émergées pendant la période glaciaire. Dans ce cas, l'érosion pluviale aurait pu former des grottes, qui se seraient transformées en trous bleus lors de l'élévation du niveau de la mer. Nous avons très peu d'informations concernant ce secteur. C'était une aire d'essai de l'armée, qui avait été définie en avril 1945 et n'a finalement pas servi à grand-chose. Après la guerre, elle a été intégrée au polygone d'essai de l'Atlantique délimité pour tester les armes anti-sous-marines. Et elle est restée une zone d'exclusion même après qu'il a été décidé d'utiliser un autre secteur, plus proche de Nassau, pour la plupart des essais. La crête de San Salvador se prolonge au-delà de la limite territoriale de vingt milles nautiques des Bahamas, et l'aire d'essai va encore plus loin. Nous n'avons trouvé aucune trace d'exploration ni de plongée sous-marine dans cette zone. Il est donc possible qu'il existe un récif peu profond et un trou bleu qui n'aient jamais été répertoriés.

Jack prit la photographie de Brown recroquevillé au fond de son canot. Il examina attentivement les taches sur les plats-bords et les traînées que l'homme avait faites avec son propre sang. Il lui sembla voir une suite de chiffres, qui se répétait plusieurs fois. Mais pour pouvoir la lire, il aurait fallu que l'image soit agrandie et davantage contrastée. Il s'efforça de se concentrer. Il se rappela vaguement que son père lui avait dit quelque chose lorsqu'ils avaient vu l'équipement de survie du musée de la RAF. C'était à propos des pilotes, qui étaient entraînés à transmettre les informations dont auraient besoin les rescapés d'un avion contraint à un amerrissage forcé pour être secourus. Il fallait qu'il envoie cette image à Lanowski.

À cet instant, la radio bidirectionnelle de Mikhaïl se mit à grésiller. Il échangea quelques mots avec son interlocuteur et se leva.

— C'était Ben, annonça-t-il. Un camion-citerne de propane est en train de remonter l'allée.

C'était prévu. Ben va rester caché en haut de l'allée jusqu'à ce que John vienne le relayer. Il faut que j'aille m'assurer qu'il n'y a rien en travers du chemin et que les livreurs pourront tirer le tuyau jusqu'à la citerne. Elle est cachée sous un cèdre, derrière la grange.

— Je viens avec toi, dit Jeremy en se levant et en s'étirant. J'ai besoin de prendre l'air. Je vais voir si Rebecca est sortie de la douche.

— Je peux utiliser ton scanner et ta connexion Internet ? demanda Jack à Mikhaïl.

— Je t'en prie, répondit Mikhaïl en montrant un écran sur un bureau, dans un recoin de la pièce. La connexion peut être un peu lente ici. J'ai Skype si tu en as besoin.

Il sortit avec Jeremy. Jack alla s'asseoir au bureau et ouvrit la page d'accueil de l'UMI. Il saisit son identifiant, ouvrit son compte de messagerie et lança Skype. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Le *Seaquest II* se trouvait dans un autre fuseau horaire. Dans les Bermudes, il était une heure plus tard. Lanowski et Costas devaient déjà être devant leur ordinateur dans la salle des opérations. Jack décrocha le téléphone et composa le numéro du siège de l'UMI, en Cornouailles. La standardiste répondit aussitôt.

— Bonjour, ici Jack Howard. Passez-moi le *Seaquest II* sur une ligne sécurisée, s'il vous plaît. C'est un appel d'urgence.

21

Quelques secondes plus tard, Jack obtint la liaison satellite avec l'officier de quart du *Seaquest II*, qui transféra l'appel à la salle des opérations.

— Lanowski, répondit le génie de l'UMI, légèrement agacé.

— C'est Jack, ouvre ton Skype.

— Jack ! s'écria Lanowski d'une voix aussitôt plus enjouée. J'étais en train de travailler à la terraformation des Caraïbes pendant la période glaciaire.

Un visage se matérialisa sur l'écran de Jack. Sous la longue mèche de cheveux raides, les petites lunettes rondes regardaient un autre écran au-dessous de la webcam. Lanowski leva les yeux.

— L'ordinateur n'est pas à la hauteur, comme d'habitude, se plaignit-il, mais je refuse de niveler par le bas et de saisir des données simplifiées. Les logiciels ne sont pas plus performants que les cerveaux qui les créent. Costas me dit que je devrais m'en fabriquer un, et il n'a pas tort. Enfin, voilà où nous en sommes : on vient d'observer la plaine abyssale en bordure des Bahamas. Il y a d'intéressantes couches de mégaturbidites le long de la ligne de faille, avec des extrusions magmatiques qui s'élèvent de façon alarmante entre les plaques. Si on lâche un objet là-dedans, il va sombrer à travers mille cinq cents mètres de sédiments et se fondre dans le noyau en fusion de la Terre. J'ai discuté avec James Macleod. Il a très envie de venir cartographier la topographie sous-marine avec l'équipe de géologues de l'UMI.

— Costas est avec toi ?

Un visage mal rasé apparut sur un côté de l'écran.

— Je suis là, Jack ! s'écria Costas.

— Bien, continuez à rassembler des informations géomorphologiques. Mikhaïl m'a donné une piste.

Jack raconta l'attaque du Liberator et l'histoire du mitrailleur de queue. Puis il reçut un lien, envoyé par Lanowski, et cliqua pour l'ouvrir : une carte bathymétrique et topographique détaillée des îles des Bahamas s'afficha à l'écran.

— Parfait, dit-il, je vais pouvoir visualiser la trajectoire suivie par l'avion, depuis l'est de Nassau jusqu'à la zone d'essai située au nord de l'île de San Salvador.

— C'est juste à côté de la ligne de faille que nous avons étudiée, se réjouit Lanowski, en plein centre de la carte.

Jack zooma sur l'île.

— Hier, j'ai appelé James Macleod et je lui ai demandé d'éplucher notre base de données pour voir s'il trouvait quelque chose d'étrange en rapport avec des recherches sous-marines effectuées dans les Caraïbes à la fin des années trente. Il faut que je sache s'il a découvert quelque chose à propos des Bahamas.

— On est déjà sur le coup, indiqua Lanowski. Il a pris contact avec nous ce matin. Attends, je l'appelle. Ça va peut-être prendre quelques minutes. Ne quitte pas.

Costas vint s'asseoir devant la webcam.

— Alors, quoi de neuf ? s'enquit-il.

— Mikhaïl a fait de sa ferme une véritable forteresse, répondit Jack. Ben et le gars du MI6 surveillent le périmètre. Ils savent que les hommes de Saumerre filent Rebecca depuis qu'elle a quitté la Turquie et qu'elle est arrivée à New York. La ferme est complètement isolée dans les

Adirondacks, mais Mikhaïl n'a rien laissé au hasard.

— Je suis tombé sur une information intéressante. Le dossier du MI6 sur Saumerre a été transmis à la sécurité de l'UMI. On peut y lire que Saumerre est plongeur, qu'il a suivi une formation à Cambridge quand il était étudiant et qu'il a obtenu son brevet au Club subaquatique britannique. S'il pense que ce qu'il cherche se trouve dans la mer des Caraïbes, il va peut-être intervenir personnellement, cette fois, au lieu d'envoyer ses hommes de main.

— Ils doivent tous être plongeurs, eux aussi. Tu te souviens des Russes qu'il a envoyés à nos trousses dans la mine de sel de Pologne l'année dernière ?

— Je me souviens que c'étaient de piètres plongeurs et qu'aucun d'eux n'en est sorti vivant.

— Ça ne sera peut-être pas aussi facile cette fois. Saumerre a dû retenir la leçon. Contrairement aux Russes, Shang Yong et la confrérie du Tigre ne recrutent que le haut du panier.

— Tu es sûr qu'il s'agit d'eux ?

— Ben a vu un homme avec un tatouage en forme de tigre sur le poignet. Il est convaincu qu'il suivait Rebecca à New York. Nous avons vu ce tatouage en Afghanistan, il y a deux ans. Et Ben sait toujours à qui il a affaire. Je lui fais confiance. Il dit qu'ils sont doués, très doués, qu'ils ont l'habitude d'opérer dans un environnement urbain comme Manhattan. Il pense qu'ils n'ont pas quitté Rebecca des yeux pendant les deux jours qu'elle a passés au lycée. Mikhaïl affirme que ces gangsters chinois ne seront pas dans leur élément dans les forêts des Adirondacks et qu'il a un avantage sur eux.

— Et Rebecca, comment va-t-elle ?

— Elle n'est pas encore tout à fait réveillée.

— Jeremy veille sur elle ?

Jack sourit avec ironie.

— Après le cours sur le maniement des armes que Katya semble lui avoir donné au Kirghizistan, je crois que Rebecca peut veiller sur elle toute seule…

Costas se déplaça sur le côté. Lanowski réapparut, se rabattit les cheveux derrière l'oreille et fixa attentivement la webcam, les yeux étincelants.

— Jack, tu es toujours là ? demanda-t-il.

— Je t'attendais, répondit Jack.

— Tu ne vas pas être déçu ! lança Lanowski triomphalement. Macleod a parcouru toutes les archives qu'il a pu trouver sur les îles Vierges britanniques et les Bahamas. Les Bahamas étant en territoire britannique, la plupart des archives anciennes sont facilement accessibles en Angleterre. De plus, il a obtenu l'autorisation officielle de consulter des documents encore classés secret-défense. Regarde ça !

Son visage disparut derrière un document scanné portant le logo du gouvernement des Bahamas. Quelques paragraphes courts tapés à la machine étaient rayés au crayon rouge. Et au-dessous, se trouvait le texte d'une autre lettre, dactylographiée dans une typographie gothique.

— Le texte du haut est un duplicata d'une lettre signée par le commandant militaire de la garnison des Bahamas, le 3 février 1938, soit dix-neuf mois avant le début de la guerre. Il s'agit d'une réponse à la lettre que j'ai collée au-dessous, écrite par le capitaine d'un cargo immatriculé en Allemagne. Le commandant militaire prend acte de l'intention du capitaine de passer deux semaines en mer, le long du littoral nord-est des Bahamas. La lettre du capitaine est une notification d'usage, qui explique que le cargo transporte une équipe de scientifiques chargés d'étudier la ligne de faille entre l'Atlantique et les Caraïbes. À cette époque, on ne savait pas grand-chose de la tectonique des plaques. C'est donc un projet de recherche plausible. Le capitaine indique que cette expédition fait

suite à celle d'un groupe d'océanographes allemands, effectuée deux ans auparavant, au cours de l'été 1936. Ces chercheurs équipés de matériel de plongée et de photographie sous-marine, qui avaient passé plusieurs semaines dans la même zone récifale, au-delà des eaux territoriales des Bahamas, avaient également notifié leur présence aux autorités.

— Génial ! s'exclama Jack. Ça ne peut être que l'expédition de l'Ahnenerbe dont Frau Hoffman nous a parlé. Il ne s'agissait pas d'océanographie, mais d'archéologie. Ces scientifiques cherchaient des indices de la présence de l'Atlantide dans les Bahamas et ce sont eux qui ont trouvé le site comportant des symboles anciens. Deux ans plus tard, Himmler a renvoyé une équipe sur place. Tout se tient, Jacob ! Nous sommes sur la bonne piste !

— Et ce n'est pas tout. Le capitaine demande à ce que son courrier soit transmis au gouverneur général des Bahamas, afin que celui-ci soit au courant de la nature purement scientifique de l'expédition et veille à ce que la présence de son navire n'attire pas l'attention de la Royal Navy. Il ne nous en faudrait pas plus, mais le dernier paragraphe est encore plus convaincant. Il est stipulé que le navire s'arrêtera à deux endroits pour que les plongeurs effectuent des mesures sismiques. À l'époque, le matériel d'exploration sous-marine était encore assez rudimentaire. Les plongeurs devaient avoir un submersible sphérique semblable aux premières bathysphères mises au point après la guerre. Costas m'a dit que Frau Hoffman avait parlé d'un habitat sous-marin développé secrètement à la base d'U-Boots de Lorient. C'est peut-être ce qu'on devrait chercher, Jack. Et regarde la zone indiquée par le capitaine allemand. Elle est assez imprécise, sans doute délibérément. C'est un secteur d'environ trois cents kilomètres carrés, mais les coordonnées englobent la saillie sous-marine située au nord de l'île de San Salvador.

Jack fixa le document sans réagir. Cela paraissait inconcevable, mais l'emplacement du repaire de Himmler figurait peut-être dans les archives officielles de la Grande-Bretagne dès le début. Au lieu d'agir dans le plus grand secret, ce qui aurait été pratiquement impossible avec un navire de taille suffisante pour transporter un habitat sous-marin, les hommes de Himmler avaient annoncé leur mission aux autorités. Les Britanniques ayant la faiblesse de se conduire en gentlemen, ils avaient fait le pari que leur notification serait prise au premier degré. Ainsi, leur équipe ne serait pas dérangée pendant qu'elle installerait le site où Himmler avait l'intention de cacher la pire arme de destruction massive du monde.

— Cette crête sous-marine était l'endroit rêvé, intervint Costas hors du champ de la webcam. Elle se trouve juste au bord de la plaine abyssale. Par conséquent, les U-Boots pouvaient traverser tout l'océan Atlantique et ne faire surface que sur quelques centaines de mètres, le temps de franchir le récif, avant de replonger dans un trou bleu assez vaste pour accueillir un sous-marin. Et rappelle-toi ce que Frau Hoffman t'a dit avoir vu sur cette diapositive : un habitat qui n'était pas conçu pour une utilisation prolongée, mais qui aurait pu servir de refuge quand Himmler aurait décidé de mettre son plan à exécution. Himmler n'aurait jamais envoyé d'U-Boots là-bas en temps de guerre, quand les patrouilles alliées risquaient de les repérer. Mais deux sous-marins devaient s'y rendre après la capitulation des nazis : le premier devait transporter Hoffman et son précieux chargement et le second, Himmler lui-même. Finalement, le second n'a jamais quitté la Baltique. En revanche, le premier est bien parti.

— Et c'est celui qui a été vu le 3 juin 1945, lorsqu'il a été survolé par hasard par le Liberator FK-856, murmura Lanowski.

— Pourquoi la première lettre est-elle rayée en rouge ? l'interrogea Jack. Je vois un tampon avec une date : 27 novembre 1940.

— C'est le côté obscur de l'histoire, répondit Lanowski. Avant de consulter les documents des

années trente, l'équipe de Macleod a d'abord parcouru les archives de guerre. Le but était de savoir si des bases secrètes d'U-Boots avaient été établies dans les Caraïbes juste avant la guerre. Le service de renseignements de la Marine a été sur le coup dès la fin de l'année 1939. Des U-Boots avaient commencé à couler des navires marchands en Atlantique. Un officier des renseignements particulièrement persévérant a découvert ces lettres dans les archives du commandant militaire de la garnison en novembre 1940. Et il les a transmises au gouverneur des Bahamas en demandant à ce qu'un dragueur de mines et une canonnière aillent explorer la zone où le navire allemand s'était rendu en 1938. Il craignait que les nazis n'aient posé des mines, mais il était également possible que des bases secrètes de réapprovisionnement d'U-Boots aient été établies dans les Caraïbes avant la guerre. Apparemment, le gouverneur a rejeté cette requête avec colère en déclarant qu'il n'avait pas l'intention de gaspiller les ressources de guerre. D'après une feuille jointe à ces lettres par l'officier des renseignements, le gouverneur avait l'habitude de dire ouvertement à son état-major que le gouvernement britannique conclurait bientôt un accord avec Hitler et qu'ils ne tarderaient pas à rejoindre les forces d'opposition aux Juifs et aux Slaves.

— Bien sûr, comprit Jack, c'était le duc de Windsor, n'est-ce pas, l'ancien roi Édouard VIII ? Il n'avait pas fait mystère de ses sympathies pro-nazies dans les années trente et s'était même fait photographier pendant la revue des troupes SS lors d'une visite en Allemagne. Pour se débarrasser de lui, Winston Churchill l'avait nommé gouverneur des Bahamas.

— En effet. Je suis sûr que Himmler ne le trouvait pas assez brillant pour l'inclure dans ses projets, mais il a dû être bien pratique pour lui que le gouverneur du territoire où se trouvait son refuge soit un sympathisant nazi. Le duc de Windsor est resté à ce poste jusqu'au début de l'année 1945, date à laquelle la guerre sous-marine s'est terminée dans les Caraïbes. Il n'a sans doute jamais su qu'il avait facilité la tâche de Himmler en s'opposant à la requête de l'officier des renseignements, mais tout sympathisant de ce régime était complice de ses exactions.

Jack tapota sur le bureau.

— Donc, pour résumer, l'U-Boot à bord duquel se trouvait Ernst Hoffman est très probablement celui qui a été attaqué par le Liberator au moment où il atteignait sa destination. Maintenant, ce qu'on doit savoir, c'est si Hoffman était toujours à bord à ce moment-là et s'il détenait encore l'arme biologique. Et il faut qu'on trouve l'emplacement exact de ce trou bleu.

— Y avait-il autre chose dans le rapport de débriefing de l'aviateur ? s'enquit Lanowski. Des cartes ? Des photos ?

— Juste ça, répondit Jack en envoyant la photo scannée du naufragé dans le canot de sauvetage. Il s'agit du sergent-chef Brown, le seul survivant du crash du Liberator. Les traînées, les barres et les séries de chiffres qu'on voit sur les plats-bords ont été tracées au doigt avec son propre sang.

Lanowski regarda l'écran attentivement pendant quelques instants et tapota sur le clavier.

— J'essaie d'améliorer le contraste, expliqua-t-il. Je veux voir ce qu'il a écrit.

Jack vit la photo se repixeliser et les chiffres apparaître clairement : 242446, 742799. La série se répétait au-dessous. Soudain il se rappela son vol à bord du Tornado de la RAF, trois jours auparavant, et songea à ce que Paul Llewelyn lui avait dit un jour à propos de l'entraînement au Commandement côtier. C'était ça que son père lui avait dit lors de leur visite au musée de la RAF ! Quand un avion s'apprêtait à effectuer un amerrissage forcé, le pilote était entraîné à indiquer les coordonnées de l'appareil, afin que l'équipage puisse les transmettre depuis le canot de sauvetage, dans le cas où ni lui ni le navigateur ne survivraient. Le pilote devait répéter ces coordonnées sans discontinuer. Tout était clair !

— Jacob ! s'écria Jack avec enthousiasme. Ce sont des coordonnées géographiques.

— J'avais deviné, Jack. Si on convertit ces chiffres en degrés, minutes et secondes, on obtient un point au nord-est de l'île de San Salvador, à environ treize milles nautiques de la côte. C'est en plein sur la crête sous-marine, juste avant qu'elle ne plonge dans l'abysse.

— Mikhaïl dit qu'on ne dispose pas d'informations bathymétriques parce qu'il s'agissait d'une zone d'exclusion militaire, mais tu peux avoir une image satellite, non ? Ce qu'on cherche est peut-être visible du ciel.

— J'ai les images Landsat en direct. Clique sur le lien que je viens de t'envoyer.

Jack attendit de recevoir le lien et leva un instant les yeux au-dessus de l'écran. À travers la fenêtre, il vit que le jour s'était levé. Les chiens se mirent à aboyer et il entendit un bip régulier. Le camion-citerne devait être en train de gravir l'allée en marche arrière. Mikhaïl revint, se dirigea à grandes enjambées vers la table basse et prit le Lee-Enfield avec une boîte de cartouches .303.

— La plaque d'immatriculation du camion correspond, annonça-t-il. Les deux types de la cabine ont l'air réglo. Jeremy va les recevoir et garder un œil sur eux. Rebecca semble transformer sa douche en sauna. Du nouveau ?

— Touche du bois ! lança Jack. Nous avons peut-être quelque chose.

— Super ! Je vais faire mon tour autour de la clairière. J'en ai pour moins d'une demi-heure.

Une icône clignota à l'écran. Jack cliqua sur le lien, qui ouvrit une vue satellitaire d'une zone de la mer. Les coordonnées correspondaient aux chiffres tracés sur le canot de sauvetage. Il zooma sur une ligne blanche, sans doute dessinée par des vagues se brisant au bord d'un récif. L'eau était bleu foncé à droite et bleu clair à gauche. La cible se trouvait sur le récif, en un point dont la couleur était indissociable de celle de l'eau environnante. Il zooma un peu plus et constata qu'il y avait de la houle. Le vent gênait la vue qu'il aurait pu avoir par mer calme sur le récif.

— Jacob, est-ce qu'il y a un moyen d'avoir une image sans vent ? demanda Jack.

— Je suis en train de chercher une image d'archive par mer calme, répondit Lanowski. Ah ! Voilà.

Au bout de quelques secondes, l'image se transforma. La ligne blanche disparut et la différence de couleur entre le récif et les eaux profondes devint plus clairement délimitée.

— La dénivellation doit être vertigineuse, murmura Jack. Mille cinq cents mètres de profondeur…

Il regarda la cible. Elle se situait à environ cinq cents mètres de la paroi abyssale, sur le récif. Des taches sombres et claires montraient un ondoiement dans les profondeurs du récif. Il estima la visibilité sous-marine à une trentaine de mètres. Les taches sombres correspondaient au lit marin, qui se situait à peu près à cette distance, voire un peu plus. Les taches claires étaient des zones d'une profondeur de dix à quinze mètres. La flèche indiquant la cible se trouvait sur une tache circulaire légèrement sombre d'environ deux cents mètres de diamètre, située entre deux zones très claires deux ou trois fois plus grandes. Il zooma au maximum et scruta la mer comme s'il la survolait à trois cents pieds d'altitude, comme les mitrailleurs du Liberator auraient pu la voir lors d'une attaque. Il s'efforça de contenir sa déception. Des années auparavant, lorsque le premier *Seaquest* se trouvait dans les Caraïbes, il avait survolé des trous bleus en hélicoptère. Ceux-ci étaient très caractéristiques. Ils étaient bleu indigo au milieu du bleu-vert des eaux récifales peu profondes.

— Je ne crois pas que cette tache soit suffisamment distincte pour être un trou bleu.

— Faux ! répliqua Lanowski.

— Quoi ?

— Faux ! répéta Lanowski, dont le visage, rouge d'excitation, réapparut à l'écran. Faux ! Faux ! Et faux !

Costas posa la main sur son bras.

— D'accord, Jacob, du calme, dit-il. Explique-toi.

Lanowski ne put s'empêcher de relever le bras, retenu aussitôt par Costas. Il était au comble de l'excitation.

— Les trous bleus sont des grottes effondrées, d'accord ? commença-t-il. Les grottes ont un plafond. Beaucoup de trous bleus ont des rebords restés en surplomb et ceux-ci peuvent aussi s'effondrer. Que se passe-t-il lorsqu'un U-Boot plonge dans un trou bleu avec trois grenades sous-marines qui, au total, représentent, disons, deux tonnes d'explosifs ? Boum ! (Il gloussa en secouant la tête.) Et pas un petit boum ! L'U-Boot coule. Le rebord du trou bleu s'effondre. Ce qu'on voit ici n'est pas ce que le chef d'escadron White et le sergent-chef Brown ont vu lorsque le Liberator est passé à l'attaque. Ce qu'on voit, c'est le trou bleu après l'équivalent d'un petit séisme, son apparence après le raid du Liberator.

Jack fixa l'image satellite sans rien dire. La dépression dans le récif était uniformément ronde, contrairement aux taches marbrées et irrégulières indiquant un ondoiement dans les eaux profondes.

— Je dois reconnaître que tu es un génie, Jacob, murmura-t-il.

— Je sais ! triompha Lanowski. Je sais !

— Sauf erreur de notre part, c'est donc ici que les archéologues de l'Ahnenerbe ont découvert les symboles de l'Atlantide en 1936, ceux que nous avons vus au château de Wewelsburg. Jacob, tu peux relancer ton programme de terraformation pour me montrer une image du récif à cet endroit il y a sept mille cinq cents ans ?

— À l'époque du déluge de la mer Noire ?

— À l'époque où un chaman de l'Atlantide fuyant le déluge pourrait avoir traversé la Méditerranée et l'Atlantique, et accosté dans les Caraïbes.

— D'accord, dit Lanowski en tapant à toute allure sur les touches de son clavier. Nous avons donc la date dendrochronologique de 5545 avant notre ère, calculée à partir des troncs fraîchement abattus que tu as trouvés dans le parc à bois de l'Atlantide il y a cinq ans. J'entre cette date dans le programme. À ce jour, la chaîne des Bahamas ne dépasse pas soixante mètres au-dessus du lit marin. C'est la raison pour laquelle je me suis intéressé aux mégaturbidites abyssales, les couches de sédiments. Non seulement le niveau de la mer a monté depuis la période glaciaire, mais il y a eu une érosion massive de la surface de la masse continentale, en particulier dans cette zone, souvent balayée par des ouragans. Je crois que Macleod trouverait d'épaisses couches de débris coralliens au pied de ces falaises. (Il marqua un temps d'arrêt et Jack le vit regarder son écran, sous la webcam.) Bien… Je regarde la courbe eustatique depuis le dernier maximum glaciaire. Nous avons une élévation du niveau de la mer d'une centaine de mètres en moyenne, depuis la période de débâcle glaciaire d'il y a environ quatorze mille ans. La date de 5545 avant notre ère tombe juste avant un événement déclencheur survenu il y a environ sept mille ans : la dernière grande fonte qui a fait monter la mer à un niveau proche de celui d'aujourd'hui. Depuis 5545 avant notre ère, le niveau s'est accru d'une trentaine de mètres. Avec les effets de l'érosion, on peut ajouter encore vingt à trente mètres par endroits. On obtient à l'emplacement de notre cible une terre s'élevant à cinquante ou soixante mètres d'altitude, avec des sommets atteignant cent mètres.

— Rien à voir avec la montagne que les prêtres en fuite cherchaient, murmura Costas.

— Non, convint Jack, mais imagine que tu regardes la côte depuis une mer déchaînée sans aucun moyen de définir l'échelle. Le moindre tertre pourrait ressembler à une montagne. Et la seule description que nous ayons de l'endroit est celle que la prêtresse de l'Atlantide a faite lors de sa prophétie, transmise par Solon dans son message codé. Selon Pline, Alkaios, que nous connaissons

sous le nom d'Enlil-Gilgamesh, a fait demi-tour. Peut-être a-t-il renoncé à aller plus loin en raison d'une tempête, à moins qu'il n'ait toujours eu l'intention d'abandonner Noé-Uta-Napishtim dès que la destination prophétisée serait en vue. Noé s'en irait et disparaîtrait de l'Histoire, tandis que lui, Enlil-Gilgamesh, mettrait à exécution le plan qu'il avait mis au point depuis le début : rebrousser chemin et faire un retour triomphal à Lixus, où il serait accueilli en héros et deviendrait un dieu.

— Jacob, dit Costas, pense à la seule indication topographique qui figure dans le message codé du texte de Solon.

Jack se figea. C'était l'argument décisif.

— Des sommets jumeaux, songea-t-il à voix haute. Il doit y avoir des sommets jumeaux, Jacob, comme sur le volcan situé derrière l'Atlantide, en mer Noire.

Lanowski se remit à tapoter sur son clavier.

— Tout ce que je vois, c'est cet ondoiement en profondeur qu'on observe à travers le récif entourant le trou, annonça-t-il. Mais avec un peu d'imagination, ça ressemblait peut-être à ça.

Son visage disparut et l'écran de Jack afficha une représentation en images de synthèse de la côte située derrière la ligne de brisants. Une masse sombre de terre surgit. La ligne de faîte était irrégulière, mais on distinguait clairement un col, flanqué de deux collines coniques. Cette image correspondait tout à fait à celle de l'Atlantide avant le déluge.

— Bingo ! s'écria Jack. C'est là ! On va devoir faire vite.

— Il y a un problème, Jack, dit Costas en se penchant devant la webcam. Un ouragan se prépare.

Jack ferma les yeux. Un ouragan…

— Il est encore loin ? demanda-t-il.

— Macalister a pris contact avec le Centre national américain des ouragans. L'œil est à environ trois cent cinquante milles nautiques au nord-est de San Salvador et il avance en direction de la chaîne des Bahamas, pile à l'endroit où on veut aller.

— Dans combien de temps sera-t-il là ?

— Le front de l'ouragan devrait toucher le récif dans environ trente heures.

Jack consulta sa montre.

— C'est-à-dire demain à 15 heures. Je peux partir d'ici avec Rebecca et Jeremy dans une heure. Quand on arrivera à Syracuse, l'Embraer devrait déjà être là. On devrait gagner les Bermudes et atterrir à bord du *Seaquest II* en milieu de soirée. Macalister a-t-il dit jusqu'où il faudrait naviguer pour pouvoir se rendre sur l'île en hélicoptère ?

Costas se pencha sur le côté et récupéra une feuille de l'imprimante.

— Dans le meilleur des cas, le *Seaquest II* sera à deux cent quatre-vingts milles nautiques au nord de San Salvador et à cent milles nautiques à l'ouest du récif à 9 heures demain matin, après une traversée d'une nuit à vitesse maximale. On devrait donc pouvoir gagner San Salvador en hélicoptère en utilisant les réservoirs longue distance et en limitant la charge utile à deux personnes avec un équipement de plongée de base. Il faudrait faire très vite, mais le Lynx pourrait nous larguer au-dessus du récif et, lorsqu'on aurait terminé notre plongée, nous hélitreuiller et nous emporter au-delà du front de l'ouragan pour nous ramener à bord du *Seaquest II*, qui mouillerait dans une zone calme. Si la tempête arrivait plus vite que prévu, le Lynx pourrait nous déposer et retourner à bord du navire, où il attendrait que l'ouragan passe au-dessus de nous pour revenir nous chercher. Ce serait risqué pour nous mais, si on parvenait à passer au-dessous du plafond effondré qui obstrue le trou bleu, on serait peut-être à l'abri de l'ouragan.

— Et l'autorisation de plonger dans la zone d'essai ?

— Il faudrait s'en passer. Mieux vaut ne pas attirer l'attention sur nous et, de toute façon, on

n'aurait pas le temps de passer par les voies officielles. Cette zone d'essai n'a pas servi depuis le vol du Liberator FK-856 en 1945. Et ce n'est pas l'autorisation de plonger qui va tracasser Macalister. À mon avis, ce qui risque de l'inquiéter, c'est plutôt cet ouragan et la perspective de voir le *Seaquest II* alimenter les statistiques du Triangle des Bermudes…

Jack songea à leur plongée dans le volcan en activité de l'Atlantide, trois jours auparavant, sous le nez de l'équipe de surveillance internationale. Il avait fait courir un grand danger au *Seaquest II* et s'était juré de ne jamais remettre Macalister dans ce genre de situation. Le navire devrait rester hors de la trajectoire estimée de l'ouragan. Tout se ferait en hélicoptère.

— Nous allons avoir besoin d'un pilote qui ait les nerfs solides, murmura Jack. Il va voir le front de l'ouragan à l'horizon, juste en face de lui. Il va devoir lutter contre son instinct et voler droit vers la tempête. Quand il nous aura déposés, ce sera à lui de décider s'il nous attend ou non. Je ne peux pas demander ça à un pilote de l'UMI.

— Et ton ami de la RAF, Paul ? Tu m'as dit qu'il ne savait pas trop ce qu'il allait faire maintenant. Et c'est aussi un pilote d'hélicoptère qualifié, non ?

Jack réfléchit. C'était peut-être jouable.

— D'accord, reste en ligne. J'essaie de le joindre avec mon téléphone portable.

Trois jours plus tôt, après avoir déposé Jack à l'ancienne base de l'OTAN, près du bunker nazi, en Allemagne, Paul avait ramené son Tornado à l'aérodrome de Lyneham, en Angleterre. Puis il avait prévu de prendre quelques jours de congé, avant de commencer à travailler à son nouveau poste, au ministère de la Défense. Jack espérait qu'il ne s'était pas détaché facilement de son avion et qu'il était encore à Lyneham pour profiter de ses derniers jours en tant que pilote de chasse. Le deuxième Embraer de l'UMI était à la base aérienne de la Royal Navy, à Culdrose, en Cornouailles. Il pouvait être à Lyneham dans quelques heures et amener Paul de ce côté de l'Atlantique.

Jack composa le numéro et Paul décrocha presque aussitôt.

— Paul ? C'est Jack. Tu te rappelles ce qu'on s'est dit avant de se quitter sur le tarmac, en Allemagne ? J'ai un job à te proposer.

Il mit rapidement un plan sur pied. Paul arriverait à bord du *Seaquest II*, dans les Bermudes, dans la nuit. Ainsi, il aurait le temps de se familiariser avec le Lynx de l'UMI. Puis il décollerait pour les Bahamas en compagnie de Jack et Costas avant l'aube. Il accepta sans hésiter. Jack lui donna le numéro de l'UMI pour qu'il prenne contact avec le pilote de l'Embraer. Puis il raccrocha et s'adossa un instant. Il n'entendait plus que le chant des oiseaux de l'autre côté de la fenêtre. Il regarda la photo aérienne du récif affichée à l'écran et essaya d'imaginer ce qui pouvait se trouver dans le trou bleu effondré.

— Bon, dit-il en se redressant devant la webcam. Paul est partant. Il pense que c'est faisable.

— À la grâce de Dieu, Jack ! lança Lanowski.

— J'ai déjà entendu ça quelque part, souffla Costas.

— C'est ce que Paul disait toujours pendant nos expéditions, raconta Jack. À l'époque, on était encore étudiants, et on s'en est sortis avec le minimum de matériel et beaucoup de chatterton.

— Tu vas pouvoir revenir au bon vieux temps, Jack ! s'écria Costas. Le Lynx va déjà devoir repousser ses limites, alors on n'aura que ce qu'on pourra porter sur le dos.

Jack ouvrit le répertoire de son téléphone portable.

— Il faut que je passe un coup de fil aux Bahamas.

— À qui ? demanda Costas.

— Au cabinet du Premier ministre. On était étudiants à la même époque à Cambridge.

— Tu veux faire marcher le réseau des anciens ?

— En quelque sorte. Personne ne doit s'approcher du site avant notre plongée, mais je souhaite organiser des renforts au sein de la Force royale de défense des Bahamas. Si tout se passe bien et qu'on récupère ce qu'on cherche, le site devra être placé sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre, jusqu'à ce qu'une équipe de fouille de l'UMI vienne mettre au jour tout ce qui est susceptible de se trouver dans ce trou bleu. Je vais voir si le staff du Premier ministre peut se mettre en contact directement avec le capitaine Macalister. On se reparle sur le tarmac, quand je vous aurai rejoints dans les Bermudes. Remerciez James Macleod pour moi. Excellent travail, Jacob !

— Oh, Jack ! intervint Costas. Je me demandais… Ce n'est pas à San Salvador que Christophe Colomb a accosté quand il est arrivé aux Amériques ?

Jack n'avait presque pas pris le temps de réfléchir à l'archéologie. Depuis qu'il avait quitté l'Atlantide, trois jours plus tôt, la piste vieille de sept mille ans qu'ils suivaient avait été éclipsée par le danger du monde actuel. Il se concentra un instant sur le sanctuaire englouti du volcan de l'Atlantide. Ce qu'il y avait vu lui avait permis de comprendre ce qui s'était passé à l'aube de la civilisation. Ils étaient peut-être en train de refaire le plus grand voyage de découverte jamais réalisé au cours de la préhistoire. Il ne s'agissait pas de l'obscur exode d'un peuple, mais bien du voyage d'un homme dont l'histoire était restée ancrée dans les mythes fondateurs du monde occidental. Et pourtant, ce qu'ils avaient découvert dans le sanctuaire et ce qu'ils allaient peut-être découvrir dans les heures à venir ferait éclater au grand jour une vérité propre à ébranler les fondements de la civilisation. Jack sentit l'excitation monter en lui.

— Pas seulement Christophe Colomb, répondit-il à Costas. Il pourrait bien avoir été devancé sept mille ans plus tôt. Avec un peu de chance, nous le saurons bientôt.

— À la grâce de Dieu, Jack ! s'exclama Costas en souriant.

— Si cet ouragan le veut. Terminé.

Jack éteignit Skype et resta assis un moment, en silence, pour se vider la tête et se détendre. Dès que Mikhaïl serait de retour, il demanderait à Rebecca et à Jeremy de faire leurs bagages. Puis ils iraient tous ensemble à l'aéroport de Syracuse. Soudain, il éprouva le besoin de voir Rebecca. L'épée suspendue au-dessus de sa tête depuis son enlèvement allait peut-être enfin disparaître. Si tout se passait comme prévu… S'ils parvenaient à récupérer l'échantillon de bactérie subtilisé par Saumerre, il y aurait déjà une menace de moins dans l'équation. Quant au virus de la grippe espagnole, ils allaient enfin savoir s'il avait survécu, si Hoffman avait accompli la mission que Himmler lui avait confiée, une fois que le sous-marin s'était enfoncé dans le trou bleu. Mais Saumerre surveillait tous leurs faits et gestes. Ils n'avaient pas de temps à perdre, car ils ne pouvaient pas prendre le risque qu'il découvre leur destination et arrive sur place avant eux.

Jack n'entendait plus le signal de recul du camion-citerne, mais le ronronnement d'un moteur auxiliaire qui actionnait la pompe. Il se pencha en arrière et s'étira, réalisant soudain à quel point il était épuisé, et termina le café tiède resté au fond de sa tasse. Puis il se leva et gravit l'escalier pour se diriger vers la chambre de Rebecca. En passant, il jeta un coup d'œil par la fenêtre en direction de la grange et vit le toit jaune du camion-citerne garé à côté de son 4x4. Il marcha vers une des longues-vues de Mikhaïl. Dehors, deux hommes en combinaison noire discutaient avec Jeremy à l'arrière du camion en tirant sur le tuyau. Tout à coup, la porte d'entrée claqua et Rebecca rejoignit Jeremy, vêtue d'une polaire, les cheveux encore mouillés par la douche. Un des hommes retroussa ses manches et s'agenouilla pour tendre le bras sous le camion. Jack retira le capuchon de la longue-vue et orienta celle-ci vers la lisière de la forêt, derrière la grange, en songeant à l'inquiétude de Mikhaïl concernant la proximité des arbres. Ce matin, il y avait de la brume. Un homme embusqué se déplaçant furtivement risquait de passer inaperçu. Jack repéra un couple de chevreuils et suivit leurs

petites queues blanches en pompon jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière les arbres. Puis il ramena progressivement la longue-vue vers le camion-citerne et fit le point sur l'homme agenouillé, qui se redressa et redescendit ses manches. Il zooma, stupéfait par la qualité de l'optique. Soudain, il se figea.

L'homme portait un tatouage.

Jack retira les mains de la longue-vue pour qu'elle arrête de vaciller et regarda attentivement. L'homme tourna le poignet pour boutonner sa manche, puis le ramena dans sa position initiale. Jack se concentra de nouveau. Cela ne faisait aucun doute. Il avait déjà vu ce tatouage, deux ans auparavant, dans les montagnes d'Afghanistan, à travers la lunette d'un fusil Lee-Enfield : c'était un tatouage en forme de tigre…

Il se retourna et se mit à courir.

22

— On ne bouge plus ! cria Jack. Couchez-vous ! Vite !

Il braquait le Webley en direction de la tête de l'homme le plus proche. Il visa brièvement celle de son camarade et reprit sa position, le chien armé et les deux mains sur la crosse. Du coin de l'œil, il aperçut Rebecca et Jeremy, qui avaient continué à discuter avec les deux hommes pendant qu'il s'était approché discrètement en passant derrière le camion.

— Rentrez à la maison, vite !

Jeremy et Rebecca partirent en courant et en trébuchant. Un homme en noir armé d'un pistolet Glock rejoignit Jack. C'était John, le type du MI6 qui assurait la protection de Rebecca. Les deux hommes du camion restèrent immobiles à côté du tuyau.

— Je suis là, moi aussi ! cria une voix derrière Jack.

C'était Mikhaïl, armé de son Lee-Enfield.

— Couchez-vous ! répéta Jack. Les mains sur la tête !

Les deux hommes se mirent lentement à genoux sur les graviers, les mains levées. John avança derrière eux et leur donna un coup de pied bien placé au creux des reins pour les faire tomber en avant. Ils s'effondrèrent, le souffle coupé. Il rengaina son Glock et sortit deux paires de menottes flexibles. En quelques secondes, il les avait mis hors d'état de nuire. Jack distingua clairement le tatouage en forme de tigre sur le poignet du gangster, le même que celui qu'il avait vu sur l'homme de Shang Yong, deux ans auparavant, en Afghanistan. John fouilla les deux prisonniers et retira un petit arsenal de pistolets et de couteaux de leur combinaison, ainsi que plusieurs téléphones portables. Il ressortit son Glock et le braqua de nouveau.

— Ben et moi n'avons qu'un plan d'action dans ce cas de figure, annonça-t-il. Il a repéré un ravin à quelques kilomètres d'ici, où on pourra se débarrasser des corps facilement. Vous voulez les interroger, avant ?

Jack s'agenouilla à côté de l'homme le plus proche et remarqua pour la première fois son type asiatique. Il lui enfonça son Webley dans la nuque et se pencha si près de lui qu'il sentit son haleine.

— Si tu fais le moindre geste, prévint-il, cette balle de .455 va te vider la tête de tout ce qui se trouve à l'intérieur.

John approcha.

— Laissez-moi m'occuper de ça, dit-il.

Jack tendit la main pour l'arrêter. Il venait de voir ces hommes à moins d'un mètre de Rebecca. C'était son pire cauchemar et il avait failli se réaliser de nouveau. Il sentit la colère s'emparer de lui, cette colère qui l'avait étreint, six mois plus tôt, après l'enlèvement de Rebecca, et poussé à massacrer un de ses ravisseurs dans la mine de sel de Pologne. Cette fois, il n'avait qu'à appuyer sur la détente. Il était prêt à tout pour protéger Rebecca. Puis son côté rationnel reprit le dessus. Dès l'instant où il avait repéré le tatouage, dans la maison, il avait tout planifié. Il contrôlait la situation, et il ne devait pas perdre son sang-froid s'il voulait mener le jeu jusqu'au bout.

— Écoutez-moi bien, gronda-t-il suffisamment fort pour que l'autre homme entende. Deux membres de notre service de sécurité vont vous remettre dans votre camion et vous emmener loin d'ici. Ils vont vous libérer, vous rendre vos téléphones portables et votre véhicule. Vous allez dire à votre patron que je connais l'emplacement du site qu'il recherche dans les Caraïbes. Je vais vous noter les coordonnées sur un morceau de papier. Mon équipe est déjà en route. Alors écoutez-moi attentivement. Vous allez lui dire que nous savons que ce qu'il veut se trouve sur ce site. Nous

sommes prêts à le lui laisser s'il nous laisse l'or que les nazis ont caché sur place. Ainsi, chacun aura sa part. Mais nous voulons aussi la fiole qu'il a volée dans le bunker. Je donne rendez-vous à Saumerre sur le site demain à 15 heures. Vous avez compris ?

L'homme ne répondit pas. Jack enfonça son arme encore plus profondément dans sa nuque et eut le plus grand mal à résister à la tentation.

— Vous avez compris ? répéta-t-il.

— Demain, 15 heures, marmonna l'homme, le visage dans les graviers. Vous allez nous donner les coordonnées. Il aura ce qu'il cherche. Vous aurez l'or. Apporter la fiole du bunker, sinon il n'aura rien.

Jack continua à braquer son arme, respira profondément et se détendit. Il vit Mikhaïl, le fusil à l'épaule. Puis il se releva et fit un signe de tête à John.

— Ils sont à vous, dit-il.

Il retourna à la maison et constata que Jeremy et Rebecca se tenaient devant la porte avec leurs armes respectives.

— Bon, vous deux, faites vos bagages ! lança-t-il. On part dans dix minutes.

Quatorze heures plus tard, Jack était assis à l'arrière de l'hélicoptère Lynx et suivait sa progression sur la carte numérique. Ils approchaient de la chaîne des Bahamas. À travers la vitre de bâbord, il voyait le front de l'ouragan, avec de gros renflements, tel un esprit rampant et malveillant. À cette distance, l'immense masse noire menaçante semblait immobile, mais il savait que c'était un redoutable tourbillon de vent. Paul gardait obstinément le cap. Il avait calculé la consommation de carburant et le trajet aller-retour de l'appareil avec une précision militaire. Ils seraient au-dessus du site dans huit minutes. Jack et Costas auraient quatre minutes pour descendre, puis il retournerait au *Seaquest II* avec juste ce qu'il lui fallait de carburant. Il comptait sur le vent de l'ouragan pour le pousser et accélérer son retour. La tempête allait passer au sud du *Seaquest II*, pendant la plongée de Jack et Costas, et se serait décalée vers l'ouest lorsqu'ils seraient de retour à la surface. Ensuite, ils l'appelleraient grâce à leur radio étanche pour qu'il vienne les chercher. Enfin, si la chance continuait à leur sourire. Et s'ils survivaient à la bataille qui les attendait…

Jack avait pris un énorme risque. Costas et lui en avaient assez dit à Schoenberg, la veille, pour permettre à Saumerre de se préparer à intervenir dans les Caraïbes. Et il avait donné les coordonnées aux deux gangsters de la ferme en partant du principe que Saumerre ne pourrait pas être sur le site avant lui. Mais son plus grand pari, c'était le marché qu'il avait proposé. Saumerre était parfaitement conscient qu'il en savait assez sur lui pour le déconsidérer, et qu'il ne viendrait jamais à sa rencontre sans un moyen de pression au cas où les choses tourneraient mal. Si Jack parvenait à maintenir la trêve qu'ils avaient observée ces six derniers mois, l'accord sur le partage du butin fonctionnerait peut-être. L'or des nazis n'était qu'une supposition éclairée. Lorsque Himmler avait envoyé un U-Boot dans son refuge avec l'arme biologique, il était fort probable qu'il l'ait rempli de trésors amassés par les nazis à la fin de la guerre. Et l'or était le matériau le plus prisé. Himmler avait dû s'assurer un avenir, au cas où son projet de dominer le monde en brandissant une arme biologique échouerait. Il était trop rusé pour ne pas avoir prévu de plan de secours. Jack ne savait pas si la fiole contenant le virus se trouvait sur le site, mais il espérait de toutes ses forces que Frau Hoffman ne s'était pas trompée et qu'Ernst avait réussi à la larguer. Il songea au mitrailleur de queue du Liberator, qui avait soutenu que son équipage avait touché l'U-Boot au moment où celui-ci entrait dans le trou bleu. Même si Ernst n'avait pas trouvé le moyen de se débarrasser du virus, l'attaque avait peut-être détruit le sous-marin. Dans ce cas, la fiole n'avait pas pu être déposée dans l'habitat

sous-marin installé sur le site avant la guerre.

Jack avait exigé que Saumerre apporte l'autre fiole, celle qui contenait la bactérie d'Alexandre. Rien ne prouvait que cette bactérie soit encore mortelle de nos jours. Saumerre devait donc savoir que le virus représentait une bien plus grande menace. C'était un escroc d'envergure, un intellectuel, un homme politique et probablement un partisan du fondamentalisme, mais c'était surtout un gangster à la tête d'un empire criminel. Avec un peu de chance, le marché proposé par Jack lui ferait oublier à qui il avait affaire, et que le profit et la cupidité n'étaient pas les seules motivations du duel à venir. Il fallait qu'il croie que Jack, comme la plupart des individus avec lesquels il traitait, s'était laissé séduire par l'appât du gain.

Jack ferma les yeux un instant. Quelque part dans le trou bleu, dans une grotte à laquelle les plongeurs de l'Ahnenerbe avaient pu accéder, se trouvaient les symboles anciens que Heidi avait vus sur les diapositives projetées au château de Wewelsburg, en 1944. La découverte de ces symboles, de seulement un de ces symboles, prouvant la thèse de l'exode de l'Atlantide, vaudrait tout l'or du monde.

La voix de Paul se mit à grésiller.

— Désolé pour la friture, dit-il. Il y a des interférences radio. Ça doit être à cause d'un phénomène électromagnétique. Il y a de l'activité sur le site. Le radar indique la présence d'un bateau qui avance en direction de l'île de San Salvador.

— Des nouvelles du drone ? s'enquit Jack.

— Il a dû faire demi-tour en raison des conditions météorologiques, mais Lanowski vient d'envoyer un message. Tout se passe comme prévu. Le drone a permis de repérer un bateau, qui a déposé deux plongeurs avant de poursuivre sa route.

— Bien, si ce bateau revient, Macalister dispose d'une ligne directe avec le chef de la Force royale de défense des Bahamas, afin d'ordonner une interception. Je ne veux pas qu'on intervienne pour l'instant, au cas où le capitaine du bateau aurait un moyen de contacter Saumerre. Celui-ci ne doit pas savoir ce qui se trame. Mais en cas de besoin, on pourra dire qu'on soupçonne un trafic de drogue.

Pour l'instant, tout s'était déroulé selon le plan de Jack. Le drone MQ-1 Predator était une idée de Lanowski. Il avait été obtenu grâce à l'intervention de Macalister, de leur contact au MI6, de Ben et enfin de Mikhaïl, qui s'était adressé directement à ses supérieurs de la CIA, à Langley. Mikhaïl avait expliqué la situation et le risque de menace terroriste de façon suffisamment convaincante pour qu'un lancement soit effectué depuis une base secrète américaine de Floride. Toutes les images du drone étaient transférées de la base aérienne à l'ordinateur de Lanowski, dans la salle des opérations du *Seaquest II*.

— Cible en vue, annonça Paul. T moins deux minutes.

— Bien reçu, répondit Jack.

Il fit signe à Costas. Assis à côté de lui, celui-ci avait déjà abaissé la visière de son casque. Il avait enfilé par-dessus sa combinaison environnementale son bon vieux bleu de travail, qu'il avait trouvé le temps de rapiécer et de recoudre, après qu'il avait en partie fondu lors de leur plongée dans le volcan de la mer Noire, quatre jours plus tôt. Il s'assura qu'il avait tout ce qu'il lui fallait dans ses poches. Il portait, attaché par un mousqueton en métal à un crochet situé sous son bras, le pistolet à grappin qu'il avait utilisé dans le volcan. Jack abaissa à son tour sa visière, vérifia que son recycleur fonctionnait bien et parcourut rapidement l'affichage numérique de son casque. Concentré sur sa respiration, il s'efforça de rester calme et posé. Il n'avait désormais plus aucun contact avec le pilote. Il pensa à ce que Paul lui avait dit : quand ce serait le moment, il donnerait trois coups dans la

cloison en métal située derrière son siège. Rudimentaire, mais efficace. Il effectua un contrôle visuel de l'équipement de Costas et vit celui-ci faire de même pour lui. Puis il agrippa la poignée de la porte coulissante et pria pour que son surnom de Jack le Veinard continue à être mérité.

L'hélicoptère se cabra légèrement. Jack le sentit perdre de l'altitude et ne vit bientôt plus que le voile d'écume projeté par le souffle du rotor contre la vitre. Les trois coups retentirent. Il se tourna vers Costas et pointa le pouce vers le bas. Ils ouvrirent simultanément les portes coulissantes et furent assaillis par le bruit et l'eau. Jack s'assit en laissant pendre ses jambes, toucha le patin du bout de ses palmes, se pencha, et roula en avant en tenant son casque d'une main et son gilet stabilisateur de l'autre. Il tomba quelques mètres plus bas, puis remonta à la surface et fit signe à Paul pour lui montrer que tout allait bien. Derrière les rideaux d'écume qui se détachaient sur le fond noir de la tempête venant de l'est, il aperçut le casque jaune de Costas. Il purgea son compensateur de flottabilité, se laissa descendre au fond de l'eau et savoura, comme il le faisait toujours au début d'une plongée, le calme qui contrastait avec le tumulte de la surface. Costas le rejoignit. Cette fois, ils étaient tout près du but.

Au-dessous d'eux s'étendait un vaste enchevêtrement de rochers et de coraux, vestiges gros comme des maisons des parois du trou bleu, qui s'étaient effondrées lors de l'explosion des trois grenades sous-marines larguées par le Liberator, en 1945. Au centre, ils repérèrent immédiatement un trou d'environ dix mètres de circonférence, à une dizaine de mètres de la surface. Dès qu'ils se furent glissés à l'intérieur, ils firent une découverte époustouflante.

L'épave rouillée d'un sous-marin était coincée entre les rochers. D'après le kiosque, il était clair qu'il s'agissait d'un U-Boot allemand de type XXI. Il était orienté vers le bas à un angle d'environ quarante-cinq degrés. Jack et Costas virent que la proue s'était détachée. Ils longèrent lentement le navire et constatèrent les dégâts importants causés par le bombardier. La coque et les tourelles étaient criblées de balles ; le canon du pont avant était encore chargé et pointait vers le haut. Costas s'arrêta juste avant la proue, posa la main sur le métal et souleva un nuage de rouille.

— Cela confirme l'histoire de l'aviateur, déclara-t-il. Cet U-Boot a reçu une pluie de balles de mitrailleuses, puis la proue a été soufflée par une des grenades sous-marines qui ont provoqué l'effondrement des parois du trou bleu.

— Heidi nous a dit qu'Ernst essaierait de larguer la fiole avec un lance-torpilles. Si on veut savoir s'il a pu mettre son plan à exécution, c'est là qu'il faut regarder.

Ils nagèrent autour de l'épave et ne tardèrent pas à trouver les lance-torpilles. Costas s'approcha pour jeter un coup d'œil.

— Le lance-torpilles de gauche a servi et n'a pas été refermé ! annonça-t-il triomphalement. Hoffman a dû agir juste avant l'attaque du Liberator, ou même pendant. Il a peut-être profité de la diversion.

— Dieu seul sait ce qui s'est passé dans ce bateau avant qu'il ne soit coulé. Tout ce que j'espère, c'est que Hoffman a eu la satisfaction de savoir qu'il avait réussi avant que tout ne soit terminé. À mon avis, il a dû se retrouver coincé ici, sans la moindre chance de s'en sortir.

— Jack, regarde juste au-dessous de toi ! Tu ne vas pas en croire tes yeux !

Jack s'enfonça d'un mètre et scruta les sédiments. Stupéfait, il aperçut, à moitié sorti d'une sacoche en cuir pourrie, ce qui les faisait courir depuis si longtemps, l'objet pour lequel Rebecca avait été enlevée : un svastika en or inversé, dont le revers était légèrement rouillé, le Palladion ! Il le glissa dans la sacoche et sangla celle-ci sur le devant de sa combinaison environnementale. L'objet était incroyablement lourd pour sa taille.

— Himmler a dû le donner à Hoffman afin qu'il l'utilise comme clé pour entrer là où la fiole contenant le virus devait être déposée, conjectura-t-il. On va pouvoir s'en servir pour négocier avec Saumerre.

— Où sont les deux plongeurs repérés à l'aide du drone ? demanda Costas.

— Dans l'habitat, répondit Jack. Regarde, il est juste devant nous, à gauche de la proue de l'U-Boot.

Costas suivit son regard. Fixée à la seule paroi intacte du trou bleu, se trouvait une construction qui ressemblait à un des premiers laboratoires spatiaux, à deux bathysphères réunies. Toute la structure était montée sur des pilotis en acier, sur un surplomb rocheux.

— Les plongeurs de l'expédition allemande de 1938 ont dû venir installer cet habitat là où les chercheurs de l'Ahnenerbe avaient fait leur découverte, deux ans auparavant, dit Jack. Les symboles trouvés ici ont dû ajouter au mythe. C'est ce qui a permis à Himmler de présenter le site comme la nouvelle Atlantide. Mais en réalité, tout ce qui comptait pour lui, c'était l'emplacement. Cet endroit était parfaitement adapté à ses besoins : loin des eaux territoriales, au bord de la plaine abyssale – ce qui le rendait facilement accessible aux sous-marins – et dans un récif où l'on pouvait installer sans risque un entrepôt comme celui-ci.

— Cela dit, Himmler n'aurait pas pu en faire un centre d'opérations après la guerre. Chacune de ces sphères est à peine assez grande pour deux personnes.

— Cet habitat a été conçu dans un seul objectif : stocker l'arme biologique. Himmler avait sans doute d'autres projets pour lui-même. Peut-être comptait-il s'installer en Amérique du Sud. En tout cas, l'histoire qu'il a racontée à Hoffman et à Heidi à propos de leur avenir était un mensonge. Et il a dû mentir également à tous ceux qui l'ont aidé à mettre son plan à exécution. Personne n'allait jamais vivre ici, à l'abri de la pandémie qui allait se répandre sur terre. Ce ne serait pas le nouveau Wewelsburg.

— Et visiblement, ce ne serait pas non plus la nouvelle Atlantide. Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— On suit mon plan jusqu'à ce que Saumerre baisse sa garde et me fasse confiance. Dès qu'on a la fiole contenant la bactérie, on passe à l'action. Si on parvient à accéder à la robinetterie de ses bouteilles de plongée, on les videra pour l'empêcher de sortir, mais on injectera suffisamment d'air dans l'habitat pour qu'il survive jusqu'à ce que l'équipe de l'US Navy vienne le chercher.

— Tu as fait appel à l'US Navy ? s'étonna Costas. Je croyais que tu en faisais une affaire personnelle.

— Saumerre est en contact avec des organisations terroristes, expliqua Jack. L'US Navy est la mieux placée pour le mettre sous les verrous jusqu'à la fin de ses jours.

— Là, au moins, il sera à sa place, estima Costas. (Il observa le plancher recouvert de sédiments de la proue, arrachée au pont avant du sous-marin.) Jack, tu devrais venir voir ça. Le Palladion n'est pas le seul objet en or de la cargaison. Tu avais raison.

Jack le rejoignit et retira la couche de sédiments.

— Incroyable, murmura-t-il.

Au-dessous de la coque de l'U-Boot, là où elle avait été fracassée par la grenade sous-marine, le lit marin était tapissé de lingots d'or. Il y en avait des centaines. De toute évidence, Saumerre n'avait pas vu le Palladion lorsqu'il était passé ici, juste avant eux, mais il avait dû voir ce trésor.

— Bon, allons-y !

Cinq minutes plus tard, Jack et Costas se trouvaient dans la première sphère de l'habitat, dégoulinants d'eau de mer. Les bouteilles de plongée dont Saumerre et son partenaire s'étaient servis

étaient posées à côté de l'écoutille d'entrée. Apparemment, elles avaient été en partie vidées dans les sphères pour créer une atmosphère respirable. Le confort spartiate rappelait celui d'une chambre de recompression. Il y avait une table au milieu et, de part et d'autre, deux lits à monture métallique que personne ne semblait avoir utilisés. Jack et Costas retirèrent leurs palmes. Ils conservèrent tout le reste de leur équipement, se contentant de relever leur visière.

— Docteur Howard ! appela une voix depuis la seconde sphère. Ravi de vous rencontrer enfin.

Jack franchit l'écoutille ouvrant sur la seconde sphère. Costas le suivit. Saumerre était assis sur un banc, au centre. Vêtu de sa combinaison de plongée, il avait les cheveux lissés en arrière. Son partenaire de plongée se tenait debout derrière lui. Jack avait souvent vu des images de Saumerre dans les médias. Son visage lui était familier, car ses responsabilités au sein de l'Union européenne en avaient fait un homme public, mais c'était la première fois qu'il le rencontrait en personne. Sur la paroi de la sphère, il repéra une petite porte en métal, sans doute celle d'un coffre, sur laquelle un svastika inversé était imprimé en creux. Son cœur se mit à battre la chamade. Le coffre était fermé. Pour l'instant, tout allait bien. Les deux hommes se regardèrent sans rien dire.

— Bien, parlons affaires, commença Saumerre. Avez-vous le Palladion ?

— Donnez-moi la bactérie et je vous donne le Palladion, répondit Jack.

— Je ne crois pas qu'il soit en votre possession, déclara Saumerre.

Jack lui montra la sacoche en cuir sanglée sur son ventre. Saumerre hésita.

— Vous ne savez pas plus que moi si la fiole contenant le virus se trouve dans ce coffre ou non, dit-il, n'est-ce pas ?

Jack le regarda sans broncher. Il n'avait pas l'intention de lui répondre.

— Pourquoi me laisseriez-vous le virus ? demanda Saumerre en plissant les yeux.

— Parce que je suis convaincu que vous ne l'utiliserez jamais, affirma Jack. Vous êtes un homme civilisé et cultivé. Vous ferez comme Himmler, vous vous en servirez comme moyen de négociation, c'est tout. Quand la mafia apprendra que vous détenez l'arme miracle des nazis, vous deviendrez un homme extrêmement puissant. Quant à moi, j'avoue que tout archéologue qui voit de l'or à plusieurs reprises au cours de sa carrière finit par succomber à la tentation. Avec tout ce qu'il y a ici, je vais pouvoir me retirer du petit milieu des scientifiques et devenir chasseur de trésors. Certains membres de mon équipe me suivront. (Il hocha la tête en direction de Costas, qui sourit d'un air satisfait.) Et deviendront très riches.

Saumerre le jaugea un instant, puis sourit à son tour.

— Alors comme ça, le célèbre docteur Howard a un côté obscur ! se réjouit-il. Et il aime ça !

— Laissez-nous l'or et vous aurez le virus. Mais je veux la bactérie pour asseoir mon pouvoir, moi aussi. Vous savez qu'elle est bien moins dangereuse. Elle n'a jamais été testée. Et il existe un antidote.

— Impossible. Personne n'a jamais travaillé sur cette bactérie depuis la guerre.

— Si, le professeur Heidi Hoffman.

— Ah oui ! s'exclama Saumerre. Bien sûr ! Votre confidente. (Il hésita de nouveau, puis tendit la main.) Le Palladion !

Jack détacha la sacoche en cuir qu'il avait récupérée sur l'épave de l'U-Boot. Le cuir était suffisamment solide pour tenir. C'était de la peau de vache. Mais il avait pourri en surface et se désagrégea entre les doigts de Jack. Celui-ci s'essuya les mains sur sa combinaison environnementale et sortit le svastika en or. Saumerre resta bouche bée. Son partenaire de plongée avait les yeux rivés sur l'artefact. Jack brandit le Palladion d'une main, les muscles bandés à l'extrême pour en supporter le poids, et tendit l'autre main. Saumerre ouvrit la poche de son compensateur de flottabilité. Il en

sortit un coffret hermétique. À l'intérieur se trouvait un cylindre de la taille d'un gros stylo. Jack l'observa rapidement, le reconnut d'après les indices que Heidi lui avait donnés, et constata que le couvercle était encore intact. Saumerre referma le coffret et le tendit à Jack, qui, dans le même temps, lui donna le Palladion. Tandis que Jack s'empressait de glisser l'arme biologique dans la poche de sa jambe gauche, il se retourna vers le coffre et inséra la clé magnétique dans le motif en creux de la porte. Le mécanisme de la serrure cliqueta. La porte s'entrouvrit en éjectant partiellement le Palladion. Saumerre prit l'artefact, le posa sur la table et se tourna de nouveau vers le coffre.

Jack jeta un coup d'œil à Costas. Celui-ci lui fit un signe de tête presque imperceptible. La crosse de son pistolet à grappin dépassait à peine de son bleu de travail.

Jack retint sa respiration. Si le virus était dans le coffre, ils seraient dans une impasse, dont personne ne pourrait sortir gagnant. Si le coffre était vide, Costas et lui en profiteraient pour prendre l'avantage. Il pensa à Hoffman, au lance-torpilles utilisé juste avant que l'U-Boot ne soit coulé, à Heidi, convaincue qu'Ernst avait fait ce qu'il fallait.

Saumerre ouvrit la porte du coffre : il était vide.

Costas sortit brusquement son pistolet à grappin et l'appuya en travers contre la nuque de Saumerre. Jack s'empara du Palladion et le lança sur le deuxième plongeur. Lorsque l'homme, ployant sous le poids de l'objet, tomba à genoux, il lui décocha un coup de poing dans la tempe et lui fit perdre connaissance. Il ramassa le Palladion, récupéra la sacoche et franchit l'écoutille pour retourner dans la première sphère. Costas le suivit tout en braquant son arme sur Saumerre, trop abasourdi pour réagir.

— Abaisse ta visière ! cria Jack.

Il abaissa la sienne et attendit que Costas ait fait de même pour dévisser les détendeurs des deux bouteilles de plongée posées à l'entrée et ouvrir la robinetterie. Casques fermés, ils ne furent pas assourdis par le bruit de l'air comprimé s'échappant dans l'espace confiné. Au bout d'une vingtaine de secondes, le bruit s'amoindrit. Les bouteilles étaient vides. Pour faire bonne mesure, Jack vida également une partie de son air dans l'habitat afin que Saumerre puisse survivre au moins deux heures. Il refixa à son casque le tuyau qu'il avait retiré et sangla de nouveau la sacoche contenant le Palladion autour de son ventre.

— Maintenant, sortons d'ici !

Ils enfilèrent leurs palmes, sautèrent l'un après l'autre par l'écoutille d'entrée, située à la base de la sphère, et nagèrent vers l'U-Boot. Jack consulta son manomètre. Il avait vidé la moitié de son air, mais il n'y avait pas beaucoup de risques. La surface n'était qu'à quinze mètres de là. Et puis, Costas était là, avec ses bouteilles presque pleines, en cas d'urgence. Ils s'arrêtèrent ensemble sous la fissure entre les rochers qui menait à la surface.

— Prêt ? demanda Costas.

Jack regarda autour de lui. Il n'avait vu ni symboles anciens ni artefacts. Il savait qu'ils reviendraient ici lorsque Saumerre serait pris en main par l'US Navy et qu'ils auraient tout le loisir de passer le site au peigne fin, mais il fallait qu'il sache. Il avait repéré une seule ouverture dans la paroi du trou bleu, dix mètres plus bas, sous la proue de l'U-Boot. C'était peut-être l'entrée d'une grotte.

— J'aimerais bien jeter un coup d'œil en bas, répondit-il.

— C'est trop profond pour les plongeurs de l'Ahnenerbe, estima Costas, près de trente mètres. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque ils n'avaient que de l'oxygène pur, qui devenait toxique au-dessous de dix mètres de profondeur. Si tu cherches l'endroit où les nazis ont trouvé les symboles anciens, ça ne peut pas être là.

— Cette ouverture mène peut-être à une grotte moins profonde. Si on regarde la paroi vers le haut, on remarque un endroit, juste au-dessus, où il aurait pu y avoir une fissure ouvrant sur la même grotte. Seulement, cette fissure semble avoir été obstruée lors des explosions. C'est à environ quinze mètres, une profondeur tout juste accessible avec les premiers recycleurs d'oxygène.

— Il te reste assez d'air ?

— Pas beaucoup mais, si tu ne t'éloignes pas de moi, tout ira bien.

— Ce serait une plongée en environnement restreint, Jack. Et nous n'avons ni filin de sécurité ni bouteille de secours.

— On ne parcourra pas plus de vingt mètres, promis.

Costas réfléchit un instant, immobile entre deux eaux.

— Bon, c'est toi qui décides.

Ils descendirent et atteignirent rapidement l'entrée du tunnel, un trou irrégulier d'environ trois mètres de large et cinq mètres de haut. Ils avancèrent à la nage et débouchèrent dans une salle de la taille d'une petite église. Les murs étaient hauts de chaque côté. Jack remonta jusqu'à ce que son profondimètre indique quinze mètres. Costas s'approcha d'une des parois et scruta la pierre en quête d'une trace laissée par la main de l'homme.

— Je pense au site en 5500 avant notre ère, tel que Lanowski l'a reconstitué en images de synthèse, dit-il. Nous devons être dans une des collines situées de part et d'autre de la grotte qui s'est transformée en trou bleu. À l'époque, cet endroit devait se trouver à une dizaine de mètres au-dessus du niveau de la mer. Et j'imagine ce type arrivé en bateau après un voyage interminable à travers l'océan Atlantique. Épuisé, affamé, il a pensé voir le volcan aux sommets jumeaux de la prophétie. Puis il s'est rendu compte que c'était une illusion, mais il avait tout de même besoin d'un abri. Le tunnel qui se trouve au-dessous de nous devait être une grotte souterraine, au niveau de la mer, un refuge idéal pour un marin en pleine tempête. Et là où nous sommes, c'est-à-dire plus haut, il devait y avoir une autre grotte, peut-être en forme de mezzanine. Notre homme a pu trouver un moyen d'escalader la paroi pour venir se terrer ici.

— Avant de perdre lentement la raison, murmura Jack.

— Peut-être pas si lentement que ça, ajouta Costas. Si c'était la saison des ouragans, il a dû récupérer de l'eau de pluie dans les replis rocheux, à la surface. Et un homme qui avait survécu à la traversée de l'Atlantique dans un bateau non ponté devait être un bon pêcheur. Mais lorsque la pluie s'est arrêtée, il n'a pas pu continuer à vivre ici. Il a fallu qu'il parte. Je ne le vois pas bâtir la nouvelle Atlantide sur cette île.

Jack observa les murs en songeant à la description que Heidi lui avait faite de la grotte sous-marine, d'après les diapositives projetées au Wewelsburg. Il savait très bien ce qu'il cherchait. Et soudain, il repéra quelque chose près d'une saillie qui devait être un vestige du plancher de la grotte supérieure. Il s'approcha sans oser y croire.

— C'est bien là ! annonça-t-il.

Costas le rejoignit et découvrit une rangée de cinq symboles sculptés dans la pierre, érodés et noircis par la végétation marine.

— Regarde ça ! Tu reconnais les trois premiers symboles ? Il y a le signe pectiforme, la demi-lune, puis le groupe de points. Ils font partie de l'alphabet de l'âge de la pierre et, d'après Katya, ils forment le nom chamanique de Noé : Uta-Napishtim. C'est le nom que ton petit kangourou a vu dans le sanctuaire de l'Atlantide, sauf qu'ici je ne vois pas les symboles correspondant à Enlil-Gilgamesh. Après le nom de Noé, il y a le symbole d'Atlantis et une demi-lune surmontée de points, qui, selon Katya, signifie « ouest ».

— Je repense aux mots gravés sur les murs, dans les donjons des châteaux d'Angleterre : « Je suis passé par ici. »

— Tu n'es sans doute pas loin de la vérité quand tu parles de donjon. Mais ces symboles en disent plus long que ça : Noé-Uta-Napishtim est passé par ici. Il vient d'Atlantide ou va vers l'Atlantide et se dirige vers l'ouest. C'est fantastique ! C'est exactement ce que j'espérais trouver. Cela confirme qu'un immense voyage de découverte a eu lieu au cours de la préhistoire. Un voyageur issu de la civilisation la plus ancienne du Vieux Monde a traversé l'Atlantique il y a plus de sept mille ans. Et je sais où il est allé. Je sais où se trouve la nouvelle Atlantide !

— Jack, il faut qu'on sorte d'ici. Vite !

Jack sentit ses jambes se soulever pour l'entraîner en arrière. Il tourna la tête et s'aperçut que Costas était déjà à plusieurs mètres de lui. Le voyant se déplacer rapidement dans la grotte, sans battre des pieds, il comprit aussitôt ce qui se passait : la marée avait changé de sens. Il vit Costas tomber en direction du tunnel et se mettre à battre des pieds frénétiquement, sans parvenir à lutter contre le courant, qui l'aspirait au cœur du récif. Tout à coup, il fut propulsé le long des parois de la salle. Il se mit à tournoyer, pris dans un tourbillon créé par le courant, qu'il ne parvenait pas à suivre pour rejoindre Costas dans le tunnel. Costas avait disparu, mais il entendit le son de sa voix dans son casque.

— Jack, je suis sorti ! annonça-t-il. Tu ne vas pas pouvoir passer par là. C'est trop tard ! Le courant s'est accru d'au moins trois nœuds en une minute. Tu es dans un vortex. Mais j'ai une corde et je vais te la passer à travers la fissure partiellement obstruée. Je devrais pouvoir te tirer vers l'extérieur.

Jack laissa le tourbillon l'emporter jusqu'à une saillie rocheuse située au-dessus du courant, qui ressemblait désormais à un ruisseau agité au milieu de l'eau. Il se cramponna au rebord d'une main. L'autre faillit être happée par le courant. Puis il vit la corde de Costas se faufiler à travers la fissure. Elle était précédée d'une petite bouée orange de la taille d'une balle de tennis. Lorsqu'elle arriva dans la grotte, la bouée fut violemment secouée par le courant. Elle était trois mètres au-dessous de l'endroit où se tenait Jack.

— J'attache toujours une bouée au bout de la corde pour qu'elle flotte, expliqua Costas. Tu devrais pouvoir l'attraper maintenant.

— Négatif, répondit Jack. Elle est hors de ma portée. Le courant est trop fort.

— Je n'ai rien sur moi qui flotte plus que cette bouée.

— Combien de temps ce courant va-t-il durer ?

La voix de Costas se mit à grésiller. Les interférences s'étaient accrues également.

— Longtemps, Jack. C'est une grande marée et elle monte très haut. C'est comme si tu te trouvais dans le trou d'une baignoire qu'on est en train de vider.

— Donc, ça va durer des heures.

Costas garda le silence un instant.

— Combien d'air il te reste ? finit-il par demander.

Jack consulta son affichage et se crispa. Son stock d'air allait arriver à épuisement dans quelques minutes.

— Ça s'annonce mal. Mais c'est moi qui me suis mis dans cette situation. Je n'ai pas résisté à l'attrait de l'archéologie. Et on dirait que je vais devoir en payer le prix.

— Je viens te chercher.

— Pas question !

— Je vais trouver un endroit pour fixer la corde de ce côté. Puis je vais attacher l'autre

extrémité autour de moi et franchir ce tunnel d'une façon ou d'une autre. Je devrais avoir la force de résister au courant suffisamment longtemps pour t'attraper. Et la corde devrait être assez solide pour nous soutenir tous les deux. Le contact radio va probablement être interrompu, Jack. Il y a de plus en plus d'interférences. Je vais accrocher la corde à l'épave du sous-marin. Reste où tu es.

Jack cessa de lutter contre le courant et se laissa flotter dans la partie supérieure de la salle. Il essaya de se détendre, de ralentir sa respiration pour conserver un maximum d'air. Il devait rester calme. C'était toujours comme ça quand on plongeait. Les choses arrivaient brusquement. Tout allait bien et, dans l'euphorie du moment, on prenait un petit risque. Et en un clin d'œil, avant qu'on ait le temps de s'en rendre compte, les choses tournaient mal. Dans l'eau, Jack était dans son élément, mais il savait que c'était un environnement très inhospitalier. Dans une grotte, une mauvaise décision, un pari trop risqué pouvaient coûter très cher. Il était parti du principe que Costas serait à côté de lui s'il venait à manquer d'air, et qu'ils pourraient faire un échange d'embout. Mais un événement imprévu était survenu. Cela lui servirait de leçon. Il s'en souviendrait la prochaine fois qu'ils plongeraient ici.

Il regarda la paroi rocheuse, revit les symboles anciens et contempla longuement le symbole d'Atlantis, qui avait marqué un véritable tournant dans sa carrière. Le tourbillon l'ayant poussé dans un espace où l'eau était immobile, il avait l'impression de se trouver dans l'œil d'un cyclone. Il s'efforça d'atteindre une flottabilité parfaitement neutre par sa simple respiration. Il avait toujours adoré faire ça, sentir le moment où il parvenait à un équilibre total. À ses yeux, cette sensation de ne faire plus qu'un avec son environnement valait largement tous les états modifiés de conscience qu'il pouvait imaginer. Il oublia un instant où il se trouvait, ce qui lui arrivait, et savoura le bonheur d'être là où il avait toujours voulu être : sous l'eau. Chaque inspiration lui était désormais précieuse, car il savait ce qui l'attendait. C'était ce que les plongeurs redoutaient le plus. Il fit un test en inspirant un peu plus profondément. Il n'avait presque plus d'air. Il essaya de ne pas paniquer. Il fallait qu'il reste serein et calme jusqu'au dernier moment. Il ne voulait pas mourir… Il commença à sentir des fourmillements dans ses doigts et ses jambes. Soudain, il pensa à quelque chose et plongea la main dans une de ses poches pour en sortir un petit bloc avec une feuille en plastique et un crayon. Il s'empressa de prendre son couteau, coupa un morceau de la feuille en plastique et écrivit le plus vite possible, tandis que son air arrivait à épuisement et que son champ de vision se rétrécissait. Il lâcha le bloc et fourra la note dans la manche de sa combinaison de plongée, où il était sûr qu'on la trouverait. Puis il commença à étouffer. Sa nuque lui sembla sur le point d'exploser. Il aurait voulu retirer son casque, se noyer plutôt que de suffoquer, mais il ne pouvait plus lever les bras. Il coula en direction du courant.

Tout à coup, il sentit un choc. Un flux d'air entra dans son casque. Il l'inspira par grandes bouffées. Il avait la tête qui tournait, mais son corps revint instantanément à la vie. Costas le tenait fermement contre lui et lui passait la corde autour des épaules, en prenant soin de ne pas bloquer le tuyau qui allait de son backpack au casque de Jack.

— Ça va ? demanda-t-il, sa visière contre celle de Jack.

— Il a failli être trop tard.

— Bon, sortons de là !

Costas remonta le long de la corde. Son corps corpulent faisait écran contre le courant et Jack le suivit avec soulagement en veillant à ne pas se laisser distancer, pour ne pas tendre le tuyau. Ils progressèrent petit à petit dans le tunnel, en direction du canon de pont de l'U-Boot, où Costas avait attaché l'autre extrémité de la corde. Dix minutes après être sortis de la grotte, ils furent enfin libérés du courant, qui ondulait dans l'eau comme une immense tornade, à environ cinq mètres de la proue de

l'U-Boot. Jack commença à se détendre. Costas l'entraîna le long de la coque du sous-marin jusqu'au kiosque.

— Voilà ce que je cherchais, dit-il.

Il sortit une pince à levier de son bleu de travail et essaya de soulever une plaque en métal de la taille d'un petit lit. La plaque céda facilement. Au-dessous se trouvait un canot gonflable, soigneusement plié, qui avait dû être stocké dans cet espace hermétique. Costas le secoua et constata qu'il était en excellent état. Il chercha quelque chose à tâtons, puis se redressa.

— C'est parti ! s'exclama-t-il.

Il tira sur un cordon. Le canot se gonfla aussitôt d'air et s'éleva en direction de la surface, environ vingt mètres plus haut.

— Je me suis dit qu'un peu de confort ne nous ferait pas de mal en attendant que Paul vienne nous chercher.

Ils commencèrent leur ascension vers le trou entre les rochers, en restant à bonne distance du tourbillon meurtrier qui faisait rage sur un côté de l'ouverture. Jack leva les yeux et vit les rayons du soleil transpercer les flots. L'ouragan avait dû passer son chemin. Soudain, cinq mètres plus haut, à environ dix mètres de distance, une forme sombre traversa le trou. Jack n'arrivait pas à y croire. C'était impossible…

— Costas ! appela-t-il. Nous avons de la compagnie.

Deux plongeurs se dirigeaient vers eux. C'étaient Saumerre et son partenaire de plongée. Ils étaient tous deux équipés de vieux recycleurs d'oxygène, utilisés sous le régime nazi.

— Merde ! s'écria Costas. Ces recycleurs devaient se trouver dans l'habitat. Je n'ai pas pensé à regarder.

Jack consulta son profondimètre. Ils étaient encore à dix-huit mètres de profondeur, ce qui représentait presque le double de la limite autorisée lors d'une plongée en oxygène pur. Le partenaire de plongée de Saumerre semblait un peu léthargique. Sans doute commençait-il à ressentir les effets d'un empoisonnement à l'oxygène. Cependant, il était armé d'un couteau et, bien qu'à la traîne par rapport à Saumerre, il se rapprochait dangereusement.

— Le type de derrière est mal en point, indiqua Jack à Costas. On devrait commencer par lui.

Costas sortit son pistolet à grappin et le chargea. Les deux plongeurs n'étaient plus qu'à huit mètres, à portée de tir. Il visa et tira, mais le grappin en métal rasa les jambes de l'homme et poursuivit sa course sur quelques mètres, avant de sombrer en entraînant la corde derrière lui. Celle-ci accrocha une des palmes de l'homme, qui se retourna, essaya de se libérer, mais ne fit que s'empêtrer un peu plus en attirant Costas vers lui. Costas essaya d'ouvrir le mousqueton qui le retenait à la corde. Le grappin qui pendait au-dessous se mit à tourner dans le tourbillon. Terrifié, Jack constata qu'il tirait l'homme et Costas vers le vortex. Il sortit son couteau et attrapa Costas, qui avait compris ce qui se passait et tentait désespérément de nager vers la paroi rocheuse. Il tira sur la corde de toutes ses forces et la trancha d'un coup de lame. Costas et lui s'élevèrent aussitôt loin du vortex. L'homme, qui ne se débattait plus, inconscient à cause de l'empoisonnement à l'oxygène, sombra à une vitesse vertigineuse dans le tourbillon et fut aspiré par le récif, sans espoir de retour.

Lorsqu'il leva les yeux, Jack s'aperçut que Saumerre avait fait demi-tour, qu'il avait franchi le trou et se trouvait désormais au-dessus du récif, au milieu de l'océan. Cette tentative semblait vaine, mais il était toujours possible que le bateau de Saumerre n'ait pas été appréhendé et revienne le chercher. Jack et Costas étaient trop encombrés par leur matériel pour rattraper leur ennemi. Jack prit rapidement une décision. Ils n'étaient qu'à huit mètres de profondeur et il n'aurait aucun mal à atteindre la surface. Au cours de cette plongée, ils n'étaient pas descendus suffisamment bas pour être

contraints d'effectuer des paliers de décompression. Il n'avait donc pas à se soucier de la maladie des caissons. Il inspira profondément à plusieurs reprises, puis se débarrassa de son backpack et de son casque. Il sortit un masque de secours d'une de ses poches et l'enfila aussitôt. Voyant Costas le regarder avec inquiétude, il lui fit signe que tout allait bien et pointa l'index vers la silhouette qui s'éloignait de plus en plus. Sans plus attendre, il s'élança à la poursuite de Saumerre. Soulagé du poids de son backpack, il était juste assez lesté par le Palladion, qu'il portait sur le ventre.

Il dépassa le récif, atteignit la plaine abyssale et rattrapa Saumerre au moment où sa poitrine commençait à se serrer. Son plan était de pousser Saumerre en deçà de la limite de dix mètres imposée par une plongée en oxygène pur, et de le maintenir au-dessous de ce seuil jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Il lui appuya sur les épaules avant qu'il n'ait le temps de le voir arriver et battit des pieds pour l'enfoncer dans l'eau. Saumerre réagit aussitôt, avec une puissance inattendue. Il se retourna, saisit les bras de Jack et les serra de toutes ses forces. Jack se souvint de ce qu'il portait. Il lâcha Saumerre et sortit le Palladion de sa sacoche en cuir. Sur le svastika en or et en fer, il vit pour la première fois le symbole d'Atlantis, gravé sur un côté. Saumerre le repéra également et se figea.

Jack lui tendit l'artefact.

Saumerre garda un instant les mains sur ses bras, puis lâcha prise. Il s'empara du Palladion, les yeux étincelants. Il savait qu'il n'avait désormais plus aucune utilité, qu'il n'y avait plus de chambre secrète à ouvrir, mais il l'avait cherché toute sa vie, depuis le jour où son grand-père lui avait raconté ce qu'il avait vu dans le bunker situé à proximité du camp de concentration, près de soixante-dix ans auparavant. Totalement captivé, il s'enfonça sans penser à son poids. Il atteignit quinze mètres, puis vingt. Au-dessous de lui, il n'y avait rien, excepté un abysse obscur de plus de mille cinq cents mètres. Il réalisa trop tard son erreur. Il lâcha le Palladion, prit sa tête entre ses mains et arracha son recycleur. À l'agonie, il finit par perdre connaissance. Le Palladion s'était pris dans les sangles de sa poitrine. Jack le regarda, tandis que Saumerre tombait en tournoyant lentement, allongé sur le dos. Et il ne vit bientôt plus que le svastika en or tourner encore et encore, dans un tourbillon de bulles, avant de disparaître dans le noir.

Ses poumons étaient presque vides. Il sentit un détendeur lui heurter le visage. Il le saisit, l'enfonça dans sa bouche et inspira avec gratitude en regardant Costas. Le soleil brillait de tous ses feux à la surface. Ils virent la silhouette sombre du canot gonflable de l'U-Boot danser sur l'eau au-dessus d'eux. Ils remontèrent lentement ensemble. Juste avant de rompre la surface, Jack regarda en bas une dernière fois, s'attendant presque à voir le svastika au-dessous de lui, mais il n'y avait que les ténèbres.

Tout était fini.

Épilogue

— Jack, corrige-moi si je me trompe, mais est-ce que nous ne serions pas en train de voguer ensemble vers le soleil couchant ?

Jack regarda Costas, le canot dans lequel ils se trouvaient, puis les kilomètres d'océan qui les entouraient, à peine visibles dans la lumière aveuglante du soleil. Coincés l'un en face de l'autre, ils avaient à peine assez de place pour bouger, mais le canot allemand semblait aussi solide que le jour où il avait été stocké à bord de l'U-Boot, plus de soixante-cinq ans auparavant. La bouteille de dioxyde de carbone avait été suffisamment pressurisée pour gonfler les plats-bords. Jack, qui avait retiré le haut de sa combinaison de plongée, était en tee-shirt, mais Costas était encore vêtu de son cher bleu de travail en loques, qui portait les stigmates de leur rencontre avec de la lave en fusion, dans une autre mer, seulement quelques jours plus tôt. Jack tenait la radio bidirectionnelle que Costas avait sortie d'une poche spéciale de son bleu de travail, qui était miraculeusement restée étanche. Dès qu'ils étaient remontés à la surface et s'étaient hissés dans le canot, ils avaient contacté Paul, qui avait aussitôt quitté le *Seaquest II* à bord du Lynx et allait arriver dans quelques minutes.

Costas plongea la main dans une des nombreuses poches de son bleu de travail. Il en tira un sachet sous vide. À l'intérieur se trouvait quelque chose qui ressemblait à un triangle de pain de mie débordant d'une sauce colorée. Il le renifla, émit un petit grognement d'approbation et en prit une bouchée. Il mâcha et avala en regardant Jack.

— Pas mauvais, dit-il en s'essuyant la bouche. Thon-concombre. Tu en veux un ?

— Tu as apporté des sandwichs ? Des sandwichs ?

— Ben quoi ? demanda Costas en haussant les épaules.

— Comme si on était allés faire un pique-nique ?

— Je n'allais pas partir avec une poche vide, expliqua Costas la bouche pleine, en pointant son sandwich vers son bleu de travail. Autant la remplir, non ?

Jack sourit en secouant la tête. Il fouilla dans ses propres poches et sortit une petite bouteille d'eau en plastique, qu'il dévissa et vida complètement. Il en prit une autre dans une deuxième poche, puis il s'adossa, plissa les yeux dans le soleil et ferma les paupières pour mieux profiter de la chaleur. Tout à coup, il sentit quelque chose lui tomber sur la main. Il rouvrit les yeux, vit une casquette de baseball, et s'aperçut que Costas en portait une.

— Des casquettes ! Dont une pour moi ! Tu me sidères…

— Toujours prêt ! C'est ma devise.

Costas sortit ensuite ses vieilles lunettes d'aviateur, les chaussa de travers et regarda Jack, qui essayait de ne pas sourire.

— Quoi ? demanda-t-il une nouvelle fois.

— Tu as encore autre chose, là-dedans ?

— Tu veux vraiment le savoir ?

Costas mordit goulûment dans son sandwich et se mit à palper ses poches. Une voix grésilla dans la radio. Jack discuta quelques minutes avec son interlocuteur.

— C'était Macalister, annonça-t-il. Il m'a appelé du *Seaquest II*. Il y a du nouveau. Reuters a signalé une frappe par missile de croisière au cœur du désert du Takla-Makan. Ben a appelé notre contact au MI6. C'est le quartier général de Shang Yong qui aurait été pris pour cible. Le MI6 attend depuis longtemps que la Chine prenne des mesures de répression à l'encontre de ce malfrat, mais ce n'est pas près d'arriver. D'après les indices, il s'agirait d'une frappe américaine offshore. Cela

signifie que les services secrets ont repéré une menace terroriste de première catégorie. Ben pense qu'ils surveillaient Saumerre de près et que Shang Yong a payé pour lui après avoir accepté de travailler avec lui.

— C'est Rebecca qui va être contente ! Nous voilà débarrassés de tous les méchants.

Jack songea au coffret contenant la fiole qu'il avait convaincu Saumerre de lui donner. Le danger ne serait vraiment écarté que lorsque cette fiole serait stockée en lieu sûr et détruite. Il passa à son tour un appel radio, qui dura également quelques minutes. Puis il éclata de rire, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des mois.

— Tu te rappelles la promesse que tu as faite à ton nouvel ami il y a quelques jours ? demanda-t-il en souriant à Costas.

— Hein ?

— Il va te falloir un smoking.

— De quoi tu parles ?

— Lanowski se marie !

Costas laissa tomber son sandwich.

— Tu plaisantes ? s'exclama-t-il.

— Non, répondit Jack en lui tendant la radio, demande à Macalister, si tu veux. C'est la plus grande nouvelle depuis la découverte de l'Atlantide !

Costas repoussa la radio.

— Ça veut dire qu'ils se sont rencontrés en personne ?

— Hier, dans les Bermudes. Ça a été le coup de foudre.

— Qu'est-ce qui m'a pris de lui proposer d'être son témoin ? Je n'en reviens pas qu'il ait accepté.

— Tu es son meilleur ami, maintenant. C'est toi qui l'as emmené faire un tour en submersible au-dessus de l'Atlantide.

— Oui, admit Costas, mais… (Il montra à Jack les taches de thon et de concombre qu'il venait de faire sur sa combinaison de plongée.) Tu me vois en smoking ?

— Apparemment, ils veulent se marier dans le submersible. C'est grâce à la photo que tu as prise de lui au poste de commande, celle qu'il a postée sur le site de rencontre. C'est en la voyant que la fille a eu le déclic. Elle est folle de lui. Et Macalister a un plan. Elle a un doctorat, mais elle pose aussi pour *Vogue*. On va donc pouvoir vendre les photos. Ce sera le mariage de l'année, entre une célébrité et un excentrique. Et tu seras aux premières loges !

— C'est pas vrai… se lamenta Costas. J'aurais vraiment dû la fermer, pour une fois.

Jack baissa sa casquette sur ses yeux et s'adossa de nouveau sur le plat-bord.

— Si tu as besoin d'aide pour le discours, demande-moi. Je viens d'en faire un pour le mariage de Maurice et Aïcha.

Déconfit, Costas entreprit de récupérer les morceaux de thon qu'il avait éparpillés sur lui. Il les avala avec un morceau de pain de mie et pointa brusquement l'index vers le ciel. Jack releva sa casquette et mit sa main en visière. Il aperçut un point noir, qui grossissait au fur et à mesure qu'il approchait. C'était l'hélicoptère, dont le bruit se réverbérait sur la surface de l'océan. Une minute plus tard, il survola le canot, fit demi-tour et se stabilisa à quelques dizaines de mètres, environ cinq mètres au-dessus du niveau de l'eau. Jack vit Paul faire un geste de la main depuis le cockpit et lui fit signe à son tour. La porte coulissante du Lynx s'ouvrit et une silhouette féminine en combinaison de plongée sauta telle une flèche, les jambes tendues et les bras serrés le long du corps, avant de disparaître presque sans une éclaboussure dans l'eau agitée par le souffle du rotor. Quelques instants

plus tard, la plongeuse remonta à la surface et fit signe que tout allait bien. Puis un filet contenant des palmes et un masque fut largué à côté d'elle. Tandis que l'hélicoptère virait légèrement à bâbord, le nez en avant, et s'éloignait en accélérant, elle enfila le masque et les palmes et nagea rapidement vers Jack et Costas. Elle parcourut les cinq derniers mètres sous l'eau et surgit devant le canot pour s'accouder sur le plat-bord. Puis elle retira son masque et secoua ses longs cheveux bruns coiffés en queue-de-cheval.

— Salut, p'pa ! Oncle Costas.

— Rebecca ! s'exclama Jack avec un grand sourire. Je me doutais bien que tu passerais nous voir.

— Jeremy est à bord de l'hélicoptère, dit Rebecca hors d'haleine. Paul est allé surveiller le périmètre, juste pour s'assurer qu'il n'y a personne d'autre dans les parages.

— Je crois qu'il n'a aucune inquiétude à avoir, intervint Costas en regardant la poche de son bleu de travail qui contenait auparavant son pistolet à grappin. Il n'y a plus que nous ici.

— Alors, s'enquit Rebecca, qu'est-ce que vous avez trouvé ?

Jack porta sa bouteille à ses lèvres et but une gorgée d'eau.

— Des symboles gravés sur la paroi d'une grotte, répondit-il. C'était génial ! Si tu veux les voir de tes propres yeux, dès que le *Seaquest II* sera là, cet après-midi, on y retourne. Juste nous trois !

— Et Jeremy, ajouta Rebecca. Costas lui a appris à plonger au large de Troie, la semaine dernière.

— Et Jeremy, accepta Jack en souriant. C'est d'accord.

— Au fait, bien joué avec le Palladion, Jack ! s'écria Costas en sortant un autre sandwich. Je n'ai jamais aimé ce truc-là. Il me rappelle trop de mauvais souvenirs. Et j'aime assez l'idée que quelque chose de bien réel se trouve au fond du Triangle des Bermudes. Ça tiendra peut-être les pirates à distance.

— Vous l'avez trouvé ? s'exclama Rebecca. Il est où ?

— Il s'est, euh, empêtré dans les sangles de Saumerre, expliqua Jack. Ils sont tous les deux au fond de l'eau. Dans un abysse de plus de mille cinq cents mètres. Ils n'ont probablement pas encore touché le fond.

— Et après il y a encore les mégaturbidites dont nous a parlé Lanowski, précisa Costas. Encore au moins trois cents mètres de sédiments.

— Et puis le magma bouillonnant, ajouta Jack.

— Alors nous sommes vraiment débarrassés de Saumerre ? demanda Rebecca sans oser y croire.

Jack posa la main sur la sienne.

— C'est fini, lui assura-t-il.

Elle détourna les yeux, ferma les paupières, puis le regarda de nouveau, les yeux rougis par le sel.

— Je n'ai pas voulu en parler, avoua-t-elle, mais, depuis que j'ai été enlevée l'année dernière, ça a été très difficile pour moi. Je savais qu'il était là quelque part et j'avais toujours peur que ça recommence.

— Tout est réglé, la rassura Jack.

— Prends un sandwich, dit Costas en lui tendant son sachet. Ils sont légèrement aplatis, un peu comme des sandwichs toastés qui n'auraient pas été toastés, si tu vois ce que je veux dire, un chouïa ramollis mais étonnamment bons.

Rebecca sourit en s'essuyant les yeux et jeta un coup d'œil dans le sachet.

— Tu avais prévu une sorte de pique-nique sous-marin, constata-t-elle. Vraiment cool, ton idée ! Une des meilleures que tu aies eues. Merci, peut-être plus tard.

Jack s'adossa de nouveau.

— Il me revient un passage de *L'Épopée de Gilgamesh*, dit-il : « Ce rêve est excellent, même si ta crainte en est grande. » C'est ce que je ressens en ce moment. Il faut toujours chérir ses rêves, quelle que soit la crainte qu'ils nous inspirent. Ces symboles gravés sur la paroi de la grotte sont en quelque sorte la lumière au bout du tunnel, comme l'étoile qui est un jour tombée du ciel sur ce peuple de la préhistoire pour le guider. Notre rêve nous a attirés dans un tunnel de terreur et nous sommes arrivés au bout.

— Tu te souviens du poème de Walter de la Mare dans lequel il parle du silence qui revient ? demanda Costas. Je comprends ce que tu veux dire. C'est comme si la grande clameur du passé, les cris des chamans piégés dans le sanctuaire de l'Atlantide s'étaient tus, comme si le sentiment atroce que Maurice a eu en entrant dans le bunker s'était dissous. D'après ce que tu m'as dit, Frau Hoffman a l'impression que le régime nazi n'est jamais tombé. Pour elle, ce terrible chapitre de l'Histoire ne s'est jamais refermé.

— Ça va peut-être changer maintenant, comprit Rebecca.

— Alors, Jack ! lança Costas en prenant dans le sachet quelque chose qui, autrefois, avait dû être une banane. Qu'est-ce qu'on va faire de tout cet or ?

— De l'or ! s'écria Rebecca.

— Des tonnes d'or. Dans l'U-Boot.

— L'U-Boot ?

— Oui, il y a aussi un sous-marin là-dessous.

— Eh bien, répondit Jack, tu te souviens du jour où on a emmené Hugh Frazer dans le centre d'hébergement destiné aux survivants des camps de concentration, à côté d'Auschwitz ? C'est là que nous avons rencontré la vieille dame à la harpe, la jeune fille que Hugh avait vue dans le camp situé à proximité de Belsen des années auparavant. Il ne reste que très peu de survivants aujourd'hui. Mais Frau Hoffman a dit qu'elle avait travaillé comme bénévole dans un orphelinat de la région. Et je me demandais ce qu'un U-Boot rempli d'or pourrait apporter à ce genre d'institution. Il ne serait pas question de réparation ni de restitution. Ça n'aurait rien à voir avec le fait qu'une grande partie de cet or a sans doute appartenu à des Juifs et à des Polonais. Il s'agirait juste de mettre un peu de bonheur là où il y en a si peu.

— Excellente idée ! s'exclama Rebecca. Est-ce que je peux annoncer la nouvelle à Frau Hoffman ?

— Je suis sûr qu'elle sera ravie de discuter avec toi, répondit Jack.

— Et nous ? s'enquit Costas. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Quand tu as vu les symboles de la grotte, tu en as reconnu un qui, d'après Katya, signifie « ouest ». Cette piste mène vers les îles des Caraïbes et vers le continent, le Mexique. Est-ce qu'on va suivre les traces de Noé-Uta-Napishtim ?

Jack regarda au fond de l'océan. Il voyait loin, jusqu'à au moins soixante mètres de profondeur, et discernait le haut de la falaise du récif, qui se dressait près de mille cinq cents mètres au-dessus de la plaine abyssale. Il s'attendait presque à voir une masse sombre tapie au-dessous d'eux, un mauvais esprit venu des enfers pour les punir d'avoir jeté le Palladion, mais il n'y avait que de fines colonnes de bulles s'élevant du fond de l'abysse. Il tourna légèrement la tête et rencontra son propre reflet dans l'eau. Aucun détail n'était visible. C'était juste la silhouette d'un homme devant le soleil, une image intemporelle. Il songea au voyage de Noé et Gilgamesh. Pour la première fois, ce périple ne semblait pas mythologique mais bien réel, comme un reportage sur la Seconde Guerre mondiale en

couleur. Noé était venu ici à bord d'un bateau à peine plus grand que le canot gonflable. Il avait senti l'air marin, laissé traîner ses doigts dans l'eau, regardé les bulles et la phosphorescence de l'océan. Quelque part, non loin d'ici, Noé le chaman avait poursuivi sa route et Gilgamesh le héros, l'homme qui voulait être un dieu, avait fait demi-tour.

Jack pensa au carnage et aux sacrifices humains qui avaient eu lieu dans le sanctuaire de l'Atlantide : ça aussi, c'était bien réel, aussi réel que les horreurs perpétrées dans le bunker nazi.

— Il y a quatre ans, dit-il à Costas, nous avons plongé dans les cénotes sacrés du Yucatán, au Mexique. Nous sommes allés sur le site de Chichén Itzá et nous avons trouvé des traces effroyables de sacrifice humain. Et tu as dit toi-même que quelque chose avait mal tourné dans cette société, qu'elle ne s'était pas développée normalement, comme si quelqu'un avait traversé l'océan et imposé une vision distordue de la civilisation du Proche-Orient et de l'Égypte. Tu as dit que le culte voué par les Mayas ressemblait à un lavage de cerveau fait par un fou.

— Noé-Uta-Napishtim… murmura Costas. Il était devenu fou.

— Il était peut-être en proie à une sorte de démence depuis longtemps, conjectura Jack. Et sans doute s'y est-il abandonné après ce qu'il a vu et fait dans le sanctuaire de l'Atlantide, après avoir fait l'expérience de la faim, de la fièvre et de l'épuisement pendant son long voyage sous le soleil brûlant, et après avoir connu le désespoir qui l'a poussé à quitter son île et à naviguer vers l'ouest jusqu'à ce qu'il arrive sur le continent. Là, il a dû rencontrer un peuple qui vivait comme ses ancêtres avaient vécu, un mode de vie qu'il admirait. Il lui a enseigné ce qu'il avait appris en Atlantide, en l'incitant à bâtir des pyramides et à faire des sacrifices, une coutume qui a pris des proportions terrifiantes des milliers d'années plus tard, lorsque les Mayas et les Aztèques se sont adonnés à de véritables orgies de sang.

— Ça ne donne pas envie d'aller plus loin, dit Rebecca.

— Je crois que nous allons faire demi-tour, comme Gilgamesh, déclara Jack. Nous allons retourner dans un monde où les hommes sont devenus des dieux, où les piliers sans visage des temples néolithiques ont donné naissance aux dieux-rois du Moyen-Orient et aux pires mégalomanes de notre temps : Hitler, Himmler et tous les autres monstres du nazisme. Mais c'est notre héritage et nous savons, grâce à ce qui s'est passé aujourd'hui, que nous pouvons le transcender. Si nous continuons vers l'ouest et suivons Noé-Uta-Napishtim jusqu'au cœur des ténèbres, nous n'arriverons nulle part. Il n'y a rien là-bas, pas de trésor au bout du chemin, juste un exemple horrible de ce que les êtres humains sont capables de s'infliger mutuellement.

— Nous en avons assez vu ces derniers jours, estima Costas.

— Alors on va où maintenant ? demanda Rebecca.

Jack était exténué mais, comme toujours, une poussée d'adrénaline lui redonna de l'énergie.

— Je me sens redevable envers Maurice Hiebermeyer, confia-t-il.

— Tu veux aller en Égypte, en déduisit Costas.

— Maurice et moi avons un projet depuis des années. Un projet si fou qu'on n'a jamais osé le concrétiser. On attendait tous les deux le bon moment.

— Et Maurice a trouvé une statue avec une inscription à Troie…

— C'est l'indice dont il avait besoin. Si je te disais que ça pourrait être encore plus extraordinaire que la découverte de la tombe de Toutankhamon, encore plus prodigieux, je serais au-dessous de la vérité. C'est à propos d'Akhénaton, le père de Toutankhamon, le plus mystérieux et le plus terrifiant des pharaons. Nous allons peut-être enfin savoir d'où il venait et où il est allé. Où est passé son trésor. Et où se trouve sa tombe.

— Des plongées en perspective ? marmonna Costas, qui commençait à s'endormir.

— Des plongées fascinantes ! Une formidable découverte a été faite en mer Rouge.

— Plus de toxines mortelles ? D'armes apocalyptiques ?

— Juré.

— Des volcans en éruption ?

— Le site de plongée se trouve à côté d'une plage, tu sais, le genre de plage avec parasols, transats et petit bar sympa qui sert des cocktails.

Costas rabattit sa casquette en arrière et regarda Jack en plissant les yeux.

— Tu plaisantes, là.

— Pas du tout.

Costas se laissa aller en arrière avec un soupir de satisfaction.

— Enfin, pour la première fois, tu penses à moi !

— Mais tu dois d'abord t'acquitter de tes obligations au mariage de Lanowski.

Costas poussa un grognement et cacha son visage derrière sa casquette. Jack sourit à Rebecca, qui leva les yeux et secoua la tête. Tout à coup, il se rappela le message qu'il lui avait écrit sur le morceau de plastique, lorsqu'il croyait qu'il allait mourir dans la grotte. Il fouilla dans sa manche, le sortit discrètement et laissa sa main pendre de l'autre côté du plat-bord. Puis il le lâcha dans l'eau et laissa les vagues courir entre ses doigts. Son message serait là pour elle, pour toujours, dans l'océan, son monde de prédilection, même si, lorsque l'eau et le soleil auraient effacé ses mots, il demeurerait à jamais le seul à les connaître. À cet instant, il eut le sentiment de renouer avec le bonheur, comme si ce geste lui avait permis de se débarrasser une fois pour toutes du fardeau qui avait pesé sur ses épaules, depuis le jour où Rebecca avait été enlevée et entraînée dans une spirale de violence indissociable de leur quête.

Il releva la main et la posa en visière au-dessus de ses yeux pour scruter le ciel. Le bruit de l'hélicoptère était devenu plus fort. Le Lynx arriva dans un vrombissement assourdissant. Le souffle du rotor souleva autour du canot un rideau d'écume, qui, traversé par les rayons du soleil, se mit à scintiller. Un instant, Jack eut l'impression de se trouver dans un vortex, qui allait les soulever pour les emmener dans des lieux encore plus fabuleux. Son enthousiasme ne le quitterait jamais. Au-dessus de lui, il discerna Jeremy, penché à travers la porte de l'hélicoptère avec son casque. Costas attrapa la corde du treuil, puis regarda Jack et Rebecca en faisant tournoyer sa main, l'index dressé.

— On y va ? cria-t-il.

Rebecca passa le bras autour des épaules de son père, qui sourit à Costas, inclina la tête vers elle et attendit. Elle lui lança un regard interrogateur. Puis elle comprit. Elle secoua la tête de nouveau, éclata de rire et ils crièrent ensemble :

— On y va !

Note de l'auteur

Mon premier roman, *Atlantis*, publié en 2005, s'inspirait de véritables découvertes, qui ont bouleversé notre conception de l'émergence de la civilisation. Il y a encore un siècle, la plupart des chercheurs auraient situé cette période de formation au début de l'âge du bronze, au IIIe millénaire avant notre ère. Nous savons désormais que beaucoup d'éléments clés – les premières villes, avec des remparts, des tours et même des temples – sont apparus plus de cinq mille ans auparavant, peu après la fin de la période glaciaire. L'université de Cambridge, où j'ai passé mon doctorat d'archéologie en 1991, est depuis longtemps un des fers de lance de la recherche dans ce domaine. Et à l'époque où j'ai interrompu ma carrière d'enseignant, dix ans plus tard, pour me consacrer pleinement à l'écriture, il était déjà clair que c'était le Néolithique qui allait nous permettre de comprendre notre passé. Non seulement de nouveaux sites ont été mis au jour – essentiellement dans l'actuelle Turquie, sur le plateau d'Anatolie –, mais les archéologues ont fait preuve de beaucoup d'audace en s'appuyant sur ces découvertes pour remettre en question toutes les idées reçues sur le passage de la chasse-cueillette aux sociétés agricoles. Ils sont même allés jusqu'à étudier les systèmes de croyances préhistoriques pour tenter de se mettre dans la tête de nos lointains ancêtres, ce qui semblait hors de portée de l'archéologie jusqu'à ce que ces nouvelles découvertes apportent un éclairage inédit. La transition s'est-elle faite dans le conflit, tandis que les croyances anciennes des chasseurs-cueilleurs étaient supplantées par un ordre nouveau ? Est-ce à cette époque que sont nés les dieux ? Beaucoup d'incertitudes subsistent, mais c'est cette façon innovante d'aborder l'archéologie qui a inspiré *Les Dieux d'Atlantis*.

Atlantis revisité

La seule mention de la cité engloutie se trouve dans le *Timée* et le *Critias* de Platon, philosophe grec du Ve siècle av. J.-C. Mon roman *Atlantis* partait du principe qu'il ne s'agissait pas d'une fiction mais d'une réalité évoquée, comme l'affirme l'auteur, dans le récit de Solon, voyageur grec du début du VIe siècle av. J.-C. Solon aurait lui-même recueilli les propos d'un prêtre égyptien au temple de Saïs, dans le delta du Nil. Les prêtres égyptiens avaient une tradition très ancienne, dont les origines remontaient loin dans la préhistoire. Mon roman commençait par la découverte fictive d'un papyrus renfermant le récit original de la visite de Solon au temple. De nombreux archéologues, qui prennent l'histoire de Platon au pied de la lettre, situent le mythe de l'Atlantide au IIe millénaire avant notre ère, au moment de l'éruption de Santorin, volcan de la mer Égée, qui a anéanti la civilisation minoenne. Dans *Atlantis*, l'Atlantide a été érigée des milliers d'années auparavant, non en Égée mais au bord de la mer Noire. Cette cité perdue à l'aube de la civilisation lors d'un déluge dévastateur a existé au Néolithique – l'âge de la pierre polie – à l'époque où l'agriculture commence à se développer, c'est-à-dire entre la fin de la période glaciaire, dix mille ans avant notre ère, et l'adoption généralisée de la technologie du cuivre, cinq mille ans avant notre ère.

Je me suis fondé sur des études remarquables publiées au cours des années quatre-vingt-dix, selon lesquelles la mer Noire aurait été, pendant la dernière période glaciaire, coupée de l'Égée par un isthme traversant le détroit du Bosphore. À cette époque, le niveau de la mer Noire aurait été inférieur d'au moins cent mètres au niveau actuel. Avec la fonte des glaciers, l'élévation globale du

niveau de la mer aurait poussé les eaux de l'Égée au-delà de l'isthme et inondé le bassin de la mer Noire. Pendant la période glaciaire, les glaciers n'allaient pas jusqu'à la mer Noire, mais la fonte a eu des conséquences pour les établissements côtiers à l'échelle planétaire. Il est possible que le déluge de la mer Noire n'ait pas eu lieu avant le VI^{e} millénaire avant notre ère, soit plus de trois millénaires après le début du Néolithique. Par conséquent, il a pu immerger des communautés agricoles, qui se trouvent aujourd'hui au large de la côte nord de la Turquie. Des signes de fertilité incitent d'ailleurs à inclure la région dans le Croissant fertile, berceau de l'agriculture qui s'étend de l'actuel Israël aux monts Zagros, en Iran, en passant par la Turquie anatolienne.

L'idée qu'il ait pu exister une cité avec des structures monumentales s'inspire de sites réels datant du début du Néolithique : Jéricho, en actuelle Palestine, s'est dotée de remparts et d'une tour dès le IX^{e} millénaire avant notre ère ; et à Çatal Höyük, en Anatolie, les fouilles des années soixante ont permis de mettre au jour une ville importante érigée au VIII^{e} millénaire avant notre ère. À Çatal Höyük, on a même trouvé une désormais célèbre peinture murale qui pourrait représenter une ville sur le versant d'un volcan à sommets jumeaux, iconographie reprise dans *Les Dieux d'Atlantis*. Je me suis également inspiré d'une théorie associant la propagation de l'agriculture à celle de la langue indo-européenne, qui, selon de nombreux chercheurs, trouve son origine dans la région de la mer Noire, au VII^{e} millénaire avant notre ère. J'ai donc imaginé un groupe d'agriculteurs fuyant le déluge pour gagner la Mésopotamie, le Levant et l'Égypte, ou bien se diriger vers l'ouest par voie de mer, jusqu'aux îles de la mer Égée et au-delà. Ces pionniers de l'agriculture emportent des animaux avec eux, fait avéré au Néolithique et peut-être rapporté par le biais de l'histoire de Noé, dans l'Ancien Testament. Ils propagent ainsi l'agriculture, une langue commune et une nouvelle technologie en Asie, en Europe et possiblement au-delà.

La révolution néolithique

L'expression « révolution néolithique » a été employée pour la première fois dans les années cinquante par le préhistorien Gordon Childe pour décrire les grands bouleversements qui ont eu lieu au Proche-Orient après la période glaciaire. Jusque dans les années quatre-vingt, quand j'ai commencé mes études d'archéologie, le Néolithique était encore considéré comme une époque où l'invention de l'agriculture avait conduit à la construction des premières villes. Cette approche, selon laquelle les raisons du changement étaient économiques, et la rapidité de la « révolution » semblaient être corroborées par les villes de Jéricho et Çatal Höyük, érigées peu après les premières traces d'agriculture. Mais cette vision a volé en éclats lorsque de nouvelles découvertes ont été faites en Turquie orientale. Il semble désormais moins évident que les chasseurs-cueilleurs aient trouvé des avantages à l'agriculture dans une région où les moyens de subsistance ne manquaient pas. En réalité, il y avait d'autres facteurs en jeu. En effet, les archéologues ont eu la chance extraordinaire de découvrir des sites religieux – appelons-les temples, faute de terme plus approprié. Ces temples auraient précédé les premières villes et l'agriculture. Cependant, leur construction requérait un niveau d'organisation du travail qui aurait rendu possible l'édification de villes et de monuments. Par conséquent, c'est peut-être l'émergence de nouvelles croyances religieuses qui a favorisé l'essor de la civilisation. Cette thèse stupéfiante fait de cette période l'une des plus passionnantes en termes d'archéologie. Il en découle non seulement un nouveau genre de révolution néolithique, mais une révolution dans notre façon d'aborder le passé.

Le site qui a le plus bouleversé notre conception du Néolithique se situe dans le sud de la Turquie, à Göbekli Tepe, où les fouilles ont débuté dans les années quatre-vingt-dix et se poursuivent

aujourd'hui. Dans *Atlantis*, Jack voit sur le site de l'Atlantide une structure semblable à celle de Stonehenge. Il en déduit que les prêtres fuyant le déluge sont peut-être allés loin vers l'ouest en emportant avec eux leurs croyances religieuses. À Göbekli Tepe, c'est un complexe ovale spectaculaire qui a été découvert. Il contient un cercle de pierres monolithiques, sculptées de telle sorte qu'elles pourraient avoir été anthropomorphiques. Encore plus extraordinaire, ce « temple » daterait de 9500 avant notre ère et serait donc plus ancien que Jéricho. Un autre site renfermant des piliers monolithiques a été découvert à Nevali Çori et un troisième temple se trouve à Çayönü. Dans *Les Dieux d'Atlantis*, les découvertes réalisées sur ces sites turcs sont réelles. Aujourd'hui, Çayönü est immergé dans les eaux du barrage Atatürk. Par conséquent, des sites semblables pourraient avoir été immergés le long du rivage de la mer Noire lors d'une autre inondation, survenue il y a plus de sept mille ans.

La naissance des dieux

Les « temples » du Néolithique inférieur représentent peut-être une nouvelle forme de religion. Dans ce cas, la révolution néolithique serait une révolution des systèmes de croyances, qui auraient joué un rôle important dans l'essor de la civilisation. Afin de comprendre ce que cette nouvelle religion a remplacé, des archéologues ont étudié les peintures rupestres réalisées il y a environ trente-cinq mille ans dans diverses grottes d'Europe. Ces grottes, qui ont inspiré celle de mon Atlantide fictive, pourraient avoir été des portes ouvrant sur le monde des esprits. On peut imaginer que les chamans ou les prophètes faisaient appel à des animaux-esprits comme le taureau – l'aurochs –, qui les transportaient dans un monde surnaturel et leur permettaient d'entrer en contact avec les morts. Les célèbres figurines représentant des femmes avec des seins et des fesses exagérément proéminents étaient peut-être des symboles de fertilité – des porte-bonheur – plutôt que des déesses. Les déesses-mères qui sont apparues beaucoup plus tard, à l'âge du bronze, pourraient trouver leur origine dans une de ces figurines en argile mise au jour à Çatal Höyük. Mais si cette figurine représentait une « déesse », il faudrait y voir la métamorphose du symbole de la fertilité, plutôt qu'un indice de l'existence d'un culte rendu à une déesse au Paléolithique – l'âge de la pierre taillée. Les porte-bonheur en matière de fertilité et de chasse – ces derniers pouvant être représentés par les animaux-esprits peints sur les parois des grottes – ainsi qu'une certaine vision de la mort constitueraient alors la pierre angulaire du premier système de croyances cohérent, fondé sur aucun dieu ni aucun culte dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui.

Des traces de ce système de croyances ont été découvertes dans les premières maisons du Néolithique inférieur. Depuis les années quatre-vingt, de nombreuses fouilles sont effectuées à Çatal Höyük dans le but d'étudier le symbolisme présent dans l'art et les artefacts des maisons, notamment dans le *bucranium*, crâne de bœuf, devenu l'image emblématique du site. Avec leurs taureaux traversant les murs à la manière des animaux représentés sur les peintures pariétales, les maisons jouaient peut-être le même rôle que les grottes du Paléolithique. Les murs construits par l'homme pourraient avoir remplacé la pierre en tant que porte ouvrant sur le monde des esprits.

Les découvertes sur le Néolithique ont attiré l'attention des archéologues de la préhistoire, qui s'interrogent depuis longtemps sur le sens de l'art pariétal. Certains pensent que la religion paléolithique se fondait sur des pratiques similaires à celles des chamans ou des prophètes officiant dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs connues des anthropologues. Grâce à des techniques telles que la psalmodie répétitive et l'isolement sensoriel – et la consommation de drogues hallucinogènes –, les chamans pouvaient atteindre un état proche de la transe, comparable à celui d'un fidèle au

cours d'une fervente prière à un dieu. La similarité de ces expériences a conduit les scientifiques à émettre l'hypothèse d'une base neuropsychologique commune. En effet, on retrouve les mêmes sensations, liées à un état modifié de conscience : impression de se trouver dans un vortex ou un tunnel, de flotter sur l'eau, et vision d'un monde au-dessus et au-dessous, ce qui correspond à la cosmologie tripartite du ciel, de la terre et de l'enfer commune à de nombreuses religions. De même que les croyants peuvent « voir » le divin partout autour d'eux, ceux qui croient en un royaume spirituel peuvent en partie habiter ce monde dans leur vie quotidienne. Le seul fait de croire peut suffire à créer un état modifié de conscience. C'est ce à quoi les archéologues font référence lorsqu'ils affirment vouloir se mettre dans la tête des hommes préhistoriques. Ils essaient d'adopter une façon de voir le monde étrangère aux nombreuses personnes qui, de nos jours, ne croient pas au surnaturel. À une époque où la peur de « perdre le contrôle » était peut-être moins prégnante, le plaisir de s'abandonner à des expériences hallucinatoires devait aussi être un facteur important. La force de la religion primitive – l'attrait qu'elle présentait pour ses adeptes – résidait peut-être dans ces états modifiés de conscience, où le voyage de l'esprit comptait davantage que la destination, et dans un système de croyances basé ni sur le culte de dieux, ni sur la perspective d'un monde meilleur après la mort.

Comment et pourquoi ce système de croyances aurait cédé la place à une nouvelle forme de religion, pratiquée notamment à Göbekli Tepe au sein d'un complexe comparable à un temple ? Les hypothèses sont diverses. L'expérience religieuse primitive n'était pas exclusive. Le monde des esprits était accessible à tous, comme on l'a constaté dans les maisons individuelles de Çatal Höyük. Plutôt qu'associée à des sites particuliers, la religion pouvait se pratiquer n'importe où, par le biais d'objets sacrés « portatifs » tels que les météorites évoquées dans les premiers mythes fondateurs de l'âge du bronze. L'établissement de sites fixes pourrait avoir débuté lorsque les glaciers ont reculé et que les hommes ont pu rester dans la même région pendant plusieurs générations, en particulier à l'époque des premières peintures pariétales, dans le sud de l'Europe, puis à la fin de la dernière période glaciaire. Dix mille ans avant notre ère, la stabilité écologique de l'environnement a permis une sédentarisation à long terme qui a accéléré le processus. De ce fait, les lieux de rituel sont peut-être devenus de plus en plus exclusifs, réservés à des chamans ou à des prêtres, qui ont commencé à dominer des groupes importants de chasseurs-cueilleurs établis de façon semi-permanente. Plus tard, une nouvelle génération de prêtres a peut-être exercé son autorité sur de véritables communautés, plus vastes que les simples groupes de parenté, et incité à la construction en commun de « temples », puis de villes. C'est seulement ensuite que l'agriculture et l'élevage seraient devenus nécessaires, le but étant d'entretenir les sites religieux et de maintenir la population au même endroit pour mieux la contrôler.

La nouvelle religion

Tandis que l'homme quitte l'état « sauvage » pour se civiliser, apparaissent les premiers signes de l'existence de dieux anthropomorphiques. Les ancêtres qu'on allait chercher dans le monde des esprits sont désormais vénérés. Les lieux de rituel permanents sont associés à des ancêtres spécifiques. Le voyage dans le monde des esprits dans un état modifié de conscience se transforme en piété et en prière, de sorte que l'expérience religieuse reste similaire même si la croyance a changé. Lorsque l'on considère le pas qu'il a fallu franchir pour passer de la vénération des ancêtres à la création de dieux portant un nom, il est impossible de ne pas y voir une intervention humaine délibérée, régie par la psychologie du pouvoir et du contrôle. Les piliers sans visage de Göbekli

Tepe et de Nevali Çori représentent peut-être la naissance des dieux. Il ne s'agirait pas du résultat d'un processus graduel, mais d'un acte de création, accompli par un groupe de prêtres ambitieux.

La vénération peut se transformer rapidement en respect mêlé de crainte. La cosmologie tripartite du monde des esprits s'est transmuée en paradis et en enfer. Les hommes se sont retrouvés piégés entre la peur de l'enfer et la nécessité de mériter le paradis. Ce changement se reflète dans l'évolution majeure du mode de vie, qui passe de l'exaltation et de l'imprévisibilité propres à l'existence du chasseur-cueilleur à l'ennui et au labeur de l'agriculteur. Le nouveau clergé peut ainsi présenter l'espoir d'une vie meilleure après la mort comme un objectif à atteindre. C'est de ces prêtres, instigateurs de la religion moderne, que descendront les premiers rois. Et il se pourrait que les premiers actes de culte aient été, en réalité, les premiers actes d'allégeance à une classe émergente de prêtres-rois. Non seulement l'homme s'est fait lui-même, mais il a aussi fait ses dieux.

Le passage du monde naturel vers un monde fait par l'homme s'observe également à une échelle bien plus grande dans l'abandon des grottes et des montagnes sacrées en faveur de tumulus et de pyramides. Si l'ancienne religion a continué à avoir cours au Néolithique dans l'intimité de la sphère privée – comme ce serait plus tard le cas du paganisme, par exemple, à l'époque chrétienne –, la nouvelle religion s'est concentrée sur des sites monumentaux tels que Göbekli Tepe, qui ont repris la fonction des grottes et des montagnes pour devenir le centre de l'activité religieuse collective. La manipulation des croyances par les nouveaux prêtres pourrait être à l'origine des tensions qui ont existé entre les tenants de la religion centralisée, contrôlée par l'État, et les adeptes des rituels d'ordre privé. Tout au long de l'Histoire, ces tensions, que j'ai évoquées à propos du paléochristianisme dans mon roman *Le Dernier Évangile*, ont été source de persécution et de conflits sanglants. L'hypothèse selon laquelle elles remonteraient à une violente rupture survenue à l'aube de la civilisation est étayée par la nature troublante des rituels révélés par les indices archéologiques, autre volet des découvertes extraordinaires faites à propos du Néolithique.

Visions induites par un état modifié de conscience

Voyager à travers un tunnel ou un vortex est une des expériences les plus courantes dans un état modifié de conscience. Les spirales de l'art rupestre du Néolithique et la forme circulaire des monuments préhistoriques, de Göbekli Tepe à Stonehenge en passant par les immenses ouvrages de terre à base de cercles concentriques de la Grande-Bretagne préhistorique, nous incitent à interpréter cette vision comme une « porte » ouvrant sur le monde des esprits. L'étrange forme en spirale que Jack repère sur un des monolithes de l'Atlantide s'inspire d'un motif gravé sur une pierre dans la tombe à couloir néolithique de Knowth, en Irlande, qui date du IV^{e} millénaire avant notre ère. Pour certains, ce motif représente un visage et pour d'autres, un agencement aléatoire de motifs circulaires et semi-circulaires. Bien que postérieurs de quatre à cinq millénaires aux premiers sites néolithiques du Proche-Orient, Knowth et les autres sites « mégalithiques » d'Europe occidentale pourraient être issus de sociétés à un stade de développement comparable, dotées de systèmes de croyances similaires : rituels dans un état modifié de conscience et recours à des environnements souterrains pour accéder au monde des esprits.

Sacrifice humain

Ce sont les bassins magnifiquement décorés de la tombe à couloir de Knowth, en Irlande, qui ont inspiré ceux du sanctuaire de l'Atlantide décrit dans ce roman. On les considère soit comme des

réceptacles destinés à recevoir les cendres des défunts incinérés, soit, une fois remplis d'eau, comme des fenêtres ouvrant sur le monde des esprits. Sur le site anatolien de Çayönü, on a retrouvé un bassin en pierre avec, sur le rebord, des traces de ce qui pourrait être du sang humain. C'est ce qui incite Jack à penser que les bassins de l'Atlantide pourraient avoir été remplis non pas d'eau mais bien de sang humain. Toujours à Çayönü, une structure connue sous le nom de « Maison des morts » contient une pierre plate avec des résidus de sang humain, et de sang d'aurochs et de mouton. Enfin, un autre bâtiment abrite une plaque de pierre, également tachée de sang humain, sur laquelle est gravée une tête d'homme. Non moins de soixante-six crânes humains ont été découverts sous la Maison des morts, ainsi que les ossements de quatre cents autres personnes. Un nombre très important de ces crânes appartenait à de jeunes adultes, hommes et femmes, ce qui laisse penser que ceux-ci ont pu être sélectionnés à des fins sacrificielles. La thèse d'une pratique généralisée du sacrifice humain s'appuie sur les découvertes faites à Çatal Höyük, où des enfants ont été trouvés enterrés sous le seuil et dans les murs des maisons, et à Jéricho, où plusieurs crânes d'enfants ont été trouvés avec les vertèbres encore en place, un détail prouvant que la tête a été tranchée lorsque le corps était intact et non prélevée sur le squelette. À Çayönü, l'objet le plus révélateur parmi toutes les trouvailles est un long couteau en silex avec des traces de sang humain sur la lame. Par conséquent, les lames en obsidienne trouvées dans des caches à l'intérieur des maisons de Çatal Höyük – artefacts auxquels on a longtemps attribué une valeur symbolique – pourraient bien avoir été utilisées, elles aussi, pour le sacrifice d'êtres humains.

Il est difficile de déterminer si le sacrifice est une invention de la nouvelle religion ou un héritage de la tradition. On pense que la religion des chasseurs-cueilleurs reposait sur l'intervention de chamans ou de prophètes, qui voyageaient dans le monde des esprits, véhiculés par des animaux sacrés – des taureaux, par exemple. Le début du Néolithique pourrait avoir marqué le passage de l'imaginaire à la réalité. Ainsi, les animaux vus en rêve et représentés sur les peintures pariétales auraient été remplacés par de vrais animaux, sacrifiés pour que l'instant de leur mort ouvre la porte du monde des esprits. Il a même été avancé que le but premier de l'élevage à grande échelle était de fournir des taureaux pour le sacrifice. L'abandon des grottes au profit de sites à ciel ouvert pour les rituels collectifs pourrait être lié à l'apparition du rite de l'excarnation, qui consistait à exposer des corps humains afin qu'ils soient mangés par les oiseaux. Des scènes montrant des vautours avec des morceaux de corps dans le bec ont été gravées sur la pierre à Göbekli Tepe et peintes à Çatal Höyük. L'évolution de cette pratique vers le sacrifice humain pourrait s'expliquer par l'émergence d'une nouvelle élite de prêtres, qui y aurait vu le moyen d'instiller la peur chez les hommes et d'exercer sur eux un plus grand contrôle. La notion de sacrifice en tant qu'offrande se serait ensuite imposée lorsque la pratique religieuse s'est détournée du voyage spirituel effectué par les chamans pour se concentrer sur le culte de dieux, directement associés à ces nouveaux prêtres. Si cette interprétation est juste, le « jardin d'Éden » du Néolithique inférieur a peut-être été un lieu de révélation et de créativité, mais aussi de terreur et de carnage.

Ces découvertes aussi extraordinaires que dérangeantes rappellent les traditions ultérieures de sacrifices d'enfants au Proche-Orient, du récit biblique d'Abraham et Isaac aux Phéniciens et à leurs successeurs de la Méditerranée occidentale, les Carthaginois. Ailleurs dans le monde, le sacrifice humain a été pratiqué dans des lieux – grottes et dolines, ou autels et pyramides créés par l'homme – qui étaient peut-être perçus comme des points d'accès au monde des esprits. C'était le cas, par exemple, chez les Aztèques, les Mayas et les peuples mésoaméricains antérieurs. L'importance du sang et du démembrement s'observe également chez d'autres peuples, comme les Moches du Pérou. On remarque en outre certaines similarités entre les tombes mégalithiques européennes et

l'agencement intérieur des pyramides mésoaméricaines, en particulier des galeries avec un axe horizontal ou vertical, qui pourraient avoir donné accès aux enfers d'un côté et au royaume des esprits de l'autre. Ces structures pourraient dériver des grottes naturelles utilisées à cette fin au Paléolithique. Le concept d'*axis mundi*, un lieu permettant d'atteindre le monde surnaturel, est commun à de nombreuses religions. Ces similitudes interculturelles doivent-elles être perçues comme autant de lignes tracées sur une carte et expliquées par la circulation des hommes et des idées ? Le débat, toujours aussi fascinant, reste ouvert. Ce qui semble probable, en revanche, c'est que la réceptivité de peuples éloignés les uns des autres aux mêmes idées, rituels et édifices religieux – les pyramides, par exemple – a pu être accrue par des expériences neuropsychologiques et des visions communes favorisant l'assimilation plutôt que le rejet.

Épopées et textes anciens

Outre la nouvelle vision de la préhistoire qu'elles nous offrent, les découvertes du Néolithique incitent les chercheurs à étudier d'un œil neuf les mythes fondateurs des civilisations anciennes du Proche-Orient, afin de déterminer s'ils pourraient dater de la fin de la période glaciaire. *L'Épopée de Gilgamesh*, sans doute écrite pour la première fois en babylonien ancien au III^{e} millénaire avant notre ère, est principalement connue pour son récit du déluge, que l'on peut rapprocher de celui de l'Ancien Testament. Ce récit trouve peut-être son origine dans le souvenir de l'élévation du niveau de la mer après la dernière période glaciaire – et peut-être même dans ce que l'on appelle le « déluge de la mer Noire », qui a inondé des villages néolithiques au VI^{e} millénaire avant notre ère. Si c'est le cas, cela renforce l'idée que le thème central de l'épopée, le conflit puis l'amitié entre Enkidu « le sauvage » et Gilgamesh « le civilisé », reflète une période de transition entre le mode de vie des chasseurs-cueilleurs et celui des premiers hommes sédentaires du Néolithique inférieur. L'épopée est racontée sur un mode onirique, qui laisse entendre l'importance des rêves et de leur interprétation, dans un monde où les états modifiés de conscience permettaient d'aller à la rencontre des esprits. Il y est aussi question des premiers « dieux », dont l'apparence encore vague est évoquée par une référence à « Annu », le sans-visage qui, dans un autre volet de la mythologie babylonienne, vient d'une montagne du nord, peut-être de la région anatolienne ou de la côte de la mer Noire.

L'Épopée de Gilgamesh mentionne à plusieurs reprises l'existence de « pierres sacrées », un détail fort intéressant qui souligne l'importance des pierres dans la religion du Néolithique inférieur. On trouve dans la tablette VI un récit extraordinaire à propos d'une météorite, si lourde qu'on pouvait à peine la soulever. Ce récit est à rapprocher du mythe grec selon lequel le Palladion de Troie était un éclair envoyé par Zeus – très probablement une météorite. Dans l'Histoire récente, la plupart des météorites ont été trouvées sur les calottes glaciaires. Par conséquent, ces légendes anciennes s'inspirent peut-être de véritables découvertes, faites par des ancêtres chasseurs-cueilleurs, avant la fin de la période glaciaire. La valeur sacrée de ces objets aurait encore été connue au Néolithique et lors de l'écriture des épopées.

Dans mon roman *Atlantis*, j'ai repris les symboles du véritable disque de Phaistos, artefact mystérieux découvert près du palais du même nom, érigé en Crète au cours du II^{e} millénaire avant notre ère. J'ai imaginé que ces symboles constituaient un alphabet néolithique d'Anatolie. L'un d'eux, le « symbole d'Atlantis », que Jack et Costas voient lors de leur plongée dans le tunnel de lave, figure sur la bannière de mon site Internet. S'il est possible que les symboles de Phaistos soient d'origine anatolienne, il n'existe à ce jour aucun système d'écriture – dans le sens où nous l'entendons actuellement – antérieur au cunéiforme des tablettes d'argile sur lesquelles les mythes

comme l'Épopée de Gilgamesh ont été gravés pour la première fois. Cependant, les nouvelles découvertes du Néolithique ayant bouleversé tous nos repères, nous ne pouvons plus affirmer que l'écriture est apparue pour répondre au besoin de tenir des registres dans les premières villes. Là encore, il paraît plus judicieux de se tourner vers l'organisation religieuse et les systèmes de croyances. L'alphabet de l'âge de la pierre dont il est question dans ce roman est un ensemble réel de symboles découverts en groupes dans plusieurs peintures pariétales du Paléolithique, dont les plus anciennes ont été réalisées il y a trente-cinq mille ans. Ces symboles pourraient former, avec d'autres du même genre, une série de signes mnémotechniques pour le déroulement d'un rituel. Dans ce sens, il ne serait pas illogique de les considérer comme les éléments d'un système d'écriture. Cette nouvelle vision nous pousse à porter un autre regard sur des artefacts déjà mis au jour, comme des pierres gravées ou des associations de pierres, pour leur accorder un sens à la fois symbolique et narratif. Les découvertes extraordinaires faites sur les sites néolithiques laissent présager l'apparition dans un avenir proche d'indices encore plus probants.

Voyages préhistoriques de l'esprit

Pour rejoindre Uta-Napishtim – le Noé babylonien – dans son repaire de montagne, Gilgamesh entreprend un voyage en mer qui aurait pris à un simple mortel « un mois et quinze jours ». Un périple d'une telle durée permettrait d'aller de la Mésopotamie à la pointe de l'Inde ou de traverser l'océan Atlantique depuis le détroit de Gibraltar. Les voyages de cette nature étaient tout à fait accessibles aux hommes du Néolithique inférieur. Seulement, notre vision de cette période a été distordue par l'idée erronée que les peuples anciens avaient peur de l'océan et que les voyages de longue distance sont nés de la volonté de coloniser, de faire du commerce et de faire la guerre des premières civilisations. En réalité, la peur de l'océan, c'est-à-dire la peur de l'inconnu, toujours fortement ancrée dans notre psyché, est peut-être apparue au Néolithique inférieur. À cette époque, les hommes se sont déplacés vers l'intérieur des terres, les ressources de la mer se sont réduites, et la nouvelle élite a incité le peuple à se sédentariser et à restreindre son exploration afin de mieux le contrôler. Au cours de la période précédente, au Mésolithique, les hommes vivaient près des mers et les sillonnaient abondamment. Quant aux chasseurs-cueilleurs du Paléolithique, ils parcouraient des milliers de kilomètres sur la terre ferme comme sur la mer. Les hommes ont traversé l'océan pour la première fois afin de gagner l'Australie il y a environ cinquante mille ans. Et il y a quinze mille ans, ils avaient déjà longé la côte ouest de l'Amérique depuis le détroit de Béring.

Pour ces premiers voyageurs, l'océan n'était pas une barrière mais un passage. C'est la conclusion la plus importante à laquelle est arrivé l'aventurier Thor Heyerdahl après son expédition à bord du *Râ*, un bateau de papyrus, dans les années soixante-dix. D'après son expérience sur l'océan Atlantique, quand on navigue vers le sud à partir de Gibraltar, il est difficile de ne pas être emporté vers l'ouest. Techniquement, la traversée de l'Atlantique était tout à fait dans les cordes des marins du Néolithique inférieur, qui utilisaient des bateaux en roseau, en peau ou en bois. En outre, les nouvelles recherches sur la religion au Néolithique mettent en avant un autre aspect de la navigation. Le voyage maritime est la dernière étape que Gilgamesh franchit dans son monde onirique, son ultime aventure. Les visions dans lesquelles l'eau est un point d'accès au monde des esprits, où l'on se voit flotter sur un océan infini, sont courantes dans un état modifié de conscience. Pour des hommes sensibilisés à ce genre d'expérience, la traversée de l'Atlantique peut avoir été perçue à un niveau de conscience étranger à ceux d'entre nous qui n'ont jamais été en proie à des hallucinations – comme le sont de nombreuses personnes poussées au-delà de leurs limites en mer – ou n'ont jamais interprété

ces visions en fonction d'un rituel ou d'une croyance susceptible de fournir une structure à l'expérience. J'ai essayé de donner un aperçu de cette perception dans le prologue. Pour les premiers navigateurs, la réalité se fondait peut-être dans le monde des esprits. Le voyage en mer devenait alors un voyage de l'esprit. Dans l'ancienne religion – la religion des voyages spirituels –, il est donc possible que la navigation sur l'océan n'ait pas inspiré de la crainte mais, bien au contraire, du plaisir.

Il paraît plausible que, pendant la majeure partie de son histoire, l'*Homo sapiens* ait satisfait ses besoins spirituels grâce à un système de croyances de ce type, plutôt que par la foi en des dieux dont le culte reposait sur des marques de déférence. Basé sur le souvenir des rêves, la rationalisation des visions, et autres expériences en état modifié de conscience semblant donner accès à un monde surnaturel, ce système était sans doute intimement lié à la neuropsychologie humaine. L'émergence d'une religion axée autour de dieux anthropomorphiques est peut-être allée de pair avec la formation d'États et la mise en place du réseau d'influence de la nouvelle élite – une évolution extrêmement rapide, en totale contradiction avec la tradition, et encore visible à travers les sites remarquables de Çatal Höyük, Göbekli Tepe, Nevali Çori et Çayönü, érigés au Néolithique inférieur, il y a plus de neuf mille ans. Des établissements anciens continuent à être découverts et fouillés. Un jour, les archéologues trouveront peut-être des sites immergés en mer Noire, au large de la Turquie, et même la véritable Atlantide. Et il n'est pas exclu qu'ils fassent la plus grande découverte de tous les temps et nous donnent à connaître le berceau des dieux.

Le régime nazi

Les motifs représentant des vortex au Néolithique pourraient être à l'origine de deux symboles anciens, qui ont acquis des connotations négatives dans le monde moderne : le svastika – vu pour la première fois sur des poteries troyennes de l'âge du bronze – et la *Sonnenrad*, roue solaire que Heinrich Himmler a intégrée dans la décoration du château de l'Ordre de la SS, à Wewelsburg. Dans ce château, la *Sonnenrad* a été placée sur le sol, comme si elle se trouvait au sommet d'un *axis mundi*. Ce concept est tout à fait compatible avec la vision mystique que Himmler avait du Wewelsburg et c'est aussi de cette façon que j'ai imaginé la tour de défense antiaérienne du zoo de Berlin.

La tour du zoo fut l'une des créations les plus terrifiantes de l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale. C'était un vaste bunker en béton de cinq étages, qui s'élevait tel le donjon d'un château au-dessus du zoo de Berlin. Cette tour, qui a fourni un abri à des milliers de civils pendant les bombardements aériens, disposait d'un groupe électrogène, d'un réservoir d'eau potable et d'un hôpital. Au cours des dernières heures de l'attaque russe, les défenseurs ont même lâché des explosifs depuis le parapet, tels des soldats médiévaux versant de l'huile bouillante sur l'ennemi. Il y avait trois tours de défense antiaérienne à Berlin. Celle du zoo a été opérationnelle à partir d'avril 1941, de même que la Leitturm, sur laquelle se trouvait le radar dirigeant les tirs antiaériens.

La tour du zoo était armée de quatre canons jumelés de cent vingt-huit millimètres, dont chacun pouvait tirer jusqu'à dix obus par minute. Elle était conçue pour avoir une certaine élasticité, afin que le béton armé résiste à l'onde de choc des canons. En effet, lorsque ceux-ci tiraient en hauteur, la force de recul se répercutait dans le bâtiment. Mais de sérieux dommages ont été causés et les artilleurs ont été blessés aux oreilles lorsque les canons ont tiré sur des cibles au sol. De nombreux bombardiers britanniques et américains ont été abattus, ainsi que des bombardiers en piqué russes, attaqués lors de la bataille de 1945 par les mitrailleuses de trente-sept millimètres et les quadruples

de vingt millimètres de la galerie extérieure, située sous le parapet. Pendant l'assaut final, les canons ont tiré sans relâche sur l'infanterie et les chars, jusqu'à ce que les Soviétiques se trouvent en deçà du niveau minimum des tubes et que les derniers défenseurs allemands postés en dehors de la tour soient écrasés par l'ennemi.

Élément important pour ce roman, la tour du zoo a aussi servi d'entrepôt pour les œuvres d'art et les antiquités de nombreux musées berlinois, qui ont été stockées dans des salles spécialement climatisées, au troisième étage. Il y avait notamment le buste égyptien de Néfertiti, le Grand Autel de Pergame, la collection de pièces du Kaiser Guillaume II et, bien sûr, le célèbre trésor de Priam. Conservé au musée de Pré- et Protohistoire de Berlin jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, ce trésor avait été mis au jour à Troie, en 1873, par Heinrich Schliemann, qui en avait fait don au peuple allemand avant sa mort, survenue en 1890.

En mars 1945, sur ordre d'Hitler et sous la supervision du Reichsleiter Martin Bormann, de nombreux trésors de la tour du zoo ont été transférés à la mine de sel de Merkers, en Autriche, où ils ont été découverts peu après par les soldats de la 3e armée américaine du général Patton. Nous savons aujourd'hui que trois caisses avaient été laissées dans la tour, celles qui contenaient le trésor de Priam. Après la guerre, celui-ci a disparu et, pendant de longues années, on l'a cru perdu. Ce n'est que récemment que son parcours a été reconstitué. Et il reste encore beaucoup de zones d'ombre. On pense que le directeur du musée de Pré- et Protohistoire, le docteur et fervent nazi Wilhelm Unverzagt, a insisté pour que ces caisses restent à Berlin lorsque les autres ont été retirées, en mars 1945. Personne ne sait s'il répondait aux ordres d'une personne plus haut placée, comme Himmler, dont l'intérêt pour la préhistoire est bien connu. Après la reddition du 2 mai, Unverzagt serait resté près des caisses, dans la tour du zoo, pour veiller à ce qu'elles ne soient pas pillées par les soldats russes mais transportées intactes à Moscou. Elles sont restées cachées dans la réserve du musée Pouchkine, jusqu'à ce qu'on les retrouve en 1987.

Dans ce roman, j'imagine que l'exposition des trésors de Troie au musée de Pré- et Protohistoire est présidée par un buste d'Otto von Bismarck, le « Chancelier de fer », qui était un ami de Schliemann. L'image de ce buste brisé, dans la tour du zoo, s'inspire d'une véritable statue détruite de Bismarck, photographiée en 1945 sur la Rigorplatz, en périphérie de Berlin. Elle évoque tous les rêves brisés dont le personnage fictif de Hoffman a pu être témoin dans les moments les plus sombres du mois d'avril 1945.

La tour du zoo abritait également le quartier général de Josef Goebbels, nommé commissaire du Reich pour la défense de Berlin. Cependant, Goebbels n'a jamais quitté le Führerbunker dans les jours qui ont précédé le meurtre de ses enfants et son suicide. Les paroles et les actes prêtés à Heinrich Himmler dans ce roman sont fictifs, y compris sa visite à la tour du zoo au lendemain du suicide d'Hitler, survenu le 30 avril 1945. Néanmoins, ses derniers gestes, avant la capitulation de l'Allemagne, sont si empreints de mystère que cette visite clandestine est une possibilité. Le 28 avril 1945, la BBC annonce sa tentative de négocier avec les alliés occidentaux. Le lendemain, Hitler ordonne son arrestation pour traîtrise. Le 1er mai, Himmler tente de négocier avec le grand amiral Dönitz, nommé successeur d'Hitler, pour obtenir un poste au sein du nouveau gouvernement. Dans les jours qui suivent, il quitte Plön et suit Dönitz et son gouvernement fantoche à Flensburg, au bord de la Baltique. Bien que refoulé par le gouvernement de Dönitz le 6 mai, il conserve les privilèges du pouvoir : il se déplace avec une escorte de SS et garde un avion. Un cache sur l'œil, la moustache rasée, il dissimule son identité mais finit par se faire arrêter par les Britanniques. Il se suicide dans sa cellule en avalant une capsule de cyanure, le 23 mai.

L'Oberstleutnant (lieutenant-colonel) Ernst Hoffman est un personnage fictif. Dans mon roman,

Himmler l'a promu Brigadeführer, deux rangs au-dessus de l'équivalent SS du brigadier. Un véritable pilote de Stuka est associé à la tour du zoo : l'Oberst (colonel) Hans-Ulrich Rudel, un des militaires allemands les plus décorés de la guerre. Avec plus de deux mille cinq cents missions de combat à son actif, Rudel était un nazi engagé, dont les exploits étaient célébrés par le régime. Son avion a été abattu le 8 février 1945. Hospitalisé dans la tour du zoo pendant plus d'un mois, il a reçu la visite de Goebbels et de Göring. D'après un rare témoignage livré par Harry Schweitzer, auxiliaire de *Flak* des Jeunesses hitlériennes qui se trouvait à l'intérieur de la tour, Rudel a été autorisé à monter sur le toit pour voir les canons de trente-sept millimètres en action. Ce spectacle l'intéressait, car il avait une version de cette arme sur son Stuka. Schweitzer faisait partie des nombreux garçons des Jeunesses hitlériennes et de la Luftwaffe qui servaient les canons antiaériens de Berlin. Il nous a laissé un témoignage vibrant des derniers jours de la tour du zoo : surpeuplement angoissant, atmosphère asphyxiante, attaques des bombardiers en piqué, terribles ondes de choc endommageant le parapet de la tour, lorsque les canons de cent vingt-huit millimètres tiraient sur des cibles basses. Le colonel Hans-Oscar Wohlermann, officier d'artillerie dans les *Panzerkorps*, a décrit la vue terrible que l'on avait depuis le toit de la tour : « On avait une vue panoramique sur la ville en flammes et enfumée, une scène qui ne cessait de nous bouleverser. »

Harry Schweitzer se rappelle aussi que, le 1er mai à 23 heures, les haut-parleurs de la tour ont annoncé une évasion. La tour du zoo est passée aux mains des Soviétiques environ une heure et demie plus tard. Un docteur de la Luftwaffe présent sur les lieux, le Dr Walter Hagedorn, a estimé qu'elle abritait plus de trente mille personnes – essentiellement des civils –, dont mille cinq cents blessés et cinq cents morts. Par miracle, la plupart des survivants ont pu partir sains et saufs. Bien qu'elles ne soient pas très claires, les circonstances de la reddition ont inspiré le scénario fictif de ce roman. Le soir du 30 avril, les Russes ont envoyé à la tour des prisonniers allemands, chargés de convaincre la garnison de se rendre. Ils ont assuré qu'il n'y aurait aucune exécution. Le lendemain matin, ils ont reçu une réponse, signée par le colonel Haller, commandant de garnison : la reddition aurait lieu à minuit. Seulement, Haller n'était pas le commandant de garnison officiel, ce qui laissait entendre qu'il y avait eu une mutinerie. Le délai était censé permettre une évasion, les déclarations des Russes n'étant pas prises au sérieux. Finalement, cette évasion n'a jamais eu lieu. Les Russes ont pris la tour d'assaut et obtenu la reddition de Haller. Celui-ci aurait dit à un officier russe que deux généraux de haut rang se cachaient à l'intérieur. L'écrivain russe Constantin Simonov a été conduit jusqu'à une pièce en béton, où il a trouvé, aux côtés d'une femme gisante, un général mort. Les yeux ouverts, un pistolet à la main, celui-ci avait « une bouteille de champagne aux deux tiers vide » entre les jambes.

L'idée que Hoffman ait pu fuir Berlin à bord d'un Fieseler Storch s'inspire d'un véritable épisode des derniers jours du régime nazi. La célèbre aviatrice nazie Hanna Reitsch (également soignée à l'hôpital de la tour du zoo, en 1943) a emmené à Berlin, à bord de son avion, le général Ritter von Greim, qui s'est rendu dans le bunker d'Hitler. Elle devait ensuite lui faire quitter la ville. Touchés par des tirs antiaériens de l'armée russe, ils ont tous deux survécu. Néanmoins, ils ont été contraints d'atterrir dans une rue de Berlin à bord de leur Storch fortement endommagé. Ils ont finalement quitté Berlin deux jours plus tard, le 29 avril, à bord d'un Arado Ar 96, quelques heures avant le suicide d'Hitler. Ces avions étaient légers, mais le Storch était particulièrement performant en matière de décollage et d'atterrissage courts.

Après la capitulation allemande, la tour du zoo est devenue un hôpital et un refuge pour sans-abri. En 1947, elle a été démolie par les Ingénieurs royaux britanniques, une opération énorme qui a requis la quantité impressionnante de trente-cinq tonnes de dynamite. La montagne de décombres – 412 000 mètres cubes – a été pulvérisée et recyclée dans la construction routière dans les années

cinquante. Les fondations de la tour ont été retirées en 1969. Aujourd'hui, le site est occupé par l'enclos de l'hippopotame du zoo de Berlin. Pour avoir une idée de ce à quoi ressemblait cette tour de défense antiaérienne, on peut aller voir les vestiges de celle de Humboldthain, dont un côté atteint encore sa hauteur d'origine. Il s'agit désormais d'un monument commémoratif et d'un site panoramique. Depuis 2004, l'association Berliner Unterwelten propose des visites des ruines. Elle a mis au jour de nombreuses zones précédemment enterrées. On ne sait pas si des découvertes restent à faire dans le zoo, mais les nazis ont déployé tant d'efforts pour construire une tour de défense antiaérienne en plein cœur de Berlin que la ville moderne recèle peut-être des secrets sur ce régime et sa fin apocalyptique.

Le Liberator B-24 FK-856 est fictif, mais des bombardiers Liberator de la RAF ont bien fait partie de l'Unité d'entraînement opérationnel 111, basée à Nassau, dans les Bahamas, jusqu'au mois de juillet 1945. Les expériences du pilote fictif avec le Commandement des forces de bombardement de la RAF s'inspirent de la carrière de guerre de mon grand-oncle, le capitaine de l'armée de l'air William Norman Cook, décoré de la Croix du service distingué, qui a effectué cinquante-neuf opérations au-dessus de l'Europe nazie à bord d'un éclaireur Lancaster en tant que pilote. L'Unité d'entraînement opérationnel 111 a également fait un certain nombre de patrouilles anti-sous-marines. Parmi les pertes déplorées au-dessus du Triangle des Bermudes – qui ne sont pas supérieures à celles d'unités d'entraînement basées ailleurs dans le monde – figure un Liberator, disparu sans laisser de trace lors d'une mission d'entraînement, en 1945. Nous ne saurons sans doute jamais si des U-Boots sont arrivés dans les Caraïbes après la capitulation allemande de mai 1945. Néanmoins, cette hypothèse est étayée par le périple extraordinaire des U-977 et U-530, dont les capitaines ont refusé de se rendre. Ceux-ci ont respectivement mis un terme à leur cavale les 10 et 17 juillet, à Mar del Plata, en Argentine.

Le prologue de ce roman est une fiction tirée de *L'Épopée de Gilgamesh*, poème ancien du Proche-Orient, également connu dans sa version akkadienne par sa première ligne, *Sha nagba imuru*, « Celui qui voit le fond de toutes choses » (j'ai imaginé que le nom d'Uta-Napishtim pouvait avoir un sens similaire dans une langue perdue). Le passage cité au début du livre est une version du texte revue par mes soins, largement inspirée des traductions existantes[1]. Par ailleurs, ce roman fait référence à plusieurs poèmes modernes : *Koubla Khan*, de Samuel Taylor Coleridge (chapitre 7) ; *Strange Meeting*, de Wilfred Owen (chapitre 16) ; et *The Listeners*, de Walter de la Mare (épilogue). L'illustration de la couverture reprend le symbole nazi de la *Sonnenrad*, qui orne le sol de la salle des généraux SS du château de Wewelsburg, en Allemagne. Des photos de différents sites et artefacts mentionnés dans ce livre sont visibles sur mon site Web : www.davidgibbins.com

1- En français, la traduction de référence est celle de Raymond Jacques Tournay et Aaron Shaffer, Éditions du Cerf, 2007.

Remerciements

Je tiens à remercier mon agent, Luigi Bonomi (LBA), ainsi que mes éditeurs, Martin Fletcher à Londres et Caitlin Alexander à New York ; Emily Griffin pour son rôle dans la fabrication de ce livre et Jane Selley pour sa relecture efficace de tous mes romans ; tous les autres membres de l'excellente équipe de Headline, en particulier Aslan Byrne, Darragh Deering et Jane Morpeth ; les représentants de Hachette, qui ont assuré la promotion de mes livres dans le monde entier ; Alison Bonomi, Amanda Preston et Ajda Vucicevic (LBA) ; Nicky Kennedy, Sam Edenborough, Mary Esdaile, Jenny Robson et Katherine West de l'agence littéraire Intercontinental ; Gaia Banks (Sheil Land) ; John Rush, mon agent cinématographique ; et Harriet Events, mon ancienne éditrice chez Headline, dont l'enthousiasme débordant pour mon premier roman, *Atlantis*, m'a donné envie d'écrire ce qui est devenu la suite : *Les Dieux d'Atlantis*.

Je remercie également ma mère, Ann Verrinder Gibbins, pour son regard critique sur mes nombreux premiers jets et manuscrits ; mon frère Alan pour avoir plongé avec moi dans les tunnels de lave des volcans, pour les photos et les vidéos qu'il a réalisées pour mon site Web (www.davidgibbins.com) et pour sa compétence en tant que pilote, qui m'a été très utile dans certains chapitres de ce livre ; et Angie Hobbs pour sa connaissance sans égale de Platon.

Parmi toutes les autres personnes qui m'ont fourni une aide précieuse, je remercie tout particulièrement le professeur Paul Cartledge, de l'université de Cambridge. Le contexte archéologique de la première partie de ce livre repose en grande partie sur le travail de mes anciens professeurs et collègues des universités de Bristol, Cambridge et Liverpool. C'est dans ces institutions pionnières de la recherche sur le Néolithique en Anatolie que j'ai eu la chance de faire mes études puis d'enseigner. J'aimerais aussi remercier James Macqueen, qui m'a donné un aperçu fascinant de la civilisation ancienne du Proche-Orient lorsque j'étais étudiant à Bristol, et l'Institut britannique d'archéologie d'Ankara, qui m'a permis de visiter pour la première fois le site de Çatal Höyük, en Turquie, en 1984.

Enfin, je remercie Angie et notre fille Molly, à qui je dédie tous mes livres avec tout mon amour.

Les Escales

Jeffrey Archer
Seul l'avenir le dira

Chris Carter
Le Prix de la peur

Cécile Harel
En attendant que les beaux jours reviennent

Victoria Hislop
L'Île des oubliés

Gregorio León
L'Ultime Secret de Frida K.

Paolo Roversi
La Ville rouge

Eugen Ruge
Quand la lumière décline

Amy Sackville
Là est la danse

Pour suivre l'actualité des Escales, retrouvez-nous sur www.lesescales.fr ou sur la page Facebook Éditions Les Escales.

Table of Contents

Du même auteur
Titre
Copyright
    untitled
    En 1934, Heinrich Himmler –
    Quand parurent les premières lueurs
Prologue
Première partie
    1 - Sud-est de la mer Noire, de nos jours
    2
    3
    4 - Désert du Takla-Makan, Chine occidentale
    5 - Sud-est de la mer Noire, au large de la Turquie
    6 - Près de Bergen-Belsen, Basse-Saxe, Allemagne
    7 - Sud-est de la mer Noire
    8 - Près de Bergen-Belsen, Allemagne
    9
    10 - Au-dessus de l'Europe
    11 - Basse-Saxe, Allemagne
Deuxième partie
    12 - Berlin, tour de défense antiaérienne du zoo 1er mai 1945, 9 h 30
    13
    14
Troisième partie
    15 - Château de Wewelsburg, Allemagne
    16
    17 - Près de Tofino, île de Vancouver, Colombie-Britannique
    18
    19 - Au-dessus des Bahamas, 3 juin 1945
    20 - Monts Adirondacks, État de New York, de nos jours
    21
    22
Épilogue
Note de l'auteur
Remerciements
Les Escales